



HAL
open science

Entre "pouvoir" et "devoir" : dynamiques internes et construction sociale d'une famille de l'élite chilienne : le cas des Errazuriz Urmeneta, 1856-1930

Solène Bergot

► **To cite this version:**

Solène Bergot. Entre "pouvoir" et "devoir" : dynamiques internes et construction sociale d'une famille de l'élite chilienne : le cas des Errazuriz Urmeneta, 1856-1930. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I; Pontificia universidad católica de Chile (Santiago de Chile), 2013. Français. NNT : 2013PA010723 . tel-02070509

HAL Id: tel-02070509

<https://theses.hal.science/tel-02070509>

Submitted on 18 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris I – Panthéon Sorbonne

UFR d'Histoire

Ecole Doctorale d'Histoire de l'Université Paris 1

Mondes Américains / UMR 8168

Pontificia Universidad Católica de Chile

Faculté d'Histoire, Géographie et Sciences Politiques

Institut d'Histoire

THÈSE en CO-TUTELLE

Pour obtenir le titre de

Docteur de l'Université Paris 1 et de la Pontificia Universidad Católica de Chile

Discipline : Histoire

Présentée et soutenue publiquement par

Solène BERGOT

Le 13 décembre 2013

Sous la direction de

Mme Annick LEMPÉRIÈRE et de Mme Sol SERRANO

ENTRE "POUVOIR" ET "DEVOIR".

**Dynamiques internes et construction sociale d'une famille de l'élite chilienne :
le cas des Errázuriz Urmeneta, 1856-1930.**

JURY

Mme Frédérique Langue, Directeur d'Étude, CNRS, *rapporteur*

Mme Macarena Ponce de León, Professeur, Pontificia Universidad Católica de Chile

Mme Annick Lempérière, Professeur, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, *directrice de
thèse*

Mme Sol Serrano, Professeur, Pontificia Universidad Católica de Chile, *directrice de thèse*

RESUME

Entre 1860 et 1930, le Chili est dominé par une élite hégémonique au niveau politique, économique, social et symbolique. Une des familles parmi les plus importantes de cette élite est celle des Errázuriz, qui arrive du pays basque espagnol aux environ de 1735 et s'intègre très rapidement à l'élite coloniale. La génération qui est l'objet de notre étude, celle des Errázuriz Urmeneta, est composée de trois frères et une sœur dont la vie s'étale entre 1856 et 1930, chacun avec sa propre famille nucléaire (enfants et petits-enfants), regroupant un ensemble de presque cent individus. L'objectif de cette thèse est d'analyser cette famille au point de vue de ses dynamiques internes, en particulier en fonction des concepts de « devoir » et de « pouvoir ». On considérera donc leur éducation, mode de vie quotidienne, instances de sociabilité et spiritualité religieuse et artistique, afin de rendre compte du mode de construction de leur représentation, qui justifie le rôle dominant qu'elle occupe dans la société qui est la sienne. Il faudra aussi prendre en compte son intégration dans un espace euro-américain qui voit une augmentation des transferts culturels entre ses deux pôles, chacun générant un discours sur l'autre. Dans cette optique, le rapport de domination en faveur de ce groupe social auquel appartiennent les Errázuriz au Chili s'inverse en Europe, où il souffre l'ostracisme de l'aristocratie à laquelle il aspire s'intégrer.

TITLE AND ABSTRACT

Between “power” and “duty”. Internal dynamics and the social structure of an elite Chilean family: the case of the Errázuriz Urmeneta family, 1856-1930.

Between 1860 and 1930, Chile was politically, economically, socially and symbolically dominated by the hegemonic elite. One of the most important families in this group was the Errázuriz family, which arrived around 1735 from the Basque Country (Spain) and was not long in becoming part of the colonial elite. Our study focuses on the Errázuriz Urmeneta generation, which includes three brothers and one sister, who lived between 1856 and 1930 and each had their own nuclear families (children and grandchildren), made up of nearly 100 members in total. The purpose of this thesis is to study the internal dynamics of this family, based in particular on the concepts of “power” and “duty”. We will look at their education, way of daily life and examples of their social skills and religious and artistic spirituality in order to understand how they formed the image which explains their dominating role in society. We must also consider their integration into a Euro-American space which was experiencing a rise in cultural exchange between both poles, each one leading to talk on the otherness of the other. And so the dominance of the social group to which the Errázuriz family in Chile belonged was the inverse in Europe, where they faced the ostracism of the aristocracy, the class they aspired to join.

TITULO Y RESUMEN

“Entre « poder » y « deber ». Dinámicas internas y construcción social en una familia de la elite chilena: el caso de los Errázuriz Urmeneta, 1856-1930”.

Entre 1860 y 1930, Chile está dominado por una elite hegemónica a nivel político, económico, social y simbólico. Una de las familias entre las más importantes de esta elite corresponde a la familia Errázuriz, que llega desde el país vasco español alrededor de 1735 y se integra muy luego a la elite colonial. La generación que es objeto de nuestro estudio, la de los Errázuriz Urmeneta, está compuesta por tres hermanos y una hermana cuya vida se desarrolla entre 1856 y 1930, cada uno con su propia familia nuclear (hijos y nietos), agrupando un conjunto de cerca de cien individuos. El objetivo de esta tesis radica en el análisis de esta familia desde sus dinámicas internas, en particular en función de los conceptos de “poder” y de “deber”. Se considerará su educación, modo de vida cotidiana, instancias de sociabilidad y espiritualidad religiosa y artística, con el fin de dar cuenta del modo de construcción de su representación, que justifica el rol dominante que ocupa en la sociedad suya. Se tendrá también que tomar en cuenta su integración en un espacio euro-americano que ve un aumento de las transferencias

culturales entre sus dos polos, cada uno generando un discurso sobre la alteridad del otro. En esta óptica, la relación de dominación a favor de este grupo social al cual pertenecen los Errázuriz en Chile se invierte en Europa, donde se enfrenta al ostracismo de la aristocracia a la cual aspira integrarse.

MOTS-CLES

Chili, élite, famille, vie privée représentation.

KEY WORDS

Chile, elite, family, private life, representation.

PALABRAS CLAVES

Chile, elite, familia, vida privada, representación.

LABORATOIRE

Mondes Américains / UMR 8168

SOMMAIRE

RESUMES EN FRANCAIS, ANGLAIS ET ESPAGNOL. MOTS-CLES	2
INTRODUCTION	7
Chapitre I. MISE EN SCENE ET CONTROLE DES INDIVIDUS : LA PERSPECTIVE DES SOURCES	21
1. SOURCES INDIRECTES	21
A) Ebauche de biographie : Archives de l'Archevêché de Santiago et Presse	22
B) Evaluer les fortunes et leur transmission : Archives notariales, archives judiciaires et archives du Ministère des Affaires Etrangères	25
C) Vie privée et Art : Catalogues de ventes aux enchères et Musée des Beaux-Arts .	27
2. SOURCES DIRECTES	28
A) La correspondance	29
1- <i>La méthodologie utilisée</i>	29
2- <i>Le corpus étudié : provenance et description physique</i>	30
3- <i>Inventaires des lettres</i>	34
4- <i>La cérémonie épistolaire</i>	39
5- <i>Les fonctions de la correspondance : la cohésion familiale</i>	53
B) Ecrire sur les autres et sur soi-même : autobiographie, mémoire, journal intime et biographie.....	54
C) Le regard de l'objectif : la photographie comme source	61
D) Entretiens	66
Chapitre II. LES ORIGINES DU POUVOIR : ANTECEDENTS BIOGRAPHIQUES DE LA FAMILLE ERRAZURIZ URMENETA (1855-1930)	70
1- LES ERRÁZURIZ AU CHILI (1735-1855)	70
A) Francisco Javier Errázuriz Larraín (1711-1767)	71
B) Francisco Javier Errázuriz Madariaga (1744-1810)	74
C) Francisco Javier Errázuriz y Aldunate (1773-1845)	77

D)	Maximiano Errázuriz Valdivieso et Amalia Urmeneta Quiroga (1832-1890)	81
2-	LES ERRÁZURIZ URMENETA (1856-1930)	86
A)	José Tomas Errázuriz (1856-1927) et Eugenia Huici (1860-1949)	87
B)	Guillermo Errázuriz (1857-1895) et Blanca Vergara (1866-1955)	93
C)	Amalia Errázuriz (1860-1930) et Ramón Subercaseaux (1854-1937)	98
D)	Rafael Errázuriz (1861-1923) et Elvira Valdés (1871-1957)	107
3-	LES ERRAZURIZ URMENETA : UNE FAMILLE DE L'ÉLITE? QUELQUES ELEMENTS DE REPONSE	112
A)	Qu'est-ce que l'élite chilienne et comment la définir ?	112
B)	Les Errázuriz Urmeneta et leur assise sociale	115
C)	Le capital économique de la famille	117
1.	<i>La fortune des Urmeneta</i>	119
2.	<i>Succession de Maximiano Errázuriz Valdivieso (1890)</i>	128
3.	<i>La fortune de Guillermo Errázuriz et de Blanca Vergara (1895)</i>	131
4.	<i>Succession de Rafael Errázuriz Urmeneta (1923)</i>	134
5.	<i>Une rapide comparaison</i>	137
Chapitre III.	LE CONCEPT DE « FAMILLE » CHEZ LES ERRAZURIZ ET LA GESTION DU «FRONT DE PARENTE»	141
1-	LE DISCOURS DES ERRAZURIZ SUR LA FAMILLE	141
2-	STRATEGIES D'ENTRE-AIDE ET PROTECTION DU FRONT DE PARENTE	154
3-	PREVENIR ET AFFRONTER LA DESUNION DU FRONT DE PARENTE	161
Chapitre IV.	LES ETAPES DE LA VIE : INDEPENDANCE PROGRESSIVE OU MISE SOUS TUTELLE ?	182
1-	ENFANCE	183
2-	EDUCATION SCOLAIRE	205
3-	RETROUVER L'AUTRE SEXE : DE L'ENTREE DANS LE MONDE AU MARIAGE	217
4-	COUPLES DANS L'INTIMITE	237
5-	SOUFFRIR ET MOURIR	250

Chapitre V. LE THEATRE DE LA VIE DOMESTIQUE	256
1- LEVER DE RIDEAU SUR LA SCENE : LES DEMEURES DES ERRAZURIZ	256
2- PREMIERS ET SECONDS ROLES : POUVOIR DECISIONNAIRE ET POUVOIR SYMBOLIQUE DANS L'ESPACE DOMESTIQUE	274
3- EN COULISSES : LA DOMESTICITE, UN ACTEUR CLE	280
4- LES RICHES HEURES DES ERRAZURIZ, OU LA VIE SOUS COUPE REGLEE	291
5- SOUS LES FEUX DES PROJECTEURS: RESEAUX DE SOCIABILITE DES ERRAZURIZ ET CONTROLE MONDAIN	304
A) Les différentes modalités de la sociabilité	304
B) Se présenter en société : un facteur sous contrôle	312
C) L'intégration des Errázuriz dans les sociétés européennes	315
Chapitre VI. LA SPIRITUALITE DES ERRAZURIZ, UNE DUALITE ENTRE LE NOIR ET LA COULEUR	324
1- LE CATHOLICISME DES ERRAZURIZ: SPIRITUALITE ET PRATIQUES RELIGIEUSES	325
2- « JE VEUX ETRE SAINTE ». LES ERRAZURIZ : UNE FAMILLE PARTICULIEREMENT DEVOTE ?	339
3- LA PROJECTION DE LA DEVOTION: L'ENGAGEMENT DES FEMMES DANS L'ACTION SOCIALE	349
4- LA SPIRITUALITE ARTISTIQUE: PEINTRE, COMMANDITAIRE, MECENE ET MUSE	374
CONCLUSION	412
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	416
ANNEXES	445
Annexe 1. Codification servant à la classification des thèmes de la correspondance	
Annexe 2. Exemple de lettre transcrite, annotée et codifiée	
Annexe 3. Inventaire des lettres par archive et par volume d'archive	
Annexe 4. Entrevue type	
Annexe 5. Production artistique de José Tomás Errázuriz Urmeneta	
Annexe 6. Production artistique de Ramón Subercaseaux Vicuña	
REMERCIEMENTS	476

INTRODUCTION

Les Errázuriz, famille d'origine basque installée au Chili vers 1735, constitue un exemple représentatif du phénomène d'intégration d'une famille en sol étranger, au point d'atteindre les plus hauts sommets de l'Etat un peu plus d'un siècle après son installation, grâce à des stratégies matrimoniales, commerciales et politiques qui leur permettent de se forger une réputation de « famille respectable ». L'histoire des Errázuriz Urmeneta, qui constituent une des branches de la cinquième génération sur laquelle nous allons nous pencher dans les pages qui suivent, s'insère dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, dans un contexte économique, politique et social changeant, qui permet de voir émerger une société différente à celle de la Colonie et des premiers temps de l'Indépendance. En particulier, au niveau social, les Errázuriz s'inscrivent dans une élite qui voit la fusion entre les familles « aristocratiques » héritées de la Colonie et quelques familles, souvent d'origine européenne, enrichies grâce à l'exploitation du salpêtre et des ressources minières. Cette nouvelle élite possède alors les moyens économiques, grâce à la consolidation de grandes fortunes, et culturels, grâce aux nombreux échanges entre le Vieux et le Nouveau Continent, de s'insérer dans l'espace culturel euro-américain, ce qu'elle va tenter de faire en se créant un nouvel ethos et de nouveaux cadres de vie. Une de ses stratégies va donc consister en la transformation de la capitale pour l'adapter aux canons européens, en particulier le modèle haussmannien et son programme de grands travaux qui rénovent le visage de la capitale française¹, mais aussi en une progressive ségrégation qui va lui permettre de s'affirmer comme groupe dominant dans trois secteurs : une ségrégation physique par la concentration de ses lieux de vie dans certains secteurs de Santiago et la configuration de lieux de sociabilité exclusive (le Parc Cousiño, par exemple, dont l'entrée est interdite aux couches populaires en 1885²); une ségrégation liée à son mode de vie qui suppose de grands moyens financiers et l'assimilation des manières des aristocraties européennes ; une ségrégation politique qui rend difficile l'arrivée dans les chambres de membres des couches moyennes.

¹ Sur le rôle de l'élite sur la transformation du visage de la capitale chilienne, voir Manuel Vicuña, *El Paris Americano: la oligarquía chilena como actor urbano en el siglo XIX*, Universidad Finis Terrae, Santiago, 1996.

² Une brève histoire du parc Cousiño, dont la création est financée par Luis Cousiño entre 1870 et 1873, peut se trouver dans Sergio Martínez Baeza, « El actual parque O'Higgins, antiguo parque Cousiño », In *Revista chilena de Historia y Geografía*, Santiago, n.160, 1992-1993, p.281-285. A propos de l'exclusion des couches populaires en 1885, violemment fustigée par la presse de caricature, voir Solène Bergot, « Baile de fantasía ofrecido por don Víctor Echaurren Valero, 24 de septiembre de 1885 en Santiago », In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, Santiago, n.116, 2007, p.359-389.

En 1855, quand commence notre histoire, Maximiano Errázuriz Valdivieso, héritier appauvri économiquement, mais non socialement, d'une des branches de la famille, vient de se marier avec Amalia Urmeneta, héritière de la colossale fortune des Urmeneta qui est issue de l'exploitation des mines d'argent de Tamaya³. De ce mariage, qui dure jusqu'à la mort d'Amalia en 1861, vont naître cinq enfants, quatre d'entre eux atteignant l'âge adulte. Notre étude se centrera sur ces quatre individus (José Tomás, Guillermo, Amalia, Rafael), ainsi que sur leurs familles nucléaires respectives, car ils nous permettent d'analyser les continuités et les ruptures qui s'opèrent dans les mentalités et dans le style de vie d'une famille de l'élite chilienne pendant plus de soixante-dix ans. Pour ce faire, nous nous centrerons sur la période 1856-1930, la première date correspondant à la naissance de l'aîné des Errázuriz Urmeneta (José Tomás) et la seconde à la mort du dernier d'entre eux (Amalia), ce qui permettra de passer trois générations au crible de notre analyse, tout en les inscrivant dans un contexte historique majeur. Le Chili de 1930 est en effet un pays bien différent de celui de 1856, avec l'irruption d'une modernité qui bouleverse le panorama social, politique et religieux du pays et qui remet en cause les valeurs et l'hégémonie de l'élite sur la société. Malgré sa « victoire » apparente lors de la guerre civile de 1891, à la fin de laquelle elle reste seule maîtresse du champ de bataille politique face à un pouvoir présidentiel affaibli, elle est incapable de résoudre les grands problèmes du pays, entre autres les conflits liés aux débats autour de la sécularisation, ou bien encore les conséquences de l'industrialisation naissante, connues sous le nom de « question sociale ». Ce sont des sujets qui, bien qu'appartenant avant tout à l'espace public, n'en affectent pas moins de nombreux aspects de la vie privée d'une famille de l'élite qui, paradoxalement, semble être à la fois consciente et inconsciente de la profonde crise que traverse le pays au moment du centenaire de son indépendance en 1910. En ce sens, son mode de vie fondé sur l'ostentation et l'oisiveté contraste profondément avec les conditions de vie désastreuses qui sont celles des couches les plus pauvres de la population, confinées à la périphérie de la capitale où la rénovation urbaine les a déplacées et entassées dans les « conventillos » où règnent l'alcoolisme, la prostitution et la misère.

L'objet de notre étude n'est pas ici de présenter une histoire linéaire ni généalogique de la famille - cette ligne méthodologique ayant été amorcée par José Toribio Medina en 1898 et complétée par Carlos Larraín en 1964 sur cette même famille⁴ -, mais de nous concentrer

³ Le père d'Amalia, José Tomás Urmeneta, est considéré, à son époque, comme l'un des hommes les plus riches d'Amérique du Sud. A son sujet, voir Ricardo Nazer, *José Tomas Urmeneta: un empresario del siglo XIX*, Centro Diego Barros Arana, DIBAM, Santiago, 1993.

⁴ José Toribio Medina, *Los Errázuriz: notas biográficas y documentos para la historia de esta familia durante la Colonia*, Santiago, 1898, versión anotada et aumentada por Carlos Larraín sous le titre de *Los*

sur les changements internes qu'auraient pu expérimenter les Errázuriz sur les trois générations étudiées, raison pour laquelle nous avons pris le parti de faire apparaître les données politiques et économiques uniquement quand elles permettent d'éclairer les dynamiques internes de la famille. Nous écartons aussi le problème de leur représentativité au sein de leur groupe social, non pas parce que la question ne s'est pas posée à nous, mais parce que le manque d'études empêche toute comparaison avec d'autres familles chiliennes de ce groupe social. Nous nous centrerons donc sur leur vie familiale à partir de deux concepts clé, le « pouvoir » et le « devoir », dont nous engloberons l'analyse dans un ensemble de problématiques transversales. Dans un premier temps, nous nous demanderons donc comment les Errázuriz se conçoivent en tant que « famille », ce que nous espérons résoudre à partir des questions suivantes : quels sont les droits et devoirs qui découlent de l'appartenance à cette famille ? Quelles relations entretiennent les membres de la famille entre eux, en particulier du point de vue des sentiments, du droit de regard ou de contrôle ? Peut-on parler d'une cohésion familiale s'agissant de la pensée, de l'éducation, du mode de vie, de la manière d'affronter la vie (mentalité) ? Existe-t-il des changements notables entre les générations étudiées ? Dans un deuxième temps, nous aborderons le problème de leur mode de vie, en nous penchant sur le déroulement de la vie quotidienne, sur les différences entre vie privée et vie publique, mais aussi sur d'éventuelles divergences entre les branches de la famille, et en tentant de montrer que le cérémonial de la vie quotidienne répond à la projection de leur statut social hégémonique, d'autant plus important à conserver que le rapport dominant / dominé s'inverse lorsqu'ils tentent de s'insérer dans la bonne société européenne. En dernier lieu, nous nous interrogerons sur la façon dont l'individu pouvait parfois s'opposer à la famille, en nous demandant quelle est la part de liberté que chacun possède face à la volonté de la famille, et si cette dernière constitue un cadre rigide ou souple face aux « déviances ».

Mais avant d'entrer de plain-pied dans notre analyse, nous devons clarifier un certain nombre de concepts qui apparaissent dans le titre et qui d'emblée soulèvent des interrogations. Nous devons donc définir ce que nous entendons par « famille », « pouvoir » et « devoir », tout en les replaçant, tout au moins en ce qui concerne le terme de « famille », dans leur contexte historiographique national.

Si depuis les années 1970, la famille s'est imposée comme un cadre d'analyse et d'étude historique, l'intérêt qu'elle a suscité au Chili est bien plus récent. Celui-ci s'est en effet développé à partir des premières études démographiques de Carmen Arretx, Rolando Mellafe

Errázuriz: notas biográficas y documentos para la historia de esta familia en Chile, Ed. Universitaria, Santiago, 1964.

et Jorge Somoza sur les taux de fécondité et de mortalité à la fin des années 1970⁵, suivies par une étude de Robert Mc Caa qui permit de mettre en lumière la transition démographique dans une société traditionnelle⁶. Dans un des rares articles consacrés à l'historiographie de la famille au Chili, Igor Goicovic et René Salinas divisent en douze catégories les thèmes étudiés par les historiens durant le XX^{ème} siècle (jusqu'en 2003)⁷: régionalisation (microanalyses de populations régionales), foyer et structures familiales, économie domestique (système d'héritage et de transmission du patrimoine), mariage et alliances familiales, sexualité et sentiments, parenté et pouvoir, législation, femmes et enfants, famille et groupes socio-économiques, famille et groupes ethnico-sociaux, famille et groupes d'immigrants, autres. Si cette classification met en avant les grandes lignes historiographiques qui étudient la famille et s'avère extrêmement utile grâce à l'étude bibliographique qu'elle propose, même si elle ne semble pas avoir pris en compte les mémoires et thèses, elle ne propose pas de périodisation de l'histoire de la famille, de même qu'elle ne rend pas compte du nombre majoritaire d'études portant sur la période allant de la Conquête jusqu'à 1850, avec une nette préférence pour les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, ainsi que pour certains secteurs de la population (familles populaires du monde rural).

Si les textes portant sur la période 1860-1930 sont donc peu nombreux, de même que ceux ayant trait aux problématiques sur lesquelles nous allons nous pencher dans cette étude (monographies sur des familles de l'élite, fonctionnement interne de la famille, vie quotidienne, sociabilité, famille comme cadre éducatif, relation entre famille et entreprise ou entre famille et pouvoir, ...), il existe cependant un certain nombre d'avancées que nous allons maintenant recenser, parce qu'elles nous ont aidé dans la genèse de notre réflexion sur la famille Errázuriz. Il existe ainsi quelques textes (livres et thèses) qui étudient certaines thématiques, comme le travail de Marco Feeley concernant les relations entre structure familiale et pouvoir politique au XIX^{ème} siècle⁸, ou bien encore l'étude prosopographique de

⁵ C. Arretx, R. Mellafe et J. Somoza, *Estimaciones de mortalidad : religiosos de Chile en los siglos XVIII y XIX*, CELADE, Santiago, 1976; *Estimaciones de mortalidad en una parroquia de Santiago a partir de información sobre orfandad : Ñuñoa, 1866-1871*, CELADE, Santiago, 1976; *Estimación de la mortalidad adulta a partir de información sobre la estructura por edades de las muertes : aplicación a datos de San Felipe en torno a 1787*, CELADE, Santiago, 1977; *Estimación de la fecundidad mediante el método de los hijos propios : aplicación a datos de la Argentina de 1895*, CELADE, Santiago, 1977; *Demografía histórica en América Latina : fuentes y métodos*, CELADE, Santiago, 1983.

⁶ Robert McCaa, *Marriage and fertility in Chile: demographic turning points in the Petorca Valley, 1840-1976*, Colo. Westview Press, Boulder, 1983.

⁷ René Salinas et Igor Goicovic, "Familia y sociedad en Chile tradicional. Enfoques teóricos, estructuras temáticas y avances historiográficos", In Francisco Chacón Jiménez, *Sin distancias. Familia y tendencias historiográficas en el siglo XX*, Universidad de Murcia, 2003, p.117-142 et p.283-301.

⁸ Feeley Marco, "La parenté, structure de pouvoir dans le Chili du XIX^{ème} siècle", In *Actes du colloque international en hommage à François-Xavier Guerra*, organisé par le Centre de Recherches d'histoire de l'Amérique latine et du monde ibérique, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne (publication en cours).

Leonardo Mazzei de Grazia sur la famille Urrejola à Concepción, la seule analyse à ce jour qui réunisse la généalogie et les documents notariaux sur une famille de l'élite, dans ce cas provinciale⁹. A cela, il faut ajouter l'intérêt récent de l'historiographie chilienne pour la vie privée, avec la publication d'une série d'articles réunis dans trois volumes, qui rendent compte de certains aspects de la vie quotidienne, sans pour autant permettre une vision d'ensemble d'aucune couche de la société, ni de son éventuelle évolution¹⁰. A notre avis, un des travaux les plus importants sur le fonctionnement de la famille se trouve être le texte de Teresa Pereira, *Afecto e intimidades*, paru en 2007, qui étudie la famille en tant qu'institution sociale et en tant que centre des principales manifestations de la vie privée, ce qui lui permet de s'interroger sur les relations entre les membres d'une même famille (amour, obéissance, loyauté...) et sur la validité d'un seul type de modèle familial qui pourrait s'appliquer à toutes les couches de la société et à la société rurale comme à la société urbaine¹¹. Mais l'approche qui nous a le plus intéressé est celle travaillée par Francisca Rengifo dans sa thèse de doctorat sur le divorce ecclésiastique entre 1850 et 1890¹². Cette dernière montre en effet, à partir des dossiers judiciaires de l'Archevêché de Santiago, comment la famille de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle expérimente une redéfinition des pouvoirs, tout particulièrement entre les conjoints, dans le sens d'une timide, mais réelle, émancipation des femmes face à des maris non respectueux de leur honneur et/ou de leur intégrité physique. Un débat surgit donc autour de la notion de « potestad marital », et surtout de ses limites. Francisca Rengifo perçoit en dernier lieu une évolution du rôle des femmes dans leur foyer, qu'elle définit comme un phénomène de féminisation de l'espace domestique au sens où les femmes réclament le contrôle réel - et non symbolique comme « reines de leur foyer » - de cet espace. Quelques concepts nous ont paru pertinents pour les appliquer aux Errázuriz.

⁹ Mazzei de Grazia Leonardo, *La red familiar de los Urrejola de Concepción en el siglo XIX*, Centro de Investigación Diego Barros Arana y Universidad de Concepción, E. DIBAM, Santiago, 2004. Il existe quelques autres études sur les familles chiliennes, mais dans la mesure où elles n'offrent pas une vision problématisée du panorama social, elles constituent un apport biographique plus qu'historiographique. On peut citer dans cette catégorie à Guillermo Cuadra, *Familias chilenas. Origen y desarrollo de las familias chilenas*, Ed. Zamorano y Caperán, Santiago, 1982 (2 tomes) et à Julio Retamal (sous la direction de), *Familias fundadoras de Chile*, Editoriales PUC, Santiago, 2000-2003 (3 volumes), bien que ce dernier s'arrête en 1700, trente ans avant l'arrivée des Errázuriz au Chili.

¹⁰ Sagredo Rafael et Gazmuri Cristian (sous la direction de), *Historia de la vida privada en Chile, tome 1, El Chile tradicional. De la Conquista a 1840; tome 2, El Chile moderno. De 1840 a 1925; tome 3, El Chile contemporáneo. De 1925 a nuestros días*, Ed. Taurus, Santiago, 2005-2006.

¹¹ Pereira Larraín Teresa, *Afectos e intimidades. El mundo familiar en los siglos XVII, XVIII y XIX*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 2007.

¹² Francisca Rengifo, *Un recurso de protección femenina: el divorcio eclesiástico en Santiago de Chile, 1850-1890*, Thèse de Doctorat en Histoire, Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2007. A l'heure où nous écrivons ces lignes, cette thèse vient d'être publiée sous le titre de *Vida conyugal, maltrato y abandono. El divorcio eclesiástico en Santiago de Chile, 1850-1890*, Editorial Universitaria et Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2012.

Quant aux termes de « pouvoir » et de « devoir », il est aussi indispensable de définir ce qu'ils signifient. Dans le cas du concept de « pouvoir », nous l'assimilons à la définition que lui donne Michel Foucault, à savoir « *une production multiforme de relations de domination qui sont partiellement intégrables à des stratégies d'ensemble* »¹³. Il ne s'agit donc pas d'un pouvoir monolithique, au travers duquel l'Etat se représente dans la figure du père de famille (qui à son tour assure l'obéissance de ses sujets), mais plutôt d'un ensemble de relations qui fonctionnent de manière à la fois dépendante et indépendante du cadre étatique. Ainsi, par exemple, s'il est évident que le pouvoir du *pater familias* possède un fondement légal validé par l'Etat, et encore par l'Eglise pour l'époque qui nous concerne, au travers du droit civil et du droit canon, il n'en demeure pas moins que ce même cadre législatif permet une marge d'interprétation qui peut être favorable aux contreparties (comme on le voit dans le cas du divorce ecclésiastique étudié par Francisca Rengifo), montrant par là même que les mentalités peuvent évoluer plus rapidement que les lois. Par ailleurs, une des manifestations tangibles de cette ensemble de relations est la mise en pratique de stratégies, que l'on pourrait définir, sur le modèle proposé par Giovanni Levi, comme une « *politique de prestige commune* » et la « *convergence de toutes les ressources dans une stratégie commune* »¹⁴. Il est bien évident que les formes de cette stratégie adoptées par la société italienne du XVII^{ème} siècle sont différentes de celles qu'adopteront les Errázuriz, puisque, par exemple, ils ne misent pas sur un seul individu, vers lequel convergent les ressources économiques et symboliques du front de parenté, de manière à ce que sa réussite sociale profite au groupe dans son ensemble, mais il existe d'autres formes, qui tendent à la conservation du prestige du nom de famille (en ce cas, tous les Errázuriz, quelle que soit leur branche, appartiennent au « front de parenté »), notamment au travers le contrôle des alliances matrimoniales, le choix d'une activité professionnelle ou bien encore l'aide apportée aux branches appauvries, mais aussi par la mise en place d'une protection de tous face aux déviances et aux scandales.

Le « pouvoir » est donc un terme changeant, en constante « renégociation » entre ceux qui l'exercent et ceux qui le subissent, dans la mesure où, comme l'indique Foucault, « *le pouvoir se construit et fonctionne à partir de pouvoirs, d'une multitude de questions et d'effets de pouvoir* »¹⁵. D'un autre côté, et pour que cette « renégociation » existe, il est indispensable qu'il y ait des formes de résistance, sinon les détenteurs du pouvoir, et leurs formes d'exercice

¹³ Michel Foucault, *Microfísica del poder*, La Piqueta, Madrid, 1992, p.171 (« *una producción multiforme de relaciones de dominación que son parcialmente integrables en estrategias de conjunto* »).

¹⁴ Levi Giovanni, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, NRF, Ed. Gallimard. Paris, 1989, p.196.

¹⁵ Michel Foucault, *op.cit.*, p.158. (« *el poder se construye y funciona a partir de poderes, de multitudes de cuestiones y de efectos de poder* »).

de ce pouvoir, seraient immuables. Or il existe une évolution visible par les changements légaux (émancipation légale et droit de vote des femmes, par exemple), mais aussi des mentalités. Dans ce sens, le « pouvoir » est généralement pensé en termes négatifs et prohibitifs (« *le pouvoir, c'est ce qui dit non* », comme l'écrit Foucault¹⁶), ce qui génère une réponse transgressive de la part de ceux qui cherchent à renégocier ses termes et ses limites. Or nous verrons au cours de ce travail que le « pouvoir » peut aussi permettre, et parfois même, faciliter la transgression.

En ce sens, la famille est un cadre normatif qui fonctionne de manière cohérente avec la société dans laquelle elle évolue, mais aussi et surtout avec la couche de la société à laquelle elle appartient, dont elle peut décider de respecter ou de transgresser les normes de conduite. Ce « devoir » des apparences, qui impose une « étiquette » définie par Norbert Elias comme un « *argument scénique* » qui règle les conduites et les relations de pouvoir entre les membres de la Cour d'Ancien Régime¹⁷, est non seulement le garant de l'ordre établi, mais aussi celui de l'appartenance à une bonne société qui se caractérise par une stratégie de ségrégation et d'isolement par rapport aux couches moins « privilégiées ». Dans ce sens, pour l'élite chilienne, « *l'isolement, l'appartenance à cette « bonne société » sont les fondements de l'identité personnelle aussi bien que de l'existence sociale de chaque individu* ». L'individu ne fait donc « *effectivement partie de cette “bonne société” que pour autant que les autres en sont convaincus, qu'ils le considèrent comme un des leurs* »¹⁸, ce qui se traduit par le respect des règles et de l'éthos de ce groupe. Il existe cependant là aussi une certaine marge de manœuvre puisqu'une fois établie de manière décisive l'appartenance d'une famille à ce cercle privilégié, cette dernière peut cautionner un certain nombre de conduites « originales », voire scandaleuses. C'est ainsi, par exemple, que José Tomás Errázuriz est autorisé par son père à exercer la profession excentrique de peintre, au détriment d'une carrière honorable d'avocat ou de médecin.

Le « pouvoir » et le « devoir » sont donc des instruments de contrôle social, exercés à différents niveaux par la famille nucléaire, par la famille dans son entier en tant qu'ensemble de lignages et par la couche de la société à laquelle appartient un individu. Mais ils sont aussi des instruments en constante évolution, sujets à des transgressions et des négociations qui les transforment parfois de manière notoire, quelquefois de manière imprévisible, souvent de manière imperceptible. Mais comme l'affirme Giovanni Levi, cette lente évolution montre

¹⁶ *Ibid.*, p.168 (« *el poder, es aquello que dice que no* ».).

¹⁷ Norbert Elias, *La société de cour*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1985, p.93.

¹⁸ *Ibid.*, p.85.

« combien de choses importantes on peut voir se produire quand, en apparence, il ne se passe rien »¹⁹.

Pour en finir avec les éclaircissements sémantiques et épistémologiques, nous devons aborder l'épineux problème de la dénomination du groupe social dans lequel nous prétendons inclure les Errázuriz. Le Chili de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle voit en effet l'émergence d'une nouvelle société, plus rigide en termes de mobilité sociale, avec la consolidation d'un groupe de familles qui domine la scène politique, économique, sociale et symbolique de son temps. Ce groupe, qui se forme vers 1850, est encore relativement dynamique vers 1860, en ce qu'il est capable d'accepter de nouveaux intégrants, mais va progressivement resserrer ses rangs afin de conserver ses prérogatives sociales et symboliques sur le reste de la société et opérer une distanciation avec d'autres couches de la population. D'un groupe ouvert, il devient donc progressivement un groupe qui adopte la ségrégation comme stratégie pour maintenir son contrôle sur le reste de la société.

Au niveau historiographique, la dénomination de ce groupe a généré de nombreuses interrogations et de nombreux débats. Il existe en effet des courants qui l'ont appelé « bourgeoisie », « oligarchie » ou bien encore « aristocratie », décrivant parfois même des caractéristiques différentes au sein d'un même concept. Un des textes fondateurs, en ce sens, est celui de Alberto Edwards, *La Fronda aristocrática en Chile* (1927), qui propose une caractérisation de ce groupe socio-économique, qui sert de cadre théorique à plusieurs travaux postérieurs. Edwards met en avant le fait qu'il existe une aristocratie héritée de la Colonie qui évolue jusqu'à se transformer en une oligarchie après être restée maîtresse du champ de bataille politique après la Guerre Civile de 1891 et la défaite du régime présidentiel, ce qui met en avant une lutte constante de ce groupe avec le « Pouvoir » en général. Edwards ajoute qu'il s'agit d'un groupe mixte, qui possède d'un côté certains traits de la bourgeoisie grâce à l'intégration de familles liées au commerce, mais qui en même temps conserve des traits « aristocratiques », presque féodaux, à cause de l'origine basque de ses membres (les terres basques jouissant d'un statut juridique à part en Espagne, ce qui permettait à tous leurs habitants de jouir du titre d' « hidalgo ») et de leur possession de la terre²⁰. Cette dualité est reprise dans plusieurs textes postérieurs, en particulier dans celui d'Alvaro Góngora, intitulé « El concepto de burguesía en la historiografía chilena »²¹. Ce texte, bien qu'ancien déjà (1986), résume clairement les problèmes suscités par la mise en forme d'un concept qui

¹⁹ Levi Giovanni, *op.cit.*, p.14.

²⁰ Alberto Edwards, *La fronda aristocrática en Chile*, Ed. Universitaria, Santiago, 2001, p.31-35.

²¹ Góngora Álvaro, "El concepto de burguesía en la historiografía chilena", In *Dimensión histórica*, Santiago, n.3, 1986, p.11-61.

définisse les caractéristiques de la « classe dominante » du XIX^{ème} siècle. Il analyse et recoupe donc les différentes acceptions du terme « bourgeoisie ». Historiquement, le terme « bourgeois » naît pour désigner les habitants des villes médiévales qui possèdent une certaine indépendance juridique et économique, et qui constituent donc un groupe différencié des paysans, du clergé et de la noblesse. Mais son sens actuel naît au XIX^{ème} siècle, avec le développement d'un concept de « classe », en tant que division d'une société fondée sur le capitalisme et la production, qui recoupe en réalité deux caractéristiques qui ne vont pas forcément de pair : d'un côté, la bourgeoisie telle que la définit Marx correspond à un groupe d'individus qui possède l'exclusivité des moyens de production et qui s'oppose au prolétariat dont il exploite la force de travail²² ; d'un autre côté, la bourgeoisie, sous la plume de Weber, peut être considérée comme une sorte de « catégorie spirituelle » en ce que ses membres partagent une mentalité, fondée sur l'économie, le puritanisme, l'individualisme et le respect pour un certain nombre de règles éthiques et commerciales²³. Mais le terme de « bourgeoisie » appliqué au Chili se heurte rapidement à des limites d'importance : s'il est vrai qu'il existe un groupe qui possède les moyens de production, il doit se substituer au groupe dominant hérité de l'Ancien Régime (c'est-à-dire une « aristocratie » ou une « noblesse » qui n'existe pas vraiment au niveau national, mais qui pourrait s'apparenter aux grands propriétaires terriens) et aurait dû agir suivant les intérêts de sa classe, alors même que la plupart des auteurs marxistes chiliens reconnaissent que la Révolution de 1859 et la Guerre Civile de 1891 sont dues à des affrontements idéologiques entre les propres membres de la bourgeoisie, qui ne peuvent même pas être divisés selon leur secteur d'activité²⁴. Ce sont ces mêmes problèmes que dénoncent certains historiens chiliens, comme Anibal Pinto ou Claudio Veliz, qui mettent en avant la « *grande imprécision idiomatique* » du terme « bourgeoisie »²⁵. Julio Heise, un des rares auteurs qui s'écarte de l'interprétation marxiste, pense le XIX^{ème} siècle comme une période durant laquelle la vieille aristocratie se transforme en bourgeoisie

²² Karl Marx, *Le capital. Critique de l'économie politique* (édition d'origine de 1867), cité par Alvaro Góngora, op.cit. p.14-16.

²³ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (édition originale de 1904-1905), cité par Alvaro Góngora, op.cit. p.16-17.

²⁴ Marcelo Segall et Hernán Ramírez, cités par Álvaro Góngora, op.cit. p.21-.31. Rappelons ici que la Révolution de 1859 voit s'affronter le gouvernement du Président Montt, de tendance conservatrice, aux forces révolutionnaires menées par Pedro León Gallo, riche minier de la région de Copiapó, de tendance libérale. Bien que les idées de Gallo ne soient pas celles qui prévalent, ni militairement, ni politiquement, le mouvement provoque le retrait de la candidature d'Antonio Varas, considéré comme le bras répressif du gouvernement, à la Présidence, l'élection en 1861 de José Joaquín Pérez, de tendance plus libérale, et la formation du Parti Radical (1863).

²⁵ *Ibid.*, p.39 (« *gran imprecisión idiomática* »).

financière, mais reste cependant « *une nouvelle aristocratie qui dominera jusqu'en 1920* »²⁶. A leur tour, des historiens dont l'œuvre est plus récente, comme Gonzalo Vial, Mario Gongora et Sergio Villalobos, se penchent sur la définition du terme « bourgeoisie », les deux premiers considérant qu'il n'y a pas eu de bourgeoisie durant le XIX^{ème} siècle, tandis que le dernier pose l'hypothèse de son existence, mais sans préciser sa composition ou ses caractéristiques. En définitive, il existe un vide historiographique sur la définition du terme « bourgeoisie » au Chili, ce qui est en grande partie du à l'application d'un terme qui n'a pas été pensé pour la réalité chilienne et qui sans doute ne peut représenter une réalité différente de celle vécue par les pays européens, tant au niveau économique que politique ou social.

Les années 1990 voient l'arrivée sur la scène nationale de nouveaux historiens qui s'écartent de la perception marxiste et poursuivent le débat sur la dénomination de ce « groupe dominant », abandonnant de ce fait le terme de « bourgeoisie » pour privilégier ceux d' « oligarchie » et d' « élite (s) ». S'il a en effet existé une « classe dominante » au Chili, elle se forme sans doute de manière différente de la bourgeoisie européenne dans la mesure où elle hérite d'une situation historique différente. Elle n'est donc sans doute ni réellement une « bourgeoisie », ni sans doute une « aristocratie » de par le fait qu'il lui manque une monarchie à laquelle se référer. Surgissent donc plusieurs études qui emploient de nouveaux termes : ainsi, par exemple, Luis Alberto Romero parle d' « élites », mais sans vraiment définir ce que le concept signifie puisque son étude se centre sur leur contrepartie, les secteurs populaires²⁷ ; Manuel Vicuña parle lui aussi d' « élite », mais utilise en même temps, et indistinctement, les termes d' « oligarchie », « aristocratie » et « patriarcat », se défendant d'éventuelles critiques en alléguant, que « *l'analyse prosopographique de l'élite chilienne (...) ne compte pas entre [ses] objectifs* » et en définissant chaque terme en note de page²⁸ ; Ana Maria Stiven emploie elle aussi le terme d' « élites », mais sans en donner une réelle définition, sauf qu'il s'agit des « *membres de la classe dirigeante* », qui « *tout en partageant leur origine aristocratique, assumèrent des caractéristiques de la bourgeoisie* »²⁹. Ces quelques exemples nous montrent que les termes d' « élite » et d' « élites » ont peu à peu remplacé d'autres vocables possédant des connotations politiques trop marquées, mais laissant la place

²⁶ Julio Heise, *150 años de evolución institucional*, cité par Álvaro Góngora, *op.cit.*, p.42 (« *una nueva aristocracia que dominará hasta 1920* »).

²⁷ Luis Alberto Romero, *¿Qué hacer con los pobres? Elites y sectores populares en Santiago de Chile, 1840-1895*, Ariadna ediciones, Santiago, 2007.

²⁸ Manuel Vicuña, *La Belle Epoque chilena: alta sociedad y mujeres de elite en el cambio de siglo*, Ed. Sudamericana, Santiago, 2001, p.13 (« *el análisis prosopográfico de la elite chilena (...) no cuenta entre [sus] objetivos* »).

²⁹ Ana Maria Stiven, *La seducción de un orden. Las elites y la construcción de Chile en las polémicas culturales y políticas del siglo XIX*, PUC, Santiago, 2000, p.19 (« *miembros de la clase dirigente* », « *compartiendo el origen aristocrático, asumió caracteres burgueses* »).

à des concepts qui n'ont pas encore été suffisamment définis. Pourquoi, par exemple, parler d'« élite » au singulier plutôt qu'au pluriel ? Est-ce parce qu'il existe plusieurs élites qui cohabitent en haut de la pyramide sociale ? Recourent-elles des réalités différentes ? Ces mêmes questions se posent à Maria Rosaria Stabili durant la genèse de son travail sur les élites chiliennes entre 1860 et 1960, et la conclusion à laquelle elle parvient est qu'il faut considérer l'existence d'« une seule élite : celle de Santiago et celle-là est « l'élite », sans qualificatif »³⁰. Le titre de son ouvrage parle cependant d'« elites chilenas frente al espejo », ce qui ne laisse pas de paraître paradoxal.

Pour notre part, nous croyons qu'il est plus juste de parler d'une élite (au singulier) qui opère une fusion entre certaines caractéristiques de la bourgeoisie d'une part, et de l'aristocratie de l'autre, même si cette hypothèse reste à prouver à la lumière d'études prosopographiques, économiques, politiques et sociales, notamment en résolvant le problème de l'industrialisation du Chili. Par ailleurs, cette élite est présente à Santiago et son importance n'est pas remise en cause ou contrebalancée par les élites locales, ce qui lui confère une position hégémonique sur le reste de la société, et limite là aussi l'utilisation du terme d'« élites », même s'il est bien évident qu'il existe des familles et des individus influents au niveau local, comme peut être le cas des familles Braun et Menéndez dans la région de Punta Arenas ou celui des Urrejola à Concepción³¹. En dernier lieu, la famille Errázuriz, qui est sans conteste une des familles influentes au niveau national, n'utilise jamais le qualificatif de « bourgeois », ni celui d'« aristocrate » ou d'« oligarque », mais plutôt les termes d'« élite » et de « bonne société », voire celui de « société ». Nous avons donc opté pour conserver cette appellation d'« élite », qui, comme nous le verrons dans le deuxième chapitre, recoupe, à notre sens, un pouvoir économique, politique, social et symbolique, au détriment de celle de « bonne société ». Il nous semble en effet que ce terme possède une forte connotation morale, comme si par comparaison et par exclusion le reste de la société était « mauvais », ce qui est sans doute l'enjeu qui est au cœur de cette dénomination. Il ne fait en effet pas le moindre doute que cette « bonne société » croit être un modèle à exporter, parfois même à imposer, aux autres couches de la population, notamment quand elle doit affronter et résoudre les effets négatifs de l'industrialisation et de la migration urbaine sur les secteurs populaires, qui passent par une dégradation substantielle de leurs conditions de vie. Ce

³⁰ Maria Rosaria Stabili, *El sentimiento aristocrático: elites chilenas frente al espejo (1860-1960)*, Ed. Andrés Bello et Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2003, p.33 (« una sola elite: la de Santiago y ésta es la « elite no más » sin calificativos »).

³¹ Sur les Menéndez et les Braun, voir Mateo Martinic, *Menéndez y Braun: prohombres patagónicos*, Ediciones de la Universidad de Magallanes, Punta Arenas, 2001. Sur les Urrejola, voir Leonardo Mazzei de Grazia, *La red familiar de los Urrejola de Concepción en el siglo XIX*, Centro de Investigación Diego Barros Arana y Universidad de Concepción, E. DIBAM, Santiago, 2004.

problème, connu au Chili sous le nom de « *cuestión social* », fait l'objet d'un intense débat parlementaire et dans l'opinion publique à partir de 1880, étant à l'origine d'une rénovation des politiques sociales, en particulier liées à l'habitat et aux aspects sanitaires³².

Au cours des années qui ont vu les recherches préliminaires à cette étude, nous avons eu accès à un grand nombre de sources, une d'entre elles ayant joué un rôle clé à l'heure de décider de l'orientation à donner à ce travail de thèse. En effet, dans un premier temps, notre objet d'étude devait être le même que celui abordé en DEA, à savoir les palais construits par l'élite chilienne durant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle et les significations symboliques qui leur étaient associées. Cependant, devant le manque de sources disponibles sur ce sujet, nous avons décidé de le réorienter à la lumière d'un incroyable ensemble de documents provenant des familles Errázuriz et Urmeneta qui avait été donné par un de leurs descendants (nous découvrîmes plus tard qu'il s'agissait de Maximiano Errázuriz Valdés), jusqu'alors relativement inconnu et sous-exploité par le monde des chercheurs. Cet ensemble de 26 volumes, dont nous avons travaillé une petite partie (six volumes regroupant 756 lettres), nous a surpris par sa richesse documentaire, son potentiel historique mais surtout par son caractère intime et sa force évocatrice du passé. Comme le souligne Arlette Farge, « *l'archive est une brèche dans le tissu des jours, l'aperçu tendu d'un évènement inattendu* »³³, « *un long voyage incertain, à l'essentiel des êtres et des choses* » qui « *agit comme une mise à nu ; ployés en quelques lignes, apparaissent non seulement l'inaccessible mais le vivant* »³⁴. Ces individus, morts et enterrés depuis tant d'années, dont nous avons vu à leur tour disparaître deux des petits-enfants depuis que nous avons entrepris nos recherches, ont repris un contour plus dense et retrouvé leur voix à mesure que nous partageons les aléas de leur vie. Certaines voix, sans doute, sonnent plus fort que d'autres dans cet ensemble, mais chacun a eu son mot à dire sur le déroulement de la trame de sa vie. Ils sont devenus nos chers fantômes, à la fois bienveillants et tyranniques ; ils sont un peu devenus notre famille. En ce sens, nous tenons à remercier l'aide des descendants des Errázuriz Urmeneta qui ont fait preuve d'une grande générosité et d'une grande disponibilité à notre égard, nous facilitant des documents inédits et acceptant de répondre à nos questions. Nous souhaitons ici leur exprimer toute notre gratitude car ils ont sans conteste permis l'enrichissement de ce travail.

³² A propos de la « *cuestión social* », on peut consulter Sergio Grez, *La « cuestión social » en Chile. Ideas y debates precursores (1804-1902)*, BIBAM y Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 1997 et Ana Maria Stiven, «El "primer catolicismo social" ante la cuestión social. Un momento en el proceso de consolidación nacional», In *Teología y vida*, Santiago, vol. XLIX, 2008, p.483-497.

³³ Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Ed. du Seuil, Points Histoire, Santiago, 1989, p.13.

³⁴ *Ibid.*, p.15.

Ce problème des sources fera l'objet de notre premier chapitre, dans lequel nous présenterons chaque type de source étudiée (archives paroissiales, presse, archives notariales, correspondance, mémoires, entretiens, photographies), en détaillant la méthodologie et les questionnements qui leur sont particulièrement associés, ainsi qu'une étude qui mettra en lumière leur composition au point de vue quantitatif, ce que nous espérons y trouver et ce qui, en dernier lieu, s'en dégage.

Dans notre deuxième chapitre, nous aborderons la famille Errázuriz sous un angle biographique et généalogique. Nous avons pris ce parti afin de pouvoir les situer dans leur contexte social et économique, tout en découvrant individuellement les membres qui composent la famille, ce qui facilitera la compréhension des chapitres analytiques ultérieurs. Nous exposerons aussi les fondements de leur assise sociale (tout particulièrement les raisons de leur appartenance à l'élite chilienne, avec en filigrane une ébauche de définition du concept d'« élite »), politique et économique, tout au long de la période 1860-1930.

Nous nous proposerons, dans le troisième chapitre, d'étudier ce que signifie pour les Errázuriz le concept de « famille », à partir de leur propre discours, lequel apparaît tout particulièrement dans leur correspondance et leurs mémoires. Nous analyserons aussi les conséquences de l'appartenance à une même famille, que ce soit dans un sens positif, comme le sont par exemple les stratégies d'entraide, ou négatif, auquel cas nous aborderons les degrés qui vont de la protection des secrets jusqu'à la réaction face aux scandales, quand apparaît une situation extrême comme un suicide ou un meurtre.

Dans le quatrième chapitre, nous déroulerons les différentes étapes de la vie des Errázuriz (naissance, éducation, vie adulte et vie de couple, mort), ce qui nous permettra de montrer en quoi leur cadre familial peut être un espace coercitif de contrôle et de reproduction sociale et en quoi, au contraire, il peut être un espace de dialogue et de liberté individuelle. Nous nous intéresserons tout particulièrement au thème du mariage, dans la mesure où il nous est apparu comme une instance paroxystique du contrôle familial sur les individus et l'éventuel résultat d'une stratégie de groupe.

Nous aborderons, dans le cinquième chapitre, la vie quotidienne des Errázuriz. Nous tenterons d'y montrer comment cette dernière est soumise à un rituel astreignant, semblable à la mise en scène d'une pièce de théâtre, qui fixe l'organisation des espaces de vie, le rôle et l'emploi du temps, ainsi que les relations sociales. Chaque acte de la journée acquiert donc une signification spéciale, presque transcendante, qui permet à la famille de projeter ses valeurs et son statut au reste de la société, en même temps qu'elle affirme son appartenance à une certaine couche de la population, dans le cas des Errázuriz, l'élite. En ce sens, l'assimilation de ce code est une manière de montrer leur appartenance à une élite internationale qui

s'identifie au travers de ce mode de vie, mais aussi un moyen de cacher leur échec quand ils tentent effectivement de s'y intégrer en Europe.

Finalement, dans notre sixième chapitre, nous nous pencherons sur deux formes de spiritualité intensément vécues par la famille Errázuriz, à savoir la spiritualité religieuses et l'esprit artistique (tout particulièrement en rapport avec la peinture), à partir de son discours et de celui de leurs contemporains sur ce sujet. Nous tenterons de voir comment le religieux (le noir) et l'artistique (la couleur) constituent des cadres qui peuvent se substituer ou affronter l'autorité familiale, et comment leurs principes ont une influence déterminante sur les décisions des membres de la famille, par exemple à l'heure d'aider leur prochain, que celui-ci soit un pauvre de leur quartier, une ouvrière ou un artiste génial mais impécunieux.

I. MISE EN SCENE ET CONTROLE DES INDIVIDUS : LA PERSPECTIVE DES SOURCES.

Dans le cadre de nos recherches sur la famille Errázuriz Urmeneta, nous avons eu accès à un vaste corpus de sources allant des correspondances privées aux comptes-rendus de ventes aux enchères, des mémoires et journaux intimes aux photographies, de la presse aux archives notariales et paroissiales. Si une grande partie de ces sources se trouve dans des archives ouvertes au public, nous avons aussi eu la chance de pouvoir compter sur des sources inédites, qui sont actuellement aux mains des descendants de la famille et qu'ils ont accepté de nous communiquer.

Dans ce premier chapitre, nous présenterons chaque type de source étudiée (archives paroissiales, presse, archives notariales, correspondance, mémoires, entretiens, photographies), en détaillant la méthodologie et les questionnements propres à chacune, ainsi qu'une étude de leur composition du point de vue quantitatif, ce que nous espérons y trouver et ce qui, en dernier lieu, s'en dégage.

Ces sources peuvent être classées en deux catégories, soit qu'elles nous offrent des informations indirectes d'ordre biographique et économique sur les Errázuriz (presse, archives notariales et archives paroissiales), soit qu'elles constituent un témoignage direct de et sur la famille (correspondance, mémoires, entretiens, photographies). Si nous allons passer relativement rapidement sur la première catégorie, nous nous attarderons en revanche sur la seconde car elle offre la possibilité d'esquisser une première réflexion autour du contrôle de la famille sur ses membres. Nous analyserons donc les différents types de sources afin de mettre en avant les règles inhérentes à chacune de ses formes de représentation de soi et les éventuelles entorses au modèle.

1. SOURCES INDIRECTES

Dans cette catégorie, nous avons regroupé les sources émanant de l'Eglise (Archevêché de Santiago) et de l'Etat (tribunaux de Santiago, notaires, ministère des Affaires Etrangères), qui offrent des informations d'ordre essentiellement biographique et économique sur les Errázuriz, ainsi que la presse et les archives privées de la maison d'enchères Ramón Eyzaguirre. Ces sources nous ont permis de poser les jalons de la vie des Errázuriz (naissance, baptême, mariage, décès), d'obtenir des informations sur leur vie publique et privée et de cerner plus concrètement leur activité dans le domaine des arts. Pour chacune de ces sources, nous présentons la démarche suivie, les problèmes rencontrés ainsi que les informations qu'elles fournissent.

A) Ebauche de biographie : Archives de l'Archevêché de Santiago et Presse.

Afin de déterminer les grandes dates biographiques des Errázuriz (date de naissance, baptême, mariage, décès), nous avons fait appel dans un premier temps à la mémoire familiale et à ses documents personnels. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare, en cas d'absence, de transmettre par lettre ses vœux lors d'un anniversaire ou d'un mariage, ou bien encore de commémorer le décès d'un proche. Dans le même temps, nous avons récolté d'autres informations disponibles sur la famille dans différentes études, par exemple celle réalisée par l'historien José Toribio Medina³⁵.

Pour corroborer ces informations et les compléter, nous avons par la suite consulté les archives de l'Archevêché de Santiago, dans lesquelles est conservée une grande partie des registres de baptême, mariage et décès des paroisses chiliennes. Cependant, certains des volumes sont tronqués et d'autres se trouvent dans les paroisses elles-mêmes, ce qui a compliqué leur consultation. Mais quand les actes ont pu être consultés, nous avons recueilli les informations de date, de lieu, le nom du prêtre officiant et celui des parrains ou des témoins.

Pour pallier les vides laissés par les archives de l'Archevêché, nous avons ensuite consulté certains journaux aux dates supposées des faits. Nous avons ainsi utilisé, selon la période et le lieu de l'évènement, les journaux et revues suivants : *El Mercurio* de Valparaíso (1827-), *El Mercurio* de Santiago (1900-), *El Ferrocarril* de Santiago (1855-1911), *La Libertad Electoral* de Santiago (1886-1901), *El Diario Ilustrado* de Santiago (1902-1970), *La Unión de Santiago* (1906-1920), *Zig-Zag* (1905-1965), *Familia* (1910-1928) et *Pacifico Magazine* (1913-1921). Ces journaux et revues, quotidiens pour les uns, hebdomadaires pour les autres, étaient de tendance conservatrice et publiaient tous une page de « Vida Social », où les Errázuriz, socialement actifs et occupant des postes dans la politique et la diplomatie, étaient largement présents, d'autant plus que certains de ces journaux appartenaient à des familles liées aux Errázuriz par des alliances matrimoniales. Ainsi, *La Libertad Electoral* avait été fondée par José Francisco Vergara Echevers, beau-père de Guillermo Errázuriz Urmeneta. De la même manière, la puissante famille Edwards (alliée aux Errázuriz grâce au mariage de Guillermo Errázuriz Vergara avec Maria Edwards Mac-Clure) contrôlait un empire qui englobait quelques-uns des

³⁵ José Toribio Medina, *Los Errázuriz: notas biográficas y documentos para la historia de esta familia en Chile, adiciones y ampliaciones por Carlos J. Larraín*, Ed. Universitaria, Santiago, 1964.

journaux (*El Mercurio* de Valparaíso et de Santiago) et revues (*Zig-Zag*, *Familia*, *Pacifico Magazine*) jouissant des plus gros tirages du pays³⁶.

Ainsi, pour les 49 personnes qui composent la branche des Errázuriz qui nous intéresse, c'est-à-dire les quatre Errázuriz Urmeneta, leurs conjoints, leurs enfants et les conjoints de ces derniers, et en prenant en compte que pour chacune d'entre elles il nous fallait une date de naissance, une date de baptême, une date de mariage dans 40 des cas et une date de décès, nous devons trouver un total de 187 informations³⁷. De ce total, il nous a été possible de vérifier 57 dates grâce à la consultation des archives paroissiales et civiles et 16 grâce à la presse, et d'en compléter 38 grâce à la mémoire familiale (mémoires, correspondance et entretiens). Nous avons ainsi collecté un total de 111 informations sûres, auxquelles il a été possible d'ajouter 25 supplémentaires, correspondant à des informations non vérifiées ou incomplètes provenant d'internet et de la mémoire familiale³⁸.

Mémoire familiale	Presse	Archives paroissiales	Information non vérifiée	Total
38	16	57	25	136

Pour faciliter la présentation et la récupération de cette masse d'informations, nous avons eu recours au logiciel Heredis, qui nous a permis de remplir une fiche par individu et de regrouper toutes les informations disponibles qui le concernaient, non seulement en entrant

³⁶ Pour une introduction à l'histoire de la presse chilienne au XIX^e siècle et début du XX^e siècle, on peut consulter Carlos Ossandón et Eduardo Santa-Cruz, *Entre las alas y el plomo, la gestación de la prensa moderna en Chile*, LOM, Santiago, 2001; Ángel Soto (ed.), *Entre tintas y plumas: historias de la prensa chilena del siglo XIX*, Universidad de Los Andes, Santiago, 2004 et.

Sur le journal *El Mercurio* en particulier, on peut consulter: Santiago Lorenzo, "El Mercurio de Valparaíso, órgano de expresión de la burguesía comercial porteña", In *Lo público y lo privado en la historia americana*, Fundación Mario Góngora, Santiago, 2000, p.225-241; Patricio Bernedo et Eduardo Arriagada, "Los inicios de *El Mercurio* de Santiago en el epistolario de Agustín Edwards Mac-Clure (1899-1905)", In *Historia*, PUC, Santiago, vol.35, 2002, p.13-33.

A propos de *El Mercurio* et *El Ferrocarril*, il existe la thèse suivante: Carolina Cherniavsky, *El Ferrocarril y El Mercurio de Santiago. ¿El comienzo de una época o el fin de otra en la historia de la prensa chilena?*, Tesis de Licenciatura en Historia, PUC, Santiago, 1999.

³⁷ Nous avons écarté la date de première communion, trop difficile à trouver dans les archives paroissiales, bien que les actes eussent pu nous fournir des informations très intéressantes sur les modalités et les acteurs de cette cérémonie. Nous avons en revanche conservé la date de baptême car sur les actes sont indiquées les dates de naissance, ce qui nous permet d'obtenir des renseignements sur les deux événements au travers d'une seule recherche. Quant à la date de mariage, il s'agit du mariage religieux, et non du civil, car c'est la cérémonie religieuse qui consacre socialement l'union, même après la promulgation de l'obligation du mariage civil (1884). Dans la majorité des cas, le mariage civil a lieu la veille ou le jour même du mariage religieux, mais n'est pas accompagné des mêmes célébrations.

³⁸ Ainsi, entre autres, les albums photos de Maximiano Errázuriz Valdés contiennent des informations biographiques fragmentaires (l'évaluation de l'année de naissance de ses cousins par exemple), que nous n'avons pas toujours pu vérifier.

un vaste répertoire de dates, mais aussi la ou les source(s) de chacune des informations disponibles, ainsi que les éventuels supports visuels. Heredis permet aussi de créer des liens entre les individus, qui peuvent être ceux de parents / enfants, conjoints, parrains / marraines, témoins. Une fois les individus reliés entre eux, il est alors possible de créer des arbres généalogiques ascendants, descendants ou mixtes. Certains des paramètres de construction de ces arbres sont variables : ainsi, l'utilisateur peut modifier le nombre de générations incluses dans l'arbre et les informations données sur chacun des individus. Pour les généalogies ascendantes, il existe cinq types d'arbre : monopage, complet, en éventail, roue familiale et patronymique. Pour les généalogies descendantes, il en existe trois : complet, indenté, patronymique. Nous avons ainsi pu identifier les liens familiaux unissant les Errázuriz entre eux, calculer leur degré de proximité, et embrasser d'un seul regard la famille de manière horizontale (une génération), verticale (famille nucléaire) ou transversale (famille dans son entier). Nous avons aussi pu extraire et recouper les informations de tous les individus par type (date de naissance, de décès, de baptême, etc.) ou par champs (nombre d'enfants, nombre de divorces, âge au mariage) sur l'ensemble des individus ou sur une sélection. La récupération de ces données démographiques a donc grandement facilité l'analyse.

Dans un deuxième temps, la presse nous informe sur certains événements exceptionnels intervenant dans la famille, comme le sont une reconnaissance artistique (la médaille de José Tomás Errázuriz au Salon de Paris en 1888, par exemple) ou d'autres événements plus dramatiques, comme le sont les morts violentes, par exemple l'assassinat de son mari John de Saulles par Blanca Errázuriz Vergara en 1917 ou le suicide de Guillermo Errázuriz Vergara en 1922. Sur ces faits, nous avons fait appel à la presse chilienne, mais surtout au *New-York Times*, dont les articles à partir de 1851 sont disponibles en ligne (www.nytimes.com). Le recours à ce journal nous a permis de suivre en détail les péripéties du procès de Blanca Errázuriz aux Etats-Unis, ou encore de connaître un point de vue complètement différent sur la mort de Guillermo, puisque les journaux chiliens évoquent le « *le décès accidentel* »³⁹ tandis que le *New-York Times* parle de suicide et présente la version de Peggy Hopkins Joyce, qui serait à l'origine de la mort du jeune homme⁴⁰.

³⁹ « Don Guillermo Errázuriz Vergara », In *El Mercurio*, Santiago, 2 mai 1922 et « Don Guillermo Errázuriz Vergara », In *El Diario Ilustrado*, Santiago, 2 mai 1922, p.4 ("*fallecimiento (...) a causa de un accidente*").

⁴⁰ « Errázuriz, Blanca de Saulles' brother. A suicide in Paris over Peggy Joyce », In *The New-York Times*, New-York, 2 mai 1922.

B) Evaluer les fortunes et leur transmission : archives notariales, archives judiciaires et archives du ministère des Affaires Etrangères.

Afin d'évaluer l'état de la fortune des Errázuriz à différentes étapes de leur histoire et connaître les opérations (investissements, alliances matrimoniales, héritages,...) qui ont permis sa constitution et son évolution, nous avons utilisé les archives notariales et les archives judiciaires civiles. Les premières sont constituées par les documents de chaque notaire, organisés par ville, par cabinet et par année. Il est alors possible, dès lors que le nom du notaire associé à une famille en particulier est connu, de localiser les testaments, ce qui ne s'est pas avéré une tâche si simple qu'il y paraissait à première vue puisque ces derniers peuvent passer par un certain nombre d'opérations légales, dûment soutenus par le Code Civil de 1855. Celui-ci stipule en effet, dans son Titre III (articles 1162 à 1211), les différents types de testament et les conditions qui en font des documents solennels ou semi-solennels. Ainsi, il existe deux types de testament, ouvert ou fermé, selon que son contenu soit connu ou non des témoins qui apposent leur signature (article 1171). Quant à la solennité du document, elle est déterminée par son caractère écrit ou oral (article 1172), par le respect des formalités de l'élites (article 1171), entre autres les formules utilisées et les informations présentes (article 1181⁴¹), de même que le choix et le nombre des témoins. En général, les Errázuriz, de par leur niveau socio-économique et de par leur formation de l'élite, connaissent l'importance du testament dans les procédures d'héritage, raison pour laquelle ils en ont tous rédigé un, la plupart du temps fermé, c'est-à-dire que les clauses ne sont pas connues des cinq témoins qui doivent signer l'enveloppe (contre trois témoins en cas de testament ouvert). Après le décès du testateur le document est ouvert devant les héritiers et le notaire l'inclut dans ses volumes d'archives, dans la partie réservée aux « documentos protocolizados ». Une partie de ce testament peut ensuite être reproduite dans les archives des « Conservadores de Bienes Raíces », résumant ses principales clauses (héritiers, distribution des biens). Quant à ceux rédigés à l'étranger, comme le stipule l'article 1191 du Code Civil de 1855, ils peuvent être enregistrés dans un notariat du pays de résidence, auquel cas il est extrêmement difficile d'y avoir accès, ou bien au consulat du Chili dans ce pays, une copie de l'acte ou une copie de l'enveloppe pouvant dans ce cas être conservée dans les Archives du Ministère des Affaires Etrangères. C'est par exemple le cas de José Tomas Errázuriz, qui rédige son testament à

⁴¹ L'article 1181 stipule que le document doit inclure les informations suivantes: nom et prénom du testateur ; son lieu de naissance ; sa nationalité ; son lieu de résidence ; son âge ; s'il se trouve en pleine possession de ses facultés mentales ; le nom de son ou de ses conjoints ; le nom des enfants nés de son ou de ses mariages, en indiquant s'ils sont en vie ou décédés ; le nom et l'adresse des témoins.

Londres et en confie une copie à ses chargés d'affaires et au consulat⁴², ou bien encore celui de Ramón Subercaseaux et Amalia Errázuriz, qui rédigent leurs testaments avant d'entreprendre leur voyage de retour au Chili au 1895⁴³. Ces testaments s'avèrent très utiles pour connaître la composition des familles, légitimes ou illégitimes puisque certains d'entre eux indiquent les enfants nés hors mariage (qui par ailleurs pouvaient être reconnus au travers d'un document notarial), ainsi que la répartition de la fortune familiale au moment du décès du patriarche. Parfois, en filigrane, se dessinent les liens affectifs entre époux ou entre parents et enfants, les convictions religieuses ou la composition du service domestique⁴⁴. Dans le cas des Errázuriz, nous avons eu accès aux testaments de José Tomas Urmeneta (1876), Carmen Quiroga de Urmeneta (1893), Maximiano Errázuriz Valdivieso (1890), Guillermo Errázuriz Urmeneta (1895), Guillermo Errázuriz Vergara (1914) et Maximiano Errázuriz Valdés (1945), en plus de celui de Francisco Vergara Echevers (1878), père de Blanca Vergara de Errázuriz, et celui de Carlos Valdés Izquierdo (1887), père d'Elvira Valdés de Errázuriz. L'ouverture de ces testaments permet d'entamer le processus de la succession, qui conduit à la répartition des biens du défunt entre ses héritiers. Dans le cas des Errázuriz et de leur famille proche, la succession fait l'objet d'un certain nombre de documents notariaux (nomination d'un arbitre, inventaire des biens, compromis entre les héritiers, répartition finale), voire d'un dossier dans les archives judiciaires civiles⁴⁵. Parfois même, lorsque le défunt lègue une partie de ses biens à une institution ou à un membre du clergé, comme c'est le cas de Maximiano Errázuriz Valdivieso qui lègue le quart de sa fortune à l'Archevêque de Santiago (dans le but que ce

⁴² Lettre de José Tomas Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, Londres, 22 décembre 1898, AN, AEU, vol.8, fs.147-148 ("*Mi testamento está depositado en Casa de Gibbs y una copia del sobre fue mandado al ministro de Relaciones Exteriores en Chile a principios de este año, época en que lo hice.*"). Cette information est confirmée par une lettre envoyée par le consul du Chili en Grande-Bretagne au Ministère des Affaires Etrangères, en date du 24 mai 1897, dans laquelle il annonce l'envoi de la copie de l'enveloppe. Cf. Archivos del Ministerio de RR.EE., Santiago, Legación de Chile en Gran Bretaña, vol.233A, 1896-1897, fs.103.

⁴³ Archivos del Ministerio de RR.EE., Santiago, Diario del consulado general de Chile en Francia, 1890-1897, vol.149C, fs.80 et 85.

⁴⁴ A propos des apports des testaments à l'étude de la vie privée, on peut consulter Eduardo Cavieres, "El sinceramiento de la vida privada y la recuperación de lo público: individuos, prácticas y familias a través de testamentos en Valparaíso de 1860", In *Revista de historia social y de las mentalidades*, Santiago, vol. 1, 2006, p.181-202.

⁴⁵ En raison du grand désordre régnant dans les archives judiciaires civiles, conservées aux Archives Nationales, qui n'ont pas fait l'objet d'un inventaire et d'un classement, le seul dossier auquel nous avons eu accès est celui concernant la succession de Francisco Vergara Echevers (Cf. "Partición de los Bienes de José Francisco Vergara Echevers", In Archivo Nacional Judicial Civil de Valparaíso, legajo 1595, 5 septembre 1889).

dernier termine la construction de la chapelle de Panquehue et investisse en objets de culte), un dossier peut être conservé par le bénéficiaire, suppléant ainsi le vide des autres archives⁴⁶.

L'autre partie des archives notariales que nous avons consultée répertorie les biens immobiliers de la ville de Santiago et est divisée en deux types de documents : le registre des propriétés ("Conservador de Bienes Raíces") et le registre des hypothèques. C'est avant tout le premier qui a suscité notre intérêt dans l'optique de connaître les différentes propriétés où avaient vécu les Errázuriz. Il est organisé par année et constitue un registre de toutes les transactions notariales liées aux biens immobiliers de l'année, inscrites dans l'ordre chronologique. La première information qu'il nous fournit concerne donc le type de transaction : achat - vente de terrains construits ou non, répartition des héritages, vente aux enchères et adjudication⁴⁷. Il nous fournit ensuite un certain nombre d'autres informations : date exacte de la transaction, type de bien acheté (terrain, maison, *quinta*, site, *fundo*), localisation approximative, noms des propriétaires des terrains situés autour du bien acheté, nom de l'acheteur et du vendeur, prix payé et parfois mode de paiement, état du bien (présence ou non d'hypothèques). Pour ce qui est de son utilisation pratique, chaque volume possède un index des transactions de l'année classées par ordre alphabétique des noms d'acheteur. Cependant, ces archives sont assez difficiles à utiliser dans la mesure où il faut faire face au mauvais état, voire à l'absence, de certains index. De plus, toutes les archives notariales ne sont pas centralisées à Santiago, ce qui nous a empêchés, par exemple, de consulter celles de Los Andes relatives à la hacienda de Panquehue.

C) Vie privée et Art : catalogues de ventes aux enchères et musée des Beaux-Arts

Bien que dans certains cas les inventaires des biens élaborés lors des successions indiquent la distribution des pièces d'une maison et son ameublement, nous avons cependant eu recours à des catalogues de ventes aux enchères pour compléter ces informations. Ainsi, nous avons consulté le catalogue relatif au « *Mobilier, œuvres d'art et tableaux appartenant à*

⁴⁶ "Partición de los Bienes de Maximiano Errázuriz Valdivieso", In Archivo del Arzobispado de Santiago, Legajo 47, Nº 3, años 1890-1892. Le dossier comprend une copie du testament et des notes annexes à ce dernier, diverses lettres traitant de la succession, l'inventaire des biens, la sentence arbitrale de la partition ainsi que l'adjudication des biens à chaque héritier. On pourrait s'étonner que Maximiano ait décidé de léguer une partie de sa fortune à l'Archevêque, et non à l'Archevêché (en tant que représentant de l'Eglise), mais ce choix peut s'expliquer par le fait qu'en 1887, au moment de la rédaction du testament, l'Archevêque était Mariano Casanova, avec lequel Maximiano semble avoir eu d'excellentes relations.

⁴⁷ La différence entre vente aux enchères et adjudication est minime : la vente aux enchères désigne le processus durant lequel un bien est vendu au plus offrant et l'adjudication correspond à la déclaration par laquelle le juge ou l'officier public attribue au plus offrant ce bien mis aux enchères.

la succession de José Tomas Urmeneta »⁴⁸. José Tomas Urmeneta meurt en 1878, laissant son palais à sa femme, Carmen Quiroga, qui l'occupe jusqu'à sa mort en 1898. C'est donc au moment du partage de cet héritage qu'est élaboré ce catalogue qui a servi de base à une vente aux enchères. Il nous livre un inventaire, étage par étage et pièce par pièce, des meubles et des œuvres d'art contenus dans le palais, ce qui nous permet, en l'absence d'un plan, de connaître l'agencement intérieur.

En dernier lieu, pour connaître l'œuvre de Ramón Subercaseaux et de José Tomas Errázuriz, nous avons consulté les archives du Musée des Beaux-arts de Santiago, organisées par artiste et regroupant des articles de journaux et revues, les catalogues des Salons de Peinture de Santiago (1887-1930) et de Paris (1879-1891)⁴⁹ et des catalogues de quelques-unes des maisons de ventes aux enchères à Santiago (Maison Ramón Eyzaguirre, Galerie Carroza)⁵⁰. Nous avons ainsi pu élaborer une liste de tableaux peints par les deux hommes, avec date de création, titre, caractéristiques matérielles et techniques (dimensions, type de support, technique employée), éventuelle succession des propriétaires et reproduction du tableau. Dans le cas de José Tomás, la liste comprend 229 tableaux et dans le cas de Ramón, elle en contient 164. Bien entendu, ces listes (reproduites en Annexes 5 et 6) ne sont pas exhaustives, mais elles nous ont permis d'étudier de manière plus approfondie la production des deux artistes.

2- SOURCES DIRECTES

Dans cette catégorie, nous avons regroupé les sources émanant directement des Errázuriz ou de personnes les ayant personnellement connus, qu'elles leur aient été apparentées ou qu'elles aient écrit sur eux. Nous analyserons donc successivement la correspondance, les biographies / autobiographies / journaux intimes, les photographies et les entretiens. Nous nous attarderons tout particulièrement sur la correspondance, dont la prépondérance numérique au sein du corpus nous a poussés à nous interroger plus longuement sur ses modalités de production et d'étude. Cette catégorie de sources nous a

⁴⁸ Palacio Urmeneta, *Catálogo del mobiliario*, Imp. Roma, Santiago, 1898.

⁴⁹ Les catalogues des Salons de peintures de Santiago sont disponibles au Musée des Beaux-Arts et ceux du Salon de Paris sous forme de ressource électronique sur le site de la Bibliothèque Nationale de France (<http://catalogue.bnf.fr>). Ces derniers sont à diviser en deux catégories : le Salon de la Société des Artistes Français, 1880-1914 (cote NUMP-977, disponible entre 1880 et 1907), dans lequel J.T. Errázuriz exposa de 1887 à 1889 ; le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, 1890-1914 (cote NUMP-1155, disponible entre 1891 et 1899), auquel J.T. Errázuriz participa en 1891.

⁵⁰ La maison Ramón Eyzaguirre conserve les comptes-rendus de ses ventes depuis sa création en 1891. La galerie Carroza, créée en 1984, a mis en ligne ses catalogues depuis 2002 (www.galeriacarroza.com).

aussi permis d'entamer une première analyse autour du contrôle qu'exerce la famille à la fois sur le discours écrit et oral qu'elle produit et sur la mémoire familiale.

A) La correspondance.

Tout au long de notre recherche, nous avons eu accès à un grand nombre de lettres conservées dans des archives publiques et privées. Ces lettres appartiennent à la « correspondance ordinaire »⁵¹, longtemps considérée comme banale et indigne de l'étude historique. Cependant, cette correspondance peut aussi être considérée comme « *le produit d'une pratique ritualisée où les individus, confrontés à un ensemble de références et de modèles, doivent classifier la réalité et réévaluer leurs relations aux autres* »⁵². En d'autres termes, même les plus insignifiantes relations épistolaires en appellent à un « *fond commun de mots, d'images, de concepts* »⁵³, c'est-à-dire une même vision et représentation du monde. Cela se traduit par un protocole d'écriture relativement fixe, encore que soumis à des variations, qui relève « *autant de contraintes événementielles ou socio-économiques que du libre arbitre des individus* »⁵⁴. Ainsi, pour comprendre la signification de ces pratiques pour les acteurs eux-mêmes, il faut en étudier le fonctionnement dans un contexte historique précis.

Dans un premier temps, nous allons donc présenter la méthodologie utilisée pour leur traitement. Dans un deuxième temps, nous présenterons une description physique du corpus, avant de nous pencher sur sa provenance et sur son caractère partiel ou exhaustif. Dans un troisième temps, nous procéderons à un inventaire, détaillant les expéditeurs et destinataires, la répartition par sexe et par année. En dernier lieu, nous procéderons à une analyse de la cérémonie épistolaire, c'est-à-dire les codes qui régissent l'écriture (moment et lieu de l'écriture, principaux sujets) et en quoi ils peuvent révéler l'existence d'un devoir auquel un individu devrait se plier face à son groupe familial.

1- Méthodologie utilisée

Les lettres qui ont servi de base à nos recherches ont subi un traitement méthodologique normé, relativement similaire à celui utilisé pour les photographies,

⁵¹ Le terme « ordinaire » a tout d'abord été appliqué par Robert Musil à l'homme qui ne possède pas « *ces qualités [qui le] distinguent du commun* » (*L'homme sans qualité*), et par la suite a été utilisé pour désigner les correspondances d'ordre domestique, éloignées des grands événements politiques, économiques ou sociaux.

⁵² C. Dauphin, P. Lebrun- Pézerat, D. Poublan, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^{ème} siècle*, Ed. Albin Michel, Paris, 1995, p.99.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p.100.

mémoires et entretiens. Cependant, par souci de concision, nous ne présenterons cette méthodologie qu'une seule fois.

Dans un premier temps, nous avons lu les volumes d'archives en entier, avant de sélectionner certaines lettres, complètes ou partielles, qui présentaient des informations utiles pour le traitement des sujets sélectionnés dans le cadre de cette étude.

Dans un second temps, ces lettres ont été transcrites et partiellement annotées, dans l'objectif d'éclairer certaines situations du contexte familial ou politique. Lorsque ces lettres avaient déjà été annotées par un membre de la famille, comme c'est le cas pour les documents conservés aux Archives Nationales, nous avons recopié et identifié ces commentaires.

En dernier lieu, un ou plusieurs codes ont été attribués à chaque paragraphe, permettant leur classification par thème, ainsi qu'une meilleure récupération des données. Ces codes correspondent à la division en chapitres de la présente thèse et sont présentés en Annexe 1. Nous présentons un exemple de lettre avec une attribution de code en Annexe 2.

2- Le corpus étudié : provenance et description physique.

Ce vaste corpus épistolaire est composé non seulement de lettres écrites par les membres de la famille Errázuriz Urmeneta, entre eux ou à des tiers, mais aussi de manière plus exceptionnelle de lettres les concernant ou exprimant une opinion sur eux. En raison de notre décision d'écartier les thèmes d'ordre politique, diplomatique et économique, notre corpus initial s'est peu à peu réduit à 958 lettres et cartes postales, toutes partiellement ou complètement transcrites, selon les thèmes qu'elles abordaient.

Archive	Nombre total de lettres par volume d'archive	Nombre de lettres transcrites par volume d'archive	Pourcentage
AN, EU, vol.3	193	101	52,3%
AN, EU, vol.8	119	88	73,9%
AN, EU, vol.16	143	112	78,3%
AN, EU, vol.18	169	162	95,8%
AN, EU, vol.19	79	37	46,8%
AN, EU, vol.20	53	39	73,6%
Archives Carmen Errázuriz, volume de correspondance ⁵⁵	187	102	54,5%
Archives Carmen Errázuriz, album n.5 ⁵⁶	18	15	100%
Archives Blanca Vergara	Inconnu (6)	6	x

⁵⁵ Dans le cas de cet ensemble de lettres, la transcription s'est interrompue du fait du décès de Carmen Errázuriz en décembre 2007.

⁵⁶ Cet album de photographie correspond à la collection de cartes postales réunies par Maximiano Errázuriz Valdés entre 1905 et 1940. Certaines ont été envoyées, d'autres non. Sur les 18 qui ont été envoyées, nous en avons retenu 15, qui correspondent à la fois à notre période d'étude et aux Errázuriz Valdés.

Archives Ricardo Larraín Bravo, UDP (2 volumes)	301	28	9,3%
BN, sala Medina, Epistolario José Toribio Medina, 1881-1886.	Inconnu (1)	1	x
BN, sala Medina, Epistolario Matte.	Inconnu (1)	1	x
Vicaria Castrense, Santiago	Inconnu (26)	26	x
Musée Sorolla, Madrid	23	23	100%
AN, Archivo Benjamín Vicuña Mackenna, vol.367	Inconnu (1)	1	x
AN, Archivo Benjamín Vicuña Mackenna, vol.386	Inconnu (8)	8	x
AN, Archivo Fernández Larraín, vol. 153	Inconnu (2)	2	x
AN, Archivo Fernández Larraín, vol. 122	Inconnu (8)	8	x
Lettres publiées ⁵⁷	Inconnu (198)	198	100%
Total	1536	958	62,4%

Tableau 1. Distribution de la correspondance par volume d'archive, nombre de lettres transcrites et pourcentage de lettres transcrites para rapport au nombre total de lettres.

La majorité de ces 958 lettres provient d'archives publiques (Archivo Nacional, Biblioteca Nacional, Vicaria Castrense), ce qui est dû en grande partie au legs de 23 volumes de documents réalisé par Maximiano Errázuriz Valdés ou ses enfants aux Archives Nationales⁵⁸. Ces archives sont divisées en deux types de documents : correspondance personnelle et correspondance relative aux affaires de la famille. Cependant, certaines lettres, avant tout masculines, peuvent avoir trait aux deux sujets, entièrement imbriqués. Certaines d'entre elles

⁵⁷ Ces lettres ont été publiées dans :

1. *El Eco de la Liga de Damas Chilenas* (1912-1915) et *La Cruzada* (1915-1917), qui contiennent 26 lettres d'Amalia Errázuriz et d'Elvira Lyon.
2. *Revista de Bellas Artes*, Santiago, n.1, octobre 1889, p.9 (lettre de José Tomás Errázuriz au peintre Pedro Lira).
3. Alejandro Canseco-Jerez, *Lettres d'Eugenia Errázuriz à Pablo Picasso*, Centre d'études de la traduction, Université de Metz, 2001. Ce volume reprend 79 lettres d'Eugenia Huici à Pablo Picasso, dont elle fut un des premiers mécènes, conservées au Musée Picasso.
4. Carmen Valle, *Don Maximiano*, Ed. Alonso Ovalle, Santiago, 1954 (quatre lettres d'Amalia Urmeneta à sa belle-sœur Pelagia ; quatre lettres de l'Archevêque de Santiago, Mariano Casanova, à Maximiano Errázuriz Valdivieso, parlant de la vie d'Amalia Errázuriz en France).
5. Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, Imprenta y Editorial San Francisco, Santiago, 1934 (48 lettres d'Amalia Errázuriz à sa famille et à ses amies; 8 lettres de sa famille et de ses amies, avant et après sa mort).
6. Blanca Subercaseaux Errázuriz, *Memorias*, Santiago, 1957 (inédites). (28 lettres échangées par les membres de la famille Subercaseaux Errázuriz).

⁵⁸ L'origine exacte de ces archives est malheureusement inconnue, puisque les Archives Nationales ne conservent aucun registre de cette donation, effectuée probablement peu avant la mort de Maximiano Errázuriz Valdés en 1950, s'il l'a réalisée lui-même, ou peu après, si ce sont ses enfants.

ont été annotées par Maximiano, permettant d'éclairer certaines situations ou de préciser l'identité de certaines personnes.

Ce vaste nombre de documents a été organisé en 23 volumes (nous ignorons si cette organisation s'est faite avant ou après l'entrée des documents aux Archives Nationales), correspondant à quatre générations des familles Errázuriz et Urmeneta et à une période comprise entre 1771 et 1929. Nous n'avons pas eu recours à tous les volumes, soit que certains d'entre eux ne concernent pas les générations de la famille qui nous intéressent⁵⁹, soit qu'ils n'aient pas un rapport direct avec les thèmes retenus pour notre étude. Ainsi, six volumes ont été privilégiés (volumes 3, 8, 16, 18, 19 et 20) parce qu'ils retracent la vie quotidienne de la famille, ses mariages, naissances et décès, ses voyages, ses instances de sociabilité, ou encore ses sentiments. La lecture de ces lettres est loin d'être aisée : une écriture manuscrite difficile à déchiffrer, jointe à une syntaxe en espagnol dans sa forme chilienne du XIX^{ème} siècle, et le fait que ces documents ont été microfilmés pour aider à leur conservation, ce qui provoque une perte importante de leur netteté, sont trois des facteurs qui ont sensiblement compliqué notre tâche. Cependant, nous sommes parvenus à transcrire un total de 539 lettres, écrites entre 1855 et 1929.

Dans un second temps, nous avons pu consulter une partie des lettres conservées par Blanca Vergara Klickmann (Viña del Mar), parmi lesquelles se trouvent six lettres reçues ou écrites par Guillermo Errázuriz Urmeneta, avant et après son mariage avec Blanca Vergara Alvarez en 1885. Mais surtout, nous avons eu accès à la correspondance de Maximiano Errázuriz Valdés et son épouse, Rosario Edwards Matte, composée de 187 lettres échangées par le couple durant ses fiançailles et son mariage (1921-1930), mariage interrompu par le décès de Rosario victime de la tuberculose. Ces lettres ouvrent une fenêtre sur l'intimité du couple, sinon dans sa dimension sexuelle, du moins sur son versant sentimental, particulièrement intense durant les sept mois de fiançailles du couple qui ne se voit que durant le week-end, la gestion de la vigne Panquehue retenant Maximiano hors de Santiago le reste de la semaine. Les deux jeunes gens s'écrivent presque tous les jours, échangeant poèmes, nouvelles de la vie quotidienne et déclarations d'amour. Cependant, et malgré leur vif désir de commencer leur vie commune, ils élaborent peu de projets en commun et échangent rarement leurs perspectives d'avenir, notamment à propos de leur lieu de résidence, du nombre d'enfants qu'ils voudraient avoir ou d'éventuels voyages.

⁵⁹ Une partie des archives "Errázuriz Urmeneta", ayant trait à José Tomás Urmeneta, a été analysée et utilisée par Ricardo Nazer dans son livre, *José Tomas Urmeneta: un empresario del siglo XIX*, Santiago, Centro Diego Barros Arana, DIBAM, 1993.

Il est extrêmement difficile, voire hasardeux, d'émettre une opinion sur « l'écriture réelle » bien souvent différente de « l'écriture conservée »⁶⁰, vu qu'il n'y a pas eu de démarche de conservation systématique de la part des descendants de la famille. Dans notre cas, il est clair que l'importance de la branche Errázuriz Valdés est surévaluée par rapport aux branches Errázuriz Huici, Errázuriz Vergara et Subercaseaux Errázuriz, ce qui est dû au fait que Maximiano Errázuriz Valdés s'est préoccupé de préserver, annoter et diffuser les lettres qui étaient en sa possession et qui les concernent presque exclusivement ses parents et lui. Il est cependant probable que les descendants des autres branches soient en possession de davantage de documents, ou bien que les fréquents voyages entre l'Europe et le Chili soient à l'origine de leur perte. S'agissant des documents donnés aux Archives Nationales, le fonds est constitué des lettres de Maximiano à son père Rafael ainsi que des lettres de Rafael avec ses frères et sœurs (Amalia, José Tomas et Guillermo) et avec son propre père (Maximiano Errázuriz Valdivieso). Cependant, ce sont des lettres dans leur grande majorité masculines, et il est notoire que nous n'ayons que très peu de lettres d'Elvira Valdés de Errázuriz, sa mère, soit que celle-ci ait été peu prolifique, soit qu'elle n'ait pratiquement pas été séparée de son mari et de ses enfants, soit que ces lettres ne nous soient pas parvenues. Dans le cas particulier d'Elvira, le fait qu'elle soit décédée en 1957, soit 7 ans après son fils Maximiano, a pu avoir une influence sur la configuration de ces archives et le fait que certaines lettres, qu'elle ait pu considérer comme trop intimes ou qu'elle ait souhaité garder au moment de la donation aux Archives Nationales, soient passées à ses autres enfants ou aient été détruites.

Une autre source de perte est l'éventuelle censure familiale. Ainsi, vu le degré d'intimité de la famille et son souci d'honorabilité, il est probable qu'il y ait eu des appréciations échangées, par exemple, sur les futurs conjoints, et qu'une censure aurait pu être pratiquée pour ne pas les heurter une fois unis à la famille⁶¹. De la même manière, certains comportements qu'il était indispensable de contrôler sur le moment, même à travers la correspondance, auraient pu être censurés par la génération même qui les avait vécus, ou par les suivantes. Il y a donc probablement eu une démarche de contrôle de la mémoire de la famille, même s'il est évident que nous ne pourrions jamais en être sûrs de manière définitive.

⁶⁰ C. Dauphin, P. Lebrun- Pézerat, D. Pouban *op. cit.*, p.66.

⁶¹ Viviane Isambert-Jamati exprime cette idée dans son livre, *Solidarité fraternelle et réussite sociale. La correspondance familiale des Dubois-Goblot 1841-1882*, L'Harmattan, Paris, 1995.

3- Inventaires des lettres.

Pour réaliser un premier inventaire, nous avons conservé la distribution originale des lettres, c'est-à-dire par archive, et ensuite par volume. Ces inventaires, présentés en Annexe 3, permettent d'étudier la distribution par individu du nombre total de lettres écrites et de lettres reçues. Le tableau suivant reproduit le nombre de ces deux types de lettres, classifiées pour chaque personne de la famille proche, c'est-à-dire les Errázuriz Urmeneta, leurs parents, conjoints, enfants, beaux-parents, beaux-frères et belles-sœurs, oncles, tantes et cousins germains. Dans la catégorie « Autres », sont inclus tous les parents plus éloignés qui n'ont pas été signalés auparavant, ainsi que les destinataires et expéditeurs sporadiques et les personnes qui ont écrit sur les Errázuriz.

	Lettres écrites	Lettres reçues
Adolfo Eastman	1	0
Amalia Errázuriz Urmeneta	108	24
Amalia Urmeneta Quiroga	16	8
Ana Luisa Ortúzar Montt de Valdés	54	5
Ana Matte de Edwards	1	0
Ana Valdés Ortúzar	2	0
Blanca Errázuriz Subercaseaux	14	21
Anita Errázuriz Valdés	6	1
Blanca Vergara de Errázuriz	14	8
Camilo Ortúzar Montt	3	0
Carlos Valdés Izquierdo	4	0
Carmen Quiroga de Urmeneta	4	1
Carolina Montt Luco de Ortúzar	2	0
Carolina Valdés Ortúzar de Santiago Concha	0	1
Crescente Errázuriz Valdés	11	15
Crescente Errázuriz Valdivieso	1	0
Elisabeth Subercaseaux Errázuriz	4	2
Elvira Valdés de Errázuriz	51	84
Elvira Lyon de Subercaseaux	21	0
Eugenia Huici de Errázuriz	79	0
Enfants Errázuriz Edwards	0	1
Francisco Vergara Echevers	0	2
Germán Riesco Errázuriz	0	2
Guillermo Errázuriz Urmeneta	8	2
Joaquin Sorolla	0	22
José Tomas Errázuriz Urmeneta	46	0
Juan Subercaseaux Errázuriz	4	14
León Subercaseaux Errázuriz	0	1
Luis Subercaseaux Errázuriz	0	1
Margarita Errázuriz Valdés	8	0
Maria Errázuriz Valdés	2	0
Mariano Casanova (Mgr)	4	0
Maximiano Errázuriz Valdés	105	229

Maximiano Errázuriz Valdivieso	36	65
Mercedes Errázuriz Valdivieso	1	0
Pablo Picasso	0	79
Pedro Subercaseaux Errázuriz	2	5
Pelagia Errázuriz Valdivieso	0	4
Rafael Edwards (Mgr)	1	27
Rafael Errázuriz Urmeneta	219	163
Ramón Subercaseaux	24	5
Rosario Edwards Matte de Errázuriz	42	63
Rosario Errázuriz Valdés	9	3
Victoria Subercaseaux	0	9
Autres	46	45
Inconnu	5	47
Total	958	958

Tableau 2. Distribution des lettres transcrites en lettres écrites et lettres reçues par Individu.

*** Destinataires et expéditeurs**

L'analyse de cet inventaire chiffré nous montre qu'une grande partie des lettres échangées provient de et est destinée à trois interlocuteurs privilégiés : Maximiano Errázuriz Valdivieso, son fils Rafael et son petit-fils Maximiano. A eux trois, ils représentent près de la moitié du courrier envoyé et reçu. Cette disproportion est due, comme nous l'avons signalé auparavant, au fait que Maximiano Errázuriz Valdés a donné aux Archives Nationales sa propre correspondance avec son père ainsi que les papiers hérités de celui-ci (dont il est le seul héritier mâle), parmi lesquels se trouvent les lettres échangées par Rafael avec son père et son fils. C'est ainsi que nous disposons plus ou moins complètement des lettres échangées entre les trois hommes.

Pour ce qui est de la correspondance échangée par Maximiano Errázuriz Valdivieso avec ses quatre enfants, le plus probable est que chacun d'eux ait récupéré ses propres lettres à la mort de leur père en 1890 puisque l'on ne trouve que les lettres de Rafael. Quant à celles de Rafael et son fils Maximiano, elles sont uniquement destinées au cercle familial et il n'y a aucune lettre de type politique, de travail ou amical.

En deuxième lieu, nous avons un nombre important de lettres envoyées et reçues par Elvira Valdés, épouse de Rafael, et par Rosario Edwards, épouse de Maximiano. Dans le cas de cette dernière, il est très probable que toutes les lettres échangées par le couple aient été conservées, puisqu'elles ont été réunies et reliées par Maximiano en personne. Dans le cas d'Elvira, il est certain que le volume est tronqué puisque, par exemple, il nous manque toute sa correspondance durant l'absence de son mari en 1892, lors de son séjour aux bains de Luchon.

Les autres destinataires et expéditeurs présentent une correspondance beaucoup plus sporadique, même s'agissant des frères et sœurs des trois principaux correspondants. Dans le cas de Maximiano Errázuriz Valdivieso, ils sont presque inexistantes, à l'exception de son demi-frère, Federico Errázuriz Zañartu, président de la République entre 1871 et 1876, même s'il s'agit avant tout de lettres politiques. Dans le cas de Rafael, l'échange épistolaire avec ses frères et sa sœur est plus suivi, bien que le corpus mis à notre disposition soit relativement restreint et là encore unilatéral. Quant à Maximiano Errázuriz Valdés, sa correspondance avec ses frères et sœurs, dont il est pourtant séparé durant les périodes scolaires et à partir de 1913 quand il vient administrer la vigne familiale à Panquehue, laissant le reste de sa famille à Rome où son père est Ambassadeur, est quasi inexistante.

*** *La place des hommes et des femmes.***

Le volume de lettres à notre disposition nous montre donc un univers à prédominance masculine, où la voix des femmes peine à se faire entendre, ce qui est dû en grande partie à la composition même de la famille. En effet, la mère des Errázuriz Urmeneta, Amalia, meurt à 25 ans et ne nous laisse que 16 lettres. La génération suivante est composée de trois fils (José Tomas, Guillermo et Rafael) et d'une fille (Amalia), et même la voix de cette dernière, que l'on devine pourtant grande épistolière et très proche de son frère cadet, est éclipsée par celle de son mari, Ramón Subercaseaux, dont l'échange avec Rafael est plus fourni que le sien⁶². Les grandes absentes de cette génération sont les épouses des trois fils : Elvira Valdés (51 lettres), Blanca Vergara (14 lettres) et Eugenia Huici (79 lettres, toutes adressées au peintre Pablo Picasso). Cette lacune nous prive de la possibilité d'analyser de manière satisfaisante les rapports entre époux, entre mère et enfants, entre belles-sœurs. Quant à la troisième génération, malgré un déséquilibre favorable aux filles⁶³, elle est encore plus muette et la seule voix qui se fasse réellement entendre est celle de Maximiano Errázuriz Valdés.

Le déséquilibre entre les sexes n'est pas tant visible dans la répartition des expéditeurs et destinataires (où l'on voit que les femmes sont légèrement plus nombreuses), qu'en termes de volume : ici le fossé se révèle profond puisque les hommes accaparent les échanges, non tant en nombre de lettres envoyées (≈52%) qu'en celui de lettres reçues (≈73%). Nous sommes donc bien loin des quelques cas d'analyse de correspondances françaises, qui soulignent le rôle

⁶² Même si le nombre de lettres écrites par Amalia est de 106 contre 24 pour son mari, sa voix nous arrive déformée dans la mesure où une grande partie d'entre elles sont des passages sélectionnés par sa fille Blanca pour illustrer sa biographie, publiée en 1934.

⁶³ Des quatre mariages des Errázuriz Urmeneta sont nés 21 enfants : 14 filles (dont 9 arrivent à l'âge adulte) et 7 garçons (dont 4 arrivent à l'âge adulte).

particulièrement actif des femmes au sein de la correspondance familiale⁶⁴. Quant au cas chilien, il n'existe malheureusement aucune correspondance familiale complète, publiée ou ayant fait l'objet d'une étude, ce qui nous prive d'une éventuelle comparaison⁶⁵.

		Hommes	Femmes
Nombre total d'expéditeurs	34	15	19
Nombre total de destinataires	30	16	14

Tableau 3. Nombre total d'expéditeurs et destinataires. Répartition par sexe.
(Elaboré à partir du Tableau 2)

		Hommes de la famille	Femmes de la famille	Autres	Inconnu
Nombre total de lettres reçues	958	633	233	45	47
Nombre total de lettres envoyées	958	468	439	46	5

Tableau 4. Répartition par sexe de la correspondance envoyée et reçue.
(Elaboré à partir du Tableau 2)

⁶⁴ Voir, par exemple, Danièle Pouban, « Écriture et rôle social. La place des femmes dans une correspondance familiale au XIX^e siècle », In Christine Planté (sous la direction de), *L'épistolaire, un genre féminin?*, Ed. Honoré Champion, Paris, 1998, p.201-219. Dans la correspondance analysée au cours de cette étude, les femmes écrivent deux fois plus que les hommes (2000 lettres féminines contre 950 masculines), même si les hommes en sont un peu plus souvent les destinataires (1520 lettres pour eux, 1430 pour elles). Bernard Lahire parvient lui aussi aux mêmes conclusions. Dans son article "Masculin-féminin, l'écriture domestique", il remarque que « *la culture épistolaire familiale est essentiellement une affaire de femmes* » (p.149). Cet article a été publié dans *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997, p.145-161. Mais d'autres études montrent des résultats plus équilibrés, comme par exemple Vivianne Isambert-Jamati, dans son livre *Solidarité fraternelle et réussite sociale. La correspondance familiale des Dubois-Goblot 1841-1882*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1995.

⁶⁵ Les correspondances de type familial publiées à ce jour au Chili sont en nombre relativement réduit. Il existe cependant la correspondance échangée entre Ismaël Valdés Vergara et son épouse Leticia Alfonso durant l'année 1891, compilée dans Benjamin Valdés Alfonso, *Una familia bajo la dictadura. Epistolario*, Ed. Francisco de Aguirre, Buenos Aires, 1972; la correspondance d'un père et sa fille, réunie dans Ximena Cruzat y Ana Tironi (comp.), *Cartas de Ignacio Santa-Maria y su hija Elisa*, DIBAM, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 1991; les lettres de Arturo Prat Chácon, héros de la Guerre du Pacifique, à son épouse Carmela Carvajal, compilées dans María Angélica Iturriaga, *Cartas de mi esposo. Carmela Carvajal de Prat*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 2002; la correspondance de Miguel Gallo Goyenechea, réunie et annotée dans Pilar Alamos Concha, *Epistolario de Miguel Gallo Goyenechea*, DIBAM, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2007; la correspondance de Alberto Best Gana, compilées dans José Miguel Barros, *Epistolario de Alberto Blest Gana*, DIBAM, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2011 (deux tomes).

Quant aux analyses de correspondance, elles font l'objet d'un article de Teresa Larraín, "El epistolario de Clara Schleyer y Paulino Alfonso (1905-1907). Un testimonio de unión conyugal", In *Boletín de la Academia Chilena de Historia*, n.115, 2006, p.75-96; et, de manière partielle, d'un article de María Angélica Muñoz Gomá, "La mujer de hogar en *Casa Grande* de Orrego Luco y en documentos históricos de su época", In *Historia*, PUC, Santiago, n.18, 1983, p.103-133, qui analyse la correspondance de Leticia Alfonso de Valdés.

*** Répartition par année.**

En dernier lieu, le corpus n'est pas homogène en termes de volume de lettres échangées par année, ce qui est dû aux déplacements des Errázuriz et à leur éloignement temporaire. Ainsi, les périodes les plus riches en échanges épistolaires correspondent aux années 1883-1900 (séjour prolongé de Rafael et Amalia en Europe, installation définitive de José Tomas à Paris et à Londres) puis à la période 1913-1923 (retour de Maximiano au Chili et échanges hebdomadaires avec son père jusqu'à la mort de ce dernier). Un pic de 129 lettres annuelles est atteint en 1921, lors du mariage de Maximiano avec Rosario Edwards, puisque les jeunes gens échangent un total de 138 lettres durant leurs fiançailles, auxquelles doivent s'ajouter les lettres relatives à la demande en mariage et aux préparatifs qui s'organisent entre Rome et Panquehue.

Année	Nb. de lettres	Année	Nb. de lettres	Année	Nb. de lettres
1856	2	1886	7	1916	13
1857	0	1887	1	1917	36
1858	4	1888	16	1918	42
1859	2	1889	11	1919	66
1860	8	1890	15	1920	63
1861	8	1891	5	1921	129
1862	0	1892	22	1922	18
1863	0	1893	23	1923	22
1864	0	1894	15	1924	8
1865	0	1895	12	1925	8
1866	0	1896	8	1926	5
1867	0	1897	13	1927	6
1868	0	1898	13	1928	9
1869	0	1899	13	1929	11
1870	0	1900	6	1930	6
1871	2	1901	3	1931	2
1872	0	1902	4	1936	2
1873	2	1903	8	1937	3
1874	0	1904	6	1939	1
1875	0	1905	5	1940	2
1876	0	1906	10	1941	1
1877	0	1907	1	1942	2
1878	1	1908	1	1943	3
1879	1	1909	0	1944	4
1880	0	1910	2	1945	3
1881	4	1911	3	1947	3
1882	0	1912	14	1950	1
1883	18	1913	29	1952	4

1884	11	1914	46	1953	2
1885	9	1915	63	Date inconnue	35

Tableau 5. Répartition des lettres transcrites par année d'envoi.

4- *La cérémonie épistolaire.*

Nous entendons par « cérémonie épistolaire » les codes relativement astreignants qui régissent l'écriture. Nous verrons comment cette cérémonie participe d'une mise en scène et, comme le dit Erwin Goffman, « *de quelle façon une personne, dans les situations les plus banales, se présente elle-même et présente son activité aux autres, par quels moyens elle oriente et gouverne l'impression qu'elle produit sur eux, et quelles sortes de choses elle peut ou ne peut pas se permettre au cours de la représentation* »⁶⁶. Ainsi, la correspondance familiale nous offre la possibilité de comprendre le fonctionnement de l'« écriture ordinaire » et les éléments qui la composent, permettant à l'historien d'appréhender « *les manières de se présenter et de se comporter dans la microsociété familiale* »⁶⁷. Nous nous intéresserons ainsi au modèle épistolaire qui se dégage de cette correspondance, résultat d'un cérémonial figé dans des manuels⁶⁸ ou transmis au travers de l'éducation⁶⁹, ce qui nous permettra d'évaluer s'il existe une homogénéité des formes d'écriture au sein de la famille, quels sont ses éventuelles lignes directrices et la part de liberté que chaque individu peut exercer par rapport au modèle.

Pour présenter le cadre épistolaire chilien, nous avons eu recours à deux manuels, un spécialement dédié à la correspondance⁷⁰ et l'autre plus généralement aux bonnes manières⁷¹. Aucun des manuels de ce type que nous avons pu recenser, notons-le, n'a été rédigé par un

⁶⁶ Erwin Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne, tome I : La présentation de soi*, Ed. de Minuit, 1973, p.9.

⁶⁷ C. Dauphin, P. Lebrun- Pézerat, D. Pouban, *op. cité*, p.103.

⁶⁸ A propos des modèles épistolaires en France, voir Cécile Dauphin, « Les manuels épistolaires au XIXème siècle », In *La correspondance. Les usages de la lettre au XIXème siècle*, Fayard, Paris, 1991, p.209-272.

⁶⁹ Nous savons que le programme des collèges de la congrégation du Sacré Cœur, dans lesquels sont éduquées Amalia Errázuriz Urmeneta, ses filles et ses nièces Errázuriz Valdés, inclue des leçons de calligraphie et de style épistolaire. Nous ignorons cependant le détail de cet enseignement. Cf. Alexandrine de La Taille, *La sociedad del Sagrado Corazón y la escolarización femenina en Chile en el siglo XIX*, Thèse de Doctorat en Histoire, Universidad Católica de Chile, Santiago, 2007, p.243 et 248.

⁷⁰ Antonio Marques y Espejo, *Nueva retórica epistolar, o, Arte nuevo de escribir todo género de cartas misivas, familiares y de comercio. Nueva edición arreglada para el uso de las Repúblicas de América a la cual se ha añadido un guía mercantil*, Imprenta del Nuevo Mercurio Valparaíso, 1888.

⁷¹ Manuel Antonio Carreño, *Manual de urbanidades y de buenos modales*, Librería del Mercurio, Valparaíso, 1893.

Chilien : il s'agit d'ouvrages d'origine espagnole ou d'autres pays latino-américains, qui circulent dans une société chilienne à laquelle ils ont été adaptés.

Ces deux manuels définissent un cadre relativement contraignant pour l'écriture, indiquant les règles à suivre quant au choix du papier, de la calligraphie, des formules de politesse, de la grammaire et de la syntaxe, de son organisation ou de sa longueur. C'est ainsi qu'une lettre type doit être écrite sur du papier fin, d'une écriture claire et élégante, sans fautes de grammaire et d'orthographe (car elles donnent une mauvaise idée de l'éducation de l'expéditeur) et qu'elle doit commencer par le lieu et la date d'écriture (à droite) suivis du nom du destinataire (à gauche) puis de la première formule d'adresse. Ces règles sont dues au fait que la lettre doit représenter « *dignement notre personne, que ce soit au travers de son langage comme en toutes circonstances matérielles* »⁷², en d'autres termes qu'elle participe à la mise en scène d'un individu. Il est aussi important de souligner qu'une « *lettre n'est rien d'autre qu'une conversation entre personnes absentes* », raison pour laquelle « *l'éloquence qui correspond à l'une doit caractériser l'autre* »⁷³ et que, par conséquent, « *l'extension des lettres familiales ne peut être limitée que par le degré d'amitié entre les personnes en correspondance et par la nature et l'intensité des sentiments qu'elles ont d'exprimer* »⁷⁴.

À ces quelques règles s'ajoutent celles procédant du modèle français, que nous pouvons considérer comme le modèle de référence de l'élite chilienne de l'époque, tant du point de vue de l'éducation que des formes de sociabilité et de la langue⁷⁵. Dans leur ouvrage, Cécile Dauphin, Pauline Lebrun et Danièle Pouban adjoignent au principe de « clarté » de la correspondance, une norme dénommée de « mesure » qui préconise d'éviter « *les excès et les débordements dans les marges en post-scriptum ou en lignes croisées* »⁷⁶.

Ces règles sont-elles suivies ? Constituent-elles un cadre rigide ou au contraire laissent-elles la place à un modèle familial ou individuel ?

⁷² *Ibid.*, p.112 (« *dignamente nuestra persona, así en el lenguaje como en todas sus circunstancias materiales* »).

⁷³ Antonio Marques y Espejo, *op. cit.*, p.6 (« *no es más una carta que una conversación entre personas ausentes* », raison pour laquelle « *la elocuencia correspondiente a ésta debe ser la que caracteriza a aquella* »).

⁷⁴ Manuel Antonio Carreño, *op. cit.*, p.113 (« *la extensión de las cartas familiares no puede ser limitado sino por el grado de amistad que medie entre las personas que se escriben y la naturaleza e intensidad de los sentimientos que en ellas hayan de expresarse* »).

⁷⁵ A propos de l'importance des modèles culturels français pour les élites chiliennes, non seulement dans le domaine de l'éducation, des belles lettres ou du droit, mais aussi de la mode et des arts décoratifs, on peut consulter Francisco Javier Gonzalez, *Aquellos años franceses 1870-1900. Chile en la huella de Paris*, Ed. Taurus, Santiago, 2003.

⁷⁶ C. Dauphin, P. Lebrun- Pézerat, D. Pouban, *op. cit.*, p.104

*** Aspect formel des lettres.**

Tout d'abord, toutes les lettres sont manuscrites, écrites à l'encre bleue ou noire, à l'exception des lettres envoyées par Maximiano Errázuriz Valdés à son père Rafael durant sa gestion de la vigne Panquehue (79 lettres écrites entre 1915 et 1921⁷⁷), qui sont tapées à la machine. Le papier utilisé est, dans une grande partie des cas, personnalisé, c'est-à-dire qu'il comporte le monogramme de l'expéditeur, parfois accompagné de son adresse personnelle. Quand l'expéditeur est en déplacement, il utilise le papier à en-tête de l'hôtel où il est logé. Les lettres comportent généralement 4 pages, c'est-à-dire qu'elles correspondent à un pli. Elles sont parfois plus longues, notamment celles écrites par Rafael Errázuriz à son père, ses frères et sa sœur durant son voyage en Europe (1882-1885), qui peuvent comporter jusqu'à 12 pages. Par souci d'éviter l'utilisation d'un nouveau pli, il est relativement fréquent que l'expéditeur écrive dans la marge de la première page, au-dessus de la date, ou bien que la dernière page présente des lignes d'écriture perpendiculaires. Ces règles se relâchent quand apparaissent les cartes postales, qui correspondent à un type d'écriture beaucoup moins formel : il est alors très commun que l'expéditeur couvre littéralement de son écriture la surface de la carte postale, débordant même souvent sur son côté illustré.

En règle générale, l'orthographe et la syntaxe sont correctes, à l'exception des lettres de Carmen Quiroga de Errázuriz dont l'orthographe était pour le moins fantaisiste, ce qui est certainement dû à une éducation féminine déficiente pour cette génération. Par ailleurs, on note une tendance marquée à l'usage de mots ou d'expressions en français dans le texte en espagnol, parfois même à la rédaction de lettres complètes dans cette langue, reflet de la pénétration du français dans la culture de la « bonne société » chilienne. L'emploi de mots en français représente un signe de bonne éducation, même s'il existe des variations notables quant à leur bon usage et orthographe. Dans le cas des Errázuriz, la plupart d'entre eux ayant séjourné en Europe durant de longues périodes, ou s'y étant installés, ils maîtrisent aussi, bien souvent, l'anglais et l'italien (plus rarement l'allemand, et jamais de manière écrite), ce qui leur permet d'ajouter des phrases ou d'écrire dans ces deux langues.

*** Date et lieu**

Ces repères du temps et de l'espace présentent très peu de variations. Les Errázuriz respectent en effet une norme stricte, indiquant le lieu et la date d'écriture en haut de la page, à droite. La modalité de la date est généralement jour / mois / année, mais il y a des exceptions, comme dans le cas de José Tomás Errázuriz qui n'indique pas toujours l'année. Il

⁷⁷ Ces lettres sont réunies dans AN, AEU, volume 19.

est très rare que le jour de la semaine soit indiqué, et encore moins l'heure d'écriture, même si une référence à cette dernière peut apparaître au cours du texte, notamment quand un évènement survient, interrompant la correspondance (« 17h30. Je viens de recevoir ta lettre, longue et remplie de nouvelles »⁷⁸), ou quand la lettre est écrite à plusieurs moments de la journée (« j'avais interrompu cette lettre pour aller déjeuner »⁷⁹) ou sur plusieurs jours. Dans ce cas-ci, l'expéditeur ne recommence pas sa lettre, mais poursuit celle laissée inachevée, préférant « garder trace véridique du vécu »⁸⁰.

*** Vocatif de l'incipit⁸¹ et formules finales.**

Les manières de s'adresser au destinataire d'une lettre sont des signes forts de la cérémonie épistolaire et mettent en évidence les liens qui unissent les interlocuteurs, que ce soit de respect, de familiarité, d'amitié, d'amour,...

Le degré d'intimité et de respect entre le destinataire et l'expéditeur s'exprime d'abord à travers l'usage du vouvoiement ou du tutoiement, qui dépend des différences de générations et du degré de proximité. Ainsi, par exemple, Rosario Edwards et Maximiano Errázuriz se vouvoient durant leurs fiançailles, mais se tutoient après leur mariage, ce qui indique un nouveau degré d'intimité entre les deux époux.

Type de relation	Tutoiement ou vouvoiement
Parents à enfants	Tutoiement
Enfants à parents	Vouvoiement
Frères et sœurs	Tutoiement
Beaux-parents / beaux-enfants	Vouvoiement
Epoux	Tutoiement
Fiancés	Vouvoiement
Grands-parents / petits-enfants	Tutoiement / vouvoiement

Tableau 6. Usage du tutoiement et du vouvoiement selon le degré de hiérarchie familiale.

⁷⁸ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 3 septembre 1892, AN, AEU, vol.16, fs.76-78 (« 5 ½ de la tarde. Acabo de recibir tu larga y noticiosa carta de ayer »).

⁷⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 19 juillet 1919, AN, AEU, vol.19, fs.134-140 (« había yo interrumpido esta carta para ir a almorzar »).

⁸⁰ C. Dauphin, P. Lebrun- Pézerat, D. Pouban, *op. cité*, p.105.

⁸¹ Ce terme de « vocatif » a été utilisé par Dauphin, Lebrun-Pézerat et Pouban pour désigner les formules d'adresse au destinataire situées en début (incipit) et en fin de lettre (formule finale). Elles justifient l'usage de ce terme par le fait qu'il « a l'avantage de s'appliquer à toutes les interpellations qui circulent dans la lettre ». *Ibid.*, note de pied de page n.10, p.391.

La formule d'adresse est un autre signe fort. Placée en tête du texte, en dessous de la date, à gauche, elle permet tout d'abord d'identifier clairement le destinataire d'une lettre et de l'individualiser au milieu de la famille, surtout quand les pratiques d'écriture et de lecture sont souvent communes (« *J'y ai tellement pris de plaisir [à lire une lettre] que je l'ai immédiatement envoyée à Elvira pour qu'elle aussi passe un bon moment en la lisant* »⁸²).

Mais l'identification et le degré d'intimité ne sont pas fixés par la seule nature du lien, souvent familial, qui unit les individus, même s'il existe des codes relativement astreignants. Ainsi, s'il s'agit d'une personne n'appartenant pas au cercle intime de l'expéditeur, la lettre commence par « estimado ... », « muy estimado ... » ou « estimado señor ... ». Dans le cas d'un ami éloigné, on utilisera « muy » ou « mi », suivi de « estimado / distinguido amigo ». C'est ainsi, par exemple, que s'adresse Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, peintre à qui il commande des tableaux mais avec lequel il entretient des relations amicales, comme en témoigne le ton général de ses lettres.

Le cas des membres de la famille proche est plus complexe, quoi qu'il nous ait paru relativement fixe. Dans le cas des relations entre frère et sœur, la lettre commence par « mi querido / querida » ou « querido / querida », suivi du prénom du destinataire. C'est un modèle auquel nous n'avons vu aucune exception, sur aucune des générations étudiées. Le rappel des liens fraternels apparaît alors en fin de lettre, au moment des adieux (« *se despide tu amante hermana Amalia* » ; « *te abraza tu afmo. hermano JT* »⁸³). Ce modèle s'applique aussi aux relations entre beaux-frères et belles-sœurs, montrant par là même le degré d'intégration de ces derniers au cercle familial. Mais, si Ramón signe toujours ses lettres à Rafael par « *un abrazo de tu hermano afmo.* », il n'en va pas de même de Blanca Vergara, qui signe les siennes « *tuya afma* ». Les relations entre Blanca et sa belle-famille Errázuriz sont en effet plus lâches, à cause, peut-être, de son rapide veuvage, ce qui pourrait avoir affaibli le lien qui les unit.

Dans le cas des relations de parents à enfants, la lettre commence par « mi querido », suivi du prénom du destinataire, de son diminutif ou, de manière plus affectueuse, par « hijo / hija » ou « hijito / hijita ». Quant aux enfants, ils s'adressent à leurs parents par « mi querido papá / mamá ». Comme dans les relations entre frères et sœurs, un rappel des liens familiaux a lieu en fin de lettre, qui se termine toujours par « *tu amante papá / mamá* » ou « *su afmo. hijo / hija* ».

⁸² Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Maximiano Errázuriz Valdés, 21 janvier 1928, AN, AEU, vol.20, fs. 110-111 (« *He gozado tanto con ella [una carta] que se la he mandado a Elvira inmediatamente para que ella también pase un buen rato leyéndola* »).

⁸³ « Afmo » (ou « afma ») est une contraction de « afectísimo », qui pourrait se traduire par « bien à vous » ou « ton / votre très dévoué ».

Dans le cas des relations oncles/tantes et neveux ou grands-parents / petits-enfants, c'est le lien de parenté qui est le plus souvent souligné (« mi querido tio / tia », « querida abuela / abuelita »), de même que lorsqu'une jeune génération parle d'une génération antérieure à des tiers.

La relation entre beaux-parents et beaux-enfants est plus formelle : par exemple, Guillermo Errázuriz U. s'adresse à son beau-père en lui disant « mi querido Don Francisco ». Dans le cas contraire, un beau-père ou une belle-mère s'adresse à son gendre ou à sa bru par « (mi) querido / querida », suivi du prénom.

Ce sont finalement les fiancés et les époux qui varient le plus leur discours, employant des formules plus personnelles et teintées d'affection. Ainsi, Maximiano Errázuriz Valdivieso s'adresse à sa femme Amalia en lui disant "mi ñatita querida", et cette dernière emploie "mi ñatito querido" ou "mi rucio querido" et signe "tu ñata". Quant à Rafael et Guillermo Errázuriz U., le premier commence ses lettres à sa femme par « mi hijita querida » (dans la seule lettre que nous conservons d'elle adressée à son fiancé, elle lui dit « mon cher amour ») et le second emploie « mi querida Blanca » et « mi querida vieja ». La relation la plus documentée dont nous disposons est celle de Maximiano Errázuriz Valdés et de Rosario Edwards Matte et dans leurs 187 lettres, nous voyons se succéder un grand nombre d'appellations différentes, toutes cependant déclinées sur le thème de l'amour : lui emploie généralement « mi muy querida Charito », mais aussi « mi Charito infinitamente querida », « mi Charito tiernamente querida », « mi Charito tan querida » ; elle écrit généralement « mi querido Max » ou « mi muy querido Max », mais parfois aussi « mi queridísimo Max », « mi Max tan querido ».

A titre comparatif, ces appellations, qui permettent de quantifier les degrés dans l'intimité entre deux personnes, se retrouvent dans d'autres correspondances chiliennes, comme par exemple dans celle de Miguel Gallo Goyenechea (1824-c.1869)⁸⁴. Dans cette dernière, qui couvre une période antérieure à celle que nous étudions, à savoir les années 1837 à 1869, nous voyons apparaître un modèle épistolaire identique à celui des Errázuriz, ce qui nous montre une continuité d'au moins cent ans dans les modes d'écriture. Par ailleurs, cette correspondance comprend un ensemble de lettres adressées à Manuel Gallo par des personnes appartenant aux couches populaires, qui lui écrivent bien souvent pour solliciter une aide financière, ce qui nous ouvre un pan sur le rôle exercé par une famille de l'élite quant à la charité, qui n'apparaît pas dans la correspondance des Errázuriz.

Comme nous le voyons avec Maximiano et Rosario, l'usage du diminutif apparaît comme une pratique courante, que ce soit pour s'adresser à quelqu'un ou pour en parler. La

⁸⁴ Pilar Alamos Concha, *Epistolario de Miguel Gallo Goyenechea*, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2007.

formation des diminutifs suit une règle relativement fixe, ce qui facilite la compréhension des textes, même si, dans quelques cas, le diminutif est personnel pour chaque individu.

Nom de la personne	Diminutif utilisé
Carmen Quiroga de Urmeneta	Pichita
Elisabeth Subercaseaux Errázuriz	Mimi
Emiliana Subercaseaux Errázuriz	Pi
Guillermo Errázuriz Vergara	Billy
Margarita Errázuriz Valdés	Maggie
Maria Errázuriz Huici	Baby
Maximiano Errázuriz Huici	Max
Maximiano Errázuriz Valdés	Max
Rosario Edwards Matte	Charito

Tableau 7. Diminutifs utilisés par les membres de la famille Errázuriz Urmeneta.

En dernier lieu, lors de la conclusion d'une lettre familiale, il est courant de trouver des formules qui rendent compte elles aussi du degré d'affection entre les correspondants. Ces formules indiquent généralement les relations familiales les plus proches (« *recibe un abrazo de su afmo. hermano* », « *la abraza con todo cariño su afma. hija* », « *los saluda su amante padre* »), sauf dans le cas des époux, où ce sont les démonstrations d'affection qui priment, généralement d'ordre physique (« *recibes tú un fuerte abrazo de tu Max.* », « *tu ñata que desea abrazarte* » », « *te digo adiós con unos cuantitos besitos y cariñitos* », « *te abraza de todo corazón tu amante Elvira* »). Elles peuvent aussi englober les membres de la famille proche du destinataire, suivant un protocole relativement strict : « *recuerdos* » ou « *abrazos* » pour le conjoint du destinataire et « *besos* » pour ses enfants.

*** Le décor.**

La correspondance permet aussi de préciser le cadre dans lequel se déroule le rituel épistolaire. Ainsi, on choisit souvent un espace particulier, plus ou moins isolé du reste de la maison, de manière à limiter les interférences. Pas toujours cependant : ainsi, par exemple, Amalia communique à son frère Rafael qu'elle lui écrit assise « *à côté d'une fenêtre ouverte sur la Place de l'Etoile, avec l'Arc de Triomphe en face, les châtaigniers en fleur, les voitures à*

cheval, les automobiles, les vélos et les passants qui se croisent dans toutes les directions »⁸⁵. Ces détails non seulement permettent à la personne qui écrit de planter son décor, mais ont aussi pour effet de réduire les décalages de temps et d'espace qui naissent de l'absence. Le destinataire peut ainsi reconstituer la scène, à travers des bruits, des odeurs et des présences qui la traversent. Par exemple, Ana Ortúzar précise à son petit-fils Maximiano Errázuriz Valdés qu'elle lui écrit « *avec les filles autour de moi, ne sois donc pas surpris si cette lettre est un peu décousue* »⁸⁶, mais n'indique pas l'identité des petites filles, sans doute parce que Maximiano savait, lui, de qui il s'agissait.

Ces indications sont alors très utiles, puisqu'elles permettent d'établir un dialogue entre les absents, ce qui est d'autant plus important pour les couples dont les séparations sont souvent accompagnées d'un sentiment de souffrance et de manque. La correspondance devient alors un geste répétitif et quotidien, inséré dans l'emploi du temps. Ainsi, lorsque Rafael Errázuriz Urmeneta passe deux semaines à Luchon, laissant sa femme à Paris avec leur fille nouvelle née, il lui écrit tous les jours du même endroit (« *je suis venu comme tous les jours à la recherche d'une table et d'une plume* »⁸⁷) et lui transmet ses impressions visuelles et auditives (« *à côté de là où je t'écris, dans un salon, il y a une sauterie épouvantable d'enfants qui dansent et qui crient sur une polka* »⁸⁸). De la même manière, Maximiano Errázuriz Valdés écrit quotidiennement à sa fiancée Rosario, lui indiquant les changements dans ses habitudes d'écriture (« *je ne vous écris pas depuis mon bureau de la maison, mais de celui du travail* »⁸⁹) et ce qui l'entoure (« *depuis ma fenêtre je vois les dernières roses lutter contre les premiers froids de l'hiver et perdre silencieusement leurs feuilles* »⁹⁰). Ainsi, quand la correspondance adopte une forme quotidienne, qu'elle devient une habitude, le destinataire se sent lui aussi intégré dans le quotidien de l'expéditeur, ce qui a pour effet de rendre plus supportable l'absence de l'être aimé. Elle est alors la reprise du dialogue interrompu (« *puisque je ne peux*

⁸⁵ Lettre d'Amalia Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, Paris, 7 octobre 1898, AN, AEU, vol.8, fs.181-182 ("*al lado de una ventana abierta sobre la Plaza de la Estrella, con el Arco de Triunfo en frente, los castaños brotando y floridos de nuevo, los coches, los automóviles, las bicicletas y la gente a pie que se cruzan en todas direcciones*").

⁸⁶ Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Maximiano Errázuriz Valdés, Santiago, 22 juillet 1919, AN, AEU, vol.20, fs.76-77 (« *con las niñas a mi alrededor, así que no te extrañes que esta carta salga tan decousue** »).

⁸⁷ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 26 août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.58-59 ("*vine aquí como todos los días a caza de mesa y pluma*").

⁸⁸ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 3 septembre 1892, AN, AEU, vol.16, fs.76-78 ("*al lado de donde te estoy escribiendo hay en el salón una sauterie* espantosa de niños que bailan y gritan con una polka*").

⁸⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 7 mars 1921, CCE ("*no le estoy escribiendo desde mi escritorio en la casa sino desde mi oficina*").

⁹⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 8 mars 1921, CCE ("*desde mi ventana estoy viendo las últimas rosas luchar contra los primeros fríos y deshojarse silenciosamente*").

pas vous parler, je me soulage en m'asseyant et en vous décrivant les mille inepties qui me passent par la tête »⁹¹), surtout en cas de dispute (« *je n'ai jamais attendu avec autant d'angoisse une lettre comme aujourd'hui, dans l'espoir de voir si vous aviez oublié votre rancœur de l'autre jour »⁹²*), vivement désirée et vivement regrettée quand les espoirs sont déçus (« *vous dosez l'envoi de vos lettres avec une sévère mesure, oubliant que j'attend avec avidité ces lignes qui m'apportent de vos nouvelles »⁹³*), lue et relue au cours de la journée (« *quand mes lettres arrivent le matin (...) j'ai le temps de les relire plusieurs fois dans la journée »⁹⁴*), bref, en tant qu'émanation de l'être aimé, elle devient objet de vénération. Elle est même préférée au téléphone – Rosario avoue qu'elle ressent de l'aversion pour l'objet⁹⁵ – sauf en cas d'urgence. Sans doute le fait que les conversations téléphoniques ne laissent pas de trace est pour une bonne part dans la préférence générale pour l'écrit.

Parfois la maladie change les habitudes, ce qui est alors indiqué par l'expéditeur (« *voilà une lettre écrite dans mon lit »⁹⁶*) et donne lieu à un échange sur les progrès de la maladie, améliorations comme rechutes. Quand cette maladie empêche l'écriture, on a recours à un secrétaire (« *Grand-maman a des cataractes, sa petite-fille Olivia Concha de Fontecilla officiait donc de secrétaire »⁹⁷*), sauf quand on veut démontrer l'importance particulière d'un destinataire, auquel cas on se « sacrifie » (« *J'ai supprimé depuis hier, pour aider à mon rétablissement, la lecture et les lettres. Sauf celle-ci, je les dicte toutes à un secrétaire »⁹⁸*) et on s'excuse de sa calligraphie (« *Je viens de relire le dernier paragraphe de ma lettre et mon écriture est tellement calamiteuse que même moi je ne parviens pas à la*

⁹¹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 2 mars 1921, CCE (« *ya que no le puedo hablar me desahogo sentándome y escribiéndole a buen viaje las mil ineptias que me pasan por la cabeza* »).

⁹² Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 1^{er} juillet 1921, CCE (« *nunca he esperado su carta con más ansia que hoy, para ver si Ud. ha olvidado su rencor del otro día* »).

⁹³ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 9 avril 1921, CCE (« *Ud. dosa sus cartas con severa medida y olvida que yo espero con ansia esas líneas que me traen noticias suyas* »).

⁹⁴ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 28 avril 1921, CCE (« *cuando mis cartas llegan en la mañana (...) tengo tiempo para releerlas varias veces al día* »).

⁹⁵ Lettre de Rosario Edwards Matte à Maximiano Errázuriz Valdés, Panquehue, 24 juillet 1921, CCE: « *Sentí verdadera necesidad de tener noticias de hoy y me precipité al teléfono (a pesar de la aversión que siempre he tenido por él)* ».

⁹⁶ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 15 juin 1921, CCE (« *ahí va esta carta escrita desde la cama* »).

⁹⁷ Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Maximiano Errázuriz Valdés, Viña del Mar, 2 mars 1927, AN, AEU, vol.20, fs.109 (« *La abuelita estaba con cataratas, así que su nieta Olivia Concha de Fontecilla le hacía de secretaria* »).

⁹⁸ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 24 juillet 1921, CCE (« *Desde ayer he suprimido, para mejorarme más ligero, la lectura y las cartas. Salvo ésta, todas las dicto a un secretario* »).

comprendre. Ce n'est pas de ma faute, c'est de celle de mon rhume qui m'oblige à rester au lit »⁹⁹).

Le temps est un autre élément important du décor. Il surgit souvent au détour d'une phrase, rythmant l'écriture et l'ancrant dans l'habitude. Nous avons ainsi plusieurs indications sur l'heure d'arrivée des lettres (vers 17h en France, vers 18 ou 19h au Chili) et surtout sur l'heure d'écriture : par exemple, Maximiano et Rosario s'écrivent en fin d'après-midi, après la fin de leur journée de travail ou de leurs activités sociales, c'est-à-dire entre 17h et 19h, heure à laquelle ils attendent l'éventuelle arrivée de lettres (« *Votre lettre (...) vient juste d'arriver, c'est-à-dire vers 19h* »¹⁰⁰) et heure à laquelle ils doivent envoyer la leur pour qu'elle parvienne à l'autre le lendemain. Le même rituel est accompli par Rafael durant son séjour à Luchon : il écrit vers 18h (« *Nous sommes revenus vers 17h, et même si j'ai pris les eaux un peu tard, je suis sorti à 18h pour aller à la poste, où j'ai trouvé la première carte postale avec des nouvelles de toi. Je suis revenu de là pour écrire* »¹⁰¹), parfois plus tôt pour prendre son temps (« *afin de t'écrire avec moins de hâte, je m'y suis mis vers 15h30* »), et envoie sa correspondance vers 19h (« *cette lettre qui doit être envoyée à sept heures du soir* »¹⁰²). L'heure d'envoi marque d'ailleurs souvent la limite du temps d'écriture (« *il est déjà l'heure d'envoyer* »¹⁰³), même si parfois l'expéditeur peut être dérangé par des événements extérieurs et indépendants de sa volonté (« *à mon grand regret je dois conclure, on me prévient que les Edwards Ariztia m'attendent en bas* »¹⁰⁴).

Peut-on cependant déduire de ces quelques détails spatio-temporels de réelles informations sur les habitudes d'écriture ? Notre réponse se doit, malheureusement, d'être nuancée puisqu'ils ne nous permettent pas d'établir de manière formelle où et à quelle heure chaque membre de la famille écrivait. Si nous possédons bien quelques indications intéressantes sur les pratiques d'écriture, nous ne pouvons en déduire un modèle propre à la

⁹⁹ Lettre de Rosario Edwards Matte à Maximiano Errázuriz Valdés, Panquehue, 16 juin 1921, CCE (« *Acabo de releer el último párrafo de mi carta y la letra está tan calamitosa que ni yo la entiendo. No es culpa mía, sino de mi resfrío que me obliga a estar en cama* »).

¹⁰⁰ Lettre de Rosario Edwards Matte à Maximiano Errázuriz Valdés, Panquehue, 16 juin 1921, CCE (« *Su carta (...) me ha llegado solo hace un momento, es decir más o menos a las siete* »).

¹⁰¹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 20 août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.54-55 (« *Volvimos a las 5, y aunque un poco tarde me bañé, saliendo a las 6 al correo, donde encontré la primera carta postal con noticias tuyas. De allí me vine a escribir* »)..

¹⁰² *Ibid.* (« *para escribirte con un poco de menos apuro me pongo a hacerlo como a las 3 ½ de la tarde* » et « *ésta que solo debe ser despachada a las 7 de la tarde* »).

¹⁰³ Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Santiago, 22 décembre 1891, AN, EU, vol.16, fs.45-46.

¹⁰⁴ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 7 juillet 1921, CCE (« *muy a pesar mío tengo que terminar, pues me acaban de avisar que las Edwards Ariztia me esperan abajo* »).

famille Errázuriz, ni un modèle propre à chaque sexe, tel qu'il est proposé par quelques études françaises, qui attribuent à chacun un décor particulier: à l'homme, un moment et un lieu exclusivement réservés à l'écriture ; à la femme, une écriture insérée « *entre les battements du quotidien domestique* »¹⁰⁵ et son contingent d'interruptions. Dans notre cas, les habitudes ne sont pas définies de manière aussi marquée, ou bien elles n'ont pas été transmises dans les lettres qui nous sont parvenues.

*** Le temps et le rythme.**

Les indications liées au décor sont destinées à renforcer l'impression du destinataire de participer à une « *tranche de vécu découpé dans le vif ritualisé, interrompu et bousculé* »¹⁰⁶, de même qu'il lui rappelle que cette tâche requiert un temps précieux (« *tu peux croire que j'ai à peine le temps de t'écrire* »¹⁰⁷). Il n'est donc pas rare que certains interlocuteurs aient besoin d'un délai relativement long pour répondre, sans que l'interlocuteur s'en préoccupe ou s'en offusque. Mais il convient aussi de ne pas dépasser un certain seuil de patience et de tolérance, surtout quand il ne s'agit pas du cercle familial le plus restreint. Ainsi, quand les lettres n'arrivent pas, on s'étonne (« *Cela fait longtemps que je ne sais rien de vous* »¹⁰⁸), voire on se fâche (« *Dis à Léon que son long silence, ou plutôt son silence absolu, me confirme une fois de plus son égoïsme et son indifférence* »¹⁰⁹).

Si les lettres nous parlent des pratiques d'écriture, elles évoquent également des formes de circulation. Ainsi, chacune d'entre elles rend compte d'un ensemble d'autres lettres envoyées, reçues, lues, attendues, promises par les membres du réseau. Cette fonction est remplie par la mention, en début de lettre, de la date du dernier courrier reçu et/ou envoyé (« *Hier soir, quand je suis arrivé dans cette ville, j'ai eu le plaisir de trouver deux de tes cartes, en date du 17 et du 20 de ce mois, et ce matin on m'a remis celle du 22* »¹¹⁰). Ainsi, le destinataire possède un compte-rendu du courrier entrant et sortant, tout comme il peut

¹⁰⁵ Danièle Pouban, « Écriture et rôle social. La place des femmes dans une correspondance familiale au XIX^e siècle », *op. cité*, p.211.

¹⁰⁶ C. Dauphin, P. Lebrun- Pézerat, D. Pouban, *Ces bonnes lettres*, *op. cité*, p.151.

¹⁰⁷ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 20 août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.54-55 (« *creerás que apenas tengo un rato para escribirte* »).

¹⁰⁸ Lettre de José Tomas Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, 11 mars [1899]. AN, EU, vol.8, fs.192-193 (« *Mucho tiempo hace que nada sé de Uds.* »).

¹⁰⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Crescente Errázuriz Valdés, Panquehue, 11 juillet 1919, AN, AEU, vol.19, fs.130-133 (« *Dile a León que su largo silencio, o más bien su absoluto silencio para conmigo, me confirma una vez más lo egoísta e indiferente que es* »).

¹¹⁰ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Ramón Subercaseaux Vicuña, Tunis, 26 janvier 1892, AN, EU, vol.8, fs.27-28 (« *Anoche, al llegar a esta ciudad, tuve el gusto de encontrar dos tuyas de 17 y 20 de este mes y esta mañana me entregaron la del 22* »).

évaluer les délais de distribution ou les meilleures alternatives de route selon la saison¹¹¹ ou selon la conjoncture politique¹¹². La sûreté du courrier, seul lien entre certains membres d'une famille dispersée sur deux continents, à part les télégrammes qui ne s'envoient qu'en cas d'urgence (décès, mariage, naissance), constitue d'ailleurs être un constant sujet de préoccupation : on évalue les options et les délais, on surveille l'arrivée des bateaux, bref, on est dans l'attente.

Ce compte-rendu des échanges a beaucoup d'intérêt pour l'historien, puisqu'il lui fournit des indices sur les différences entre « écriture réelle » et « écriture conservée », et par là même sur le corpus original de lettres¹¹³. Prenons un exemple : la correspondance de Rafael Errázuriz Urmeneta durant 1883, première année de son voyage en Europe. Dans le tableau suivant, nous avons rassemblé les références aux courriers reçus et envoyés par Rafael.

Date de la carte	Références	Cartes envoyées par lui	Cartes reçues par lui
14/02/1883 Max. Errázuriz, Sevilla	AN, AEU, vol.3, fs.145- 146	x	x
18/04/1883 Max. Errázuriz, Atenas	AN, AEU, vol.3, fs.147- 149	* une lettre depuis Naples	x
28/04/1883 Max. Errázuriz, Constantinople	AN, AEU, vol.3, fs.150- 153	* 18/04/1883 (à son père)	x
20/05/1883 Max. Errázuriz, Hango (Finlande)	AN, AEU, vol.3, fs.154- 156	* lettre à ses frères * une lettre à son père de Lisbonne ou Madrid (fin janvier)	19/02/1883 (son père) 20/03/1883 (son père)
06/06/1883 Max. Errázuriz, Amberes	AN, AEU, vol.3, fs.157- 161	* "mis cartas a Eugenia y Guillermo"	* 02/04/1883 (son père) * 17/04/1883 (son père) * Une lettre d'Eugenia Huici
21/06/1883,	AN, AEU,	* une lettre à Amalia	* 02/05/1883 (son père)

¹¹¹ Le courrier est acheminé entre le Chili et l'Argentine par bateau en passant par le détroit de Magellan ou par train en traversant la Cordillère des Andes depuis Buenos Aires, suivant la saison. A propos du service des Postes chiliennes, voir Hugo Bodini Cruz-Carrera, *Origen y desarrollo del servicio postal chileno en el siglo XIX*, Thèse pour opter au titre de professeur d'Histoire et Géographie, PUC, Santiago, 1961 ; Carmen Ochagavia, *Historia del servicio de correos de Chile entre 1852 y 1898: modernización y expansión en las memorias de los directores generales de correos*, Tesis para optar a la Licenciatura en Historia, PUC, Santiago, 2000; Alfonso Calderón, *260 años del correo en Chile, 1747-2007*, Correos de Chile, Santiago, 2007.

¹¹² Nous pensons tout particulièrement à la 1^{ère} Guerre Mondiale qui provoque bien des inquiétudes, non seulement en ce qui concerne le courrier, mais aussi les personnes, à cause de la menace de guerre sous-marine qui met en péril les liens avec les êtres chers restés en Europe. C'est ainsi qu'Ana Ortúzar de Valdés demande à sa fille Elvira: « *Dime si han recibido carta o cable de Europa. Estamos cortadas de todos lados, así que ni de mi hermana sé nada.* » (Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Santiago, 20 juin 1915, AN, AEU, vol.16, fs.248-249). De la même manière, Rafael essaye de rassurer sa femme: « *Desde la noche antes de entrar al Mediterráneo comenzaron las precauciones contra la posible llegada de submarinos. (...) Yo nunca he tenido miedo a los submarinos porque (...) nada se ha dicho aun de vapores italianos atacados.* » (Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Vapor Viena, 2 octobre 1915, AN, AEU, vol.16, fs.269-274)

¹¹³ C. Dauphin, P. Lebrun- Pézerat, D. Poublan *op. cité*, p.66.

Max. Errázuriz, Londres	vol.3, fs. 162-163	* une lettre de Bruxelles (à son père)	
06/07/1883 Max. Errázuriz, Londres	AN, AEU, vol.3, fs.168- 169	* une lettre à Rosario Valdivieso de Errázuriz * une lettre à JT Errázuriz	x
19/07/1883 Amalia Err., Londres	AN, AEU, vol.3, fs.170- 171	x	* 29/05/1883 (Amalia)
20/07/1883 Max. Errázuriz, Paris	AN, AEU, vol.3, fs.172- 174	* 06/07/1883 (“yo confirmo la última mía desde Londres”) (à son père) * 19/07/1883 (“Por la carta que le escribí a Amalia”)	* 29/05/1883 (son père)
16/08/1883, Max. Errázuriz, Uriage-les-bains	AN, AEU, vol.3, fs.173	* 4 lettres à Rosario Valdivieso de Errázuriz	* 12/06/1883 (son père) * 27/06/1883 (son père)
17 et 21/09/1883 Guillermo Err., Milan	AN, AEU, vol.3, fs.176- 191	* “una carta postal que te mandé hace tres o cuatro días desde Schaffhouse”	* 24/07/1883 (Guillermo) * une lettre de son père reçue le 21/09
27/09/1883, Max. Errázuriz, Munich	AN, AEU, vol.3, fs.192- 195	* 17/09/1883 (à Guillermo) * une lettre à Ramón	* une lettre de Ramón
12/10/1883 Max. Errázuriz, Bruxelles	AN, AEU, vol.3, fs.196- 199	* “le incluyo las otras cartas”	* 21/08/1883 (son père)
18/10/1883 Max. Errázuriz, Bruxelles	AN, AEU, vol.3, fs.199	x	* 04/09/1883 (son père)
21/11/1883 Max. Errázuriz, Vienne	AN, AEU, vol.3, fs.200- 205	x	* 01/10/1883 (son père) * une lettre de Rosario Valdivieso de Err.
19/12/1883 Max. Errázuriz, Vienne	AN, AEU, vol.3, fs.206- 207	* une lettre à Eugenia	* 30/10/1883 (son père)
29/01/1883 Max. Errázuriz, Roma	AN, AEU, vol.3, fs.210- 213	* une lettre à son père depuis Bologne * 28/01/1884 (Amalia)	* 27/11/1883 (son père) * 11/12/1883 (son père)

Tableau 8. Courrier envoyé et reçu par Rafael Errázuriz Urmeneta durant l’année 1883, au travers de sa correspondance (AN, AEU, vol.3).

Ainsi, Rafael aurait envoyé, durant l’année 1883, un minimum de 18 lettres à son père (14 nous sont parvenues) ; cinq lettres à sa grand-mère, Rosario Valdivieso de Errázuriz ; trois lettres à sa sœur Amalia (une nous est parvenue) ; deux lettres à son frère Guillermo (une nous est parvenue) ; une lettre adressée à ses frères et sa sœur ; deux lettres à sa belle-sœur Eugenia ; une lettre à son beau-frère Ramón. Il aurait aussi reçu un minimum de 14 lettres de son père, 1 de sa grand-mère Rosario, 1 de sa sœur Amalia, 1 de son frère Guillermo, 1 de sa belle-sœur Eugenia et une de son beau-frère Ramón. Aucune de ces lettres ne nous est parvenue.

Pour l'année 1883, nous disposons d'un complément d'information qui nous permet d'évaluer l'exactitude des renseignements trouvés dans la correspondance. Rafael a en effet tenu un journal intime entre le 1^{er} décembre 1882 et le 31 décembre 1883, et sur l'une des dernières pages, il a tenu une comptabilité du courrier reçu et envoyé.

	Courrier échangé selon lettres		Courrier échangé selon journal intime	
	Envoyé à Rafael	Reçu de Rafael	Envoyé à Rafael	Reçu de Rafael
Maximiano Errázuriz	15	18	x	x
Amalia Errázuriz	1	3	2	5
Ramón Subercaseaux	1	1	1	2
Guillermo Errázuriz	1	2	2	3
José Tomás Errázuriz	x	1	1	2
Eugenia Huici	1	2	1	3
Rosario Valdivieso	1	5	1	2
Zócimo Errázuriz Valdi.	x	x	0	1
Misia Magdalena (Magdalena Vicuña de Subercaseaux)	x	x	2	3
Manuela	x	x	1	4
Cecilia	x	x	1	1 (2)
Amenábar	x	x	1	1
Amunátegui	x	x	1	2
Astaburuaga	x	x	x	1
Père León	x	x	x	X (1)
Abraham	x	x	x	1

Tableau 9. Comparaison des informations relatives au courrier envoyé et reçu par Rafael Errázuriz Urmeneta durant l'année 1883, au travers de sa correspondance (AN, AEU, vol.3) et de son journal intime.

Ce tableau comparatif montre que les informations trouvées dans la correspondance, si elles constituent des indications précieuses, restent en dessous du nombre réel de lettres échangées, de même qu'elles ne font pas état de tous les correspondants, tout particulièrement ceux qui n'appartiennent pas au cercle familial, mais à celui des amitiés. Par exemple, Rafael se garde bien de dire à son père qu'il a écrit à Cecilia, une jeune personne qui semble avoir tenu un rôle important dans sa vie sentimentale de l'époque... Il ne l'informe pas

non plus de ses missives à « Misia Magdalena » (Magdalena Vicuña de Subercaseaux), la belle-mère d'Amalia, à qui il écrit pourtant davantage qu'à certains membres de sa propre famille. Le compte de son journal n'est cependant pas complètement fiable lui non plus, puisque Rafael indique qu'il a écrit une seule fois à Cecilia, alors que dans les pages mêmes de son journal, il indique deux missives (4 juillet et 20 novembre), de même qu'il n'indique pas sa lettre au Père León du 17 août. Il est évident que nous n'aurons jamais la correspondance reçue par un individu dans son entier, d'autant moins que les pertes de courrier sur les longues distances sont fréquentes et que les prêts de lettres entre membres d'une même famille ne le sont pas moins, mais ces comparaisons nous permettent d'établir des approximations quant au nombre de lettres reçues, envoyées et perdues, nous aidant ainsi à entrer dans le détail de leurs pratiques de circulation.

5- ***Les fonctions de la correspondance : la cohésion familiale.***

Quand nous avons eu pour la première fois connaissance de l'ampleur du fonds Errázuriz Urmeneta conservé aux Archives Nationales, notre premier espoir, nous pourrions même dire notre « horizon d'attente », a été de pouvoir entrer de plain-pied dans l'intimité de la famille. Comme le souligne Caroline Chotard-Liotet, ces êtres humains que nous allions passer au crible de notre analyse, avaient vécu et souffert, s'étaient réjouis ou avaient pleuré, bref, ils avaient dû éprouver bien des sentiments face aux péripéties de leur propre vie ou de l'Histoire¹¹⁴. Et surtout, ils avaient dû les communiquer aux êtres chers, dont ils avaient souvent été séparés par de longues distances et pour de longues périodes.

Les lettres n'ont que partiellement répondu à cette attente. S'il y a en effet beaucoup d'indices de l'intimité existant entre les membres de la famille, il faut souvent lire entre les lignes. Les sentiments personnels, les opinions sur des tiers (négatives, s'entend) et les réponses aux événements extérieurs, même s'ils ne sont pas complètement absents, ne constituent pas la teneur principale des messages échangés. Et comment pourrait-il en être autrement ? La lettre est souvent scrutée par d'autres regards que celui de son destinataire nominatif, que ce soit par une éventuelle censure politique en temps de crise (nous voyons Guillermo Errázuriz écrire à sa belle-sœur en anglais et de manière codée durant la guerre civile de 1891) ou par le regard des autres membres de la famille. Plus tard, au cours du XX^{ème} siècle, quand les limites entre « privé » et « public » ont été redéfinies dans un sens plus restrictif, la lettre se voit modifiée: le champ des sujets évoqués est plus vaste et l'est de

¹¹⁴ Caroline Chotard-Liotet, "Correspondre en 1900, le plus public des actes privés ou la manière de gérer un réseau de parenté", In *Ethnologie française*, tome XV, n°1, 1985, p.63-72 (p.63).

manière plus libre. Ainsi, Maximiano Errázuriz Valdés n'hésite plus à parler avec son père de ses sentiments personnels face au mariage et à ses flirts, de même qu'il écrit à sa sœur Maria en toute confiance en lui donnant des conseils de stratégie matrimoniale.

Si la lettre ne constitue pas le moyen privilégié de véhiculer l'intimité et qu'elle est cependant vivement encouragée, c'est donc qu'elle remplit une autre fonction. Tout d'abord elle informe des préoccupations et activités quotidiennes (éducatives des enfants, santé, ou vie sociale). Mais surtout, et nous rejoignons en cela les conclusions de plusieurs analyses de correspondance, elle constitue le principal moteur du réseau de relations de la famille Errázuriz. Ce réseau est, dans le cas présent, exclusivement familial, non qu'il n'y ait pas eu de réseau d'amitié, mais celui-ci ne nous est pas parvenu au travers des échanges épistolaires.

Cette hypothèse est étayée par plusieurs indices, et tout d'abord par la régularité des échanges et la volonté affichée qu'il en soit ainsi, malgré le manque de temps ou d'envie en certaines occasions. Rafael note ainsi plusieurs fois dans son journal intime de 1883 qu'il lui coûte parfois d'avoir à remplir son devoir de correspondance (« *Aujourd'hui j'ai dû en finir avec mon devoir de correspondance envers le Chili, pesant comme peu de fois* »¹¹⁵). Si la lettre ne servait qu'à la relation intime entre deux êtres, on n'écrirait que lorsque l'on a quelque chose de réellement important ou personnel à dire : or ce n'est pas le cas, et une grande partie du corps des lettres est en fait composée de descriptions de la vie quotidienne.

En second lieu, c'est aussi à la cohésion du réseau que sert le rappel des courriers échangés : on montre ainsi que l'on a bien rempli son devoir, en envoyant régulièrement des nouvelles et en répondant dans des délais convenables à celles que l'on a reçues.

Enfin, la lecture en commun de la correspondance en est une autre preuve : tous les membres du réseau sont ainsi intégrés à la bulle d'informations que constitue la lettre, ce qui est renforcé par la liste de personnes à saluer en fin de courrier. Ainsi, pour aller encore plus loin, avoir accès ou non à la lecture commune d'une lettre pourrait avoir été un signe fort d'appartenance à un réseau familial, parce qu'elle représente, non l'intimité d'un individu avec un autre, mais la cohésion d'un groupe.

B) Ecrire sur les autres et sur soi-même : autobiographie, mémoire, journal intime et biographie.

Les autobiographies, mémoires, journaux intimes et biographies constituent une autre source importante sur la vie des Errázuriz, notamment parce que les Errázuriz et leur famille

¹¹⁵ Rafael Errázuriz Urmeneta, Journal intime, 6 juillet 1883 (« *Hoy he tenido que concluir mi tarea de la correspondencia a Chile, que ha sido pesada como pocas veces.* »).

ont beaucoup écrit sur eux-mêmes et que les autres ont écrit sur eux. Nous avons regroupé ces quatre types de textes car ils ont tous un facteur en commun : la construction, l'écriture et la transmission de la mémoire de soi ou d'autrui, à travers un témoignage direct. Ils sont cependant différents en fonction de la hiérarchie de certains éléments qui les structurent, à savoir la forme du langage (récit/prose), le sujet traité (vie individuelle/histoire d'une personnalité), la situation de l'auteur (identité de l'auteur et du narrateur), la position du narrateur (identité du narrateur ou du personnage principal/perspective rétrospective du récit)¹¹⁶.

Ainsi, l'**autobiographie** peut se définir comme le « *récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité* »¹¹⁷. Dans cette catégorie, nous avons eu accès à plusieurs textes qui nous renseignent sur la vie domestique des auteurs ou sur les Errázuriz quand ils ont été en contact avec eux: au Chili, ceux d'Inés Echeverría de Larraín, Inés Larraín de Nogués, Ismael Pereira Lyon, Francisco Undurraga Vicuña et María Flora Yañez Bianchi¹¹⁸; en Europe, celui d'Arthur Rubinstein, célèbre pianiste qui a joui du soutien d'Eugenia Huici¹¹⁹. Mais nous avons surtout eu accès à plusieurs textes autobiographiques émanant directement des Errázuriz Urmeneta et de leurs descendants, entre autres deux textes inédits. Le premier est « Cuaderno de familia », récit autobiographique d'Amalia Errázuriz Urmeneta de Subercaseaux qui fut rédigé à partir de son journal intime vers 1924 et qui était destiné à son cercle familial. Il se présente sous la forme d'un volume relié contenant un texte de 169 pages, mécanographié avec des annotations manuscrites de deux écritures différentes (probablement Amalia et sa fille Blanca), qui raconte les principaux épisodes de la vie d'Amalia, de manière chronologique, soulignant l'importance de la famille, des sentiments et de la religion. Le second correspond aux mémoires de Blanca Subercaseaux Errázuriz de Valdés, rédigés entre 1950 et 1956 à l'intention de ses enfants et petits-enfants. Il s'agit là aussi d'un volume relié de dimensions 30x23cm, contenant 459 pages dactylographiées, divisé en 29 chapitres auxquels le fils de Blanca, Maximiano, ajouta un prologue et un épilogue. Blanca y narre de manière chronologique les principaux événements de sa vie, de manière personnelle et intime, livrant

¹¹⁶ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Ed. Point Seuil, Paris, édition augmentée de 1996, p.14.

¹¹⁷ *Ibid.*.

¹¹⁸ Iris Echevarría Bello, *Memorias de Iris, 1899-1925*, Santiago, Ed. Aguilar, 2005; Iris Echevarría Bello, *Entre dos siglos*, Ed. Ercilla, Santiago, 1937; Inés Larraín de Nogués, *Mi vida: pedazos de recuerdos*, Ed. Minga, Santiago, 1985; Ismael Pereira Lyon, *Recuerdos de la vida*, Santiago, 2000; Francisco Undurraga Vicuña, *Recuerdos de 80 años, 1855-1943*, Imp. El Imparcial, Santiago, 1943; María Flora Yañez Bianchi, *Visiones de infancia*, Ed. Zig Zag, Santiago, 1947.

¹¹⁹ Arthur Rubinstein, *Les jours de ma jeunesse*, Ed. Laffont, Paris, 1973. Arthur Rubinstein (1887-1982), célèbre pianiste d'origine polonaise, écrivit trois volumes de mémoires : « Les jours de ma jeunesse », qui couvre la période 1887-1918 ; « Grande est la vie » ; « Ma jeune vieillesse ».

ses sentiments et ses impressions. D'autres descendants des Errázuriz Urmeneta ont laissé des textes autobiographiques, entre autres deux des enfants de Blanca Subercaseaux, Gabriel et Margarita Valdés, le premier au travers d'un livre écrit par une journaliste à partir d'interviews¹²⁰ et au travers de ses mémoires personnels et politiques¹²¹, la deuxième dans un article spécialement dédié à ses souvenirs de la Chacra Subercaseaux, résidence de ses grands-parents¹²². En dernier lieu, nous avons un texte de Julio Subercaseaux Browne, neveu de Ramón¹²³. Couvrant la période 1870-1907, le livre se révèle être une mine de renseignements sur la vie sociale des Subercaseaux et des Errázuriz à Paris, de même qu'il contient des anecdotes et des appréciations révélatrices, notamment sur le couple formé par José Tomas Errázuriz et Eugenia Huici.

Les **mémoires** sont un genre très proche de l'autobiographie, dont ils diffèrent par le sujet traité : plus que sur l'histoire de la personnalité, ils mettent l'accent sur le contexte historique de la vie de l'auteur et sur ses actes. Dans un certain sens, ils privilégient donc la sphère publique plus que la sphère privée. Dans cette catégorie, nous disposons des textes du diplomate français Charles Wiener¹²⁴ et de ceux de cinq membres de l'élite chilienne¹²⁵. Ces mémoires nous ouvrent un pan entier de la vie de ce groupe social et nous font partager autant la vie publique et politique que la vie mondaine et familiale de ses membres. Les informations concernant directement les Errázuriz y sont donc disséminées au milieu du récit des événements politiques marquants de leur temps, mais nous avons pu trouver quelques références à leur cercle de sociabilité et à leurs déplacements, ainsi que quelques appréciations personnelles. Ainsi, par exemple, Arturo Alessandri Palma, président de la République entre 1920 et 1925, livre-t-il une anecdote à propos de l'influence d'Amalia

¹²⁰ Elizabeth Subercaseaux, *Gabriel Valdés, señales de historia*, Aguilar, Santiago, 1999.

¹²¹ Gabriel Valdés Subercaseaux, *Sueños y memorias*, Ed. Taurus, Santiago, 2009.

¹²² Margarita Valdés Subercaseaux, "Recuerdos de la chacra Subercaseaux", In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, n.99, 1988, p.307-326.

¹²³ Julio Subercaseaux Browne, *Reminiscencias*, Ed. Nascimento, Santiago, 1976.

¹²⁴ Charles Wiener, *Chili et Chiliens*, Librairie Léopold Cerf, Paris, 1888. Charles Wiener (1851-1913) est diplomate et géographe. Il commence sa carrière comme professeur d'allemand et d'anglais avant de se voir confier sa première mission en 1875 au Pérou et en Bolivie. Ses travaux scientifiques lui valent d'être nommé Secrétaire de la Commission supérieure d'ethnographie au ministère de l'Instruction publique. A partir de 1879, date à laquelle il est affecté à Guayaquil comme vice-consul, il alterne les missions scientifiques et diplomatiques. Il vécut au Chili durant les années 1882-1883.

¹²⁵ Arturo Alessandri Palma, *Recuerdos de gobierno*, Ed. Nascimento, Santiago, 1967, 2 vols.; Eduardo Balmaceda Valdés, *Del presente y del pasado*, Ed. Ercilla, Santiago, 1941; Eduardo Balmaceda Valdés, *Un mundo que se fue*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1969; Eduardo Balmaceda Valdés, *De mi tierra y de Francia*, Ed. Ercilla, Santiago, 1932; Martina Barros de Orrego, *Recuerdos de mi vida*, Ed. Orbe, Santiago, 1942; Joaquín Edwards Bello, *Antología de familia*, Ed. Sudamericana, Santiago, 2002; Joaquín Edwards Bello, *Memorias*, Santiago, Ed. Leo, 1983; Joaquín Edwards Bello, *Recuerdos de un cuarto de siglo*, Santiago, Ed. Zig-Zag, 1966; Luis Orrego Luco, *De la vida que pasa...*, Imprenta Universitaria, Santiago, 1973; Luis Orrego Luco, *Memorias del viejo tiempo*, Ed. de la Universidad de Chile, Santiago, 1984.

Errázuriz sur le processus de séparation entre l’Eglise et l’Etat chilien¹²⁶. La femme de lettres Martina Barros nous livre elle aussi ses impressions sur Amalia, qu’elle a pu fréquenter dans différentes instances de sociabilité et qu’elle a admirée. Quant à Eduardo Balmaceda, proluxe mémorialiste de son temps, il multiplie les anecdotes sur la famille, portant une attention toute spéciale aux thèmes liés à la sociabilité. Nous possédons aussi quelques volumes de mémoires émanant de la famille, et tout particulièrement des Subercaseaux. Ainsi, Ramón Subercaseaux Vicuña, époux d’Amalia, publia en 1908 un premier volume de mémoires correspondant aux cinquante premières années de sa vie, suivi en 1936 d’un second volume prolongeant le premier¹²⁷. Il y livre ses souvenirs depuis son enfance, mettant l’accent sur ses activités politiques et diplomatiques, avec quelques références à sa passion pour la peinture et à sa famille, encore que de manière sporadique. Extrêmement révélateur de sa pudeur sur le sujet familial, le fait, par exemple, qu’il ne parle jamais de sa femme en la nommant par son prénom, à une exception près, au fil des 950 pages qui composent ses mémoires. Son fils, Pedro Subercaseaux Errázuriz, se révèle un peu plus proluxe en thèmes familiaux, bien qu’avec beaucoup de réserve et de pudeur¹²⁸. Là encore, ce sont les faits plus que les sentiments qui priment, à l’exception des sentiments religieux, suffisamment importants dans sa vie pour justifier la rupture de son mariage avec Elvira Lyon et leur entrée dans des ordres religieux chacun de son côté. Mais sur la vie du couple et les vraies raisons de cette séparation, Pedro reste muet, nous informant qu’afin de « *demeurer fidèle à un accord, tacite plus qu’explicite, qui a toujours existé entre nous, je souhaite taire tout cela. Elle le désire ainsi et cette raison suffit. Elle déteste la publicité et elle me déplaît profondément à moi aussi* »¹²⁹.

Le **journal intime** diffère des deux types de texte précédents par sa temporalité (il est écrit au fur et à mesure de la vie) et sa finalité (il n’est pas forcément destiné à être publié). Il reflète donc un autre type d’écriture, une écriture quotidienne, souvent répétitive et dans une certaine mesure plus spontanée, encore qu’allusive car il s’agit d’un texte servant de « signe mnémonique » à celui qui l’écrit¹³⁰. Plusieurs des membres de la famille Errázuriz tiennent un de ces journaux, notamment dans la branche des Subercaseaux Errázuriz puisqu’il s’avère

¹²⁶ Arturo Alessandri Palma, *Recuerdos de gobierno*, op. cité, vol. II, p.77-78.

¹²⁷ Ramón Subercaseaux Vicuña, *Memorias de 50 años*, Imp. Barcelona, Santiago, 1908 et *Memorias de 80 años*, Editorial Nascimento, Santiago, 1936, 2 vols.

¹²⁸ Pedro Subercaseaux, *Memorias*, Ed. Del Pacífico, Santiago, 1962.

¹²⁹ *Ibid.*, p.133-134 (“*para ser fiel a un convenio, más bien tácito que expreso, que siempre ha existido entre nosotros dos, quiero correr un velo sobre todo aquello. Ella lo desea así y esto basta. Ella aborrece la publicidad y a mí me desagradó profundamente*”).

¹³⁰ Sur le journal intime, voir les travaux de Philippe Lejeune, entre autres *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Ed. Seuil, Paris, 2005, dans lequel sont inclus trois textes de réflexion autour du journal intime (p.63-113) ainsi qu’une bibliographie sur le sujet (p.263-264), ou bien encore *Le journal intime : histoire et anthologie*, 2005. On peut aussi consulter Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, 2004.

qu'Amalia Errázuriz ainsi que sa fille Blanca en auraient écrits et qu'ils se trouveraient encore aujourd'hui entre les mains de leurs descendants¹³¹. Nous n'avons malheureusement pas pu y avoir accès mais nous possédons quelques indications quant à celui d'Amalia, ainsi que quelques extraits. Ce journal semble avoir été commencé par Amalia sous l'impulsion de son institutrice, Miss Young, et poursuivi toute sa vie, avec une écriture quotidienne. Ce « *petit cahier de notes* »¹³² comme elle l'appelle elle-même, lui sert aussi lors de la rédaction de deux de ses livres, *Roma del Alma* et *Mis días de peregrinación en Oriente*, qui se présentent d'ailleurs sous la forme d'un journal puisque la narration se fait au jour le jour. De nombreux extraits de ce journal sont aussi disponibles dans la biographie que Blanca Valdés consacre à sa mère, dans laquelle elle cite le journal intime de sa mère et sur le *Cuaderno de familia*, indiquant toujours les passages empruntés à ces deux sources par des guillemets et la référence. Il est cependant difficile d'évaluer quelles ont été les coupes effectuées par Amalia ou par Blanca et nous sommes sans doute bien loin du texte original. Le seul journal intime complet que nous avons pu étudier est celui de Rafael Errázuriz Urmeneta, tenu entre le 1^{er} décembre 1882, date à laquelle il quitte le Chili pour l'Europe pour un voyage de deux ans, et le 31 décembre 1883. Durant cette première année d'absence, Rafael écrit presque tous les jours la demi-page réservée à chaque date, livrant des données géopolitiques et culturelles sur les villes qu'il traverse, racontant ses activités quotidiennes et, beaucoup plus rarement, ses impressions et sentiments. Parmi ces derniers dominant le sentiment de l'absence et la nostalgie du Chili et de sa famille. Mais ce journal est certainement beaucoup moins intime que ce à quoi nous nous attendions, étant donné qu'il n'a jamais été publié et que son auteur aurait pu faire preuve de moins d'autocensure en développant davantage ses sentiments. Ce contenu se doit certainement au fait que cette forme d'écriture, au même titre que les lettres, n'est jamais totalement individuelle et réservée. Cela peut tenir à deux facteurs, qui ne s'excluent pas l'un l'autre, à savoir la finalité de l'écriture et le cercle de lecture. Dans le premier cas, Rafael peut avoir tenu ce journal dans le but de collecter des données et des impressions sur son voyage, de manière à pouvoir faciliter la rédaction de ses futurs ouvrages

¹³¹ Hernán Rodríguez, à la fin de son article sur l'histoire de la Chacra Subercaseaux, établit une liste des écrits de type autobiographique laissés par les Subercaseaux Errázuriz et signale : *Memorias de ochenta años* de Ramón Subercaseaux (1936) ; *Memorias* de Pedro Subercaseaux (1962) ; *Cuaderno de familia* d'Amalia Errázuriz (inédit, 1925) ; *Amalia Errázuriz de Subercaseaux* de Blanca Subercaseaux (avec le pseudonyme de Carmen Valle, publié en 1934) ; *Fray Francisco Valdés Subercaseaux* de Margarita Valdés Subercaseaux (1982) ; le journal intime et les mémoires de Blanca Subercaseaux, tous deux inédits ; les mémoires inédites de Francisco Valdés Subercaseaux.

¹³² Amalia Errázuriz Urmeneta, *Roma del Alma*, Imprenta de la Unione Editrice, Roma, 1909, p.379 ("*pequeño cuaderno de apuntes*").

ou interventions publiques¹³³, ou bien en prévision d'une éventuelle publication du journal en soi. Dans le deuxième cas, il est fort probable que son journal ne soit pas resté entre ses seules mains¹³⁴, mais qu'il ait été lu par ses proches (notamment son père, extrêmement attaché à la bonne conduite morale de son fils), ou alors qu'il ait pu craindre le regard des futures générations. Dans les deux cas, une autocensure aurait pu être pratiquée, de manière à façonner un personnage et préserver sa mémoire.

Quant à la biographie, sa différence se situe au niveau de l'identité de l'auteur et du narrateur, qui, dans ce cas, sont différents du personnage principal. Ce genre, à la frontière entre littérature et histoire et qui fleurit depuis l'Antiquité, pose un certain nombre de problèmes historiographiques, parmi lesquels on peut citer sa classification en sous-catégories (au nombre de quatre selon Giovanni Levi¹³⁵ et au nombre de trois selon Jacques Revel¹³⁶) et, surtout, un postulat qui traverse les époques et les courants, à savoir une vie décrite comme un destin, dans laquelle l'individu « *ne connaît ni doute, ni incertitude, ni inertie* »¹³⁷ et où la liberté individuelle est entièrement soumise aux contraintes sociales¹³⁸. Les deux biographies que nous avons eues à notre disposition appartiennent à une tradition biographique qui remonte à l'Antiquité et qui fait de la biographie le véhicule « *d'exemples destinés à illustrer l'intemporalité des vertus et des valeurs* »¹³⁹. Elles furent toutes deux écrites par Blanca Subercaseaux Errázuriz, que l'on pourrait considérer à bien des égards comme la gardienne de la mémoire de la famille, tant à cause de sa production littéraire que de la collection de

¹³³ Il a en effet publié une série d'articles sur son voyage en Europe dans la *Revista de Artes y Letras* de Santiago en 1884-1885, a donné quelques conférences (nous avons connaissance de l'une d'entre elles sur la ville de Grenade grâce à la *Revista de Artes y Letras* de Santiago, tome XIII, 1888, p.5-23) et, par la suite, a publié deux livres (*Mi vida en Dresde* et *Escandinavia*).

¹³⁴ Dans son livre sur Amalia Errázuriz, sa fille Blanca nous indique quelques informations sur la circulation des journaux intimes. Cf. Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, op. cit., p.218-220.

¹³⁵ Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », In *Annales ESC*, vol. 44, n.6, 1989, p.1325-1336. Levi y distingue quatre types de biographie : la prosopographie et la biographie modale (qui « illustrent des formes typiques de comportement ou de statut », p.1330) ; la biographie et contexte (qui se veut « le portrait d'une époque et d'un groupe » et qui permet « d'interpréter les vicissitudes biographiques à la lumière d'un contexte », p.1331) ; la biographie et le cas limite (qui explique le contexte à travers l'étude de ses marges, p. 1332) ; la biographie herméneutique (dans laquelle c'est l'acte interprétatif de l'auteur qui devient significatif, p.1332).

¹³⁶ Jacques Revel, « La biografía como problema historiográfico », In *Un momento historiográfico. Trece ensayos de historia social*, Ed. Manantial, Buenos Aires, 2005, p.217-228. Cet article, intitulé en français « La biographie comme problème historiographique », a été publié pour la première fois dans Hans Erich Bödeker (comp.), *Biographie schreiben*, Wallstein Verlag, Göttingen, 2003, p.329-348. Revel distingue trois types de biographie : la biographie sérielle (ou prosopographie) ; la biographie reconstruite à travers son contexte ; la biographie reconstruite à partir d'un texte, souvent autobiographique.

¹³⁷ Giovanni Levi, op. cit., p.1335.

¹³⁸ Les articles de Giovanni Levi et Jacques Revel qui viennent d'être cités, ainsi que l'article de Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », In *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n.1, 1986, p.69-72, se font l'écho de cette défaillance du genre biographique, tout en proposant d'autres optiques pour y remédier.

¹³⁹ Jacques Revel, op. cit., p.220.

documents à laquelle elle a accès au moment de l'élaboration de ces textes. Elle rédige ainsi une biographie de son grand-père Maximiano Errázuriz¹⁴⁰, ainsi que celle de sa mère Amalia Errázuriz¹⁴¹, sous le pseudonyme de Carmen Valle. Elle y mêle prose personnelle et transcription de documents (lettres, journaux intimes,...), avec un souci constant d'indiquer ses sources (« Cuadernos de familia », journal intime, lettres personnelles), ce qui facilite leur identification et la reconstitution des données originales. Cependant, la sélection même qu'elle opère dans ces documents nous renvoie une image idéale de Maximiano et d'Amalia, tout particulièrement parce qu'elle privilégie les aspects liés à leur ferveur religieuse et à l'exemplarité de leur vie, donnant à connaître, dans le cas de sa mère, « *ce que peut et doit être une femme chrétienne dans son foyer et en dehors* »¹⁴² et, dans le cas de son grand-père, « *la figure du gentleman [qui peut] indiquer le chemin aux nouvelles générations* »¹⁴³.

Bien entendu, ce type de sources est à utiliser avec précaution. La mémoire est en effet avant tout un mode de sélection du passé et une construction intellectuelle soumise à un processus d'oubli et de déformation qui peut amener à des confusions dans les dates et événements et à des altérations, même s'il ne s'agit en aucun cas de remettre en cause le « pacte autobiographique » selon lequel les auteurs d'autobiographies passent un « contrat de lecture », explicite ou implicite, avec leur lecteur, qui consiste à se montrer tels qu'ils sont, en retour de quoi ils attendent du lecteur un jugement équitable¹⁴⁴. Le style littéraire des mémoires se développe notablement au Chili durant la période considérée dans cette thèse. On peut y voir le signe d'un individualisme renforcé, un moyen d'affirmer sa singularité en écrivant son Moi et de passer à la postérité. De plus, si on examine l'ensemble des mémoires traitant de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, on peut noter qu'ils ont été avant tout écrits par des hommes appartenant à l'élite politique, économique et culturelle du temps qui, s'ils insistent sur les événements ayant marqué leur pays, n'en dédaignent pas pour autant un aspect social et mondain auquel ils se montrent très attachés. Paradoxalement, ce n'est pas Martina Barros de Orrego (1850-1944), une des rares femmes de son temps à avoir écrit des mémoires, qui est la plus proluxe en matière de mondanité ou de vie domestique et elle ne consacre que quelques lignes à la description de ses différentes résidences et de sa vie

¹⁴⁰ Camen Valle, *Don Maximiano*, Ed. Alonso Ovalle, Santiago, 1954.

¹⁴¹ Camen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, Ed. San Francisco, Santiago, 1934.

¹⁴² Mariano Casanueva, Recteur de l'Université Catholique du Chili, prologue du livre de Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, *op. cit.*, p.1 (« *lo que puede y debe ser una mujer cristiana en el hogar y en el mundo* »).

¹⁴³ Camen Valle, *Don Maximiano*, *op. cit.*, p.7 (« *la figura señera del caballero [que puede] indicar rumbos a las nuevas generaciones* »).

¹⁴⁴ Sur ce pacte, voir les travaux de Philippe Lejeune, entre autres *Le pacte autobiographique*, *op. cit.*, dans lequel il étudie l'aspect poétique et l'interprétation analytique de l'autobiographie en tant que phénomène de langage (p.10).

mondaine, préférant parler de son mari, des événements politiques et des femmes de son temps. A l'inverse, les hommes consacrent de longs chapitres à la description de l'évolution du mobilier ou du vêtement féminin, aux fêtes auxquelles ils ont assisté ou qu'ils ont données, ou bien encore aux alliances entre grandes familles. Nous sommes donc loin d'un stéréotype marqué quant aux rôles respectifs des hommes et des femmes, où le strictement domestique et/ou mondain serait l'apanage des femmes et les événements politiques et/ou intellectuels celui des hommes. Le mélange qui s'opère est donc beaucoup plus riche et montre bien que certaines femmes du XIX^{ème} siècle ne se limitent, et ne prétendent pas le faire, à la sphère privée, mais qu'elles ont des opinions et des aspirations et qu'elles entendent les partager. Quant aux hommes ils ne dédaignent pas les aspects mondain et familial dans la mesure où ils sont sans doute conscients du rôle qu'ils jouent dans leur maintien comme groupe dominant dans la société.

C) Le regard de l'objectif: la photographie comme source.

Malgré la grande quantité d'images générée par la photographie depuis sa présentation à l'Académie des Sciences à Paris en 1842, les historiens ont trop souvent délaissé le matériel qui était à leur portée, préférant utiliser la photographie comme un support illustratif plutôt que comme une source à part entière. Au Chili, depuis le début des années 2000, l'historiographie consacrée à la photographie s'est renforcée, permettant la mise en valeur d'un patrimoine national de première importance et l'ouverture des champs d'étude de la discipline historique à de nouvelles sources et de nouveaux objets. Elle reste, cependant, encore trop cantonnée à l'histoire de la photographie, au lieu de chercher à être une histoire par la photographie¹⁴⁵. Nous pourrions ainsi définir la première en tant qu'« *étude systématique de ce moyen de communication et d'expression dans une perspective historique, d'un genre de l'histoire qui fluctue entre la science et l'art* »¹⁴⁶, orientée vers les monographies de photographes, ainsi que vers les techniques et les courants esthétiques qui traversent la pratique de la photographie. Quant à la seconde, elle s'appuierait sur la photographie en tant que document historique et source primaire, puisque cette dernière constitue « *un moyen de connaître la scène du passé et, par là-même, une possibilité de récupérer la mémoire visuelle de*

¹⁴⁵ Cette différence entre « histoire de la photographie » et « histoire par la photographie » a fait l'objet d'un bon article d'Ilse About et Clément Chéroux, "L'histoire par la photographie", In *Etudes photographiques*, Revue de la Société Française de Photographie, Paris, n.10, 2001, p.8-33.

¹⁴⁶ Boris Kossov, *Fotografía e historia*, Biblioteca de la Mirada, Buenos Aires, 2001, p.43 ("el estudio sistemático de ese medio de comunicación y expresión en su proceso histórico, a un género de la historia que fluye entre la ciencia y el arte").

l'homme et de son milieu socioculturel »¹⁴⁷, ce qui la rendrait digne d'être intégrée à l'argumentation historique.

Il nous a été possible d'avoir accès à un grand nombre de photographies, la plupart déjà documentée par les membres mêmes de la famille. C'est ainsi que nous avons pu consulter plusieurs albums et photographies individuelles, correspondant à un total de plus de 1800 photographies¹⁴⁸. La grande majorité provient de sept albums, qui appartenaient tous à Maximiano Errázuriz Valdés et qui se sont transmis à sa fille Carmen puis à sa petite-fille.

Maximiano Errázuriz Valdés n'a pas seulement réuni ces photographies ; il a réalisé le travail d'agencement et d'annotation des albums, et, en ce qui concerne les albums 3 à 7, il est aussi l'auteur des photographies qu'ils contiennent.

Le **1er album** se présente sous la forme d'un volume 25,5 x 33 cm, avec une couverture de cuir noir et 24 pages de papier cartonné noir, sur lesquelles sont collées entre 1 et 2 photographies. Il rassemble un total de 58 photographies datant approximativement de 1919 et qui se situent dans le palais occupé par la famille Errázuriz à Rome durant l'Ambassade de Rafael Errázuriz Urmeneta auprès du Saint-Siège ainsi qu'au mariage d'Ana Errázuriz Valdés. Il semble que plusieurs d'entre elles aient servi à illustrer un article paru dans la revue *Pacifico Magazine* en décembre 1919 et qui avait pour titre « La Legación de Chile ante la Santa Sede ».

Le **2ème album** se présente sous la forme d'un volume de 27 x 31,5 cm, avec une couverture de cuir de couleur verte. Il contient 68 pages d'un épais carton de couleur verte. Il rassemble 200 photographies, datant du milieu du XIX^{ème} siècle jusqu'en 1924, de type familial et amical. Il est très difficile de déterminer si ces photographies sont les originales ou si ce sont des copies, car elles ne présentent pas les supports de carton propres aux photographies du XIX^{ème} siècle¹⁴⁹. Cependant, elles pourraient avoir été démontées par Maximiano et collées sur cet album, ce qui le rend d'autant plus important que si les originaux ont été détruits ou sévèrement endommagés, ces copies seraient alors la seule trace restante des photographies familiales, tant des Errázuriz que des Matte (procédant de Rosario Edwards Matte, épouse de Maximiano) mais aussi des photographies d'amis de la famille, que Max signale comme

¹⁴⁷ *Ibid.*, p.45 (“un medio de conocimiento de la escena pasada y, por lo tanto, una posibilidad de rescate de la memoria visual del hombre y de su entorno socio-cultural”).

¹⁴⁸ Ces photographies se répartissent de la manière suivante : 1783 dans les albums de Maximiano Errázuriz Valdés, 6 dans les archives du Centre National du Patrimoine Photographique (Santiago), 16 dans les archives de la ville de Viña del Mar et 19 dans des archives privées, souvent de type familial.

¹⁴⁹ A propos de l'identification des techniques photographiques, voir Ilonka Csillag, *Manual de conservación: Fotografía Patrimonial*, Centro Nacional del Patrimonio Fotográfico, Santiago, 2000 et María Fernanda Valverde Valdés, *Los procesos fotográficos históricos*, Archivo General de la Nación, México, 2003 (disponible sur www.ica.org/en/node/38894).

provenant de l'album que sa tante Amalia avait réalisé avant son mariage, approximativement entre 1865 et 1875.

Le **3ème album** se présente sous la forme d'un volume de 28 x 36 cm, avec une couverture de tissu de couleur grise décorée d'une branche d'arbre dont pendent des pommes et des poires de couleur orange. Il contient 50 pages de carton gris, avec des ouvertures servant à insérer des cartes postales. Il rassemble ainsi 215 cartes postales et photographies, datant de 1900 à 1939, de type familial et amical.

Le **4ème album** se présente sous la forme d'un volume de 27 x 36,5 cm, avec une couverture de cuir de couleur café avec impressions florales et cuir marbré de couleur blanc-jaune. Il contient 59 pages de carton texturé de couleur crème, mais seules les 24 premières contiennent des photographies (entre 5 et 20 photos). Il rassemble 272 photographies, datant de 1900 à 1915, de type familial. Ces photos appartenaient à un autre album, sans doute élaboré durant les années 1910, mais Maximiano refait l'album en 1950 à cause de la détérioration de l'album original, comme il l'indique en première page. Il semble qu'il n'ait pas eu le temps d'annoter toutes les photos avant sa mort, laissant sans commentaire les quatre dernières pages.

Le **5ème album** se présente sous la forme d'un volume de 28 x 38 cm, avec une couverture en cuir de couleur café et 98 pages de carton crème texturé, sur lesquelles sont collées entre 1 et 14 photographies. Il rassemble un total de 521 documents (photographies, cartes postales, prospectus d'hôtel, coupures de journaux, cartes géographiques, faire-part de mariage), datant d'octobre 1937 à septembre 1941.

Le **6ème album** se présente sous la forme d'un volume de 27 x 38 cm, avec une couverture en cuir de couleur crème - orange, 100 pages de papier crème texturé, sur lesquelles sont collées entre 1 et 8 photographies. Il rassemble un total de 566 documents (photographies, cartes postales, prospectus d'hôtel, ...), correspondant aux voyages réalisés par Maximiano et ses deux filles, Carmen et Maria Elvira, entre 1941 et 1947. Seules 12 photographies de cet album n'appartiennent pas à cette période, puisque ce sont des copies de photographies des années 1860-1910, représentant des membres des familles Errázuriz et Urmeneta.

Le **7ème album** se présente sous la forme d'un volume avec une couverture en cuir de couleur bleue et 98 pages de carton crème texturé. Chaque page contient entre 1 et 9 documents, représentant un total de 209 (photographies, cartes postales, prospectus d'hôtel, ...), datant de février 1947 à décembre 1948. Comme il s'agit du dernier album réalisé par Maximiano, seules les 36 premières pages contiennent des photos.

En tant qu'objet d'étude et source de la discipline historique, la photographie familiale (« familiale » dans le sens où elle n'est pas coupée du milieu dans et pour lequel elle a été créée) doit être entendue comme un objet personnel car son caractère intime en fait « *le dernier refuge du culte aux souvenirs des êtres chers, lointains ou disparus* »¹⁵⁰. En tant que tel, elle revêt, aux yeux de la famille dont elle émane, une valeur sentimentale que l'historien peut difficilement évaluer : pour ce dernier, elle est en effet un document qui témoigne du passé ; pour la première, c'est un document « vécu » qui peut provoquer de fortes émotions¹⁵¹. Pour en saisir toute la portée symbolique, l'historien doit alors posséder dans « *sa culture personnelle, dans la structure même de son esprit, les affinités psychologiques qui lui permettront d'imaginer, de ressentir, de comprendre les sentiments, les idées, le comportement des hommes du passé qu'il retrouvera dans les documents* »¹⁵².

Comme objet de mémoire, elle sert aussi à forger et transmettre l'histoire familiale. Ainsi, Maximiano a pris soin d'annoter, à côté ou sur chacune des photographies, des informations concernant la ou les personne (s) représentée (s), la date, le lieu et souvent les circonstances qui ont présidé à leur prise. Il a aussi parfois indiqué des références biographiques plus complètes sur les membres de sa famille (date de naissance, de première communion, de mariage et de décès), ainsi que des commentaires sur la vie postérieure de la personne photographiée. La référence à certains événements très postérieurs à la prise des photographies nous fait penser que les commentaires ont pu être écrits en plusieurs étapes, certaines vers la fin de la vie de Maximiano (1950). C'est ainsi, par exemple, qu'il note à propos d'un portrait de sa tante, Eugenia Huici de Errázuriz : « *Ma tante Eugenia Huici de Errázuriz (...) Elle revint au Chili en 1947. Elle mourut à Santiago à la fin du mois de novembre 1949 à la suite d'un accident automobile. Elle avait 90 ans* »¹⁵³. Nous avons considéré que ces informations étaient fiables, d'une part parce qu'elles émanent d'un acteur ou témoin direct des événements, même si sa mémoire peut avoir eu des faiblesses et une tendance à l'embellissement, d'autre part parce que certaines indications de dates et de lieux ont été vérifiées grâce à un recoupement avec d'autres sources, ce qui a permis d'établir leur véracité. Cependant, les commentaires que fait Maximiano sur ses proches, du fait même qu'il cherche à en dresser un portrait plutôt flatteur, ne peuvent pas être pris au pied de la lettre, et il faut nuancer certains d'entre eux, notamment quand ils évoquent le caractère de la personne ou

¹⁵⁰ Benjamín Walter, *La obra de arte en la época de su reproductibilidad técnica*, Ed. Itaca, México, 2003, p.58 (« *el último refugio en el culto al recuerdo de los seres amados, lejanos o fallecidos* »).

¹⁵¹ Boris Kossov, *op. cité*, p.24.

¹⁵² Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Ed. du Seuil, Col. Points Histoire, Paris, 1975, p.97.

¹⁵³ « *Mi tía Eugenia Huici de Errázuriz. (...) Se vino a Chile en 1947. Murió en Santiago a fines de noviembre de 1949, de resultados de un accidente de auto. Tenía 90 años* ».

son rôle social. Par exemple, quand Maximiano mentionne sa tante Eugenia Huici, il dit d'elle qu'elle était considérée comme « *la femme la plus belle, attrayante et élégante de Paris* » et que « *plusieurs des plus célèbres maisons de mode ne lançaient pas leurs nouvelles collections sans les avoir soumises à son approbation* »¹⁵⁴. Sans doute Eugenia Huici était-elle connue à Paris comme « la belle chilienne » et elle possédait un bon goût notoire, comme en atteste le fait qu'elle ait été le mécène de Picasso, de Stravinsky ou encore de Rubinstein, mais ces commentaires émanent avant tout de la colonie chilienne, relativement marginale au sein de la « bonne société » parisienne¹⁵⁵. Il serait autrement plus révélateur de trouver les mêmes commentaires dans la bouche des Parisiens de l'époque, reconnaissant à Eugenia le titre « d'arbitre des élégances ».

Ainsi, nous voyons que la « lecture » de la photographie, que Roger Chartier, dans un article sur l'œuvre de Louis Marin, définit comme « *le déchiffrement, la compréhension et l'interprétation d'objets ou de formes qui n'appartiennent pas à la lecture de l'écrit* »¹⁵⁶, est double : elle signale en effet « *l'irréductibilité et l'intrication de ces deux formes de représentation, qui toujours s'excèdent l'une l'autre, que sont le texte et l'image* »¹⁵⁷. Les deux registres sont en effet liés par une relation d'opposition et d'échange : « *le tableau [ici, la photographie] a le pouvoir de montrer ce que la parole ne peut énoncer, ce qu'aucun texte ne pourra donner à lire. A l'inverse, ce qu'il nommera "la défaillance du visible aux textes" laisse l'image étrangère à la logique de la production du sens que portent les figures du discours* »¹⁵⁸. Ainsi, il nous faut prêter attention aux « *éléments capables de livrer le fonctionnement réfléchi de la représentation* », qu'ils proviennent de l'image ou du texte, dont Chartier parle comme de « *l'ensemble des dispositifs discursifs et matériels qui constituent l'appareil formel de l'énonciation* »¹⁵⁹.

La photographie, en tant que manifestation concrète des mécanismes de représentation, suit donc des règles extrêmement codifiées, en particulier quand nous avons

¹⁵⁴ « *la mujer más hermosa, atrayente y elegante de Paris* » ; « *varias de las más celebres casas de modas no lanzaban sus nuevas colecciones sin antes haberlas sometido a [su] aprobación* ».

¹⁵⁵ Sur l'intégration des sud-américains, et tout particulièrement des chiliens, à la société française, on peut consulter González Errázuriz Francisco, *Aquellos años franceses, 1870-1900: Chile en la huella de Paris*, Ed. Taurus, Santiago, 2003. Dans ce livre, l'auteur montre comment la culture française (livre, langue, mode de vie, art) est un modèle d'importance pour les élites chiliennes et comment le séjour à Paris devient une composante indispensable de leur mode de vie, répondant à une obligation de statut social, même si leur intégration à la haute société française est exceptionnelle.

¹⁵⁶ Roger Chartier, « Pouvoirs et limites de la représentation. Sur l'œuvre de Louis Marin », In *Annales ESC*, vol. 49, n.2, 1994, p.407-418. Dans cet article, Roger Chartier analyse l'article de Louis Marin, "Lire un tableau. Une lettre de Poussin en 1639", qu'il avait publié dans *Pratiques de la lecture*, Ed. Rivages, Marseille, 1985, p.102-124.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p.407.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p.408.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.411.

affaire à des portraits réalisés par des photographes professionnels dans leurs studios. Il s'agit alors d'une véritable mise en scène, qui laisse peu de place au hasard puisque son principal objectif est de présenter, de la manière la plus flatteuse et sérieuse possible, l'individu portraituré¹⁶⁰. Hérités de la tradition du portrait peint, ces codes contrôlent donc la manière de se montrer, mais aussi de se laisser voir, des individus. En ce sens, les portraits photographiques dont est friande la bourgeoisie européenne du XIX^{ème} siècle sont un témoignage du désir de ce groupe social de laisser une trace de sa réussite sociale et économique, en remplacement des portraits peints auxquels elle n'avait pas toujours accès en raison de leur coût élevé¹⁶¹. Au Chili, où l'élite possède certains traits propres à la bourgeoisie, ces deux formes de représentations se complètent, comme on le voit dans le cas des Errázuriz qui se sont à la fois faits représenter dans des photographies (professionnelles ou d'amateurs) et dans des tableaux bien souvent réalisés par des artistes de renom (Sorolla, Sargent, et même Picasso).

Tout au long de cette thèse, nous avons tenté d'utiliser les photographies dont nous disposons comme des sources à part entière, cherchant à les faire parler, mais comme il ne s'agit cependant pas d'une thèse sur la photographie, nous nous sommes parfois contentés d'un usage illustratif, notamment dans notre deuxième chapitre, consacré à la présentation de la famille.

D) Entretiens.

Le dernier type de source directe que nous avons utilisé est constitué par les entretiens réalisés avec des descendants de la famille Errázuriz. Pour cela nous avons élaboré un questionnaire type¹⁶² auquel ont été ensuite ajoutées des questions différentes selon les informateurs ou informatrices. Il est important de préciser qu'à l'exception d'un seul (Mariano Fontecilla), tous les entretiens ont eu lieu au domicile des informateurs, ce qui leur a permis de nous montrer d'éventuels documents en leur possession. Il leur a tout d'abord été demandé de présenter des dates biographiques sur leur famille proche, ainsi que des indications sur des documents en leur possession ou en possession de leur famille. Nous avons ensuite axé ces

¹⁶⁰ Sur les codes associés à la représentation photographique, on peut consulter Burke Peter, *Visto y no visto: el uso de la imagen como documento histórico*, Ed. Crítica, Barcelona, 2001; Carneiro de Carvalho Vânia y Ferraz de Lima Solange, "Individuo, genero y ornamento en los retratos fotográficos, 1870-1920", In Fernando Aguayo y Lourdes Roca (coord.), *Imágenes e investigación social*, Instituto Mora, México, 2005, p.271-291; Cuarterolo Andrea, "El retrato fotográfico en la Buenos Aires decimonónica - La burguesía se representa a sí misma", In *Varia historia*, vol.22, no.35, Belo Horizonte, 2006, p.39-53.

¹⁶¹ Sur les rapports entre photographie et bourgeoisie, voir Gisèle Freud, *Photographie et société*, Ed. du Seuil, Paris, 1974.

¹⁶² Questionnaire type adjoint en Annexe 4.

entretiens sur les thèmes suivants : la définition de la famille selon les Errázuriz ; son importance dans l'histoire du Chili ; le poids de la religion dans la vie quotidienne et dans l'éducation ; le caractère des membres de la famille. Donnant cependant une grande liberté de parole aux personnes interrogées, ces entretiens nous ont aussi fourni un point de vue interne à la famille, se référant à des sentiments, des impressions, des anecdotes et à des événements qui peuvent parfois être considérés comme des sujets « intimes ».

Nous avons réalisé un entretien formel avec cinq descendants des Errázuriz Urmeneta : une petite-fille de Rafael (Carmen Errázuriz Edwards), un petit-fils de José Tomas (Jaime Errázuriz Luco), un petit-fils d'Amalia (Gabriel Valdés Subercaseaux) et deux petites-filles de Guillermo (Barbara et Solange Philipps Errázuriz), chacun ayant apporté des informations propres à sa branche de la famille, ainsi qu'un cousin germain des Errázuriz Valdés, Mariano Fontecilla de Santiago Concha. Nous avons aussi rencontré de manière plus informelle d'autres descendants de la famille : moins des entretiens que des conversations autour de la famille, qui se sont avérées très intéressantes même si diverses circonstances n'ont pas permis la réalisation d'un entretien formel. Nous avons ainsi rencontré la famille Griffin Barros (Elizabeth Barros de Griffin étant une petite-fille d'Amalia) et Blanca Vergara Klickman, petite-nièce de Blanca Vergara de Errázuriz et l'actuelle gardienne de la mémoire familiale des Vergara. Tous se sont prêtés de bonne grâce à l'entretien, acceptant de répondre à toutes les questions, même les plus délicates (séparation, mort violente), et nous livrant leur opinion sur leurs parents et grands-parents. Il est cependant frappant que l'histoire de leur famille leur est parvenue de manière tronquée ; tous nous ont fait remarquer à plusieurs reprises le peu qu'ils en savent, l'attribuant souvent à une réserve ou pudeur de leurs parents ou grands-parents. L'autre constante de ces entretiens est la volonté de définir les Errázuriz au travers d'adjectifs résumant une sorte de « caractère familial ». Par exemple, Carmen Errázuriz définit les Errázuriz comme étant « *très chrétiens et très cultivés* »¹⁶³, alors que les Matte (la famille de sa grand-mère maternelle) seraient quant à eux « *très intelligents, très bons pour les affaires et capables de se dépasser* »¹⁶⁴.

Ces entretiens sont cependant à utiliser avec précaution, puisque les personnes interrogées sont des descendants des acteurs que nous étudions, et que leur vision est incomplète, sélective et souvent altérée par les liens affectifs avec des personnes qui revêtent une signification particulièrement forte à leurs yeux. Ainsi, la tendance à l'embellissement est grande et la volonté de donner une image « exemplaire » de la famille très présente, notamment à travers la question de l'importance de la religion et du poids de la famille dans

¹⁶³ « *muy cristianos y muy cultos* »

¹⁶⁴ « *muy inteligentes, muy buenos para hacer dinero y también tenían una capacidad para superarse* »

l'Histoire du Chili. Maria Rosaria Stabili, qui utilise les entretiens comme source principale de son travail sur la mentalité de l'élite chilienne entre 1860 et 1960, parvient à une conclusion similaire, soulignant que les personnes avec lesquelles elle a pu s'entretenir mettent en avant l'importance, non seulement de leur nom de famille, mais surtout le fait de posséder, entre ses ancêtres, des « pères fondateurs de la patrie », c'est-à-dire des personnages ayant eu « *une participation de premier plan dans le processus de naissance et de construction du pays, ou qui, d'une façon ou d'une autre, aient contribué à la création de l'Etat et de la société chilienne après l'Indépendance* »¹⁶⁵. Le facteur politique, en plus d'un nom de famille illustre et de la possession de la terre, constituent, selon Stabili, les trois facteurs qui déterminent l'appartenance à l'élite, mais le modèle qu'elle propose n'est pas entièrement applicable à la société de 1860-1930, dans la mesure où l'historienne italienne étudie avant tout l'élite du XX^{ème} siècle (et ce malgré sa problématique de départ). En effet, les représentants qu'elle a choisis de mettre en scène ont sans doute un discours qui tend plus à montrer les continuités que les ruptures, afin de valider leur propre appartenance à cette élite. Mais il est évident que toutes les personnes interrogées, que ce soit par Stabili ou durant la préparation à cette thèse, appartiennent à un même cercle social, au sein duquel les Errázuriz (au même titre que les Larraín) sont détenteurs d'un grand prestige social et sont considérés le « top-top » (selon l'expression de Stabili¹⁶⁶) de l'élite.

*
* *

Dans ce premier chapitre, axé sur des aspects méthodologiques, nous avons rendu compte d'une démarche d'historienne qui passe par le dépouillement et l'analyse de sources dont la grande diversité, si elle a constitué un défi au moment de notre travail de recherche à cause de leur dispersion et des difficultés inhérentes à chacune d'entre elles, s'est avérée par la suite un atout majeur dans le traitement des sujets abordés dans cette thèse, puisque leur recoupement nous a bien souvent permis d'appréhender de manière beaucoup plus satisfaisante ce qu'étaient les Errázuriz, ainsi que les tenants et aboutissants de l'appartenance à une famille. Nous allons maintenant aborder de manière concrète les Errázuriz, présentant

¹⁶⁵ Stabili María Rosaria, *El sentimiento aristocrático: elites chilenas frente al espejo (1860-1960)*, Ed. Andrés Bello et Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2003, p.44 (« *una participación destacada en el nacimiento y construcción del país, o que, de alguna manera, hayan contribuido en la creación del Estado y la sociedad chilena tras la Independencia* »).

¹⁶⁶ *Ibid.*, p.42.

dans le prochain chapitre une rapide présentation chronologique et biographique de la famille, ainsi que les assises de leur pouvoir économique, politique et social.

II. LES ORIGINES DU POUVOIR : ANTECEDENTS BIOGRAPHIQUES DE LA FAMILLE ERRAZURIZ URMENETA (1855-1930).

Dans ce deuxième chapitre, nous présenterons la famille Errázuriz sous un angle biographique et généalogique, afin de pouvoir la situer dans son contexte social et économique, tout en découvrant individuellement les membres qui la composent. Dans un premier temps, nous présenterons donc la succession des Errázuriz depuis leur arrivée au Chili (1735) jusqu'à la génération de Maximiano Errázuriz Valdivieso (1832-1890), père des Errázuriz Urmeneta, en donnant quelques références sur leur vie politique et privée. Dans un deuxième temps, nous relaterons les principaux événements de la vie des Errázuriz Urmeneta, José Tomas, Guillermo, Amalia et Rafael, ainsi que leur famille proche (conjoint et enfants), en présentant les grandes dates de leur vie. Ce parti pris cherche à offrir une vision d'ensemble de la famille à travers une esquisse de biographie collective. Nous exposerons ensuite les fondements de leur assise sociale (tout particulièrement les raisons de leur appartenance à l'élite chilienne, avec en filigrane une définition de l'« élite »), politique (charges publiques occupées) et économique, tout au long de la période 1860-1930, notamment en étudiant les différents héritages reçus et laissés par les Errázuriz Urmeneta. Fortune matérielle et responsabilités politiques nous permettent d'éclairer les conditions de vie des Errázuriz, en même temps que le fait qu'elles peuvent avoir un impact direct sur certaines décisions d'ordre privé. En dernier lieu, nous tenterons de dresser un rapide tableau du contexte historique et économique vécu par le Chili de l'époque, de manière à situer les Errázuriz dans un cadre social plus ample que celui de la famille.

1. LES ERRAZURIZ AU CHILI (1735-1855).

Les Errázuriz sont l'une des nombreuses familles d'origine basque qui partent d'Espagne pour s'installer au Chili dans le courant du XVIII^{ème} siècle, dans l'espoir d'améliorer leur situation sociale et économique. Arrivés en 1735, ils vont connaître une rapide ascension sociale, grâce à des alliances avec des jeunes filles de la vieille garde coloniale, qui leur apportent biens et position sociale, mais aussi grâce à leur intérêt pour la vie publique et politique, ainsi qu'un don pour le commerce. Un siècle d'efforts leur permet de constituer, au

moment du mariage de Maximiano Errázuriz avec Amalia Urmeneta, l'une des familles les plus influentes du Chili, à défaut d'être l'une des plus nanties¹⁶⁷.

Nous allons donc esquisser l'histoire des Errázuriz entre 1735 et 1855, afin d'identifier les atouts sociaux, économiques et même historiques dont disposent les Errázuriz Urmeneta dès leur naissance. Nous avons particulièrement utilisé le livre de José Toribio Medina sur la famille Errázuriz¹⁶⁸, publié pour la première fois en 1898 sous la présidence de Federico Errázuriz Echaurren, et complété par Carlos Larraín dans une seconde édition de 1964¹⁶⁹.

A) Francisco Javier Errázuriz Larraín (1711-1767)

La famille Errázuriz est originaire du village d'Aranaz, dans la province espagnole de Navarre, d'où part le premier Errázuriz qui s'installe au Chili vers 1735, **Francisco Javier Errázuriz Larraín** (1711-1767). Fils de Lorenzo Errázuriz et de Micaela Larraín, le jeune homme quitte son pays natal pour faire fortune en Amérique du Sud, suivant en cela les conseils de ses cousins éloignés déjà installés au Chili (Martín José Larraín) et à Quito (Juan Francisco Larraín de la Cerda).

En 1738, Francisco Javier est déjà bien implanté au Chili, comme en témoignent les affaires qu'il mène à Santiago. En 1743, il se marie avec Maria Loreto Madariaga y Jauregui, âgée de 15 ans. Quoique modestement dotée, la jeune fille provient d'une famille influente et compte seize frères et sœurs, ce qui permet à Francisco Javier d'être apparenté à toute l'aristocratie de Santiago, notamment avec les Carrera, dont le rôle est primordial dans le processus d'indépendance quelques décennies plus tard¹⁷⁰. A la mort de son beau-père, son épouse hérite du *solar*¹⁷¹ situé à l'intersection entre l'Alameda et la Calle del Rey (aujourd'hui

¹⁶⁷ A propos de l'insertion et de l'ascension des familles d'origine basque, voir Maria Rosaria Stabili, "Hidalgos americanos. La formación de la elite vasco-castellana de Santiago de Chile en el siglo XVIII", In Schöter Bernard (coord.), *Beneméritos, aristócratas y empresarios: identidades y estructuras sociales de las capas altas urbanas en América Latina*, Simposio del 6 al 8 de diciembre de 1988, Madrid, 1999, p.133-155.

¹⁶⁸ José Toribio Medina, *Los Errázuriz: notas biográficas y documentos para la historia de esta familia durante la Colonia*, Impreso en casa del autor, Santiago, 1898.

¹⁶⁹ José Toribio Medina, *Los Errázuriz: notas biográficas y documentos para la historia de esta familia en Chile, adiciones y ampliaciones por Carlos J. Larraín*, Ed. Universitaria, Santiago, 1964.

¹⁷⁰ José Miguel (1785-1821), Juan José (1782-1818) et Luis (1791-1818) Carrera Verdugo participent activement au processus d'indépendance du Chili qui débute en 1814 et finalise en 1826 avec la libération de l'île de Chiloé, dernier bastion espagnol en Amérique. José Miguel est sans doute le plus important des trois puisqu'il est considéré comme l'un des Pères de la Patrie, au même titre qu'il est chef du gouvernement (1811-1814) et premier Commandant en chef de l'Armée chilienne. A l'instar de ses frères trois ans auparavant, il est fusillé pour trahison en 1821.

¹⁷¹ Un *solar*, dans le plan originel de la ville de Santiago, fondée officiellement en 1541, correspond à un terrain qui occupe un quart d'une *cuadra* ou *manzana*, cette dernière étant une division de la ville qui correspond à un carré de 115 mètre de coté. Un *solar* occupe donc une surface d'environ 3.300m². Dans la société coloniale, sa position dans le tissu urbain en fait aussi un indicateur social, puisque, plus il est

Estado), qui avait appartenu à doña Martina Ortiz de Gaete, l'épouse de Pedro de Valdivia¹⁷². En 1746, Il occupe la charge de *regidor del ayuntamiento* (institution qui est aussi connue sous le nom de *cabildo*), c'est-à-dire un membre, ou fonctionnaire, de ce qui s'apparente à une municipalité. Au nombre de six dans la capitale chilienne, ils sont élus par les *regidores* antérieurs (parfois même la charge est vendue), le *cabildo* acquérant ainsi un caractère fortement endogame, les conditions d'entrée s'apparentant à une cooptation¹⁷³. En 1756, Francisco Javier occupe de nouveau cette charge, mais avec la fonction d'*alcalde ordinario*, qui correspond au premier échelon de la justice ordinaire et à l'actuelle fonction de juge de lettre (*juéz de letras*). Ces magistrats de première instance sont élus tous les ans par le *cabildo* et doivent être des « *personnes honorables, hábiles et compétentes, qui sachent lire et écrire, et qui possèdent les autres qualités exigées par cette charge* »¹⁷⁴. Ils sont en général choisis parmi les descendants des « *premiers découvreurs, pacificateurs et habitants* »¹⁷⁵, c'est-à-dire parmi l'élite coloniale d'ascendance espagnole. Enfin, en 1758, il est nommé administrateur des droits royaux (*administrador de los derechos reales*). Ce sont les dernières charges publiques qu'il occupe puisqu'il meurt brusquement en 1767, quelques années après sa femme (1761). Il laisse neuf enfants (Francisco Javier, Maria del Carmen, José Antonio, Francisca, Maria de los Dolores, Santiago, Rosa, Maria Loreto et Domingo)¹⁷⁶ et, selon l'acte de partition des biens, un héritage de 60.000 pesos.

proche de la Plaza de Armas, centre politique, religieux et social de la ville, plus il est prestigieux. Voir Armando de Ramón, *Historia de Santiago (1541-1991). Historia de una sociedad urbana*, MAPFRE, Madrid, 1992.

¹⁷² Pedro de Valdivia (1500-1553) est l'un des conquistadores du Chili et son premier gouverneur royal au nom de Charles 1^{er} d'Espagne.

¹⁷³ Enrique Zorrilla Concha, *Esquema de la justicia en Chile colonial*, Santiago, Universidad de Chile, 1942, p.51-54.

¹⁷⁴ *Ibid.* («*personas honradas, hábiles y suficientes, que sepan leer y escribir, y tengan las otras cualidades que para tales oficios se requieren*»).

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.33-37 («*primeros descubridores, pacificadores y pobladores* »).

¹⁷⁶ **María del Carmen** se marie en 1759 avec Luis Manuel de Zañartu (1723-1782), connu pour son rôle comme *corregidor* de Santiago (nommé par le gouverneur, le *corregidor* remplit les fonctions correspondant à un intendant régional), charge qui l'a rendu célèbre pour la construction du pont Cal y Canto et la canalisation d'eau potable depuis la Cordillère des Andes, mais surtout pour son gouvernement autocratique et répressif.

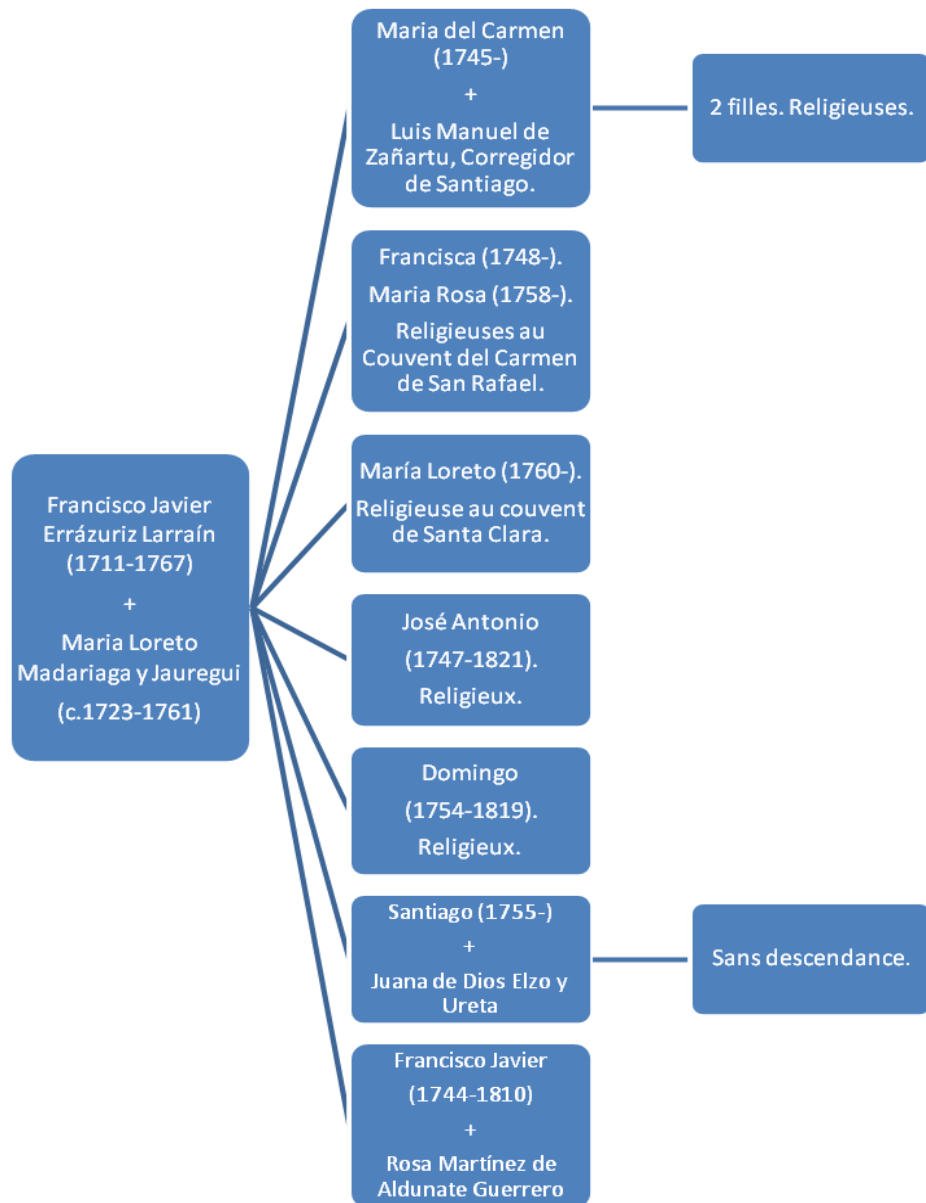
Francisca, Maria de los Dolores et Maria Rosa entrent au Couvent del Carmen de San Rafael.

María Loreto entre au couvent de Santa Clara.

María meurt célibataire.

José Antonio (1747-1821). Docteur en Droit (1768), il entre dans les ordres en 1770 et est nommé chapelain du couvent del Carmen de San Rafael, fondé par sa sœur Maria del Carmen et son beau-frère et où sont recluses ses deux nièces et trois de ses sœurs. Il occupe par la suite plusieurs charges dans différents couvents et paroisses, avant de prêter ses services à l'Université de San Felipe, dont il est professeur et par la suite recteur (1796). En 1801, il est nommé trésorier canonique de la Cathédrale, chantre (1804) puis vicaire (1811).

Domingo (1754-1819). Docteur en Droit (1784) et professeur à l'Université de San Felipe. Il entre dans les ordres en 1780, pour être nommé l'année suivante chapelain de l'hôpital des femmes de San



GENEALOGIE DES ERRAZURIZ MADARIAGA.

Francisco de Borja. En 1793, il occupe la fonction de chapelain du couvent del Carmen de San Rafael, puis chanoine de la cathédrale de Santiago en 1810. Il est chargé de la construction du temple votif dédié à Notre Dame del Carmen de Maipú, patronne du nouvel Etat chilien.

Santiago (1755-). Bachelier en Canons et Lois (1774) et avocat, il se dédie tout particulièrement au commerce, tout en étant *alcalde* (1798) puis *regidor* (1811). Il épouse en 1792 Juana de Dios Elzo y Ureta, dont il n'a pas d'enfant.

B) Francisco Javier Errázuriz Madariaga (1744-1810)

La famille passe alors sous la tutelle de l'aîné, **Francisco Javier Errázuriz Madariaga** (1744-1810). Le jeune homme, né le 23 avril 1744, est initié aux affaires par son père en même temps qu'il suit des cours de droit à l'université, obtenant son diplôme de docteur en droit canonique et civil (*Doctor en Canones y Leyes*) en 1768, en même temps que son frère José Antonio. En 1772, il se marie avec Rosa Martínez de Aldunate Guerrero, fille d'un magistrat de l'Audience (*oidor de la Real Audiencia*¹⁷⁷) et surintendant de la maison des monnaies (Casa de Moneda), Domingo Martínez de Aldunate, et de Micaela Guerrero y Carrera, avec pour témoins Juan Balmaceda, Juan Verdugo et Melchor de Santiago Concha, tous trois magistrats de l'Audience¹⁷⁸. La jeune fille de 19 ans apporte au mariage une dot de 20.000 pesos, sans compter bijoux et cadeaux de mariage.

A l'instar de son père, Francisco Javier va mener une double carrière, à la fois économique et politique. Il occupe tour à tour les charges d'*alcalde ordinario* (1781), juge du Commerce de Santiago (1786) et recteur de l'Université royale de San Felipe (1794)¹⁷⁹. Il consolide son assise économique, laissant, à sa mort en 1810, un héritage substantiel à sa veuve et ses enfants. Son fils aîné reçoit à lui seul une somme de plus de 18.000 pesos¹⁸⁰.

De son mariage avec Rosa Aldunate naissent douze enfants qui atteignent l'âge adulte (Francisco Javier, Fernando, Francisca, José Santiago, Mercedes, Manuela, Isidoro, Ramón, Micaela, Rafaela, Teresa, Juana¹⁸¹) et deux filles qui meurent en bas âge.

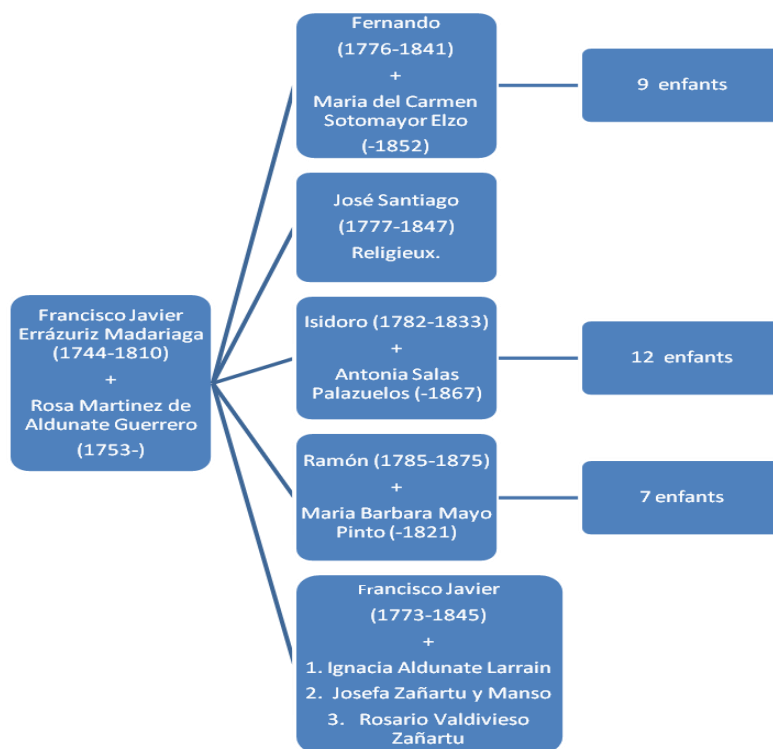
¹⁷⁷ La *Real Audiencia* du Chili, créée en 1565 et installée dans un premier temps à Concepción avant d'être transférée à Santiago en 1609, dépend directement du vice-roi du Pérou. Malgré son caractère judiciaire, elle constitue aussi une instance de conseil pour le vice-roi et le président de l'Audience, en plus d'être dotée d'amples attributions quant au gouvernement des colonies. Au Chili, la *Real Audiencia* est dirigée par un président (qui est aussi le gouverneur et le capitaine général de la province chilienne, ce qui lui permet de concentrer l'autorité politique, administrative et militaire), quatre magistrats (*oidores*) avec compétence en matière civile et criminelle, ainsi qu'un fiscal. A propos de l'histoire, composition et attributions de la Real Audiencia, voir Enrique Zorrilla Concha, *op.cit.*, p.57-123.

¹⁷⁸ Malgré l'interdiction pour les magistrats de l'Audience d'être témoins lors d'un mariage, d'être parrains et d'assister à des funérailles (décret royal du 12 décembre 1619). Voir Enrique Zorrilla Concha, *op.cit.*, p.74.

¹⁷⁹ A propos de l'Université San Felipe, voir José Toribio Medina, *Historia de la Real Universidad de San Felipe de Santiago*, Imprenta Universo, Santiago, 1928.

¹⁸⁰ José Toribio Medina, *Los Errázuriz*, *op.cit.*, p.36. José Toribio Medina signale l'origine commerciale de la fortune de Francisco Javier Errázuriz, mais ne précise pas le type de commerce auquel il se livre.

¹⁸¹ **Fernando** (1776-1841). Licencié en théologie, il se fait remarquer par sa carrière politique, embrassant la cause révolutionnaire, ce qui lui permet d'être élu *alcalde ordinario* (1809) puis député de Rancagua au premier congrès national (1811). Eloigné de la scène politique après la prise de pouvoir des Carrera et la Reconquête, il y revient en 1817 lorsqu'il est élu *alcalde* de Santiago et recteur de l'université de San Felipe. En 1822, il est élu député de Rancagua et siège à la Convention constitutionnelle, où il s'élève contre les pouvoirs dictatoriaux de Bernardo O'Higgins. Membre de la Junte de Gouvernement formée en 1823, puis président du Sénat et Directeur Suprême délégué en remplacement du Général Freire, il quitte la scène politique vers 1825, certainement pour des problèmes de santé et une profonde désillusion politique. En 1830, il fait cependant partie du congrès



GENEALOGIE DES ERRAZURIZ ALDUNATE. DESCENDANCE MASCULINE.

des Plénipotentiaires, dont il occupe la vice-présidence, avant d'être désigné président provisoire de la République pendant un an. Il continue à occuper sa charge de sénateur jusqu'en 1834, date à laquelle il se retire dans sa propriété pour y terminer ses jours. Il meurt en 1841. De son mariage avec María del Carmen Sotomayor Elzo, riche héritière qui lui apporte une dot de plus de 36.000 pesos, il a neuf enfants, dont sept parviennent à l'âge adulte : Francisco Javier, Fernando, Dolores, Manuel, Tadea, Pedro y Fidela, tous mariés avec des cousins. A sa mort, il laisse un patrimoine de plus de 600.000 pesos, somme considérable pour l'époque.

José Santiago (1777-1847). Docteur en théologie en 1798 et ecclésiastique. Il occupe la charge de "Síndico de las Monjas Capuchinas" de 1833 à sa mort.

Mercedes (1786-). Mariée avec Ramón Ovalle Vivar, 5 enfants.

Manuela (1784-). Mariée en deuxièmes nocces avec Silvestre Ochagavía Squeira, 4 enfants.

Isidoro (1782-1833). Ingénieur de formation, il entre tout d'abord dans le régiment de cavalerie de la Princesse. Fervent défenseur de la cause révolutionnaire, il est député du premier congrès national de 1811 et membre du *cabildo* de Santiago en 1812. Après le triomphe des royalistes en 1815, il est déporté à l'île Juan Fernández jusqu'en 1817. De retour sur la scène politique, il est député de Melipilla en 1824-1825 puis sénateur suppléant pour Aconcagua de 1831 à sa mort en 1833. Marié en 1809 avec Antonia Salas Palazuelos, femme d'une grande éducation et très pieuse, ce qui lui vaut le surnom d'« Ange de la Charité », et qui lui apporte une dot de 17.000 pesos, il a 12 enfants : Manuel Antonio, María del Carmen, José Ignacio, Francisco, Pedro Antonio, Juan Francisco, María del Tránsito, Francisca Isidora, Agustín, María del Rosario, Trinidad, Margarita.

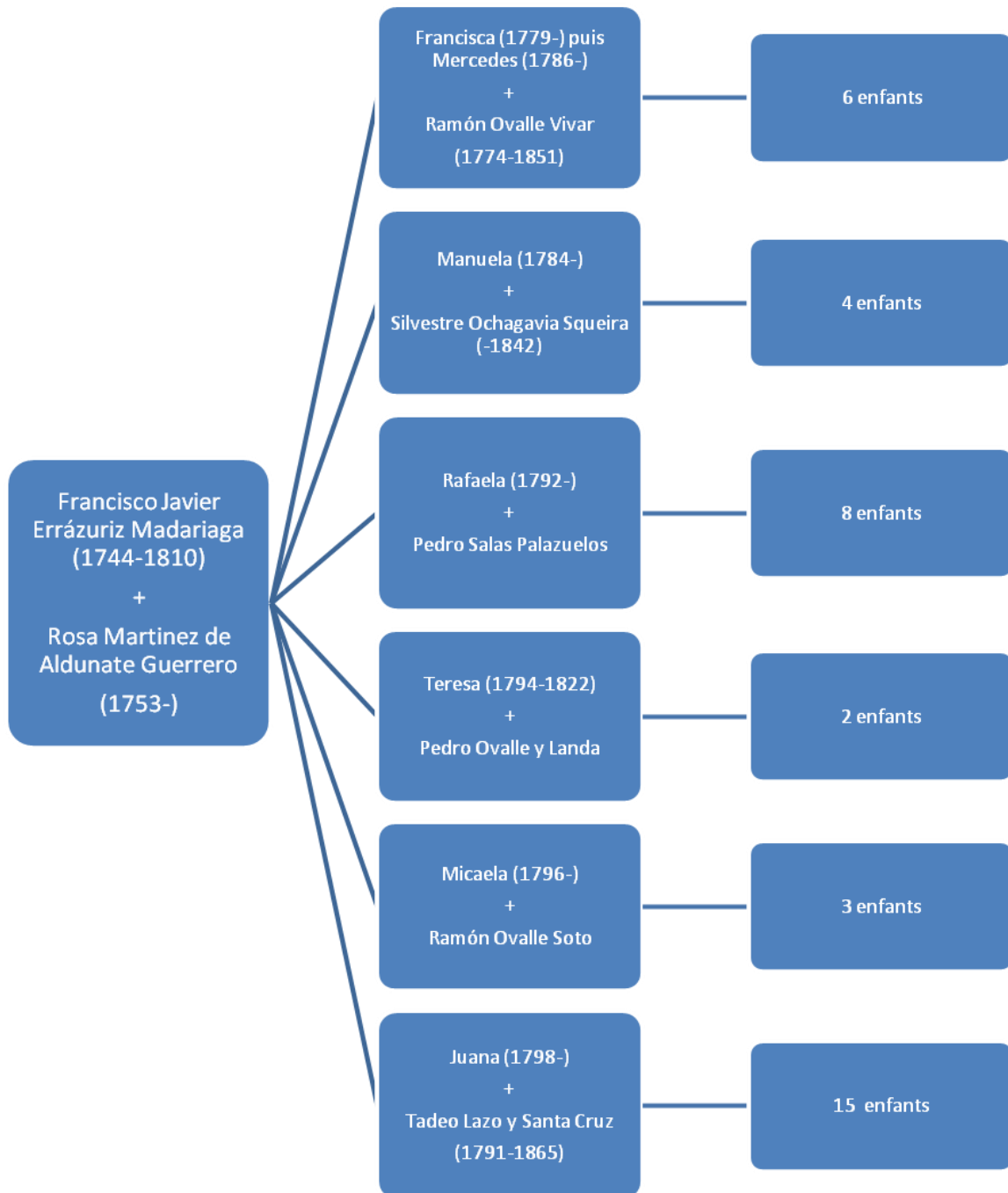
Ramón (1785-1875). Eduqué en Espagne avec son frère Francisco Javier, il se marie en 1811 à Cadix avec María Bárbara Mayo Pinto, avec laquelle il revient au Chili cette même année. Il entre sur la scène politique tardivement, en 1828, lorsqu'il est élu député de Chiloé, poste auquel il est réélu en 1831. Vice-président de la chambre, il occupe le portefeuille de ministre de l'Intérieur et ministre des Affaires Etrangères jusqu'en 1832, date à laquelle il présente sa démission. Il est ensuite député de Santiago entre 1843 et 1851. Il consacre ses dernières années à la gestion de sa propriété de Popeta. A sa mort, il laisse un héritage de plus de 100.000 pesos à ses trois filles survivantes, Concepción, Rosa et Tadea.

Micaela (1796-). Mariée avec Ramón Ovalle Soto, 3 enfants.

Rafaela (1792-). Mariée avec Pedro de Salas Palazuelos, 8 enfants.

Teresa (1794-1822). Mariée avec Pedro Ovalle y Landa, 2 enfants.

Juana (1798-). Mariée avec Tadeo Lazo y Santa Cruz, 15 enfants.



GENEALOGIE DES ERRAZURIZ ALDUNATE. DESCENDANCE FEMININE.

C) Francisco Javier Errázuriz y Aldunate (1773-1845)

L'aîné des enfants de Francisco Javier Errázuriz Madariaga reprend le flambeau de son père. **Francisco Javier Errázuriz y Aldunate** (1773-1845) est envoyé à l'âge de 20 ans en Espagne par son père, où il entre dans la 2^e Compagnie des Gardes du Corps du Roi. Il y reste jusqu'en 1797, date à laquelle le Roi le nomme trésorier du consulat des marchands de Santiago. Nullement décidé à retourner au Chili, le jeune homme se fait accorder un délai et reste en Espagne, à Cadix, pour s'occuper des affaires de la famille. Il retourne au Chili en 1807 pour y épouser sa cousine au second degré, Ignacia Aldunate Larraín, qui lui apporte une dot appréciable de 25.000 pesos en or, bijoux, vêtements et esclaves.

Les prémices de l'Indépendance chilienne en 1810 lui permettent de s'affirmer sur le devant de la scène publique, dont il s'était tenu éloigné à cause de ses affaires. Il est ainsi élu *alcalde ordinario* en 1811 puis député au premier Congrès National qui a lieu cette même année pour déterminer les formes du gouvernement national durant l'absence du roi Ferdinand VII, maintenu captif par Napoléon Bonaparte entre 1808 et 1813. Retiré de la politique dès 1819, il fait cependant partie du premier Conseil d'Etat créé en 1823 et signe la Constitution en 1833. Il est aussi directeur de la *Caja de Descuentos* entre 1823 et 1829¹⁸².

Sur le plan économique, Francisco Javier subit plusieurs revers qui ébranlent sérieusement sa fortune, malgré l'héritage qu'il reçoit de son père (18.392 pesos) et la fortune de sa première épouse (25.000 pesos de dot et 23.500 pesos en héritage de ses parents). Premièrement, comme il n'a pas d'enfant de sa première épouse et que cette dernière ne laisse pas de testament, il doit rendre plus de 70.000 pesos à ses héritiers de droit, ce qui déséquilibre ses affaires. Deuxièmement, il se voit impliqué dans plusieurs procès (un avec l'Etat pour non paiement de sa retraite, un autre envers Francisco Ovalle pour non paiement du loyer de la *hacienda* Lliu-Lliu). En dernier lieu, pour payer ses dettes, il doit se défaire de son hacienda de Chunchunco, dont le prix de vente est inférieur au montant de ses dettes, raison pour laquelle il doit se déclarer en faillite et négocier un héritage anticipé avec ses enfants. A la fin de sa vie, il ne possède donc plus que sa résidence de Santiago, évaluée à 30.000 pesos¹⁸³.

¹⁸² La dissolution de l'institution en 1829, suite au scandale du « contrat de Estanco », qui, en 1824, concède à la compagnie Portales, Cea y Cia le monopole de l'exploitation du tabac, du thé et des cartes à jouer, en échange du paiement des dettes que l'Etat chilien maintient avec l'Angleterre (qui a financé la guerre d'Indépendance du Pérou), mais qui débouche sur la faillite de l'entreprise, provoque la mise en retraite anticipée d'Errázuriz, qui aurait dû recevoir 750 pesos annuels depuis 1829. Malheureusement, malgré les nombreux procès qu'il intente, il ne reçoit cette assignation qu'à partir de 1842, ce qui signifie un manque à gagner de 9.750 pesos. Sur cette affaire, voir Gonzalo Lavaud Oyarzún, *El estanco del tabaco 1826-1846*, Tesis de Licenciatura, PUC, Santiago, 1996.

¹⁸³ José Toribio Medina, *Los Errázuriz: notas biográficas y documentos para la historia de esta familia en Chile, adiciones y ampliaciones por Carlos J. Larraín*, op.cit., p.186-187.

Veuf d'Ignacia Aldunate en 1818, il se remarie en 1819 avec Josefa Zañartu Manso, dont il a cinq enfants (Rosa, Diego, Carlota, Dositeo et Federico¹⁸⁴) puis en troisièmes nocces, en janvier 1829, deux mois à peine après le décès de Josefa, avec la nièce de cette dernière, Rosario Valdivieso y Zañartu. Celle-ci apporte une dot réduite au couple (1.388 pesos), mais est la sœur de Valentin Valdivieso, archevêque de Santiago entre 1848 et 1878. De ce mariage naissent sept autres enfants : Santiago, Maximiano, Zócimo, Pelagia, Honoria, Mercedes et Crescente¹⁸⁵.

Francisco Javier Errázuriz Aldunate décède le 7 juillet 1845, laissant sa famille dans des conditions économiques relativement précaires. C'est alors sa jeune veuve, Rosario, qui va se charger de la famille, aidée par son frère Valentin, qui fut « *un deuxième père* »¹⁸⁶ pour ses neveux, en particulier pour le cadet, Crescente. Celui-ci écrivit en effet à son propos dans ses mémoires que « *le père le plus attentif n'aurait pas fait plus pour son fils, ni l'ami intime ne se serait ouvert avec plus de franchise à son ami* »¹⁸⁷.

¹⁸⁴ **Rosa**. Religieuse.

Diego. Marié avec Carmen Ramirez Molina.

Carlota. Epouse de Mauricio Riesco Droguett et mère de Germán Riesco Errázuriz (1854-1916), Président de la République entre 1901 et 1906.

Federico (1825-1877), Président de la République entre 1871 et 1876. Marié avec Eulogia Echaurren García Huidobro, il en a 14 enfants, parmi lesquels Federico (1850-1901), qui est aussi Président de la République entre 1896 et 1901.

Dositeo (1828-1885). Marié avec Matilde Ovalle y Errázuriz. Il est député sans interruption entre 1873 et 1885.

¹⁸⁵ **Maximiano** (1832-1890), en tant que père des Errázuriz Urmeneta, occup le prochain sous-chapitre.

Santiago (1830-1869), marié avec Carmen Iñiguez Vicuña. Député suppléant pour Quinchao entre 1867 et 1870.

Zócimo (1833-1902), marié avec Isabel Nebel Ovalle (1837-1920). Député pour Rancagua (1870-1873), puis pour Ango et Nascimento (1873-1876) et finalement pour Melipilla (1879-1882).

Honoria (1835-), religieuse au couvent del Alto Carmen.

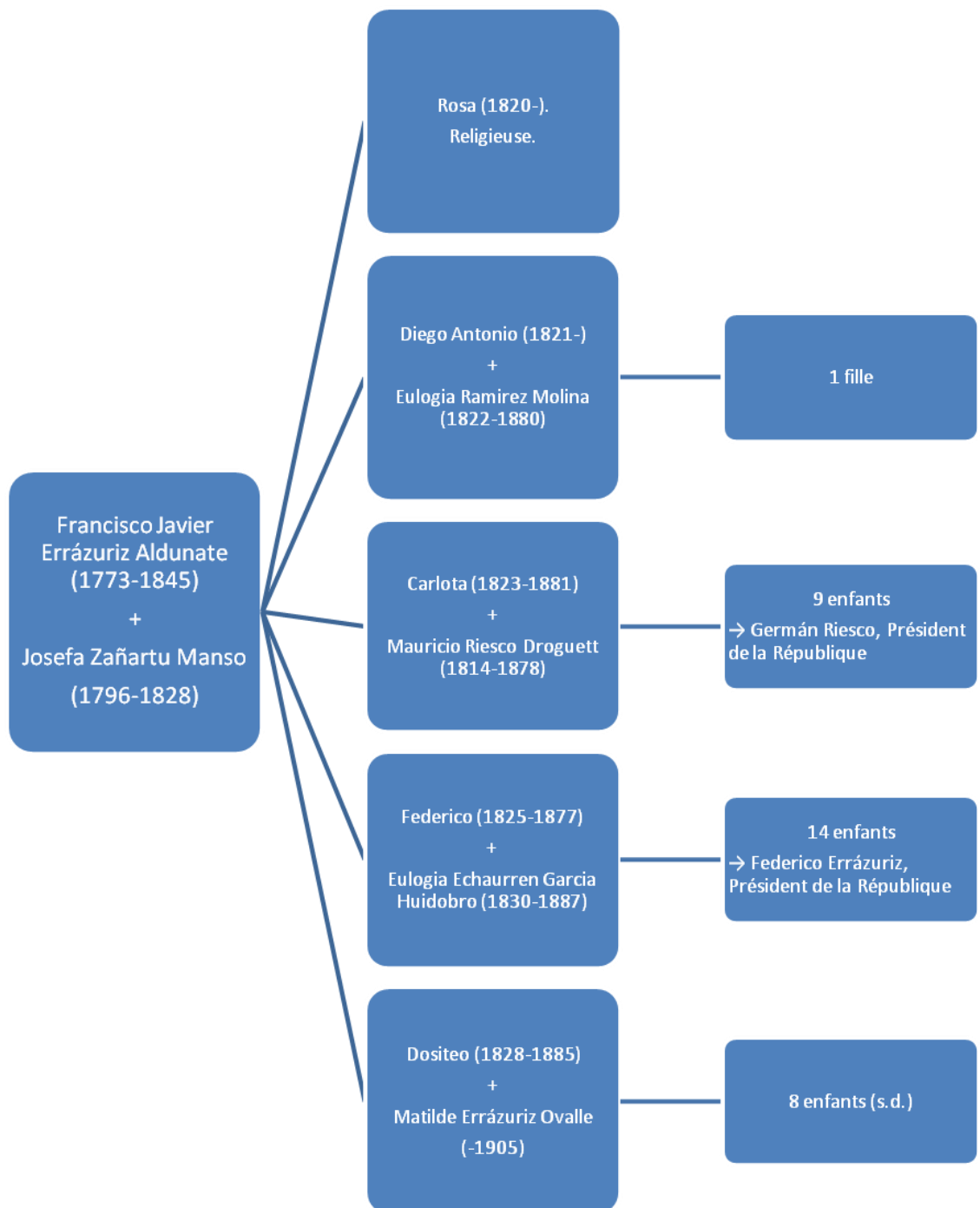
Pelagia (1836-), religieuse au couvent del Alto Carmen.

Mercedes (1838-1905), mariée avec Bonifacio Correa Albano (1833-1911), Député pour Lontué entre 1873 et 1876, fondateur de la vigne Lontué (1875).

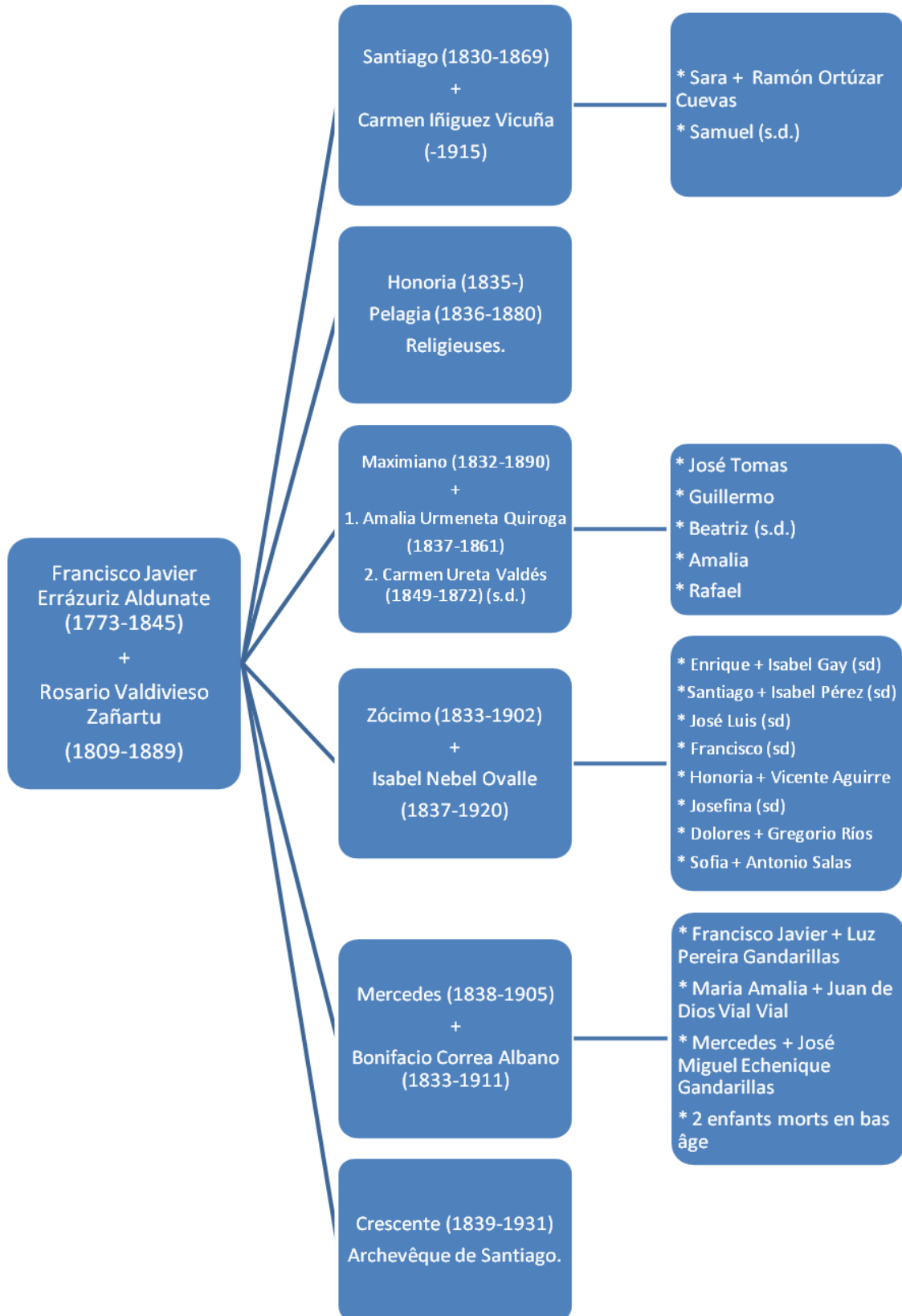
Crescente (1839-1931), Archevêque Santiago entre 1919 et 1931.

¹⁸⁶ Crescente Errázuriz, *Algo de lo que he visto*, Ed. Nascimento, Santiago, 1962, p.100.

¹⁸⁷ *Ibid.* ("el padre más solícito no habría hecho más por su hijo, ni el amigo más íntimo se habría abierto con mayor franqueza a su amigo").



GÉNÉALOGIE DES ERRÁZURIZ ZAÑARTU.



GÉNÉALOGIE DES ERRÁZURIZ VALDIVIESO.

D) Maximiano Errázuriz Valdivieso et Amalia Urmeneta Quiroga (1832-1890).

Maximiano, le second des sept enfants nés de l'union entre Francisco Javier Errázuriz et Rosario Valdivieso, est baptisé le 21 février 1832 dans l'Eglise del Sagrario, à Santiago. Il a pour parrain son oncle Rafael Valentin Valdivieso Zañartu et pour marraine sa tante Maria de la Concepción Valdivieso Zañartu¹⁸⁸.

A la mort de son père, en 1845, la famille Errázuriz Valdivieso déménage dans une modeste maison de la rue Santa Rosa, à côté de celle de son oncle Rafael Valentin, dont la personnalité austère et pieuse, mais aussi conservatrice et ultramontaine, va dominer son enfance¹⁸⁹.

Le 12 avril 1851, âgé de 19 ans, il reçoit son diplôme de Bachelier en Mathématiques et, quatre mois après, est nommé *Agrimensor General de la República*, seul titre auquel conduisent les études de mathématiques et qui s'obtient aux termes d'un cursus universitaire qui inclut des cours d'arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, topographie et dessin, ainsi qu'une sorte de stage pratique validé par le corps des ingénieurs¹⁹⁰. Il s'installe alors à Valparaíso et consacre une partie de son temps au commerce (il se lance, en association avec son ami Guillermo Larraín Gandarrillas, dans la création d'un dépôt à consignation de fruits, mais cette entreprise périclité rapidement¹⁹¹) afin d'aider sa famille et payer l'éducation de ses plus jeunes frères. C'est durant cette période qu'il fait la connaissance d'Amalia Urmeneta Quiroga, avec laquelle il se marie le 6 décembre 1855, dans la chapelle privée de son oncle, alors archevêque de Santiago¹⁹².



Maximiano Errázuriz Valdivieso, c.1870, Paris.

Archives Carmen Errázuriz Edwards.

¹⁸⁸ AAS, Parroquia del Sagrario, Santiago, Libro de bautismos, n.41, fs. 98, 1832.

¹⁸⁹ La figure de l'archevêque Valdivieso a fait l'objet d'un récit apologique dans l'ouvrage de Rodolfo Vergara, *Vida y obras del ilustrísimo y reverendísimo señor doctor don Rafael Valentin Valdivieso, segundo arzobispo de Santiago de Chile*, Imprenta y Encuadernación Chilena de Nicasio Ezquerra, Santiago, 1906, de même que celui de Sol Serrano, inséré dans un contexte plus large de laïcisation de l'Etat, dans son ouvrage *¿Qué hacer con Dios en la República? Política y secularización en Chile (1845-1885)*, Fondo de Cultura Económica, Santiago, 2008.

¹⁹⁰ Serrano Sol, *Universidad y Nación. Chile en el siglo XIX*, Ed. Universitaria, Santiago, 1994, p.205-207.

¹⁹¹ Carmen Valle, *Don Maximiano*, Ed. Alonso Ovalle, Santiago, 1954, p.26.

¹⁹² AAS, Parroquia del Sagrario, Santiago, Libro de matrimonios, n.11, fs. 39. 1855.

La jeune Amalia est née le 10 juin 1837, près d'Ovalle, et est la fille de José Tomas Urmeneta García (1808-1879), considéré par ses contemporains comme l'un des hommes les plus riches du Chili, et de Carmen Quiroga Darrigrande (1813-1897). De cette union sont nées trois filles : Carmen, morte à l'âge de 12 ans ; Manuela, mariée avec son cousin germain Adolfo Eastman Quiroga ; et Amalia. Après des premières années difficiles, Urmeneta découvre dans les collines de Tamaya une mine de cuivre qui lui rapporte par la suite la somme colossale de 200.000 pesos annuels. Il décide alors de chercher le filon principal et après des années d'exploitation, au bord de la ruine, il découvre en 1849 le « filon Urmeneta » qui lui permet de devenir un puissant magnat. Il crée les fonderies de Guayacán et Tongoy, et promeut la construction du chemin de fer jusqu'à ses mines¹⁹³.

Dès son mariage, Maximiano est associé aux affaires de son beau-père, qui crée la société « Urmeneta y Errázuriz ». Alors que son beau-père s'occupe de ses sociétés à Santiago et à Valparaiso, Maximiano est chargé de la gestion des fonderies et des mines, ce qui l'oblige à s'installer à Guayacán, petite ville minière située à 460 km au nord de Santiago et qui constitue aujourd'hui un des quartiers de la ville de Coquimbo. C'est là que naissent ses cinq enfants (José Tomás, Guillermo, Beatriz, Amalia et Rafael), à l'exception du cadet. C'est aussi là que le couple subit un premier coup du sort, perdant sa fille aînée, Beatriz, quelques jours après sa naissance. Quant à Amalia, déjà d'une santé fragile, elle se voit affectée par le climat humide de Guayacán et décède le 2 octobre 1861, peu de temps après avoir donné naissance à son cadet, Rafael.

La réaction de Maximiano à la mort de sa femme est sans doute extrêmement violente, non dans son aspect démonstratif, mais par l'impression qu'elle lui cause, si l'on en juge par les changements qu'elle opère en lui.

En 1862, il entreprend un premier voyage en Europe de deux ans, laissant ses enfants au Chili, sous la garde de leur grand-mère,



Amalia Urmeneta Quiroga, c.1860.
Archives Carmen Errázuriz Edwards

¹⁹³ A propos de José Tomás Urmeneta, voir Ricardo Nazer, *José Tomas Urmeneta: un empresario del siglo XIX*, Centro Diego Barros Arana, DIBAM, Santiago, 1993.

Rosario Valdivieso. A son retour, il renoue avec la direction de la société « Urmeneta et Errázuriz » et se trouve pris dans le conflit entre l'Espagne et le Chili, conflit qui surgit en 1862 à cause de la non-reconnaissance de l'indépendance du Pérou de la part de l'Espagne pour dettes impayées depuis l'époque coloniale. Le Chili adopte une politique de solidarité envers le Pérou, ce qui l'amène à déclarer la guerre à l'Espagne en 1865. Après plusieurs batailles navales favorables au Chili et le bombardement de Valparaiso en mars 1866, la flotte espagnole quitte les eaux nationales. Maximiano contribue à l'effort de guerre par des donations d'argent. Mais c'est surtout comme envoyé secret du gouvernement qu'il participe à la guerre, puisqu'il est mandaté aux Etats-Unis pour acheter des bateaux de guerre alors que le droit international de l'époque interdit la vente d'armes aux pays belligérants. C'est ainsi qu'il entame en 1866 des négociations en vue d'acquérir le *Dundemberg* pour la somme de 2.500.000 pesos, mais le gouvernement chilien se rétracte au dernier moment à cause des réclamations du gouvernement péruvien, qui ne voit pas cet achat d'un bon œil. Maximiano passe alors en Angleterre, où il négocie auprès du gouvernement anglais un prêt de 200.000 livres dont il se porte lui-même garant. En remerciement, il est nommé ministre plénipotentiaire du Chili en Angleterre, charge qu'il refuse, probablement parce que la gestion de ses affaires ne lui aurait pas permis de s'absenter plus longtemps du Chili.

A son retour, il renoue avec ses activités économiques, toujours en collaboration avec son beau-père, avec lequel il fonde en 1866 la « Compañía de Gas de Santiago », destinée à l'approvisionnement de la capitale.

Malgré son intense vie professionnelle, Maximiano ne vécut pas hors de la sphère politique chilienne. De tendance conservatrice, il fut en effet député d'Osorno entre 1858 et 1861, député de Vallenar entre 1870 et 1873, sénateur de la même ville entre 1873 et 1876 et sénateur d'Arauco entre 1876 et 1882.

Le 9 mars 1871, Maximiano se remarie avec Carmen Valdés Ureta, fille du gouverneur de Valparaiso. Le couple part immédiatement en Europe en lune de miel, accompagné des enfants de Maximiano. Ce départ permet surtout à Maximiano de ne pas avoir à choisir entre son beau-père et son frère, Federico Errázuriz Zañartu, lors des élections présidentielles de cette année, remportées par son frère. Malheureusement, sa jeune femme meurt dès le 12 juin 1872, quelques jours après le retour de la famille à Santiago.



Carmen Valdés Ureta. c.1871.
Archives Carmen Errázuriz Ed.

Maximiano entreprend alors la construction d'une nouvelle demeure à Santiago, sur l'Alameda, connue sous le nom de « palais Errázuriz » et actuellement occupé par l'Ambassade du Brésil. Mais la somptueuse demeure ne sert que très peu de temps de cadre de vie aux Errázuriz, puisqu'elle est vendue en 1886 à Ramón Cruz Moreno. Cette décision de vendre le palais fut plutôt mal acceptée par les enfants de Maximiano, particulièrement par Rafael qui est le seul à ne pas avoir formé sa propre famille à cette date et qui y vit un signe de dissolution de leur famille. Ainsi, il écrit à son père en novembre 1883, après que la décision ait été prise de vendre le palais, que l'annonce de « *la vente de la maison (...)* [lui] *causa une très douloureuse surprise* » et qu'il ressentait cruellement « *le manque d'un foyer* » du à l'absence d'une « *mère qui est le centre de la famille* »¹⁹⁴.

Retiré dans sa propriété de Panquehue, où il avait fondé en 1870 la vigne « Panquehue Errázuriz », d'une superficie de 300 hectares de vignoble, Maximiano y vit de manière ascétique (sa fille Amalia écrit: « *je peux déclarer que la vie de mon père à Panquehue était celle d'un saint* »¹⁹⁵), se consacrant aux travaux viticoles et essayant d'améliorer les conditions de vie de ses *inquilinos*. Ainsi, toujours selon Amalia, il visite tous les jours « *la maison de ses inquilinos. Ces demeures, construites par lui, formaient un quartier important ; chacune d'entre elles faisait l'objet de sa complète attention. Il exigeait de ses locataires le rangement et la propreté de la petite possession et distribuait prix et bonifications à ceux qui l'avaient arrangée* ».

¹⁹⁴ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à son père Maximiano Errázuriz, 21 novembre 1883, AN, AEU, vol.3, fs.200-205 (« *la venta de la casa (...)* *causó una sorpresa muy dolorosa* » ; « *la falta de hogar* » ; « *unamadre, que es el centro de la familia* »).

¹⁹⁵ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.96 (« *puedo declarar que la vida de mi padre en Panquehue era la un santo* »).

avec le plus de propreté et d'agrément »¹⁹⁶. Il soigne aussi les malades, même durant les épidémies de cholera et de variole (en 1888, « *il visita et prit soin des malades de l'horrible épidémie* » au point qu'il tomba lui aussi malade, même s'il en réchappa¹⁹⁷, et en 1890, « *il allait chercher chez lui chaque victime du fléau* »¹⁹⁸), faisant installer un hôpital, un dispensaire, un refuge pour les enfants et un lazaret, et faisant venir des religieuses pour le seconder dans sa tâche¹⁹⁹. Il veille aussi à l'amélioration de l'éducation, faisant construire une école, de même qu'une église, qu'il donne à l'Eglise pour qu'elle lui confère le statut de paroisse.

Finalement, épuisé par les conséquences de la maladie, mais aussi par les privations qu'il s'impose²⁰⁰, Maximiano meurt le 17 novembre 1890, à Panquehue, accompagné de son fils Rafael et de sa belle-fille Elvira, ses autres enfants se trouvant alors en Europe. Il est enterré dans l'église de Panquehue (d'où ses restes sont transférés en 1906 vers le mausolée des Subercaseaux Errázuriz dans le cimetière catholique²⁰¹), où l'archevêque Mariano Casanova vient en personne célébrer son oraison funèbre, vantant ses innombrables vertus de chrétien et de patriote, sa vie et sa mort exemplaires, et qu'il termine par ses mots : « *Adieu, sincère catholique ! Ta mère l'Eglise te bénit et te décore avec tous ses trésors pour que tu te présentes riche en mérites devant Dieu. (...) Adieu, au nom de tous ceux que tu as aimés de ton vivant, et dont les larmes révèlent la profondeur de leur amour et constituent à leur manière ton éloquent éloge ! (...) Que Dieu envoie à ta rencontre les apôtres et les confesseurs, les martyrs et les vierges et que, purifié par les mérites de Jésus Christ, tu sois digne d'entrer au Paradis !* »²⁰².

¹⁹⁶ *Ibid.* (« *las casas de sus inquilinos. Estas habitaciones, construidas por él, formaban una importante población; cada una de ellas era objeto de su vigilancia solícita. Exigía de sus moradores el buen orden y aseo de la pequeña posesión y obsequiaba premios y gratificaciones a los que la sabían conservar con mayor limpieza y agrado* »)

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.97 (« *visitó y cuidó a los enfermos de la horrible epidemia* »).

¹⁹⁸ Carmen Valle, *Don Maximiano*, *op.cit.*, p.186 (« *iba a recoger en su vivienda cada uno que caía víctima del flagelo* »).

¹⁹⁹ *Ibid.*, p.169.

²⁰⁰ Selon les témoignages recueillis par Blanca Subercaseaux, Maximiano Errázuriz porte des cilices autour de la taille, qui lui sont retirés par Evaristo Gandarillas, qui l'assiste sur son lit de mort. *Ibid.*, p.186 et 192.

²⁰¹ *Ibid.*, p.203.

²⁰² Oraison funèbre prononcée par Mg. Casanova, citée par Carmen Valle, *Don Maximiano*, *op.cit.*, p.196-200 (« *¡Adiós, católico sincero! Tu madre la Iglesia te bendice y te adorna con todos sus tesoros para que te presentes rico en meritos delante de Dios. (...) Adiós, en nombre de todos los que amaste en vida, y que con sus lagrimas están revelando cuanto te amaban y hacen a su manera tu elocuente elogio! (...) Que envíe Dios a tu encuentro a los apóstoles y confesores, a los mártires y a las vírgenes y que, purificado por los meritos de Jesucristo, merezcas entrar al Paraíso!* »).

2. LES ERRAZURIZ URMENETA (1860-1930)

Nous allons maintenant introduire les personnages principaux de cette étude, à savoir les quatre frères et sœur Errázuriz Urmeneta, à travers les principaux événements de leur vie et une esquisse de leur caractère, quand ils ont été décrits par leurs contemporains. Nous les présenterons individuellement et par ordre de naissance (José Tomas, Guillermo, Amalia et Rafael), en incluant leur famille proche (conjoint et enfants) et un arbre généalogique.

Entre 1860 et 1930, le Chili que connaissent les Errázuriz Urmeneta est confronté à des changements de grande envergure, qui révolutionnent le pays rural dans lequel ils étaient nés. Au niveau politique, en premier lieu, les années 1860 appartiennent encore au modèle mis en place par Diego Portales, c'est-à-dire un Etat fort et capable de discipliner l'élite, même si l'appareil politique et administratif est en très grande partie entre les mains de cette élite. Ce modèle, qui est peu à peu remis en cause, est définitivement mis à mort par la guerre civile de 1891, qui instaure un régime parlementaire qui durera jusqu'à l'élection d'Arturo Alessandri en 1920, qui conduit au retour à un régime présidentiel et à l'incorporation à la scène politique de nouvelles couches de la population. Au niveau économique, la période 1860-1930 est marquée par l'entrée du Chili sur le marché mondial, notamment grâce à l'exploitation de ses ressources minières (or, argent, cuivre) et du salpêtre (pour lequel le Chili entre en guerre contre le Pérou et la Bolivie entre 1879 et 1883, ce qui lui permet de récupérer deux provinces au nord de son territoire, riches en salpêtre). Cependant, c'est aussi une période sujette à des crises, parmi lesquelles on peut compter crises économiques et crises boursières, mais aussi la Première Guerre Mondiale, et qui affectent d'autant plus l'industrie nationale que cette dernière est encore une proto-industrie ou « industrie artisanale », ce qui la rend peu compétitive. Au niveau social, la configuration de l'élite de 1860 va demeurer sensiblement la même jusqu'en 1920, quand l'irruption de la modernité vient bouleverser l'ordre établi. L'élite se voit alors obligée d'accepter dans ses rangs de nouveaux entrants, souvent à cause de leurs succès économiques et du déclin des valeurs de l'élite traditionnelle. D'un autre côté, cette élite, de par l'augmentation de sa fortune, va développer un nouveau mode de vie, imité des pratiques de l'aristocratie européenne et basée sur le luxe et l'ostentation, ce qui va les démarquer des autres couches de la population, mais va aussi générer des critiques et la diminution des fortunes. Tous ces changements ont eu une influence décisive sur les choix de vie des Errázuriz Urmeneta, qu'ils les aient vus d'un bon ou d'un mauvais œil, transformant radicalement la société qui les avait vus naître et les obligeant à s'adapter sous peine de perdre les conditions de leur appartenance à l'élite.

A) José Tomas Errázuriz (1856-1927) et Eugenia Huici (1860-1949).

José Tomas Errázuriz, l'aîné des quatre enfants de Maximiano et Amalia, naît le 22 novembre 1856 à Guayacán, où ses parents administrent les biens de la famille, en particulier les mines de cuivre. Très tôt, il manifeste le désir de consacrer son activité à la peinture. Après avoir vaincu les réticences de son père, il semble qu'il étudie sous la direction de Sargent²⁰³, puis sous celle d'Humbert y Giroez à Paris.

Le 6 juin 1879, il épouse Eugenia Huici Argüedas²⁰⁴, née le 15 novembre 1860 à La Calera, où sa famille possède une hacienda. Eugenia, que l'on surnomme déjà « El Sol de Santiago », devient quelques années plus tard la coqueluche de la bonne société parisienne, où elle est connue comme « La belle chilienne ». Dépensière, extravertie et sûre d'elle, Eugenia est une véritable femme du monde, qu'Inés Echeverría décrit comme étant « *très jolie, elle avait une figure bien coupée avec des yeux obscurs et ingénus d'enfant sage et un petit nez bien proportionné. Son charme féminin affleurait dans son être au travers de sa bonté, élégance et grâce spontanée, libre de clichés. On sentait qu'elle vivait librement et en conformité avec sa nature, très occupée du culte à sa beauté et avec un gout exquis et original qui transparaisait dans sa toilette et dans tout ce qui l'entourait* »²⁰⁵. Si cette description correspond bien aux portraits photographiques que nous en possédons, le portrait moral que donne d'elle Inés Echeverría est intéressant car il décrit une femme qui ne prête pas grande attention aux conventions de son époque, une femme peut-être en avance sur son temps (« moderne » dans un certain sens) et que sans doute Inés aurait aimé imiter. Sa description laisse aussi transparâître une image plus négative, celle d'une femme – enfant, occupée d'elle-même et de ses plaisirs, peut-être un peu égoïste. Ce mélange est ce qui fait sans doute le charme de la jeune femme.



Eugenia Huici, c.1895, Paris.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

²⁰³ Entrevue avec Jaime Errázuriz Zañartu, Santiago, 17 avril 2007.

²⁰⁴ AAS, Iglesia del Sagrario, Santiago, Libro de matrimonios, 1879, vol.13, fs. 351.

²⁰⁵ Inés Echeverría Bello, *op. cit.*, p.127 (« *muy linda, tenía una carita bien cortada con ojos oscuros ingenuos de niño bueno y naricilla bien proporcionada. Su encanto de feminidad afloraba en todo su ser en bondad, elegancia y gracia espontanea, fuera de clichés. Se la sentía vivir libremente conforme a su naturaleza, muy preocupada del cultivo de su belleza y con gusto exquisitamente original en su arreglo* »).

José Tomas, au contraire, est réservé et taciturne, à l'image du gentleman digne et sérieux de ce portrait, dont la pose et la mise en scène sont en accord avec les conventions de l'époque, par exemple la canne, qui est un des symboles utilisés dans les portraits pour représenter un certain niveau socio-économique, au même titre que peut l'être le chapeau haut de forme. Quant au faux rocher, il est l'un des nombreux accessoires dont dispose le photographe pour créer une ambiance en rapport avec la personnalité du client, mais aussi avec ce que dernier veut projeter au reste de la société. En ce sens, ce portrait de José Tomás est donc une déclaration au monde, en tant que gentleman dans le style anglais. Mais il ne garde pas toujours sa bonne tenue et s'anime même à danser en présence de ses proches, comme nous le décrit Julio Subercaseaux : « *Un autre des commensaux qui égayait les réunions était José Tomas Errázuriz Urmeneta (...) Il avait un aspect un peu sévère, plutôt silencieux. Avec nous, au contraire, il était un compagnon joyeux et amusant. Grand danseur, il exécutait parfois des danses grotesques et inimaginables, avec un casque de cheveux qui lui arrivait aux oreilles* »²⁰⁶.



José Tomás Errázuriz Urmeneta.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

Dès son mariage, le couple s'embarque vers l'Europe pour sa lune de miel, puis revient brièvement au Chili avant de s'installer définitivement à Paris et à Londres. José Tomas ne reviendra pas au Chili, puisque comme il l'écrit en 1894, « *je ne désire pas revenir au Chili et chaque jour je me désillusionne plus de notre pauvre pays* »²⁰⁷. Il est sans doute le moins attaché au Chili, peut-être en ce sens le moins « patriote » ou le plus cosmopolite de toute la fratrie, puisque les autres, malgré leur éloignement physique d'avec leur patrie, ne perdent jamais de vue l'importance émotionnelle et sociale qu'elle revêt pour eux. En ce sens, et à l'instar de sa femme, il est sans doute un très bon exemple de ces « transplantados » (transplantés) décrits par l'écrivain Alberto Blest Gana dans son roman éponyme, publié en 1904, et dont

²⁰⁶ Julio Subercaseaux, *op. cité*, p.152 («*Otro comensal que daba mucha alegría a las reuniones era José Tomas Errázuriz Urmeneta (...) Tenía un aspecto un tanto adusto, más bien callado. Con nosotros, en cambio, era el compañero alegre y divertido. Gran bailarín, ejecutaba a veces unos bailes grotescos inimaginables, con un sombrero de pelo que le llegaba hasta las orejas*»).

²⁰⁷ Lettre de José Tomas Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, 8 juillet 1894, AN, AEU, vol.8, fs.107-108 («*a Chile no deseo volver y cada día me desengaño más de nuestro pobre país* »).

un des personnages synthétise l'essence : « *Nous, les transplantés d'Amérique Latine, (...) nous sommes des êtres apatrides. Nous avons quitté notre pays trop jeunes pour l'aimer et nous nous sommes éduqués dans l'autre comme des étrangers, sans y pénétrer. Nous sommes l'écume de ce grand courant qui s'illumine avec les feux de la fête parisienne et qui s'évanouit comme les bulles de cette écume, sans laisser de trace* »²⁰⁸. José Tomás meurt d'ailleurs en Angleterre le 1^{er} avril 1927, les journaux de la capitale chilienne mettant en avant son « grand tempérament artistique » qui lui permit d'obtenir des « triomphes justes et mérités »²⁰⁹. Eugenia, quant à elle, revient après la fin de la 2^{de} Guerre Mondiale, ruinée, et meurt le 26 novembre 1949 à Santiago suite à un accident de voiture. Les journaux soulignent, dans son cas, « *la beauté sous toutes ses formes, cœur charmant, intelligence, artiste, inspiratrice de musiciens, peintres, décorateurs, raffinements et élégances* »²¹⁰, mettant en avant non seulement son succès mondain et son rôle de mécène, mais aussi les dernières années de sa vie où, confrontée à la pauvreté, elle cherche refuge dans sa foi. Selon Matias Errázuriz, un cousin de son mari qui l'assiste dans ses derniers moments, ses dernières paroles sont : « *je meurs comme je voulais mourir. Tout le reste est vanité, vanité* »²¹¹.

Durant leurs longues années en Europe, les Errázuriz Huici habitent tout d'abord à Paris, avant de déménager à Londres, ce qui suscite des tensions dans le couple, puisqu'Eugenia aurait préféré rester à Paris, et occasionne finalement de longues séparations. Mais le

²⁰⁸ « *Nosotros los trasplantados de Hispanoamérica (...) somos los seres sin patria. Hemos salido de nuestro país demasiado jóvenes para amarlo y nos hemos criado en éste como extranjeros, sin penetrarlo. Somos la espuma de esta gran corriente que se ilumina con el brillo de la fiesta parisense y se va desvaneciendo como los globulillos de esa espuma, sin dejar rastro de su paso* ». Alberto Blest Gana, *Los transplantados*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1993, p.263. Le titre de l'œuvre fait référence à la situation de quelques chiliens dont l'active vie mondaine les conduit jusqu'aux cercles de la noblesse européenne. Publié pour la première fois à Paris en 1904, le roman est publié sous forme de feuilleton l'année suivante dans le journal *El Ferrocarril* de Santiago.

²⁰⁹ *El Diario Ilustrado*, Santiago, 2 et 3 avril 1927.

²¹⁰ *El Diario Ilustrado*, Santiago, 27 novembre 1949 et *El Mercurio*, Santiago, 27 novembre 1949 (« *la belleza en todas sus formas, corazón encantador, inteligencia, artista, inspiradora de músicos, pintores, decoradores, refinamientos y elegancias* »).

²¹¹ « *Me muero como quería morir. Todo lo demás es vanidad, vanidad* » (REF)

couple semble avoir eu des problèmes bien avant, accentués par les dettes d'Eugenia, que José Tomas a bien du mal à contrôler, et à la grande différence de leurs caractères, ce qui les conduit à se séparer vers 1915. Inés Echeverría écrit que, vers 1900, « *les relations entre eux étaient celles de deux personnes connues qui se respectent et qui doivent vivre ensemble. La flamme de la passion qu'il apporta au mariage s'était éteinte et la sienne ne s'était jamais réveillée* »²¹².

Une seule chose pourrait pourtant les rapprocher : l'amour de l'art. José Tomas obtient en effet un certain succès avec ses tableaux, qu'il présente tout d'abord au Salon de Santiago entre 1877 et 1888, puis au Salon de Paris entre 1887 et 1889. Il obtient ainsi une première médaille au Salon Officiel de Santiago de 1877, une seconde médaille l'année suivante, et de nouveau une première médaille en 1888. Mais son vrai grand triomphe est l'obtention d'une « mention d'honneur » au Salon de Paris en 1888, avec son tableau « Sur les dunes au printemps », récompense qui est saluée par la presse chilienne comme une gloire nationale. Sans doute cette médaille permit-elle à José Tomas d'asseoir sa réputation au Chili, mais il est difficile d'évaluer l'impact qu'elle eut en Europe.

Mais le véritable « succès » du couple se trouve être finalement Eugenia, dont le bon goût est reconnu et qui est la muse et la mécène de Pablo Picasso, Igor Stravinsky, Jean-Michel Frank, Blaise Cendrars, Arthur Rubinstein, ainsi que l'amie de Sergei Diaghilev et Cecil Beaton. Ainsi, ce qui aurait pu rapprocher le couple est ce qui finit par l'éloigner : la compétition entre eux et la « victoire » d'Eugenia ont certainement été trop lourds à porter pour José Tomas, éclipsé par sa femme, au point que, selon certains mémorialistes, la presse ne le désignait que comme « le mari de la belle madame Errázuriz »²¹³ et que sa mention d'honneur n'aurait été que le résultat du charme de sa femme²¹⁴.



José Tomás Errázuriz,
Au printemps sur les dunes. 1888.

²¹² Inés Echeverría Bello, *op. cité*, p.132 (*“las relaciones entre ellos eran la de dos conocidos que se respetan y tienen que vivir juntos. La llama pasional que él llevó al matrimonio se había extinguido y a ella no se le había despertado pasión alguna”*).

²¹³ Inés Echeverría Bello, *op. cité*, p.127-129.

²¹⁴ *“Resultó que ese año fue premiado el salón de Paris, y para felicitarlo se le dio una gran comida en casa de mi tía Emiliana, donde se le coronó de laureles, y donde, Carlos Concha, al ofrecerle la*

José Tomás et Eugenia ont cependant trois enfants : Carmen (1881-1975), Maximiano (1886-1940) et Maria (1890), dite Baby²¹⁵. L'aînée, Carmen, se marie le 22 février 1909 avec l'écossais George Randolph Ogilvie-Grant, un des petits-fils de Lord George Henry Ogilvie-Grant, comte de Seafield. Elle passe la plus grande partie de sa vie en Angleterre, laissant une fille (Hester) et un fils (Anthony), qui meurt en bas âge. Quant à Maria, la cadette, elle se marie avec Eugenio Errázuriz Herreros, avec lequel elle n'a pas d'enfant, reportant son affection sur ses neveux.



Carmen et María Errázuriz Huici, 1896, Londres.

Archives Carmen Errázuriz Edwards.

Maximiano, né le 11 février 1886 à Paris²¹⁶, se marie avec Blanca Zañartu Luco en septembre 1913. Vers 1920, ils partent vivre en France, à Biarritz, puis rentrent au Chili vers 1931, après le Krach de 1929, durant lequel Maximiano perd sa fortune. Au retour, c'est Blanca qui fait vivre la famille grâce à l'exploitation des terres qui lui restaient près de Rancagua. Maximiano, quant à lui, est incapable de prendre en charge sa famille, handicapé certainement par l'éducation de gentleman qu'il a reçue, aux dires de son petit-fils qui avance cette hypothèse pour expliquer son incapacité à subvenir aux besoins de sa famille²¹⁷, et meurt en 1943. Il laisse quatre fils : Maximiano, Ignacio, Jaime et Canuto.



Maximiano Errázuriz Huici, 1889, Paris.

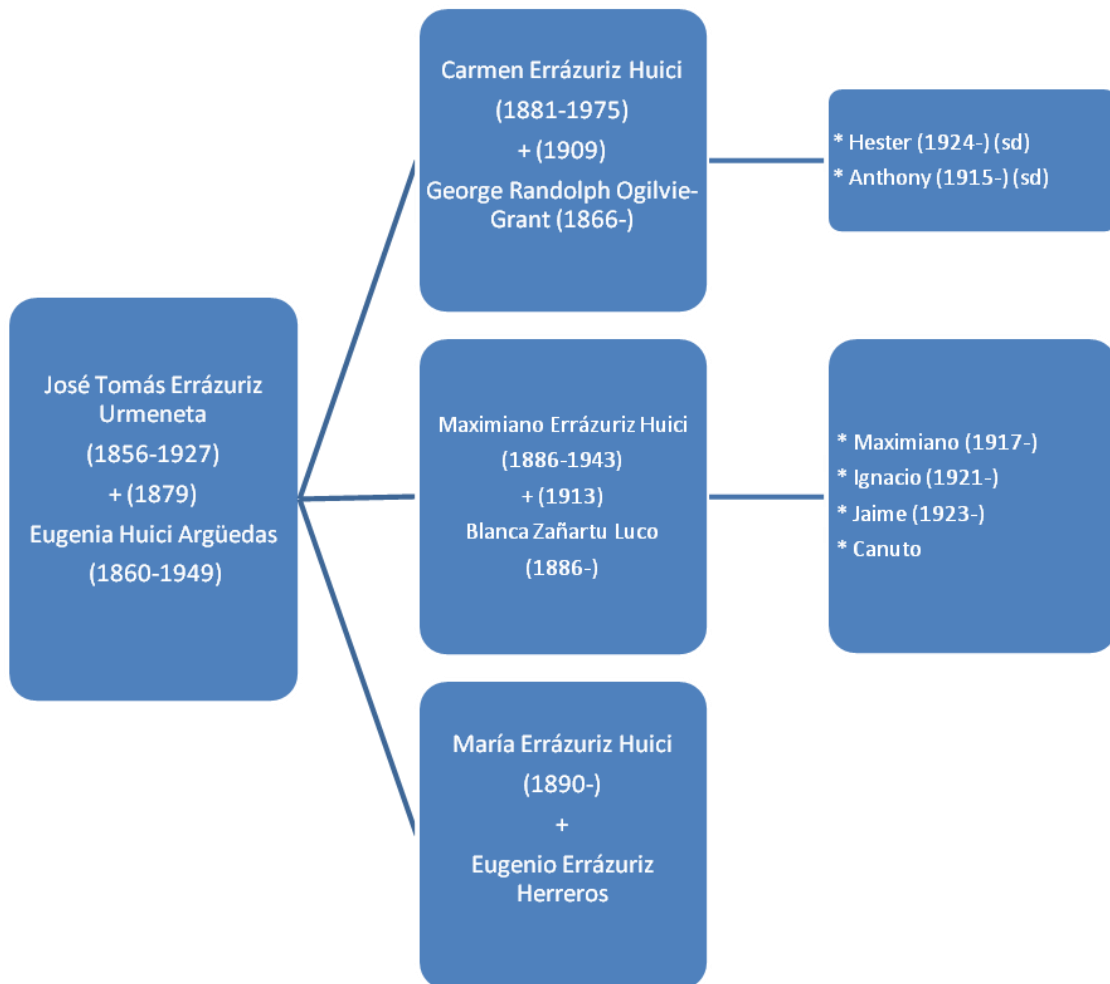
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

manifestación, le dijo: "Que el triunfo no se le debía a sus méritos, sino al hecho de ser casado con la mujer más bonita de Paris". In Julio Subercaseaux, *op. cit.*, p.152.

²¹⁵ Les informations concernant les trois frères et sœurs Errázuriz Huici proviennent de l'entrevue avec Jaime Errázuriz Zañartu, un des fils de Maximiano, réalisée à Santiago le 17 avril 2007.

²¹⁶ Acte de naissance de Maximiano Errázuriz Huici, 8^{ème} arrondissement, Paris, 14 février 1886.

²¹⁷ Entrevue avec Jaime Errázuriz Zañartu, réalisée à Santiago le 17 avril 2007.



GENEALOGIE DES ERRAZURIZ HUICI

B) Guillermo Errázuriz (1857-1895) et Blanca Vergara (1866-1955)

Guillermo naît le 28 septembre 1857 à Guayacán²¹⁸. Sa sensibilité d'artiste, qu'il manifeste par des poèmes publiés dans sa jeunesse dans la *Revista de Artes y Letras*²¹⁹, est réprimée par son père, qui aimerait le voir se dédier à la gestion de la fortune familiale. Sans doute le fait que son frère aîné ait décidé de se consacrer à la peinture a été pour beaucoup dans le poids des affaires qui retombe sur ses épaules, mais aussi dans le choix d'étudier le droit (il prête serment en tant qu'avocat en 1878).

En février 1884, alors qu'il est député conservateur d'Ovalle, le fief économique et politique de la famille, il s'embarque pour l'Europe en compagnie de sa sœur et de son beau-frère. C'est durant son séjour là-bas qu'il fait la connaissance de Blanca Vergara Alvarez, la fille de Francisco Vergara Echevers, un des ministres de la Guerre durant la Guerre du Pacifique (1879-1883). La jeune fille, encore très jeune puisqu'elle n'a que 16 ans quand ils se rencontrent, est une très riche héritière. C'est sans doute pourquoi Guillermo, très épris, est si anxieux de recevoir le consentement du père de Blanca, resté au Chili, et qui se fait longuement attendre²²⁰. A cela s'ajoute le fait que le frère cadet de Guillermo, Rafael, s'est lui aussi enthousiasmé pour Blanca, ce qui jette un froid entre les deux frères, obligés de s'expliquer sur ce point avec leur père²²¹.



Blanca Vergara.
Archives municipales de Viña del Mar.

²¹⁸ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdivieso à Rafael Errázuriz Urmeneta, 27 septembre 1890, AN, AEU, vol.3, fs.343: "No mando a Guillermo, aunque mañana sea su cumpleaños. Entera sus 33".

²¹⁹ Dans cette revue, il publie "Los ideales", "En un alero", "A vísperas", dans les volumes VI y VII de 1886.

²²⁰ Dans une lettre, non datée mais probablement de la fin 1884 ou du début 1885, il écrit à Francisco Vergara: "¿Sería imposible si Ud. no hubiera de venir antes del mes de mayo, que nos casáramos tan pronto como se tuviera su consentimiento y que partiendo enseguida, a pesar de lo duro que sería dejar en ese tiempo a Doña Mercedes acompañada solo de Salvador, nos juntáramos con Ud. en Chile en abril? ¿No podría la misma Doña Mercedes decidir el asunto aquí según las circunstancias se presentaran?" (Archives de Blanca Vergara Klickmann).

²²¹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, 24 septembre 1884, AN, AEU, vol.3, fs.226-230.

Guillermo et Blanca se marient finalement à Paris vers mai 1885, entreprenant leur voyage de retour au Chili peu après. Guillermo se consacre alors à la gestion de l'entreprise familiale à Guayacán, où il développe une tuberculose. Pour contrecarrer l'avancée du mal, Guillermo s'embarque avec sa famille pour La Paz au début de l'année 1889, où il occupe la fonction de consul général du Chili²²². Ils reviennent au Chili à la fin de l'année 1890 et s'installent sur leur propriété de « Lo Hermida », près de Santiago. Mais Guillermo continue son travail à Guayacán, ce qui provoque une recrudescence de sa maladie. Il finit par s'éteindre le 20 avril 1895 à « Lo Hermida », entouré de sa femme et de ses cinq enfants (Hugo, Manuela, Amalia, Guillermo y Blanca)²²³.



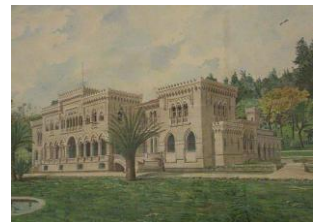
Guillermo Errázuriz, La Paz, 1889.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

Blanca, tout comme elle a été une jeune mariée, est une jeune veuve. Née le 20 janvier 1866, elle a 29 ans à la mort de son mari. Cependant, et malgré le grand amour qui semble avoir uni le couple, Blanca est une femme avec un très fort caractère qui ne se laisse pas abattre. A la fin de l'année 1895, elle part donc avec ses enfants pour l'Europe, où elle séjourne à Paris et à Londres. A la fin de l'année 1897, elle est de retour au Chili²²⁴, où elle s'installe à Viña del Mar, sur les terres de sa famille, fondatrice de la ville.



Les Errázuriz Vergara, Santiago, 1895.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

Peu après le tremblement de terre qui secoue la région de Valparaíso en août 1906, le palais où vit la famille est détruit. Blanca entreprend alors la construction d'un nouveau palais, sous la direction de l'architecte italien Ettore Petri. Il est inauguré en 1910 et sert de Musée des Beaux-Arts à la ville de Viña del Mar depuis 1941.



Dessin de Petri, Quinta Vergara.

Blanca meurt le 8 février 1955 à Valparaíso, âgée de 89 ans²²⁵. De ses cinq enfants, aucun ne semble avoir échappé à la tragédie. Hugo, l'aîné, mourut à 11 ans d'une chute de cheval (1886-1898). Manuela (1887-1959) devint religieuse clarisse au couvent de Nuestra Señora de la Victoria à Santiago puis participe à la fondation du couvent de Santa

²²² Il est nommé Consul le 4 janvier 1889. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Santiago, Fond Bolivie, vol.53.

²²³ "El Ferrocarril", Santiago, 21 avril 1895.

²²⁴ Lettre de José Tomás Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, Londres, 22 décembre 1897, AN, AEU, vol.8, fs.147-148: "He tenido buenas noticias de Blanca por tu carta y de carta de Amalia no directas, me alegro mucho que esté contenta en Chile".

²²⁵ Archivo del Registro Civil, registro de defunciones de la circunscripción de Quilpué del departamento de Valparaíso, inscripción N.32, 1955.

Clara à Pucón dans les années 1940, couvent où elle meurt en 1959²²⁶. Quant à Amalia (c.1890-c.1950), elle demeure célibataire et vit à Viña del Mar, avec pour seule passion les chevaux²²⁷.

La benjamine, Blanca, se marie très jeune avec un milliardaire américain, John de Saulles, dont elle a un enfant, John (1912-1940). Mais les relations du couple se dégradent très rapidement, ce qui les conduit à divorcer en 1916, après cinq ans de mariage. Le 3 août 1917, Blanca **se rend** à la maison de son ex-mari, décidée à réclamer ses droits sur son enfant, que son mari semble avoir refusé de lui rendre malgré la décision de la Cour de leur accorder la garde partagée. Devant son refus, elle pointe son arme sur lui et tire cinq fois. Immédiatement arrêtée, elle est conduite à la prison du comté de Nassau. S'ouvre peu après un procès qui fait la une des journaux de l'époque. Blanca devient rapidement la coqueluche de la presse, ainsi que la championne des suffragettes, qui voient en elle une victime du machisme de la société nord-américaine. Elle est finalement acquittée à l'unanimité le 1^{er} décembre 1917 par un jury exclusivement masculin. Après cet épisode, Blanca s'installe à San Francisco, avant de partir au Japon en mars 1918. Un an plus tard, en avril 1919, elle est de retour au Chili et s'installe à Viña del Mar chez sa mère²²⁸. Malgré son lourd passé, elle se remarie en 1921 avec Fernando Santa-Cruz Wilson. Cependant, la jeune femme ne retrouve jamais l'équilibre perdu et le 20 mai 1940, elle est retrouvée morte chez elle, certainement après s'être suicidée²²⁹.



Dessin publié par le *New-York Times*, 1917.

²²⁶ Les quelques références à Manuela ont été extraites du livre de Margarita Valdés, *Fray Francisco Valdés Subercaseaux. Misionero de la Araucaria y primer Obispo de Osorno*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1985, p.78-81.

²²⁷ Les quelques informations à propos d'Amalia proviennent d'un entretien avec Solange et Barbara Philipps Errázuriz, réalisé à Santiago le 22 décembre 2006: "*La Amalia, la otra hija de Blanca Vergara, nunca se casó. Era muy extraña. (...) Adoraba los caballos. Tenía una casa que estaba pegada a la quinta Vergara. La casa, era un desorden, una suciedad, (...) lo único que veías arriba de la escalera, eran las monturas, los estribos. Ella siempre se vestía de negro. Simpática con los que quería. Yo me acuerdo de haber estado en esta casa, con ella, y haberla escuchado reírse, pero no era así con todo el mundo.*"

²²⁸ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 26 avril 1919, AN, AEU, vol.19, fs.105-107: "*La semana pasada llegaron de Buenos Aires la Amalia y Blanquita Errázuriz. (...) Están en Viña.*"

²²⁹ Archivos del Registro Civil, registro de defunciones, circunscripción de Viña del Mar, inscripción N.296, 1940.

Le dernier des Errázuriz Vergara, Guillermo, naît le 12 juin 1892 à Santiago²³⁰. Il se marie le 27 juillet 1913 avec Maria Edwards Mac-Clure (1872-1972), qui provient d'une des familles chiliennes les plus riches et les plus conservatrices de l'époque²³¹. Le couple part immédiatement pour Paris, où Maria accouche d'un premier enfant, mort-né, en juin 1914²³². Il est suivi d'une fille, Angelica, née le 7 décembre 1916 à Londres. En 1919, le couple est de retour au Chili, où leur union est déjà menacée. Maximiano Errázuriz Valdés, leur cousin, écrit en effet que « *le mariage de Billy et de Mari menace de se gâter car il aime trop le champagne et pas assez son foyer* »²³³. Mais c'est à Paris, en 1922, qu'éclate le drame. Guillermo y rencontre en effet Peggy Hopkins Joyce, une actrice américaine, dont il tombe amoureux. Devant la froideur de la jeune femme, Guillermo se suicide le 30 avril 1922. Maria reste alors en Europe, où elle se remarie quelques années plus tard avec l'écrivain Jacques Feydeau. Durant la 2^{de} Guerre Mondiale, elle participe au sauvetage d'enfants juifs, ce qui lui vaut d'être faite Chevalier de la Légion d'Honneur en 1953 et de recevoir post-mortem, en novembre 2006, la décoration de « Juste des Nations » décernée par le Yad Yashem, la plus haute autorité israélienne chargée de préserver la mémoire des martyrs et des héros de l'Holocauste²³⁴.

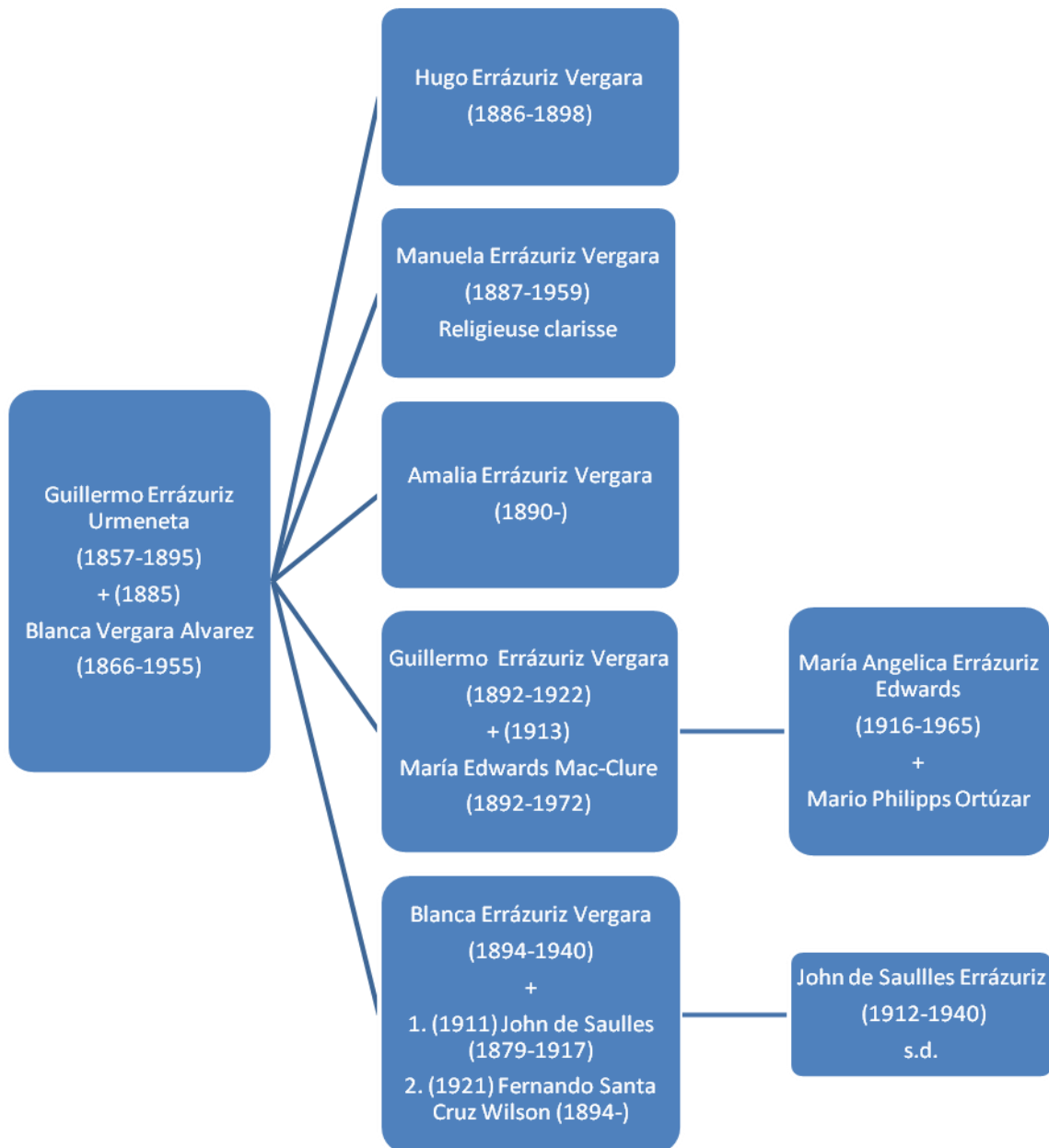
²³⁰ Archivos del Registro Civil, Santiago, registro de nacimientos, circunscripción de La Recoleta, inscripción 556B, 1892.

²³¹ AAS, Parroquia del Sagrario, Libro de matrimonios, vol. 15, fs. 786.

²³² Lettre de Bernarda Bravo de Larraín a Ana del Campo de Larraín, Paris, 9 juin 1914, Archivo Ricardo Larraín Bravo, UDP.

²³³ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Anita Errázuriz Valdés, Panquehue, 22 mars 1919, AN, AEU, vol.19, fs.67-72 ("*El matrimonio de Billy y María amenaza enturbiarse porque él ha salido demasiado aficionado al champagne y poco a su casa*").

²³⁴ "Maria Edwards Mac Clure, Justa entre las Naciones", In *El Mercurio*, Santiago, 5 novembre 2006.



GENEALOGIE ERRAZURIZ VERGARA

C) Amalia Errázuriz (1860-1930) et Ramón Subercaseaux (1854-1937).

Amalia naît le 31 mai 1860 à Guayacán²³⁵. Son enfance est perturbée par la mort de sa mère en 1861, puis par la mort de sa belle-mère en 1872, après seulement quelques mois de mariage. Mais l'enfant n'est pas laissée à elle-même puisque son père l'a d'abord confiée pendant trois ans au collège du Sacré Cœur à Santiago, avant d'engager Miss Frances Young, une institutrice anglaise qui avait été auparavant au service de la famille polonaise du prince Sapieha, dont elle avait éduqué les filles Léonie et Pélagie, et qui se révèle être à la fois un grand professeur, une amie et une mère pour Amalia.

D'abord tentée par la vie monacale, Amalia finit cependant par se marier le 6 juin 1879 avec Ramón Subercaseaux Vicuña²³⁶, qu'elle a connu quelques années auparavant, encore enfant. Fils de Ramón Subercaseaux Mercado (1787-1859), sénateur de la République et homme d'affaire, et de Magdalena Vicuña Aguirre (1817-1913), le jeune homme est né le 10 avril 1854 à Valparaíso, cadet d'une fratrie de 14 enfants. Après avoir tenté suivre des études de droit, pour lesquelles il ne sent aucun goût, il part compléter son éducation en Europe entre 1874 et 1876. A son retour, il s'engage dans la vie politique, dans les rangs du Parti Conservateur, et est élu député suppléant de la région d'Angol en 1879. En 1880, Ramón et sa toute jeune épouse partent en Europe, où ils restent jusqu'à fin 1881.

Durant ce séjour naît leur premier enfant, Pedro, à Rome, en décembre 1880, mais surtout ils évoluent dans le monde artistique, ce qui permet à Ramón, peintre amateur, de faire la connaissance de John Sargent, qui réalise un portrait d'Amalia très remarqué au Salon de Paris de 1880.

De 1881 à 1887, Amalia et Ramón vivent au Chili, où leur famille se voit augmentée par l'arrivée de Luis (1882), puis de Francisco Javier (1884), Emiliana (1886) et Blanca (1887)²³⁷. Peu après la naissance



Amalia Errázuriz, 1873.



Ramón Subercaseaux, Paris, c.1880.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

²³⁵ AAS, Parroquia de San Pedro, Guayacán, Libro de bautismos, vol.13, fs.350.

²³⁶ AAS, Eglise de los Padres Franceses, Libro de matrimonios, vol.13, fs.350.

²³⁷ Luis naît le 10 mai 1882 à Santiago (AAS, Parroquia San Lázaro, Santiago, Libro de bautismos, vol.35, fs.222); Francisco Javier naît le 13 décembre 1883 à Viña del Mar (AAS, Parroquia de Nuestra Señora de Dolores, Viña del Mar, Libro de bautismos, vol.1, fs.167); Emiliana naît le 22 janvier 1885 à Santiago

de cette dernière, la famille repart à Paris, où elle reste jusqu'en septembre 1895. D'après le journal d'Amalia, cette période de leur vie est rendue particulièrement difficile par la mort de Francisco Javier en 1887 et par la longue maladie d'Emiliana, surnommée Pi, dont la fin survient le 5 mai 1895, après un déclin progressif de sept ans durant lequel les sentiments religieux d'Amalia se renforcent. C'est aussi durant cette période que Ramón et Amalia, accompagnés de leurs deux fils aînés, effectuent un premier pèlerinage en Terre Sainte à la fin de l'année 1894.

De retour au Chili en octobre 1895, les Subercaseaux Errázuriz y restent jusqu'en 1897, habitant la propriété que Ramón a héritée de ses parents, la Chacra Subercaseaux. La vie d'Amalia tourne presque exclusivement autour de sa famille, augmentée de trois enfants nés en France (Rosario en 1889, León en 1891 et Maria en 1893) puis d'un autre né au Chili (Juan en 1896)²³⁸.

Le 26 février 1897, Ramón est nommé ministre plénipotentiaire du Chili à la fois à Rome et à Berlin. C'est un poste de confiance présidentielle, ce qui peut paraître étrange puisque Federico Errázuriz Echaurren, président entre 1896 et 1901, est de tendance libérale, même s'il gouverne au nom de la coalition entre libéraux et conservateurs qui soutint sa candidature, mais qui peut en partie s'expliquer par le fait qu'il est le cousin germain d'Amalia. A cette époque, la carrière diplomatique est particulièrement prisée par l'élite parce qu'elle la met en contact avec les élites locales et lui confère un grand prestige social. En France, par exemple, Eric Mension-Rigau souligne que la diplomatie constitue un fief de l'aristocratie de naissance depuis l'Ancien Régime et que cette tradition s'est maintenue jusqu'au XX^{ème} siècle, malgré l'avènement de la République, puisqu'elle suppose « *n'y retrouver que leurs pairs* » et qu'en tant que métier elle « *requérait*



Amalia Errázuriz, Berlin, 1898.

(AAS, Parroquia de San Lázaro, Libro de bautismos, vol.37, fs 148) et Blanca naît le 13 juillet 1886 à Santiago (AAS, Parroquia del Sagrario, Santiago, Libro de bautismos, vol. 56, fs. 241).

²³⁸ Nous ne connaissons pas les dates exactes de naissance de Rosario, León, Maria et Juan. Les informations concernant l'année de leur naissance se trouvent dans Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia*, 1925.

peu de professionnalisme »²³⁹. La famille Subercaseaux part donc s'installer dans la capitale prussienne, où naît la dernière fille du couple, Elisabeth, en 1899²⁴⁰. Pour répondre aux exigences de la fonction diplomatique, le couple est forcé de réaliser des allers et retours entre les deux capitales, parfois entrecoupés par des séjours plus longs à Rome. C'est durant deux d'entre eux (décembre 1899-mars 1900/octobre 1900-juin 1901) qu'Amalia écrit dans son journal intime les notes qui donneront naissance à son livre « Roma del Alma », publié en 1909, dans lequel elle relate ses impressions, en particulier spirituelles.

En 1902, la famille retourne au Chili, où elle vit d'abord dans la Chacra Subercaseaux puis dans le palais Urmeneta à Santiago - dont Amalia a hérité en 1898, à la mort de sa grand-mère Carmen Quiroga –à la suite de l'élection de Ramón en tant que sénateur de la province d'Arauco pour la période 1906-1912. Mais la vie dans le palais Urmeneta est marquée par de nouveaux drames : deux des filles du couple meurent en effet coup sur coup, Rosario en juin 1906 et María un mois plus tard, après avoir été opérée d'une crise d'appendicite²⁴¹. Quand le violent tremblement de terre qui secoue Santiago en août 1906 vient frapper de nouveau le palais, les Subercaseaux Errázuriz déménagent immédiatement à la Chacra Subercaseaux, d'où ils ne bougent plus. La famille, déjà amoindrie, voit alors partir deux autres de ses membres : Luis se marie en effet avec Margarita Donoso Foster en août puis Blanca avec Horacio Valdés Ortúzar en septembre²⁴². En avril 1907, c'est au tour de Pedro de convoler en justes noces avec Elvira Lyon Otaegui. Ramón, soit pour des problèmes de santé, soit pour ne pas assister au mariage de son fils aîné, dont il semble avoir désapprouvé le choix²⁴³, est absent



Les Subercaseaux Errázuriz dans la Chacra Subercaseaux, c.1905

²³⁹ Mension-Rigau Eric, *Aristocrates et grands bourgeois. Education, traditions, valeurs*, Perrin, Paris, 2007, p.436-437.

²⁴⁰ Selon les informations données par sa fille, Amalia Barros Subercaseaux, Elisabeth est née le 20 février 1899 à Berlin et décédée le 9 août 1989 à Santiago.

²⁴¹ Rosario meurt le 21 juin 1906 et Maria le 19 juillet 1906. Cf. Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia*, 1925, p.116.

²⁴² Luis épouse Margarita Foster Donoso le 26 août 1906 dans l'église de los Padres Franceses de Santiago et Blanca épouse Horacio Valdés Ortúzar le 12 septembre 1906 dans l'église San Miguel de la Chacra Subercaseaux. Cf. Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia*, 1925, p.118.

²⁴³ Elisabeth Subercaseaux, *Gabriel Valdés. Señales de historia*, Ed. Aguilar, Santiago, 1998, p.32-33: "Pedro Subercaseaux, el pintor de batallas, hermano de la madre de Gabriel, se enamoró de doña Elvira Lyon Otaegui, una señora muy buena moza y muy beata que rezaba como loca. El abuelo Ramón no

de la cérémonie. Il est en effet parti à Rome et à Nauheim, où il prend les eaux, accompagné d'Amalia et leur fils Juan. Amalia voyage alors en Angleterre, où elle voit son ancienne institutrice, Miss Young, et son frère José Tomas pour la dernière fois.

Après un court séjour au Chili, Ramón repart en Europe, où il écrit « El genio de Roma » et « De San Pedro à Pio X »²⁴⁴. Il est de retour en octobre 1910 au Chili, mais repart moins de deux mois plus tard, accompagné cette fois-ci de Pedro, Elvira et Juan. Ils vont alors effectuer un second pèlerinage en Terre Sainte, puis visiter la Grèce et la ville italienne d'Assise.

Les années suivantes sont marquées par les allers et retours effectués par Ramón et Amalia entre l'Europe et le Chili, soit pour accompagner leur fils Juan qui rentre au séminaire à Rome, soit pour des problèmes de santé, soit simplement pour voyager. Ramón, à la fin de son mandat parlementaire en 1912, décide de ne pas se représenter, mais accepte cependant d'intégrer le gouvernement de Juan Luis Sanfuentes, président de tendance conservatrice entre 1915 et 1920, avec le portefeuille de ministre des Affaires Etrangères entre décembre 1915 et avril 1916, date à laquelle il démissionne.

Amalia, quant à elle, se consacre à l'action sociale, suivant les préceptes du catholicisme social tel qu'il est défini par l'encyclique *Rerum Novarum* en 1891: sur le modèle d'autres associations de ce type en Amérique Latine, elle fonde en août 1912 la *Liga de Damas Chilenas*, une association féminine catholique prônant « *l'union de nos volontés et de nos efforts en faveur de la sainte cause, de la défense de notre foi antique et de nos habitudes antiques, chrétiennes et honorables* »²⁴⁵. Elle se consacre dans un premier temps à la censure théâtrale et cinématographique, avant d'élargir ses activités à la protection du travail des femmes, la création d'une bibliothèque et d'un magasin vendant les

quería que se casaran... Se mandó a cambiar a Europa para no estar al matrimonio, a pesar de que era su hijo predilecto."

²⁴⁴ Ramón Subercaseaux, *El genio de Roma: el Lacio y la campaña romana, héroes y poetas, los papas*, Unione Editrice, Roma, 1911 y *De San Pedro a Pio X*, Unione Editrice, Roma, 1911.

²⁴⁵ Discours d'Amalia Errázuriz de Subercaseaux, reproduit dans *La Cruzada*, n.105, 1^o janvier 1917, p.1 (« *la unión de nuestras voluntades y de nuestros esfuerzos a favor de la causa santa, de la guarda de nuestra antigua fe y de nuestras antiguas, cristianas y honradas costumbres* »).

articles fabriqués par des familles ouvrières (1913), la formation d'un syndicat d'employées de commerce (1914), l'organisation de conférences sur l'action sociale des femmes (1913). Nous avons connaissance des activités de la Ligue grâce au journal qu'elle publie une fois puis deux fois par mois, intitulé dans un premier temps *El Eco de la Liga de Damas Chilenas* (1912-1915) puis *La Cruzada* (1915-1917). Nous savons que durant toute la période de publication du journal, Amalia est la présidente de l'association.

Elle fonde aussi une filiale de la Croix Rouge chilienne à Santiago (dénommée «Cruz Roja de las Mujeres de Chile») le 13 octobre 1914, répondant ainsi à l'appel lancé par le Comité International de l'organisation au début de la 1^{ère} Guerre Mondiale²⁴⁶, et s'intéresse de près à l'éducation des femmes, promouvant la création d'un cours féminin d'études supérieures à l'Université Catholique du Chili en 1924, dont l'objectif est de permettre « *à la femme, mariée ou non, désireuse d'élargir son horizon intellectuel, d'enrichir son intelligence grâce à de nouvelles sources d'illustration et surtout de former en elle un solide critère de jugement* »²⁴⁷.

En avril 1924, malgré la présidence libérale d'Arturo Alessandri (1920-1925), premier président à rompre avec le régime parlementaire instauré par la Guerre Civile de 1891 et à s'appuyer sur les secteurs populaires, Ramón est nommé ambassadeur devant le Saint-Siège en remplacement de son beau-frère Rafael, décédé en décembre 1923. Ramón s'embarque alors avec Amalia et leur fille Elizabeth en mai et présente ses lettres de créances en juillet. Sur le bateau de retour, en 1930, Amalia tombe subitement malade et meurt au large de Barcelone le 7 mars. Dévasté par la disparition de sa femme, Ramón vit alors une période d'abattement, dont il sortira, entre autres, grâce à sa passion pour la peinture. Il meurt à son tour le 20 janvier 1937 à Santiago.

²⁴⁶ "La Cruz Roja", En *Actividades femeninas en Chile: obra publicada con motivo del cincuentenario del decreto que concedió a la mujer chilena el derecho de validar sus exámenes secundarios, datos hasta Diciembre de 1927*, La Ilustración, Santiago, 1928, p. 474-480.

²⁴⁷ "Curso femenino de estudios superiores de la Universidad Católica de Chile", En *Actividades femeninas en Chile, op. cité*, p.352-356 (« *a la mujer, señora o señorita, deseosa de ensanchar su horizonte intelectual, de enriquecer con nuevos caudales de ilustración, su inteligencia y sobre todo de formar en ella un criterio sólido* »).

Des dix enfants du couple, seuls six arrivent à l'âge adulte. Pedro (1880-1956), l'aîné, se consacre à la peinture, qu'il a étudiée dans l'atelier de son père puis dans les Académies de Beaux-arts de Berlin (1898) et de Rome (1899-1900), puis à l'Académie Julian à Paris (1901). A son retour au Chili, il épouse Elvira Lyon Otaegui le 7 avril 1907 à Viña del Mar, dont il n'a pas d'enfant²⁴⁸. Le couple réalise plusieurs voyages en Europe et Moyen-Orient, tout d'abord en Terre Sainte (1910), puis Rome (1911), où Pedro réalise le portrait du Pape. Au Chili, Pedro se consacre à la peinture tandis qu'Elvira intègre les rangs de la *Liga de Damas Chilenas*, dont elle devient la vice-secrétaire générale. Le couple va ensuite visiter l'Espagne et l'Italie en 1914, mais surpris par le déclenchement de la 1^{ère} Guerre Mondiale, il est contraint de rentrer au Chili. Fin 1918, ils sont de retour en Espagne, où ils vont rester neuf mois. C'est durant leur séjour que Pedro et Elvira prennent une grande décision : celle de se séparer pour rentrer dans les ordres. Pedro va alors choisir un couvent bénédictin sur l'île de Wight et Elvira les Dames Catéchistes de Loyola en Espagne.

Le second fils, Luis (1882-1973), est, selon la tradition orale de sa famille, le premier athlète chilien et sud-américain à avoir participé aux Jeux Olympiques (Athènes, 1896), courant les épreuves du 100m, 400m et 800m plat²⁴⁹. Il va ensuite se consacrer à la diplomatie et sera ambassadeur au Pérou (1934-1938 et 1942-1945), en Espagne (1945) et



Pedro Subercaseaux, Berlin, 1898.
Biblioteca Nacional de Chile.

²⁴⁸ Amalia Errázuriz situe le mariage de son fils en 1907 (Cf. *Cuaderno de familia, op. cité*, p. 118-119) alors que Pedro, dans ses mémoires, le situe en 1909 ("*Después de una espera que me pareció larga, llegó el día fijado por el abad de Solemnes, que resultó ser el 7 de abril de 1923. Recordé entonces que en otro día 7 de abril, catorce años antes, había celebrado mis bodas, en Viña del Mar, con Elvira Lyon Otaegui*" Pedro Subercaseaux, *Memorias*, op. cité, p.204). Aucune information n'a été trouvée dans les journaux consultés (*Zig-Zag, El Mercurio*) nous permettant de définir la vraie date.

²⁴⁹ La participation de Luis Subercaseaux aux Jeux Olympiques d'Athènes en 1896 reste un grand mystère, pas encore élucidé à ce jour. Selon la version racontée par Luis à ses enfants et petits-enfants, il se trouve en vacances en Grèce à cette date avec son frère aîné et se serait en effet inscrit au dernier moment. Son père, à qui il aurait raconté les faits à son retour, se serait alors fâché et lui aurait interdit de parler de l'affaire puisqu'il considérait que la participation de son fils représentait une usurpation de la représentation nationale. Il est cependant difficile d'imaginer que Ramón et Amalia, de retour au Chili entre 1895 et 1897, aient laissé partir leurs deux fils aînés, de 16 et 14 ans, pour un voyage en Europe sans supervision. En ce sens, il est plus plausible que Luis ait participé aux Jeux Olympiques de 1900, qui ont lieu à Paris, lorsque ses parents sont effectivement en représentation diplomatique en Europe. A propos de ce mystère, voir « Atenas 1896: la mítica prueba que Subercaseaux no corrió », In *El Mercurio*, Santiago, 12 août 2012, section "sports".

devant le Saint-Siège (1951). De son mariage avec Margarita Donoso, il a cinq enfants : Ramón, Rosario, Amalia, Margarita et Carmen.

Blanca (1886-1966), l'aînée des filles, se marie très jeune avec Horacio Valdés Ortúzar (1878-1957), un ingénieur qu'elle a connu à la Chacra Subercaseaux quand il travaillait à la construction du chemin de fer entre San Bernardo et Santiago²⁵⁰. Selon son petit-fils Gabriel, Blanca « *avait hérité la forte personnalité et le talent de son père, et la force de sa mère: elle jouait du piano, elle était écrivain (...) C'était une femme mystique et sévère qui s'habillait de long et de gris, mais qui était en même temps gaie et très progressiste en matière sociale et politique* »²⁵¹. De fait, elle écrit plusieurs ouvrages biographiques sur sa famille sous le pseudonyme de Carmen Valle, parmi lesquels on peut citer « Amalia Errázuriz de Subercaseaux » et « Don Maximiano », ainsi qu'une biographie de Juana Ross de Edwards²⁵². De son mariage naissent six enfants : Maximiano, Gabriel, Maria, Magdalena, Blanca et Margarita.

Léon (1891- ?) étudie dans les Facultés de Droit de l'Université du Chili et de l'Université Catholique, avant de se décider pour la carrière diplomatique. Il est ainsi tour à tour consul à La Paz (1930), chargé d'affaires au Vatican (1933) et conseiller à l'ambassade de Londres (1940). Il semble que, dans sa jeunesse, il ait été amoureux d'une jeune fille qui ne fut pas approuvée par ses parents²⁵³. Il finit par épouser Paz Larraín García Moreno en 1922, avec laquelle il a trois enfants : Paz, Juana et Pedro.

Juan (1896-1942) décide très tôt d'entrer dans les ordres. Après une période de formation au Séminaire de Santiago, il est ordonné prêtre le 3 avril 1920, après quoi il va terminer ses études de Théologie et Philosophie au Collège Pontifical Pio Latino Americano à Rome. Après

²⁵⁰ Elizabeth Subercaseaux, *op. cité*, p.24-25

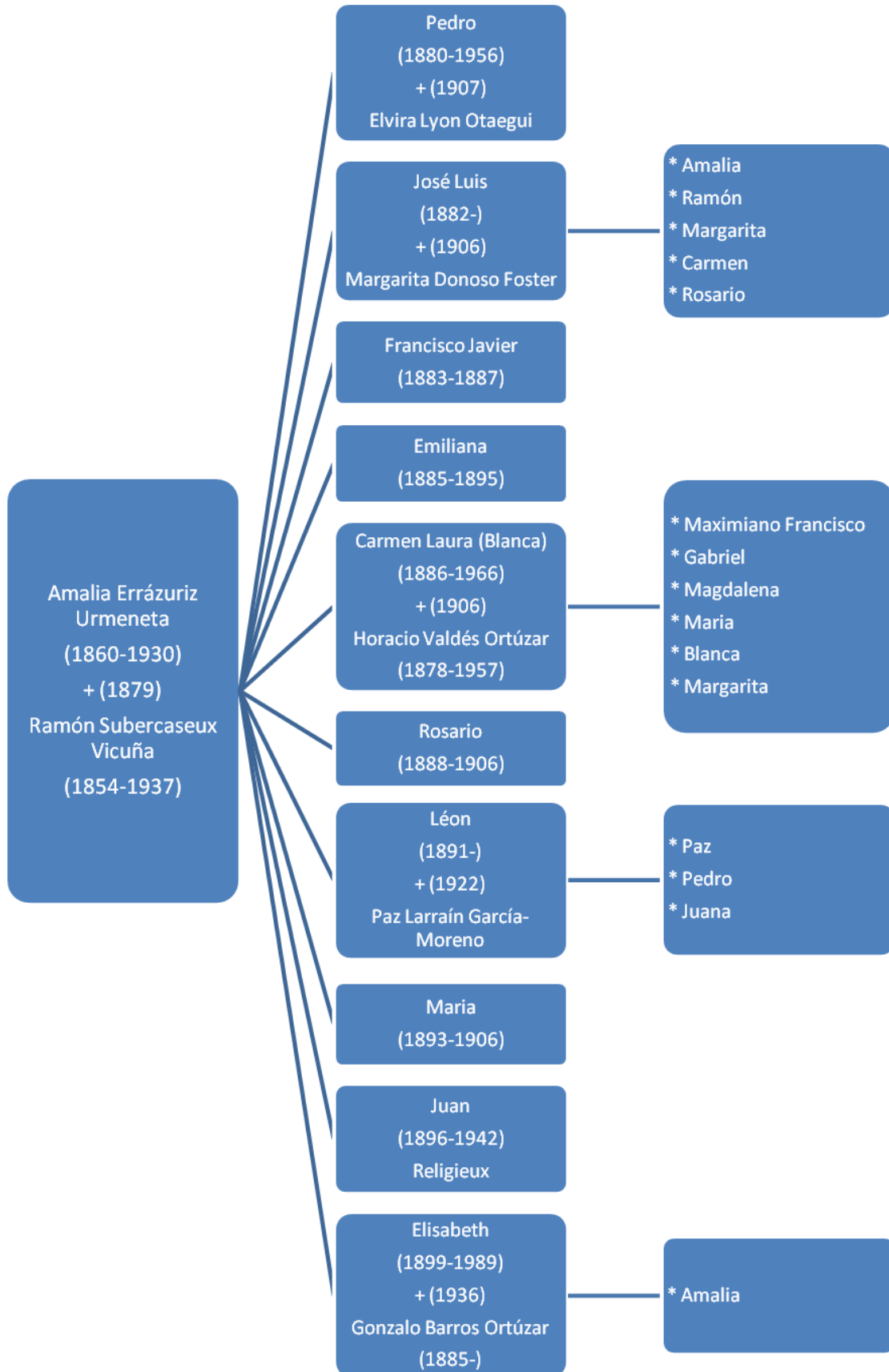
²⁵¹ *Ibid.* (“*había heredado la fuerte personalidad y el talento de su padre y la reciedumbre de su madre: tocaba el piano, era escritora. (...) Era una mujer mística y severa que andaba vestida de gris y de largo, pero al mismo tiempo era alegre y muy progresista en materia social y política*”).

²⁵² Carmen Valle, *Una alma cumbre: Juana Ross de Edwards*, Imp. San Francisco, Santiago, 1944.

²⁵³ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés a Elvira Valdés de Errázuriz, Panquehue, 23 août 1918, AN, AEU, vol. 19, fs.15-18: “*En el vapor de principios de septiembre se embarca en Buenos Aires con destino a Roma mi tía Amalia con León. Van a asistir a la imposición del subdiaconado de Juan, aunque creo que en realidad mis tíos, con este viaje, esperan librar a León del influjo irresistible de la Blanca Hasch en que parece haber caído irremisiblemente.*”

l'obtention de son doctorat, il retourne au Chili où il est nommé évêque de Linares le 23 février 1935. Dans son nouvel évêché, il se charge de la construction de la nouvelle cathédrale, San Ambrosio de Linares, qui avait été détruite par un précédent tremblement de terre. En 1940, il est nommé archevêque de La Serena. Deux ans plus tard, le 9 août, il meurt dans un accident de voiture.

La cadette des Subercaseaux Errázuriz, Elisabeth (1899-1989), consacre les premières années de sa vie à s'occuper de ses parents, déjà âgés, et à sa vocation d'infirmière. En octobre 1936, elle se marie avec Gonzalo Barros Ortúzar, de 15 ans son aîné, avec lequel elle n'a qu'une seule fille, Amalia.



GÉNÉALOGIE SUBERCASEAUX ERRÁZURIZ

D) Rafael Errázuriz (1861-1923) et Elvira Valdés (1871-1957).

Le dernier des Errázuriz Urmeneta, Rafael, naît le 11 août 1861 à Santiago²⁵⁴. Affaiblié par l'accouchement et la maladie, sa mère décède deux mois plus tard. De l'enfance de Rafael, nous savons peu de choses, si ce n'est qu'il est très proche de sa sœur Amalia. Il étudie à l'Institut National puis à la Faculté de Droit de l'Université du Chili, prêtant serment comme avocat le 12 août 1881.

En décembre 1882, alors âgé de 21 ans, il s'embarque pour l'Europe, où il reste jusqu'en avril 1885, visitant l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne, les pays scandinaves, la Grèce et Constantinople. Cette période est riche en enseignements pour Rafael, puisqu'il perfectionne son apprentissage des langues européennes et s'intéresse tout particulièrement à l'art. De son séjour en Europe, il publie *Dresde*²⁵⁵ et *Escandinavia*²⁵⁶, deux ouvrages comportant des informations sur l'art (peinture et musique principalement) et des données géographiques et sociopolitiques. Durant toute la première année de son séjour, il écrit quotidiennement dans son journal, engrangeant les informations et les impressions qui conduiront à la publication de ses livres.



Rafael Errázuriz, Santiago, 1880.
Archives Carmen Errázuriz Edwards

A son retour au Chili, Rafael se consacre à la gestion des biens familiaux, passant de longues périodes à Lebu, à Guayacán, à Panquehue et à Valparaíso. Cela ne l'empêche pas de fréquenter la bonne société de Santiago et de faire la connaissance d'Elvira Valdés Ortúzar au cours de l'année 1889. Après quelques mois de fiançailles, ils se marient le 10 octobre 1889 à Santiago²⁵⁷. Le jeune couple se voit confronté rapidement à plusieurs épreuves, tout d'abord le décès, deux semaines après leur mariage, de la grand-mère paternelle de Rafael puis le mauvais état de santé de son père, qui meurt le 17 novembre 1890.

Durant la période 1889-1895, la famille vit tout d'abord avec Carmen Quiroga de Urmeneta, la grand-mère maternelle de Rafael, dans le palais qu'elle possède rue Monjitas. Lors de la crise de 1891, en tant

²⁵⁴ AAS, Parroquia de San Isidro, Santiago, libro de bautismos n.12, fs. 36.

²⁵⁵ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Mi vida en Dresde*, Imp. Barcelona, Santiago, 19...?

²⁵⁶ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Escandinavia*, Imp. Barcelona, Santiago, 19...?

²⁵⁷ *El Ferrocarril*, Santiago, 11 octobre 1889.

que député conservateur d'Ovalle (1888-1894) et opposant au président Balmaceda, Rafael s'embarque pour l'Europe en compagnie de sa femme et de sa fille Rosario. Ils y restent jusqu'à la fin 1892, vivant principalement à Paris, où naît sa deuxième fille, Ana, le 7 août 1892. De retour au Chili, naissent ses 4 autres enfants: Margarita (1893), Maximiano (1895), Crescente (1898) et María (1899)²⁵⁸.

En mai 1895, Rafael achète sa propre maison, située à l'intersection de l'Alameda et de la rue Dieciocho. C'est ici que la famille vit jusqu'à son départ en Europe en 1907, entrecoupé par un voyage d'un an (fin 1900- fin 1901) à Londres et en Allemagne.

Rafael, en plus de la gestion de la fortune familiale, consolide sa carrière politique: toujours en tant que membre du Parti Conservateur, il est député pour la région d'Ovalle entre 1888 et 1894, puis député pour la région de Lebu, Cañete et Arauco entre 1894 et 1900. Il est ensuite sénateur pour la région d'Aconcagua entre 1900 et 1906. Il occupe aussi des fonctions dans le gouvernement de son cousin germain Federico Errázuriz Echaurren, en tant que ministre des Affaires Etrangères entre septembre 1899 et octobre 1900 et ministre de l'Intérieur en 1904.

Mais le grand bouleversement dans la vie des Errázuriz Valdés a lieu le 11 janvier 1907, quand Rafael est nommé ministre plénipotentiaire *ad honorem* devant le Saint-Siège par le gouvernement de Pedro Montt, dont la candidature avait été soutenue par une alliance libérale composée des radicaux, d'une partie des libéraux et d'une fraction des conservateurs. La famille part alors pour Rome, d'où elle ne bouge pratiquement plus avant la fin de l'année 1923, à la mort de Rafael, survenue le 23 décembre. Rafael remplit ses fonctions de manière satisfaisante, développant des liens personnels avec les papes successifs (Pie X, 1903-1914 ; Benoît XV, 1914-1922 ; Pie XI, 1922-1939), ce qui a fait dire que la nomination de Crescente Errázuriz Valdivieso, son



Rafael Errázuriz en tenue d'ambassadeur, Rome, 1907.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

²⁵⁸ Rosario naît le 16 avril 1891 à Santiago (AAS, Parroquia del Sagrario, Santiago, Libro de bautismos, vol.56, fs.698); Ana naît le 7 août 1892 à Paris; Margarita naît le 11 novembre 1893 à Santiago (Registro civil, Nacimientos, circunscripción de Santiago, n.8, 7 de diciembre de 1893); Maximiano naît le 29 janvier 1895 à Santiago (Registro civil, Nacimientos, circunscripción n.1 de Santiago, n.298, 7 de febrero de 1895); Crescente naît le 12 avril 1898 à Santiago (AAS, Parroquia San Lázaro, Santiago, Libro de bautismos, vol. 29, fs. 251) et María naît le 17 juin 1899 (Registro civil, Nacimientos, circunscripción n.2 de Santiago, n.2141, 28 de junio de 1899).

oncle paternel, au poste d'archevêque de Santiago en 1918, avait été un signe d'amitié du pape. Pour récompenser ses succès, la légation est élevée au rang d'ambassade le 29 septembre 1920.



Elvira Valdés de Errázuriz et ses enfants
(de gauche à droite: Anita, Margarita, Maximiano, María et Crescente. L'ainée, Rosario, qui était déjà mariée, est absente).
Panetta, Italie, août 1913.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

De son mariage avec Elvira Valdés, il a six enfants : Rosario se marie à Rome en 1912 avec le comte Enrico de Larderel, dont elle a deux enfants, Isabella et Francesco ; Ana se marie avec Ernesto Valenzuela, un jeune diplomate vénézuélien, en juillet 1919 à Rome, mais le couple n'a pas d'enfant et des rumeurs de séparation circulent dans la famille dès 1929²⁵⁹ ; Margarita se marie le 3 juin 1914 à Rome avec le chilien Carlos del Campo Ortúzar, avec lequel elle revient dans son pays natal et dont elle a 4 filles ; Crescente (1898-1923) est le jeune mondain de la famille, porté sur la danse, qui meurt à 25 ans d'une occlusion intestinale alors qu'il est fiancé depuis peu ; María se marie en juillet 1923 à Rome avec le colombien Alberto Posse de Rivas.

Mais c'est l'aîné des garçons, Maximiano, que nous connaissons le mieux. Né le 29 janvier 1895, il obtient un diplôme en rhétorique de l'Université de Besançon en octobre 1911²⁶⁰ puis étudie le droit dans une

²⁵⁹ Lettre de Ana Ortúzar de Valdés à Maximiano Errázuriz Valdés, Santiago, 14 mai 1929, AN, AEU, vol. 20, fs. 124.

²⁶⁰ Lettre de Ana Ortúzar de Valdés à Maximiano Errázuriz Valdés, Viña del Mar, 20 février 1912, AN, AEU, vol. 20, fs. 45.

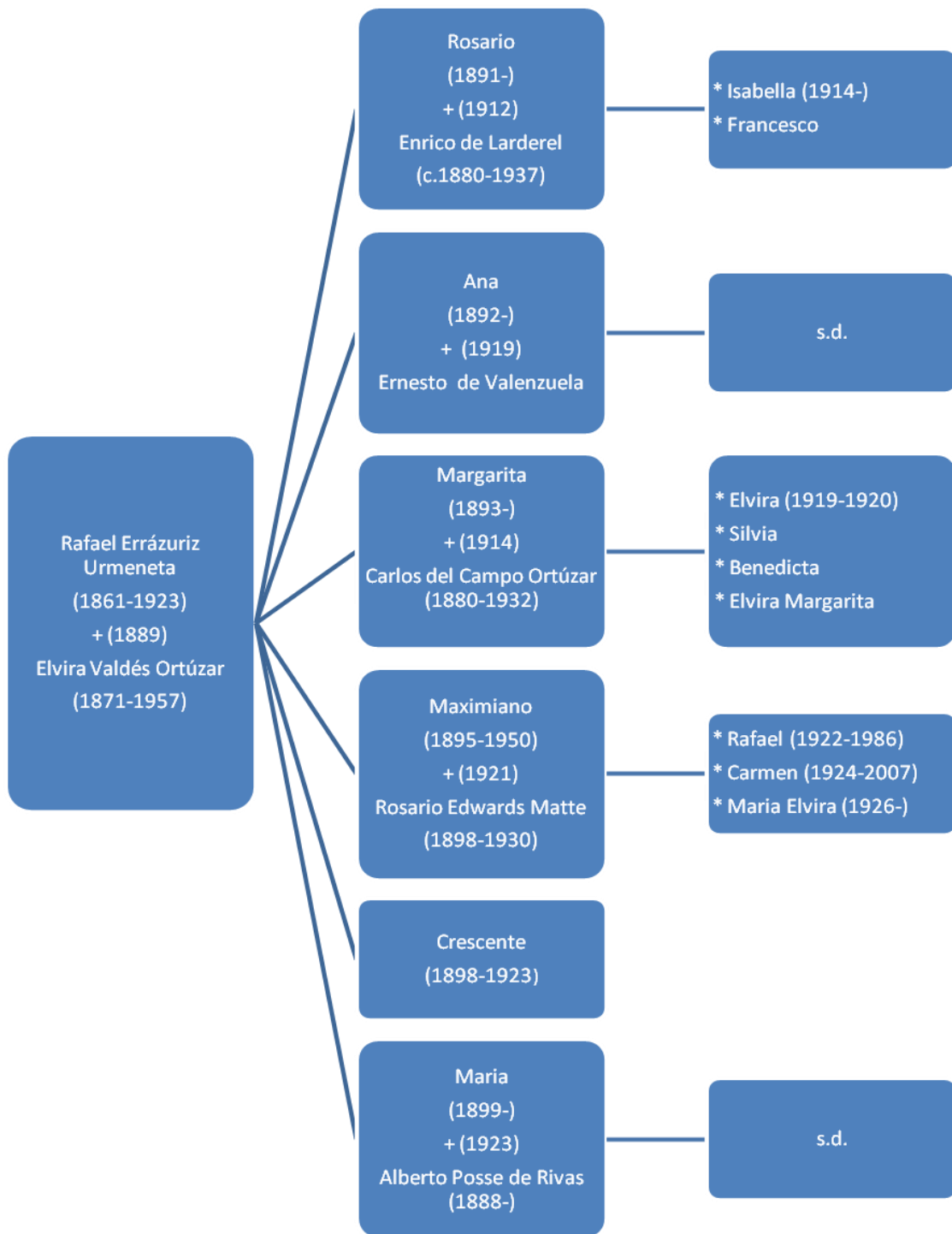
université de Rome, avant que son père ne l'envoie en 1915 au Chili pour gérer la vigne Panquehue, près de Los Andes, dans la province de San Felipe de Aconcagua, à environ 100 km au nord de Santiago. Il remplit cette fonction jusqu'à la mort de son père, avant de devenir le propriétaire de la vigne avec ses sœurs. En 1917, il fait la connaissance de Violeta Cousiño Lyon, avec laquelle il se fiance, avant de rompre l'engagement quelques jours avant le mariage, ce qui provoque la colère et l'incompréhension de son père²⁶¹.

Quelques années plus tard, il se fiance avec une autre jeune fille, Rosario Edwards Matte, avec laquelle il se marie le 24 septembre 1921. Le couple a trois enfants (Maria Elvira, Carmen et Rafael), avant que la tuberculose n'emporte Rosario, le 25 juin 1930, à l'âge de 32 ans. Maximiano, tout comme son père, partage son temps entre la gestion des biens de sa famille et sa carrière politique dans les rangs conservateurs. Il est ainsi député de San Felipe, Putaendo et Los Andes (1924-1930) puis sénateur des régions de Curicó, Talca, Maule et Linares (1933-1949). Il se préoccupe aussi des problèmes d'éducation et de philanthropie, dirigeant ainsi le *Patronato de la Infancia* et fondant une institution chargée d'accorder des bourses d'études universitaires liées à la pédagogie et destinées à des élèves méritants venus de province. Entre la mort de Rosario et la sienne, qui a lieu le 31 octobre 1950, il réalise plusieurs voyages, notamment dans toute l'Amérique du Sud, les Etats-Unis, l'Europe et l'Inde, accompagné par son fils ou par ses filles. Photographe amateur, il se préoccupe de fixer sur la pellicule la vie de sa famille, ainsi que d'organiser les albums plus anciens.



Maximiano Errázuriz et Rosario Edwards le jour de leur mariage, Santiago, 24 septembre 1921.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

²⁶¹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Camaldoli, 3 septembre 1917, AN, AEU, vol.18, fs.65-66.



GENEALOGIE ERRAZURIZ VALDES

3. LES ERRAZURIZ URMENETA : UNE FAMILLE DE L'ÉLITE? QUELQUES ELEMENTS DE REPONSE.

Nous tenterons ici de répondre à la question de l'appartenance des Errázuriz Urmeneta à un groupe social en particulier, au travers d'une rapide étude de leur patrimoine social, politique et économique. Dans un premier temps, nous aurons donc à nous préoccuper de la définition de ce groupe, qu'il s'agisse de sa dénomination ou de ses caractéristiques. Dans un deuxième temps, nous examinerons les facteurs sociaux et politiques qui permettent l'intégration des Errázuriz Urmeneta à ce groupe, puis, en dernier lieu, les facteurs économiques, qui seront abordés à partir de l'évaluation des biens laissés par les Urmeneta Quiroga (1878 et 1897), par Maximiano Errázuriz Valdivieso (1890), par Guillermo Errázuriz Urmeneta (1895) et par Rafael Errázuriz Urmeneta (1923).

A) Qu'est-ce que l'élite chilienne et comment la définir ?

Nous postulons donc que les Errázuriz appartiennent à la couche la plus privilégiée de la population chilienne, que nous nommons « élite ». Le choix d'un terme plutôt que d'un autre est un problème qu'a dû et que doit encore affronter l'historiographie chilienne et latino-américaine, et qui relève d'une question sémantique et de l'application au Chili d'une terminologie qui n'a pas été conçue pour lui et qui correspond à une réalité différente en Europe²⁶². Ainsi, par exemple, si le banquier est considéré comme appartenant à la « middle class » dans l'Angleterre victorienne, il appartient en revanche à la haute société pour le Chili.

Nous prendrons trois exemples : « aristocratie », « oligarchie » et « bourgeoisie ». Le terme « aristocratie » provient des termes grecs « aristoi » (« meilleur ») et « arkhê » (« commandement »), ce qui pourrait se traduire par « gouvernement des meilleurs ». Historiquement, l'aristocratie est une forme de gouvernement liée à la monarchie, régime que n'a jamais connu le Chili de manière directe et dont il rejette toutes les manifestations après son Indépendance par rapport à la monarchie espagnole. S'il reste utilisé en Europe même après la disparition de certaines monarchies, notamment en France, il désigne alors les familles de la noblesse qui possèdent encore un capital symbolique influent. Ce terme a été utilisé par les historiens chiliens Alberto Edwards, Francisco Antonio Encina et Jaime Eyzaguirre.

« Oligarchie » vient des termes grecs « oligoi » et « arkhê » qui signifient respectivement « quelques-uns » et « commandement ». Il a donc le sens d'un « *gouvernement dans lequel l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de familles* »

²⁶² Sur ce problème de la dénomination du groupe dirigeant chilien, on peut consulter, entre autres, Rafael Sagredo Baeza, « Elites chilenas del siglo XIX. Historiografía. », In *Cuadernos de Historia*, Santiago, n.16, 1996, p.103-132 et Gabriel Salazar et Julio Pinto, *Historia contemporánea de Chile, vol. II, Actores, identidad y movimiento*, LOM, Santiago, 1999, p.31-40.

puissantes ». Si nous continuons à lire la définition, nous voyons qu'elle ajoute que « *l'oligarchie est la corruption du gouvernement aristocratique. Dans un régime aristocratique bien réglé, le pouvoir est aux mains de toute une classe sociale, qui gouverne dans l'intérêt de tous. Dans un régime oligarchique, le pouvoir est confisqué par quelques membres de l'aristocratie, qui l'exploitent dans leur intérêt* »²⁶³. Ce terme désignerait donc un groupe qui concentre tous les pouvoirs, ce qui pourrait être le cas du Chili jusqu'en 1920, mais qui utiliserait ce pouvoir de manière égoïste, c'est-à-dire à son seul avantage, ce qui peut être réfuté puisque le groupe dirigeant chilien s'est préoccupé du développement économique et social du pays, même s'il va sans dire qu'il en était le premier bénéficiaire. Ce terme a été utilisé plus récemment que celui d'« aristocratie » par Luis Barros et Ximena Vergara (*El modo de ser aristocrático: el caso de la oligarquía chilena hacia 1900*, 1978), de même que par Manuel Vicuña (*El País Americano: la oligarquía chilena como actor urbano en el siglo XIX*, 1996), mais sans que ces auteurs définissent le terme, et parfois même utilisant indistinctement « oligarchie » et « élites ».

Quant au terme de « bourgeoisie », il peut être défini comme une « *classe dominante en régime capitaliste, qui possède les moyens de production* »²⁶⁴. Il est cependant difficile d'usage, tout particulièrement parce qu'il est attaché à l'idée marxiste de domination et d'exploitation, bien qu'il ne faille pas oublier que la bourgeoisie regroupe aussi un certain nombre d'entrepreneurs dynamiques. Il ne rend pas suffisamment compte non plus du pouvoir politique et symbolique que détient un petit nombre de familles au Chili jusqu'en 1920. C'est cependant le terme qui est choisi par l'historien Sergio Villalobos dans son essai *Origen y ascenso de la burguesía chilena*, où il rejette la connotation négative associée au terme « bourgeoisie », se demandant ce qu'il serait advenu du Chili s'il n'y avait pas eu « *un groupe dynamique de mineurs du cuivre et de l'argent dans la région d'Atacama, des pionniers du chemin de fer et de la navigation à vapeur, des industriels osés et des banquiers actifs* » et imaginant comme résultat « *un pays rural et sous-développé* »²⁶⁵.

Entre 1860 et 1930, le Chili est donc dirigé par un groupe que, de manière plus neutre, nous avons appelé « élite » car ce terme est à la fois suffisamment spécifique pour désigner un groupe dominant dans une société, et suffisamment général pour regrouper plusieurs formes d'élitisme (économique, politique, social, universitaire, sportive, artistique, ...), suscitant ainsi moins de polémiques sémantiques. C'est sans doute la raison pour laquelle ce terme s'est

²⁶³ *Larousse du XXème siècle*, Librairie Larousse, Paris, 1932, 6 volumes.

²⁶⁴ *Le Petit Robert*, Paris, 1998.

²⁶⁵ Sergio Villalobos, *Origen y ascenso de la burguesía chilena*, Editorial Universitaria, Santiago, 2006, p.11 (« *un dinámico grupo de mineros del cobre y de la plata en Atacama, pioneros del ferrocarril y la navegación a vapor, industriales arriesgados y banqueros activos*»; « *un país de tono rural y atrasado* »).

particulièrement imposé dans l'historiographie récente, désignant un « *secteur social qui, par sa capacité économique, son statut, son influence dans la vie politique ou par les fonctions publiques qu'il pourrait occuper, constitue une couche de la population qui possède une situation privilégiée dans un cadre géographique déterminé* »²⁶⁶. Si c'est cependant la solution adoptée par la discipline historique, ce n'est pas le cas de la sociologie, qui est la première à développer une théorie générale du concept en Italie dans les années 1920 et 1930, mais en l'employant au pluriel. L'intérêt de cette théorie réside dans sa composante pragmatique, beaucoup plus proche de la perception historique de leur époque par ces sociologues issus de cette élite qu'ils cherchent à cerner, que d'une réelle théorisation²⁶⁷. Comme les facteurs qui déterminent l'appartenance d'un individu à une couche sociale et son positionnement sur une échelle varient effectivement selon le contexte national, local et temporel, nous avons adopté cette optique sociologique afin de définir clairement « *les lignes de force dominantes* »²⁶⁸ de cette élite à partir des éléments définis par son discours et de ses pratiques. Nous avons donc considéré, pour les besoins de notre étude, que l'élite à laquelle appartiennent les Errázuriz se caractérise de la manière suivante :

- un nombre restreint de familles, regroupant les familles installées au Chili durant la Conquête (d'origine castillane) et durant la Colonie (d'origine basque espagnole), souvent dotées de titres nobiliaires, auxquelles on peut ajouter un certain nombre de familles d'origine étrangère (France, Angleterre, Allemagne) arrivées après l'avènement de la République et dont la réussite économique est plus particulièrement due aux secteurs de la banque et de l'industrie minière ;
- un groupe endogame, mais qui accepte les mariages avec quelques familles des bonnes sociétés du Pérou et d'Argentine et qui recherche les mariages avec les élites européennes, tout particulièrement avec la noblesse, comme forme d'auto-légitimation et d'intégration internationale ;
- la possession du pouvoir économique (possession de la terre, production agricole / industrielle / minière, commerce, banque), politique (quasi-exclusivité des charges publiques et représentatives), social (cercle mondain) et culturel (littérature, peinture, ...);

²⁶⁶ Pilar Ponce et Arrigo Amadori, « Historiografía sobre élites en la América Hispana: 1992-2005 », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, BAC - Biblioteca de Autores del Centro, 2008, [En ligne], Mis en ligne le 02 julio 2008. URL: <http://nuevomundo.revues.org/38773>. Consulté le 31 julio 2012 8« *sector social que, ya fuera por su capacidad económica, por su estatus, por su influencia en la vida política o por las funciones públicas que pudiera desempeñar, constituye un estrato que participa de una situación de privilegio en un marco geográfico determinado* »).

²⁶⁷ Voir Pedro Casara, "De la Burguesía a las Elites, entre la ambigüedad y la renovación conceptual", In *Ayer*, n.42, 2001, p.213-237.

²⁶⁸ Pilar Ponce et Arrigo Amadori, « Historiografía sobre élites en la América Hispana: 1992-2005 », *op. cit.* (« *las líneas de fuerza dominantes* »).

- l'adhésion à un mode de vie aristocratisant, adapté des modèles européens et basé sur des stratégies ostentatoires et ségrégatives ;
- la construction d'un bagage éducatif et culturel solide, pour les jeunes filles dans des collèges privés comme celui du Sacré-Cœur, pour les garçons dans des collèges publics, suivie d'une formation universitaire orientée vers les professions libérales (avocat, médecin).

Nous verrons donc, grâce à l'étude du patrimoine social, politique et économique des Errázuriz Urmeneta, quels sont les facteurs qui nous permettent, ou qui leur permettent, d'affirmer leur appartenance à l'élite chilienne.

B) Les Errázuriz Urmeneta et leur assise sociale.

Le premier facteur qui nous permet d'affirmer l'appartenance des Errázuriz Urmeneta à l'élite chilienne est lié à leur nom de famille. Famille d'origine basque espagnole arrivée au Chili au cours du XVIII^{ème} siècle, elle appartient à une vague migratoire qui jouit d'une très bonne réception dans le pays, principalement parce que ces familles possèdent la condition d'*hidalguia*, terme qui s'applique, au pays basque, aux hommes libres dont la famille possède l'intégralité des terres qui avaient appartenu à leurs ancêtres. Sans être une noblesse de sang, elle peut être considérée comme une noblesse de la terre, liée à l'appartenance à un *solar*. Les jeunes basques qui arrivent au Chili entre 1680 et 1820 sont les fils qui n'ont pas hérité des terres familiales, laissées aux mains d'un seul héritier mâle afin d'éviter le morcellement du *solar*. Ils viennent alors en Amérique pour renforcer le prestige de leur famille, essayant de faire à la fois fortune et bonne figure, notamment au point de vue politique et intellectuel. Leur position sociale se voit aussi renforcée par des mariages exogamiques (avec les jeunes filles des familles traditionnelles de la Colonie, facilitant leur insertion au sein de l'élite) ou endogamiques (avec d'autres familles basques, de manière à renforcer l'*hidalguia*)²⁶⁹. C'est ainsi qu'entre 1755 et 1855, les Errázuriz vont suivre cette même ligne de conduite : intégration au monde économique grâce au commerce et à l'achat de terres, développement de leur présence sur la scène politique et sur la scène intellectuelle grâce à l'occupation de charges publiques (*regidor del ayuntamiento*, *regidor del cabildo*, maire, juge, député, sénateur, ministre) et religieuses (vicaire de la Cathédrale, Recteur de l'université de Santiago),

²⁶⁹ Sur l'arrivée des basques au Chili et la réarticulation de l'élite coloniale, voir le très intéressant article de Maria Rosa Stabili, "Hidalgos americanos. La formación de la elite vasco-castellana de Santiago de Chile en el siglo XVIII", In Schöter Bernard (coord.), *Beneméritos, aristócratas y empresarios: identidades y estructuras sociales de las capas altas urbanas en América Latina*, Actes du symposium du 6 au 8 de décembre 1998, Madrid, 1999, p.133-155.

mariages avec des membres de l'élite coloniale (familles Madariaga, Aldunate, Zañartu, Sotomayor, Valdivieso).

Les Errázuriz Urmeneta héritent donc d'un capital social et économique non négligeable, renforcé par ceux des membres de leur famille proche. Ainsi, par exemple, au niveau religieux, ils sont les petits neveux et neveux de deux influents archevêques de Santiago : leur grand-oncle Mgr. Rafael Valentin Valdivieso Zañartu, archevêque entre 1847 et 1878, dans la maison duquel Maximiano est éduqué après la mort de son père en 1845 et dont l'influence est décisive dans sa formation spirituelle ; leur oncle Mgr. Crescente Errázuriz Valdivieso, archevêque entre 1918 et 1931, dont la nomination est sans doute facilitée par l'affection du Pape Benoît XV à l'égard de son neveu, Rafael, qui est alors ambassadeur devant le Saint-Siège.

Reflet de leur incorporation à l'élite, les Errázuriz sont parfaitement intégrés aux meilleurs cercles mondains de la capitale grâce à des alliances matrimoniales avec des familles issues de l'élite coloniale (Aldunate, Valdivieso, Zañartu, Iñiguez, Echaurren, Ovalle, Salas, Ochagavia) et avec les familles influentes au niveau économique arrivées après l'avènement de la République (Urmeneta, Ariztia, Del Solar). La génération même des Errázuriz Urmeneta réalise des mariages qui renforcent sa position sociale en créant des alliances avec des familles qui ne leur étaient pas encore apparentées : ainsi le mariage d'Amalia avec Ramón leur apporte une alliance directe avec les Subercaseaux, Vicuña, Larraín et Concha, et, en second lieu, avec les très nombreux cousins de Ramón ; le mariage de Guillermo les allie avec les Vergara, de grande fortune et influence politique ; celui de José Tomas les unit avec les Huici, famille d'origine bolivienne qui semble avoir été détentrice d'une solide fortune et d'une bonne situation sociale, même si des huit enfants Huici Argüedas, Eugenia est celle qui, de loin, fait le meilleur mariage²⁷⁰ ; le mariage de Rafael les allie avec les Valdés, Ortúzar, Pereira, Huneeus et Undurraga. Quant à la génération suivante, des 24 enfants nés des unions des Errázuriz Urmeneta, seuls 14 se marient, créant ou renforçant des alliances avec les familles chiliennes des Edwards, Zañartu, Lyon, Donoso, Valdés, Larraín, Barros et Del Campo ; ou avec des familles étrangères, telles que les de Larderel (Italie), Posse de Rivas (Venezuela), Valenzuela (Colombie), de Saulles (EU) et Ogilvie-Grant (Angleterre). La première (de Larderel) et la dernière (Ogilvie-Grant) sont tout particulièrement prestigieuses puisqu'Enrico de Larderel est un comte d'origine française, fils de Gaston de Larderel et d'Isabelle Salviati, elle-

²⁷⁰ Les informations disponibles sur la famille Huici sont très peu nombreuses. Il semble cependant que ce soit le père d'Eugenia, Idelfonso Huici, qui ai été le premier de sa famille à s'installer au Chili. Originaire de Bolivie, il achète en 1842 un fundo dans le village de La Calera. Marié avec Manuela Argüedas, il en a au moins huit enfants, qui semblent tous s'être mariés au Chili. Cf. « La Calera inicia sus festejos », In *El Mercurio de Valparaiso*, 4 mai 2007.

même fille du duc Scipion Salviati, prince Borghèse, et d'Arabelle de Fitzjames. Par sa mère, Enrico est donc apparenté à quelques-unes des plus grandes familles italiennes, entre autres les Salviati, les Borghèse, les Rucellai ou bien encore les Aldobrandini. Quant à George Ogilvie-Grant, il est le fils de Lord George Henry Ogilvie-Grant et le petit-fils de Francis Ogilvie-Grant, comte de Seafield en Ecosse.

Au niveau politique, ils sont non seulement liés par des rapports de parenté proche avec les Errázuriz les plus importants de leur époque (à savoir leur oncle, Federico Errázuriz Zañartu, et leurs cousins germains, Federico Errázuriz Echaurren et Germán Riesco Errázuriz, tous trois Présidents de la République), mais ils participent aussi activement à la direction du pays grâce à l'occupation de charges publiques (député, sénateur, ministre, ambassadeur). Ils sont ainsi insérés dans un réseau de pouvoir, notamment grâce à la structure familiale du pouvoir politique au Chili²⁷¹.

C) Le capital économique de la famille.

Bien que le thème central de notre étude ne porte pas sur les bases du pouvoir économique des Errázuriz Urmeneta, nous avons cependant jugé indispensable d'en présenter une étude. C'est pourquoi nous avons réalisé une recherche sur ce sujet, de manière à exposer ce qui ne peut être qu'une évaluation du capital économique des Errázuriz Urmeneta, mais qui nous aide à comprendre d'où proviennent leurs revenus grâce à un inventaire de leurs biens immobiliers, agricoles et industriels les plus emblématiques. Il n'existe malheureusement pas d'étude formelle sur la fortune des Errázuriz, et nous n'avons pas non plus pu trouver de documents personnels nous permettant de connaître le montant de leurs revenus annuels, au mieux par secteur, au pire de manière globale, et celui de leurs dépenses. Il est donc extrêmement difficile d'évaluer leur fortune, encore plus de la comparer avec celle d'autres familles puisqu'il n'existe que très peu d'études complètes concernant la fortune de familles contemporaines de l'élite chilienne²⁷² et aucune globale qui indique les différents niveaux de richesse au sein de l'élite.

²⁷¹ Dans son article, Marco Feeley explore de manière très convaincante cette facette du pouvoir politique chilien entre 1888 et 1925, grâce à l'étude prosopographique des membres de la Chambre des Députés et du Sénat. Il y montre notamment les liens de parenté des représentants entre eux et comment la politique était sous contrôle de l'élite chilienne. Cf. Marco Feeley, « La parenté, structure du pouvoir dans le Chili du XIXème siècle », In *Actes du colloque international en hommage à François-Xavier Guerra*, organisé par le Centre de Recherches d'histoire de l'Amérique latine et du monde ibérique, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne (publication en cours).

²⁷² De fait, les deux seules dont nous ayons connaissance sont : Juan Eduardo Vargas, *José Tomas Font Ramos : una fortuna chilena del siglo XIX*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 1988, et Ricardo Nazer, « La fortuna de Agustín Edwards Ossandón, 1815-1878 », In revue *Historia*, PUC,

Notre principale source de renseignements sur la fortune des Errázuriz Urmeneta, en tant que groupe familial qui gère en commun un certain nombre d'entreprises, ainsi qu'au niveau individuel, est constituée par les registres notariaux (testament, inventaires, accord de répartition des héritages) et ceux des *Conservadores de Bienes Raíces* (achats et vente de biens immobiliers ou de terres, possession effective des héritages).

Nous allons donc procéder, dans un premier temps, à une classification des biens communs de la fratrie, qui proviennent en très grande partie de l'héritage de leurs grands-parents José Tomas et Carmen Urmeneta et de leur père, ainsi que leur devenir jusqu'en 1930. Dans un deuxième temps, nous étudierons les biens propres à chaque branche, provenant des héritages familiaux, des apports effectués par les conjoints ou d'investissements. Nous n'avons pas pu réaliser cette étude pour les quatre familles, laissant de côté le cas de José Tomás Errázuriz, dont les possessions sont concentrées hors du Chili, en France et en Angleterre, mais nous avons pu analyser le cas de Guillermo Errázuriz et Blanca Vergara, celui de Rafael Errázuriz et Elvira Valdés et celui d'Amalia Errázuriz et Ramón Subercaseaux. Pour cela, nous avons eu recours, quand nous y avons eu accès, aux testaments personnels des Errázuriz et à ceux de leurs beaux-parents, de manière à évaluer les apports de leurs conjoints.

Durant toute la période 1855-1930, la loi chilienne relative aux héritages stipule la libre disposition d'un quart des biens d'une personne, ce qui permet à cette dernière d'avantager un de ses héritiers (en général son conjoint) ou de réaliser des donations, le reste étant divisé à parts égales entre ses héritiers (conjoint survivant, enfants, petits-enfants d'un enfant décédé). Quant aux femmes, du fait de leur incapacité de l'élite, elles peuvent être propriétaires de leurs propres biens et hériter mais ne peuvent les gérer puisqu'elles passent de la tutelle de leur père à la tutelle de leur mari au moment de leur mariage. Pour protéger leurs biens, il leur faut donc établir une liste de leurs possessions avant la cérémonie, alors que tous les acquis après le mariage entrent dans la société conjugale. Le seul moyen pour elles de pouvoir contrôler leur propre fortune est le veuvage ou l'obtention d'un divorce ecclésiastique qui,

Santiago, n.33, 2000, p.369-415. Ces deux hommes comptent parmi les millionnaires du Chili, selon l'article publié par Benjamin Vicuña Mackenna, « Millonarios del Chile viejo », In *El Mercurio*, Valparaiso, 26 avril 1882. José Tomas Font possède une fortune évaluée à 3,9 millions de pesos à sa mort en 1891 et répartie entre : actions dans des sociétés (2 millions), marchandises (0,2 million), reconnaissances de dettes (0,8 million), propriétés urbaines (\approx 1 million) et propriétés agricoles (\approx 1,8 million). Les documents concernant l'inventaire de ses biens se trouvent dans les Archives Notariales de Valparaíso, 1891, vol. 309, fs.406 et suivantes. Quant à Agustin Edwards, il possède à sa mort en 1878, une fortune évaluée à environ 23 millions de pesos et répartie entre : actions dans des sociétés collectives (2,3 millions) ; actions dans des sociétés anonymes (4 millions) ; bons et titres (6 millions) ; propriétés à Valparaiso (2,2 millions) et dans d'autres villes (0,2 million) ; propriétés agricoles (2,5 millions) ; reconnaissances de dettes (1,9 million) ; propriétés minières (pas d'évaluation). Les documents concernant l'inventaire des biens se trouvent dans les Archives Judiciaires de Valparaíso, leg. 1328, pièce 2, 1880.

sans dissoudre le lien, leur permet de vivre hors du foyer de leur mari et de récupérer l'administration de leurs biens²⁷³.

1. *La fortune des Urmeneta.*

Dans le cas des Urmeneta, nous avons eu accès aux testaments de José Tomas Urmeneta et de Carmen Quiroga, dont nous avons reproduit les principales clauses, mais nous n'avons pas trouvé d'inventaire ou de documents relatifs à la répartition des biens. Il semble en effet que l'héritage de José Tomás Urmeneta ait posé quelques problèmes, notamment à cause des conflits d'intérêts entre les héritiers, problèmes qui ne sont toujours pas complètement réglés au moment du décès de son épouse, presque vingt ans plus tard. Il n'est donc pas étonnant que le processus de l'héritage de Carmen Quiroga ait pris à son tour quelques années et qu'il n'ait pas été achevé avant 1903.

*** Testament de José Tomás Quiroga (1878)**

José Tomás Urmeneta y García rédige son testament le 1^{er} février 1876 et le dépose chez Ramón Rengifo, notaire à Santiago²⁷⁴. Après sa mort, le 20 octobre 1878 à Santiago, le testament est ouvert pour que le partage de ses biens entre ses héritiers puisse s'effectuer.

Dans son testament, José Tomas reconnaît avoir eu trois filles de son mariage légitime avec Carmen Quiroga, dont deux étaient déjà décédées en 1876 (Carmen et Amalia) alors que la dernière est encore en vie, mariée mais sans descendance (Manuela). Il reconnaît donc pour ses héritiers les quatre enfants nés du mariage de sa fille Amalia et de Maximiano Errázuriz, mariage pour lequel il indique, par ailleurs, avoir versé une dot de 125.000 pesos (tout comme pour le mariage de son autre fille, Manuela).

En premier lieu, Urmeneta reconnaît à sa femme le droit à la moitié des biens acquis durant leur mariage (« *tous les biens que nous possédons aujourd'hui sont le fruit de mon travail et de mon habilité, par conséquent les profits sont à diviser en parts égales entre les deux époux* », art.4) et lui laisse la jouissance de leurs deux propriétés de Santiago (palais Urmeneta) et de Limache (Quinta Bella), avec leurs meubles et écuries respectifs (art.6).

²⁷³ Sur les droits juridiques et patrimoniaux des femmes au Chili, voir Asunción Lavrin, *Mujeres, feminismo y cambio social en Chile, Argentina y Uruguay (1890-1940)*, DIBAM et Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2005, p.247-285. A propos du divorce ecclésiastique dans le Chili de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, voir la thèse de Francisca Rengifo, *Un recurso de protección femenina: el divorcio eclesiástico en Santiago de Chile, 1850-1890*, Tesis de Doctorado en Historia, PUC, Santiago, 2007. Dans cette étude, Francisca Rengifo émet deux hypothèses quant aux causes des demandes de divorce : la redéfinition des limites du pouvoir marital de manière à assurer plus d'indépendance et de respect à l'épouse ; la protection des biens que la femme apportait à la société conjugale, soit par héritage, soit grâce à son travail.

²⁷⁴ AN, A.Not., Santiago, vol.596, 1876, fs-437-440.

Après avoir réalisé un certain nombre de donations à sa famille proche (belle-sœur, neveux et nièces), filleuls, domestiques et institutions de charité, pour un total de 65.250 pesos en argent, 5.700 pesos de pensions par an et trois maisons (art.7 à 15), il institue sa fille et ses petits-enfants ses héritiers universels et nomme sa femme, son frère Jeronimo et ses gendres Maximiano Errázuriz et Adolfo Eastman, ses exécuteurs testamentaires. Nous sommes donc en présence de six héritiers directs : Carmen (50%), Manuela (25%) et les quatre Errázuriz Urmeneta (6,25% chacun).

* Testament de Carmen Quiroga (1897)

Carmen Quiroga Darrigrande de Urmeneta rédige son testament le 28 juin 1893 et le dépose chez Mariano Melo Egaña, notaire à Santiago²⁷⁵. Après son décès, le 4 décembre 1897, le testament est ouvert et ses biens partagés.

Dans son testament, elle reconnaît comme ses seuls héritiers à ses petits-enfants Errázuriz Urmeneta, nés de l'union de sa fille Amalia avec Maximiano Errázuriz (art. 3 et 8). A l'instar de son mari, elle réalise des donations monétaires très importantes (32.600 pesos à des particuliers et 106.000 pesos à des institutions religieuses pour leur maintien et une distribution aux nécessiteux) et fait une donation personnelle à son petit-fils Rafael de 25.000 pesos « *pour qu'il les investisse en accord avec les instructions que je lui donnerai en privé* » (art.7)²⁷⁶. Ces donations font grincer des dents les héritiers, qui ne voient pas d'un bon œil la somme considérable qu'elles représentent, même si la décence les empêchent de les contester, comme nous l'indique cette lettre de José Tomas à Rafael: « *mon avis sur l'aspect délicat de l'affaire est le même que le tien, que nous ne pouvons pas contester certains legs du testament par délicatesse et par considération envers les personnes et les institutions qui en sont bénéficiaires* »²⁷⁷. A propos de l'héritage même reçu par les Errázuriz Urmeneta, ils en avaient déjà touché une part en 1887, puisque leur grand-mère leur avait fait une donation de 125.000 pesos à chacun (art.4)²⁷⁸. Ils reçoivent donc, en 1897, les actions encore aux mains de Carmen, ainsi que différentes propriétés à Santiago et à Limache.

²⁷⁵ AN, A.Not., Santiago, vol.1038, 1897, section "documentos protocolizados".

²⁷⁶ « *para que los invierta según las instrucciones reservadas que le daré* ». Nous n'avons trouvé aucun document qui pourrait éclairer ce legs particulier et l'usage que Rafael devait en faire.

²⁷⁷ Lettre de José Tomas Errázuriz Urmeneta à son frère Rafael, 26 janvier 1898, AN, AEU, vol.8, fs.147-148 ("*mi opinión sobre la parte delicada del asunto es como la tuya, que no podemos tocar ciertos legados del testamento por delicadeza y en consideración a las personas o instituciones a que han sido hechos.*").

²⁷⁸ AN, A.Not., Santiago, José Isaac Ortiz, vol. 732, 1887, fs.247 n.291. Cette cession correspond aux trois quarts des droits qui reviennent à Carmen Quiroga sur les biens que son défunt mari possédait dans le département de Quillota et dans différentes mines.

* Les problèmes de la succession.

La gestion puis le partage de la fortune des Urmeneta posèrent un certain nombre de problèmes, en partie à cause des manœuvres de leur oncle Adolfo Eastman, veuf en 1881 de Manuela Urmeneta Quiroga. Ces problèmes semblent avoir commencé avant même la mort de Manuela, provoquant des dissensions sérieuses entre Maximiano Errázuriz et son beau-frère. Le dernier accuse en effet le premier de ruiner Carmen Quiroga, ce qui amène Maximiano à refuser les invitations de sa belle-mère parce qu'il « *ne serait pas un invité agréable, en voyant installés comme les maîtres de maison, ceux qui ont volé votre confiance et votre affection pour moi, alors qu'ils abusent gravement des deux* »²⁷⁹. Maximiano en vient même à suspecter que sa belle-sœur a fait l'objet de pressions de la part de son mari dans le but de signer un testament rédigé par lui²⁸⁰, pour ensuite obtenir de sa belle-mère une donation d'au moins un demi-million de pesos. Il est en effet notable que le testament de Manuela, rédigé le 1^{er} mars 1879, ne contient aucune donation à ses neveux Errázuriz, pourtant sa famille la plus proche, alors qu'il en contient d'autres qui sont destinées à d'autres membres de sa famille plus éloignée et à celle de son mari²⁸¹.

* La répartition des biens.

Comme nous l'avons signalé auparavant, la répartition des biens du couple Urmeneta Quiroga s'étale sur presque vingt-cinq ans, entre 1879 et 1903. Mais n'ayant pu avoir accès à aucun inventaire, nous ignorons quels sont les biens laissés par le couple, pas plus que nous pouvons évaluer le montant total de la fortune, la seule indication chiffrée que nous

²⁷⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdivieso à Carmen Quiroga de Urmeneta, 17 avril 1881, AN, AEU, vol.3, fs.143 (« *no sería convidado agradable, viendo de dueños de casa a los que, no solo me han robado mi parte en su confianza y su cariño, sino que están abusando gravemente de ambos* »).

²⁸⁰ « (...) *es indudable que la pobre [Manuela Urmeneta] sufrió por largo tiempo un verdadero sitio, hasta verse obligada a firmar el testamento escrito por Don Jerónimo [son oncle, Jerónimo Urmeneta].* », Lettre de Maximiano Errázuriz Valdivieso à Ramón Subercaseaux Vicuña, Santiago, 19 avril 1881, AN, AEU, vol.3, fs.145.

²⁸¹ AN, A.Not., Limache, 1879, vol. 34, fs. 311. Dans ce document, Manuela réalise les donations suivantes:

1. A sa belle-soeur, Filia Eastman de Mandiola, 12.000 pesos. (Il s'agit de Filia Eastman Quiroga, épouse de Ramón Mandiola Elizalde. Elle est à la fois la belle-sœur et la cousine germaine de Manuela).
2. A sa nièce, Flora Mandiola Eastman, 5.000 pesos. (Il s'agit d'une des filles de l'antérieure).
3. A son cousin, Belisario Solar, 5.000 pesos. (Il s'agit de son cousin germain, Belisario del Solar Quiroga, fils de Margarita Quiroga Darrigrande et de Gaspar Del Solar Marin).
4. A quatre de ses filleuls (Pedro Valdés, Arturo Eastman, Edmundo Eastman Amenabar, Alberto Sánchez y Urmeneta), 2.000 pesos chacun.
5. A sa filleule, Elisa Solar, 2.000 pesos.
6. A Mariana Peralta de Quiroga, 1.000 pesos.
7. A Carlota Luco de Larraín, 2.000 pesos. (Il pourrait s'agir de Carlota Luco Echeverría, épouse de Manuel Larraín Espinosa, avec laquelle Manuela ne semble pas avoir eu de lien de parenté).

possédons provenant de l'article de Benjamin Vicuña sur les millionnaires du vieux Chili en 1882 et faisant état d'une fortune de 2 millions de pesos à l'actif de Carmen Quiroga²⁸².

Bien	Provenance	Evaluation (1879)	Adjugé à (1879)	Adjugé à (1897)
1000 actions de la Sociedad Chilena de Fundiciones	Participation de JT Urmeneta	500.000 pesos	Carmen Quiroga (500) Manuela Urmeneta (250) Fratrerie Errázuriz Urmeneta (250)	
Actions de la Compañía de Gas de Santiago	Participation de JT Urmeneta		Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	
Actions de Molinos de San Cristobal (62%)	Participation de JT Urmeneta	≈54.000 pesos (vendues en 1881)	Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	x
Mine de cuivre de Tamaya	Achat de JT Urmeneta		Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	
Mine d'or El Toro	Achat de JT Urmeneta		Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	
Mine d'argent d'Arqueros	Achat de JT Urmeneta		Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	
Hacienda de Limache (« Quinta Bella ») et chemin de Conchali	Achat de JT Urmeneta	161.000 pesos (vendue en 1883)	Carmen Quiroga Manuela Urmeneta	x
Palais Urmeneta, Santiago	Achat de JT Urmeneta	150.000 pesos (1903)	Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	Amalia Errázuriz Urmeneta (1903)
Quinta, Recoleta Dominicana, Santiago	Achat de JT Urmeneta	≈ 5.700 pesos (vendue en 1881)	Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	x
Chacra « La Tercia », llano Santo Domingo	Achat de JT Urmeneta	≈ 33.665 pesos (vendue en 1883)	Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratrerie Errázuriz Urmeneta	x
Maison, rue Santo Domingo, Santiago	Achat de JT Urmeneta	≈ 6.100 pesos (transférée en 1881)	Carmen Quiroga	x
Maison, rue de Las Claras,	Achat de JT Urmeneta	? (vendue en 1883)	Carmen Quiroga	x

²⁸² Benjamin Vicuña Mackenna, « Millonarios del Chile viejo », In *El Mercurio*, Valparaíso, 26 avril 1882.

Santiago				
Terrain, rue Moncerrate, Santiago	Achat de JT Urmeneta		?	
5 terrains situés dans la "población Echazarreta", Santiago	Achat de JT Urmeneta	≈ 6.290 pesos (vendus en 1881)	Carmen Quiroga Manuela Urmeneta Fratie Errázuriz Urmeneta	x
Terrains construits, Recoleta Dominicana, Santiago	Achat de JT Urmeneta		Carmen Quiroga	
Terrain, Recoleta Dominicana, Santiago	Achat de JT Urmeneta		?	
Maison, rue Vergara, Santiago	Dettes de Dolores Urmeneta à JT Urmeneta	6.330,55 pesos	Manuela Urmeneta	x
Maison, calle Peumo, Santiago	Dettes de Dolores Urmeneta à JT Urmeneta	14.744,84 pesos	Manuela Urmeneta	x
Terrains construits appelés "Jardin de la Recoleta », Santiago	Achat de JT Urmeneta	? (donation en 1891)	Carmen Quiroga	x
Terrain n.1, rue Balmaceda, Santiago	Achat de JT Urmeneta		Adolfo Eastman	x
Terrain n.2, rue Balmaceda, Santiago	Achat de JT Urmeneta		Adolfo Eastman	x
Terrain, rue Rengifo	Achat de JT Urmeneta	350 pesos (vendu en 1882)	Manuela Urmeneta	x
Total		938.180,39 pesos		

Tableau 10. Répartition du patrimoine des Urmeneta Quiroga (1878).

Cette évaluation de la fortune des Urmeneta a été élaborée à partir des documents notariaux correspondant à la possession effective et à l'adjudication de l'héritage²⁸³ mais en l'absence d'inventaire, elle ne peut être qu'incomplète puisque même s'il est parfois possible d'estimer le prix d'un bien immobilier grâce à sa vente postérieure, il nous est en revanche impossible de connaître le portefeuille d'actions, l'argent liquide disponible et les dettes, ou bien encore le montant des effets personnels des défunts (meubles, objets d'art, bijoux,...).

²⁸³ La plupart de ces documents se trouve dans AN, CBR, Santiago, vol.51, 1879, fs.104-110, 114, 130-131.

Nous voyons cependant qu'en plus de ses investissements dans l'industrie minière, José Tomás Urmeneta possède bon nombre de propriétés urbaines.

Pour connaître un peu plus en détails quelques-uns des fleurons de la fortune des Urmeneta, qui vont passer plus tard sous contrôle des Errázuriz Urmeneta et constituer non seulement la base de leur fortune, mais aussi requérir de leur temps puisqu'ils participent activement à leur gestion, nous allons maintenant procéder à un rapide historique de la Sociedad Chilena de Fundiciones.

* Sociedad Chilena de Fundiciones (S.C.F.).

Fleuron de l'industrie minière Urmeneta, la S.C.F. est fondée en 1856, en tant que société anonyme, par José Tomas Urmeneta, son frère Jeronimo, Matias Cousiño, Bernardo del Solar, Javier Zañartu et Roberto Allison²⁸⁴. Son principal objectif est « *l'achat et les bénéfices sur les minerais de cuivre et d'argent, ainsi que les autres minerais que pourraient intégrer le directoire* »²⁸⁵, avec pour port d'attache la ville de Guayacán, dans la province de Coquimbo. Le capital de départ est de 500.000 pesos, divisé en 50 actions. Principal actionnaire, élu Directeur et Président en 1856, J.T. Urmeneta ne tarde pas à renforcer son contrôle sur la société en acquérant les actions de Matias Cousiño un mois après sa création.

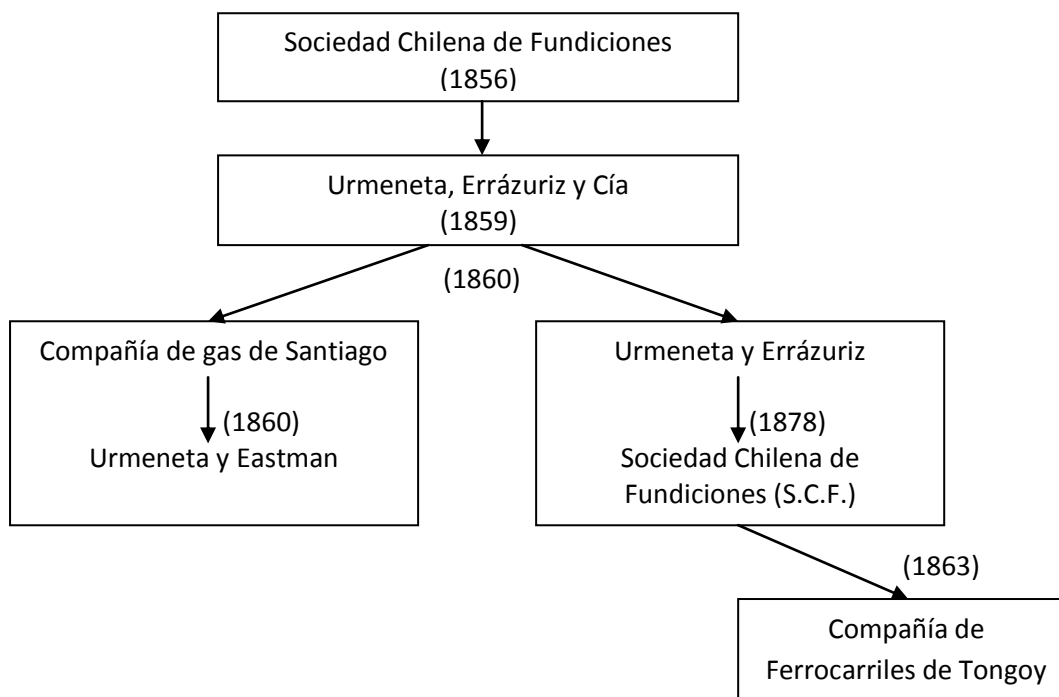
La société possède une fonderie à Guayacán, mais aussi à Tongoy et à Totalillo, chacune étant chargée de capter les minéraux des différentes mines situées à proximité (Tamaya, Urmeneta y del Solar, La Higuera). Il est sans doute indispensable de rappeler que le cuivre est, entre 1850 et 1879, le plus important des produits d'exportation et le facteur-clé dans le système économique chilien puisqu'il représente la principale source de devises pour le pays. Ainsi, entre 1860 et 1874, 22,5% des revenus douaniers proviennent du cuivre. Par ailleurs, au moment de la mort d'Urmeneta en 1879, le cuivre en provenance du Chili représente plus de 40% du marché mondial, ce qui en fait le premier producteur au niveau mondial²⁸⁶. Mais vingt ans auparavant, la compétition avec une autre société, la "Compañía de México y Sud América", installée elle aussi dans la région, était forte et la crise économique de

²⁸⁴ Pour réaliser l'étude de la "Sociedad Chilena de Fundiciones", nous avons consulté Ricardo Nazer, *José Tomas Urmeneta. Un empresario del siglo XIX*, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, DIBAM, Santiago, 1994, p.85-132, et Luis Valenzuela, "The copper smelting Company "Urmeneta y Errázuriz" of Chile: an economic profile, 1860-1880", In *The Americas*, vol.53, n.2, 1996, p.235-271.

²⁸⁵ Luis Valenzuela, "The copper smelting Company "Urmeneta y Errázuriz" of Chile: an economic profile, 1860-1880", op.cit. ("*la compra y beneficio de metales de cobre y plata y cualquiera otros minerales que en adelante acordare beneficiar el directorio*").

²⁸⁶ Ortega Martínez Luis, *Chile en ruta al capitalismo. Cambio, euforia y depresión 1850-1880*, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2005, p.183.

1857 précipita les deux compagnies dans la ruine, les obligeant à se déclarer en faillite en 1858.



STRUCTURE ET DIVISIONS DE LA SOCIETE URMENETA, ERRAZURIZ Y CIA

Cependant, Urmeneta, ne souhaitant pas perdre les investissements réalisés, parvient, grâce à des négociations et tractations, à sauver la fonderie en créant en 1859 une nouvelle société avec ses deux gendres, Maximiano Errázuriz et Adolfo Eastman, sous le nom de **“Urmeneta, Errázuriz y Cía”**, qui est chargée de l’administration de l’éclairage au gaz de Santiago et de la liquidation de la S.C.F. Grâce à de nouveaux prêts accordés par la banque Gibbs y Cía et à la faillite de sa rivale, ce qui lui permet de récupérer ses installations à bas prix et de disposer de son personnel, la nouvelle société se rétablit rapidement.

En décembre 1860, Urmeneta divise la société « Urmeneta, Errázuriz y Cía » en deux branches : une première chargée de l’éclairage au gaz de Santiago et une deuxième chargée des opérations minières.

La **“Compañía de gas de Santiago”** a en réalité vu le jour en 1856, après l’attribution du monopole de l’éclairage au gaz à Maximiano Errázuriz, avec son beau-père comme garant, voté par le Congrès le 8 août pour une durée de 30 ans. Mais l’entreprise ne s’organise réellement qu’en 1860, puisqu’il lui fallut tout d’abord s’occuper de l’infrastructure (usine de gaz, canalisations, réverbères). Dans un premier temps, l’entreprise s’appelle « Urmeneta,

Errázuriz y Cía », démontrant ainsi sa structure familiale, vu que José Tomas Urmeneta compte sur la participation de ses deux gendres, Errázuriz et Eastman. Au moment de la séparation des sociétés, celle de gaz passe sous le contrôle d'Urmeneta et d'Eastman, avec une nouvelle raison sociale, « Urmeneta y Eastman ». Les Errázuriz ne se sont cependant pas totalement absents de la gestion de l'entreprise, puisque Maximiano fait partie du conseil d'administration à partir de 1881, certainement en représentation de ses enfants qui venaient d'hériter une part des actions de la société.

La deuxième, appelée "**Sociedad Urmeneta y Errázuriz**", a pour objectif « *travailler dans la fonte de métaux, englobant par conséquent les spéculations en relation avec l'objectif principal de la société, comme peuvent l'être l'achat de minerais et de charbon, l'exploitation minière, les opérations de transport, etc.* »²⁸⁷. Son capital initial est de 700.000 pesos, 500.000 apportés par Urmeneta et 200.000 par Maximiano Errázuriz, ce dernier étant aussi le gérant, avec pour domicile la ville de Guayacán. Dès la fin 1863, la société a retrouvé un certain équilibre économique, ce qui lui permet de participer à la création de la "Compañía del Ferrocarril de Tongoy", chargée de la construction d'une ligne de chemin de fer entre Tongoy et la mine de Tamaya, ainsi qu'à la création de la Banque Nationale du Chili. Elle possède et gère en plus des mines à Lebu, actuelle capitale de la province d'Arauco, d'où est extraite grande partie du charbon nécessaire aux activités de la société.

Affectée par la crise économique des années 1860, la société doit contracter une nouvelle dette d'un million de pesos avec la Banque Nationale du Chili en 1869, ce qui a des conséquences négatives sur les résultats de l'entreprise jusqu'en 1880. S'agissant de la production, la crise a aussi des répercussions : ainsi, en 1871, la "Sociedad Urmeneta y Errázuriz" produit 11.063 tonnes de cuivre en barres et en lingots (58% de la production nationale), alors qu'en 1881, elle n'en produit plus que 8.746 (26% de la production nationale). Si l'on prend en compte qu'entre 1850 et 1880, la production chilienne représente en moyenne 36% du marché mondial, avec un pic de 44% en 1878, nous voyons que la société « Urmeneta y Errázuriz » représentait à elle seule 20% de la production mondiale en 1871²⁸⁸. Elle constitue donc un très bon investissement puisque, selon Luis Valenzuela, elle a encore un taux de retour sur investissement compris entre 15 et 20% au début des années 1870²⁸⁹, ce qui

²⁸⁷ Luis Valenzuela, "The Copper smelting company "Urmeneta y Errázuriz" of Chile: an economic profile, 1860-1880", *op.cit.* ("*trabajar en la fundición de metales abrazando en consecuencia las especulaciones conexas con el fin primordial de la sociedad como ser la compra de metales, carbón, trabajos de minas, operaciones de transporte, etc.*")

²⁸⁸ Ortega Martínez Luis, *Chile en ruta al capitalismo. Cambio, euforia y depresión 1850-1880*, *op.cit.*, p.183.

²⁸⁹ Luis Valenzuela, "The Copper smelting company "Urmeneta y Errázuriz" of Chile: an economic profile, 1860-1880", *op.cit.*

permet à Maximiano Errázuriz de gagner plus de 200.000 pesos par an²⁹⁰. Cependant, à partir des années 1880, le secteur cuprifère chilien, qui a profité jusque là d'une conjoncture internationale exceptionnelle, entre en crise. Selon Luis Ortega, si la forte demande a en effet permis un boom de ce secteur, sa faible industrialisation et mécanisation (son caractère de « mine artisanale » selon l'expression de Vayssièr²⁹¹) l'empêchent d'être compétitif face à l'ouverture de nouvelles exploitations qui intègrent les dernières avancées technologiques. Il faut ajouter à ce premier facteur la baisse de la main d'œuvre disponible, fortement touchée par des épidémies successives de variole et attirée par les constructions ferroviaires, dont les salaires sont plus élevés²⁹².

A la mort de José Tomas Urmeneta en 1878, la société se transforme en société anonyme, afin de faciliter la succession. La nouvelle société, appelée "**Sociedad Chilena de Fundiciones**", compte sur un capital d'un million de pesos divisé en 2000 actions de 500 pesos chacune. La moitié de ces actions (1000) revient à Maximiano Errázuriz en tant que propriétaire de la moitié de la compagnie, et l'autre moitié se répartit entre les héritiers d'Urmeneta : sa veuve Carmen Quiroga (500 actions) ; les héritiers de ses filles Manuela (250 actions pour son veuf, Adolfo Eastman) et Amalia (250 actions pour ses enfants, José Tomas, Guillermo, Amalia et Rafael). De cette manière, les Errázuriz Urmeneta contrôlent 62,5% de la société. Une sous-division appelée « Sociedad de Lecaros » est ensuite créée pour gérer en commun la partie exclusivement minière.

La nouvelle société se forme au milieu d'une crise du cuivre qui se prolonge jusqu'en 1920. Pour y faire face, elle doit réduire ses effectifs et ses opérations et réaliser de nouveaux investissements, construisant, par exemple, une fabrique d'acide sulfurique et modernisant les fours des fonderies pour permettre l'exploitation des minerais de moindre concentration. En 1907, la société modifie son statut de l'élite, élève son capital à 4 millions de pesos et passe sous le contrôle de Rafael Errázuriz Urmeneta. Malgré la crise générale qui affecte alors l'industrie du cuivre, la fonderie se maintient comme la principale du pays jusqu'en 1915, quand elle est vendue à des capitaux chiliens et étrangers.

Les principales difficultés que rencontrent les gérants de la société, transversales à toute l'industrie cuprifère nationale, sont : le bon fonctionnement des fonderies ; l'approvisionnement et le transport des matières premières (charbon et cuivre) ; l'exportation des produits finis. Tous ces problèmes sont présents dans la correspondance échangée entre les trois frères Errázuriz Urmeneta et leur beau-frère, Ramón Subercaseaux, de même que les

²⁹⁰ Ibid., p.268-269.

²⁹¹ Ortega Martínez Luis, *Chile en ruta al capitalismo. Cambio, euforia y depresión 1850-1880*, op.cit., p.183.

²⁹² Ibid., p.183-192.

résultats de l'entreprise, tout particulièrement en temps de crise économique où les revenus ont tendance à baisser, sans qu'ils modifient pour autant leur train de vie, ce qui les oblige parfois à réclamer leurs dividendes ou à emprunter.

L'administration est assumée par Maximiano Errázuriz Valdivieso à partir de 1860, en tant qu' « associé gérant » (socio-gerente), puis peu à peu les fils de ce dernier, Guillermo et Rafael, s'intègrent à l'administration. Après la mort de leur père en 1890, puis la mort de Guillermo en 1895, la société est gérée par un conseil d'administration composé de Rafael et José Tomas Errázuriz Urmeneta (même si ce dernier, qui vit en Europe, se fait représenter par son frère ou par son fondé de pouvoir), de Ramón Subercaseaux, de Blanca Vergara, veuve de Guillermo, et du gérant de la société, Guillermo Lyon Santa María. Mais en réalité, l'entreprise est dirigée jusqu'à sa dissolution par Rafael, qui est celui qui vit le plus au Chili, ou par le gérant de la société.

* **Molinos San Cristóbal**

La société "**Molinos San Cristóbal**", fondée vers 1853 avec les capitaux des frères J.T. et Jeronimo Urmeneta et ceux d'autres investisseurs, est un autre fleuron important de la succession Urmeneta. Les moulins, situés aux pieds du San Cristóbal, en plein centre de Santiago, sont au nombre de huit, auxquels il faut ajouter les entrepôts, la maison de l'administrateur et celles des meuniers. En 1867, quand la société est dissoute, José Tomas est alors propriétaire des 5/8 de la société, tandis que Jeronimo Urmeneta et Julio Dittborn se partagent les autres 3/8. Il loue alors, pour une durée renouvelable de quatre ans, ses parts aux deux autres propriétaires, pour la somme de 4.500 pesos par mois. A sa mort, en 1879, ses parts passent à ses héritiers, qui les vendent en 1881 pour la somme de 54.000 pesos²⁹³.

2. *Succession de Maximiano Errázuriz Valdivieso (1890).*

En 1890, à sa mort, Maximiano Errázuriz Valdivieso laisse à ses quatre enfants une solide fortune. Il avait rédigé son testament en 1887 et l'avait déposé chez un notaire de Los Andes²⁹⁴, ville près de laquelle se trouve la hacienda de Panquehue, sa résidence depuis 1885.

Sur le quart de ses biens dont il peut disposer à sa guise, il ordonne le versement d'une pension mensuelle de 500 pesos à sa mère jusqu'à sa mort²⁹⁵ et une seconde de 100

²⁹³ Pour de plus amples informations sur le fonctionnement de « Los Molinos San Cristóbal », cf. Ricardo Nazer, *op. cit.*, p.154-158.

²⁹⁴ AN, Notarios de Los Andes, vol. 57, 1890, documentos protocolizados.

²⁹⁵ Cette pension fut rendue caduque à la mort de la mère de Maximiano, Rosario Valdivieso Zañartu, le 25 octobre 1889.

pesos destinée à sa nièce Eulogia Errázuriz de Salas, ou aux filles célibataires de cette dernière, pour une durée de 10 ans. Le reste revient à l'Archevêque de Santiago²⁹⁶, qui peut ainsi financer la construction de la chapelle de Panquehue et distribuer les fonds restants à des œuvres de charité.

Grâce à l'inventaire et l'évaluation des biens de Maximiano, qui se trouvent dans les Archives de l'Archevêché de Santiago²⁹⁷, nous avons eu accès à la composition et au montant total de sa fortune, qui, comme nous pouvons le voir dans le tableau ci-dessous, est avant tout une fortune industrielle (participation dans diverses sociétés liées à l'exploitation du charbon et au cuivre) et agricole.

Bien	Provenance	Evaluation	Adjugé à
800 actions de la Sociedad Chilena de Fundiciones	Participation de Maximiano Errázuriz	400.000 pesos	200 actions pour chacun des quatre héritiers (100.000 pesos chacun)
Moitié du capital de la société « Errázuriz e hijos »	Participation de Maximiano Errázuriz	750.000 pesos	86.500 pesos pour chacun des quatre héritiers
10 actions de la société « Independiente »	Achat de Maximiano Errázuriz	2.500 pesos	Guillermo Errázuriz U.
Participation dans la « Compañía carbonífera de Playa Negra »	Participation de Maximiano Errázuriz	32.000 pesos	8.000 pesos pour chacun des quatre héritiers
Maison, rue Miraflores, Santiago	Achat de Maximiano Errázuriz	14.344 pesos	Rafael Errázuriz Urmeneta
Hacienda de Panquehue	Achat de Maximiano Errázuriz	1.639.628 pesos	Divisée entre les quatre héritiers
Fundo « Los Hornos »		37.643 pesos	José Tomás Errázuriz U., en paiement pour sa part dans l'héritage de sa mère
Trois pâturages		33.495 pesos	Amalia Errázuriz U., en paiement pour sa part dans l'héritage de sa mère
Chapelle en construction, hacienda « Panquehue »		22.000 pesos	Archevêché de Santiago
Meubles, ménage et œuvres d'art		98.952 pesos	
Prêts à encaisser		108.791 pesos	
Argent liquide		10.204 pesos	

²⁹⁶ A la mort de Maximiano, l'Archevêque de Santiago est Mariano Casanova (1833-1908). Ami intime de Maximiano, il est consacré Archevêque en 1887, mettant fin à un conflit entre l'Eglise et l'Etat qui durait depuis la mort de l'Archevêque précédent, Valentin Valdivieso Zañartu, en 1879. Sur les détails de ce conflit, ses enjeux et sa résolution, voir Sol Serrano, *¿Qué hacer con Dios en la República? Política y secularización en Chile (1845-1885)*, op.cit., p.319-339.

²⁹⁷ "Laudo y inventario de los bienes de la sucesión de Don Maximiliano Errázuriz. 31 de Diciembre 1890", Archivo del Arzobispado de Santiago, Legajo 47, Nº 3, años 1890-1892.

Total (fortune brute)		3.149.557 pesos	
Dettes de Maximiano Errázuriz		244.657 pesos	
Total (fortune nette)		2.904.900 pesos	
Total (fortune nette évaluée par l'Archevêché)²⁹⁸		2.800.000 pesos	

Tableau 11. Répartition du patrimoine de Maximiano Errázuriz Valdivieso, à partir des documents de l'Archevêché (1890).

Il s'agit d'une fortune importante et qui n'a cessé d'augmenter depuis le mariage de Maximiano avec Amalia Urmeneta. Luis Valenzuela, dans son article sur la S.C.F., évalue la fortune de Maximiano, en février 1871, à 1.377.600 pesos et montre qu'il perçoit des revenus de plus de 200.000 pesos annuels²⁹⁹. En vingt ans, Maximiano réussit donc à doubler sa fortune, ce qui lui permet d'acquérir en 1872 un terrain à Santiago et le fundo *El Ingenio*, près de Los Andes. Sur le premier, situé sur l'Alameda et qu'il achète pour la somme de 133.900 pesos, il fait construire un palais, destiné tout spécialement à sa collection d'œuvres d'art, palais qu'il revend en 1886 pour la somme de 230.000 pesos³⁰⁰. Sur le second, il s'essaye à la production de briquettes de tourbe pour la fonderie de cuivre de Guayacán avant de se consacrer à la plantation d'une vigne dont le vin est commercialisé sous la marque « Panquehue Errázuriz » et qui compte environ 120 ha en 1887³⁰¹. Nous voyons aussi que c'est une fortune dont les sources de revenus ont été diversifiées : en plus de valeurs mobilières qui représentent 38,9% de son patrimoine, Maximiano a pratiqué une politique d'investissements fonciers hors de Santiago, à tel point que ces derniers atteignent 61,1% de son patrimoine, sans oublier un taux d'endettement qui tourne autour des 8%.

Sur les 2,8 millions de sa fortune, nous avons vu que Maximiano avait disposé que le quart revienne à l'Archevêché de Santiago, c'est-à-dire un total de 700.000 pesos, ce qui oblige ses héritiers à verser la somme de 169.475 pesos chacun³⁰². Ces derniers reçoivent cependant

²⁹⁸ La différence entre la fortune nette que nous calculons et celle évaluée par l'Archevêché semble due au fait que la seconde ne prend pas en compte les prêts à encaisser (108.791 pesos), probablement car il s'agit d'un item aléatoire.

²⁹⁹ Luis Valenzuela, *op. cit.*, p.268. L'auteur n'indique malheureusement pas les sources qui lui ont permis de parvenir à ces deux sommes, si ce n'est qu'il semble avoir utilisé les capitulations matrimoniales de Maximiano, dans la localisation n'est pas indiquée.

³⁰⁰ CBR, Santiago, 1872, fs. 446 n.993 et CBR, Santiago, 1886, fs. 143 n.231.

³⁰¹ A propos du fundo Panquehue, on peut consulter l'article d'Adolfo Ibañez Santa María, "División de la propiedad agrícola en Panquehue, 1858-1980", In *Historia*, PUC, Santiago, n.17, 1982, p.5-112. Dans cet article, Ibañez cite le témoignage de Tomás Videla, qui visite la vigne en 1887 ("Una excursión a Panquehue", In *Boletín de la Sociedad Nacional de Agricultura*, n.22, 1887, p.723-724).

³⁰² "Laudo y inventario de los bienes de la sucesión de Don Maximiliano Errázuriz. 31 de Diciembre 1890", In Archivo del Arzobispado de Santiago, Legajo 47, N° 3, años 1890-1892.

une part correspondant à 525.000 pesos chacun, qui leur est payée grâce à la division des actions des trois sociétés dans lesquelles Maximiano a une participation, ainsi qu'un quart de la hacienda Panquehue et des œuvres d'art provenant de la collection réunie par Maximiano. Cette dernière est vendue par ses frères et sœur à Guillermo en 1892 pour la somme de 40.000 pesos³⁰³, alors que Panquehue est peu à peu achetée par Rafael, tout d'abord par la vente de la part d'Amalia à ses frères pour la somme de 560.000 pesos³⁰⁴ puis par l'achat de la part des parts de Guillermo et José Tomás en 1893 et 1894³⁰⁵.

3. *La fortune de Guillermo Errázuriz et de Banca Vergara en 1895.*

Nous étudierons à présent la fortune de Guillermo Errázuriz et de son épouse Blanca Vergara, au moment du décès de Guillermo en 1895, dont nous pouvons dire qu'elle s'est construite en deux étapes, correspondant à deux héritages : celui de Maximiano Errázuriz Valdivieso, décédé en 1890 ; celui de la mère de Blanca, Mercedes Alvarez Prieto, décédée en 1894.

De son père, nous avons vu précédemment que Guillermo reçoit une part d'héritage s'élevant à 525.000 pesos et qui se compose d'actions à hauteur de 197.000 pesos, d'un quart de la hacienda de Panquehue (vendu en 1893 à son frère Rafael) et des droits sur la galerie de peinture, qu'il acheta en 1892 à la fratrie pour la somme de 40.000 pesos.

Une deuxième étape de la constitution de la fortune du couple Errázuriz Vergara est la succession de la mère de Blanca, Mercedes Alvarez de Vergara, décédée cinq ans après son mari Francisco Vergara, en 1889, qui n'avait pas laissé de testament. C'est en effet cet héritage plus que celui de leur père qui permet à Blanca et à son frère Salvador d'entrer en possession de la fortune familiale puisque la plupart des biens du couple Vergara Alvarez provenait de Mercedes et qu'à la mort de Francisco et la dissolution de la société conjugale, elle en récupéra donc le contrôle³⁰⁶. En 1894, cette fortune est évaluée à plus de 2,8 millions de pesos et se compose de biens fonciers (2,3 millions), actions et bons (≈250.000 pesos), meubles,

³⁰³ Lettre de José Tomas Errázuriz Urmeneta à son frère Rafael, 2 mars 1895, AN, AEU, vol.8, fs.116-119.

³⁰⁴ Archivos del Ministerio de RR.EE., de Chile, Libros de actos públicos n.1, Consulado de Paris, 1890-1893, vol.149D, fs.12-13.

³⁰⁵ CBR, Los Andes, 1891, fs.18, n.55; 1893, fs.36 et 41, n.68 et 78 ; 1894, fs.188, n.255.

³⁰⁶ Les documents relatifs à la partition des biens de Francisco Vergara se trouvent réunis dans *Partición de bienes de José Francisco Vergara Echevers*, AN, Archives Judiciaires Civiles de Valparaiso, legajo 1595, Pieza 4, 5 septembre 1889. Le dossier comprend une copie du testament de Francisco Vergara, un inventaire de ses biens, un inventaire des biens que Mercedes Alvarez hérita de son père et de sa grand-mère et la division des biens de Francisco, notamment la liquidation de la société conjugale. Selon ces documents, la somme des biens laissés par Francisco Vergara (correspondant à environ 1.357.000 pesos) couvre à peine ce qui correspond à la part de Mercedes dans la société conjugale, raison pour laquelle tout l'héritage passe sous contrôle de cette dernière.

bijoux et effets personnels (≈100.000 pesos), animaux des propriétés agricoles (≈71.000 pesos), prêts (74.000 pesos) et argent liquide (47.000 pesos)³⁰⁷. La moitié de ces biens revient donc à Blanca Vergara qui, suite à un accord avec son frère, hérite de la hacienda "Siete Hermanas" ainsi que de celles de "San Francisco" et de "Las Casas", évaluées à elles seules à plus de 1,1 million³⁰⁸. Elle hérite aussi du palais Ossa à Santiago (évalué à 180.000 pesos), de bijoux et meubles, ainsi que de la totalité des actions et bons, dont elle cède cependant la moitié à son frère de manière à compenser l'arrêt prématuré de la location des haciendas que ce dernier avait conclu avec leur défunte mère³⁰⁹. Ces biens entrent alors dans la société conjugale Errázuriz Vergara.

Le 20 avril 1895, Guillermo décède à son tour. Le 22 mars de cette même année, sentant venir la mort peut-être, il avait rédigé son testament, déposé chez Mariano Melo Egaña, notaire à Santiago³¹⁰. Dans ce document, Guillermo lègue à sa femme le quart de ses biens dont il peut disposer librement (art.1), ainsi que le fundo Lo Hermida « avec ses bâtiments, maisons, effets personnels, animaux et les espèces meubles qui se trouvent dans le fundo et dans les maisons, y compris celles que l'article 564 du Code Civil n'inclut pas dans l'expression « meubles » d'une maison »³¹¹ (art.3). Il la nomme aussi son exécutrice testamentaire et la tutrice de ses enfants, permettant ainsi à Blanca d'être l'unique gestionnaire de sa propre fortune et de l'héritage de ses enfants. Le processus complet de l'héritage est long et relativement complexe, compte tenu qu'il implique des mineurs et des biens conséquents. En plus de l'ouverture du testament et de l'élaboration d'un inventaire, il fut par exemple nécessaire qu'un juge entérine la nomination de Blanca comme tutrice de ses enfants³¹² ainsi que la désignation d'un arbitre ("juez compromisario") chargé de rédiger les

³⁰⁷ *Inventario de los bienes de Mercedes Álvarez de Vergara*, In AN, A.Not., Santiago, notaire Mariano Melo Egaña, vol.352, 1894, section documentos protocolizados (fs.837 ou 1297).

³⁰⁸ Ces terres servent à la construction de la ville de Viña del Mar, dont les Vergara sont considérés les fondateurs. Sur l'histoire de la ville et sur celle des Vergara, voir Carlos Larrain, *Viña del Mar*, Ed. Nascimento, Santiago, 1946; Claudia Ortiz Navarro, *Nacimiento y desarrollo de la ciudad de Viña del Mar. El aporte de la familia Vergara Álvarez desde 1869 hasta 1906*, Tesis de Licenciatura, UC de Valparaíso, 1999; Felipe Luarte, *Historia de la familia Vergara Álvarez de Viña del Mar, 1859-1941*, Tesis de Licenciatura en Historia, Universidad Finis Terrae, 2004.

³⁰⁹ Convenio entre Salvador y Blanca Vergara, Valparaíso, 31 de enero de 1895, In AN, A.Not., Santiago, notaire Mariano Melo Egaña, vol.352, 1895, fs.157 n.212 et Acta de adjudicación del palacio Ossa, AN, CBR, Santiago, 1895, fs.619 n.982.

³¹⁰ AN, NS, notaire Mariano Melo Egaña, vol.971, 1895, documentos protocolizados.

³¹¹ Ibid. ("con sus edificios, casas de habitación, enseres, animales y todas las especies muebles contenidas en el fundo y en las casas, incluidas aquellas que el artículo 564 del Código Civil no considera comprendidas en la expresión muebles de una casa").

³¹² AN, NS, notaire Mariano Melo Egaña, vol.971, 1895, fs.424, n.593.

termes de la succession, notamment en ce qui concernait l'adjudication à chacun des héritiers des biens qui lui correspondait.

En 1898, le processus prend fin. Il n'a pas été possible de trouver l'inventaire des biens de Guillermo mais nous avons pu élaborer une liste des biens compris dans la succession, ainsi qu'évaluer le montant total des biens compris dans cette dernière, à partir des différents documents notariaux relatifs aux adjudications. Nous avons réuni les informations disponibles dans le tableau suivant.

Bien	Provenance	Evaluation	Adjugé à
Maison n.46, rue Riquelme, Santiago	Achat de Guillermo Errázuriz U.	70.000 pesos	Hugo Manuela Amalia Guillermo Blanca
Maisons n.9 et 11, rue de la Montaña, Viña del Mar	Achat de Guillermo Errázuriz U.	40.000 pesos	Hugo Manuela Amalia Guillermo Blanca
1/5 ^{ème} des droits que possédait Guillermo Errázuriz U. dans la mine de Sauce, Tamaya, département d'Ovalle	Leg de Carmen Quiroga à Guillermo Errázuriz, Santiago, 20/06/1887.	20.000 pesos	Hugo Manuela Amalia Guillermo Blanca
Droits de Guillermo Errázuriz U. sur les mines Sud-America et Gallojas, mine de Caracoles, département d'Antofagasta		100 pesos	Hugo Manuela Amalia Guillermo Blanca
540 actions de la "Sociedad Chilena de Fundiciones"	Héritage Urmeneta	540.000 pesos	Hugo Manuela Amalia Guillermo Blanca
175 actions du "Banco Internacional"		8.750 pesos	Hugo Manuela Amalia Guillermo Blanca
Hacienda "La Aguada"		Sans information	Blanca Vergara (25%) Hugo (15%) Manuela (15%) Amalia (15%) Guillermo (15%) Blanca (15%)
Biens de la succession de José Tomás Urmeneta qui correspondaient à Guillermo Errázuriz U. et qui n'ont pas	Héritage de José Tomás Urmeneta	Sans information	Blanca Vergara (25%) Hugo (15%) Manuela (15%) Amalia (15%)

encore été divisés (fundo « Quinta Bella » et palais Urmeneta).			Guillermo (15%) Blanca (15%)
Hacienda « Lo Hermida », ses meubles et ses animaux.	Achat de Guillermo Errázuriz U., 1890 et 1892	642.779 pesos	Blanca Vergara
Total		1.321.629 pesos	

Tableau 12. Répartition du patrimoine des Errázuriz Vergara (1895).

Cette liste de biens doit être complétée par divers éléments qui n'apparaissent pas dans les documents notariaux, tels que dettes et crédits, argent liquide, meubles et objets d'art. Nous savons par ailleurs que chacun des cinq enfants du couple (Hugo, Manuela, Amalia, Guillermo et Blanca) reçoit une part qui correspond à 150.553,97 pesos et que la fortune personnelle de Blanca s'élève à 2.523.398,58 pesos (provenant de l'héritage de sa mère et de son mari), ce qui nous permet de calculer que la fortune totale des Errázuriz Vergara atteint la somme de 3.276.168,43 pesos en 1895.

Après la mort de son mari, Blanca prend en charge l'administration de ses biens et de ceux de ses enfants. Si elle conserve sa part d'actions de la S.C.F., elle vend en revanche, dès 1897, le fundo "Lo Hermida", la demeure familiale, sans doute à cause du voyage qu'elle effectue en Angleterre. En 1898, à son retour au Chili, elle s'installe à Viña del Mar, où elle fait édifier un palais terminé en 1910, dans le parc de la Quinta Vergara, à l'emplacement où s'élevait la maison de son père, détruite par le tremblement de terre de 1906. Ce palais, construit par l'architecte italien Ettore Petri, ainsi que les toiles qu'il contient, sont vendus en 1941 à la Municipalité de Viña del Mar. Il abrite aujourd'hui le Musée et l'Ecole des Beaux-Arts de la ville.

4. *Succession de Rafael Errázuriz Urmeneta (1923)*

L'évaluation de l'état de la fortune de Rafael Errázuriz à sa mort en décembre 1923 est peut-être la plus difficile de toutes puisqu'il meurt à Rome, ce qui complique la succession. Nous savons cependant que son testament, rédigé le 19 novembre 1915 à Rome en présence de l'ambassadeur du Chili en Italie, est ouvert devant Javier Vergara, notaire à Santiago, le 6 mars 1924. Malheureusement, ce document ne se trouve pas dans les volumes correspondant à cette année dans les Archives Nationales. Nous avons en revanche trouvé un inventaire des biens du défunt en Italie, ce qui nous permet de connaître le détail de l'ameublement de sa demeure, pièce par pièce, ainsi que le nombre et la valeur de ses actions et de ses dettes. La

fortune nette de Rafael en Italie s'élève donc à 1.440.210,07 liras italiennes³¹³, ce qui, au taux de change de l'époque (1 peso correspondant à 0,4 lire italienne³¹⁴), équivaut à 3.600.525,175 pesos chiliens. Par ailleurs, il existe un inventaire de ses principaux biens chiliens (El Escorial, géré par son gendre Carlos del Campo, et Panquehue), dont les actifs s'élèvent à 702.136,17 pesos pour Panquehue et 624.298,02 pesos pour l'Escorial, ce qui nous donne un total de 1.326.434,19 pesos³¹⁵. Le total, d'un montant de 4.926.959,365 pesos, est en soi une somme relativement confortable, encore que relativement faible par rapport aux 14 millions laissés par José Tomas à sa mort en 1927³¹⁶, mais qui ne rend peut-être pas compte de tous les biens que possède Rafael Errázuriz dans son pays natal (entre autres d'éventuels biens immobiliers en location et des placements boursiers).

La hacienda Panquehue est le principal bien chilien des Errázuriz Valdés, leur fief familial dans une large mesure. Rafael commence à le constituer, ou plutôt à le reconstituer, après la mort de son père, dont l'héritage lui laisse le fundo *El Ingenio* en 1894. En 1900, il achète aux enchères publiques la parcelle de *Lo Blanco* aux héritiers de Luis Pérez-Cotapos, puis celle de *Las Casas* à son beau-frère Ramón Subercaseaux en 1902, celle de *El Mirador* à Luis Claro Solar en 1903, celle de *El Escorial* à Guillermo Brown Caces en 1905, puis finalement celle de *Los Hornos* à son frère José Tomás en 1907.

³¹³ "Inventario de los bienes de Rafael Errázuriz Urmeneta", In AN, A.Not., Santiago, notaire Javier Vergara, vol.1636, 1924, section "documentos protocolizados" (n.267). De cet inventaire, il ressort que les actifs s'élèvent à 1.834.311 liras italiennes (le principal bien correspondant au terrain et au contenu du palais de la famille, qui à eux seuls valent 1.138.142,58 liras it.) et les passifs à 394.100,93 liras it. (hypothèque du palais, frais médicaux et frais d'enterrement).

³¹⁴ Taux de change extrait du journal *El Mercurio*, Santiago, 26 décembre 1923.

³¹⁵ "Inventario de los bienes de Rafael Errázuriz Urmeneta", In AN, A.Not., Santiago, notaire Pedro N. Cruz, vol.3115, section "documentos protocolizados".

³¹⁶ Aux dires de Maximiano Errázuriz Valdés, qui annote une lettre de son oncle José Tomás, dirigée à Rafael et datée de 1904. Il y parle de la rupture des fiançailles de sa fille Carmen avec Raul Edwards, et des fiançailles de ce dernier avec Josefina de Ferrari. Maximiano écrit en note de bas de page: "*Fue un mal cálculo porque, aunque D. Ricardo de Ferrari era rico, mi tío José Tomás lo era más (murió en 1926 dejando como 14 millones de pesos)*". Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, 4 décembre 1904, AN, AEU, vol.8, fs.243-245.



Hacienda de Panquehue depuis l'oliveraie, 1891. Museo Histórico Nacional.

Ces achats permettent à Rafael de contrôler presque toute la superficie de l'hacienda originelle de Panquehue (San Buenaventura) et de former une grande et moderne exploitation agricole et vinicole d'environ 700 ha, avec une nouvelle maison construite vers 1891 qui se trouve au centre de la vigne et domine symboliquement l'espace, comme on peut le voir dans la photographie antérieure. La nouvelle demeure vient remplacer un bâtiment plus ancien et plus rustique, dans lequel Maximiano Errázuriz Valdivieso vit ses derniers et qui devient par la suite la maison de l'administrateur. La hacienda possède plusieurs parcelles avec chacune un type d'exploitation : ainsi, sur les parcelles de *El Ingenio* et *Los Hornos* se trouvent les vignes et une exploitation agricole (laiterie, pâtures, champs ensemencés, forêts); sur *El Mirador*, une exploitation agricole ; sur *El Escorial*, une exploitation viticole, une exploitation agricole et une exploitation minière de cuivre et argent. Cette concentration des terres dure jusqu'en 1918, date à laquelle Rafael commence à vendre ses parcelles, certainement à cause d'une relative mauvaise situation financière, indiquée par le niveau d'hypothèque de ses propriétés (alors que ses parcelles sont évaluées à 5.828.400 pesos en 1917, le montant de ses hypothèques s'élève déjà à 9 millions de pesos en 1914) : ce fut tout d'abord *El Mirador* en 1918 puis *Las Casas* en 1920. Il lui reste cependant 437 hectares de vigne en 1920, d'une valeur de 880.000 pesos, ce qui en fait la plus grande vigne du Chili à cette date avec une surface cultivable presque deux fois plus grande que les autres vignes³¹⁷. Ce n'est cependant pas la plus rentable

³¹⁷ Entre les plus grandes, on peut citer celle des frères Valdés à Cunaco, qui compte 287,5 hectares ; « Casablanca », qui appartient à Alejandro Dussaillant, en possède 262,5 ; « Santa Rita », de propriété de Vicente García Huidobro, en compte 261 et « La Rosa », de Sara Covarrubias de Ossa, 259. Voir José del

puisque la valeur de la vigne « Macul », qui appartient à Arturo Cousiño Lyon, a une valeur de 1.100.000 pesos, alors qu'elle ne compte que 94 hectares³¹⁸. Après la mort de Rafael, en 1923, ses héritiers vendent *El Escorial* avant que ne soit effectuée la partition de ses biens, à la suite de quoi *El Ingenio* est adjugé à Elvira Valdés, *Lo Blanco* à sa fille Margarita et *Los Hornos* à sa fille Maria³¹⁹.

5. Une rapide comparaison.

Il nous reste à nous demander si la fortune des Errázuriz augmente ou diminue entre 1860 et 1930, à la lumière de l'évaluation des fortunes à laquelle nous venons de procéder. Si l'on compare les chiffres chronologiquement, il semble que la fortune qui correspond à chaque unité conjugale augmente. Il faut cependant prendre en compte l'inflation durant cette même période, afin de calculer la valeur réelle des fortunes, différente de la valeur nominale (qui ne prend pas en compte les variations du pouvoir d'achat dues à l'inflation ou à la déflation). Nous avons donc calculé cette valeur réelle en comparaison avec l'année 1879, date à laquelle meurt José Tomás Urmeneta et où nous connaissons une première valeur. Les résultats ont été reproduits dans le tableau suivant.

Date	Unité conjugale	Valeur nominale de la fortune nette (en pesos)	Taux d'inflation (IPC) 1879- ³²⁰	Valeur réelle de la fortune nette ³²¹ (en pesos)
1879	José Tomás Urmeneta – Carmen Quiroga	938.180,39	106,4	938.180,39
1890	Maximiano Errázuriz	2.800.000	126,8	2.349.526,8
1895	Guillermo Errázuriz – Blanca Vergara	3.276.168,43	160,4	2.173.218,9

Pozo, "Los empresarios del vino en Chile y su aporte a la transformación de la agricultura, de 1870 a 1930", In *Revista Universum*, Talca, n.19, 2004, p.12-27.

³¹⁸ Ibid.

³¹⁹ Tous ces renseignements proviennent de l'article d'Adolfo Ibañez Santa María, "División de la propiedad agrícola en Panquehue, 1858-1980", *op.cit.* Il y étudie de manière détaillée les mouvements affectant la propriété à partir d'une révision exhaustive des archives notariales de Los Andes.

³²⁰ Le taux d'inflation entre deux dates ne s'obtient pas à partir de l'addition des taux d'inflation annuels, sinon en cumulant ces taux, selon la formule suivante, appliquée comme exemple à une période de trois ans : inflation globale = $100 * (1 + (\text{infl}1/100)) * (1 + (\text{infl}2/100)) * (1 + (\text{infl}3/100))$.

³²¹ La valeur réelle se calcule de la manière suivante : valeur réelle = (IPC de référence / IPC actuel) * valeur nominale actuelle.

1923	Rafael Errázuriz – Elvira Valdés	4.926.959,365	688,3	761.627,8
1927	José Tomás Errázuriz	14.000.000	749,5	1.987.458,3

Tableau 13. Comparaison des patrimoines de différentes branches de la famille Errázuriz entre 1878 et 1927.

Comme nous le voyons, le calcul de la valeur réelle nous permet de comparer les fortunes indexées sur l'année 1879, lesquelles ne connaissent pas une grande variation, puisqu'elles restent cantonnées autour des 2 millions de pesos. Il y a ici deux cas qu'il est cependant utile d'analyser, en premier lieu celui de Maximiano et de son fils Guillermo, qui meurent à cinq ans d'intervalle. Comme on le voit, il existe une différence de presque 500.000 pesos entre les deux valeurs nominales, mais en valeur réelle la fortune de Guillermo est un peu inférieure à celle de son père. Cela est dû à des taux d'inflation très élevés entre 1890 et 1895, en particulier en 1891, qui montre un pic de 30,49%, à cause de la Guerre Civile. L'autre cas intéressant est celui de Rafael et de José Tomás, qui meurent à peu de temps d'intervalle, et dont les fortunes montrent de grandes disparités : José Tomás, qui a émigré définitivement en Angleterre et qui ne prend pas une part active aux affaires familiales (il vend sa part de Panquehue à son frère et ne s'occupe que de recevoir les intérêts de la SCF), conserve à peu de choses près le niveau de fortune de son père, ce qui montre qu'il a adopté une politique économique efficace, sans doute grâce à des placements. En revanche, Rafael, qui a été beaucoup plus actif (il gère Panquehue et la SCF), voit sa fortune diminuer considérablement, ce qui est sans doute dû à la mauvaise conjoncture nationale et internationale qui affecte l'industrie du cuivre, mais aussi au fait que sa représentation diplomatique auprès du Saint-Siège est *ad honorem*, c'est-à-dire qu'il ne touche aucun revenu en tant qu'ambassadeur et qu'il doit peut-être même payer certains des frais liés à la représentation. Par exemple, il a personnellement acheté le palais dans lequel réside sa famille. Le niveau d'endettement de certains de ses biens au Chili, en particulier Panquehue, nous montre donc des affaires qui sont loin d'être prospères.

*

**

Dans ce chapitre, nous avons présenté la famille Errázuriz depuis une perspective biographique, donnant à connaître les principaux événements de la vie de six générations,

depuis leur arrivée au Chili vers 1735 jusqu'à la mort d'Amalia Errázuriz Urmeneta en 1930. Nous avons ainsi tenté de présenter leur assise sociale (définissant de ce fait ce que pouvait être l'élite chilienne), leur assise politique et leur assise économique. Ce dernier point, tout particulièrement, nous a permis de proposer une estimation de la fortune des Errázuriz à plusieurs dates clé : la mort de José Tomás Urmeneta (1878) et celle de Carmen Quiroga (1898), qui permettent la constitution du gros de la fortune des Errázuriz Urmeneta, même s'il s'avère difficile d'évaluer quelle part de l'héritage revint à chacun d'entre eux; la mort de Maximiano Errázuriz Valdivieso (1890), dont la fortune est évaluée à 2,8 millions de pesos (chacun des Errázuriz Urmeneta recevant 525.000 pesos) ; la mort de Guillermo Errázuriz Urmeneta (1895), époque à laquelle nous avons pu estimer la fortune des Errázuriz Vergara à 3,3 millions de pesos, qui provient en grande partie de l'héritage de Blanca Vergara ; la mort de Rafael Errázuriz Urmeneta (1923), qui laisse un patrimoine d'environ 4,9 millions de pesos à sa femme et ses enfants ; la mort de José Tomás Errázuriz (1927), dont la fortune aurait été de 14 millions de pesos. La mise en perspective de ces valeurs nominales en fonction de l'inflation, montre une certaine conservation des niveaux de fortune originels, sauf dans le cas de Rafael, dont la fortune diminue des deux tiers. Cependant, le manque de point de comparaison rend difficile l'évaluation réelle de leur situation économique, au niveau national, mais aussi au niveau international³²². Sans doute ils jouissent de revenus très confortables si on les compare aux revenus moyens d'un ouvrier chilien³²³, mais il nous est plus difficile de déterminer à quel niveau de l'échelle économique ils se situent en relation avec les autres membres de l'élite, même si leur situation économique n'atteint pas le niveau des familles Cousiño ou Edwards (Agustín Edwards laissant un patrimoine de 23 millions de pesos à sa mort

³²² Le taux de change en francs aux différentes dates de transmission de patrimoine (: *El Ferrocarril*, Santiago, 28 décembre 1878 ; *El Ferrocarril*, Santiago, 26 novembre 1890 ; *El Ferrocarril*, Santiago, 2 mai 1895 ; *El Ferrocarril*, Santiago, 21 décembre 1898 ; *El Mercurio*, Santiago, 26 décembre 1923) nous permet d'obtenir les niveaux de fortunes suivants : Urmeneta Quiroga, 1878, 3.846.539 francs ; Maximiano Errázuriz Valdivieso, 1890, 6.580.000 francs ; Errázuriz Vergara, 1895, 5.700.532 francs ; Errázuriz Valdés, 1923, 2.266.401 francs. Si l'on considère les résultats de l'étude menée par Adeline Daumard pour l'année 1911 à Paris, on voit que les Errázuriz ont des revenus qui leur permettent d'entrer dans la catégorie des grosses fortunes. En effet, les patrimoines supérieurs à deux millions de francs représentent 1,6% des cas de successions de cette année et correspondent au 0,5% de la population qui se trouve tout en haut de la pyramide sociale, en particulier dans les catégories de « négociants », « hauts fonctionnaires », « cadres supérieurs », « professions libérales », « rentiers » et « propriétaires ». Voir Adeline Daumard (sous la direction de), *Les fortunes françaises au XIXème siècle*, Editions de l'EHESS, Paris, 1973, p.181-267.

³²³ Par exemple, dans leur « Monografía de una familia obrera » de 1903, Guillermo Eyzaguirre et Jorge Errázuriz indiquent que le père de famille, carrossier de son état, gagnait entre 2,5 pesos et 4,9 par jour (selon la saison), tandis que la mère, lavandière, gagnait 0,5 peso par jour. Si on y ajoute la paye du fils aîné (1,25 pesos par jour), cette famille de neuf personnes compte sur des revenus annuels estimés à 1.467 pesos. Cf. Guillermo Eyzaguirre et Jorge Errázuriz, *Estudio social. Monografía de una familia obrera de Santiago*, Imprenta Barcelona, Santiago, 1903.

en 1878). Leur prestige social compense cependant cette disparité, faisant des Errázuriz une des familles parmi les plus puissantes du pays, situation qui, dans une large mesure, conditionne leur mode de vie et de pensée et fait peser sur eux un certain nombre d'obligations et d'instances de contrôle, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

III. LE CONCEPT DE « FAMILLE » CHEZ LES ERRAZURIZ ET LA GESTION DU « FRONT DE PARENTE ».

Que signifie « être une famille » pour les Errázuriz ? En tant que concept, la famille constitue un écueil historiographique puisqu'il s'agit d'un terme historique dont l'acception change selon les époques, mais également l'origine géographique, sociale et culturelle des groupes étudiés. En premier lieu, nous tenterons donc d'apporter au débat historiographique autour de la notion de « famille », à partir du discours des Errázuriz et des définitions qui en émergent à propos de son organisation, ses données démographiques et ses représentations. Dans un deuxième temps, nous analyserons les conséquences de l'appartenance à une même famille : dans un sens positif tout d'abord, en présentant les stratégies d'entraide et les mécanismes réussis de protection du front de parenté, puis dans un sens négatif en exposant les ruptures de ce front, qui peuvent aller du secret de l'individu ou de famille (rupture qui ne sort pas du cercle intime de la famille) au scandale (rupture qui est exposée au public). Nous nous appuierons dans une très large mesure sur les sources écrites émanant des Errázuriz (correspondance et mémoires), mais aussi sur la presse quand celle-ci se fait l'écho de certains scandales majeurs tels que le suicide et le meurtre.

1. LE DISCOURS DES ERRAZURIZ SUR LA FAMILLE.

Partant des sources, nous avons peu à peu dégagé ce qui nous semble caractériser la famille, à partir des faits qui émergent du discours des Errázuriz. Les textes théoriques portant sur la famille sont en effet nombreux sur le plan international, mais encore peu développés au niveau chilien, où prédominent les études portant sur l'époque coloniale, mais où la réflexion sur la famille du XIX^{ème} siècle n'en est encore qu'à ses débuts. Cette situation rend difficile l'élaboration d'une caractérisation historique transversale à toutes les couches de la société et qui puisse rendre compte des similitudes et des différences qui ont sans doute existé entre les groupes socio-économiques ou bien encore entre les milieux urbains et les milieux ruraux³²⁴. Nous sommes donc parvenus à la conclusion que la famille était :

³²⁴ Une rapide histoire du mariage au Chili, et par extension de la famille qui en découle, se trouve dans l'ouvrage de Teresa Pereira, *Afectos e intimidades. El mundo familiar en los siglos XVII, XVIII y XIX*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 2007, p.25-57. L'étude peine cependant à montrer les continuités et les ruptures du XIX^{ème} siècle, notamment car elle ne se penche pas sur le cadre juridique.

- une réalité humaine (elle est la reconnaissance de l'union entre deux individus, originellement consacrée par la religion, puis par l'Etat à partir de la promulgation des Lois Laïques qui créent le registre civil en 1884, que cette union soit basée sur l'intérêt ou sur les sentiments) ;
- un fait de l'élite (elle est reconnue par la loi et implique des droits et devoirs pour ceux qui se sont engagés, de même que sa naissance a des conséquences de l'élites et fiscales) ;
- une donnée démographique (elle est une catégorie d'analyse des groupements humains) ;
- une unité économique (l'unité de production de base) ;
- un fait social (elle permet la distinction d'un groupe uni par des liens de parenté et qui partage souvent un même nom de famille) ;
- un réalité affective (les membres d'une famille sont unis par les liens affectifs forts, qui couvrent toute la gamme des sentiments humains).

Mais ces aspects ne sont pas tous documentés de la même manière, car certains d'entre eux doivent avoir semblé si évidents aux Errázuriz qu'ils n'ont aucune raison de les commenter, sauf en cas de déviance par rapport à la norme, quand d'autres sont trop intimes pour être évoqués de manière explicite. Le discours des Errázuriz sur la famille se réduit donc à quatre axes principaux : les différentes acceptions du terme « famille » selon les époques de la vie, les membres qui la composent selon les époques de la vie, l'association de la famille à des lieux et des personnes en particulier, ainsi que les conséquences de l'appartenance à une même famille.

Au niveau international, l'historiographie s'est penchée sur le concept de famille, le définissant et proposant des modèles qui reflètent son mode d'organisation interne et ses significations différentes selon les peuples. Il en ressort que, même s'il existe un nombre très élevé de types de famille (André Burguière et François Lebrun mentionnent les « cent et une familles de l'Europe »³²⁵), le modèle qui s'installe en Europe au XIXème siècle, et par extension dans les pays industriels, est celui de la « famille nucléaire moderne», c'est-à-dire d'une « *famille réduite (...) où le groupe de résidence se limite à la cellule conjugale, à la fois unité de production biologique et de reproduction sociale* »³²⁶, accompagné de certaines tendances démographiques, telles que le retard de l'âge au mariage, l'allongement de la vie matrimoniale, la baisse du taux de natalité ou bien encore l'introduction dans le cadre législatif du divorce. Ce modèle, qui a longtemps été vu comme un modèle homogène et universel, lié à

³²⁵ André Burguière et François Lebrun Burguière, « Les cent et une familles de l'Europe », In André (sous la direction de), *Histoire de la famille*, tome 3. Le choc des modernités, Armand Collin, Paris, 1986, p.21.

³²⁶ *Ibid.*, p.31.

la révolution industrielle, est très largement remis en cause puisqu'il ne tient pas compte des disparités régionales et que l'on estime aujourd'hui qu'il correspond à une « *fréquence statistiquement majoritaire ou importante de ménage* »³²⁷, mais qui n'exclut pas des formes traditionnelles plus complexes. Dans ce cadre mouvant, il est donc important de se demander si ce modèle de la famille nucléaire est valable dans le Chili du XIX^{ème} siècle, ou tout du moins s'il apparaît dans le discours de l'élite de l'époque et dans le propre discours des Errázuriz.

S'agissant de l'élite, le texte qui est valable durant toute la période 1860-1930 est le Code Civil promulgué en 1855 et appliqué à partir de 1857³²⁸, lequel subit un seul changement majeur en ce qui concerne le mariage et la famille en 1884 quand sont promulguées les « lois laïques » (Leyes laicas) qui, entre autres, créent le registre civil et instaurent le mariage civil. Selon le Code, élaboré à partir du code napoléonien et de textes juridiques issus de la tradition hispanique, la famille se crée exclusivement à partir du mariage, religieux ou civil, c'est-à-dire que les couples non mariés avec ou sans enfant se sont pas considérés comme une unité familiale, même si les enfants nés hors mariage peuvent être reconnus par un ou par ses deux parents. Ils sont alors appelés « hijos naturales » (article 293) et acquièrent les mêmes droits que les enfants légitimes (article 215). Il s'agit donc d'une conception « nucléaire » de la famille qui se centre autour du couple mariés et de ses enfants. Cependant, la « patria potestad », c'est-à-dire « *l'ensemble des droits que la loi reconnaît au père légitime sur ses enfants mineurs* »³²⁹ (de moins de 25 ans ou souffrant d'une incapacité mentale, article 260) ne se crée ou ne disparaît pas totalement avec le mariage d'un individu (même si l'article 289 stipule que le mariage est une des causes de l'émancipation légale) puisque ce dernier doit toujours respect et obéissance à ses géniteurs (article 240), de même qu'il a l'obligation de secourir ses ascendants de premier et de second degré si ces derniers ne peuvent pas pourvoir à leurs besoins (articles 241 et 242). Quant aux parents, ils doivent assurer la subsistance (« crianza ») et l'éducation de leurs enfants, c'est-à-dire veiller à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient capables de le faire par eux-mêmes grâce à l'exercice d'une profession (article 244). Il existe donc une différence entre les devoirs des ascendants et ceux des descendants puisque ceux des premiers peuvent légalement prendre fin à une certaine époque de la vie de leur progéniture, quand ceux des derniers durent jusqu'à la mort de leurs parents et grands-parents.

Le Code Civil de 1855 prévoit également les conditions de succession, qui elles aussi renforcent le sentiment nucléaire de la famille, puisque les héritiers sont avant tout les enfants

³²⁷ *Ibid.*, p.53.

³²⁸ Pour les effets de cette étude, nous avons utilisé le texte d'Andrés Bello, *Proyecto del código civil de 1853*, vol. 12 de *Obras completas de don Andrés Bello*, Santiago, 1881-1883.

³²⁹ *Ibid.* (« *el conjunto de derechos que la ley le da al padre legítimo sobre sus hijos no emancipados* »).

légitimes, qui, s'ils existent, excluent tous les autres (article 1144). Les autres héritiers, si les premiers viennent à manquer, sont, dans l'ordre : les parents du défunt, ses frères et sœurs légitimes, ses frères et sœurs illégitimes, l'époux survivant.

En comparaison, quand nous analysons les sources disponibles, la famille telle qu'elle nous apparaît sous la plume des Errázuriz est une entité mouvante, qui montre certaines réalités en accord avec le cadre légal et d'autres qui le sont beaucoup moins. Par exemple, le concept acquiert effectivement une nouvelle réalité avec certains événements de la vie, et tout particulièrement avec le mariage. C'est ainsi que Rafael Errázuriz note en 1883-1884, alors que José Tomas et Amalia sont déjà mariés, qu'il leur convient à Guillermo et à lui de se marier à leur tour, de manière à former chacun « *famille complètement indépendante* »³³⁰. Le mariage correspond donc à un remaniement du concept de famille, qui permet à un homme marié de moins de 25 ans, non seulement de ne plus être soumis à l'autorité de son père, mais aussi de devenir l'autorité paternelle dans sa propre famille, c'est-à-dire que le mariage lui permet d'obtenir une émancipation légale. Le cas des femmes est un peu distinct puisqu'elles passent de l'autorité de leur père à l'autorité de leur mari, sans acquérir d'indépendance juridique ou financière. Avant leur mariage, la famille pour les Errázuriz Urmeneta est donc composée de leur père (même s'il est souvent absent), des quatre enfants, de leur grand-mère paternelle, Rosario Valdivieso, de leurs grands-parents maternels, José Tomas et Carmen Urmeneta, et de leurs oncles, tantes et cousins, avec cependant des degrés différents. Ainsi, si Amalia a des souvenirs très précis des frères et sœurs de son père (Santiago, Zócimo, Honoria, Pelagia, Crescente et Mercedes), ainsi que de la sœur de sa mère (Manuela), elle ne semble pas avoir connu tous les demi-frères de son père, nés du premier mariage de son grand-père, mais seulement trois des cinq (Federico, Dositeo et Carlota)³³¹. Pour parler des membres de leur famille, les Errázuriz Urmeneta utilisent généralement une référence à leur lien de parenté : par exemple, ce sera toujours « l'oncle Zócimo » et « la tante Isabel » en parlant de Zócimo Errázuriz Valdivieso et de sa femme, Isabel Nebel : la famille est autant celle du sang que celle qui naît des alliances matrimoniales. Quand elle sort de ce cercle familial de premier degré, Amalia cesse de parler de « famille » et commence à utiliser le terme de « parents » (parientes). Ainsi, pour se référer à Antonia Salas Palazuelos de Errázuriz (sa grand-tante) ou à Dolores Errázuriz Sotomayor de Salas (la cousine germaine de son père), elle utilise le terme de « Doña Antonia » et de « Doña Dolores », ou même celui de « señora Dolores ». Certes, le terme de « Doña » peut renvoyer à une forme de respect pour ses aînées, mais celui de

³³⁰ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Vienne, 21 novembre 1883, AN, AEU, vol.3, fs.200-205 ("*una familia del todo independiente*").

³³¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.7-16.

« señora » indique un degré d'éloignement indéniable. De la même manière, lorsque Rafael annonce à son fils la mort de Javier Errázuriz Echaurren, pourtant son cousin germain, il emploie le terme de « gente conocida »³³².

Après le mariage, la famille se recentre autour du couple et de ses enfants. Si l'on conserve des liens forts avec les membres de sa famille proche (parents, frères et sœurs, grands-parents), ceux-ci ont cependant tendance, non à se distendre, mais à devenir moins exigeants puisqu'ils ne constituent plus la principale source d'affection. C'est pourquoi, en général, les courriers s'espacent : ainsi, par exemple, la correspondance entre Ramón Subercaseaux et sa sœur Victoria se réduit à huit lettres connues échangées entre 1921 et 1927³³³, ce qui constitue déjà un relatif effort, puisque Ramón indique que Victoria est « *la seule personne de la maison qui m'écrit* » et qu'une autre de ses sœurs, Ana, « *ne prend plus la plume depuis des années* »³³⁴. Le concept de famille a donc tendance à adopter une structure verticale (enfants et petits-enfants) au détriment d'une structure horizontale (frères et sœurs, cousins). Les membres de cette seconde catégorie se retrouvent d'autant plus relégués au second plan que le mariage multiplie le nombre des personnes qui la composent : ainsi, dans le cas d'une correspondance, une personne ne doit plus seulement écrire à sa propre famille, mais consacrer du temps à la correspondance avec sa belle-famille, pour le moins avec ses beaux-parents et avec certains de ses beaux-frères et belles-sœurs. De plus, une relation privilégiée peut se développer avec certains membres de la belle-famille, comme c'est par exemple le cas entre Rafael Errázuriz et Antonio Huneeus Gana, le mari de sa belle-sœur Magdalena Valdés Ortúzar. Ainsi, Rafael, qui ne peut se déplacer pour le mariage de son fils Maximiano en 1917, indique à ce dernier qu'il voudrait être représenté par Antonio Huneeus et par Carlos del Campo (son gendre), « *les deux personnes les plus proches et qui me sont les plus chers de la famille* », et leur confier le rôle de parrain³³⁵.

La famille ne se limite cependant pas aux personnes liées par le sang ou le mariage, puisqu'elle inclut aussi le personnel domestique, car, comme le signale Crescente Errázuriz Valdivieso, « *il était normal de voir les domestiques passer de nombreuses années dans une*

³³² Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdés, Panquehue, 17 mars 1913, AN, AEU, vol.18, fs.17.

³³³ Ces huit lettres se trouvent dans AN, Arch. Benjamin Vicuña Mackenna, vol.386, fs.190-283.

³³⁴ Lettre de Ramón Subercaseaux à Victoria Subercaseaux, Rome, 20 octobre 1927, AN, Arch. Benjamin Vicuña Mackenna, vol.386, fs.258-259 (« *la única persona de la casa que me escribe* », « *ya no toma la pluma hace años* »).

³³⁵ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdés, Rome, 15 juin 1917, AN, AEU, vol.18, fs.67 (« *las dos personas más cercanas y afectas de mi familia* »).

même maison et y mourir, après avoir fait partie d'un foyer aimé »³³⁶. Ce qui est normal en 1840-1850, années de jeunesse de Crescente, l'est encore pour les deux générations suivantes, où les domestiques font toujours partie de la famille, tout particulièrement les nounous qui restent souvent attachées aux enfants qu'elles ont élevés. C'est le cas, par exemple, d'Aurelia Causin, qui élève Maria Angelica Errázuriz Edwards. D'origine espagnole, la jeune femme est la sœur de Lalica, la cuisinière de l'oncle de Maria Angelica (Agustín Edwards Mac-Clure). Elle entre au service de Maria Edwards de Errázuriz, élève sa fille, puis se marie avec Abdón Fernández, qui est le chauffeur de Maria-Luisa Edwards (une autre sœur d'Agustín). A leur mort, Aurelia et Abdón sont enterrés dans le mausolée des Errázuriz, preuve de leur appartenance au cercle familial³³⁷. Il existe donc des domestiques qui passent leur vie entière auprès d'une famille, créant parfois même une sorte de dynastie domestique, et finissant par en être des membres à part entière, leurs employeurs veillant à leur bien-être physique et moral, comme s'ils étaient leurs enfants. Le terme « famille » peut donc rejoindre la notion de « groupe domestique », employé dans le sens de « *groupe de personnes vivant sous le même toit* »³³⁸ et auquel Crescente Errázuriz attribue un sens religieux, reflété notamment dans l'inclusion des domestiques dans la prière quotidienne et dans l'instruction religieuse. Les « maîtres » ont alors la responsabilité morale de leurs domestiques et doivent veiller à leur honorabilité (notamment celle des jeunes filles) car de leur bon comportement dépend aussi la bonne renommée de la famille qui les employait.

Dans le cas des Errázuriz, le fait que le groupe domestique comprend l'unité familiale conjugale (couples mariés / couples mariés avec enfants / veufs avec enfants), à laquelle s'ajoutent des parents proches et/ou éloignés ainsi que des personnes sans lien de parenté (domestiques ou amis), en fait un « groupe domestique complexe »³³⁹, ce qui, selon la définition proposée par Ann Hagerman dans son article sur les relations entre le marché de la terre et les structures familiales au Chili, correspond à une unité familiale conjugale (parents et enfants), à laquelle s'ajoutent des parents proches ou éloignés et des personnes sans lien de parenté. Hagerman propose une classification des groupes domestiques qui comprend deux

³³⁶ Crescente Errázuriz Valdivieso, *Algo de lo que he visto, op.cit.*, p.26 (*"lo ordinario era ver a los sirvientes pasar años y años en una casa y morir en ella, después de haber formado parte de un mismo y querido hogar"*).

³³⁷ Entrevue avec Solange et Barbara Phillips Errázuriz, Santiago, 22 décembre 2006.

³³⁸ André Burguière, "Pour une typologie des formes d'organisation domestique de l'Europe moderne, XVIe-XIXe siècles", In *Annales ESC*, Paris, 1986, p.640.

³³⁹ En Europe, les groupes domestiques ont été définis soit par leur composition, soit par leur répartition géographique. Cf. Peter Laslett, « Family and household as work group and kin group: area of traditional Europe compared », In *Family forms in historic Europe*, Cambridge, 1983. Pour la définition des groupes domestiques au Chili, nous avons suivi Ann Hagerman, "Impact of market agriculture on family and household structure in Nineteenth-century Chile", In *Hispanic American Historical Review*, Duke University Press, Duke, vol.58, n.4, 1978, p.625-648.

autres catégories : le groupe domestique indépendant (correspondant à une unité familiale conjugale) et le groupe domestique étendu (correspondant à une unité familiale conjugale et à des parents au premier et au deuxième degré)³⁴⁰. Il est à noter que ces trois types laissent de côté une organisation qui comprendrait seulement l'unité familiale conjugale et des domestiques, mais sans parents proches et sans personnes sans lien de parenté. En ce sens, cette classification suit plus une tendance de l'historiographie européenne qui définit les groupes domestiques en fonction de leur composition (par exemple, Frédéric Le Play en donne trois : modèle nucléaire, famille-souche et modèle communautaire), plus que celle qui les définit en fonction de leur répartition géographique (Peter Laslett en définit quatre, qui sont plus des tendances que des modèles, et qui jouent sur l'âge au mariage, l'écart d'âge entre les époux, le taux de nuptialité et le taux de remariage chez les veufs³⁴¹). Cette forme d'organisation en « groupe domestique complexe » semble avoir été la préférée des Errázuriz et des Subercaseaux, non pas tant parce qu'elle comprend des domestiques (qui, comme nous l'avons dit précédemment, tendent à faire partie de la famille en tant qu'unité familiale conjugale), mais parce qu'elle accueille sans cesse des personnes avec des liens de parenté au-delà du deuxième degré et des personnes sans lien de parenté. Ainsi, par exemple, sous le toit des Errázuriz Valdés vit Javiera Errázuriz Ortúzar, cousine issue de germain de Rafael et veuve de Teodoro Errázuriz Errázuriz, qui après la mort de son mari et bien qu'elle possède encore des biens, s'installe chez les Errázuriz Valdés, où elle est une sorte de dame de compagnie pour Elvira ainsi qu'une nurse pour le petit Crescente. En 1905, lorsque la famille part pour Rome, elle reste au Chili mais décide finalement de son propre chef de rejoindre la famille en 1912, obligeant Rafael à la renvoyer après quelques mois de séjour. La famille accueille aussi bien souvent le meilleur ami de Rafael, Luis Mardones Tuñón, à qui Rafael finance de nombreux voyages en Europe³⁴². Quant à Amalia, elle accueille dans sa demeure parisienne Blanche Le Bidan de Saint-Mars, qui vit avec la famille et a officiellement la charge des enfants mais qui finit par être plus une dame de compagnie et une amie pour Amalia qu'une domestique³⁴³.

³⁴⁰ Ann Hagerman, "Impact of market agriculture on family and household structure in Nineteenth-century Chile", *op.cit.*

³⁴¹ Peter Laslett, « Family and household as work group and kin group: area of traditional Europe compared », *op.cit.*

³⁴² Notes biographiques de Maximiano Errázuriz Valdés. Archives de Carmen Errázuriz Edwards, Santiago, consultées en 2007 et notes de l'album n.4.

³⁴³ Blanche Le Bidan de Saint-Mars, avant d'entrer au service des Subercaseaux Errázuriz, avait été chargée pendant trois ans (c.1888-1891) de l'éducation des jeunes Peña Otaegui, autre famille chilienne installée à Paris entre 1884 et 1902. Carlos Peña décrit la jeune femme comme une "*joven de familia bretona arruinada, rubia distinguida*". Voir Carlos Peña Otaegui, *Diario a sus nietos*, p.71 (inédit), cité par María Larraín Hurtado, *Descubriendo vidas: la historia de una familia en cuatro tiempos: el caso de los Peña (1774-1938)*, Tesis de Licenciatura en Historia, PUC, Santiago, 2000, p.198.

La deuxième caractéristique importante est l'association du concept et de la réalité de la famille avec une figure-clé (la mère) et un lieu en particulier (le foyer), ces deux éléments pouvant être considérés comme des charnières de l'articulation de la famille, mais aussi de sa représentation. Quand ils viennent à manquer, la famille vacille. C'est ainsi que Rafael écrit à son père en 1883, au moment où ce dernier envisage sérieusement de vendre leur palais de l'Alameda : « *Justement, la veille de recevoir votre lettre (...) je pensais avec une certaine tristesse (...) au manque de foyer dont nous souffrons pour ne pas voir de mère, qui est le centre de la famille (...) Et comme j'avais raison de penser tout cela le jour suivant! Puisqu'il nous manque maintenant la base même, le sol pour abriter notre foyer. Cette maison vendue, je ne sais pas quels sont les plans immédiats, mais j'imagine que chacun d'entre nous vivra indépendamment des autres* »³⁴⁴.

Ces quelques lignes révèlent toute l'ampleur de la détresse de Rafael (il est alors un jeune célibataire de 22 ans) et sa crainte de voir sa famille démembrée, en le laissant finalement tout seul. Rafael se plaint à plusieurs reprises du vide laissé par la mort de leur mère, surtout parce que, en 1883, les Errázuriz Urmeneta ne vivent plus sous le toit de leur grand-mère paternelle, Rosario Valdivieso, qui a été la figure maternelle de substitution et le centre de leur foyer durant toute leur enfance. En effet, après la disparition d'Amalia Urmeneta, c'est la « Mamita Rosario » qui prend en charge les jeunes orphelins, les gardant auprès d'elle dans sa maison de la rue de Santa Rosa, dans laquelle vivent aussi ses propres enfants avant leur mariage (Zócimo, Santiago), leur entrée au couvent (Pelagia, Honoria) ou au séminaire (Crescente). Sa fille cadette, Mercedes, reste auprès d'elle jusqu'à sa mort (1889), accompagnée de sa propre famille. Il y a donc, entre 1861, date de la mort d'Amalia Urmeneta, et 1875, date approximative du déménagement dans le palais Errázuriz, environ dix personnes de la famille vivant dans la même maison, sans compter le personnel domestique. Amalia et Rafael considèrent leur grand-mère comme la figure centrale du foyer: pour Rafael, elle est « *le tronc de notre famille, le modèle de femme et de mère* »³⁴⁵, quand Amalia souligne que « *sa maison était le centre de toute la famille ; tous les jours on venait lui rendre visite et tous les*

³⁴⁴ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Vienne, 21/11/1883, AN, AEU, vol.3, fs. 200-205 (« *Justamente el día antes de recibir su carta (...) me había llevado pensando con mucha tristeza (...) de la falta de hogar que nosotros teníamos, por no tener madre, que es el centro de la familia (...) ¡Y cuánta mayor razón tenía para pensar todo aquello el día siguiente! Porque ya faltaba hasta la base misma, el suelo mismo para formar un hogar. Esa casa vendida, no sé cuáles sean los proyectos para vivir en seguida, pero me imagino que ya cada uno de nosotros vivirá por su cuenta.* »).

³⁴⁵ Rafael Errázuriz, *Journal intime*, 10 août 1883 (« *el vástago de nuestra familia, el modelo de mujer y de madre* »).

soirs ses enfants, petits-enfants et neveux se réunissaient dans le cher foyer »³⁴⁶. Même Frances Young, l'institutrice anglaise d'Amalia, l'évoque comme le « centre vivant » (“living center”) de sa famille, dont la perte doit avoir été fortement ressentie³⁴⁷. Lorsque la mère est morte ou absente, à défaut d'une grand-mère, c'est une tante qui peut remplacer la figure maternelle dominante. Pour Amalia, il s'agit de sa tante Mercedes (« *le foyer de la tante Mercedes continua d'être pour les neveux, le vieux foyer de la mamita* »³⁴⁸); pour Maximiano Errázuriz Valdés, il s'agit de sa tante Amalia (« *elle fut toujours bienveillante avec moi (...) Je m'entendais tellement bien avec elle qu'on me disait souvent que je lui ressemblais plus que son propre fils León* »³⁴⁹), au point qu'il ne va que très peu chez elle quand elle n'y est pas, car « *quand ma tante s'en allait, c'était comme si l'âme de cette belle demeure s'en éloignait* »³⁵⁰.

Comme nous l'avons dit précédemment, la famille se cimente non seulement autour d'une figure féminine, mais aussi autour d'un lieu, qui cristallise l'appartenance à une famille et qui bien souvent devient l'un de ses symboles les plus emblématiques. Cette appropriation est donc double : la famille se confond avec un lieu, ce lieu devient la famille ; un lieu prend le nom d'une famille (le palais Errázuriz, la chacra Subercaseaux, la vigne Panquehue Errázuriz), une famille crée une tradition d'attachement à ce lieu, ce qui peut prendre la forme concrète d'une représentation de ces régions au Sénat et à la Chambre des Députés (Aconcagua, Arauco, Ovalle)³⁵¹. Ainsi, en 1894, Ramón écrit à Rafael, au moment où celui-ci entame sa campagne électorale : « *Je trouve très bien que tu te présentes pour Lebu ! Cela faisait trop longtemps que ce poste qui revient à la famille était laissé à l'abandon* »³⁵², faisant référence à l'occupation du siège par Maximiano Errázuriz Valdivieso entre 1876 et 1882, ainsi qu'à

³⁴⁶ Amalia Subercaseaux, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.7 (“*su casa fue un centro para toda la familia; diariamente se le venía a visitar y noche a noche se reunían en el hogar querido, hijos, nietos y sobrinos*”).

³⁴⁷ Lettre de Frances Young à Rafael Errázuriz, Clevedon (Angeterre), 18 décembre 1889, AN, AEU, vol.3, fs. 323-324.

³⁴⁸ Amalia Subercaseaux, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.15 (“*La casa de la tía Mercedes continuó siendo para los sobrinos, el viejo hogar de la mamita*”).

³⁴⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, 15 février 1919, AN, AEU, vol.19, fs.78-83 (“*siempre ha sido bondadosísima conmigo. (...) Me avenía tanto con ella que solio decirme que más parecía yo su hijo que León*”).

³⁵⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz, 7 septembre 1918, AN, AEU, vol.19, fs.15-18 (“*alejándose mi tía es como si se fuera el alma de esa hermosa residencia*”).

³⁵¹ Les Errázuriz ont une étroite relation avec Panquehue, et par extension avec la région d'Aconcagua, dont Rafael va être Sénateur entre 1897 et 1903 ; avec Lebu, dans la région d'Arauco, où se trouvent les mines de charbon de la famille, et dont Rafael va être Député entre 1894 et 1897 et Ramón Sénateur entre 1906 et 1912 ; avec la région d'Ovalle, où se trouvent les fonderies de Guayacán, et dont Guillermo et Rafael vont être Députés pour la période 1882-1885 pour le premier et 1888-1891 pour le second.

³⁵² Lettre de Ramón Subercaseaux à Rafael Errázuriz, Paris, 12 janvier 1894, AN, AEU, vol.8, fs.94-95 (“*¡Qué bien me ha parecido que te presentes por Lebu! Ya era tiempo de no tener más abandonado ese puesto que correspondía a la familia*”).

l'association manifeste entre une famille et un fief politique. Si nous revenons aux inquiétudes de Rafael quant à la dissolution de sa famille au moment de la mise en vente du palais Errázuriz, nous voyons qu'il propose une solution pratique au problème en préconisant le regroupement des familles de ses frères et de sa sœur à Panquehue, chacun d'entre eux pouvant posséder son propre terrain et maison autour de la propriété de leur père³⁵³. Cette idée n'aboutit jamais puisque José Tomas et Amalia vont s'installer en Europe de manière durable dès leurs mariages respectifs (1879), même s'ils possèdent chacun une parcelle près du fundo Panquehue (*Los Hornos* pour José Tomás, *Las Casas* pour Amalia³⁵⁴). A la mort de Maximiano, chacun de ses enfants reçoit un quart de la propriété de Panquehue, mais c'est finalement Rafael qui devient le propriétaire du fundo familial, en rachetant les parts de ses frères et de sa sœur, malgré les réticences de son frère aîné José Tomás, qui ne souhaite pas vendre, soit qu'il n'ait pas voulu se dissocier de manière définitive du lieu d'attache familial (comme il le souligne lui-même, « *en fin de compte nous y avons vécu un certain temps* »³⁵⁵), soit pour les raisons financières qu'il ne cesse d'invoquer. En fin de compte, après plus d'un an de tractations entre les deux frères, José Tomás finit par céder, invoquant « *la bonne harmonie et la cordialité qui a toujours régné (...) entre nous* »³⁵⁶. Rafael reste donc seul maître de Panquehue, s'associant de manière définitive avec une terre et une maison, et son angoisse de posséder la demeure de son père, dont les lettres de José Tomás se font l'écho (« *je passe sous silence tout ce que tu me dis de désagréable* »³⁵⁷), peut s'expliquer en partie par la résurgence des craintes d'un jeune homme d'être privé de foyer.

Le plan de Rafael pour sa famille (la réunion des quatre branches des Errázuriz Urmeneta autour de Panquehue), s'il n'a pas fonctionné pour la sienne, a été appliqué par les Subercaseaux à San Miguel, où ils possèdent la Chacra Subercaseaux. Acquisée par Ramón Subercaseaux Mercado en 1839, la propriété est divisée à sa mort en 1859 entre six de ses treize héritiers (sa femme, Magdalena Vicuña Aguirre, et ses douze enfants vivants), chacun d'entre eux recevant une parcelle, même si sa femme reçoit les deux tiers des terres ainsi que la maison avec son parc. En 1890, Ramón Subercaseaux, le fils cadet de Magdalena Vicuña, achète la Chacra à sa mère pour la somme de 400.000 pesos, mais lui en laisse cependant l'usufruit. La propriété devient rapidement le foyer de prédilection de la famille Subercaseaux Errázuriz, qui l'habite tant qu'elle peut entre 1896 et 1937, année de la mort de Ramón. Même

³⁵³ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz, Rome, 25 mars 1884, AN, AEU, vol.3, fs. 215-220.

³⁵⁴ Adolfo Ibañez Santa María, "División de la propiedad agrícola en Panquehue, 1858-1980", *op.cit.*, p.26-27.

³⁵⁵ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Angleterre, 17 octobre 1893, AN, AEU, vol.8, fs.83-85 (« *al fin y al cabo hemos vivido allí bastante* »).

³⁵⁶ *Ibid.* (« *la buena armonía y la cordialidad que siempre han reinado (...) entre nosotros* »).

³⁵⁷ *Ibid.* (« *paso por alto todo lo que me dices de desagradable* »).

après leur mariage, certains des enfants, avec leur propre famille, continuent de vivre dans la Chacra, comme c'est le cas de Pedro et de sa femme Elvira, ou bien encore de Blanca et de son mari Horacio, pour lesquels d'anciens entrepôts sont aménagés³⁵⁸, la grande quantité de pièces permettant aussi aux autres branches de la famille Subercaseaux Errázuriz de venir loger à la Chacra³⁵⁹. Après la mort de Ramón Subercaseaux, ses héritiers conservent et gèrent en commun la propriété, avant de finalement la vendre en 1940 à l'Etat pour y faire construire une école. La maison est détruite en 1952 lors d'un incendie³⁶⁰.

En devenant le maître de la propriété Panquehue, et par là même en reprenant le rôle de son père, Rafael assume de manière symbolique la tête de la famille Errázuriz Urmeneta, position qui se trouve renforcée par le fait qu'il assure, à partir de 1895, à la mort de Guillermo, la gestion des entreprises familiales en son nom et en représentation de son frère José Tomás et de son beau-frère Ramón. Il y a donc une sorte de renversement des positions dans la famille puisque Rafael est le cadet de la fratrie, ce qui est intéressant en soi, et sans doute atypique, puisque dans son organisation interne, la famille s'apparente plus à une monarchie qu'à une république. Le père y fait office de Roi tout-puissant, contrôlant toutes les instances décisionnaires (choix d'une résidence, décisions économiques, éducation et mariage des enfants) : c'est la « potestad marital », validée par la Loi. Dans ce patriarcat, les marges de liberté de son épouse et de ses enfants sont donc limitées, assujetties à la bonne volonté d'une autorité paternelle qui reste, jusqu'en 1930, tant chez les Errázuriz comme chez les Subercaseaux, souveraine, même si l'on commence à deviner des fissures dans l'obéissance féminine et filiale.

La redéfinition des limites de l'autorité paternelle est donc un thème qui émerge dans le discours et les actes des Errázuriz, et plus particulièrement dans ceux de la troisième génération que nous avons étudiée (Errázuriz Huici, Errázuriz Vergara, Errázuriz Valdés et Subercaseaux Errázuriz), qui est de plus en plus réticente à se soumettre, notamment au moment du choix de leur conjoint. Le code civil de 1855, encore valable sur ce point en 1930, stipule que les parents ne peuvent pas obliger leurs enfants à se marier, avant ou après leur émancipation (article 225). D'autre part, les mineurs de moins de 25 ans ne peuvent se marier sans l'accord de leurs parents, sous peine d'être déshérités, non seulement par leurs parents,

³⁵⁸ Les informations concernant la Chacra Subercaseaux proviennent de Hernán Rodríguez, "Historia de la Chacra Subercaseaux. Contribución al estudio de la propiedad en Santiago.", In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, Santiago, n.99, 1988, p.257-306.

³⁵⁹ Elizabeth Subercaseaux, *Gabriel Valdés. Señales de historia*, Ed. Aguilar, Santiago, 1998, p.28.

³⁶⁰ Hernán Rodríguez, "Historia de la Chacra Subercaseaux. Contribución al estudio de la propiedad en Santiago.", *op.cit.*, p.306.

mais aussi par les autres ascendants ou collatéraux (article 130). Cette punition économique se voit illustrée par le cas d'Ana, une des filles de Rafael, qui occasionne de nombreuses préoccupations à son père de par ses choix amoureux, malheureux au goût de Rafael. Lorsqu'elle finit par se marier en 1919 avec un jeune diplomate colombien, Maximiano se fait donc l'écho du soulagement de son père, après une année durant laquelle « *à son habitude, Anita a continué de vous menacer (...) de se marier avec des jeunes gens qui ne [vous] plaisaient absolument pas* »³⁶¹. Les moyens de coercition se font donc moins efficaces, au point que Rafael opte pour une punition économique dans son testament, en renforcement de sa désapprobation. Ainsi, au cas où Ana se serait mariée sans le consentement de son père, ou sans celui de sa mère dans un délai de cinq ans après la mort de Rafael, elle aurait perdu sa part de « Cuarta de Mejoras » assignée par Rafael à ses six enfants de manière équitable (quart des biens qui peut être utilisé librement pour « améliorer » la part d'héritage reçu par un ou plusieurs des héritiers directs)³⁶². Mais comme Rafael ne modifie pas son testament de 1915, même après le mariage de sa fille survenu en 1919, il est probable que cette « punition » ait été connue de l'intéressée (même si nous ignorons si elle joue un rôle dans sa « bonne conduite matrimoniale ») et que Rafael la conserve en guise de « rappel moral ». Ainsi, si finalement la volonté paternelle l'emporte, ça n'a cependant pas été sans mal, situation totalement inédite chez la génération antérieure, pour laquelle la rébellion semble inconnue.

Par ailleurs, si tous les enfants sont soumis à l'autorité de leur père, les garçons jouissent cependant d'une plus grande liberté que les filles, tout particulièrement l'aîné. Ainsi, José Tomás Errázuriz est le préféré de son grand-père Urmeneta, « *en tant qu'aîné et parce qu'il portait le nom de grand-père* »³⁶³, profitant de ses largesses et de sa permissivité pour n'en faire qu'à sa tête et devenant par là-même « *redoutable à cause de ses farces terribles et dangereuses* »³⁶⁴. De même, l'aîné des Errázuriz Valdés, Maximiano, est le préféré de son arrière-grand-mère Carmen Quiroga, laquelle, « *se laissant emporter par ce favoritisme qui était l'un de ses traits de caractère, laissait mes sœurs dans le salon et me faisait passer tout*

³⁶¹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz, Panquehue, 13 septembre 1919, AN, AEU, vol.19, fs.159-161 (« *según su costumbre, Anita había seguido amenazándolo [a Rafael] (...) con casarse con jóvenes que no eran absolutamente de [su] agrado* »).

³⁶² Testament de Rafael Errázuriz Urmeneta, Rome, 19 novembre 1915. Il est protocolisé le 6 mars 1924 par le notaire Javier Vergara, à Santiago du Chili, mais ne se trouve pas dans les archives de ce dernier. Quelques-unes des clauses les plus importantes ont été retranscrites dans les Archives Notariales, CBR, Santiago, 1924, vol.502, fs.2415-2416.

³⁶³ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.30 (« *como mayor y porque llevaba el nombre del abuelo* »).

³⁶⁴ *Ibid.* (« *temible por sus terribles y peligrosas travesuras* »).

seul dans la salle à manger pour me donner de la confiture de coing »³⁶⁵. Mais au-delà des aspects anecdotiques, les garçons jouissent d'une plus grande liberté d'action que leurs sœurs, soumises à un carcan éducatif et social rigide, et peuvent ainsi voyager et sortir seuls, étudier à l'université, travailler, ...

Si l'organisation de la cellule conjugale repose sur une hiérarchie stricte (autorité paternelle dominante, autorité des parents sur les enfants, privilèges des frères sur les sœurs, quelle que soit leur position dans la fratrie), il en est de même au sein de la famille plus étendue. Ainsi, même une fois mariés, les aînés ont droit au respect de leurs cadets et les frères à celui de leurs sœurs. Ramón Subercaseaux se plaint donc du comportement de Guillermo, suite à un différend ayant pour cause la gestion commune de la S.C.F., et fait remarquer à Rafael que « *s'adresser à un beau-frère plus âgé, comme s'il s'agissait d'un employé, ce ne serait pas toi qui le ferais* »³⁶⁶. Chacun est donc jaloux des prérogatives qui lui correspondent, même si en fin de compte l'harmonie du clan doit prévaloir. La même déférence est aussi due aux autres branches de la famille, surtout s'il y a une ingérence dans leurs affaires, notamment la régulation des actes hors norme d'un de leurs membres. Par exemple, en décembre 1890, un cousin issu de germain des Errázuriz Urmeneta, Daniel Errázuriz Errázuriz, est enfermé dans un hôpital psychiatrique à Paris³⁶⁷. Etant son seul parent en France, on demande à José Tomas de devenir son tuteur, ce que ce dernier accepte « *avec répugnance mais je ne pouvais pas faire moins puisque j'étais le seul parent qu'il avait* »³⁶⁸. Cependant, comme il s'agit d'une responsabilité juridique importante, qui comporte aussi des obligations financières puisque son tuteur est responsable des fonds de Daniel, et que José Tomas n'est sûrement pas son parent le plus proche, il demande à son frère Rafael de rendre visite au chef de cette branche de la famille à Santiago pour l'informer de la situation et lui demander des instructions. Nous ignorons malheureusement quelle a été la réponse des parents de Daniel Errázuriz, car elle nous aurait permis de mesurer la confiance existant entre deux branches relativement éloignées d'une même famille.

³⁶⁵ Notes biographiques de Maximiano Errázuriz Valdés. Archives de Carmen Errázuriz Edwards, Santiago, consultées en 2007 ("*dejándose llevar del favoritismo que fue una de sus grandes características, dejaba a mis hermanas en el salón y solo a mi me entraba al comedor a darme dulce de membrillo*").

³⁶⁶ Lettre de Ramón Subercaseaux à Rafael Errázuriz, Paris, 31 janvier 1892, AN, AEU, vol.8, fs.29-30 ("*dirigirse a su cuñado más viejo, como no se hace a un subalterno a sueldo, no serías tu quien lo haría*").

³⁶⁷ La déclaration de transfert de Daniel Errázuriz à la maison de santé de Passy, en date du 3 décembre 1890, est consignée dans Archivos del Ministerio de RR.EE., Santiago, Diario del consulado general de Chile en Francia, 1890-1897, vol.149C, fs. 9-11. Le document suivant (fs.11-12) nomme José Tomás Errázuriz en tant que "*curador de don Daniel Errázuriz y depositario intermediario de sus bienes*".

³⁶⁸ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Paris, 12 décembre 1890, AN, AEU, vol.8, fs. 9-11 ("*con repugnancia pero que no podía menos de aceptar por ser el único pariente que él tenía*").

En dernier lieu, l'appartenance à une même famille suppose la participation à un réseau d'appui moral comme matériel. Au sein de la famille étendue, on peut donc faire appel à ses parents pour le transport de courrier, d'objets ou de nouvelles, tout comme on peut compter sur leur soutien moral en temps de crise. Ainsi, en cas de maladie, la famille fait bloc autour du malade et de ses proches et montrent son appui par de nombreuses visites, comme c'est le cas lors de la maladie de Crescente Errázuriz Valdés (1923). Dans une lettre racontant les derniers jours de son frère, Maximiano souligne les nombreuses visites faites à son frère, preuve de « *le plus admirable esprit de famille qu'il ait été donné de voir* »³⁶⁹. Après le décès du jeune homme, la famille continue à se manifester par ses visites à la chapelle ardente et sa présence aux funérailles. La mort, tout comme la naissance ou le mariage, sont donc autant d'occasions de mettre en lumière la cohésion d'une famille, reflétées dans l'envoi de lettres de félicitations ou de condoléances, ou par sa simple présence.

La famille constituerait donc une entité unie, respectueuse de ses membres, et qui devrait faire preuve d'esprit de corps. Cependant, s'il existe bien un front de parenté à l'intérieur d'une famille qui permet à chacun de ses membres de compter sur un réseau de solidarité, l'entorse à ce front peut constituer une menace à l'honorabilité du groupe qu'il faut aussi réprimer. La famille : une instance d'appui ou de répression ?

2. STRATEGIES D'ENTRE-AIDE ET PROTECTION DU FRONT DE PARENTE.

Dans beaucoup de cas, la famille agit comme un réseau d'entre-aide, présentant au reste du monde l'image d'une famille unie et solidaire. A propos de ces stratégies d'entre-aide au sein d'une fratrie, étudiées grâce à la correspondance, il existe une étude réalisée par Viviane Isambert-Jamati, dans laquelle l'auteur se penche sur la « *solidarité multiforme et durable entre les collatéraux* », de manière à mettre en relief « *certaines stratégies d'entre-aide* » et ainsi dégager « *l'autosatisfaction collective qui se manifeste au sujet de la réussite sociale* »³⁷⁰. Notre propos est un peu différent car, à partir de ces mêmes services rendus entre frères et sœurs, nous souhaitons mettre en avant les droits et devoirs découlant de l'appartenance à une même famille et montrer comment chaque membre peut compter sur un réseau de solidarité qui se doit d'être sans faille et réciproque, et qui peut aller depuis l'achat de robes à Paris jusqu'à la gestion en commun des biens familiaux. Dans tous les cas, cette aide est naturellement exigée, preuve qu'elle est donc un droit et un devoir à l'intérieur

³⁶⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz à Rafael Errázuriz, Santiago, 24 mai 1921, AN, AEU, vol.19, fs.273-276 ("*más admirable espíritu de familia que sea dable contemplar*").

³⁷⁰ Viviane Isambert-Jamati, *Solidarité fraternelle et réussite sociale. La correspondance familiale des Dubois-Goblot 1841-1882*, L'Harmattan, Paris, 1995, p.6 et 11.

du cercle familial, et jamais une faveur exceptionnelle. Cette solidarité est donc basée sur la réciprocité, la confiance et le souci de préserver l'honorabilité du groupe familial lorsque certaines demandes revêtent un caractère particulièrement intime : protéger l'honneur d'un membre, c'est en effet protéger l'honneur de tous.

On relève bien entendu des degrés dans l'aide qui peut être apportée, qui va d'une aide quotidienne (achats, transport de courrier) jusqu'aux situations politiques graves, en passant par une aide plus exceptionnelle (éducation des neveux, achats de biens immobiliers) ou la gestion commune des biens familiaux.

L'aide quotidienne est celle qui est la plus fréquemment sollicitée, notamment en ce qui concerne les envois de vêtements ou le transport de courrier. Ainsi, après son mariage, Elvira Valdés charge ses belles-sœurs, Amalia et Eugenia, de lui commander des robes à Paris, notamment chez le grand couturier Charles-Frédéric Worth. Pour ce type de demande, Elvira envoie ses mesures à Amalia et celle-ci se charge de commander les robes, ce qui suppose qu'elle a confiance dans son bon goût, aspect sur lequel Amalia rassure son frère en lui écrivant « *que tout passera au crible du bon goût d'Eugenia* »³⁷¹. Les hommes aussi commandent du linge, comme par exemple Maximiano Errázuriz Valdés, qui, en 1920, demande à son frère Crescente de lui acheter des cravates, des gants et deux douzaines de cols blancs de 37 x 6 cm³⁷². Quant à Eugenia, ce n'est pas du linge qu'elle demande à Rafael lors du voyage de celui-ci à Constantinople en 1883, ce sont des tapis turcs !³⁷³

On est cependant en droit d'attendre de sa famille des choses beaucoup moins frivoles que des envois de vêtements. Au point de vue juridique, par exemple, José Tomas demande à son frère de devenir le tuteur légal de ses enfants au cas où il décéderait prématurément. Il lui indique donc qu'il a rédigé son testament et légué le plus de biens possibles à ses enfants, alléguant le peu de confiance qu'il a en sa femme en ce qui concerne la gestion de leurs biens³⁷⁴. Il s'agit donc d'un service relativement important puisque José Tomás privilégie son frère par rapport à sa femme, ce qui n'aurait pas manqué de susciter des commentaires, voire

³⁷¹ Lettre d'Amalia Errázuriz à Rafael Errázuriz, Paris, 19 avril [1890], AN, AEU, vol.3, fs.332-333 ("*que todo será aprobado por el buen gusto de Eugenia*").

³⁷² Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Crescente Errázuriz Valdés, Panquehue, 27 février 1920, AN, AEU, vol.19, fs.201-202.

³⁷³ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz, Constantinople, 28 avril 1883, AN, AEU, vol.3, fs.150-153.

³⁷⁴ Lettre de José Tomas Errázuriz à Rafael Errázuriz, Londres, 22 décembre 1898, AN, AEU, vol.8, fs. 147-148: "*Te diré que he hecho testamento por lo que pueda suceder y mi deseo es que tu seas curador de mis hijos o albacea, no sé exactamente el significado de la palabra, dejándote plenos poderes; naturalmente dejo mejorados en lo que me permite la ley a mis hijos pues no tengo gran confianza en el manejo de bienes de Eugenia*".

l'opposition de la propre Eugenia. José Tomas lui-même avait trouvé étrange que Guillermo « ait nommé tuteur de ses enfants ce monsieur Bascuñan au lieu de Blanca »³⁷⁵, son épouse, ajoutant cependant qu'il supposait que « tout ce qu'il aura décidé sera conforme aux lois et dans l'intérêt de sa famille »³⁷⁶. Il est cependant possible que José Tomas ait reçu de fausses informations, puisque, dans son testament, Guillermo nomme expressément sa femme « exécuteur testamentaire avec la jouissance des biens et tutrice des enfants mineurs », Ramón Bascuñan n'apparaissant qu'en qualité de témoin³⁷⁷. Il est d'ailleurs relativement normal qu'une personne mariée nomme son conjoint exécuteur testamentaire (*albacea*) et tuteur des éventuels enfants du couple, ainsi qu'on le voit dans le cas de Carlos Valdés³⁷⁸ ou dans celui de Manuela Urmeneta³⁷⁹.

Les enfants constituent d'ailleurs une source de demandes de service entre les Errázuriz Urmeneta. Par exemple, au moment où son fils Maximiano atteint l'âge d'entrer à l'université, José Tomas met à contribution Rafael et Amalia pour choisir un établissement, notamment en leur demandant leur avis sur les universités allemandes, pays qu'il ne connaît absolument pas³⁸⁰. Mais c'est surtout durant les mois d'été que les enfants deviennent une préoccupation commune, soit que plusieurs branches de la famille se retrouvent dans un endroit (les Errázuriz Vergara et les Errázuriz Valdés à Panquehue en janvier et février 1900), soit que les enfants soient envoyés chez leurs oncles et tantes (Blanca et Rosario Subercaseaux chez Rafael Errázuriz en janvier-février 1903) ou bien chez leurs grands-parents (Ana Errázuriz Valdés à Viña del Mar chez Ana Ortúzar de Valdés entre janvier et mars 1915). Ces rassemblements permettent ainsi aux cousins de développer des liens plus étroits d'amitié et de sociabilité, renforçant par là même les liens de famille.

Le règlement de problèmes liés au personnel domestique est un autre sujet qui peut mettre en mouvement l'entraide familiale. Ainsi, par exemple, en 1892, lorsqu'Elvira Valdés rencontre des difficultés pour remplacer sa femme de chambre, Rafael lui conseille de

³⁷⁵ Lettre de José Tomas Errázuriz à Rafael Errázuriz, Île de Wight, 29 juin 1895, AN, AEU, vol.8, fs. 124-125 ("*hubiera dejado de curador de sus hijos a un señor Bascuñan en vez de dejar a Blanca*").

³⁷⁶ *Ibid.* ("*cualquier cosa que habrá hecho será muy en regla y para bien de su familia*").

³⁷⁷ Testament de Guillermo Errázuriz Urmeneta, Santiago, 22 mars 1895, A. Not., Santiago, vol.971, 1895, section "documentos protocolizados" ("*albacea con tenencia de bienes y tutora y curadora de [sus] menores hijos*").

³⁷⁸ Testament de Carlos Valdés Izquierdo, Santiago, 11 octobre 1887, A. Not., Santiago, vol.968, 1895, section "documentos protocolizados". Carlos Valdés Izquierdo (1835-1894) est le père d'Elvira Valdés et par conséquent le beau-père de Rafael Errázuriz.

³⁷⁹ Testament de Manuela Urmeneta Quiroga, San Francisco de Limache, 1er mars 1879, A. Not., Limache, vol.34, 1881, fs.311.

³⁸⁰ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, 1er décembre 1903, AN, AEU, vol.8, fs.233-234: "*Estoy pensando mandar a Max a Alemania en vez de Cambridge (...). Tu que conoces algo de alemán, dame algunas ideas, voy a escribir también a Amalia sobre el asunto antes de decidir a qué lugar mandarlo pues yo no tengo la menor idea de Alemania. Jamás he estado.*"

consulter sa sœur Amalia³⁸¹, qui vit depuis 1887 à Paris et qui est donc en mesure de lui offrir une aide efficace en ce qui concerne la domesticité. Quelques années plus tard, c'est au tour d'Elvira de chercher une aide de cuisine pour sa mère, Ana Ortúzar, la choisissant parmi les jeunes filles de Panquehue, ce dont Ana lui est très reconnaissante³⁸². Il apparaît donc normal qu'au moment d'introduire un ou une nouvelle employé(e) dans le cercle intime de la vie domestique, on fasse appel en priorité aux membres de la famille, plus aptes à juger des aptitudes et du caractère nécessaires à leur bonne adaptation, tout en étant capables de satisfaire les besoins des maîtres de maison.

Par ailleurs, la fratrie peut servir d'appui financier, prêtant de l'argent ou agissant comme représentant légal dans des opérations financières, immobilières ou boursières. Il ne peut en tous cas s'agir que de la partie masculine de la famille (frères et beaux-frères), puisque les femmes n'ont aucune autonomie juridique et ne contrôlent pas leurs biens. C'est ainsi que nous voyons José Tomás accorder un prêt de 100.000 pesos à Rafael, avec un intérêt annuel de 7,5%³⁸³, ou bien encore Rafael agir comme un courtier, s'occupant de la vente et de l'achat d'actions pour José Tomás, selon les instructions de ce dernier³⁸⁴. De la même manière, en 1892, Guillermo se charge de l'achat et de l'aménagement (avec l'aide d'Ana Ortúzar de Valdés) d'une maison destinée à être la résidence principale de son frère Rafael à Santiago³⁸⁵. Comme ce choix n'est pas approuvé par Rafael à son retour d'Europe, Guillermo rachète et revend la propriété en 1893³⁸⁶. Par ailleurs, la branche la plus riche d'une famille peut veiller sur ses parents plus démunis en leur léguant des biens ou des sommes d'argent dans leurs testaments. Ainsi, par exemple, Maximiano Errázuriz Valdivieso lègue à sa nièce Eulogia Errázuriz de Salas (ou à défaut de cette dernière, à ses filles célibataires) une mensualité de 100 pesos pour une durée de 10 ans³⁸⁷. Par ailleurs, dans le dossier que l'Archevêché de

³⁸¹ Lettre de Rafael Errázuriz à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 28 août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.64-65.

³⁸² Lettres d'Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Santiago, 20, 24 et 28 avril 1815, AN, AEU, vol.16, fs.225-230.

³⁸³ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, 1er décembre 1903, AN, AEU, vol.8, fs.233-234.

³⁸⁴ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Angleterre, 22 février 1898, AN, AEU, vol.8, fs.155-156.

³⁸⁵ ABR, Santiago, vol.105, 1892, fs.1385 n.2377 et lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Santiago, juillet 1892, AN, AEU, vol.16, fs.35-40. Située à l'intersection des rues Agustinas et Morandé, cette demeure avait été construite par l'amiral Manuel Blanco Encalada, avant d'être transmise à ses héritiers, qui la vendent en 1880 à Vicente Mardones, pour la somme de 70.000 pesos. Les héritiers de celui-ci la vendent en 1892 à Rafael Errázuriz pour la somme de 162.000 pesos.

³⁸⁶ ABR, Santiago, vol.109, 1893, fs.465 n.785 et fs.592 n.998.

³⁸⁷ Testament de Maximiano Errázuriz Valdivieso, AN, Notarios de Los Andes, vol.57, 1890, section "documentos protocolizados". Il s'agit d'Eulogia Errázuriz Ramirez, fille du demi-frère de Maximiano, Diego Antonio Errázuriz Zañartu, et épouse de Pedro Salas Jiménez.

Santiago réunit pour régler la succession de Maximiano (dont il hérite du quart des biens), se trouve un document annexe à son testament, qui stipule que ses exécuteurs testamentaires « *podrán invertir una suma a altura de 30.000 pesos afin de socorrer los descendientes de mi padre qui serían tomados en la miseria* »³⁸⁸. Il existe donc un intérêt à ce que les parents les plus démunis, avec lesquels on partage souvent un nom de famille, vivent pour le moins dignement de manière à protéger l'honneur et la respectabilité de tout le groupe familial.

L'argent est aussi l'un des rares sujets à provoquer de réelles fissures dans le front de parenté, que ce soit à cause de la gestion des biens communs ou à cause des successions, même si en fin de compte l'unité de la famille doit prévaloir. En ce qui concerne les successions, les moments de tension sont en général dus à la compétition entre les héritiers, soit qu'une branche conteste la part qui revient à une autre, soit que les héritiers à l'intérieur d'une même branche rencontrent des difficultés à se mettre d'accord à propos de la répartition des biens qui leurs reviennent. Ainsi, par exemple, nous voyons les Errázuriz Urmeneta se méfier de leur oncle par alliance Adolfo Eastman, qu'ils accusent de manipulation et qu'ils soupçonnent à la fois de soutirer de l'argent à Carmen Quiroga de Urmeneta et de semer le doute dans son esprit quant à la bonne gestion financière de Maximiano Errázuriz Valdivieso³⁸⁹. Nous ignorons comment se résolut ce conflit de captation d'héritage, aucune lettre ne faisant état d'un arrangement à l'amiable ou judiciaire, mais nous savons cependant que Maximiano était décidé à couper les relations « *ni amicales, ni malas* »³⁹⁰ qu'il entretenait avec sa belle-famille. Il exhorte ensuite ses enfants à essayer, non seulement de délivrer Carmen Quiroga de l'influence de son gendre et de son beau-frère, mais aussi de remédier aux problèmes financiers suscités par les legs que la vieille dame a réalisés. Mais au-

³⁸⁸ Legajo de Maximiano Errázuriz Valdivieso, Archivo del Arzobispado de Santiago, legajo n.47, n.3, 1890-1892, documento n.1 (*"podrán invertir hasta la cantidad de \$30.000 en socorrer a los descendientes de mi padre que hubieren caído en la pobreza"*).

³⁸⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdivieso à Ramón Subercaseaux, Santiago, 19 avril 1881, AN, AEU, vol.3, fs.145: *"No contentos con esto y con tener puede decirse presa a la Manuela en todo el último tiempo, estaban los dos [Adolfo Eastman et Jerónimo Urmeneta] consagrados a engañar y ganarse de todo modo a Doña Carmen, empezando por alejarla de nosotros, y hacerle creer que yo la arruinaría, si no se entregaba solamente a ellos, y Dios sabe que otras historias.*

Preparado así el terreno, que por desgracia era tan aparente para ese cultivo, apenas enterrada la Manuela, se van a Limache a las diligencias de apertura del testamento y una hora después de hecho eso, encierran entre los dos a Doña Carmen y le escriben y hacen firmar la donación (que por la manera en que está redactada ha debido serlo aquí por un abogado) que no importa menos de medio millón de pesos, por bajo precio que se ponga a las minas. Después vienen día tras día, reforma de testamento, nuevos poderes y que sé yo cuanto más, acabando por llevársela para seguir explotando a su gusto la mina".

³⁹⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdivieso à Ramón Subercaseaux, Santiago, 19 avril 1881, AN, AEU, vol.3, fs.145 (*"sino muy amistosas, a lo menos no malas"*).

delà de la question des intérêts financiers, au-delà de la rupture des liens « *de sang et d'affection* »³⁹¹, Maximiano est sensible à la « *honte que tout le monde soit obligé de s'occuper de ces broutilles familiales* »³⁹². La tête de la famille Errázuriz se trouve donc confrontée au dilemme de sauvegarder le front de parenté au détriment des intérêts économiques de ses enfants, ou bien de briser ce front au détriment de la préservation de l'honneur de la famille, puisque si une rupture avait lieu, l'affaire quitterait la sphère privée pour entrer dans le domaine public... et celui des ragots de société. Quelques années plus tard, en 1898, au moment de la succession même, les Errázuriz Urmeneta sont donc extrêmement prudents quant à l'ingérence de leur oncle, quand celui-ci n'a cependant rien à réclamer puisqu'il n'appartient plus au cercle des héritiers³⁹³.

La succession de Maximiano Errázuriz Valdivieso (1890) est un autre moment de tension entre les héritiers, ce dernier ayant en effet légué le quart de ses biens à l'Archevêché de Santiago, ce qui complique l'adjudication des biens et n'est du goût de José Tomás³⁹⁴. Par la suite, les héritiers rencontrent quelques difficultés à se mettre d'accord, notamment sur la vente de leurs parts de Panquehue à Rafael. Nous avons vu précédemment que si Guillermo et Ramón accèdent rapidement à la demande de Rafael, il n'en est pas de même pour José Tomás, qui met plus de deux ans avant de l'accepter. Grâce aux lettres de Ramón et de José Tomás, nous voyons s'affronter deux conceptions de la famille et de ses intérêts : Ramón est partisan de la vente de la part d'Amalia car il est désireux d'éviter le scandale et par là même de préserver l'honneur de la famille dont il fait partie³⁹⁵ ; José Tomás est quant à lui convaincu que la fratrie peut surmonter ses différends et gérer ses biens en commun, sous la direction d'un administrateur, ce qu'il croit être le plus profitable pour tous³⁹⁶. Cependant Rafael est bien décidé à rester seul maître à bord à Panquehue et son insistance, jointe à une proposition

³⁹¹ *Ibid.* (“*de sangre y de cariño*”)

³⁹² *Ibid.* (“*vergüenza de que todo el mundo se tenga que andar ocupando en estas miserias de familia*”).

³⁹³ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, 26 janvier 1898, AN, AEU, vol.8, fs.147-148. “*Recibí tu carta de fines de dic. en la que me das cuenta de la testamentaria de la Pichita. (...) Mi opinión sobre la parte delicada del asunto es como la tuya, que no podemos tocar ciertos legados del testamento por delicadeza y en su consideración a las personas o instituciones a que han sido hechos. No sería así si solo se tratara del tío Opo [Adolfo Eastman]”.*

³⁹⁴ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Paris, 17 février 1891, AN, AEU, vol.8, fs.213-215: “*Mucho me alegro que se haya arreglado definitivamente la cuestión testamentaria con el Arzobispo, sin embargo que (...) bien salado lo que tenemos que pagar*”.

³⁹⁵ Lettre de Ramón Subercaseaux à Rafael Errázuriz, Paris, 20 janvier 1892, AN, AEU, vol.8, fs.26: “*Estoy impaciente por mandar telegrama a Chile diciendo que ya no tiene parte Amalia en Panquehue. Nada quedará por mí para evitar escándalos de sucesión. Si llegan a producirse, que sea por culpa de otros.*”

³⁹⁶ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Paris, 17 février 1891, AN, AEU, vol.8, fs.213-215: “*Yo soy absolutamente de opinión que marchemos en sociedad y las dificultades que superan Uds. no han de ser tan graves y con un poco de buena voluntad se podrán allanar, Ramón cree lo mismo y no ve la dificultad de seguir en sociedad con un buen administrador como es Echeñique y al cual hay que dejarle un poco de libertad de acción.*”

d'achat que José Tomás considère trop basse, amène ce dernier à hausser le ton avec son frère cadet, l'accusant de chercher à se débarrasser de lui en lui imposant un marché qui lui porte préjudice, alors que lui-même a des obligations envers une famille qui s'oppose à la vente (« *j'ai subi des tempêtes domestiques parce qu'Eugenia ne voulait pour rien au monde que je vende ma part* »³⁹⁷). S'il cède à son frère, et surtout à son « *caprice de devenir le propriétaire absolu* »³⁹⁸, c'est avant tout pour lui faire plaisir et pour préserver la bonne entente familiale. Et pour parvenir à ce compromis, José Tomas fait ironiquement remarquer à son frère qu'il n'a nul besoin de la médiation de leur oncle Crescente Errázuriz, qui a écrit une lettre à José Tomas à la demande de Rafael (« *Je reconnais que l'ambition d'être le seul propriétaire est un désir très naturel, je n'ai besoin de l'opinion de personne pour cela (la lettre de mon oncle Crescente ne venait pas avec la tienne et je ne l'ai pas reçue)* »³⁹⁹). Finalement, la vente de la part de José Tomas permet la préservation de l'harmonie familiale, tout comme elle assure la pérennité de l'administration commune de la Sociedad Chilena de Fundiciones, dont la dissolution était l'une des conséquences que craignait José Tomás au cas où il ne parviendrait pas à un accord avec Rafael.

L'autre difficulté de la succession est la répartition des meubles et de la collection d'objets d'art et de peintures de Maximiano, collection conséquente si l'on en juge la réputation de collectionneur éclairé et d'homme de goût qui était celle de Maximiano⁴⁰⁰. Si la galerie de peintures est achetée par Guillermo pour la somme de 40.000 pesos (exception faite de quatre bijoux de la collection, un Moretto, un retable, un tableau attribué à Raphaël et un autre à Van Dyck⁴⁰¹, qui sont exclus de la vente pour être répartis entre les héritiers), les meubles et le reste de la collection d'objets d'art semblent avoir posé un certain nombre de difficultés. En avril 1893, devant la lenteur de la division, Ramón propose donc que des lots de valeur égale soient constitués et ensuite tirés au sort⁴⁰². En août, la question n'est toujours pas réglée car Rafael est maintenant décidé à acheter les parts des autres à un prix dont Ramón

³⁹⁷ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Angleterre, 17 octobre 1893, AN, AEU, vol.8, fs.83-85 (« *he tenido tormentas domesticas pues Eugenia por nada quería que yo vendiera mi parte* »).

³⁹⁸ *Ibid.* (« *capricho de quedar dueño absoluto* »),

³⁹⁹ *Ibid.* (« *Reconozco que es un deseo muy natural de ambición el quedar de dueño absoluto para eso no necesito la opinión de nadie (la carta de mi tío Crescente no venía con la tuya y no la he recibido)* »)

⁴⁰⁰ Cf. Carlos Silva, «Palacios santiaguinos del otro siglo», In Ricardo Latcham, *Estampas del Nuevo Extremo. Antología de Santiago, 1541-1941*, Ed. Nascimento, Santiago, 1941, p.279-285. Carlos Silva qualifie Maximiano de «*gran industrial coleccionador de obras de arte*» et sa collection de «*esplendida*».

⁴⁰¹ Alessandro Bonvicino (1498-1554), dit Il Moretto da Brescia, peintre italien de la fin de la Renaissance dont le style répond au premier maniérisme et dont les œuvres sont avant tout religieuses ; Raffaello Sanzio (1483-1520), dit Raphaël, peintre et architecte italien dont la courte carrière a laissé quelques-unes des œuvres parmi les plus admirées du monde ; Antoon van Dyck (1599-1641), peintre flamand qui est le principal portraitiste de la cour de Charles 1^{er} d'Angleterre.

⁴⁰² Lettre de Ramón Subercaseaux à Rafael Errázuriz, Paris, 14 avril 1893, AN, AEU, vol.8, fs.55-58.

n'est pas satisfait. Ce dernier lui demande donc d'augmenter son offre, malgré sa réticence à parler de « *la question du prix dont il m'est tant désagréable de parler en famille* »⁴⁰³. Le principe du tirage au sort est finalement accepté et en septembre 1894, Ramón demande que lui soit remise la part revenant à Amalia⁴⁰⁴. Cependant l'affaire ne s'est pas résolue sans mal et il a fallu presque quatre ans pour qu'elle soit réglée. Mais surtout aucun des membres de la fratrie n'est disposé à se voir lésé dans la répartition, malgré leur désir de ne pas provoquer de scission dans la famille. L'équilibre à préserver entre famille et argent se révèle donc parfois très précaire, même si nous voyons toujours triompher l'esprit de famille et le compromis.

3. PREVENIR ET AFFRONTER LA DESUNION DU FRONT DE PARENTE.

Préserver le front de parenté requiert donc un certain nombre de compromis et de tractations internes. Mais ce front peut se trouver menacé par différentes situations qu'il importe de contrôler afin qu'elles ne sortent pas du cercle familial, protégeant par là même l'honorabilité du groupe dans son entier. Ces thèmes circulent dans la correspondance, même s'ils sont généralement destinés à un seul individu et ne peuvent donc pas faire partie de la lecture commune (secrets de l'individu et secrets de famille). Il n'en va pas de même des sujets plus brûlants qui, de par leur caractère exceptionnel ou sensationnel, sortent très rapidement du cercle familial pour circuler dans les conversations et la correspondance de la bonne société, voire entrent de plain-pied dans les journaux : c'est alors un « scandale », que nous pouvons définir comme un désordre de grande envergure dans l'ordre établi (moral, judiciaire, social,...) et qui émeut l'opinion publique dans son ensemble (au niveau national et/ou international) ou un groupe social en particulier, pouvant provoquer une ample couverture de la presse. Il va de soi que la notion de « scandale » acquiert un sens différent selon l'époque et le groupe social étudié puisque chacun peut avoir des conceptions différentes de ce qui est normal, de ce qui est tolérable et de ce qui ne l'est plus. Il existe une gradation des formes d'attaque au front de parenté, qui peut aller du conflit larvé jusqu'au scandale le plus retentissant. Nous nous pencherons donc sur ces différents degrés, en vérifiant à chaque niveau quelles peuvent être les figures médiatrices, si ces sujets sont abordés dans la correspondance et comment, et, en fin de compte, de quelle manière les Errázuriz réagissent en tant que famille face à ces crises.

⁴⁰³ Lettre de Ramón Subercaseaux à Rafael Errázuriz, Paris, 6 août 1893, AN, AEU, vol.8, fs.70-71 ("*la cuestión de valor que me es tan desagradable tratar en familia*").

⁴⁰⁴ Lettre de Ramón Subercaseaux à Rafael Errázuriz, Paris, 2 septembre 1894, AN, AEU, vol.8, fs.102-103.

Nous savons donc que le champ familial est traversé par des crises internes, qui menacent parfois le couple, parfois la fratrie et plus exceptionnellement la famille dans son entier. Quand ces conflits ne sortent pas de l'intimité, on peut les considérer comme les secrets d'un individu ou comme ceux de la famille. Prenons un exemple de ce premier échelon au travers de l'histoire de José Tomas et Eugenia. Mariés en 1879, ils s'éloignent rapidement l'un de l'autre probablement à cause de leurs différences de caractère, mais aussi en raison de la place prépondérante qu'acquiert Eugenia à la fois dans le couple et dans la société, au point que José Tomás n'est plus à un moment que « le mari de la belle Mme Errázuriz ». Mondaine par excellence, Eugenia est insouciante et dépensière : non seulement elle engloutit de grandes sommes d'argent – José Tomas s'en fait l'écho en 1893 quand il écrit à Rafael qu'il doit « *satisfaire des exigences* »⁴⁰⁵ -, mais surtout elle ne tarde pas à faire des dettes. En 1897, José Tomás exprime son soulagement de voir croître ses revenus car il doit rembourser 2.000 livres sterling de dettes, dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il se voit alors forcé de « *lui interdire d'acheter à crédit afin qu'elle fasse plus attention à partir de maintenant* »⁴⁰⁶, faisant usage de son droit de contrôle sur son épouse. Car 2.000 livres représentent une grosse somme si on les compare aux 10.000 livres que José Tomas pense utiliser pour se faire construire une maison à Paris⁴⁰⁷, ou aux 4.000 livres qu'il demande à son frère pour ses dépenses de l'année⁴⁰⁸. Mais c'est aussi une mesure extrême, qui risque de ne pas être appréciée par Eugenia, et José Tomas le sait. Il recommande donc à Rafael, dans les deux occasions, de garder le secret, même s'il ne se fait aucune illusion quant à la révélation des détails intimes de son couple (« *Ne le répète pas, même si je doute pas que la nouvelle se saura par d'autres voies* »^{409,410}).

⁴⁰⁵ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Angleterre, 17 octobre 1893, AN, AEU, vol.8, fs.83-85 (« *Yo tengo que mostrarme exigente pues necesito de dinero y creo que no lo doy mucho al pedir el precio que pido, por cierto que no es por mí pues si hay alguien que ambiciona poco soy yo, pero desgraciadamente tengo que satisfacer exigencias.* »)

⁴⁰⁶ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Ile de Wight, 25 mai 1897, AN, AEU, vol.8, fs.137-138 (« *cortarle el crédito de manera que en adelante tendrá que tener más cuidado* »).

⁴⁰⁷ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, 2 mars 1895, AN, AEU, vol.8, fs.116-119: « *Voy a invertir en comprar un terreno y edificar una casa en Paris (Eugenia ha salido con la suya) en vez de la casa de campo en Inglaterra, no gastaría más de 10.000£ pues me limitaría a algo muy modesto.* »

⁴⁰⁸ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Ile de Wight, 5 septembre 1897, AN, AEU, vol.8, fs.141-142: « (...) *por el próximo correo sin falta me abiera un nuevo crédito donde Gibbs por 4.000£, espero no gastarlos en el año y reducirme lo más que pueda.* »

⁴⁰⁹ Lettre de José Tomás Errázuriz à Rafael Errázuriz, Ile de Wight, 25 mai 1897, AN, AEU, vol.8, fs.137-138 (« *No repitas esto aunque no dudo que llegará la noticia por otros conductos.* »).

⁴¹⁰ Le contrôle d'un homme sur son épouse, lorsqu'il considère que son comportement est inapproprié, peut aller beaucoup plus loin que la simple réprimande ou la privation économique. Par exemple, Gustavo Balmaceda Valdés (1885-1924), marié avec l'écrivain Teresa Wilms Montt (1893-1921), la fait enfermer dans un couvent en 1915 car il est jaloux de son succès mondain et littéraire, mais a aussi découvert qu'elle entretient une relation extraconjugale avec son cousin, Vicente Balmaceda Zañartu. Ce drame conduit Gustavo à écrire un roman autobiographique, *Desde lo alto*, publié en 1917, dans lequel il tente de justifier la décision prise.

Un autre exemple, cette fois-ci menaçant la réputation d'une jeune fille, et par là-même celle de toute la famille, est la décision de Blanca Vergara de mettre sa fille Manuela dans un couvent. En 1898, Blanca décide de faire entrer la jeune fille, âgée d'environ 10 ans, dans le couvent del Buen Pastor, suite à un « *douloureux événement* » dont Santiago semble déjà faire des gorges chaudes, mais sur lequel rien ne filtre dans la correspondance. Malheureusement, le couvent, fondé en 1857 et inauguré en 1861 par des religieuses françaises, ne constitue pas le refuge idéal pour une jeune fille de bonne famille puisqu'il accueille des jeunes filles et des femmes « vulnérables », c'est-à-dire en risque social et des mères célibataires, de même qu'il dirige une école pour les sourdes-muettes et un centre pénitencier pour femmes⁴¹¹. Crescente Errázuriz, à l'époque Fray Raimundo Errázuriz, écrit donc à Blanca et l'exhorte au nom de « *l'affection que j'ai toujours eu pour toi et pour Guillermo et des liens du sang* »⁴¹², et malgré l'affaiblissement de ses liens, à bien vouloir accepter ses conseils et à l'autoriser à chercher un autre couvent pour Manuela. Il craint en effet que « *si le fait qu'elle est ou qu'elle a été internée dans le couvent du Buen Pastor se savait, sa réputation serait à jamais perdue et son nom déshonoré, d'autant plus que ce qui est survenu dans ce couvent a été rendu public* »⁴¹³, c'est-à-dire qu'en plus d'être associée à des "femmes perdues", Manuela pourrait l'être avec un couvent où des cas d'hystérie collective et de possessions démoniaques avaient été dénoncés en 1867-1868. Dans ce cas encore, nous ignorons ce qui a été décidé par Blanca Vergara et quels ont pu être les effets sur Manuela de son passage dans le couvent del Buen Pastor, mais il est important de souligner l'intervention de Crescente Errázuriz et de se pencher sur son rôle à la fois de médiateur et de berger d'un troupeau dans lequel on ne veut pas de brebis galeuse.

Frère cadet de Maximiano Errázuriz Valdivieso et par conséquent oncle des Errázuriz Urmeneta, Crescente (1839-1931) est ordonné prêtre en 1863. Secrétaire de son oncle maternel, l'Archevêque Valentin Valdivieso, jusqu'à sa mort en 1878, il est aussi l'un des rédacteurs de *La Revista Católica* et fonda *El Estandarte Católico* (1874). Professeur de Droit Canon à l'université du Chili, il devient prier du couvent de la Recoleta Dominicana après avoir renoncé à sa condition de séculier, charge qu'il occupe jusqu'en 1918, date à laquelle il et

⁴¹¹ A propos de la Congrégation del Buen Pastor au Chili, on peut consulter Sol Serrano (ed.), *Virgenes Viajeras. Diarios de religiosas francesas en su ruta a Chile 1837-1874*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 2001.

⁴¹² Lettre de Crescente Errázuriz à Blanca Vergara de Errázuriz, 1898, AN, AEU, vol.8, fs.173 ("*cariño que siempre te he tenido y el que profesé a Guillermo y los lazos de la sangre*").

⁴¹³ Lettre de Crescente Errázuriz à Blanca Vergara de Errázuriz, 1898, AN, AEU, vol.8, fs.173 ("*si llega a saberse que está o ha estado en el Buen Pastor, quede para siempre perdida su reputación e infamado su nombre, con tanta mayor razón cuando más público se ha hecho lo que precedió o sucedió a aquel casa*").

nommé Archevêque de Santiago par le Pape Benoît XV. Son état ecclésiastique lui confère donc une indéniable ascendance morale sur ses neveux et nièces (nous avons vu précédemment Rafael lui demander d'intervenir en sa faveur lors de l'achat de sa part de Panquehue à José Tomás), et une autorité dont il n'hésite pas à faire usage dans les cas où il le juge utile. Par contre, ses rapports avec Blanca semblent s'être considérablement refroidis après la mort de Guillermo Errázuriz et il lui faut donc agir avec plus de circonspection : ce n'est donc plus sur un plan d'autorité paternelle ou ecclésiastique qu'il se place, mais sur celui de l'amitié et de l'égalité pour ne pas froisser la susceptibilité de la jeune femme. Celle-ci n'est d'ailleurs pas tendre envers son oncle par alliance et écrit, en 1952 : « *J'ai toujours considéré don Crescente comme un Richelieu plus que comme un moine, passionné, froid, impérieux, et à la fin de sa vie dans un état de sénilité qui dégradait le grand gentleman et la figure qu'il avait été. Charmant et attrayant, tant qu'on ne le contredisait pas* »⁴¹⁴. Une relation tendue entre Blanca et Crescente se profile donc, marquée par un conflit d'autorité et une sorte de rébellion de la part de Blanca qui, avec son caractère dominant, n'hésite pas à se mettre en porte-à-faux avec sa belle-famille.

Ce droit d'ingérence n'est pas spécifique aux religieux de la famille, il est aussi exercé au quotidien par les parents sur les enfants, dont on exige une transparence complète, tant en ce qui concerne les actes que les pensées et sentiments, car les parents sont responsables du comportement physique autant que moral de leur progéniture. Ce contrôle, relativement facile lorsque la famille est réunie sous le même toit, est plus complexe lorsque les enfants sont en voyage, auquel cas ils doivent informer leurs parents dans leur correspondance. Par exemple, Amalia écrit à ses filles que « *les échos de Panquehue m'amuse, mais ils ne remplacent pas les lettres sérieuses qui me font défaut. Je préfère que chacune d'entre vous me dise simplement et sans plaisanterie ce qu'elle fait et ce qu'elle pense ; je peux ainsi les suivre et les diriger au mieux. Et, comme je vous les disais dans ma dernière lettre, vous ne devez rien me taire, même si vous avez peur d'une remarque ou d'une interdiction* »⁴¹⁵. Les filles sont donc encouragées à ne rien cacher à leur mère, qui doit être capable de contrôler leurs activités, les ludiques comme les religieuses, mais aussi leurs pensées. La liberté n'est donc pas de mise

⁴¹⁴ Lettre de Blanca Vergara de Errázuriz à Matías Errázuriz Ortúzar, mai 1952, AN, AFL, vol. 122, fs. 79/9 (*A don Crescente lo consideré siempre más Richelieu que fraile, apasionado, frío, imperativo y al final con chocheas que desdoraban el gran señor y figura que fue. Encantador y atrayente, mientras no se le contradecía*). Crescente Errázuriz meurt en 1931, à l'âge de 92 ans, ce qui explique l'état de sénilité du vieil homme et les « chocheas » mentionnées par Blanca.

⁴¹⁵ Lettre d'Amalia Errázuriz de Subercaseaux à ses filles, Viña del Mar, été 1902-1903, cité dans Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, op. cit., p.189 (*los ecos de Panquehue me divierten, pero no me reemplazan las cartas serias que me están haciendo falta. Prefiero que cada una me diga sencillamente y sin broma lo que hace y lo que piensa; así las puedo seguir y dirigir mejor. Y, como les dije en mi última, no deben callar nada, aún si temen una observación o una prohibición*).

pour les demoiselles, toujours très encadrées et protégées. Les garçons, tout comme les jeunes hommes avant leur mariage, font aussi l'objet d'un contrôle strict, cette fois-ci de la part de leur père, et tout particulièrement en ce qui concerne leurs relations avec l'autre sexe, que ce soit une relation en vue d'un mariage ou des relations charnelles, tolérées chez les jeunes hommes du moment qu'elles sont discrètes et n'impliquent pas une jeune fille de leur milieu social. Maximiano exige donc de Rafael des comptes-rendus plus intimes lorsque celui-ci se trouve en Europe (1882-1885), d'autant plus que le voyage a eu lieu pour éviter un mariage. En effet, le jeune homme était tombé amoureux de Teresa Puelma Tupper mais Maximiano s'était opposé à leur union à cause de la position politique des frères de Teresa, Guillermo et Francisco, le premier de tendance radicale et le second de tendance libérale, ce qui était en complète opposition avec la position conservatrice de la famille Errázuriz, notamment en ce qui concernait la loi sur le mariage civil et les cimetières laïcs⁴¹⁶. La famille surveille donc les évolutions des sentiments du jeune homme (qui par ailleurs reconnaît sa faute⁴¹⁷) et échange des nouvelles et des recommandations à son sujet, ce dont Rafael est parfaitement conscient. Cette situation ne paraît cependant pas provoquer sa colère ou simplement l'incommoder⁴¹⁸, comme si le droit de regard de sa famille sur la vie sentimentale était acceptable. L'autre sujet qui préoccupe Maximiano est la vie dissolue que pourrait mener Rafael en Europe, mais là encore le jeune homme le rassure : bien qu'il soit conscient des tentations de la vie des grandes capitales européennes, et tout particulièrement de celles de Paris, il n'y succombera pas car il a reçu une « *éducation si saine et de si bons exemples* » et qu'il a surtout pour principe de s'en tenir éloigné⁴¹⁹. Cependant, le sujet revient périodiquement dans la correspondance et Rafael doit à plusieurs reprises se justifier, assurant à son père qu'il mène une vie très ordonnée, loin de « *la colonie des jeunes chiliens (...) qui suscite tant l'attention de tout le monde à cause de ses scandales en tous genres* »⁴²⁰. Le troisième point sur lequel

⁴¹⁶ Note de Maximiano Errázuriz Valdés dans la lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Amberes, 6 juin 1883, AN, AEU, vol.3, fs.157-161: "*Mi papá se había encaprichado en casarse con Teresa Puelma Tupper. Mi abuelo se había opuesto por las manifestaciones estrepitosamente (illisible) de sus hermanos.*"

⁴¹⁷ *Ibid.* ("*Me mortifica todavía mucho lo que me dijo de mi viaje, porque ahora que he tenido de sobra tiempo para ver las cosas con calma y raciocinio, comprendo cuanto debió incomodarle a Ud. el saber de repente el extremo a que mi inexperiencia me iba conduciendo*").

⁴¹⁸ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Dresde, 4 novembre 1884, AN, AEU, vol.3, fs.234-239: "*A este respecto [son projet de mariage avec Teresa Puelma], Amalia recomendaba hace pocos días en mucha reserva a José Tomas y Eugenia que me sujetaran en Europa si había el menor temor de que yo no hubiese olvidado aquellos asuntos.*"

⁴¹⁹ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Amberes, 6 juin 1883, AN, AEU, vol.3, fs.157-161 (« *educación tan sana y tan buenos ejemplos* »).

⁴²⁰ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Bruxelles, 12 octobre 1883, AN, AEU, vol.3, fs.196-199 (« *la colonia de jóvenes chilenos (...) que se hace notar de todo el mundo por sus escándalos de todo género* »).

Maximiano contrôle beaucoup son fils est celui du respect des rites religieux, notamment la communion. Rafael s'excuse donc de ne pouvoir assister à la messe tous les jours, comme l'aurait voulu sa grand-mère Rosario Valdivieso, rappelant qu'il n'en oublie pas pour autant « *les pratiques religieuses que nous avons toujours respectées* »⁴²¹ : il signale donc tout particulièrement à son père les jours où il communique, qui généralement coïncident avec des grandes dates du calendrier liturgique (Annonciation, Assomption, Notre Dame du Rosaire), avec des dates importantes pour la famille (anniversaires) ou avec la possibilité de le faire dans un lieu particulièrement emblématique de la chrétienté (Rome).

Quelques années plus tard, c'est au tour de Rafael d'exercer un contrôle strict sur son fils Maximiano, avant tout à propos du mariage. Après la rupture de ses fiançailles avec Violeta Cousiño en 1917, Maximiano flirte avec plusieurs jeunes filles, ce dont il parle de manière confidentielle avec son père, l'assurant qu'il n'a aucunement l'intention de prendre une résolution définitive. Mais comme les journaux et les rumeurs se chargent parfois de donner de fausses informations à son père, Maximiano se voit bien souvent obligé de s'expliquer⁴²². Une fois même, lorsque l'information provient de sa tante Amalia, nous sentons Maximiano s'impatienter au point de répondre à son père : « *Cela fait trois ou quatre mois que l'opinion publique propage la rumeur, avec une étrange insistance, d'un flirt avec Paz Larraín García Moreno (...) Vraiment, toute cette affaire m'a surpris occupé de bien d'autres choses; je ne pensais pas me marier. Vous vous contentez d'aborder les problèmes familiaux; sur mes épaules reposent tous ceux de caractère économique et je vous assure que j'en ai assez pour me servir d'amusement* »⁴²³. Comme nous le voyons, Maximiano ne voit pas d'un bon œil l'ingérence répétée de son père, preuve qu'il commence à y avoir des fissures dans l'édifice de l'autorité paternelle. Cette impression est confirmée par l'annonce faite par Maximiano en février 1921 de ses fiançailles avec Rosario Matte Edwards. En effet, à cette occasion, le jeune homme envoie une lettre à ses parents dans laquelle il les informe d'un fait avéré et déjà

⁴²¹ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Londres, 21 juin 1883, AN, AEU, vol.3, fs.162-163 (« *las prácticas religiosas que acostumbamos siempre* »).

⁴²² Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz, Panquehue, 21 juin 1919, AN, AEU, vol.19, fs.124-126: «*No por eso he perdido mis buenas maneras y mis formas sociales, lo que, mal interpretado en este país de sociabilidad casi embrionaria y de psicología galante simple por lo demás, me vale el que cada dos meses me corran un matrimonio. En ciertos casos estos rumores carecen a tal punto de la más mínima manifestación que los autorice que son frutos a todas luces de ciertas intenciones tendenciosas. No les presto ni dos minutos de atención.*»

⁴²³ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz, Panquehue, 2 août 1919, AN, AEU, vol.19, fs.141-149 («*Hace como tres o cuatro meses que la opinión pública me está corriendo, con una extraña insistencia, pololeo con Paz Larraín García Moreno (...) En verdad que toda esta cuestión me ha pillado preocupado de muy distintas cosas; no pensaba en casarme. Ud. se ha contentado con hacer frente a los problemas de familia; sobre mí gravitan todos aquellos de carácter económico, y le aseguro que tengo de sobra con ellos para entretenerme*»).

connu de la société à Santiago, mais où il ne leur demande absolument pas leur permission, de même qu'il écrit dès début mars à ses oncles et tantes pour leur annoncer son prochain mariage. Pour que les traditions soient cependant respectées, il attend que son père demande officiellement la main de la jeune fille à ses parents, mais laisse entendre qu'il a déjà été convenu que le mariage se ferait rapidement. Cette liberté d'action semble cependant avoir surpris la mère de Rosario et l'avoir inquiétée. Quand Maximiano reçoit donc un télégramme de félicitation de ses parents, il écrit à sa fiancée : « *Vous voyez que, comme je le disais à votre maman, je pouvais deviner, même avec un océan entre nous, la pensée de mon père et que je n'avais pas besoin de son autorisation* »⁴²⁴.

Bien d'autres situations sont autrement plus explosives, à tel point que l'honneur de la famille peut en pâtir. Nous en avons rencontré trois : la rupture d'un engagement matrimonial (fiançailles ou mariage) ; le suicide ; le meurtre. Pourtant extrêmement graves puisqu'ils touchent aux fondements même de la vie catholique de la famille, ces thèmes ne font l'objet d'aucun commentaire dans les lettres que nous avons pu consulter, ce qui nous a amené à nous demander si elles n'avaient pas été censurées (les Errázuriz Valdés n'en font pas mention, par exemple) ou si le déséquilibre des sources provenant des quatre branches n'avait pas joué en notre défaveur (nous avons extrêmement peu de documents procédant des Errázuriz Huici et des Errázuriz Vergara, principaux protagonistes des drames).

Commençons par le problème suscité par la rupture des engagements matrimoniaux, l'une durant les fiançailles (Maximiano Errázuriz Valdés et Violeta Cousiño Lyon en 1917), l'autre durant le mariage (José Tomas Errázuriz et Eugenia Huici ; Pedro Subercaseaux et Elvira Lyon). En juin 1917, Maximiano envoie à ses parents la nouvelle de ses fiançailles avec Violeta Cousiño. Comme malheureusement ces derniers ne peuvent se déplacer depuis Rome, le mariage est fixé pour septembre 1917. Alors que les préparatifs s'organisent, que les Errázuriz achètent des bijoux pour leur future belle-fille et que les bans sont publiés, coup de théâtre : début septembre, Rafael reçoit de son fils un télégramme lui annonçant la rupture des fiançailles. Pour Rafael, c'est un scandale à un double niveau : il est « *une très grave offense à notre dignité et à celle de toute notre famille* »⁴²⁵ ; il constitue une moquerie aux « *obligations les plus sacrées* » et un « *affront infligé au Pape* »⁴²⁶ (à qui avait été demandée sa bénédiction

⁴²⁴ Lettre de Maximiano Errázuriz à Rosario Edwards, Panquehue, 7 mars 1921, Archives de Carmen Errázuriz Edwards ("Ya ve Ud. que, como se lo decía a su mamá, yo podía adivinar, con un océano de por medio, el pensamiento de mi papá y no necesitaba pedirle su autorización").

⁴²⁵ Lettre de Rafael Errázuriz à Maximiano Errázuriz, Camaldoli, 3 septembre 1917, AN, AEU, vol.18, fs.83-84 ("*una gravísima ofensa a nuestra dignidad y a la de toda nuestra familia*")

⁴²⁶ *Ibid.* ("*obligaciones más sagradas*" ; "*un chasco frontal infligido al Papa*")

et le privilège que le mariage soit célébré par le Nonce Apostolique à Santiago). Les fiançailles revêtent donc encore en 1917 un caractère religieux très marqué, ce qui les rend presque aussi sacrées que le mariage même. La reprise de la parole donnée est donc un acte éminemment « *immoral, indécent et scandaleux* »⁴²⁷, au même titre que le non respect de la dignité du Pape. En second lieu, le fait que ce soit Violeta qui ait rompu est une atteinte à l'honorabilité de la famille Errázuriz, dont un des membres semble ne pas avoir été jugé digne de s'unir aux Cousiño, alors qu'ils avaient déjà exigé un contrat pré-nuptial « *peu compatible avec la dignité du mari* »⁴²⁸ (certainement de manière à protéger la fortune personnelle de la jeune femme).

L'autre exemple de rupture est celui de José Tomás Errázuriz et Eugenia Huici, que nous pouvons situer au tournant des années 1910-1920. Nous avons vu précédemment que les relations entre les époux se sont dégradées au cours de la décennie 1890, notamment à cause de la frivolité et prodigalité d'Eugenia, ainsi que la grande disparité de leurs caractères. Selon leur petit-fils Jaime, Eugenia décide un beau jour de vendre le bureau de son mari, avec tous ses papiers à l'intérieur : il s'agit de la goutte d'eau qui fait déborder le vase et le couple se sépare, à une date qui nous est malheureusement inconnue, mais que nous pouvons situer vers 1915⁴²⁹. Cette séparation semble s'être cependant faite à l'amiable puisqu'il n'y a pas eu de divorce, mais un éloignement progressif des époux, qui passent de plus en plus de temps séparés, ce qui les amène à ne plus vivre ensemble. Il doit donc y avoir eu une décision de rompre les liens de la vie quotidienne et de la vie sexuelle, avec l'accord formel des deux époux puisque le Code Civil de l'époque stipule que « *le mari a le droit d'obliger sa femme à vivre avec lui* » (article 149) et que « *l'épouse, pour sa part, a le droit que son mari la reçoive chez lui* » (article 151)⁴³⁰, mais nous ignorons sous quelle forme cette décision a été communiquée par José Tomas à son frère et à sa sœur, ou même à ses enfants. Le fait que cette rupture ait eu lieu dans le cadre de la vie privée du couple, sans intervention d'un recours devant la justice ecclésiastique (seule habilitée à décréter la séparation des corps mais sans rupture du lien conjugal), les a sans doute relativement mis à l'abri du scandale et des commérages de société. Après leur séparation, il est probable que José Tomás ait continué à verser une certaine somme d'argent à Eugenia, à titre personnel puisqu'il semble que leurs

⁴²⁷ *Ibid.* (« *inmoral, indecente y escandaloso* »)

⁴²⁸ *Ibid.* (« *poco compatible con la dignidad del marido* »).

⁴²⁹ Cette séparation est en tous cas avérée en 1922, comme le signale Domingo Santa Cruz dans ses mémoires : « *Conocí, en casa de Doña Luisa [Vicuña de Morla], a una señora chilena extraordinaria : Eugenia Huici de Errázuriz, esposa -separada- del pintor José Tomas Errázuriz* ». Maite Armendariz Azcarate, *Memorias de Domingo Santa Cruz: una vida para la música*, Ed. Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2008, p.90-91.

⁴³⁰ Andrés Bello, *Proyecto del código civil de 1853, op.cit.*

trois enfants aient été mariés à cette date, deux au Chili et une en Angleterre, même s'il existe un doute dans le cas de la benjamine, Maria, dont la date de mariage n'est pas connue. Si elle était encore célibataire au moment de la séparation de ses parents, il est cependant très probable qu'elle soit restée avec sa mère, même si c'est son père qui devait assumer les frais liés à son éducation et subsistance. Cependant, quand le pianiste Arthur Rubinstein fait la connaissance d'Eugenia à Londres en 1915, cette dernière vit déjà chez son neveu, Antonio Gandarillas Huici, et chez la femme de ce dernier, Juana Edwards Mac-Clure. Comme elle continue à voyager et à envoyer de l'argent à ses protégés artistes, c'est donc qu'elle possède encore certains revenus, situation qui ne serait pas exceptionnelle dans la mesure où le code civil de l'époque oblige l'époux à subvenir aux besoins de sa femme (« *l'époux doit subvenir aux besoins de son épouse selon ses moyens* », article 151).

Le troisième cas de rupture est celui de Pedro Subercaseaux Errázuriz et de sa femme, Elvira Lyon Otaegi. Marié en 1907, le couple est lié dès le début par des rapports plus spirituels que charnels, qui ne débouchent d'ailleurs pas sur la conception d'un enfant. Le 21 août 1920, Amalia et Ramón, alors à Rome, reçoivent deux lettres : l'une provient de Pedro, depuis l'abbaye bénédictine de l'île de Quarr ; l'autre d'Elvira, depuis le couvent des Dames Catéchistes de Loyola, en Espagne. Ils y annoncent leur séparation, effective depuis le 15 août, et leur entrée dans les ordres. Malgré leur acceptation de la volonté de leurs enfants, dans laquelle ils voient celle de Dieu, Amalia et Ramón en souffrent, non seulement parce qu'ils perdent leur fils aîné, celui qui « *apportait au foyer la compagnie la plus aimable, la plus exemplaire et la plus intéressante* »⁴³¹, mais aussi parce qu'ils s'inquiètent de la réception de cette nouvelle dans la société, qui pourrait s'interroger sur les causes qui ont conduit Pedro et Elvira à se séparer et à imaginer un drame conjugal (« *Que le monde ne croit pas que Pedro s'est éloigné parce qu'il n'était pas heureux ; s'ils voyaient ce qu'il écrit de ses années de mariage, comme il remercie Dieu de ses quatorze ans qu'il qualifie de parfait bonheur* »⁴³²). Mais deux lettres vont les rassurer sur ce point: celle qu'écrit Mgr. Tedeschini, sous-secrétaire d'Etat du Vatican, à Ramón lui signale l'exemplarité de Pedro aux yeux du monde (« *Ce futur religieux (...) non seulement ne sera pas critiqué par les gens de bien – j'y inclus la société de Santiago –, il sera pour tous une leçon vivante et magnifique de renoncement qui fera réfléchir*

⁴³¹ Journal intime d'Amalia Errázuriz, 21 août 1920, cité par Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.317 (« *llenaba el hogar de la compañía más amable, más ejemplar y más interesante* »).

⁴³² Lettre d'Amalia Errázuriz à une personne inconnue, Rome, 6 novembre 1920, citée par Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.324-325 (« *Que el mundo no crea que Pedro se ha alejado por no hallarse feliz; si vieran lo que escribe de sus años de matrimonio, cómo da gracias a Dios de sus catorce años que dice de perfecta felicidad* »).

beaucoup d'âmes »⁴³³) ; quant au Père Edmond, ancien directeur de conscience d'Amalia, il lui rappelle que la séparation de deux époux pour entrer dans les ordres « *s'est souvent vue dans les premiers siècles de l'Eglise et au Moyen-âge. Mais cela est plus rare de nos jours ; le monde en est surpris, il blâme peut-être ce qu'il devrait admirer* ». Il exhorte ensuite Amalia à convaincre son mari qu' « *il est plus beau d'être le père d'un saint que le père d'un artiste* » et que le don de Pedro, à l'instar de celui de Fra Angelico, pourra toujours s'épanouir à l'intérieur du monastère⁴³⁴.

Autant ces trois séparations représentent un degré moindre du scandale, en ce qu'elles restent dans le cercle le plus intime de la famille, autant le suicide de Guillermo Errázuriz Vergara en 1922 a signifié l'irruption de la presse dans la vie familiale. Le jeune homme, marié avec Maria Edwards Mac-Clure depuis 1913, mais dont il est très probable qu'il ait été plus ou moins séparé, est attaché de la Légation chilienne à Paris depuis 1921. Le 30 avril 1922, il est retrouvé mort d'une balle dans la tête dans sa chambre d'hôtel. Alors que les journaux chiliens annoncent un accident (*El Mercurio, El Diario Ilustrado*⁴³⁵) et expriment leur sympathie envers sa « *distinguée famille* », le *New-York Times* parle ouvertement d'un suicide qui serait dû à la fin de la relation entre Guillermo et sa probable maîtresse, l'actrice américaine Peggy Hopkins Joyce. Que ce soit pour cette raison ou à cause des problèmes d'argent invoqués par Agustín Edwards Mac-Clure dans un communiqué à la presse⁴³⁶, nous n'en saurons peut-être jamais rien. Mais il est certain que Peggy Hopkins Joyce cherche à tirer profit du décès de Guillermo et de sa médiatisation, notamment en racontant plusieurs versions de sa relation avec Guillermo : elle exagère tout d'abord son côté « femme fatale » pour laquelle les hommes se battraient (elle aurait d'ailleurs quitté Guillermo pour un autre), puis elle adopte le rôle de « veuve » éplorée, regrettant la mort de Guillermo alors qu'elle affirme qu'ils auraient dû se marier⁴³⁷. Plus intéressant, la réaction d'Agustín Edwards Mac-Clure, le beau-frère de Guillermo, qui se charge très rapidement de mettre au point la version officielle de la famille et d'en informer la presse, réfutant complètement les déclarations de Peggy concernant un éventuel divorce de Guillermo en vue de l'épouser ainsi que la version du

⁴³³ Lettre de Mgr. Tedeschini à Ramón Subercaseaux, Rome, 17 septembre 1920, citée par Amalia Subercaseaux, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.175-176 ("*Este religioso de mañana (...) no tan solo no será criticado por la gente buena – comprendo en ella la sociedad de Santiago – sino que será para todos una viva y magnífica lección de renunciamento que hará reflexionar a muchas almas*").

⁴³⁴ Lettre du Père Edmond à Amalia Errázuriz, novembre 1920, citée par Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.320-321.

⁴³⁵ "Don Guillermo Errázuriz Vergara", In *El Mercurio*, Santiago, 2 mai 1922 et "Don Guillermo Errázuriz Vergara", In *El Diario Ilustrado*, Santiago, 2 mai 1922.

⁴³⁶ "Errázuriz family contradicts Peggy", In *The New-York Times*, New-York, 3 mai 1922.

⁴³⁷ Articles du *The New-York Times*, New-York, 2 mai, 3 mai et 13 mai 1922.

suicide ayant un quelconque rapport avec elle, tout en appelant au respect du drame familial. Alors qu'il s'agit d'un potentiel scandale qui touche des membres prééminents de l'élite de Santiago, les journaux chiliens s'en font très peu l'écho, et nous sommes tentés d'y voir la main d'A. Edwards qui, ne l'oublions pas, est en 1922 propriétaire de plusieurs journaux et revues à grand tirage et pourrait donc avoir parfaitement étouffé l'affaire en donnant des instructions aux directeurs de ses différentes publications⁴³⁸. Il ne serait pas étonnant que l'ambassadeur et magnat de la presse soit intervenu de cette manière, essayant tout naturellement de protéger l'honneur de sa jeune sœur Maria et évitant aussi que l'histoire du suicide se répande au Chili, dont la bonne société est encore très catholique et pour laquelle le suicide équivaut à la damnation éternelle et à l'interdiction d'être enterré en terre consacrée. En protégeant l'honneur de son beau-frère, c'est aussi sur le sien et celui des Edwards qu'il veille.

Le dernier cas de scandale dans la famille Errázuriz a pour protagoniste la sœur de Guillermo, Blanca Errázuriz Vergara. Née en 1894, la jeune fille épouse le 14 décembre 1911 à Paris l'américain John L. de Saulles, de 15 ans son aîné⁴³⁹, avant de rentrer s'installer définitivement dans la ville natale de John de Saulles, New-York, où le couple aura un fils, John, en décembre 1913. Très rapidement, Blanca et John entrent en crise car il semble que de Saulles n'ait pas été satisfait de la fortune de sa femme, qu'il s'imaginait plus importante, et qu'il l'ait donc négligée au profit de danseuses et d'actrices. Malgré quelques tentatives pour reprendre la vie commune, Blanca finit cependant par demander le divorce en juillet 1916 sur la base d'une accusation d'infidélité, avec pour principaux témoins le valet de chambre de John de Saulles (Julius Hadamek), ainsi que le partenaire de danse (Rudolfo Guglielmo, plus tard connu à Hollywood sous le nom de Rudolf Valentino) et la cuisinière (Annie Curtis) de Joan Sawyer, une des maîtresses présumées de De Saulles⁴⁴⁰. En décembre 1916, il est reconnu coupable de ce chef d'accusation et le divorce est prononcé. Cependant, la jeune femme n'obtient pas la garde complète de son enfant, mais une garde conjointe qui lui laisse son fils durant sept mois non consécutifs de l'année. Cette décision suscite la surprise de Blanca qui s'attendait à obtenir la garde complète car son mari avait été reconnu coupable de mauvaise conduite et ne se remplissait donc pas les conditions morales pour élever leur fils, mais a été sans doute prise dans la crainte que Blanca emmène John Jr. au Chili et que ce dernier soit

⁴³⁸ Agustín Edwards Mac-Clure (1878-1941) fonde *El Mercurio* de Santiago (1900); *Las Ultimas Noticias* de Santiago (1904); *El Mercurio de Antofagasta* (1921) et *La Estrella* de Valparaíso (1921). Il est par ailleurs le fondateur d'une entreprise qui donna naissance à plusieurs des principales revues du pays (*Zig-Zag*, 1905 ; *El Peneca* 1908 ; *Corre Vuela*, 1908 ; *Selecta*, 1909 ; *Familia*, 1910).

⁴³⁹ "John G. de Saulles to wed in Paris", In *The New-York Times*, New-York, 14 décembre 1911, p.13.

⁴⁴⁰ "De Saulles is sued by his Chilean wife", In *The New-York Times*, New-York, 28 juillet 1916, p.11.

donc à la fois coupé de son père et privé d'une éducation américaine. La garde alternée fonctionne pendant quelques mois mais en août 1917, alors que son fils devait être rendu à sa mère le 3, De Saulles garde l'enfant. Blanca, accompagnée de sa femme de chambre et pensant son mari au club, arrive chez lui, dans une résidence appelée « The Box ». Devant le refus de son ex-mari de lui rendre l'enfant (il lui aurait dit « You can't have the boy now or ever »⁴⁴¹), elle lui tire cinq balles dans le corps, quatre atteignant son bras, une dernière mortelle le transperçant de part en part et atteignant la colonne vertébrale et une artère du foie⁴⁴². Immédiatement incarcérée dans la prison de Mineola, elle va être jugée entre le 19 novembre et le 2 décembre 1917 et déclarée innocente des charges retenues contre elle (meurtre au premier degré), son avocat ayant plaidé la folie passagère. Libérée dès la sentence, son fils lui est rendu dès le lendemain. Après quelques mois passés aux Etats-Unis, durant lesquels elle obtient la garde définitive de son fils, elle part en février 1918 au Japon⁴⁴³ puis rentre au Chili en 1919⁴⁴⁴. Le 22 décembre 1921, elle se remarie avec Fernando Santa-Cruz Wilson, dont elle n'aura pas d'enfant⁴⁴⁵. Mais le 20 mars 1940, Blanca se suicide, peu avant ou après le décès de son fils John, âgé de 26 ans⁴⁴⁶.

L'affaire de Saulles, à première vue une histoire de meurtre parmi tant d'autres, un « fait divers » au même titre que le suicide de son frère Guillermo, va cependant s'en distinguer très rapidement par l'ampleur qu'elle prend dans les journaux et dans l'opinion publique, comme nous le prouvent les articles publiés dans *The New-York Times* et les quelques articles publiés dans les journaux chiliens durant les quatre mois qui vont de l'assassinat le 3 août à l'acquittement le 2 décembre 1917. Si les articles chiliens sont avant tout des traductions de ceux publiés dans les journaux américains, ceux du *New-York Times* sont beaucoup plus intéressants car ils nous retracent les péripéties de l'affaire presque au jour le jour et nous montrent l'atmosphère qui l'a entourée. Car la première caractéristique de cette affaire est sa grande médiatisation. Ainsi, le *New-York Times*, durant les quatre mois de l'affaire, publie 41 articles à son propos, tous les jours durant la première semaine et tous les jours durant la durée du procès. Dix de ces articles font même la une du journal (le meurtre, les premières déclarations de Blanca et celles de son avocat, l'état de santé de la jeune femme

⁴⁴¹ "Alienists uphold Mrs de Saulles", In *The New-York Times*, New-York, 29 novembre 1917, p.1 et 6. Témoignage de Suzanne Monteau, femme de chambre de Blanca Errázuriz.

⁴⁴² "Defense wins point in de Saulles case", In *The New-York Times*, New-York, 23 novembre 1917, p.1. Témoignage du Dr. H.W. Warner, médecin légiste.

⁴⁴³ "Mrs. de Saulles in Japan", In *The New-York Times*, New-York, 14 mars 1917, p.11.

⁴⁴⁴ Lettre de Maximiano Errázuriz à Rafael Errázuriz, Panquehue, 26 avril 1919, AN, AEU, vol.19, fs.105-107.

⁴⁴⁵ *El Mercurio*, Santiago, 22 décembre 1921, p.7.

⁴⁴⁶ Archives du Registre Civil, registre des décès, circonscription de Viña del Mar, insc. 296 et "Obituary", In *The New-York Times*, New-York, 23 mars 1940, p.24.

durant son incarcération, la première visite de son fils à la prison, trois jours durant le procès, le verdict, le retour de John Jr. avec sa mère après son acquittement) ; la quasi-totalité a plus de 1000 mots et, durant le procès, leur longueur varie entre 1016 et 6788 mots (c'est-à-dire que l'article apparaît sur trois pages du journal), parfois accompagnés de dessins ou de photos. L'afflux de journalistes est, par ailleurs, immense au procès, au point que des sièges leur sont réservés et que le juge du procès, Justice Manning, avertit qu'il souhaite que le décorum du tribunal soit respecté et que l'usage des appareils photographiques soit limité⁴⁴⁷. Cette notoriété dépassa largement les frontières de l'Etat, au point que le journal signale l'intérêt suscité par l'affaire dans différents pays d'Amérique du Sud, parmi lesquels le Chili, l'Argentine et le Brésil⁴⁴⁸. Mais la résonance de l'affaire a aussi des répercussions sur le procès même : en effet, l'opinion publique ne tarde pas à pencher en faveur de Blanca, dans laquelle elle voit la victime d'un homme sans scrupule et d'un play-boy, mais aussi la mère désespérée d'un jeune enfant de 4 ans, ce qui a tout d'abord eu pour conséquence qu'il soit nécessaire d'écumer un panel de 200 hommes pour constituer le jury de 12 requis par la loi, beaucoup des candidats ayant avoué leurs préjugés en faveur de l'accusée⁴⁴⁹, et que cette opinion publique doit avoir pesé au moment du verdict.

Mais à quoi est dû cet intérêt du public pour le meurtre commis par Blanca ? On peut le replacer dans une période qui, en France comme aux Etats-Unis, vit un boom du « fait divers ». Le terme, qui apparaît vers la fin du Second Empire (il naît dans le dictionnaire Larousse de 1872), désigne un ensemble de faits, imaginaires ou avérés, relayés par la presse et qui se caractérisent par un dénouement sanglant, une part de mystère et une bonne dose de passion. Louis Chevalier estime que « *deux masses s'en détachent : ceux d'en haut, ceux d'en bas, autrement dit le monde et la pègre, qu'on appellera bientôt le milieu. Il y a les crimes mondains, les scandales mondains. Et puis il y a les faits divers des bas-fonds, qu'on ne qualifie d'ailleurs jamais de scandale (le scandale est un mot noble)* » mais qui peuvent entrer dans la « *grande histoire criminelle* », parfois même devenir des légendes⁴⁵⁰. La part belle faite aux faits divers dans la presse de l'époque (à tel point que certains journaux naissent pour relayer ces informations) est cependant aussi une stratégie commerciale : le fait divers fait vendre, mais sans le journal, certains d'entre eux seraient encore plus rapidement tombés dans les oubliettes de l'Histoire. Le journal, comme instrument de médiation, est donc pour beaucoup

⁴⁴⁷ "Trial begins today of Mrs de Saulles", In *The New-York Times*, New-York, 19 novembre 1917, p.6.

⁴⁴⁸ "Mrs. de Saulles to fight for boy", In *The New-York Times*, New-York, 8 août 1917, p.18.

⁴⁴⁹ "Hard to get a jury for Mrs. de Saulles", In *The New-York Times*, New-York, 20 novembre 1917, p.5. Le journaliste écrit: "A large number of jurors disqualified themselves by admitting that they had strong prejudices in favor of the young woman".

⁴⁵⁰ Louis Chevalier, *Splendeurs et misères du fait divers*, Editions Perrin, Collection Tempus, Paris, 2004, p.51-52.

dans le retentissement de certaines « affaires ». Cependant, l'importance accordée au fait divers n'est pas seulement le reflet d'une mentalité particulière (le français – et surtout le parisien - vu comme « *un peuple de badauds, un peuple de concierges* »⁴⁵¹), mais aussi l'expression concrète d'une hausse de la criminalité globale dans la société des années 1880, une hausse qui transforme certains de leurs protagonistes en héros / anti-héros (que l'on songe seulement à la médiatisation d'Al Capone, mais aussi à sa propre mise en scène, dans l'Amérique de la Prohibition).

Le meurtre perpétré par Blanca Errázuriz réunit donc tous les ingrédients qui transforment le simple fait divers en un « scandale », voire en une « affaire ». Tout d'abord, les protagonistes du drame appartiennent à la bonne société new-yorkaise : John de Saulles, fils d'un colonel vétéran de la Guerre de Sécession, est un des plus populaires joueurs de football de l'Université de Yale avant d'en sortir en 1901 avec un diplôme d'avocat, et est l'un des organisateurs de la campagne du futur Président Wilson en 1912 ; Blanca, comme il est souligné à plusieurs reprises, est la « *filles de l'un des plus riches hommes du Chili, et dont l'oncle et le grand-oncle ont été Présidents de la République* »⁴⁵² (on notera au passage les rapports étroits, soulignés par Louis Chevalier, entre les milieux mondains et les milieux politiques, lesquels permettaient la transformation d'un scandale mondain en scandale politique⁴⁵³). Ensuite car leur histoire, qui avait commencé comme un conte de fée, celui de l'amour entre un célèbre sportif américain et une jeune, belle et riche héritière sud-américaine, tourne vite au sordide avec des accusations d'infidélité et de captation d'héritage, un divorce, une bataille légale pour l'enfant,... avant de terminer par un meurtre. Troisièmement car toutes les figures du roman sont réunies : le séducteur sans scrupule (John de Saulles) ; la jeune femme trompée et bafouée qui se bat pour sauver son enfant de l'influence néfaste de son père, alors qu'elle est seule et étrangère dans ce pays (Blanca Errázuriz) ; la mauvaise belle-famille qui ne l'a jamais acceptée (les parents de J. de Saulles) ; un enfant de quatre ans enjeu d'une lutte légale et émotionnelle entre ses parents (Jack) ; un évènement spectaculaire (le meurtre). Ensuite parce que les détails du procès pour meurtre, mais aussi ceux du divorce qui allaient forcément ressurgir en filigrane, vont permettre aux lecteurs et spectateurs de rentrer dans l'intimité du couple, dans leurs affaires de cœur, de sexe, de passion, d'argent et de trahison. Leur linge sale ainsi lavé en public, il devient évident que ces gens de la haute société sont souvent beaucoup moins honorables qu'ils n'en ont l'air et que leur comportement est comparable au leur. Enfin, car un des ressorts essentiels du fait

⁴⁵¹ *Ibid.*, p.35.

⁴⁵² "De Saulles for Uruguay", In *The New-York Times*, New-York, 11 mars 1914, p.8 (« *daughter of one of the healthiest man in Chile, and whose uncle and great-uncle had been Presidents of the Republic* »).

⁴⁵³ Louis Chevalier, *op.cit.*, p.54.

divers est le mystère, en en tout premier lieu, « *le mystère des âmes* », c'est-à-dire les ressorts psychologiques du drame, certains d'entre eux pouvant être éclairés, d'autres jamais. Dans le cas de Blanca Errázuriz, dont la défense joue la carte de ce que nous appellerions aujourd'hui la violence psychologique et émotionnelle de son mari, ainsi que sur la folie passagère, il est évident que le public s'interroge sur la validité ou non de cet argument.

Mais pour Blanca, comme pour sa famille, le vrai scandale réside non seulement dans l'acte meurtrier en soi, mais surtout dans l'étalage de l'intimité du couple, la mise à jour de la rupture conjugale et la mise à mal du concept de famille qui en découle. Cette rupture a par exemple conduit les époux à loger dans des hôtels différents à Londres en 1914, ce qui provoqua « *un grand scandale parmi les amis chiliens de Blanca à Londres, qui y virent une situation assez inusuelle* »⁴⁵⁴, puis conduit Blanca à solliciter le divorce, chose impensable pour une catholique pour laquelle, comme il est expliqué au jury à majorité protestante, « *le mariage est considéré comme un sacrement indissoluble par n'importe quelle institution humaine* »⁴⁵⁵. Durant les deux procès, Blanca voit donc étalés les détails de sa vie, soit par les lettres échangées avec son mari ou avec sa confidente (Ethel Whitesides, épouse O'Neill, la nurse de son fils), soit par le témoignage de la famille de son mari et de ses domestiques, soit par son propre témoignage, même si celui-ci ait donné avec beaucoup de réticence, notamment en ce qui concerne la personnalité de son ex-mari⁴⁵⁶. Telles sont la pudeur et la fierté de la jeune femme qu'elle n'avait pas révélé ses problèmes conjugaux à sa propre famille, celle-ci en ayant eu connaissance grâce à la lettre d'un tiers, ce qui avait motivé l'envoi de la sœur de Blanca à ses côtés pour évaluer la situation⁴⁵⁷. Mais aux yeux de l'appareil judiciaire et du public, rien ne reste secret, ni l'enfance de Blanca, ni les circonstances de sa rencontre et de son mariage avec John de Saulles, ni son dossier médical, ni les disputes de son mari avec la famille Errázuriz, ni surtout ses déboires conjugaux. Le concept de famille qui surgit de la position, de l'attitude et du discours de chacun des ex-époux montre donc les grandes différences entre la société américaine et la société chilienne, la première à majorité protestante et pour laquelle le mariage n'est pas un sacrement, au contraire de la religion catholique, très largement dominante dans le Chili des années 1910, qui voit dans le mariage un état sacré et indissoluble. D'un autre côté, la société nord-américaine de 1917 accepte de

⁴⁵⁴ "Holds de Saulles drove wife mad", In *The New-York Times*, New-York, 24 novembre 1917, p.4 (« *a great scandal among her chilean friends in London who looked upon it as quite unusual* »).

⁴⁵⁵ *Ibid.* (« *mariage is regarded as a sacrament which is indissoluble by any human agency* »).

⁴⁵⁶ "Mrs de Saulles tells story of husband's neglect", In *The New-York Times*, New-York, 27 novembre 1917, p.1 : "*Her answers were reticent. She said as few words as possible, and occasionally avoided the questions of her layers when they meant to bring out her comment on the kind of a man her former husband was.*"

⁴⁵⁷ "Doctors fear for Mrs de Saulles", In *The New-York Times*, New-York, 7 août 1917, p.1.

plus en plus la présence féminine sur la scène publique, malgré la réticence de certains secteurs au mouvement suffragiste, ce qui se traduit en 1920 par l'obtention du droit de vote féminin. Au contraire, au Chili à la même époque, les mouvements féministes sont encore extrêmement mal vus, et les femmes, si elles participent de plus en plus aux débats et aux activités publiques, le font depuis leur statut de gardiennes des traditions familiales. Pour Blanca, éduquée dans cette atmosphère particulière, il a donc dû être très dur de se résoudre au divorce et nous ignorons quelles ont été les vraies raisons qui l'y ont poussée. Le lui a-t-on conseillé pour éviter la dilapidation de sa fortune ? L'a-t-elle décidé en prenant en compte l'éducation et le bien-être de son fils ? A-t-elle eu une réaction de fierté face aux infidélités de son mari ? Une seule chose est sûre : face à la possibilité qu'elle a d'étaler les défauts et les erreurs de son mari, elle fait preuve d'une extrême réticence, comme si la sauvegarde de sa dignité de femme et d'épouse, et par là-même de sa famille, est plus importante que sa propre vie, puisqu'il ne faut pas oublier qu'elle risque la peine capitale. Dans ce sens donc, les changements dans le rôle des femmes et dans leurs relations avec le sexe masculin ne semblent pas avoir été encore assimilés par Blanca, peut-être aussi en état de choc.

Comment a réagi la famille Errázuriz d'un côté et la famille De Saulles de l'autre ? En ce qui concerne la première, il est extrêmement révélateur de savoir que nous n'avons aucune lettre qui nous parle de ces événements : de José Tomas, aucune lettre à Rafael après 1904 ; entre Rafael et Amalia, aucune lettre entre 1912 et 1923 ; aucune référence à Blanca dans les lettres hebdomadaires échangées entre Rafael et son fils Maximiano. Certes, en 1917, les Errázuriz Valdés sont précisément occupés par le mariage de Maximiano avec Violeta Cousiño, avec le dénouement que nous connaissons. Cependant, il est hautement improbable que des commentaires sur cette affaire n'aient pas été échangés entre le père et le fils, premièrement parce qu'il s'agit de leur nièce et cousine, deuxièmement parce que, même si les relations entre les deux branches peuvent avoir été plus lâches, il n'en demeure pas moins que Blanca partage le même nom de famille et que nous voyons le *New-York Times* souligner à plusieurs reprises qu'elle est la nièce de l'ambassadeur du Chili auprès du Saint-Siège. Impossible donc pour Rafael de ne pas réagir, lui que nous voyons si attaché aux convenances et à l'honneur familial. Il ne serait donc pas étrange que les lettres parlant de ce sujet aient été censurées, soit que l'on en ait parlé dans des lettres à part et que ces dernières aient été gardées à part ou détruites, soit que les lettres entières parlant de ce sujet aient été écartées de la donation faite aux Archives Nationales ou détruites. A l'appui de cette théorie d'une éventuelle sélection, nous voyons que dans le volume 19 des Archives Nationales, où sont regroupées les lettres envoyées par Maximiano Errázuriz à ses parents durant les années où il administre Panquehue (1915-1923), à part une lettre de 1915, nous ne trouvons que les lettres entre août

1918 et mai 1921. Rien donc sur le fiasco entourant ses premières fiançailles, ni sur le meurtre perpétré par Blanca, ni sur le suicide de Guillermo. Quant aux lettres de Rafael et Elvira à leur fils durant la même période, réunies dans le volume 20 et qui présentent une relative continuité, elles ne mentionnent à aucun moment Blanca. Quant aux Errázuriz Vergara, ils font preuve de plus de solidarité puisque le *New-York Times* annonce très rapidement le départ pour les Etats-Unis de Blanca Vergara, accompagnée de deux de ses enfants (Guillermo et Amalia). Après leur arrivée à New-York en septembre et leur installation dans la maison de Blanca, on les voit passer beaucoup de temps dans la prison puis assister tous les jours au procès, accompagnant Blanca à chaque moment. Blanca Vergara, qui paraît avoir été très malade à cette époque, assiste à la première séance mais pas aux autres, ce qui l'empêche de témoigner comme il était tout d'abord prévu. Par contre Amalia témoigne le 29 novembre, racontant les circonstances d'un accident de sa sœur qui eut pour conséquence une première fracture du crâne (une des causes médicales alléguée par la défense pour expliquer la folie passagère de Blanca⁴⁵⁸) ainsi que sa visite à sa sœur au début du processus de divorce. On voit donc que les Errázuriz Vergara font bloc autour de Blanca, au procès mais aussi lors de son retour au Chili, où elle se réinstalle chez sa mère avant son remariage en décembre 1921. Il est par ailleurs très probable que Blanca Vergara ait payé les frais liés au procès, notamment les avocats, même si les journaux ne mentionnent pas ce détail. La venue de sa famille peut aussi avoir permis de mettre en place un réseau d'appui à la jeune femme, on pourrait a priori penser au travers de l'ambassade du Chili aux Etats-Unis, et de contrebalancer l'influence des De Saulles, qui peuvent compter sur leur position pour soutenir leur version de l'histoire dans les médias et parmi leur cercle social. La rapide nomination de Guillermo Errázuriz au poste d'« attaché civil » (Adicto civil) de l'ambassade à Washington, qu'il doit avoir obtenu du président de la République en personne et qui est effective dès le 10 août, semble confirmer cette première impression. Mais l'ambassadeur chilien en poste accueille la nouvelle avec réserve et obtient son annulation en novembre, signalant au ministre des Affaires Etrangères la « très mauvaise impression » que suscita la nouvelle « ici dans les cercles officiels et

⁴⁵⁸ Blanca aurait souffert deux accidents qui auraient affecté son crâne : une chute à Viña en 1902, provoquée par sa sœur Amalia ; un accident de voiture au Chili en 1915. Le fait que le crâne se serait mal ressoudé (ce fait est mis en avant par une radiographie mais critiquée par l'accusation, la radiographie médicale n'en étant encore qu'à ses débuts), ce qui aurait provoqué une pression sur le cerveau, ajouté au fait que Blanca semble avoir souffert d'hypothyroïdie, c'est-à-dire d'un dysfonctionnement de la glande thyroïde qui provoque une grande fatigue, un ralentissement du rythme cardiaque et la pâleur du patient, seraient à l'origine de la « folie passagère » de Blanca et de sa perte temporaire de mémoire. Les rapports médicaux des experts de l'accusation et de la défense sont présentés au procès les 28 et 29 novembre et le 1^{er} décembre 1917.

diplomatiques »⁴⁵⁹. Si les Errázuriz attendent donc une certaine protection officielle du Chili, celle-ci a peut-être été interprétée comme un geste de faveur envers une famille de l'élite entachée cependant par un meurtre, mais aussi comme une tentative d'influencer le cours du procès. L'ambassadeur Aldunate affiche donc clairement une volonté de se distancier de l'affaire, situation d'autant plus facile que son ambassade se trouve à Washington et qu'il délègue tacitement au consul à New-York, Carlos Castro Ruiz, la tâche de veiller sur Blanca. Il est très intéressant de noter que, durant toute la durée de l'affaire, la correspondance régulière échangée entre l'ambassade et le ministère des Affaires Etrangères au Chili, de même que celle échangée entre l'ambassade et l'administration américaine, n'y fait à aucun moment référence, n'en signalant même pas son dénouement⁴⁶⁰. Si la diplomatie chilienne a donc joué un rôle dans son déroulement, il s'agit d'un rôle officieux qui, s'il existe, ne peut avoir été qu'oral et discret, afin de ne pas offenser l'administration, la justice et la société américaine, dans ce cas représentée par l'honorable famille De Saulles.

L'honneur du défunt est en effet chose sérieuse pour la famille De Saulles, tout particulièrement pour son cousin et associé, George M. Heckscher, et pour son frère Charles. Dès le début de l'affaire, la famille va en effet engager des avocats pour aider l'accusation et émettre des déclarations destinées à sauvegarder l'image de John, qui ne tarde pas à être présenté sous un jour peu flatteur. Premièrement, dans l'édition du 6 août, George fait publier une lettre de John à Blanca dans laquelle il met à son entière disposition et tous frais payés la maison « The Box » pour qu'elle puisse y vivre avec leur fils pendant qu'il est absent, évoquant le bien-être de l'enfant et le fait qu'il soit dans un environnement familial⁴⁶¹, ce à quoi l'avocat de Blanca répond qu'il s'agissait d'une tentative de manipulation pour que l'enfant considère la maison paternelle comme son seul foyer. Puis dans un communiqué du 9 août, Charles répond aux accusations de manipulation du verdict du divorce par le fait que Blanca a signé l'accord de garde conjointe de John Jr. et que la distribution des jours de garde a été définie par les ex-époux, comme le prouve leur correspondance ; aux accusations de dilapidation de la fortune de Blanca et à la conduite de John durant le mariage, il répond par une dénégation, soulignant au contraire la grande générosité de John à l'égard de sa femme et attribuant la

⁴⁵⁹ Télégramme N.159 du 3 novembre 1917, Archives du Ministère des Affaires Etrangères, vol.665, Sección clave, Oficios recibidos de los ministerios. 2° semestre 1917.

⁴⁶⁰ Pour parvenir à cette conclusion, nous avons dépouillé les 12 volumes de correspondance échangés entre l'Ambassade du Chili aux Etats-Unis et ses divers partenaires (Ministère des Affaires Etrangères, autres ambassades, consulats chiliens aux Etats-Unis, Department of State des Etats-Unis) durant l'année 1917. Ces volumes correspondent aux numéros 607, 608, 618, 619, 620, 621, 622, 624, 659, 661, 664 et 665.

⁴⁶¹ "Mrs de Saulles tells her story", In *The New-York Times*, New-York, 6 août 1917, p.1. La lettre de John à Blanca est datée du 30 juin 1917 et est reproduite intégralement dans l'article.

dégradation de leurs relations à l'attitude de Blanca (il s'appuie sur le témoignage des amis de John); il dénigre complètement l'amour de Blanca pour son fils, l'accusant d'avoir laissé l'enfant aux Etats-Unis de nombreux mois pour aller au Chili et d'avoir tiré sur son père en sa présence⁴⁶². Sans doute, à plusieurs autres reprises, les de Saulles défendent l'honneur de John, notamment durant le procès où sont appelés à la barre Arthur et Caroline de Saulles, son père et sa sœur, mais la place accordée à leur version face à celle de Blanca est tellement déséquilibrée que leur voix peine à se faire entendre. Et cependant le vrai accusé du procès, ce n'est pas tant Blanca que John, de même que la question sous-entendue durant tout le procès n'est pas tant celle de la culpabilité de Blanca, qui ne fait de doute pour personne, que celle de John qui a conduit la jeune femme à commettre l'irréparable. Car derrière le plaidoyer de « folie passagère » se cache en fait, comme nous l'explique un article du *New-York Times* du 10 août, celui de la justification : en clair, Blanca a-t-elle eu une ou des raisons suffisantes pour tuer son mari ?⁴⁶³ La défense va donc chercher à noircir la réputation de John, mais celui-ci ou ses proches n'ont aucun droit de réponse, car le but du procès n'est pas de prouver que la réputation de John est basée sur des faits irréfutables, mais de déterminer si telle était la croyance intime de l'accusée au moment du meurtre. Il ne s'agit donc pas de juger un fait mais un état d'esprit et des appréciations, c'est-à-dire en dernier lieu les sentiments de l'accusée.

Et à cette question de la culpabilité de John, l'opinion publique puis les juges répondent : « coupable ». En absolvant complètement Blanca (alors qu'en plaidant la folie passagère, elle aurait dû, en toute logique, être placée sous contrôle médical), les douze jurés considèrent donc que le crime est justifié et qu'elle ne doit pas être punie pour sa violation de la loi, pourtant passible de la peine de mort dans l'état de New-York. Ont-ils appliqué strictement la loi ? Non, et c'est bien ce qui est dénoncé par un article du 3 décembre qui voit dans la décision des jurés un verdict populaire et émotionnel, de même qu'une dénaturaison de la loi et un mauvais exemple pour l'ensemble des citoyens qui pourraient croire qu'ils sont autorisés à tuer en toute impunité⁴⁶⁴. On peut aussi y voir un signe de changement des mentalités de l'époque en ce qui concerne la condition des femmes, dans un contexte de lutte pour les droits politiques de ces dernières. En ce sens, l'affaire De Saulles peut être lue comme l'expression « *des tensions propres à une société donnée comme, sur une longue période, des changements qui s'y produisent dans le système des valeurs et des relations sociales* »⁴⁶⁵. Blanca acquiert donc, sous cet angle, le statut de victime face à la toute-puissance masculine de la société de l'époque, et son acquittement serait le reflet d'une modification du regard

⁴⁶² "Brother defends de Saulles' honor", In *The New-York Times*, New-York, 9 août 1917, p.5.

⁴⁶³ "The real defendant", In *The New-York Times*, New-York, 10 août 1917, p.8.

⁴⁶⁴ "A "popular" verdict, In *The New-York Times*, New-York, 3 décembre 1917, p.12.

⁴⁶⁵ Louis Chevalier, *op.cit.*, p.150.

porté sur la femme en tant que « mineur légale » reléguée à un rôle purement domestique, même si dans le même temps, le jury reconnaît la spoliation de son rôle de mère que la jeune femme a vécu avec le refus de son ex-mari de lui rendre son enfant. Ainsi, les enjeux du procès de Blanca Errázuriz sont liés à la définition de la condition des femmes, entre tradition et modernité.

*

**

Le concept « famille », tel que nous l'avons vu au cours de ce chapitre, apparaît donc comme un terme qui rend compte de deux types de stratégies : un premier type qui encourage une conduite que nous pourrions qualifier de « positive » dans le sens où elle œuvre pour le bien commun, comme nous l'avons vu par exemple avec les mécanismes d'entre-aide et de protection de l'honorabilité du groupe familial ; un second type qui limite ou interdit des conduites cette fois-ci « négatives », dans le sens où elle peut mettre en danger le groupe familial, et qui peuvent passer par le contrôle des mœurs et des pratiques publiques, mais aussi par une éventuelle punition, qui peut être l'éloignement (le voyage en Europe, par exemple) ou bien encore une sanction économique (une réduction de la part d'héritage, par exemple). Ces deux types de stratégie, qui ne possèdent pas une dimension morale en soi, sinon qu'elles représentent les deux côtés d'une même monnaie, ont pour objectif sauvegarder la bonne renommée et le prestige associés à un nom de famille, deux traits particulièrement importants pour les Errázuriz en tant que famille au sommet de la pyramide sociale, et sont donc finalement acceptés par ceux qui y participent. La fin de notre période, qui voit l'arrivée d'une certaine modernité dans tous les secteurs, notamment dans la famille, est à l'origine de tensions chez la jeune génération qui tente de s'émanciper peu à peu de certaines contraintes, notamment liées aux choix matrimoniaux et à la manière de procéder à la formalisation du lien conjugal, ce qui prouve que le modèle traditionnel patriarcal est de plus difficile à soutenir ou à imposer, mais qui montre aussi des conduites qui tendent finalement à la reproduction sociale et au maintien d'un modèle beaucoup plus conservateur que le modèle européen. Dans ce sens, les rumeurs qui concernent Maximiano Errázuriz Valdés et ses nombreux « pololeos », c'est-à-dire des relations romantiques platoniques qui ne se terminent pas par un mariage, rendent compte d'une pratique acceptée en Europe mais mal vue au Chili et du décalage entre les deux styles de vie.

Le même concept de « famille » met donc en jeu des relations complexes de pouvoir et de devoir, dans lesquelles le père de famille (et par extension les hommes) joue un rôle

prépondérant puisqu'il dispose d'une autorité morale, économique et juridique sanctionnée par le cadre légal, mais où, paradoxalement, c'est la mère qui constitue le centre de son groupe domestique tout comme sa représentante la plus importante et la plus emblématique. En ce sens, la séparation croissante entre espace public / masculin et espace privé / féminin a sans doute éloigné l'élément masculin de la famille et délégitimé son autorité sur elle, ce qui pourrait avoir eu comme effet un déplacement de l'autorité du père vers la mère, plus présente, plus disponible et peut-être aussi plus compréhensive. Cette situation est visible, par exemple, dans la famille Errázuriz Vergara où l'autorité est représentée par Blanca Vergara, et non par son fils Guillermo après la mort du père de famille. Elle est d'ailleurs au cœur de l'aide apportée à sa fille Blanca durant son procès en 1917, beaucoup plus que son fils Guillermo ou bien encore la puissante belle-famille de Guillermo, les Edwards, qui, s'ils ont peut-être contrôlé la presse au Chili, ne sont pas intervenus directement dans l'aide apportée à Blanca. L'évolution des mentalités et des pratiques aurait donc été plus rapide que celle du cadre légal, qui correspond encore en 1920 à celui du Code Civil de 1855, qui consacre le père de famille en tant qu'unique détenteur de la « patria potestad », situation qui dure jusqu'en 1925, date à laquelle le Décret-loi n.328 donne « *à la mère l'autorité parentale sur les enfants non émancipés au cas où viendrait à manquer le père, par mort, interdiction ou émancipation judiciaire* »⁴⁶⁶. L'étude des dynamiques internes permet donc de mettre en lumière l'évolution des règles du jeu entre 1860 et 1930, laquelle conduit à une redéfinition des limites de l'autorité paternelle dans un sens plus restrictif, ce qui fera l'objet de nos deux chapitres suivants.

⁴⁶⁶ María Sara Rodríguez, "Una relectura de la patria potestad como función tuitiva sobre la persona y bienes de los hijos", In *Revista Ius et Praxis*, Universidad de Talca, vol.16, n.1, 2010, p.77 (« *a la madre la patria potestad de los hijos no emancipados en caso de faltar el padre por muerte, interdicción o emancipación judicial* »).

IV. LES ETAPES DE LA VIE : INDEPENDANCE PROGRESSIVE OU MISE SOUS TUTELLE DE L'INDIVIDU PAR SA FAMILLE ET SON MILIEU SOCIAL ?

Toute sa vie, un individu vit marqué par son appartenance à une famille et à un milieu social qui conditionne son éducation et sa manière de se comporter, modèlent son caractère et ses pensées, lui enseignent une religion et infléchissent sa pensée politique, lui imposant en fin de compte un mode de vie. Les Errázuriz n'ont pas échappé à ce processus et chaque étape de leur vie a été contrôlée, autant de manière consciente qu'inconsciente, par tout leur environnement familial, tout particulièrement par leurs ascendants, répondant en cela à une organisation hiérarchique traditionnelle sanctionnée par le cadre juridique (la « patria potestad »), mais aussi par leurs collatéraux directs (frères et sœurs). Dans ce chapitre, nous déroulerons donc les différentes étapes de la vie (naissance, éducation, vie adulte et vie de couple, mort) et nous essayerons de montrer en quoi leur cadre familial peut avoir été pour les Errázuriz un espace coercitif de contrôle et de reproduction sociale et en quoi, au contraire, il peut avoir été un espace de dialogue et de liberté individuelle, c'est-à-dire une entité capable de « *jouer un rôle d'échangeur efficace entre les aspirations individuelles et les contraintes sociales* »⁴⁶⁷. Ce questionnement s'inscrit dans une perspective historique de changement dans l'organisation et la perception des pouvoirs à l'intérieur de la famille, qui s'articule entre le XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle en Europe et qui a pour principal résultat la transformation de la famille d'Ancien Régime (capable de rendre compte du comportement de ses membres devant le pouvoir royal mais capable, en retour, « *de prendre appui sur lui pour imposer son ordre à ses membres récalcitrants* »⁴⁶⁸), en une famille qui est l'objet d'une politique sociale, médicale et psychologique, parce que moins intégrée dans le tissu communautaire. La naissance de cette « famille moderne », selon Edwards Shorter, se doit, entre autres facteurs, au changement des sentiments, en particulier ceux affectant le couple (hausse du sentiment amoureux entre les futurs époux) ainsi que la relation mère/enfant, mais aussi au changement dans les relations entre la famille et la communauté environnante. En ce sens, alors que la « *famille traditionnelle était plus une unité de production et de reproduction qu'une unité affective* » et qu'elle « *constituait un mécanisme de transmission de la propriété et du rang social de génération en génération* »⁴⁶⁹, la famille moderne rompt ses attaches avec son environnement, se recentre sur elle-même, limitant l'intrusion de l'extérieur et développant des sentiments en son sein. Mais l'affaiblissement des liens avec la communauté, et surtout

⁴⁶⁷ Jacques Donzelot, *La police des familles*, Les éditions de Minuit, Paris, 2005, p.4.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p.6.

⁴⁶⁹ Edward Shorter, *Naissance de la famille moderne XVIIIe-XXe siècles*, Ed. Seuil, Paris, 1977, p.13.

avec le lignage, affecte les individus et leur fait oublier qu'ils sont « *les maillons d'une chaîne familiale étirée à travers les âges* »⁴⁷⁰, ce qui favorise l'effondrement de l'autorité morale des parents sur les enfants, ainsi que le renforcement du sentiment individualiste. Il est bien évident que ces changements qui s'opèrent en Europe ont sans doute eu une temporalité, un rythme et des variantes différentes au Chili, mais il nous semble cependant que c'est un modèle pertinent pour rendre compte des changements au sein de la famille Errázuriz entre 1860 et 1930.

Pour mesurer la validité de cette hypothèse, nous devons donc nous pencher sur le problème de la définition des âges de la vie (enfance, adolescence, vie adulte) et leurs « rites de passage », tout particulièrement le mariage, mais aussi sur les différences d'éducation et de comportement selon le sexe. De même, nous traiterons avec un soin particulier le thème du mariage, et plus particulièrement celui du choix du conjoint, en ce qu'il nous est apparu comme un paroxysme du contrôle familial sur les individus et l'éventuel résultat d'une stratégie de groupe, dont la définition et l'existence sont à déterminer. Chaque thème nous permettra d'introduire une chronologie propre, et d'indiquer ainsi la continuité ou la rupture dans les mentalités et les comportements.

1- ENFANCE.

Entre 1855 et 1930, l'entrée dans la vie d'un être humain et sa survie, jusqu'à l'âge adulte se révèlent un parcours semé d'embûches : risque de décès à la naissance pour la mère et l'enfant, maladies et accidents, tout concourt à rendre la vie extrêmement fragile. Cependant, les avancées de l'hygiène et de la médecine, notamment des branches de l'obstétrique et de la pédiatrie, ainsi que la professionnalisation des sages-femmes, vont progressivement faire reculer la mortalité infantile et augmenter les chances des mères de survivre aux accouchements difficiles⁴⁷¹. Les taux de mortalité infantile atteignaient en effet dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle des chiffres alarmants, oscillant entre 225,83‰ en 1850 et 343‰ en 1900 avec un pic de 443,99‰ en 1865, et commencent à baisser dans les années 1920 (263‰ en 1920)⁴⁷². Même si les enfants des secteurs les plus défavorisés sont les

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p.16

⁴⁷¹ A propos des avancées de la médecine obstétrique et de la transformation des matrones en sages-femmes au Chili, voir Maria Soledad Zárate, *Dar luz en Chile, siglo XIX. De la « ciencia de hembra » a la ciencia obstétrica*, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana et Universidad Alberto Hurtado, Santiago, 2007.

⁴⁷² Ces chiffres sont cités par Macarena Ponce de León, *La reforma de la caridad ilustrada: del socorro intramuros al socorro extramuros: prácticas de caridad en Santiago, 1830-1880*, Thèse de Doctorat en

plus touchés par cette mortalité, cela ne signifie en aucun cas que ceux des secteurs plus riches y échappent, au même titre que les accouchées, comme en témoigne le drame qui frappe les jeunes années des Errázuriz Urmeneta, c'est-à-dire la mort de leur mère après la naissance de Rafael en 1861. Par contre, les trois générations suivantes ne sont plus frappées par ces décès à la naissance. En ce qui concerne la mortalité infantile, nous la voyons toucher la famille jusqu'en 1920, avec le décès de Benedicta del Campo Errázuriz.

Génération	Nb total d'enfants	Nb d'enfants décédés avant 1 an	Nb d'enfants décédés entre 1 et 18 ans	Taux de mortalité infantile	Taux de mortalité av. 18 ans
Génération -1 Errázuriz Valdivieso et Errázuriz Zañartu (8 couples)	52	1	1	20‰	40‰
Génération 0 Errázuriz Urmeneta (4 couples)	24	0	5	0‰	210‰
Génération +1 (15 couples)	33	2	2	61‰	122‰

Tableau 14. Taux de mortalité infantile et taux de mortalité avant les 18 ans chez trois générations de la famille Errázuriz.

Par rapport aux taux de mortalité infantile de la population dans son ensemble, celui de ces trois générations d'Errázuriz est extrêmement faible, preuve qu'ils appartiennent à une couche privilégiée de la population. Le seul pic notable de décès d'enfants avant l'âge adulte est celui de la génération même des Errázuriz Urmeneta, où cinq décès frappent la fratrie des Subercaseaux Errázuriz. Cependant, autant nous sommes sûrs des données sur les générations 0 et 1, autant celles de la génération -1 peuvent être sujettes à caution et ne pas refléter tous les décès infantiles.

La grossesse et l'accouchement sont aussi pris en charge par des matrones sur les trois générations étudiées. Ainsi, en 1915, lorsque Margarita Errázuriz Valdés attend son premier enfant, sa grand-mère Ana lui recommande une sage-femme de sa connaissance et lui promet d'être à ses côtés pour remplacer sa mère alors à Rome⁴⁷³. Deux ou trois mois avant la

Histoire, Pontificia Universidad Católica, Chili, 2007, p.114-115. Ils ont été calculés à partir de l'analyse des recensements et des registres paroissiaux des décès en zones urbaines et semi-urbaines.

⁴⁷³ Lettre d'Ana Valdés d'Ortúzar à Elvira Valdés de Errázuriz, Santiago, 23 juin 1915, AN, AEU, vol.16, fs.250-251. Ana emploie le terme de « matrona », qui correspond dans la réalité chilienne à une accoucheuse ayant reçu une formation médicale (existante au niveau national depuis 1834), au

naissance, la future mère prend donc contact avec celle qui va l'assister lors de son accouchement et doit régulièrement la voir pour que cette dernière surveille non seulement le déroulement des derniers mois, mais surtout lui donne des conseils indispensables pour affronter le premier accouchement. Ces quelques détails montrent que l'accouchement reste encore dans les années 1910 l'apanage des femmes et que les changements amenant la future mère entre les mains d'obstétriciens et à l'intérieur de l'hôpital ne sont pas encore effectifs avec la troisième génération des Errázuriz.

Le premier soin des parents après la naissance est le choix d'un prénom et le baptême. D'après les 21 actes de baptême disponibles (cinq de la génération des Errázuriz Urmeneta et 16 de celle de leurs enfants), la cérémonie a lieu généralement dans la semaine suivant la naissance de l'enfant, parfois le jour même, sans que soit privilégié un jour de la semaine en particulier, même si la génération des Errázuriz Urmeneta montre deux exemples de baptême réalisé jusqu'à deux mois et demi après la naissance (Ramón Subercaseaux, né le 10 avril 1854, est baptisé le 17 juin et Eugenia Huici, née le 15 novembre 1860, est baptisée le 26 janvier 1861). Cette rapidité est due au fait que le salut du nouveau-né est en jeu, puisque s'il meurt avant d'avoir été baptisé, il ne peut être enterré dans les cimetières catholiques et son âme est condamnée à errer dans les limbes. Par ailleurs, si l'accouchement présente des complications, la matrone est autorisée à pratiquer une forme partielle de baptême, l'ondoïement, qui consiste en l'application d'eau sur n'importe quelle partie visible du bébé ou bien même sur le ventre de la mère si celui-ci peine à sortir⁴⁷⁴. Quant au choix des prénoms il peut répondre à trois critères, bien souvent entrecroisés : le choix d'un prénom « traditionnel » de la famille (Maximiano, Crescente, Elvira, Amalia, Carmen, Blanca, Rafael) qui fait souvent référence aux parents, grands-parents ou oncles illustres ; le choix du prénom du parrain ou de la marraine (par exemple, Crescente Federico Errázuriz Valdés puisque son parrain est Federico Errázuriz Echaurren, ou Emiliana Subercaseaux Errázuriz puisque sa marraine est Emiliana Subercaseaux Vicuña) ; une dévotion religieuse particulière (Elizabeth Subercaseaux Errázuriz reçoit son prénom de Sainte Elizabeth de Hongrie, épouse du landgrave de Thuringe, qui, veuve à 20 ans, reçoit les enseignements de Saint François d'Assise et dédie ses dernières années à vivre dans

contraire de la « partera » (matrone) qui possède un savoir empirique. Le terme, qui peut recouper les deux réalités au XIX^e siècle, correspond probablement à une sage-femme en 1915. A propos de la médicalisation des « accoucheuses », voir María Soledad Zarate, *Dar luz en Chile, siglo XIX. De la "ciencia de hembra" a la ciencia obstétrica, op.cit.*

⁴⁷⁴ François Lebrun, « Le prêtre, le prince et la famille », In André Burguière (sous la direction de), *Histoire de la famille, tome 3. Le choc des modernités*, Ed. Armand Colin, Paris, 1986, p.131.

la pauvreté et à consacrer ses revenus aux pauvres⁴⁷⁵). Le choix des parrains, qui va de pair avec la cérémonie, est important parce que ces derniers sont appelés à jouer un rôle primordial dans la vie spirituelle de leur filleul, et dans sa vie matérielle puisqu'ils sont censés remplacer ses parents en cas de décès. Dans les 24 cas où nous connaissons les parrains, ou au moins l'un d'entre eux, ces derniers sont majoritairement choisis dans la famille proche des parents, bien souvent les oncles et tantes de sang de l'enfant ou bien ses grands-parents, renforçant ainsi les liens de sang par des liens spirituels⁴⁷⁶. Ce type de « compradazgo », dit horizontal parce qu'il lie des individus de même statut⁴⁷⁷, et « homogame » parce qu'il favorise la famille, peut paraître redondant dans le sens où il ne crée pas de nouveaux liens avec des individus hors du cercle social et familial ; mais il renforce la cohésion du groupe familial tout en consolidant les liens affectifs et spirituels entre certains individus, parfois même avec des frères et sœurs plus âgés (Amalia donne son fils et sa fille aînés comme parrains à la dernière de la fratrie, Elizabeth, avec laquelle ils ont 19 et 13 ans d'écart⁴⁷⁸). Parfois, cependant, des personnes choisies n'ont aucun lien de parenté avec leur filleul : dans ce cas, ce sont les liens d'amitié entre les parents et les parrains de l'enfant qui sont privilégiés (les Ovalle Vicuña, parrains d'Amalia Errázuriz, sont des amis intimes de Maximiano Errázuriz et d'Amalia Urmeneta, tout comme Luis Mardones Tuñón, parrain de Maria Errázuriz Valdés avec sa femme, est l'ami intime de Rafael) ou bien des liens de confiance (Guillermo Lyon Santa-Maria, gérant de la Sociedad Chilena de Fundiciones, est le parrain de l'un des enfants de Guillermo Errázuriz Urmeneta), même si ce choix peut aussi être imposé par le lieu de naissance de l'enfant (par exemple, Amalia est baptisée à Guayacán où ses parents résident loin de leur famille ou bien encore José Tomás Errázuriz est choisi comme parrain d'un des enfants d'Enrique Peña Warmes parce que les deux familles habitent à Paris durant la même période⁴⁷⁹). Ces choix endogames et exogames permettent donc qu'une même personne ait plusieurs filleuls : ainsi Manuela Urmeneta n'a pas moins de six filleuls, tout comme Mercedes Errázuriz Valdivieso est la marraine de son neveu Rafael et de deux de ses petits-neveux

⁴⁷⁵ Lettre d'Amalia Errázuriz à Rafael Errázuriz, Berlin, 1899, AN, AEU, vol.8, fs.190-191.

⁴⁷⁶ Parmi les 46 parrains et marraines que nous connaissons, nous trouvons 1 sœur, 6 grands-parents, 11 oncles et tantes de sang, 5 oncles et tantes par alliance, 2 arrière grands-mères, 7 grands-oncles et grands-tantes, 2 parents plus éloignés, 13 personnes sans lien de parenté.

⁴⁷⁷ Pour une analyse du « compradazgo », voir Mintz S.W. et Wolf E., « An analyse of ritual co-parenthood (compradazgo) », In *Southwestern Journal of Anthropology*, vol.VI, 1950, p.341-368, cité par Carmen Bernan et Serge Gruzinski, « Les enfants de l'apocalypse : la famille en Méso-Amérique et dans les Andes », In André Burguière (sous la direction de), *op.cit.*, p.205-277.

⁴⁷⁸ Lettre d'Amalia Errázuriz à Rafael Errázuriz, Berlin, 2 février 1899, AN, AEU, vol.8, fs.186-189: «*Quando ésta recibas, nuestra familia estará aumentada de un hijo más. Si es hombre se llamará Rafael, es el nombre elegido por sus padrinos probables, Pedro y Blanca, con mucha decisión.*»

⁴⁷⁹ Enrique Peña Warmes, *Brouillons I*, p.235-254 (inédit), cité par María Larraín Hurtado, *Descubriendo vidas: la historia de una familia en cuatro tiempos: el caso de los Peña (1774-1938)*, *op.cit.*, p.184.

(Francisco Javier Subercaseaux et Crescente Errázuriz Valdés), Carmen Quiroga de Urmeneta de deux de ses arrière-petits-enfants (Hugo Errázuriz Vergara et Rosario Errázuriz Valdés), Magdalena Vicuña de Subercaseaux de deux de ses petits-enfants (José Luis et Juan Subercaseaux Errázuriz) et Guillermo Errázuriz U. le parrain de deux de ses neveux (Francisco Javier Subercaseaux et Rosario Errázuriz Valdés). Si les parrains ont des devoirs moraux et spirituels envers leur filleul, ils ont aussi des engagements matériels, comme nous le voyons parfois dans les testaments où les filleuls reçoivent une somme d'argent de la part de leurs parrains. Par exemple, Manuela Urmeneta Quiroga, dont le testament date de 1878, lègue 2.000 pesos à chacun de ses cinq filleuls, laissant de côté Pedro Subercaseaux Errázuriz, né après la rédaction du testament. En dernier lieu, le choix du prêtre qui officie durant le baptême permet la consolidation du groupe familial et le renforcement du prestige social : ainsi, par exemple, un baptême réalisé par l'Archevêque de Santiago permet-il aux familles de l'élite de la capitale d'indiquer leur statut social. Comme les Errázuriz sont liés par le sang à deux des Archevêques de Santiago en exercice entre 1855 et 1930 (Rafael Valentin Valdivieso Zañartu et Crescente Errázuriz Valdivieso), il n'est donc pas étonnant que ces deux prélats soient les plus sollicités par la famille, tout comme l'Archevêque Mariano Casanova, ami de Maximiano Errázuriz Valdivieso. Lorsque ce n'est pas l'un de ces trois hommes, c'est que l'enfant est né hors de Santiago, que ce soit au Chili ou à l'étranger.

Après l'accouchement, et dans la mesure où il s'est bien déroulé, la mère doit alors décider des modalités de l'allaitement et des soins au nouveau-né. Ainsi, nous voyons Amalia Urmeneta allaiter sa fille Amalia (1860), même s'il existe toujours la possibilité de compléter l'alimentation de l'enfant grâce à une nourrice⁴⁸⁰, alors qu'Elvira Valdés ne s'occupe pas directement de sa fille Ana, née en 1892, qui est prise en charge par une nourrice qui lui donne le sein et s'occupe d'elle. Nous voyons cependant Rafael s'inquiéter du poids de sa fille et recommander à Elvira qu'elle soit pesée tous les jours, « *afin de voir si elle prend toujours du poids et si la nourrice est bonne* », et qu'elle fasse bien attention que « *la nourrice soit plus attentive quand elle sort et qu'elle la couvre bien* », pour éviter que le bébé ne s'enrhume⁴⁸¹. Dans ce cas-là, Elvira ne peut pas s'occuper d'Ana puisqu'elle doit rester recluse dans sa chambre pendant plus de trois semaines après l'accouchement, sous peine de « *devoir aller*

⁴⁸⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdivieso à Amalia Urmeneta de Errázuriz, Guayacán, 6 octobre 1860, AN, AEU, vol.3, fs.44: "*Tampoco hay caso de eso de que tu leche sea delgada pero, si tú no te encontraras con fuerzas para seguir criando, sería mejor buscar una buena ama.*"

⁴⁸¹ Lettre de Rafael Errázuriz à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 25 août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.60-61 ("*par ver si siempre gana peso y si la leche del ama es buena*"; "*la ama sea más cuidadosa con las salidas y los abrigos*").

par la suite traiter le mal avec d'agréables opérations dans les cliniques de Berlin, comme notre amie Gertrude et tant d'autres »⁴⁸². Nous ne savons pas avec exactitude quels peuvent être les maux dont souffrent les dames auxquelles Rafael fait référence, mais nous imaginons sans peine qu'ils sont liés à certains problèmes médicaux propres à l'accouchement, comme peuvent l'être, par exemple, la déchirure du périnée. Le mauvais choix d'une nourrice peut aussi avoir des conséquences désastreuses pour l'enfant : ainsi, lorsque Blanca Subercaseaux Errázuriz doit en choisir une pour sa fille Magdalena, née en 1910, elle la fait examiner par un docteur, qui la déclare saine. Cependant, quand la nourrice tombe malade, elle contamine l'enfant et les deux meurent à quelques jours d'intervalle, en janvier 1912⁴⁸³.

Le soin des jeunes enfants est une constante préoccupation des parents et un des sujets des échanges épistolaires, que ce soit pour un rhume, la percée des premières dents, de la fièvre ou bien encore le balbutiement des premiers mots. Nous voyons donc de nombreux signes de l'amour parental, notamment lors des situations difficiles liées à la maladie. L'exemple le plus frappant qu'il nous a été donné de voir est celui des Subercaseaux Errázuriz avec leur fille Emiliana. La petite fille, née en 1885 et surnommée Pi, est l'aînée des filles d'Amalia et Ramón, et comme « *elle venait à la suite de trois garçons, elle fut reçue comme un véritable don du ciel et choyée dès ses premiers jours avec une tendresse toute particulière* »⁴⁸⁴. Amalia, au même titre que Ramón, ressent donc un « amour de prédilection pour cette charmante créature », notamment à cause de ses « *dons et charmes (...), son caractère aimant et attachant, sa grâce sans égale* »⁴⁸⁵. En septembre 1887, au retour des vacances de la famille Subercaseaux en Normandie, la petite fille, contente de revenir chez elle, se met à sauter au son de la musique jouée par sa mère, qui, la voyant rouge d'excitation, tente de calmer l'enfant. Mais le lendemain, Pi se réveille avec des douleurs dans la nuque et sujette à des nausées. La maladie de l'enfant dure sept ans, avec des petites améliorations et des grosses rechutes qui la privent peu à peu de l'usage de ses membres puis de la vue. Elle finit par s'éteindre le 5 mai 1895, mettant fin à « *un martyr prolongé* », aux dires de ses parents. Durant tout le temps de la maladie de leur fille, Amalia et Ramón luttent, faisant « *tout ce qui est*

⁴⁸² Lettre de Rafael Errázuriz à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 31 août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.66-68.

⁴⁸³ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.353 ("*más tarde ir a corregir el mal con algunas agradables operaciones en las clínicas de Berlín como nuestra amiga Gertrudis y tantas otras*").

⁴⁸⁴ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.93 ("*venía enseguida de tres niños hombres, fue recibida como verdadero don del cielo y agasajada desde sus primeros días con ternura especial*").

⁴⁸⁵ *Ibid.* ("*amor de predilección por esta criatura encantadora*"; *dotes y atractivos (...), su carácter amante y apegado, su gracia sin igual*").

humainement possible pour vaincre le) mal implacable »⁴⁸⁶: visite à tous les spécialistes de Paris et de Londres en 1891 et 1892, que ce soit de médecine traditionnelle ou non (Amalia signale Charcot et un masseur suédois); changement d'air (Arcachon et Pau), pèlerinage à Lourdes en 1892, « *les prières, les neuvaines et les reliques des saints* »⁴⁸⁷, mais rien n'y fait. Pi finit par s'en aller, délivrée des « *fortes et terribles douleurs que la faisaient crier d'une manière insupportable* »⁴⁸⁸. Le 11 mai 1895, Amalia, le cœur brisé mais résignée, écrit à son mari pour lui raconter les derniers moments de leur fille, terminant sa lettre par les mots suivant : « *Ne sois pas triste, cher Ramón ; pense que nous ne l'avons pas perdue, mais que le ciel l'a gagnée, d'où elle nous protège et nous aime plus que sur la terre* »⁴⁸⁹. Si le secours de la religion est l'élément qui permet à Amalia de surmonter la douleur de la souffrance et de la perte d'Emiliana, la souffrance de Ramón perce de manière plus directe dans ses mémoires, surtout devant l'impuissance des médecins à diagnostiquer la maladie de celle qu'il appelle « *l'ange, l'enfant de mon âme* »⁴⁹⁰, et devant celle de pouvoir soulager les souffrances de sa fille qui vit « *un supplice à feu lent* »⁴⁹¹. Repliés sur leur vie de famille et éloignés de la vie mondaine, les Subercaseaux respirent à l'unisson d'Emiliana et le monde de Ramón est « *toujours circonscrit, en ce qui concerne ma vie morale surtout, aux parois de mon foyer, aux parents et aux amis intimes* »⁴⁹². Lors de son voyage au Chili, en 1895, il apprend la terrible nouvelle : « *Ma petite fille est morte à Paris. La raison me disait qu'avec cela, les terribles souffrances du petit être cessaient, la foi me la fit imaginer entrant à la cour des anges du Seigneur dans le ciel (...); mais le cœur opprimé ne put que me dire qu'il allait me manquer pour toujours un objet de prédilection auquel je m'étais attaché dans un premier temps par amour, ensuite par les liens d'une attachante compassion* »⁴⁹³. Loin donc de l'image de deux générations séparées par les convenances de leur monde et indifférentes l'une à l'autre, nous voyons au contraire celle d'une famille unie par des liens affectifs forts, avec des parents

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p.100 (“*cuanto humanamente posible para vencer el mal implacable*”)

⁴⁸⁷ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.100 (“*los ruegos, las novenas y las reliquias de los santos*”)

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p.102 (“*fuertes y terribles dolores que la hacían gritar de una manera desgarradora*”).

⁴⁸⁹ Subercaseaux Errázuriz de Valdés Blanca, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.100 (“*No estás triste, mi Ramón querido; mira que no la hemos perdido sino que la hemos ganado para el cielo y desde allí nos está haciendo bien y queriéndonos más que en la tierra*”)

⁴⁹⁰ Ramón Subercaseaux, *Memorias de 50 años, op.cit.*, p.416 (“*el angelito, la niña de mi alma*”)

⁴⁹¹ *Ibid.*, p.474 (“*un suplicio a fuego lento*”).

⁴⁹² *Ibid.*, p.465 (“*estaba siempre circunscrito, para mi vida moral sobre todo, a las paredes de mi hogar, a los parientes y amigos íntimos*”).

⁴⁹³ *Ibid.*, p.534 (“*Mi hijita se murió en Paris. La razón me decía que, con eso, los terribles padecimientos de la criatura cesaban, la fe me la hizo mirar entrando a la corte de los ángeles del Señor en el cielo (...); pero el corazón oprimido no me dijo sino que me quedaba faltando para siempre un objeto de predilección a que primero me había apegado por amor, y después por los lazos de la más entrañable compasión*”).

totallement impliqués dans la vie de leurs enfants, dévoués à les soigner, les éduquer et les pleurer. Cependant, dans le cas des Subercaseaux, le repliement de ses parents autour d'Emiliana signifie aussi le relatif abandon affectif des autres enfants car, comme le signale Blanca, « *la maladie d'Emiliana absorbait l'attention et l'affection de mes parents* »⁴⁹⁴, ce qui lui donnait l'impression que, pour elle, « *il ne semblait rester qu'une infime portion d'affection en comparaison avec ce dont mon âme avait besoin* »⁴⁹⁵. A cause de cette situation, aggravée par son excessive timidité, Blanca se décrit comme une « Cendrillon » et cherche bien souvent un réconfort auprès des domestiques⁴⁹⁶.

Pour citer un autre cas de mort infantile, les lettres échangées par la famille se font l'écho de la perte subie par Margarita Errázuriz et Carlos del Campo et de leur douleur devant le décès de leur fille d'un an, Benedicta, comme par exemple celle d'Elvira Valdés à son fils Crescente dans laquelle elle écrit qu' « *à chaque instant je me souviens de Margarita qui a tant souffert à cause de la perte de l'enfant* »⁴⁹⁷, ou encore celle de Ricardo Larraín Bravo, beau-frère de Carlos del Campo, qui écrit à sa mère qu'elle « *aura été, comme toujours, l'épaule consolatrice de ces pauvres parents* »⁴⁹⁸. Parfois, le temps n'amenuise pas la douleur et Maria Flora Yañez, dont le grand frère était mort à l'âge de trois ans sans qu'elle l'ait connu et dont les parents conservaient un portrait dans leur chambre, n'eut jamais « *le courage de faire un geste ou de poser la moindre question car son seul nom, la seule évocation de l'enfant du portrait, même après tant d'années, était trop douloureuse* »⁴⁹⁹. Pour conserver auprès d'eux son souvenir, les parents de Maria Flora ont recours à un portrait, qui peut avoir été une peinture, ou plus probablement une photographique de leur enfant, vivant ou avant son enterrement. Ce dernier type de portrait mortuaire est appelé « angelito » et si cette pratique, largement diffusée dans toute l'Amérique hispanique, est avant tout une coutume populaire, elle n'est pas l'apanage des couches populaires⁵⁰⁰.

⁴⁹⁴ Blanca Subercaseaux Valdés, *Memorias, op.cit.*, p.7 (*"la enfermedad de Emiliana absorbía la atención y afectuosidad de mis padres"*).

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p.17 (*"no parecía quedar sino una escasa porción de cariño en comparación de lo que mi alma necesitaba"*).

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p.7.

⁴⁹⁷ Lettre d'Elvira Valdés de Errázuriz à Crescente Errázuriz, Rome, 10 octobre 1920, AN, AEU, vol.18, fs.209-212 (*"a cada momento me estoy acordando de Margarita que tanto ha sufrido con la desgracia de la niña"*).

⁴⁹⁸ Lettre de Ricardo Larraín Bravo à Bernarda Bravo de Larraín, Berne, 10 septembre 1920, Archives RLB, Université Diego Portales, Santiago (*"habrá sido, como siempre, el paño de lagrimas de esos pobres padres"*).

⁴⁹⁹ Maria Flora Yañez Bianchi, *Visiones de infancia*, Ed. Zig-Zag, Santiago, p.19-20 (*"el coraje de hacer ni el gesto ni la pregunta necesarios [de indagar], porque el solo nombre, la sola evocación del niño del retrato, aun después de tantos años, removía en la atmosfera demasiado dolor"*).

⁵⁰⁰ Sur les « angelitos », voir Luis Lima Vailati, "As fotografías de "anjos" no Brasil do século XIX", In *Anais do Museu Paulista: Historia e cultura material*, vol.14, n.2, São Paulo, 2006, p.51-71; Andrea Fernández,

Si l'enfant est l'objet d'un changement du « sentiment de l'enfance », passant de la condition d'être anonyme à celui d'objet affectif au tournant des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle⁵⁰¹, il n'en demeure pas moins que la famille devient aussi le siège d'un contrôle exacerbé sur les futurs membres de la société, ainsi que l'enjeu de politiques éducatives, conscientes ou non. Mais plus que les parents, dans le cas d'une famille d'un certain niveau socio-économique c'est le personnel domestique lié à l'enfance qui est le premier agent de la reproduction sociale, raison pour laquelle dès le XVIII^{ème} siècle émerge non seulement un discours, en grande partie médical, mais aussi une politique qui vise à moraliser et à contrôler cette domesticité, notamment en créant une alliance entre le médecin de famille et la mère, renforçant par là-même la qualité des soins qu'elle peut apporter à ses enfants. Cette valorisation sociale des femmes dans leur entourage familial a deux conséquences directes: réduire l'influence du personnel domestique sur l'éducation des enfants et mettre les domestiques sous surveillance⁵⁰². Ainsi, dès leur plus jeune âge, les enfants sont pris en charge par une nourrice (appelée « mama », « ama » ou « nodriza ») et par une bonne d'enfant (désignée par le terme de « cuidadora » ou « niñera »), chacune ayant un rôle spécifique: ainsi, la première est chargée exclusivement de l'allaitement, qui peut durer un an ou un an et demi, alors que la seconde veille sur les enfants au niveau matériel (hygiène, habillement, promenade, bonne tenue,...) dès leur naissance jusqu'à ce qu'ils entrent au collège ou passent aux mains d'un précepteur ou d'une institutrice (vers 7 ans), même si dans le cas des Errázuriz Valdés, les quatre aînés passent sous contrôle d'une institutrice en 1897, alors que l'aînée a six ans et le benjamin seulement deux⁵⁰³. La « mama » est donc unique pour chaque enfant puisque la naissance de son propre enfant doit coïncider avec celle de l'enfant qu'elle doit allaiter, ce qui l'amène à renoncer à l'allaitement du sien, alors que la « cuidadora » peut s'occuper de plusieurs enfants à la fois, voire même d'une fratrie dans son entier⁵⁰⁴. La nourrice est choisie

“La imagen de la muerte infantil en el siglo XIX”, In *Cuartas Jornadas sobre Imagen, Cultura y Tecnología*, Universidad Carlos III, Madrid, 2006, p.461-472; Ángel Cerutti y Alicia Martínez, “El “velorio de angelito”, manifestación de la religiosidad popular del Sur de Chile, trasplantada en el territorio del Neququén (1884-1930)”, In *Scripta Etnológica*, Buenos Aires, n.32, 2010, pp. 9-15.

⁵⁰¹ Philippe Ariès, *El niño y la vida familiar en el Antiguo Régimen*, Ed. Taurus, Madrid, 1987, p.178-187.

⁵⁰² Jacques Donzelot, *op.cit.*, p.21.

⁵⁰³ Notes biographiques de Maximiano Errázuriz Valdés. Archives de Carmen Errázuriz Edwards, Santiago, consultées en 2007: “*Estas distintas circunstancias habían bastado para mantenernos (...) bastante alejados de nuestros padres, pero aún más a ello el hecho de haber estado los cuatro, desde niños, bajo la férrea disciplina de institutrices inglesas. Yo tenía poco menos de dos años cuando llegó a la casa Miss Sofía Emery.*”

⁵⁰⁴ La nourrice d'Amalia Errázuriz s'appelle Viviana, mais elle partage sa bonne d'enfant, Bernarda, avec son petit frère Rafael (Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.5 et 19). La nourrice de Pedro Subercaseaux est une italienne, Angelica, qui lui apprend ses premiers mots en italien (Pedro Subercaseaux, *Memorias*, *op.cit.*, p.12). La bonne d'enfant d'Emiliana Subercaseaux s'appelle Maria Irarrázaval et il est très probable qu'elle ait été en charge de la seule Emiliana à cause de l'état de santé

pour son lait, et l'un des critères de choix correspond au bon état de ses dents⁵⁰⁵, mais une fois le bébé sevré, il n'est pas rare qu'elle reste dans la famille comme bonne d'enfant, voire qu'elle élève les enfants de la génération suivante⁵⁰⁶. Les liens affectifs tissés entre les enfants et leur nourrice ou leur bonne sont soulignés par la grande majorité des mémorialistes du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème}, qui mettent en avant le dévouement inconditionnel et la fidélité de ces femmes au service d'une famille dont elles finissent par faire partie, mourant souvent dans son sein. Ainsi, par exemple, Maria Aldasoro, auparavant au service d'une autre famille chilienne, les Lyon Sutil, est engagée par Amalia Errázuriz peu avant la naissance de sa fille Elizabeth (février 1899)⁵⁰⁷, partageant tous les voyages et les peines de la famille, notamment celle de la mort d'Amalia en 1930⁵⁰⁸, et habite toujours en 1950 avec celle qu'elle a aidé à élever⁵⁰⁹. De même, Julio Subercaseaux salue l'abnégation et l'amour d'Isabel Jara, surnommée Chabelita, qui arriva « *chez nous quand elle avait trente ans et qui y mourut presque nonagénaire; je n'ai jamais vu une affection comparable à celle qu'elle portait à mon frère Alfonso qu'elle avait élevé* »⁵¹⁰. Cependant, le fait de laisser une autre femme que la mère biologique allaiter et prendre soin du nouveau-né et du jeune enfant a des conséquences sur la mère, sur l'enfant et sur la nourrice. Dans le cas des deux premiers, il empêche la formation d'un lien affectif, qui se voit remplacer, dans le meilleur des cas, par un lien « maternel » entre enfant et nourrice (qui est d'ailleurs appelée « mama » elle aussi), ce qui peut éventuellement susciter une tension et une compétition entre la nourrice et la mère. Si la seconde est en effet détentrice de l'autorité parentale, il n'en reste pas moins que c'est la première qui jouit du contact permanent avec l'enfant. D'un autre côté, la nourrice peut très bien s'accommoder de sa nouvelle situation, tout comme elle peut développer une certaine rancœur envers l'enfant

de la petite fille (Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit, p.100). La bonne d'enfant de Juan et Elizabeth Subercaseaux est Maria Aldasoro.

⁵⁰⁵ Julio Subercaseaux, *Reminiscencias*, op.cit, p.18: "Supe (...) la forma cómo eligieron mi mama. Parecia era bonita, pero picada de viruela, dientes hermosos que era lo único que se exigía entonces a las amas para que tuvieran un buen caudal de leche."

⁵⁰⁶ Les nourrices ont été peu étudiées par l'historiographie française et absolument pas par l'historiographie chilienne. Un des rares ouvrages que l'on peut consulter est celui de Fanny Faÿ-Sallois, *Les nourrices à Paris au XIX^{ème} siècle*, Ed. Payo, Paris, 1980.

⁵⁰⁷ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.59.

⁵⁰⁸ Pedro Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.257: "En Barcelona hallé a mi padre inmovilizado por fuerte ataque de ciática, muy abatido y nervioso por mi tardanza en llegar. Por fortuna estaba allí la indispensable, incansable, irremplazable cuidadora de mis padres, María Aldasoro, quien por treinta años ya los había servido." Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años*, op.cit, p.286: "La fiel servidora de Amalia, siempre abnegada, siempre pronta, María Aldasoro, se hizo cargo del venerado cuerpo [de Amalia]".

⁵⁰⁹ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.60.

⁵¹⁰ Eduardo Balmaceda Valdés, *Un mundo que se fue*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1969, p.233 ("a nuestra casa en sus años treintaños y murió en ella casi nonagenaria; no he visto mayor cariño que el que ella profesaba a mi hermano Alfonso a quien había criado").

et sa famille : obligée, pour des raisons économiques, de « vendre » son lait, cette situation la force à se séparer de son propre enfant et de sa famille, parfois pour de très longues durées, voire pour toute la vie. Sans doute il existe la possibilité que l'enfant de la nourrice puisse faire partie de la maisonnée (il est alors le frère ou la sœur de lait d'un des enfants des maîtres de maison), mais ce cas de figure est très peu mentionné par les mémorialistes de l'élite chilienne. Il ne serait donc pas étonnant que toutes les nourrices n'aient pas fait preuve de l'abnégation décrite par les Errázuriz et que certaines d'entre elles aient adopté un comportement abusif envers les petits dont elles avaient la charge, avec des conséquences psychologiques non négligeables.

Mais le vrai apprentissage de la sociabilité et des règles de tenue dans le monde qui serait bientôt le leur commence avec l'arrivée de l'institutrice pour les filles ou du précepteur pour les garçons. Complètement séparés de leurs parents, qu'ils ne croisent dans leurs jeunes années que quelques minutes par jour ou à l'occasion de fêtes, les enfants dépendent entièrement de ces hommes et de ces femmes, qui peuvent tout autant être des substituts parentaux, aimés et respectés de leurs élèves, que des tyrans en puissance. Nous étudierons trois cas : celui d'Amalia et de son institutrice, Frances Young, celui des Subercaseaux Errázuriz et celui des Errázuriz Valdés. En 1870, Amalia part en Europe avec ses frères, son père et sa toute nouvelle belle-mère : de son séjour en Angleterre, elle va se souvenir de deux choses, les tenues de ses parents pour un bal à la cour et l'arrivée dans sa vie de Miss Frances Young. Après avoir reçu plusieurs candidates, Maximiano opte finalement pour Miss Young, « *la moins attrayante, parce que d'un certain âge et d'aspect sec et maladif* »⁵¹¹. Le choix, cependant, se révèle excellent: « *grande dame, très instruite et d'une grande intelligence, bonne surtout, et d'une piété éclairée* »⁵¹², elle sait se faire aimer et respecter de sa jeune élève, qui ne tarde pas à voir en elle « *une deuxième mère* »⁵¹³. Sachant s'adapter à Amalia, qui se décrit comme « *peu encline aux études, assez paresseuse et soupe au lait* »⁵¹⁴, Miss Young mélange « *les cours (...) faciles, les promenades instructives, les conversations amènes* »⁵¹⁵. Elle encourage chez son élève le goût pour les arts, secondée en cela par le père d'Amalia, notamment celui des arts plastiques grâce à des promenades historiques et des visites dans les musées en Europe, mais

⁵¹¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit, p.43 (“*la menos atrayente a la vista, porque era de cierta edad y de aspecto seco y enfermizo*”).

⁵¹² *Ibid.* (“*gran señora, mujer de alta cultura y notable inteligencia, buena, sobre todo, y de una piedad esclarecida*”).

⁵¹³ *Ibid.*

⁵¹⁴ *Ibid.*, p.21 (“*poco aficionada para los estudios, bastante perezosa y sumamente corta de genio*”).

⁵¹⁵ *Ibid.*, p.43 (“*las clases (...) livianas, los paseos instructivos, las conversaciones amenas*”).

aussi celui de la musique et de la danse⁵¹⁶, tout comme elle lui enseigne le français et l'anglais, développe son intérêt pour la lecture, veille à ce qu'elle remplisse ses obligations sociales, notamment celles des visites à sa famille, et se préoccupe de son éducation morale et religieuse. Ce dernier point est rétrospectivement le plus important pour Amalia, qui insiste sur le rôle de son institutrice car elle lui inspire dès son plus jeune âge le respect de la religion : ainsi, par exemple, lorsqu'au cours d'une messe dominicale, Amalia et Rafael se comportent mal et perturbent la cérémonie par leurs rires et leur manque d'attention, Miss Young leur fait des réprimandes, « *une des réprimandes qui ne s'oublie jamais* »⁵¹⁷. Plus tard, Miss Young commence à emmener tous les jours son élève à la messe et se préoccupe de lui trouver un directeur de conscience parmi les Jésuites, le Père José León. Et lorsque l'âme d'Amalia est suffisamment imprégnée de « *ferveur mystique* », Miss Young emploie la défense de communier comme moyen de punir la jeune fille, puisqu'il est exigé aux enfants « *une conduite vraiment irréprochable afin d'arriver à la Sainte Table* »⁵¹⁸. Elle lui enseigne aussi de manière pratique ce qu'est la charité chrétienne, l'emmenant avec elle visiter les plus défavorisés chez eux ou dans les hôpitaux⁵¹⁹. L'autre point sur lequel l'institutrice insiste beaucoup est celui de la propreté sur soi (toujours être bien propre et présentable) et celui de l'honneur. Il n'est pas question, par exemple, pour Amalia d'entamer un flirt avec un jeune homme (appelé au Chili « *pololeo* »⁵²⁰) puisque Miss Young lui a enseigné « *qu'une jeune fille ne devait montrer aucun penchant pour un jeune homme si ce n'était en pensant au mariage* »⁵²¹.

Pour leurs enfants, et tout particulièrement Blanca et Rosario, les Subercaseaux Errázuriz engagent à Paris, vers 1890, Mlle Blanche Le Bidan de Saint-Mars, une bretonne d'environ 30 ans descendante d'une famille noble appauvrie. Des enseignements de cette dernière, qui reste au service de la famille jusqu'en 1897 ou 1898, nous savons peu de choses, si ce n'est qu'elle doit apprendre à lire et à écrire en français pour le moins à Blanca, Rosario et León, ainsi que des rudiments de latin et une complète éducation religieuse. Sans doute les leçons qu'elle dispense à ses élèves sont-elles beaucoup plus complètes (calcul, histoire, géographie) mais nous ne disposons que de peu d'informations à ce propos. A propos de son

⁵¹⁶ “*Mi gusto entonces era estar a solas con Miss Young, ponerla al piano en el gran salón de la casa, y siguiendo el ritmo de la música que ella ejecutaba, dar vueltas en torno de la sala, danzando según mi fantasía*”, *Ibid.*, p.46.

⁵¹⁷ *Ibid.* (“*una de esas reprobaciones que no se olvidan jamás*”).

⁵¹⁸ *Ibid.*, p.59 (“*una conducta del todo irreprochable para llegar a la Santa Mesa*”).

⁵¹⁹ *Ibid.*, p.61.

⁵²⁰ “*Pololear*” peut se définir comme “*cortejar a una mujer por vía de entretenimiento, o por parte de la mujer, procediendo en la misma manera*”. Cf. José Toribio Medina, *Chilenismos. Apuntes lexicográficos*, Sociedad Imprenta y Litográfica Universo, Santiago, 1928. Il s'agit donc d'un terme qui fait référence à une relation relativement informelle.

⁵²¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.43 (“*que no debía una niña mostrar afecto a un joven si no era pensando en matrimonio*”).

caractère et de sa relation avec Blanca Subercaseaux, nous savons que cette dernière la décrit comme un « *esprit véhément, très fort, breton, impétueux, digne des pèlerinages en Terre Sainte* »⁵²² et que si elle est souvent « *dure et brusque* », « *exigeante et sévère* », il n'en demeure pas moins que Blanca lui est à la fois attachée et reconnaissante dans la mesure où « *durant mes onze premières années, je fus guidée par ses rails d'acier, d'acier noble, tout droit dirigés vers la vraie destination, qui est, pourrait-t-on dire, le bonheur total* »⁵²³. Durant leur séjour à Berlin (1897-1902), les Subercaseaux Errázuriz, même s'ils ont par ailleurs des professeurs externes pour leur enseigner l'allemand, le français et la danse, passent sous la direction d'une institutrice anglaise, Miss Bathiew, qui est remplacée entre 1902 et 1904 par une institutrice française, qu'ils appellent Madé Marie et qui est la sœur de l'institutrice des Larraín García Moreno, famille très amie des Subercaseaux. Nous savons peu de choses sur les enseignements et le caractère de ces deux femmes, si ce n'est qu'elles sont toutes deux décrites comme très pieuses⁵²⁴.

Au contraire des relations harmonieuses tissées entre Amalia et Miss Young et entre Blanca et Mlle Blanche, les Errázuriz Valdés ont moins de chance quant au choix de leur institutrice. En 1897, la famille accueille Miss Sofia Emery, qui s'occupe des quatre plus âgés (Rosario, Ana, Margarita et Maximiano) jusqu'en septembre 1901, puis de nouveau à partir de 1903. A partir de l'arrivée de l'institutrice, la séparation des enfants commence et ces derniers ne voient plus leurs parents que « *quelques instants dans la journée* »⁵²⁵. Cependant, Miss Emery, « *très sévère mais équilibrée et bonne* »⁵²⁶, est remplacée en 1901 par deux institutrices: Miss Violet Foster, une anglaise, et Fräulein Schwarzenberg, une autrichienne. Malheureusement, comme le dit Maximiano, « *le lot complet fut un désastre. (...) Fräulein Schwarzenberg était si cruelle et se portait si mal qu'en arrivant au Chili, nous dûmes la renvoyer. Je passai donc sous la tutelle de Miss Foster et je tombai de Charybde en Scylla. Miss Foster était d'un caractère très instable ; quand nous sortions nous promener elle était gaie et charmante avec nous, mais à la maison, au contraire, elle se laissait conduire par ses nerfs et nous fouettait et nous martyrisait de mille manières. Nous étions toujours effrayés ; nous n'osions pas nous plaindre parce que nos parents ne nous protégeaient pas, mais aussi par*

⁵²² Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.57 ("*espíritu vehemente, muy fuerte, bretón, lanzado, de las romerías a Tierra Santa*")

⁵²³ *Ibid.*, p.58 ("*mis once primeros años se enrielarón sobre sus rieles de acero, de acero noble, rectamente polarizado hacia la verdadera meta, que es como decir, hacia la felicidad total.*")

⁵²⁴ *Ibid.*, p.70, 75, 89, 138, 142 et 160.

⁵²⁵ Notes biographiques de Maximiano Errázuriz Valdés. Archives de Carmen Errázuriz Edwards, Santiago, consultées en 2007 ("*unos breves instantes al día*".)

⁵²⁶ *Ibid.* ("*muy severa pero pareja y buena*")

peur de représailles. C'était une angoisse de tous les jours et de toutes les heures »⁵²⁷. Nous voyons donc des enfants pris au piège de leur institutrice, une femme hystérique et instable, qui n'hésite pas à les battre. Face à cette situation, les enfants n'ont aucun recours, pas même celui de leurs parents, peu disposés à se mêler de ce qui se passe dans la salle d'étude et dont ils sont de toutes manières coupés, les moments dont ils disposent avec eux devant avoir été surveillés par l'institutrice. Intruse dans la famille, souvent intruse dans un pays étranger dont elle ne parle parfois pas la langue, d'un statut social indéfini, plus qu'une domestique de par son éducation, moins qu'une dame de par sa fonction, l'institutrice apparaît souvent comme une figure repoussoir qui cristallise la haine des enfants, insensibles au sacrifice économique que sa venue signifie parfois. Ainsi, lorsque Maria Flora Yañez décrète qu'elle refuse de communiquer avec sa nouvelle institutrice anglaise, Miss Emily Hutchinson, elle l'isole peu à peu dans une « *terrible forme de prison* »⁵²⁸ qui oblige ses parents à la renvoyer chez elle un an après son arrivée. Avec le recul des années, Maria Flora finit par ressentir de la pitié pour Miss Hutchinson qui, tout comme d'autres centaines d'anglaises, avait quitté son entourage quotidien « *vers des milieux et des climats hostiles* »⁵²⁹ et regretta son attitude envers elle.

Le comportement des enfants est peu à peu modelé sous la férule des institutrices et des précepteurs, mais aussi par les jeux. Vers 1865-1870, Amalia nous décrit les jouets que ramène son père de ses voyages en Europe et qui comprennent : pour les garçons, des animaux mécaniques (entre autres « *un canard qui se mettait à courir* »⁵³⁰) et des trains, qui font la joie des petits mais aussi des grands, puisque l'un d'entre eux « *termina chez les religieuses del Carmen Alto pour que les vieilles dames, qui n'avaient jamais vu un train, aient un jour de fête et de distraction, une heure de joie* »⁵³¹; pour Amalia, une poupée française et un service de vaisselle « *doré et émaillé dans une caisse de cuir recouverte de satin bleu* »⁵³². Comme nous le voyons, les jouets, matériel pédagogique de première importance dans la conception de l'éducation du XIX^{ème} siècle, sont divisés par sexe et doivent servir à la socialisation et au développement des enfants en leur apprenant, notamment, le rôle qu'ils

⁵²⁷ *Ibid.* ("el lote entero resultó pésimo. (...) Fräulein Schwarzenberg era tan cruel y de mala conducta que, junto con llegar a Chile, hubo que despacharla de vuelta. Así pasé a depender de Miss Foster y caí de la olla a la hoguera. Miss Foster era muy dispareja; a las horas de paseo era alegre con nosotros y encantadora, pero en la casa, en vez, se dejaba llevar por sus nervios y nos azotaba y martirizaba de mil formas. Pasábamos aterrorizados; no nos atrevíamos a quejarnos porque mis padres no nos amparaban y por temor a las represalias. Aquella era una angustia de cada día y cada hora.").

⁵²⁸ María Flora Yañez, *op.cit.*, p.29 ("terrible forma de prisión")

⁵²⁹ *Ibid.*, p.31 ("hacia ambientes e climas hostiles").

⁵³⁰ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.17 ("un pato que se lanzaba a correr").

⁵³¹ *Ibid.*, p.18 ("fue pronto a dar a las monjas del Carmen Alto para que las viejas religiosas, que nunca habían visto un tren, tuvieran en algún día de fiesta y de solaz, una hora de regocijo").

⁵³² *Ibid.*, p.17 ("dorado y adornado de esmalte en caja de rico cuero y forrado de raso celeste").

auraient à jouer plus tard. Ainsi, les jouets destinés aux garçons (soldats de plomb, armes de taille réduite, trains, bateaux, etc.) doivent les habituer à leur rôle de guerrier et d'entrepreneur / ingénieur, alors que ceux des filles (poupée, maison de poupée, vaisselle) ont pour objectif de les conforter dans l'espace domestique et de les habituer à leur futur rôle d'épouse et de mère. Véritable dame en miniature, la poupée reçue par Amalia est luxueuse, avec un « *corps (...) de chiffon de couleur chair* », une « *figure de porcelaine blanche et rose* », des « *yeux de cristal bleu* », des « *vrais cheveux blonds* »⁵³³. Appelée Pelagia en honneur à Pelagia Errázuriz Valdivieso, dont elle a les tresses, la poupée arrive avec un trousseau complet dans une mallette qui comprend des dessous en dentelle de Valenciennes, robes de mousseline, soie et laine, chapeaux, nécessaire pour la peigner et bijoux⁵³⁴. Comme cette poupée est plus un objet de luxe qu'un vrai jouet, elle reste bientôt dans sa malle et Amalia ne peut plus jouer avec elle qu'à certaines occasions, ce qui assure la pérennité de l'objet⁵³⁵. Quant aux poupées de Blanca Subercaseaux, réceptacle « *dans lequel les petites filles du monde entier concentrent le réveil de leur instinct maternel* »⁵³⁶, elles servent aussi de cible à ses frères Pedro et Luis, qui « *s'acharnaient (...) contre ces simulacres de porcelaine et de paille, yeux de verre et cheveux d'étaupe* »⁵³⁷, à tel point qu'ils utilisent la poupée préférée de Blanca comme projectile et la jettent du troisième étage.

Les jouets et les jeux non seulement sont adaptés au sexe de l'enfant, mais aussi à son âge. Ainsi, si les plus petits ont des jouets de chiffon et des balles, parfois des petits chevaux, comme le montrent certaines photographies, les plus grands possèdent des chevaux à bascule ou des animaux à roulettes qu'ils peuvent trainer derrière eux, des cerceaux, des quilles, puis des jouets plus complexes, à assembler ou mécaniques⁵³⁸.

⁵³³ *Ibid.*, p.18 ("*corps "cuerpo (...) de badana y color carne", "cara de porcelana blanca y rosada", "ojos de cristal celeste", "cabello rubio verdadero"*).

⁵³⁴ Sur les poupées, voir *Histoire de la poupée*, exposition présentée au Musée Roybet-Fould, Courbevoie, 1973-1974 et Barbara Spadaccini-Day, « La poupée de mode, miroir d'une époque », In *Sous l'empire des crinolines*, exposition présentée au Musée Galliera, Paris, novembre 2008 – avril 2009, p.70-75.

⁵³⁵ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.17-19. Cette même idée de la préciosité des jouets est exprimée par la princesse Marie Bonaparte, cité par Egle Becchi, « Le XIX^{ème} siècle », In *Histoire de l'enfance en Occident, tome 2, Du XVIII^{ème} siècle à nos jours*, Ed. Seuil, coll. Points Histoire, Paris, 1998, p. 171.

⁵³⁶ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, *op.cit.*, p.27-28 ("*en que ponen las niñas del mundo entero los íntimos despertares de su instinto materno*")

⁵³⁷ *Ibid.* ("*se encarnizaban (...) con esos simulacros de porcelana y de paja, ojos de vidrio y pelo de estopa*").

⁵³⁸ Sur les jouets au Chili, voir Jorge Rojas F., "Juegos y alegrías infantiles", In Sagredo Rafael et Gazmuri Cristián (sous la direction de), *Historia de la vida privada en Chile. El Chile moderno de 1840 a 1925*, Ed. Taurus, Santiago, 2006, p.348-388.

Certaines photographies des Errázuriz laissent apercevoir quelques exemples de jouets, tel que le cheval de bois que tient entre ses mains Blanca Subercaseaux et le petit bateau posé sur une table à ses côtés. Un autre exemple est le puzzle de cubes en bois, avec ses six faces correspondant chacune à une image, avec lequel joue Margarita Errázuriz en 1901 (la petite fille a eu un accident dans le pensionnat où elle se trouve avec ses sœurs, ce qui explique le bras en bandoulière). Ces jeux d'intérieur et solitaires s'opposent aux jeux d'extérieur et en groupe, qui développent la sociabilité de l'enfant et, dans ce cas, renforcent les liens entre cousins. Ainsi, sur une photo prise à Panquehue en 1901, les Errázuriz Valdés et les Errázuriz Vergara partagent une ronde où filles et garçons de divers âges se mélangent. En d'autres occasions, comme celle de la réunion entre les Subercaseaux Errázuriz et les Errázuriz Vergara, les cousins mettent en scène de « *longues histoires, aventures, naufrages, bandits* » ou bien encore de « *grands jeux dans lesquels semblent se jouer la vie entière, l'âme entière et le cœur entier* », à tel point que Blanca Subercaseaux en sort parfois épuisée de « *fatigue physique et d'émotion* ». En d'autres occasions, lorsque les jeux deviennent plus violents, notamment lorsqu'ils simulent des activités belliqueuses, les enfants peuvent être tellement excités qu'ils finissent par en pleurer et c'est ainsi que Blanca et son cousin Guillermo Errázuriz Vergara rentrent une fois chez eux en sanglotant, « *comme sanglotent les enfants à la fin de leurs crises de peine, avec des explosions de rire entre les derniers sanglots* »⁵³⁹.

Plus tard, durant l'adolescence, les enfants continuent à jouer avec leurs frères et sœurs cadets. Par exemple, lorsque les Subercaseaux se réinstallent au Chili en 1903, la fratrie partage encore des activités ludiques, bien que les âges aient varié entre 3 et 23 ans, que ce soit le jeu de quilles, les billes (auxquelles ils jouent avec leur mère), ou bien encore ramer sur le lac de leur demeure et organiser des combats navals ou équestres sous la direction de leur frère aîné, Pedro⁵⁴⁰. Peu à peu, ils incorporent à leurs activités des jeux plus calmes, ceux dits « de



Blanca Subercaseaux, Paris, c.1890.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.



Margarita Errázuriz, 1901.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.



Ronde à Panquehue, avril 1900.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.



Les Errázuriz Valdés, Rome, 1908.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

⁵³⁹ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.55 (“*como sollozan al fin de sus crisis de pena los niños, con explosiones de risas entre los últimos sollozos*”).

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p.160-162.

société », tels que les dames, les échecs ou bien encore les jeux de cartes, notamment le poker auquel les Errázuriz Valdés jouent en Italie. Avec ces activités s'achève la transition de l'enfance à l'âge adulte puisque les générations se rejoignent dans une même instance de sociabilité.

Toutes les activités enfantines ne sont cependant pas soumises à un strict contrôle et les enfants trouvent souvent une occasion de défier l'autorité de leurs gardiens ou de leurs parents. Ainsi, Ramón Subercaseaux décrit dans ses Mémoires les nombreuses espiègleries de ses frères aînés, qui « *faisaient parler d'eux non seulement dans le quartier, mais dans toute la ville* »⁵⁴¹, parmi lesquelles on peut citer des invitations à un bal imaginaire ou le vol des mets délicats d'un autre bal, réel cette fois-ci. Ramón ne signale pas comment réagissent leurs parents face à ces plaisanteries, qui ne sont pas toujours bien reçues, et sans doute y a-t-il eu de sévères remontrances mais nous ignorons s'il y a eu un châtiment, corporel ou non. Dans le cas des enfants de Ramón et Amalia, selon Blanca, leur période de plus grande activité dissidente correspondit à leur séjour à Berlin (1897-1902), où leur confrontation avec la gravité allemande provoque une réaction contraire. Ainsi, par exemple, lors d'un voyage de retour à Berlin, les enfants commencent à crier dans tout le train « Berlin ! Berlin ! Aussteigen ! » (Berlin ! Berlin ! Descendre !) alors qu'ils n'étaient pas encore arrivés dans la capitale, ce qui provoque une confusion chez plusieurs passagers, qui descendent effectivement du train et doivent attendre le suivant pour continuer leur voyage. Cependant, les Subercaseaux Errázuriz ne sont jamais punis par leurs parents qui semblent avoir compris que « *ces défoulements étaient nécessaires* ». Leur mère essaye de se montrer sévère, mais un sourire en coin leur montre qu'elle est plus amusée que fâchée ; quant à leur père, il aurait été mal venu qu'il se montre mécontent au vu de ses propres méfaits d'enfant⁵⁴². Il existe donc un certain espace de liberté pour les enfants, dans lequel ils peuvent agir de manière plus spontanée, même si en fin de compte le maître mot de la relation entre enfants et parents est « obéissance ». C'est ainsi que Blanca Subercaseaux signale que « *la coutume de faire valoir ses propres désirs n'existait pas chez nous. Cela ne nous serait même pas venu à l'esprit. On obéissait en silence et c'était suffisant* »⁵⁴³.

⁵⁴¹ Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.2-3 (« *daban de hablar no sólo en el barrio sino en toda la ciudad* »).

⁵⁴² Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.131-132.

⁵⁴³ *Ibid.*, p.115 (« *eso de hacer valer deseos no se usaba entre nosotros. Ni se nos ocurría hacerlo. Se obedecía callado y bastaba* »).

En plus des jeux et des jouets, le vêtement est un autre élément de la culture matérielle et symbolique de l'enfance⁵⁴⁴. Se différenciant du vêtement adulte au cours du XIX^{ème} siècle, il acquiert une forme particulière, s'émancipe des « conceptions contraignantes et orthopédiques qui avaient marqué leur éducation »⁵⁴⁵ et s'adapte aux besoins des enfants. Par ailleurs, le passage d'un type de vêtement à un autre est le symbole d'un changement de statut de l'enfant et de son entrée dans une nouvelle étape de sa vie : âge de raison, adolescence puis présentation en société. Les portraits et les photographies nous permettent de suivre l'évolution de ces vêtements, ainsi que de comparer les générations. Jusqu'à quatre ou cinq ans, il n'existe aucune différenciation sexuelle entre filles et garçons, qui portent tous une robe, parfois accompagnée de mitaines et même d'un ras-du-cou, comme le montre le portrait de Guillermo Errázuriz Urmeneta (c.1860). Sur ce même portrait, nous voyons que le petit garçon porte aussi une culotte blanche, des bas et des chaussures noires. Vers cinq ans, les petits garçons commencent à porter une culotte courte pour leur tenue quotidienne, parfois avec une blouse accompagnant leur uniforme d'écolier, ou encore le « costume marin », espèce d'uniforme bourgeois d'usage en Europe entre la fin du XVIII^{ème} siècle et 1930⁵⁴⁶, tel qu'il apparaît sur le portrait de Maximiano Errázuriz Huici. Événement important qui signifie la fin de la première enfance et l'entrée dans l'âge de raison, il peut être marqué par la prise d'une photographie, comme dans le cas de Maximiano Errázuriz Valdés en février 1900. Ces pantalons courts sont portés avec des chaussettes hautes ou courtes selon la saison et avec une chemise et une veste jusque vers 15 ans. Ainsi, Crescente Errázuriz Valdés, né en 1898, porte des culottes courtes en 1912 mais un pantalon long l'année suivante.



Guillermo Errázuriz Urmeneta, c.1860.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.



Maximiano Errázuriz Huici, c.1890.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.



Crescente Errázuriz Valdés, 1912.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

⁵⁴⁴ Sur le costume infantile durant le XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle, voir *La mode et l'enfant, 1780-2000*, exposition au Musée Galliera, 2001 ainsi que quelques ouvrages anglo-saxons : Elizabeth Ewing, *History of children's costume*, Batsford, Londres, 1977 ; P. Cunnington et A. Buck, *Children's costume in England from the fourteenth to the end of the nineteenth century*, Barnes and Nobles, New-York, 1965.

⁵⁴⁵ Egle Becchi, « Le XIX^{ème} siècle », *op.cit.*, p.173.

⁵⁴⁶ *Ibid.*

La mode féminine suit un modèle similaire : à mesure que la petite fille prend de l'âge, la longueur de sa jupe ou de sa robe s'allonge pour atteindre celle de sa mère, ce qui se produit plus ou moins en même temps que leur présentation en société, vers 15 ou 16 ans. Ainsi, de la robe courte blanche avec des petites chaussures noires ou des bottines, la petite fille vers cinq ans passe à la robe courte avec ses cheveux lâchés (comme sur le portrait de Maria Errázuriz Valdés, 1910) pour arriver à la robe longue et aux cheveux relevés vers quinze ans.

A ces vêtements quotidiens s'ajoutent les vêtements pour les occasions spéciales, telles que communion, fête et fête costumée, qui s'apparentent à ceux des adultes, tout particulièrement dans le cas de la première communion qui, célébrée entre 10 et 12 ans, préfigure l'entrée de l'enfant dans la vie adulte, aussi les petites filles et les petits garçons sont-ils habillés d'une robe blanche longue ou d'un costume noir pour l'occasion. De la même manière, les fêtes déguisées sont autant d'occasions de porter des costumes d'adulte, tant dans les coupes que dans le choix des personnages représentés. Ainsi, Amalia Errázuriz Urmeneta apparaît déguisée en paysanne italienne sur un portrait de 1870. En dernier lieu, avec le développement de la pédagogie sportive, l'arsenal des enfants se complète de tenues pour monter à cheval et, plus tard dans le siècle, pour aller au bord de la mer. C'est ainsi que les photographies des étés des Errázuriz Valdés, passés à Viareggio en Italie, nous permettent d'observer les costumes de bains, qui couvrent tout le corps jusqu'aux genoux, et qui doivent être couverts par un peignoir lorsque les enfants sont sur la plage et non dans l'eau.

A part le jeu, une autre instance de formation des enfants et de reproduction sociale est l'organisation de la sociabilité enfantine, calquée dans une très large mesure sur celle des adultes. Lors de ces réunions, situées généralement dans l'après-midi, une famille reçoit un petit groupe d'enfants en compagnie de leurs mères, souvent à l'occasion d'un anniversaire ou d'une première communion. Afin d'analyser les objectifs de ces fêtes, nous prendrons deux exemples de réunions enfantines : celle organisée par Luis Barros Borgoño, Juge de la Cour Suprême, pour son fils unique en septembre 1887, à laquelle assistent 35 personnes (dont 21



María Errázuriz Valdés, 1910.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.



Amalia Errázuriz Urmeneta, Paris, 1870.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

enfants)⁵⁴⁷ ; celle de Luisa Concha Cazotte, en l'honneur de sa première communion célébrée en septembre 1912, pour laquelle elle invite ses amies dans le palais Concha Cazotte. L'étude de ces réunions peut servir deux buts : connaître la composition du réseau de sociabilité enfantine d'une famille ; analyser le discours autour de ces réunions.

En ce qui concerne la liste des invités, enfants et adultes, venus à la fête de Luis Barros, elle permet de reconstituer les alliances de la famille, réduites essentiellement au cercle familial dans ce cas, puisque des 35 assistants, seuls 10 n'en font pas partie, ce qui indique qu'en premier lieu, les fêtes d'enfants réunissent la famille et permettent à l'enfant d'être en contact avec ses cousins aux 1^{er} et 2^{ème} degrés. En deuxième lieu, le discours autour de ces fêtes reflète la préoccupation des parents d'introduire leurs enfants dans le monde dans lequel ils devraient évoluer durant leur vie adulte. Ainsi, lors de la fête de Luisa, qualifiée de « *joueuse et turbulente* », la quasi jeune fille fait les honneurs de la maison à la place de sa mère, offrant à ses invitées bonbons et divertissements. Les petites filles, toutes vêtues de blanc, terminent leur après-midi par une photographie de groupe prise sur les escaliers du palais⁵⁴⁸. Il est donc clair que leurs parents attendent de Luisa et de ses invitées qu'elles se comportent en futures dames et en futures maîtresses de maison. Ainsi, ces enfants qui évoluent et dansent sous les yeux de leurs mères font l'apprentissage du monde dans lequel ils sont nés, tout en en manifestant la pérennité. Ces articles traduisent donc une volonté de préparer les enfants à évoluer en société, notant que « *le plus amusant est que tous ces petits hommes en miniature ne riaient pas au début, non, ils étaient pénétrés de l'importance de leur rôle* »⁵⁴⁹. La reproduction de la sociabilité adulte passe aussi par la danse, enseignée aux enfants par des maîtres et pratiquée lors de ces réunions, comme par exemple chez les Borgoño, où sont dansés des quadrilles qui, s'ils ne furent pas « *conformes aux règles, n'en furent pas moins amusants* »⁵⁵⁰. Selon Anne Martin-Fugier, ces danses s'inscrivent dans une double relation : une relation avec le futur puisque se préparent les mariages endogamiques entre des enfants qui se fréquentent depuis leur prime jeunesse et finissent par se marier entre eux ; une relation avec le passé puisque grâce aux costumes et aux reconstitutions historiques, ils tissent des liens avec le passé et les traditions de la Cour sous l'Ancien

⁵⁴⁷ "Una matinée de niños", In *La Libertad Electoral*, Santiago, 12 septembre 1887, p.3.

⁵⁴⁸ "Fiesta infantil", In *Revista Zig-Zag*, Santiago, n.22, 24 septembre 1905.

⁵⁴⁹ "Una matinée de niños", In *La Libertad Electoral*, Santiago, 12 septembre 1887, p.3 (*lo más célebre es que todos esos hombres prematuros no se reían al principio, no, estaban plenamente posesionados de la importancia de su papel*).

⁵⁵⁰ "Una matinée de niños", In *La Libertad Electoral*, Santiago, 12 septembre 1887, p.3 (*"muy conforme a las reglas por cierto, fueron por eso mismo más divertidas"*).

Régime⁵⁵¹. Cependant, dans le cas chilien, il est nécessaire d'en réduire la portée puisque ces bals n'aident pas les enfants à s'inscrire dans leur propre passé historique national, mais plutôt, comme nous l'indique l'étude des déguisements, dans le passé européen. De fait, lors de la fête des Barros, un seul d'entre eux fait référence au Chili, le « drapeau chilien », les autres constituant une référence explicite à une culture étrangère (par exemple, "Hernani", "Duc de Nevers", "Napolitain", "Arlequin", "Colonel français", "Figaro", "Incroyable").

Les matinées d'enfants ne sont cependant pas du goût de tout le monde. Ainsi, Luis Orrego Luco, allié à la famille Barros Borgoño grâce au mariage de son frère Agustín avec Martina Barros, écrit un article résolument ironique sur le sujet en 1902⁵⁵². Il y raconte comment son fils de six ans, « *l'orgueil de la maison, le bonheur des tantes et le désespoir des visiteurs* »⁵⁵³, veut avoir une matinée parce qu'il en a entendu parler par une amie de sa mère, laquelle, par ailleurs, encourage l'enfant parce qu'elle « *voyait imprimée dans les journaux la liste des assistants* »⁵⁵⁴. Après quelques « *pleurs, récriminations, jérémiades* »⁵⁵⁵, Luis Orrego cède. Les invitations sont lancées, laissant de côté « *parents pauvres et amis de moindres ressources* »⁵⁵⁶. Le jour de la fête arrive : les petits invités envahissent la maison, accompagnés par deux ou trois des mères et servis par une douzaine de domestiques. Après une silencieuse évaluation des uns et des autres, « *les petites filles les mieux habillées se réunirent entre elles, regardant les autres avec dédain* »⁵⁵⁷ tandis que les garçons se mettaient à courir dans tous les sens. Quant au roi de la fête, il ne passe pas un agréable moment parce que « *sa maman lui avait appris un discours (...) et le malheureux le répétait pour ne pas l'oublier* »⁵⁵⁸, ce qui l'empêche pas d'oublier le dit discours au moment de le réciter. Les choses dégénèrent complètement quand la table est servie et que se crée un chaos de cris et de bousculade, que les enfants se salissent et qu'ils brisent un grand vase chinois, cadeau de mariage des maîtres de maison. Sans aucun doute, les résultats de la fête ne sont pas à la hauteur des espérances : dettes, indigestion de l'enfant, colère des parents dont les enfants n'ont pas été invités. Et tout

⁵⁵¹ Martin-Fugier Anne, *La vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Ed. Seuil, Coll. Points, Paris, 1990, p.128-129.

⁵⁵² Cet article, publié anonymement dans le journal « El Ferrocarril » le 22 octobre 1902, a été ensuite publié dans un recueil de textes de Luis Orrego Luco, *De la vida que pasa...*, Imprenta Universitaria, Santiago, 1973, p.69-78, ce qui a permis son attribution.

⁵⁵³ Ibid. p. 70-71 ("*el orgullo de la casa, la felicidad de las tías y la desesperación de los visitantes*").

⁵⁵⁴ Ibid. p. 72 ("*veía impresa en los diarios la lista de asistentes*").

⁵⁵⁵ Ibid. p. 73 ("*llantos, recriminaciones, discursos*").

⁵⁵⁶ Ibid. ("*parientes pobres y amigos de escaso recurso*").

⁵⁵⁷ Ibid. p.74 ("*las niñas mejor vestidas se juntaron en grupo, mirando a las otras con el mayor desdén*").

⁵⁵⁸ Ibid. ("*su mamá le había enseñado un discurso de memoria (...) y el infeliz lo repasaba para que no se le olvidara*").

cela pour « *participer de ces fêtes ridicules, qui servent seulement à promouvoir la vanité, organisent des castes depuis l'enfance et montrent le mauvais exemple aux enfants* » ?⁵⁵⁹

La critique est dure: une matinée d'enfants se résume à une perte de temps et d'argent, à la reproduction d'un système social fondé sur les apparences et au renforcement de la vanité des parents. Ainsi, ce genre de divertissement, qui peut apparaître, à première vue, comme très innocent, devient pernicieux dans la mesure où il n'enseigne pas aux enfants à se comporter en société et ne les introduit pas dans leur monde, Il leur enseigne plutôt à juger leurs pairs et à discriminer certains d'entre eux en fonction de leur niveau socio-économique. Luis Orrego propose donc de revenir aux jeux plus sains de sa propre enfance, comme le cerf-volant ou la poupée. Cependant, il semble aussi insinuer que ce type d'instance de sociabilité n'existait pas durant son enfance (il est né en 1866), ce qui est inexact, et sans doute dut-il assister à quelques-unes de ces réunions accompagné de sa mère, Rosalia Luco de Orrego, que nous voyons présente en 1887 à la fête des Barros Borgoño. Il est cependant possible que le but de ces réunions ait changé durant ce laps de temps et que ces dernières soient devenues de plus en plus ostentatoires.

Il est en revanche difficile de définir la position des Errázuriz sur ces réunions pour enfants. Sans doute, cette sociabilité est beaucoup plus propre à la génération des enfants des Errázuriz Urmeneta qu'à celle de ces derniers (Amalia ne fait aucune référence à un type de sociabilité enfantine autre que la famille et l'école), mais il est aussi très probable que leurs convictions religieuses les en aient tenus éloignés. Ainsi, par exemple, Amalia refuse de participer avec sa fille à un événement parce que son nom « *se prête mal aux mondanités* » et qu'elle est « *ennemie de cet esprit festif qui nous envahit, qui prend la jeunesse et bouleverse les personnes matures, tout en nous entraînant vers la mondanité et le paganisme* »⁵⁶⁰. Pleine de principes contre la vie mondaine à outrance, il est donc très probable qu'elle en ait tenu ses enfants le plus éloigné possible, limitant leurs instances de sociabilité à leurs cousins.

⁵⁵⁹ Ibid. p.77 ("*participar de unas fiestas ridículas, que sólo sirven para fomentar la vanidad, organizando casta desde la infancia y enseñando mal a los niños*")

⁵⁶⁰ Lettre d'Amalia Errázuriz à une amie inconnue, c.1904, transcrite partiellement dans Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.203 ("*va tan mal cuando se trata de una fiesta mundana*" et qu'elle est "*enemiga de ese espíritu de diversión que nos invade y toma a la juventud y trastorna a la gente madura llevándonos a la mundanidad y paganismo*").

2- EDUCATION SCOLAIRE.

L'éducation scolaire est un thème important de l'enfance puisque les parents choisissent un modèle pédagogique parmi d'autres, parfois par tradition, parfois par innovation. Cette éducation, qui va déterminer en grande partie le futur comportement de l'individu, est différente avant tout selon le sexe de l'enfant puis selon son âge et la génération étudiée.

Dans le cas des filles, leur éducation se divise en deux phases, le collège et l'institutrice à demeure, qui couvre toute l'époque allant d'environ 6 ans à leur présentation en société, parfois même jusqu'à leur mariage. Ainsi Amalia Errázuriz Urmeneta va d'abord en tant qu'externe au collège de la française Léontine Herbage, où elle apprend à lire et à écrire⁵⁶¹. Par la suite, en 1868, Rosario Valdivieso décide, sur les conseils de personnes de confiance, d'inscrire sa petite-fille dans le collège du Sacré-Cœur (Sagrado Corazón), où Amalia entre dans la 5^{ème} classe et où elle reste jusqu'en 1871, date à laquelle elle part pour l'Europe avec son père⁵⁶². Nous savons que ce dernier lui choisit dès son arrivée en Europe une institutrice, Miss Frances Young, qui accompagne Amalia jusqu'à son mariage en 1879.

A la génération suivante, les jeunes Errázuriz Valdés, Errázuriz Vergara, Errázuriz Huici et Subercaseaux Errázuriz suivent un cursus plus ou moins similaire, passant tout d'abord entre les mains d'une institutrice pour être ensuite placées en internat. Ainsi, les trois aînées des Errázuriz Valdés étudient tout d'abord sous la férule de Miss Emery (1897-1900), puis dans un collège à Londres (1900), un couvent à Hohenhonnef en Allemagne (mai à septembre 1901), de nouveau sous la férule d'une institutrice au Chili (Miss Foster, octobre 1901 à 1903), et à partir de 1907, date de leur installation à Rome, au couvent de la Trinitá dei Monti, en tant qu'internes. Quant à leur cadette, Mary, elle étudie avec Miss Emery (1907), puis au collège de la Trinitá dei Monti (septembre 1908-juillet 1911) et dans celui de Stella Viae (octobre 1911-mai 1912). De santé délicate, elle sort à 14 ans du collège pour étudier à la maison.

Les Subercaseaux Errázuriz bénéficient aussi d'une éducation au collège de la Trinitá dei Monti à Rome (Rosario et Maria entre novembre 1900 et juin 1901, Elizabeth en 1908⁵⁶³), comme externe du collège du Sacré-Cœur (Maria, 1906⁵⁶⁴) ou bien avec leur institutrice à demeure (Miss Bathew, Berlin, 1897-1902), dont l'enseignement est complété par la venue de

⁵⁶¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.20: "Se creyó llegada la hora del silabario y se pensó en mandarme en el colegio. (...) Se me matriculó en el colegio de Leontina Herbage, situado en la calle Agustinas".

⁵⁶² *Ibid.*, p.22-30.

⁵⁶³ *Ibid.*, p.110 et 127; Amalia Errázuriz, *Roma del Alma, op.cit.*, p.67-73.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p.116.

professeurs de français, allemand et anglais, ainsi que par des cours de danse et de catéchisme⁵⁶⁵.

A propos de l'éducation des Errázuriz Huici et des Errázuriz Vergara, nous avons moins d'éléments à notre disposition, même si nous savons qu'en 1907, Maria Errázuriz H. et ses cousines Amalia et Blanca Errázuriz V. sont éduquées dans le collège du Sacré Cœur de Roehampton à Londres⁵⁶⁶.

Il s'agit donc d'un modèle d'études similaire pour les filles entre 1865 et 1915, date approximative à laquelle les jeunes filles de la 2^{ème} génération sont toutes éduquées, même si la direction des études évolue progressivement de l'institutrice vers le collège. Le passage par le collège reste cependant pour les jeunes filles de l'élite une modalité semi-formelle puisqu'il ne débouche pas encore, comme ce sera le cas pour la génération suivante, sur un diplôme et sur l'entrée à l'université. Avant cette date, les femmes ne sont pas exclues du système scolaire puisque, de fait, leur présence dans le premier cycle augmente notablement dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Elles le sont par contre du lycée public et de l'université, qui sont vus comme des instances de formation des citoyens. Or les femmes n'ont encore aucun droit politique, et si leur éducation est importante parce qu'elles forment les futurs citoyens, celle-ci relève, dans la conception de l'époque, de collèges privés. Cette situation commence à changer en 1877, lorsque le Ministre de l'Education Miguel Luis Amunátegui signe un décret qui autorise l'entrée des femmes à l'université, suscitant un vif débat entre le secteur catholique, fermement opposé à la mesure car il souhaite cantonner la femme à la sphère domestique, et le secteur libéral, qui défend l'élévation du niveau intellectuel de la femme afin qu'elle puisse former correctement les futurs citoyens, c'est-à-dire qu'elle accomplisse son rôle de « mère institutrice ». Le succès des lycées féminins (le premier lycée public se crée en 1895 et il en existe déjà 31 sur le territoire national en 1908, augmentant le nombre d'élèves de 110 à plus de 5600) démontre la forte demande qui existe dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, en particulier dans les secteurs de l'élite, dont les filles sont les premières bénéficiaires des nouveaux lycées, avec une croissante intégration des couches moyennes, même s'il n'existe aucune étude qui permette de définir le profil sociologique des élèves des lycées publics. Par contre, l'entrée à l'université est plus lente, même si en 1914, les femmes représentent déjà 14% des inscriptions à l'Université du Chili, sans que nous sachions cependant quel est le profil de ces étudiantes⁵⁶⁷.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p.110.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p.120-121.

⁵⁶⁷ Sur l'éducation des femmes et le développement des lycées publics, voir Serrano Sol, Ponce de León Macarena et Rengifo Francisca (ed.), *Historia de la educación en Chile (1880-2010)*, tome II La educación nacional (1880-1930), Ed. Taurus, Santiago, 2012, p.377-407.

A partir de la création des lycées publics féminins, l'éducation se polarise entre un secteur laïc, qui opte pour ces nouveaux établissements, et un secteur catholique, qui continue à s'éduquer dans les collèges religieux privés. C'est le cas des Errázuriz, qui démontrent un fort attachement au modèle du Sacré Cœur : ainsi, Amalia Errázuriz Urmeneta et plusieurs de ses belles-sœurs (Elvira Valdés Ortúzar, les Subercaseaux Vicuña⁵⁶⁸), ainsi que toutes les branches de la seconde génération passent par les collèges du Sacré Cœur, à Santiago (Colegio de la Maestranza o del Sagrado Corazón), à Rome (Trinitá dei Monti) et à Londres (Sacred Heart of Roehampton), ce qui donne une grande cohérence à l'éducation reçue par les Errázuriz. Ce qui peut donc avoir été une nouveauté pour la génération d'Amalia (le collège de Santiago a été inauguré en 1860 et rompt avec la tradition d'éducation limitée des femmes) semble déjà une tradition pour la génération suivante.

Mais quelles sont les caractéristiques de l'éducation des religieuses du Sacré Cœur ? Appelées à remplir un vide laissé par l'Etat en ce qui concerne l'éducation féminine, les religieuses françaises qui débarquent au Chili pour fonder le couvent et le collège ont pour principal objectif de s'occuper « *de l'éducation des élites, en leur donnant pour base la religion et les sciences modernes, en conformité avec le progrès et l'influence européenne* »⁵⁶⁹, c'est-à-dire « *faire de ses élèves des femmes de foi qui aient un rôle important depuis leur foyer* »⁵⁷⁰, capables d'éduquer à leur tour leurs enfants et d'en faire de bons catholiques et de bons citoyens. A partir d'une formation pédagogique jésuitique, les religieuses au Chili s'attèlent à la tâche de discipliner les jeunes filles de l'élite, les intéresser au travail, élever leur niveau intellectuel et développer en elles une nouvelle dévotion, celle du Sacré Cœur de Jésus. Divisées en six classes, les élèves sont toutes internes et soumises à une discipline stricte et un emploi du temps qui leur laisse peu de temps pour elles-mêmes. Quant au programme, fondé sur « *la compréhension plus que sur la mémorisation* »⁵⁷¹, il comprend des classes de lecture en français et en espagnol, d'histoire religieuse, de grammaire et littérature, d'orthographe, d'histoire et géographie (notamment locale), de mathématiques, de mythologie, de sciences (notions de théologie, jurisprudence, médecine, botanique et histoire naturelle durant les deux

⁵⁶⁸ Ramón Subercaseaux Vicuña, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.45: "*De la chacra al colegio del Sagrado Corazón en la calle Santa Rosa, donde estaban recogidas mis hermanas menores desde el fin del verano, había solo un camino de un cuarto hora de carruaje.*"

⁵⁶⁹ Lettre de la Mère Anne du Roussier à la Mère Sophie Barat, En *Vida de la Reverenda Madre Anna du Roussier*, cité par Alexandrine de la Taille, *La sociedad del Sagrado Corazón y la escolarización femenina en Chile en el siglo XIX. Ana du Roussier y la novedad del modelo de "educación a la francesa"*, Thèse de Doctorat en Histoire, Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2007, p.252 (« *de la educación de las clases altas, dándoles por base la religión y las ciencias modernas, conforme al progreso y al influjo europeo* »).

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p.264 (« *hacer de sus alumnas mujeres de fe que tuvieran un papel relevante desde el hogar* »).

⁵⁷¹ *Ibid.*, p.266 ("*la comprensión más que sobre la memorización*").

dernières années). Plus littéraire que scientifique, ce programme permet aux jeunes filles de sortir du collège imprégnées de la culture française et de dévotion catholique, mais avec aussi avec de solides connaissances de culture générale et de gestion de leur futur foyer, ainsi qu'une « *capacité de jugement et de discernement très développée* »⁵⁷². En dernier lieu, le lien avec le collège ne se perd pas au moment où les élèves le quittent. Au contraire, il perdure grâce à l'association « Hijas de Maria » qui regroupe les anciennes élèves (environ 10% d'entre elles) sous la direction d'un prêtre et dont l'objectif est le développement de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et à Marie ainsi que l'aide au prochain. Amalia Errázuriz, par exemple, en fait partie⁵⁷³. Paradoxalement, quand le but de l'éducation du collège est de former des futures épouses et mères modèles, les capacités intellectuelles et de réflexion qu'il a développées chez ses élèves, ainsi que la création d'un réseau de sociabilité féminine, ont sans doute aidé à l'irruption des femmes chiliennes sur le devant de la scène publique, comme nous le verrons ultérieurement avec la création de la « Liga de Damas Chilenas ».

Le cas des garçons est relativement différent de celui des filles, que ce soit dans l'organisation des cours que dans leurs contenus. En effet, leur éducation est plus longue, se déroule dans des collèges et inclut l'obtention d'un titre universitaire vers 22 ou 23 ans.

Au début de leur éducation, les jeunes garçons d'environ six ans entrent dans un collège en tant qu'élève externe pour apprendre à lire, écrire et les premiers rudiments d'éducation religieuse et de mathématiques. Ainsi, par exemple, Rafael va au collège anglais de Magdalena Moffet vers 1867⁵⁷⁴ et Ramón Subercaseaux à celui de Miss Whitelock vers 1860⁵⁷⁵. Il est ensuite de rigueur que les jeunes garçons entrent dans un collège en tant qu'internes, et tout particulièrement dans celui privé des jésuites de San Ignacio à Santiago, dans lequel étudient Guillermo Errázuriz U. (1865), Ramón Subercaseaux (mars 1864 – décembre 1869)⁵⁷⁶, Maximiano Errázuriz Valdés (1904-1907)⁵⁷⁷ ou encore León Subercaseaux E. (1908-1909)⁵⁷⁸. Dans le cas où les jeunes garçons se trouvent hors du Chili, ils vont tout de même dans des collèges en tant qu'internes, comme par exemple les trois frères Errázuriz Urmeneta à la Bailey's School en Angleterre en 1871 ou bien encore les frère Errázuriz Valdés

⁵⁷² *Ibid.*, p.263 (« *capacidad de juicio y discernimiento muy desarrollada* »).

⁵⁷³ A propos des « Hijas de María », voir Alexandrine de la Taille, *op.cit.*, p.286-294.

⁵⁷⁴ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.21.

⁵⁷⁵ Ramón Subercaseaux, *Memoria de 80 años*, *op.cit.*, p.14.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p.79.

⁵⁷⁷ Notes biographiques de Maximiano Errázuriz Valdés. Archives de Carmen Errázuriz Edwards, Santiago, consultées en 2007.

⁵⁷⁸ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.127.

au collège Saint Jean de Fribourg entre 1910 et 1913. Au collège San Ignacio, par exemple, la journée se déroule entre 5h30 et 21h et se divise de la manière suivante :

Matin		Après-midi	
5h30	Lever	13h	Recréation
5h45	Prière	14h	Etude
6h00	Toilette	16h	Recréation
6h15	Etude	17h	Etude
7h15	Messe	20h	Diner et prière
8h	Petit déjeuner	21h	Coucher
8h30	Etude		
10h	Récréation		
10h15	Etude		
12h	Déjeuner		

Tableau 15. Division de la journée, collège San Ignacio, c.1860⁵⁷⁹

La journée d'enfants entre 10 et 16 ans est donc de 15h30 et comprend 9h30 de classes, 2h15 de récréation et 3h45 de repas et prière. Quant aux cours dispensés dans le collège, ils comprennent le latin, la grammaire espagnole, la philosophie, les mathématiques (algèbre, arithmétique, géométrie), six cours d'histoire (histoire sacrée, grecque et romaine, médiévale, moderne, Amérique, Chili), l'anglais ou le français, la physique, la chimie et en option, la musique et le dessin⁵⁸⁰. Ce programme, à première vue bien équilibré entre sciences humaines et sciences exactes, souffre cependant du manque de préparation de certains professeurs du collège à leur enseignement ou bien encore par leur approche. Ainsi, Ramón Subercaseaux rapporte que certains professeurs devaient venir de l'Institut National pour leur enseigner les mathématiques et critique la surévaluation des aspects théoriques sur les aspects pratiques, notamment dans les sciences exactes (mathématiques, physique et chimie)⁵⁸¹, nuisible à la préparation des futurs hommes d'affaire et entrepreneurs qui

⁵⁷⁹ Ramón Subercaseaux, *Memoria de 80 años, op.cit.*, p.82-83.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p.102, 105-108, 150-154.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p.168-169 ("*En vez de los Pitágoras de quince años que parecía querían hacer de nosotros, se habría obtenido, con un programa inteligente, alumnos que supieran manejar los guarismos y ejecutar con rapidez y precisión las operaciones elementales, que son las útiles; se nos habría preparado para entender las prácticas y las condiciones del crédito o las bases generales de los negocios privados y de la Hacienda Pública.*") ; p.169-170 ("*De allí que se nos preparaba empeñosamente para que pudiéramos recitar las leyes del péndulo, por ejemplo, pero olvidando dársenos la instrucción sobre la máquina de vapor o sobre los aparatos eléctricos de uso corriente.*")

étudiaient dans le collège⁵⁸². En revanche, il se montre satisfait de l'enseignement de la religion, fondé sur des cours d'histoire sacrée, de catéchisme et de « Fondements de la religion », puisqu'il permet la formation d'une conscience de ce qu'est « *sa religion personnelle et nationale, qui le fut aussi de ses parents, de ses ancêtres, et de la mère patrie* »⁵⁸³.

Le collège se destine en priorité aux jeunes garçons qui appartiennent à la bonne société de Santiago puisque, comme le signale Ramón, « *beaucoup d'entre eux étaient apparentés, ou pour le moins étaient les fils de personnes qui se fréquentaient dans la bonne société* »⁵⁸⁴. Son propre cercle d'amis, correspondant aux jeunes garçons de sa classe, est composé de Clemente Fabres, Benjamín Amenábar, Dario Zañartu, Ignacio Eguiguren, Manuel Pinto Concha et Raimundo Larraín Covarrubias, mais il cite aussi que le collège avait accueilli Federico Errázuriz Zañartu, Carlos Morla Vicuña ou bien encore Carlos Walker Martínez, tous trois futurs hommes d'Etat⁵⁸⁵. La caractéristique élitiste du collège se trouve aussi mise en évidence lors de la distribution des prix aux élèves, à la fin du mois de décembre, à laquelle « *assistaient les plus hautes autorités du gouvernement et de la municipalité, de même que les familles des enfants* »⁵⁸⁶, preuve de l'intérêt tout particulier des hommes politiques envers un collège qui accueille probablement leurs enfants. Les liens de sociabilité et d'amitié entre les élèves et avec les ex-élèves sont par ailleurs renforcés par l'appartenance à la "Congregación de la Purísima Concepción y de San Luis de Gonzaga", qui organise des réunions servant à « *créer et maintenir l'union entre actuels et anciens élèves* »⁵⁸⁷, mais qui poursuit aussi un but philanthropique puisque ses membres se chargent de « *visiter, secourir et encourager les prisonniers de Santiago, en leur faisant des visites collectives, leur emmenant des cadeaux, organisant des fêtes et leur facilitant la réception des sacrements* »⁵⁸⁸.

Les élèves ont par ailleurs des moments de récréation pour contrebalancer les heures d'étude : ainsi, ils reçoivent la visite de leur famille tous les dimanches et sortent les premiers lundis du mois pour passer la journée chez eux⁵⁸⁹. Au cours de leur journée, durant les quelque deux heures consacrées à la récréation, que Ramón trouve toujours insuffisantes, ils peuvent

⁵⁸² *Ibid.*, p.170 ("Algunos de mis discípulos encontraron después la vocación de mineros; creo que no les ha servido de nada la preparación química que les procuro el programa que vengo criticando.")

⁵⁸³ *Ibid.* ("su religión personal y nacional, que también fue de sus padres y antepasados, y de la madre patria").

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p.99 ("muchos eran parientes, o por lo menos hijos de amigos que cultivaban relación en la sociedad").

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p.110.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p.114 ("venían las altas autoridades del Gobierno y de la ciudad y las familias de los niños").

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p.116 ("crear y mantener la unión de los alumnos actuales con los antiguos").

⁵⁸⁸ *Ibid.* ("visitar, socorrer y alentar a los encarcelados de Santiago, haciéndoles visitas colectivas, llevándoles regalos, armándoles algunas fiestas de entretenimiento y facilitándoles la recepción de los sacramentos").

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p.86 et 91.

aussi se divertir en jouant ensemble à la *chueca* (jeu d'origine mapuche qui oppose deux équipes et qui consiste à amener une petite balle de bois dans le camp adverse grâce à des battes courbes⁵⁹⁰), au cerf-volant en septembre pour célébrer la fête nationale ou bien encore à la *troya* ou au *choclón* (sortes de jeu de billes)⁵⁹¹. A partir de la 3^{ème} année d'étude, ils remplacent ces jeux par celui de la *pelota*, que Ramón considère plus hygiénique et attrayant que le cricket ou le football⁵⁹². Cependant, ces courts moments de sport ne permettent pas aux jeunes garçons de libérer toute leur énergie et Ramón regrette qu'il n'y ait pas eu de cours de gymnastique intégré au programme d'étude « *afin de maintenir la vigueur physique, le développement et la beauté des corps, ainsi que la moralité juvénile* »⁵⁹³.

Si l'expérience du collège peut avoir été diversement appréhendée par les jeunes garçons, dans le cas de Ramón Subercaseaux, elle a été avant tout synonyme de réclusion et de monotonie. Au sentiment que « *les mois et les années passaient égaux à eux-mêmes à et monotones* »⁵⁹⁴, s'ajoutent donc la coupure d'avec la famille, qui donne au jeune enfant l'impression d'être « *isolé et éloigné des personnes aimées* »⁵⁹⁵, le manque récurrent de sommeil, le manque d'hygiène (si aucun de ses compagnons ne meurt durant sa scolarité, Ramón n'en évoque pas moins des épidémies d'oreillons et de gale⁵⁹⁶) et la sévérité des jésuites. Il n'est donc pas étonnant que sa sortie du collège ait provoqué chez le jeune homme de 16 ans une sensation de « *vrai élargissement pour [son] esprit, désireux de jouir du présent* » mais aussi une sensation de soulagement « *de ne plus être coupé du monde et de la vie* »⁵⁹⁷.

Mais avant d'accéder à leur liberté retrouvée, les jeunes garçons doivent passer des examens leur permettant d'obtenir leur diplôme de Bachillerato qui sanctionne la fin de leurs études secondaires et leur permette d'entrer à l'université. Qu'ils aient étudié dans des établissements privés (San Ignacio) ou dans des établissements publics (Institut National), ils passent les examens à l'Institut National avec des professeurs de l'enseignement public. Ainsi, Ramón doit passer 22 examens en décembre 1869 et suivre pendant un an (mars-décembre 1870) des cours de rattrapage à l'institut National (histoire littéraire, deuxième année de

⁵⁹⁰ Oreste Plath, *Juegos y diversiones de los chilenos*, Imprenta Cultura, Santiago, 1946.

⁵⁹¹ Ramón Subercaseaux, *Memoria de 80 años*, op.cit., p.84-85.

⁵⁹² *Ibid.*, p.105.

⁵⁹³ *Ibid.*, p.169 ("*con el fin de mantener el vigor físico, el desarrollo y la hermosura de los cuerpos, y la moralidad juvenil*").

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p.129 ("*los meses y los años seguían iguales y monótonos*").

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p.80 ("*aislado y apartado de las personas queridas*").

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p.103.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p.155 ("*verdadero ensanche para [su] ánimo, gozoso por el presente, y por la perspectiva de no verme más incomunicado del mundo y de la vida*").

philosophie, physique, chimie, histoire naturelle et géographie physique) pour obtenir son diplôme de « Bachillerato en Humanidades »⁵⁹⁸.

Par la suite, les jeunes hommes entrent à l'université pour y étudier un cursus professionnel. Le choix de ce cursus est soumis à un carcan rigide, en premier lieu parce que le Code Civil de 1855 donne aux parents le droit de « *choisir le futur état ou profession de l'enfant* », et ce jusqu'à l'âge de 21 ans (article 255). Par ailleurs, le choix limité de professions respectables, associé à cette pression de la famille et du milieu social, conduit très souvent les jeunes étudiants à se tourner vers le droit. Le témoignage de Ramón Subercaseaux est dans ce sens extrêmement révélateur : « *sans savoir pourquoi ni dans quel but, je me retrouvai (...) en première année de droit à l'université; ou, plutôt, on m'induisit à suivre ces études, imitant en cela la grande majorité des jeunes de ma condition, et respectant le désir de ma mère, qui considérait le chemin du droit comme étant celui qui me convenait le mieux, voire l'unique* »⁵⁹⁹. La marge de liberté des jeunes gens était donc très réduite, ce qui est dû au fait que les carrières d'ingénierie civile et minière, tout comme les carrières militaires, ne jouissent d'aucun prestige dans l'élite, ce qui fait du Droit l'unique voie d'accès aux emplois publics et à la carrière politique et diplomatique. Ainsi, la profession des 22 hommes de la famille (fils et gendres) qui atteignent l'âge d'étudier se répartit de la manière suivante :

Etudes	Nombre	Liste
Droit	8	Guillermo Errázuriz U. Rafael Errázuriz U. Ramón Subercaseaux Maximiano Errázuriz V. Luis Subercaseaux E. León Subercaseaux E. Carlos del Campo Ortúzar John de Saulles
Séminaire	1	Juan Subercaseaux E.
Peinture	2	José Tomas Errázuriz U. Pedro Subercaseaux E.
Commerce	1	Crescente Errázuriz V.
Ingénierie	2	Horacio Valdés Ortúzar Fernando Santa Cruz
Sans études universitaires	1	Gonzalo Barros Ortúzar
Inconnu	7	Max. Errázuriz Huici Guillermo Errázuriz Vergara Ernesto de Valenzuela (diplomate)

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p.162 (“*sin saber por qué ni para qué, me encontré incorporando al año siguiente en el primer año de leyes de la Universidad; o, más bien, fui inducido a entrar en ese orden de estudios siguiendo a la mayor parte de los jóvenes de mi condición, y cumpliendo el deseo de mi madre, que tenía el camino de la preparación abogadil como el mejor, si no el único, que me convenía*”).

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p.174.

		Alberto Posse de Rivas (diplomate) Enrico de Larderel Robert Ogilvie-Grant Eugenio Errázuriz Herreros
--	--	--

Tableau 16. Profession des hommes de la famille Errázuriz.

La carrière juridique est donc celle qui est la plus fréquemment suivie, surtout par la première génération, la seconde ayant plus de choix avec la revalorisation des carrières d'ingénierie⁶⁰⁰ et du commerce. En revanche, si les déviations par rapport au choix des carrières traditionnelles sont acceptées, elles sont cependant l'objet d'un débat entre parents et enfant. Ainsi, lorsque José Tomás Errázuriz décide de se dédier à la peinture, il obtient le consentement de son père « *après une lutte soutenue et une insistance tenace* »⁶⁰¹. Il peut ainsi installer un atelier dans la maison et s'adonner à la peinture, même sans étudier de manière formelle dans une école ou une académie. C'est ce que fait aussi Ramón Subercaseaux lorsqu'il décide d'abandonner ses études de droit pour lesquelles il ne montrait aucune prédisposition. Mais à la génération suivante, Pedro Subercaseaux peut opter sans drame pour une carrière artistique, même s'il sait que « *l'art n'était pas considéré comme une profession d'avenir, ni sur le plan social ni sur le plan économique* »⁶⁰². Il ne rencontre cependant pas d'opposition de la part de son père, lui-même peintre, et peut suivre les cours de l'Académie des Beaux-arts de Berlin (1897-1898), passer quelques mois à Rome pour étudier seul, avant d'entrer à l'Académie Julian de Paris (1900-1901) et de terminer son apprentissage à l'Académie Lefèvre à Paris (c.1905-1906).

Dans le cas des garçons, l'éducation scolaire et universitaire peut être complétée par un voyage en Europe, durant lequel les jeunes gens ont l'occasion d'améliorer leur culture générale ou bien encore de perfectionner l'apprentissage d'une langue étrangère. Ces voyages

⁶⁰⁰ Le programme de la « Faculté des Ingénieries » est présenté en 1852 par Ignacio Domeyko et comprend trois années de cours communs d'algèbre, trigonométrie, géométrie, physique, chimie, calcul différentiel et intégral, topographie, géodésie, principes de mécanique et notions d'astronomie. Il permet l'obtention des diplômes d'ingénieur géographe, ingénieur des mines, ingénieurs des ports et chaussées ainsi que celui d'architecte. Les principaux problèmes rencontrés par la nouvelle carrière sont le manque de professeurs qualifiés, ce qui est solutionné par la venue de professeurs étrangers, ainsi que la concurrence des ingénieurs étrangers, dont les chiliens ne sont souvent que les assistants. La réforme de 1889 permet la création d'une spécialisation en Travaux Publics puis celle de 1897 renforce l'enseignement théorique, créant par la suite un certain nombre de spécialités en accord avec le développement des nouvelles technologies (salpêtre, électricité, ...) Cf. Sol Serrano, *Universidad y Nación. Chile en el siglo XIX*, Ed. Universitaria, Santiago, 1994, p.204-220.

⁶⁰¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.70 (« *después de una lucha sostenida y tenaz insistencia* »).

⁶⁰² Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.76 (« *el arte no era considerado como profesión de porvenir, ni en el campo social ni en el económico* »).

d'étude et de formation des jeunes chiliens, nés vers 1825 à l'initiative d'un gouvernement français soucieux de diffuser son modèle dans les familles influentes de la jeune république chilienne⁶⁰³, répondent à leur début au désir de chercher un modèle de développement pour le Chili (Vicente Pérez Rosales ou Benjamin Vicuña Mackenna) et permettent, par contrecoup, de valoriser les atouts que possède le jeune pays et par là même de construire un discours scientifique autour de son altérité. Par la suite, lorsque le voyage s'est, d'une certaine manière, institutionnalisé et qu'il devient une composante fixe du programme de formation des jeunes chiliens de l'élite, ses buts évoluent : dans certains cas, il peut être essentiellement éducatif et culturel ; dans d'autres, il devient une forme d'ostentation de la richesse et du statut social. Mais dans tous les cas il constitue une forme d'insertion de l'élite dans un espace euro-américain, ou occidental, avec lequel elle se sent des racines communes et partage un système d'échanges culturels qui promeut les transferts d'un continent à l'autre.

Le départ a souvent lieu à la fin des études universitaires du jeune homme, vers 22 ou 23 ans, et répond bien souvent à un rêve longtemps caressé (Rafael écrit à son arrivée à Rome, « *je remercie Dieu d'avoir accompli tous mes rêves. Cela faisait longtemps que je souhaitais voir arriver ce jour, et tout s'est parfaitement passé. Et quelle se sera ma première sortie, si ce n'est à Saint-Pierre ? Combien de fois n'avais-je pas rêvé de cet endroit, et enfin j'ai vu ce que j'avais tellement désiré voir* »⁶⁰⁴) car il permet de reprendre contact avec la mère patrie, imaginée quand l'immigration est ancienne, réelle quand elle est plus récente (les Subercaseaux, arrivés au Chili à la fin du XVIII^{ème} siècle, ont encore de la famille en France, par exemple). Le voyage en soi peut durer de quelques mois à quelques années : Ramón Subercaseaux s'embarque pour l'Europe en mars 1874 et revient au Chili en août 1876⁶⁰⁵ ; Rafael Errázuriz, pour sa part, part en décembre 1882 et revient en juin 1885. Malgré leur jeune âge, les garçons sont autorisés à partir sans leurs parents, seuls ou bien accompagnés par leurs frères ou par des amis de leur âge. Cependant, dès leur arrivée sur le Vieux Continent, ils sont très souvent pris en charge par la colonie chilienne qui y réside, que ce soit par des membres de leur famille ou par les amis de leurs parents. Quand ils ne voyagent pas avec leurs parents, leur vie se déroule donc quand même en grande partie à l'intérieur du

⁶⁰³ Sur les échanges de voyageurs entre la France et le Chili entre 1810 et 1860, voir Pablo Berchenko, « Voyages en France et voyageurs français au Chili. Une pédagogie de l'aristocratie créole au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle », In *Voyager au XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*, colloque réalisé en décembre 1994, Publication de l'Université de Provence, 1998, p.75-89.

⁶⁰⁴ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Journal intime*, Rome, 18 mars 1883 (« *puedo dar gracias a Dios de que todos mis sueños se han cumplido. Desde mucho tiempo atrás había hecho el ánimo a llegar en este día preciso, y todo ha salido al pie de la letra. ¿Cual habrá de ser mi primera salida sino a San Pedro? Cuantas veces en mi vida había soñado con él, y al fin se realizó cuanto deseaba.* »).

⁶⁰⁵ Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.248 et 349.

cercle chilien, qui exerce une forme de contrôle de substitution à la famille, notamment par la correspondance.

Le voyage comprend un programme chargé : visites des principales villes des principaux pays d'Europe et dans chaque ville, visite des curiosités touristiques et attractions culturelles (musée, théâtre, opéra). Par exemple, Ramón, durant les 29 mois de son voyage, visite au moins 20 villes dans sept pays différents⁶⁰⁶. De la même manière, Rafael, dont le voyage dure 30 mois, traverse 71 villes dans pas moins de 15 pays⁶⁰⁷. Dans la plupart des cas, le séjour ne dure pas plus de quelques jours dans chaque ville, sauf dans le cas des grandes capitales où les jeunes gens peuvent demeurer plusieurs semaines. En 1883, Rafael reste ainsi douze jours à Rome, un mois à Londres et une semaine à Paris, qu'il n'apprécie pas autant que Londres, jugeant que « *la vie oisive que [j'y menais] était démoralisante* »⁶⁰⁸. En plus de ses attraits touristiques et culturels, le voyage en Europe peut être l'occasion d'une cure dans des stations thermales ou dans des cliniques : ainsi, Rafael passe un mois à Uriage-les-Bains en juillet et août 1883, village situé à proximité de Grenoble dont les eaux riches en sulfure sont recommandées pour le traitement des rhumatismes, des infections des voies respiratoires et des problèmes dermatologiques, dont le jeune homme semble avoir souffert⁶⁰⁹, même s'il y va aussi parce qu'il a perdu du poids et qu'il souhaite se fortifier⁶¹⁰. Cependant, la cure n'ayant pas donné les résultats escomptés, Rafael doit être admis entre le 5 novembre 1883 et la mi-janvier 1884 dans la clinique du Dr. Kaposi à Vienne, afin de régler de manière définitive ses problèmes de peau.

En dernier lieu, le voyage en Europe peut constituer un avant-goût de l'indépendance dont les hommes jouiront dans leur vie adulte. Comme ils partent souvent seuls ou

⁶⁰⁶ Ecosse, Allemagne (Berlin), Belgique, Angleterre (Londres, Liverpool, Glasgow), France (Paris, Deauville, Trouville, Lyon, Nice, Monte-Carlo, Bordeaux, Bourgogne, Biarritz, Metz, Strasbourg), Italie (Gêne, Pise, Florence, Rome, Naples, Venise) et Espagne.

⁶⁰⁷ Portugal (Lisbonne), Espagne (Madrid, Tolède, Cordoue, Séville, Huelva, Jerez, Cadix, Grenade, Malaga, Valladolid, Burgos, Zaragoza, Barcelone, Montserrat), France (Marseille, Nice, Toulon, Monte-Carlo, Paris, Lyon, Uriage), Italie (Gêne, Pise, Florence, Rome, Naples, Capri, Sorrente, Pompéi, Caserta, Foggia, Brindisi, Milan, Venise, Vérone), Grèce (Athènes), Turquie (Smyrne, Constantinople), Ukraine (Mar Noire et Odessa), Russie (Saint-Pétersbourg et Moscou), les pays nordiques (Hango, Stockholm, Jönköping, Copenhague), Allemagne (Hambourg, Dresde, Munich, Nuremberg, Francfort, Wiesbaden, Cologne, Düsseldorf, Stuttgart), Angleterre (Londres), l'Autriche (Innsbruck, Vienne), Suisse (Chambéry, Annecy, Genève, Lausanne, Fribourg, Berne, Lucerne, Zurich) et Belgique (Bruxelles, Tournai, Gand, Bruges, Liège).

⁶⁰⁸ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Journal intime*, Paris, 21 juillet 1883 (« *la vida de ocio que aquí [llevaba era] desmoralizadora* »).

⁶⁰⁹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Paris, 20 juillet 1883, AN, AEU, vol.3, fs.172-174: « *El hecho es que después de la desagradable experiencia nuestra con esas erupciones que tanto hacen sufrir, Ud. no debe omitir medio de ponerle atajo, y no con medios tan teóricos como las píldoras homeopáticas, que ya tuve yo ocasión de apreciar al principio de mi enfermedad.* »

⁶¹⁰ *Ibid.* (« *Mañana mismo pienso irme a Uriage a darme unas cuatro semanas de baños termales que me vendrán muy bien en todo sentido, porque creo haberme enflaquecido y eso me robustecerá* »).

accompagnés de personnes de leur âge, ils échappent en effet pour la première fois au contrôle de leurs parents. Cette liberté a une double conséquence : elle les habitue à gérer de manière indépendante leurs décisions en ce qui concerne les lieux qu'ils souhaitent visiter, les personnes qu'ils désirent fréquenter ou bien encore l'argent dont ils disposent⁶¹¹ ; mais par l'exacerbation de leur indépendance et la nostalgie que cette dernière peut créer, le voyage renforce en dernier lieu un sentiment d'appartenance et de devoir envers leur famille, et par extension envers leur patrie. Ainsi, par exemple, Ramón Subercaseaux rencontre lors de son voyage un ancien de ses condisciples, Florián, envoyé à Paris « *par ses excellents parents, de l'ancienne noblesse de Santiago, afin d'oublier ses amours contrariées avec la fille d'un apothicaire* »⁶¹². Si à son arrivée le jeune homme est fermement décidé à ne pas changer, l'air de Paris a tôt fait de lui faire oublier ses bonnes résolutions à l'égard de sa dulcinée et quelque temps plus tard il déclare « *qu'il se sentait comme métamorphosé, et que son intention était, avant tout, de ne plus contrarier ses bons parents* »⁶¹³. Le même changement s'opère chez Rafael Errázuriz ou chez León Subercaseaux, tous deux envoyés en Europe pour les éloigner du Chili où ils désiraient se marier avec des jeunes filles qui ne furent pas approuvées par leurs parents, dans le cas de Rafael, Teresa Puelma Tupper, dans celui de León, Blanca Hatsch⁶¹⁴. Le voyage constitue donc un moyen de punir les jeunes gens et de leur imposer une solitude qui les ramènerait sur le chemin de l'obéissance en leur faisant sentir la nostalgie que l'éloignement de leurs proches et amis peut signifier. Ainsi, comme Rafael l'écrit dans son journal le 15 novembre 1883, « *ce séjour ici va m'apprendre à apprécier encore plus ce foyer dont j'ai tant voulu m'éloigner, et que même en ce moment j'essaye d'éviter. Et cependant ce foyer est déjà si amusant* »⁶¹⁵. De même, le temps et la réflexion se sont chargés de lui montrer la voie de la raison et il ne voit plus le mariage qu'il avait violemment souhaité qu'avec

⁶¹¹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Dresde, 4 novembre 1884, AN, AEU, vol.3, fs.234-239: "*Mis inclinaciones y gustos, en vez de hacerme (illisible) de una libertad ilimitada, puesto que nunca he tenido restricciones de ninguna especie, aún de dinero que es tan importante, han convertido un viaje que prometía ser de puro placer en la más práctica de las enseñanzas para después.*"

⁶¹² Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.266 ("*por sus excelentes padres, pertenecientes a la antigua nobleza santiaguina, a olvidar sus amores contrariados con la hija de un boticario*").

⁶¹³ *Ibid.*, p.267 ("*que se sentía como en metamorfosis, y que ya su propósito sería, ante todo, el de no contrariar más a sus buenos padres*").

⁶¹⁴ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 9 août 1919, AN, AEU, vol.19, fs.150-153 ("*León, me dijo que estaba desesperado por volverse a Chile; ¿siempre sigue tan enamorado de Blanca Hatch?*")

⁶¹⁵ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Journal intime*, Vienne, 15 novembre 1883 ("*Esta estadía aquí me va a enseñar a apreciar más ese hogar que yo me he empeñado tanto en abandonar, y que ahora mismo trato de esquivar. Y sin embargo ese hogar está ya tan divertido.*")

répugnance⁶¹⁶. Les jeunes gens terminent alors leur rédemption par des mariages dûment approuvés par leur famille.

Mais le chemin de ce retour en grâce peut être semé d'embûches, et c'est ici que surgit un discours beaucoup plus critique sur les « charmes » de la vie européenne. Par exemple, si le jeune Florian réussit à oublier la fille de l'apothicaire, il tombe en revanche dans les filets de la vie décadente du Paris nocturne⁶¹⁷. Dans bien des cas, le voyage en Europe constitue ainsi une forme de tourisme sexuel dans la mesure où, livrés à eux-mêmes, les jeunes hommes peuvent profiter de plaisirs moins accessibles au Chili, notamment quand ils séjournent à Paris. La peur que son fils ne tombe dans une vie de débauche transparaît dans les lettres de Rafael Errázuriz à son père, dans lesquelles il s'efforce de le rassurer sur sa bonne conduite, alléguant ses « *solides principes* », la force de son « *sentiment religieux* » et sa volonté de se tenir le plus éloigné possible des tentations. Cependant, Rafael reconnaît avoir croisé « *mille tentations* » et qu'il sévit en Europe un « *fléau d'immoralité* » contre lequel les jeunes chiliens ne sont pas tous immunisés⁶¹⁸. Rafael avoue donc qu'il existe à Paris une « *colonie de jeunes chiliens (...) vraiment contagieuse, ayant constitué un groupe qui se fait remarquer de tout le monde à cause de ses scandales en tous genres* »⁶¹⁹, mais il affirme à son père s'en tenir écarté puisqu'une vie frivole et superficielle serait contraire à la fois à son caractère et à ses principes religieux. La désillusion qui accompagne bien souvent l'expérience européenne est un thème récurrent de la littérature de voyage sud-américaine, qui n'hésite d'ailleurs pas à souligner l'ignorance des européens à leur égard (Ramón Subercaseaux raconte l'anecdote d'un notaire parisien qui situe le Chili près de Chicago à cause de la consonance entre les deux mots⁶²⁰), mais aussi et surtout cet esprit de relâchement qui règne en Europe et qui touche non seulement les mœurs, mais aussi la religion, et ce même dans la capitale de la

⁶¹⁶ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Dresde, 4 novembre 1884, AN, AEU, vol.3, fs.234-239 ("*No podía yo volver a Chile tan pronto, y aún cada día más que pase, me conviene tanto a mí mismo, para que no haya peligro remoto de que se repita lo que Ud., y yo – desde la distancia – miramos con repugnancia, como para que esa familia se convenza bien de que han cambiado mis intenciones*").

⁶¹⁷ Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.275 ("*Florián, que antes era nada más que perezoso para levantarse, se había puesto de tal modo noctambulo, que al llegar a buscarle, (...) replicó desde la cama que volviera a las cuatro*").

⁶¹⁸ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Amberes, 6 juin 1883, AN, AEU, vol.3, fs.157-161.

⁶¹⁹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Bruselas, 12 octobre 1883, AN, AEU, vol.3, fs.196-199 ("*colonia de jóvenes chilenos (...) verdaderamente contagiosa, habiéndose formado un grupo que se hace notar de todo el mundo por sus escándalos de todo género*").

⁶²⁰ Ramón Subercaseaux, *Memorias de ochenta años, op.cit.*, p.427-428 ("*Quiero recordar el dicho de un notario de Paris, aunque sea por pura diversión. Era uno de los principales, sucesor en su estudio de Monsieur Devés, llamado a desempeñar un Ministerio de Estado. Me preguntó un día ingenuamente, donde estaba Chile, y como notará rápidamente que me incomodaba su pregunta, se contestó el mismo: - Ah, ya sé, Chile, Santiago, Chicago... Ya sé, ya sé; Chile está en Chicago!*")

chrétienté. Comme l'écrit Rafael Errázuriz dans son journal de voyage, alors qu'il se trouve à Rome pour Pâques en 1883, « *si l'on vient ici en croyant que l'on va trouver de grandes fêtes religieuses pour la Semaine Sainte, on sera bien déçu (...). On ne voit absolument pas que c'est vendredi saint; toutes les boutiques sont ouvertes, les gens se comportent comme à l'accoutumée et on chante même l'opéra ce soir, ce qui paraît bien étrange* »⁶²¹.

Un des résultats les plus intéressants pour les jeunes hommes qui voyagent en Europe est d'ailleurs la publication de leur récit ou impressions de voyage puisque cette dernière leur permet de faire connaître leur nom et, selon les sujets traités par leurs écrits, d'asseoir une réputation de connaisseur en agriculture, politique, art, ... Elle peut donc constituer une première approche de la vie publique, notamment dans l'optique d'entamer une carrière politique. Ainsi, Rafael publie dans la *Revista de Artes y Letras* (dirigée par son beau-frère Ramón) plusieurs articles intitulés « Apuntes de viaje » dans lesquels il décrit les paysages, l'organisation politique, les attractions touristiques, les us et coutumes des pays qu'il traverse, avec une attention toute spéciale pour la littérature et l'art⁶²². La publication de ces articles est un des profits engendrés par le voyage, une manière pour Rafael de démontrer à son père le sérieux de ses intentions et les bénéfiques en termes d'étude de son éloignement, même s'il ne se fait guère d'illusion sur l'intérêt qu'ils allaient susciter, parce que ses éventuels lecteurs ne souhaitaient pas entendre parler de « *lointains pays qui sortent de l'itinéraire habituel de ceux qui viennent en Europe* »⁶²³. Cependant, le désir de Rafael n'est pas de se limiter à écrire des articles, mais de publier son journal de voyage⁶²⁴, ce qu'il fait sous la forme de deux volumes intitulés *Mi vida en Dresden* et *Escandinavia*, publiés pour la première fois en 1900 et 1904⁶²⁵. Ces récits de voyage, ceux des Errázuriz comme du reste de l'élite, permettent aussi de construire un discours sur l'Amérique latine, pensée à la fois comme une partie de l'espace occidental et à la fois comme un espace avec une identité propre. Ils décrivent donc une

⁶²¹ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Journal intime*, Rome, 23 mars 1883 ("*Uno que viene aquí creyendo encontrar grandes fiestas religiosas en Semana Santa se lleva gran chasco; parece que ellas pasaron mucho tiempo ya. Lo que es ahora las fiestas de San Pedro son insignificantes por tener lugar en una capilla pequeña. Por lo demás no se conoce absolutamente que fuera viernes santo; todas las tiendas abiertas, la gente como de costumbre, y hasta se canta opera esta noche, lo que parece muy extraño.*")

⁶²² Rafael Errázuriz publie 13 articles intitulés "Apuntes de viaje" dans la *Revista de Artes y Letras*, Santiago, tome II à V, 1884-1885. Dans ces articles, il traite des pays nordiques et de son séjour à Dresde, en Allemagne.

⁶²³ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Dresde, 8 octobre 1884, AN, AEU, vol.3, fs.230-231 ("*los países lejanos que salen del itinerario común de los que vienen a Europa*").

⁶²⁴ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Vienne, 21 novembre 1883, AN, AEU, vol.3, fs.200-205 ("*Tengo dividido el día entre la lectura, la escritura (y en este lugar tengo la tarea colosal de hacer la "segunda edición" de mi diario de viajes que va a tomar las proporciones de obra muy voluminosa) y el estudio del alemán*").

⁶²⁵ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Mi vida en Dresden*, Imp. Barcelona, Santiago, 1900 et *Escandinavia*, Imp. Barcelona, Santiago, 1904. Ces deux ouvrages ont fait l'objet d'une seconde édition en 1910.

expérience à leurs lecteurs, non sans produire un discours critique à l'égard de ce qui est vu et expérimenté, qui facilite, consciemment ou inconsciemment, l'évaluation et la restructuration du discours autour de l'identité. En ce sens, la connaissance réelle du Vieux Continent permet de souligner les traits communs mais aussi, et surtout, les différences au point de vue historique, politique, mental,..., ce qui constitue peut-être le véritable enjeu du voyage en Europe. La comparaison permet donc la construction d'une altérité qui recense et encense les vertus du Nouveau Continent, face à un modèle qui peut être perçu à la fois comme attrayant et décadent⁶²⁶. Par exemple, au niveau politique, les chiliens de l'élite n'hésitent pas à mettre en avant leur républicanisme, considéré comme une forme de modernité et de progrès face à un système monarchique perçu comme un héritage du passé. Ils se heurtent cependant aux sentiments monarchiques de l'aristocratie européenne, à tel point que, comme le raconte Ramón Subercaseaux, il lui est très difficile de faire comprendre à sa famille française « *comment je pouvais être moi aussi conservateur au Chili, mais républicain comme tout le monde* »⁶²⁷. La différence peut donc parfois être ressentie, souvent avec fierté, comme une forme de progrès : en ce sens, l'Amérique est l'héritière de l'Europe, dont elle récupère les vertus tout en éliminant les tares, ce qui produit une société plus « morale ». Il va de soi que la première bénéficiaire, ou bien même l'acteur principal, de ce redressement est l'élite et il n'est donc guère étonnant que le discours des voyageurs chiliens en Europe en vienne à souligner les différences physiques, comme un reflet des différences morales. Inés Echeverría Bello, entre beaucoup d'autres, se fait l'écho de cette idée lorsqu'elle évoque la société diplomatique romaine au tournant du XX^{ème} siècle : « *je jugeais lamentable la décadence de l'aristocratie. Les hommes ne montraient aucun signe de race ni dans leurs corps débiles, ni dans leur physionomie, reflet de tares et vices qui duraient dessécher leurs forces vitales. Je vérifiais avec orgueil que Joaquín [Joaquín Larraín Alcade, son mari] représentait un exemple ou un modèle racial, déjà éteint dans ce monde décadent. (...) De la même manière, Mme Subercaseaux [Amalia Errázuriz], avec sa beauté noble et pure, avec sa distinction naturelle, avait l'air d'être sortie des maisons régnantes plus récemment que toutes ces dames abimées, conventionnelles et remplies de préjugés* »⁶²⁸. On ne pourrait être plus clair : comme dans le

⁶²⁶ A propos des enjeux du voyage en Europe et la configuration d'un discours sur l'occidentalisme, voir Sanhueza Carlos, "En busca de un lugar en el mundo: viajeros latinoamericanos en la Europa del siglo XIX", In *Estudios Ibero-Americanos*, vol.33, n.2, 2007, p. 51-75 et "El viaje a París de Domingo Faustino Sarmiento y Benjamín Vicuña Mackenna: modernidad y experiencia urbana de dos *flâneurs* hispanoamericanos", In *Universum*, Talca, n.28, 2013, p.203-229.

⁶²⁷ Ramón Subercaseaux, *Memorias de ochenta años*, op.cit., p.378 ("*Todos mis parientes resultaron conservadores y anti-republicanos, y trabajaban activamente en la política local y en las elecciones. Me costó hacerles entender como yo en Chile era también conservador, pero republicano como el que más*").

⁶²⁸ Inés Echeverría, *Memorias de Iris, 1899-1925*, op.cit., p.73 ("*me pareció lamentable la decadencia de la aristocracia. Los hombres no mostraban raza en sus cuerpos endeblés ni en sus fisonomías,*

discours de la physiognomonie qui resurgit au XIX^{ème} siècle, la laideur physique est un indice de laideur morale, voire de déficience intellectuelle ou de penchant criminel. Ce thème récurrent, non seulement retransmis dans tous les arts visuels du XIX^{ème} siècle⁶²⁹, mais qui donne aussi naissance à la criminologie comme une science qui doit lire « *un ensemble de signes qui, soumis à l'œil avisé de l'expert, donneraient à lire la déviance* »⁶³⁰, rend compte de la pénétration de cette idée de que « *les traits extérieurs de l'homme sont les signes infailibles de son être interne* »⁶³¹. En ce sens, la beauté de son mari et celle d'Amalia sont autant de preuves de leur supériorité sur cette société romaine, et européenne par extension, qu'ils envient et semblent mépriser tout à la fois.

3- RETROUVER L'AUTRE SEXE : DE L'ENTREE DANS LE MONDE AU MARIAGE.

Comme nous l'avons montré précédemment, les conditions respectives de leurs études éloignent les jeunes garçons des jeunes filles vers 6 ans et si les deux sexes se retrouvent, ce n'est qu'entre frères et sœurs, ou encore entre cousins, et pour les périodes limitées des vacances. Cependant, vers 13 ou 14 ans, les jeunes garçons commencent à éprouver de la curiosité envers le sexe opposé, ce qui se traduit par des sorties collectives de manière à « *suivre dans la rue ou à la promenade les filles de quatorze ou quinze ans qui semblaient les plus jolies, ou qui paraissaient plus enclines à récompenser d'un regard ou d'un sourire fugace notre constance à marcher ou à nous trouver au bon endroit pour les rencontrer* » ou bien encore échanger des sourires ou des signes de la main avec des jeunes filles au travers de leur fenêtre⁶³². Si cette pratique est tolérée chez les jeunes garçons, elle est en revanche interdite aux filles : ainsi, Amalia n'aurait jamais pensé à avoir un « *pololeo* » avec un jeune homme parce que Miss Young lui avait enseigné que « *une jeune fille ne devait*

acusadoras de taras y vicios que debieron secar las fuentes vitales. Comprobé con orgullo que Joaquín era un ejemplar o documento racial, ya agotado en aquel mundo decadente. (...) Asimismo, la señora Subercaseaux, con su noble y pura belleza y su distinción natural, parecía más recientemente salida de las casas reinantes que todas estas damas estropeadas, convencionales y disecadas en prejuicios”).

⁶²⁹ Cet aspect est finement traité par Laurent Baridon et Martial Guédron, *Corps et arts. Physiologies et physiologies dans les arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 1999 et Umberto Eco, *Historia de la fealdad*, Lumen, Barcelone, 2007, p.247-269.

⁶³⁰ Marion Ardourel Croisy, « Corps du prisonnier et images du corps : une représentation de la déviance au XIX^e siècle », *TRANS-* [En ligne], 13 | 2012, mis en ligne le 28 mai 2012, consulté le 12 septembre 2013. URL : <http://trans.revues.org/548>

⁶³¹ Richard Sieburth, « Une idéologie du lisible : le phénomène des physiologies », En *Romantisme*, n.47, 1985, p. 42.

⁶³² Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.130 (“*seguir en la calle o en los paseos a las chicas de catorce o quince años que más guapas (...) parecían, o que de mejor grado se prestaban a recompensar con una mirada o una sonrisa fugaz nuestra constancia en caminar o en estacionar de pie en el buen sitio para encontrarlas*”).

démontrer aucun penchant envers un jeune homme si ce n'était en vue du mariage » et que « parler de jeunes hommes entre amies était chose de gens ordinaire »⁶³³.

La vraie réunion des deux sexes se fait donc au moment où les jeunes gens sont présentés à la société, ce qui a lieu vers 16 ans pour les filles et vers 17 ou 18 ans pour les garçons, c'est-à-dire au moment où leur éducation scolaire prend fin et qu'ils sortent de l'internat. Cette entrée dans le monde les autorise à aller à toutes les instances de sociabilité mondaine, notamment aux bals et aux tertulias. Les modalités d'entrée dans le monde diffèrent un tant soit peu selon le sexe, même si dans les deux cas elle signifie l'entrée sur le « marché matrimonial ». En effet, si pour les filles il est de bon ton qu'elles ne demeurent pas célibataires plus de deux ou trois saisons, les hommes ne songent guère à se marier avant la fin de leurs études universitaires, c'est-à-dire au minimum à 22 ou 23 ans.

Mais avant le mariage en tant que tel, il n'est pas rare que les jeunes gens flirtent un temps avant de se décider officiellement à se fiancer, ce qui est désigné sous le terme de « pololeo ». Ainsi, par exemple, Rafael Errázuriz a sans doute eu une relation de ce type avec Teresa Puelma Tupper en 1882, relation qu'il souhaite officialiser mais qui est refusée à la fois par sa famille et par celle de la jeune fille. Par la suite, durant son voyage en Europe, il écrit à sa sœur qu'il fait la cour à Blanca Blest⁶³⁴, la fille du Ministre Plénipotentiaire du Chili en France entre 1867 et 1887, puis il tombe amoureux de Blanca Vergara, qui se fiance avec son frère Guillermo en 1884⁶³⁵, ce qui provoque quelques tensions entre les deux frères mais ne signifie pas une rupture entre eux puisque Rafael est témoin au mariage en 1885. A son retour au Chili, il continue à fréquenter des jeunes filles, ce qui inquiète son père, qui ne souhaite pas le voir s'engager sans en avoir auparavant parlé avec lui. Ainsi, par exemple, il le met en garde contre les manœuvres de Mercedes A. qui « s'est proposée de te fiancer avec une des filles de Juan de Dios Arlegui », alors que le jeune homme se laisse « entraîner plus qu'il ne convient » et que son père a peur qu'il puisse se laisser manipuler⁶³⁶. Quelques mois plus tard, sa sœur lui écrit pour lui demander des nouvelles de ses relations, signalant que Rafael est au milieu d'un

⁶³³ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.72 (*"no debía mostrar una niña afecto a un joven si no era pensando en matrimonio"*) et que *"era cosa de gente ordinaria el hablar de jóvenes con las amigas"*).

⁶³⁴ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Amalia Errázuriz Urmeneta, Paris, 19 juillet 1883, AN, AEU, vol.3, fs.170-171.

⁶³⁵ Note de Maximiano Errázuriz Valdés à la lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Dresden, 24 septembre 1884, AN, AEU, vol.3, fs.226-230: Nota de Maximiano Errázuriz Valdés (*"Mi tía Blanca Vergara me ha contado que el motivo de la separación fue que ambos hermanos se enamoraron de ella y que, atravesando el Canal Caledoniano, en Escocia, ella se había comprometido con Guillermo"*).

⁶³⁶ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdivieso à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 13 juillet 1888, AN, AEU, vol.3, fs. 283-284 (*"se ha propuesto comprometerte con una de las hijas de Juan de Dios Arlegui"; "arrastrar más de lo conveniente"*).

« *grand pololeo avec Elvirita Hurtado* » et qu'elle est ravie que sa précédente relation avec une autre jeune fille n'ait donné aucun résultat concret⁶³⁷. Le contrôle familial sur les relations amoureuses est par conséquent très fort et chaque candidate est scrupuleusement examinée, chacun jugeant de ses qualités et défauts et donnant à connaître les éventuels avis extérieurs qu'il aurait pu écouter.

De la même manière, Maximiano Errázuriz Valdés entretient plusieurs "pololeos" avant de se décider à se fiancer : ainsi, nous le voyons successivement intéressé par une jeune argentine, Magdalena Ortiz Basualdo Zapiola, en 1914-1915⁶³⁸ ; par une jeune fille de la famille Concha qui semble avoir été demandée en mariage avant qu'il ait eu le temps de le faire⁶³⁹ ; par Violeta Cousiño Lyon, avec qui il rompt ses fiançailles en 1917 ; par Alicia Cañas Zañartu en 1918, pour laquelle il éprouve des doutes⁶⁴⁰ ; par Elvira Valdés Freire en 1920, avec laquelle il pense sérieusement se marier⁶⁴¹.

Si le flirt est relativement autorisé pour les garçons, il est en revanche mal vu pour les filles puisqu'il peut affecter leur réputation et jeter une suspicion sur leurs qualités et vertus. De plus, ces dernières disposent d'un temps relativement limité pour se marier car, comme l'écrit Maximiano Errázuriz Valdés à sa sœur Anita, « *la vie mondaine d'une jeune fille se trouve limitée à ses années de jeunesse et ne peut se prolonger au-delà, (...) car à la perte d'enthousiasme de ta part s'ajoute la diminution de l'intérêt des autres* »⁶⁴². Cette limite se

⁶³⁷ Lettre d'Amalia Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, Arcachon, 29 novembre 1888, AN, AEU, vol.8, fs.1-2.

⁶³⁸ Note de pied de photographie, photo n.5, p.35, album n. 4, Archives Carmen Errázuriz Edwards.

⁶³⁹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Rome, 6 mai 1917, AN, AEU, vol.18, fs.62 (*"En todo caso, te recomiendo que seas muy prudente y que no des pasos precipitados. Tal vez ha sido lástima que te avanzaras tan resueltamente con un resultado incierto y aún presumiendo que ya llegabas tarde"*).

Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Rome, 24 mai 1917, AN, AEU, vol.18, fs.63-64 (*"Supongo que recibirás oportunamente mi carta en que te manifestaba cuan poco sentía yo el incidente ocurrido con la familia Concha"*).

⁶⁴⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 31 octobre 1918, AN, AEU, vol.19, fs.52-56 (*"He tenido, como Ud. sabe, desde el verano pasado, un flirt con una niña muy mona que se llama Alicia Cañas. (...) Yo comprendo que he hecho mal en no adoptar una actitud definitiva; (...) postergo la resolución de día en día porque yo mismo ignoro la verdadera naturaleza de mis sentimientos"*)

Alicia Cañas Zañartu se marie finalement avec Arturo Sanfuentes Echazarreta (1900-1924) en décembre 1922 puis avec Augusto Errázuriz Ovalle. Elle est la première femme maire du Chili (commune de Providencia, Santiago, 1935).

⁶⁴¹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 27 octobre 1920, AN, AEU, vol.19, fs.241-243 (*"Estoy festejando a una niña muy dije que se llama Elvira Valdés Freire, hija de D. Vicente Valdés Bascuñan y la Sra. Perpetua Freire García de la Huerta. (...) Teniendo ya que quedarme en Chile, por lo menos por ahora, he decidido dedicarme en serio, pues nada se opone a que me case"*).

⁶⁴² Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Anita Errázuriz Valdés, Panquehue, 22 mars 1919, AN, AEU, vol.19, fs.67-72 (*"la vida de paseo en una niña encuentra su límite en los años de juventud y no puede prolongarse más allá, (...) siendo que a la perdida de entusiasmo por tu parte se agrega la disminución de interés por parte de los demás"*).

reflète dans l'âge moyen des filles au mariage, même s'il a tendance à s'élever entre les deux générations des Errázuriz étudiées : il est en effet de 18 ans pour la première génération (4 mariages entre 1879 et 1889) et 23,9 ans pour la seconde (15 mariages entre 1906 et 1936)⁶⁴³. En revanche, les hommes ont une présence sur le marché matrimonial plus longue puisque leur âge moyen au mariage est de 25,5 ans pour la première génération et de 31,5 ans pour la seconde.

Le passage du "pololeo" au mariage requiert deux facteurs importants : les sentiments des futurs conjoints et l'acceptation de leurs parents, avant tout celle des pères, ou celle des frères aînés au cas où le père vient à manquer. Le Code Civil de 1855 stipule en effet que les parents ne peuvent obliger leurs enfants à se marier (article 255), mais que ces derniers ne peuvent se marier sans l'accord de leur père (ou de leur mère s'ils viennent à perdre leur père) s'ils ont moins de 25 ans (article 130). Loin de l'idée de mariages strictement arrangés dans lesquels la volonté des fiancés est quantité négligeable, le consentement des principaux intéressés est indispensable et leurs sentiments font l'objet de fréquents commentaires. Ainsi, par exemple, Maximiano Errázuriz Valdés ne peut se résoudre à demander en mariage une jeune fille parce qu'il ignore « *la vraie nature de mes sentiments* »⁶⁴⁴. Par contre, les mariages de Margarita et Maria reposent sur des sentiments amoureux, sentiments commentés dans les échanges épistolaires de la famille. Rafael écrit ainsi à sa sœur, au moment du mariage de María, que « *nos fiancés sont extrêmement enthousiastes et heureux, comme d'un autre temps et je crois qu'on peut augurer le bonheur pour Maria qui avait besoin de tomber vraiment amoureuse* »⁶⁴⁵. De la même manière, Ricardo Larraín, futur beau-frère de Margarita, commente à sa mère que « *Carlos écrit des cartes d'amoureux, à tel point qu'elles sont passées de main en main et nous font rire, lui qui est si froid* »⁶⁴⁶.

Cependant, si les sentiments constituent un des fondements du futur mariage, ils ne pèsent pas grand-chose face au consentement obligatoire des parents, même si les mineurs de 25 ans peuvent en appeler à l'Eglise pour obtenir son autorisation, plus puissante que celle des parents, et qu'en général cette dernière concède puisque, comme le souligne Teresa Pereira,

⁶⁴³ Mais si l'on excepte l'âge au mariage d'Elizabeth Subercaseaux Errázuriz, qui très exceptionnellement se marie à 37 ans, après la mort de ses deux parents, l'âge moyen de la seconde génération tombe à 22,6 ans.

⁶⁴⁴ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 31 octobre 1918, AN, AEU, vol.19, fs.52-56.

⁶⁴⁵ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Amalia Errázuriz Urmeneta, Roma, 20 avril 1923, AN, AEU, vol.16, fs.279 ("*nuestros novios están sumamente entusiasmados y felices, como de otro tiempo y creo que se augura toda felicidad para María quien necesitaba enamorarse a fondo*").

⁶⁴⁶ Lettre de Ricardo Larraín Bravo à Bernarda Bravo de Larraín, Chiñigüe, 17 mars 1914, Archives Ricardo Larraín Bravo, Université Diego Portales, Santiago ("*Carlos escribe las cartas más de enamorado, tanto que han circulado de mano en mano y nos hacen reír, él que es tan frío*").

« en fonction de sa doctrine, elle estimait à sa juste valeur la volonté des contractants »⁶⁴⁷. Cependant, pour l'élite, « les lieux et les possibilités de rencontre des jeunes gens étaient déterminés par certaines limites », ce qui signifie que « le choix d'un partenaire était circonscrit, dans une certaine mesure, aux jeunes gens de mœurs et origines équivalentes, ce qui permettait aux parents d'approuver le mariage »⁶⁴⁸. Cependant, pour les garçons, lorsque le choix matrimonial ne convient pas aux parents, pour des raisons sociales ou politiques, nous avons vu que ces derniers ont la ressource d'envoyer leur fils à l'étranger jusqu'à ce qu'ils reviennent à plus d'obéissance (Rafael Errázuriz, León Subercaseaux). Parfois, une candidate peut être refusée parce qu'elle est étrangère. Ainsi, en 1914-1915, Maximiano Errázuriz Valdés est amoureux (de son propre aveu) de Magdalena Ortiz, qui « en plus d'appartenir à l'une des meilleures familles de Buenos Aires, avait la réputation d'être l'une des plus jolies »⁶⁴⁹. Cependant, Rafael refuse en bloc l'idée parce qu'il souhaite que son fils se marie au Chili, ce que désire aussi sa grand-mère maternelle qui lui écrit : « ne vas pas tomber amoureux d'une italienne, tu sais déjà que les meilleures jeunes filles sont les chiliennes »⁶⁵⁰, et de préférence avec une riche héritière car Rafael fonde de grands espoirs sur cet aspect⁶⁵¹. Ce désir que Max se marie dans son pays et avec une jeune fille provenant d'une famille d'un bon niveau économique est dû non seulement au fait que sa famille ne veut pas qu'il soit un "simple trasplantado", mais certainement aussi au déclin de leur situation économique qui aurait pu être rétablie par un bon mariage. Ainsi, par exemple, lorsqu'il voit que le mariage projeté par son fils en mai 1917 ne donnera pas les résultats espérés, Rafael insinue à son fils de se rabattre sur les Cousiño et lui écrit : « Il m'est venu à l'esprit que tes bonnes relations avec Maria [Lyon de Cousiño] permettent (au même titre que les nôtres qui ont toujours été très cordiales) et peuvent te rapprocher de sa fille et te donner de cette manière une excellente solution au problème. Compte d'ores et déjà sur le fait que cela nous plairait beaucoup »⁶⁵². Les instructions peuvent à peine être plus claires et le jeune Max, toujours prompt à obéir à son

⁶⁴⁷ Teresa Pereira, *Afectos e intimidades. El mundo familiar en los siglos XVII, XVIII y XIX*, op.cit., p.78 (« basada en su doctrina, valoraba la voluntad de los contrayentes »).

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p.79 (« los lugares y posibilidades de encuentro de los jóvenes se hallaban determinados por ciertos límites »; « la elección de pareja estaba circunscrita, en cierta medida, a jóvenes de iguales costumbres y orígenes, lo que permitía consensuar el matrimonio con los padres »).

⁶⁴⁹ Note de pied de photographie, photo n.5, p.35, album n. 4, Archives Carmen Errázuriz Edwards (« además de pertenecer a una de las mejores familias, tenía fama de ser la niña más bonita de B.A. »)

⁶⁵⁰ Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Maximiano Errázuriz Valdés, Santiago, 3 août 1916, AN, AEU, vol.20, fs.64-65 (« no te vayas a enamorar de ninguna italiana, ya sabes que las mejores niñas son las chilenas »).

⁶⁵¹ Note de pied de photographie, photo n.5, p.35, album n. 4, Archives Carmen Errázuriz Edwards (« tenía él muchas esperanzas cifradas »).

⁶⁵² Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Rome, 6 mai 1917, AN, AEU, vol.18, fs.62 (« Se me ha ocurrido que tus buenas relaciones con María [Lyon de Cousiño] dejen (y las nuestras que siempre han sido amistosísimas) y puedan acercarte a su hija y darte por ahí una excelente solución del problema. Cuenta desde luego que ello nos gustaría mucho. »).

père, le prend sans doute comme un ordre. Ce n'est donc absolument pas une surprise que le 6 juin Rafael écrive à son fils, accusant réception de son télégramme lui demandant son autorisation pour se marier avec Violeta Cousiño Lyon. Rafael se félicite donc du « choix » de son fils et il a toutes les raisons de le faire : Violeta est un brillant parti. Née en 1896, fille d'Arturo Cousiño Goyenechea et de Maria Lyon Arrieta, elle est en effet une des héritières de la très grande fortune des Cousiño, évaluée à 14 millions de pesos en 1882⁶⁵³ et dont la mère de la jeune fille est la principale gestionnaire depuis la mort de son mari en 1902⁶⁵⁴. Cette disproportion entre les fortunes des deux familles constitue finalement le principal défaut que Rafael trouve à l'union, qu'il a pourtant vivement encouragée, et il aurait préféré que la fiancée soit moins riche pour que son fils ne devienne pas « *prétentieux et ambitieux, ce qui serait vraiment dommage et mettrait en danger tes autres bonnes qualités* »⁶⁵⁵. Il semble par ailleurs que ce soit cette disparité qui ait fini par affecter les fiançailles : Violeta, qui est déjà en possession d'une partie de son héritage depuis la mort de son père en 1902, ou plutôt sa famille, aurait en effet souhaité la rédaction d'un document notarial stipulant le montant de ses biens et les protégeant (ce document est appelé "*capitulaciones matrimoniales*" et correspondant à un contrat de mariage). Rafael s'y réfère dans les termes suivants : "*J'en arrive à m'imaginer après la lettre d'Antonio [Huneus] dans laquelle il me parle longuement des clauses du contrat (...) qu'un sérieux conflit d'intérêt est apparu et que dans l'autre famille, ils ont voulu t'imposer des conditions inacceptables. Mais ce serait absurde. La forme du contrat m'avait laissé, cependant, une bien triste impression et je n'aurais jamais soupçonné qu'ils auraient de telles exigences peu compatibles avec la dignité du mari* »⁶⁵⁶. Quelles peuvent avoir

⁶⁵³ Benjamin Vicuña Mackenna, « Millonarios del Chile viejo », In *El Mercurio*, Valparaiso, 26 avril 1882.

⁶⁵⁴ A propos de María Lyon, *El Mercurio* de Santiago reproduit le 30 mars 1908 l'article suivant d'un journal de Buenos Aires : "*Hasta esta mañana ha sido nuestra huésped la señora María Lyon de Cousiño, dama chilena de gran figuración en la sociedad trasandina y, además, poseedora de la fortuna más considerable de América del Sur (...) No hay duda que la señora de Cousiño es una de las más opulentas capitalistas del mundo, ocupando quizás el segundo lugar de la serie, después de la ex condesa de Castellane. Es única propietaria de las minas de carbón de Lota y Coronel, en Chile, por las que un sindicato norteamericano ofreció no hace mucho setenta millones de pesos. Posee, además, grandes extensiones de tierra laborable y espléndidas haciendas (estancias) en el sur de Chile, sin contar con varias empresas mineras de Tarapacá, Atacama y Coquimbo, de las que es principal accionista (...) Es poseedora de uno de los más ricos alhajeros que se conocen. Entre las joyas que más llaman la atención figura un triple collar de perlas, que puede llamarse histórico, puesto que perteneció a la Emperatriz Eugenia. La magnífica joya está avaluada en dos millones de pesos*".

⁶⁵⁵ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Rome, 6 juin 1917, AN, AEU, vol.18, fs.65-66 ("*pretencioso y ambicioso, lo cual sería gran lástima y comprometería tus otras buenas cualidades*").

⁶⁵⁶ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Camaldoli, 3 septembre 1917, AN, AEU, vol.18, fs.83-84 ("*Llego a imaginarme después de la carta de Antonio [Huneus] en que habla largamente sobre clausura de capitulaciones (...) que haya sobrevenido alguna seria dificultad de intereses y que en la otra familia quisieron imponerte condiciones inacceptables. Pero esto sería absurdo*").

été ces exigences? Sans doute que la fortune de Violeta ne soit pas gérée par Maximiano, comme il en avait le droit une fois marié avec elle, c'est-à-dire finalement que la jeune femme soit entièrement indépendante financièrement de son mari. Cela pose bien entendu le problème des rapports de force entre les époux car, comme le signale Pierre Bourdieu, « *le mariage de bas en haut* » menace la prééminence que le groupe reconnaît aux membres mâles, tant dans la vie sociale que dans le travail et les affaires domestiques »⁶⁵⁷. En d'autres termes, l'autorité et la dignité de Maximiano en tant qu'époux auraient été sapées par son non-contrôle de la fortune de sa femme, à laquelle il se serait peut-être vu contraint de demander de l'argent pour assurer leurs dépenses quotidiennes ou bien encore pour redresser la situation économique des Errázuriz Valdés.

Le mariage des fils d'Amalia (Pedro, León et Luis Subercaseaux) est un autre processus intéressant qui nous permet de nous pencher sur le contrôle parental durant le choix conjugal. Il est en effet pour le moins curieux que deux des trois bruns d'Amalia aient appartenu à des familles avec lesquelles elle entretient une relation d'amitié particulière, ou bien encore aient été de ces jeunes filles dont la nature exaltée et mystique trouve un modèle en Amalia. En 1906, Luis se fiance avec Margarita Donoso Foster, qui est, aux dires d'Amalia, « *une jeune fille si jolie, si fine et délicate qu'elle paraissait une fleur* », mais surtout « *la piété traditionnelle de la famille à laquelle elle appartenait était une garantie de la sienne propre* »⁶⁵⁸. Amalia précise alors que son fils « *avait bien choisi, suivant en cela les principes qu'on lui avait enseignés* »⁶⁵⁹, sous-entendant les principes moraux et religieux qu'elle-même lui avait transmis. Quant à León, qui avait été envoyé en Europe en 1919 pour éviter une alliance non désirée par les Subercaseaux Errázuriz, il se marie avec Paz Larraín García Moreno, dont la famille a vécu à Paris avec les Subercaseaux et dont la sœur, Lucia, est une des amies les plus appréciées d'Amalia. La jeune fille doit avoir été l'une des protégées d'Amalia puisque cette dernière insinue à son frère Rafael qu'elle pourrait faire une excellente épouse pour Maximiano, ce dont ce dernier est très surpris⁶⁶⁰, et comme ce projet matrimonial ne donne pas les fruits

La forma del contrato me dejaba, sin embargo, muy triste impresión y jamás habría yo sospechado que tendrían tales exigencias poco compatibles con la dignidad del marido").

⁶⁵⁷ Pierre Bourdieu, « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », In *Annales ESC*, n.4-5, juillet-octobre 1972, p.1119.

⁶⁵⁸ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.117 (*una niña tan bonita, tan fina y delicada que parecía una flor*"); "*la piedad tradicional de la familia a que pertenecía era una garantía de la suya propia*").

⁶⁵⁹ *Ibid.* ("*había elegido bien, siguiendo los principios que se le habían inculcado*").

⁶⁶⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz, Panquehue, 2 août 1919, AN, AEU, vol.19, fs.141-149 ("*Me dice Ud. que mi tía Amalia le ha comunicado a Ud. proyectos matrimoniales míos. Su frase es algo vaga, así que no sé bien a qué proyectos se refiere. Hace como tres o cuatro meses que la opinión pública me está corriendo, con una extraña insistencia, pololeo con Paz Larraín García Moreno, hija menor de D. Raimundo Larraín; no me extrañaría que esa fuera la noticia que ha llegado a oídos de*

escomptés, elle est de nouveau présentée au propre fils d'Amalia. Les deux jeunes gens, qui ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années, mais comme se l'était imaginé Amalia « *d'un seul regard ils durent se plaire et se comprendre* » parce qu'ils « *avaient vraiment l'air d'être nés l'un pour l'autre* »⁶⁶¹. Ainsi, le voyage projeté par Amalia a porté ses fruits: elle s'assure de la vocation religieuse de son fils Juan et permet à León de trouver « *son bonheur et dans des circonstances admirablement belles, il se fiançait avec une jeune fille belle, bonne et de noble famille* »⁶⁶². Si Amalia parla de Paz avec son fils avec la chaleur avec laquelle elle l'évoque dans ses mémoires, il ne fait aucun doute que le jeune homme comprit que sa mère faisait plus qu'approuver cette union. Quant à Pedro, il porte son attention sur « *la jeune amie dont nous avons fait la connaissance à notre arrivée d'Europe chez sa tante Merceditas Peña* »⁶⁶³. Elvira entretient une grande amitié avec Amalia, bien avant de se marier avec Pedro, dans laquelle elle doit avoir reconnu la même exaltation et le même mysticisme religieux, ainsi que le désir refoulé de vie monacale. Le mariage semble donc providentiel à Amalia qui n'imagine pas pour son fils une « *femme plus accomplie et plus pieuse* ». Surgissent cependant « *d'étranges difficultés* », qui empêchent la réalisation immédiate du mariage, qui ne peut avoir lieu qu'au retour d'un voyage d'étude de Pedro en Europe, en 1907⁶⁶⁴. Quelles peuvent avoir été ces difficultés ? Sans doute, la réticence de la jeune fille, qui s'est toujours sentie appelée par la vie religieuse, et sans doute la réticence de Ramón Subercaseaux qui voit d'un mauvais œil l'union de son fils, au point qu'il n'assiste pas à son mariage. Dans quelle mesure ces deux derniers mariages sont l'œuvre d'Amalia, nous n'en saurons peut-être jamais rien, mais il ne fait aucun doute qu'elle y collabore de manière active.

Au moment de se décider pour un conjoint, il est indispensable que celui-ci jouisse d'une situation sociale et économique équivalente. Mais là où plusieurs branches et générations d'Errázuriz ont favorisé des mariages entre cousins germains ou cousins au second degré, voire au troisième, la branche des Errázuriz Valdivieso rompt avec ce qu'Amalia qualifie

mi tía Amalia, de quien esas niñas son intimas amigas (...) Me gustaría saber si la aprobación tan explícita que Ud. da a mis supuestas intenciones en su frase: "He oído que tu preparas un proyecto matrimonial que, por lo que nos dice Amalia, sería muy acertado y mejor que los anteriores. Ojalá sea verdad", se refiera a Paz Larraín. Mi tía podrá darles a Uds. noticias de la niña, puesto que la conoce mucho mejor que yo").

⁶⁶¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.177 ("*tal como yo [Amalia] me lo había imaginado, junto con mirarse debieron gustarse y comprenderse*"; "*parecían, realmente, haber nacidos el uno para el otro*").

⁶⁶² *Ibid.* ("*su felicidad y en circunstancias admirablemente hermosas, quedaba comprometido con una joven bonita, buena y de noble familia*").

⁶⁶³ *Ibid.*, p.119 ("*la joven amiga que conocimos a nuestra llegada de Europa en casa de su tía Mercedita Peña*"). Elvira Lyon Otaegui est en fait la nièce de Mercedes Otaegui de Peña.

⁶⁶⁴ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.119 ("*mujer más cumplida y más piadosa*"; "*extrañas dificultades*").

de « coutume et règle de ce groupe » et qui est due au fait que « sortir de la famille était très mal vu, à tel point qu'on ne permettait même pas l'entrée aux jeunes d'une autre provenance, pour aristocratique qu'elle ait été »⁶⁶⁵. Ces mariages consanguins, pour lesquels il est indispensable de demander une dispense ecclésiastique, sont relativement fréquents dans la génération des enfants des Errázuriz Aldunate et la suivante (nous en avons relevé au moins 25, tout particulièrement entre les Errázuriz Salas et les Salas Errázuriz) et provoquent des « renchaînements d'alliance » qui peuvent avoir été dus à des arrangements sur les biens qui évitent le transfert des dots⁶⁶⁶. Ils finissent cependant par provoquer des tares chez les générations suivantes et Amalia nous signale que plusieurs des Salas Errázuriz naissent sourds-muets⁶⁶⁷. En revanche, la branche des Errázuriz Valdivieso ne fait aucun mariage consanguin (alors qu'il y en a encore un chez celle des Errázuriz Zañartu), ce qui peut être dû à un lent changement dans les mentalités et / ou à la montée de nouvelles formes de sociabilité réunissant plus facilement et fréquemment les jeunes des familles de l'élite hors de leur cadre familial.

La fiancée doit par ailleurs posséder un certain nombre de qualités, commentées par les membres de la famille et leurs amis. En effet, le mariage de l'un des leurs est l'affaire de tous dans la mesure où la nouvelle épouse doit faire honneur au groupe. Pour les Errázuriz, elle doit donc être une jeune fille accomplie et intéressante (« cumplida » et « interesante » sont les deux adjectifs qui reviennent le plus fréquemment), ce qui suppose être si possible jolie ou pour le moins attrayante, sympathique, sérieuse (dans le sens contraire à celui de « mondaine », même si elle doit savoir se comporter en société), vertueuse, cultivée et capable de prendre en charge une maison, c'est-à-dire qu'elle sache diriger la domesticité mais aussi être capable de cuisiner et coudre. En ce qui concerne l'homme, les qualités attendues sont un peu différentes, même si on exige de lui d'appartenir au milieu social et d'avoir de bons revenus, suffisamment dans un premier temps pour maintenir convenablement le ménage, en attendant que puisse arriver un éventuel héritage. Idéalement, il doit être chilien,

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p.16 (« costumbre y regla en aquel grupo » ; « salir de la familia era muy mal mirado, y tanto, que ni aún se daba entrada en las casas a jóvenes de otra procedencia, por muy aristocráticos que fueran »).

⁶⁶⁶ François Lebrun définit le « renchaînement d'alliance » comme l'union entre conjoints « appartenant à deux lignées familiales qui se sont déjà alliées et entendent renouveler ce lien ». In François Lebrun, « Le prêtre, le prince et la famille », *op. cit.*, p.105.

Partant du principe que les Errázuriz Madariaga sont la génération 0, nous avons relevé 13 mariages consanguins dans la génération 2 (dans 12 cas, il s'agit de mariages entre deux personnes de G2, mais dans un cas il s'agit d'un mariage G2/G3) et 8 mariages dans la génération 3. Il existe aussi deux cas où une dispense a dû être demandée car le deuxième conjoint était apparenté au premier (un cas dans la G0 et un autre dans la G1). Dans un dernier cas de la G3, non seulement il eut mariage entre deux cousins du 3^e degré, mais lors du décès de l'épouse, le survivant épousa sa belle-sœur, créant ainsi un double empêchement ecclésiastique.

⁶⁶⁷ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.16.

mais comme traditionnellement les hommes sont plus attachés au patrimoine matériel, notamment à la gestion des terres familiales, cette règle est beaucoup plus flexible pour les femmes que pour les hommes. Il est d'ailleurs intéressant de noter que des 15 mariages réalisés par les jeunes Errázuriz de la seconde génération, les six hommes se sont mariés avec des compatriotes alors que quatre des neuf femmes se sont mariées avec des étrangers. Quand elles se marient hors de leur pays, il est normal qu'elles le fassent avec des hommes de bonne famille, ce qui implique avoir un titre nobiliaire pour les européens (Carmen Errázuriz Huici avec Lord Robert Olgivie-Grant, Rosario Errázuriz Valdés avec le comte Enrico de Larderel) ou appartenir à un niveau socio-économique équivalent à celui des Errázuriz pour les sud-américains. Les mariages entre l'aristocratie européenne et les jeunes filles de l'élite chilienne sont cependant en nombre relativement réduit car si la première est disposée à accepter des sud-américaines dans ses rangs, il faut tout au moins que ces dernières possèdent une fortune suffisante pour rétablir leur situation économique souvent décadente. C'est ainsi qu'à part les deux mariages de Carmen et Rosario, les plus prestigieux sont celui de Florencio Blanco Gana avec la princesse russe Olga Troubetskoï en 1873, celui de Teresa Edwards Mac-Clure, veuve de Rafael Irrarrázaval Correa, avec François de Pérusse, duc des Cars, réalisé en 1903, et celui de Olga Cousiño Lyon, sœur de cette même Violeta que nous avons vue fiancée avec Maximiano, avec Armand de Gontaut-Biron, marquis de Saint-Blancard, célébré en 1916⁶⁶⁸. Cette impécuniosité de l'aristocratie européenne, Maximiano la rappelle à sa sœur Anita en 1919, lui écrivant qu'il assume qu'elle est au courant que « *les jeunes de l'aristocratie italienne qui ne se marient pas pour l'argent sont peu nombreux* » et que, malheureusement, elle ne dispose pas « *d'une dot qui te permette d'être courtisée par un titre illustre* »⁶⁶⁹. Quelques années plus tard, lorsque vient le tour de sa plus jeune sœur Maria de se marier, il répond à son père, qui lui demande des renseignements sur un jeune aristocrate italien, qu'en ce qui concerne « *le nouveau duc Andrea Torlonia dont vous me parlez, c'est un*

⁶⁶⁸ Eduardo Balmaceda recense une dizaine d'autres alliances de l'aristocratie française avec des membres de la communauté chilienne dans son livre de souvenirs *De mi tierra y de Francia*, Ediciones Ercilla, Santiago, 1932, p.140. Il y écrit : « *Desde la época del Ministro Rosales, podemos anotar las siguientes alianzas franco-chilenas : María Amelia y María Matilde Rosales, con el barón de Montagnac y con el conde de Berthier : Luis de Cazotte con la baronesa Carlota d'André; la señora Tocornal con el vizconde Castillon de Saint-Víctor; Carmen Blest Bascuñan con el barón de Bats; Teresa Edwards con el duque des Cars; las señoritas Beeche Irrarrázaval con los primos de Lamotte Saint Pierre y de Lamotte de la Verteville; Elisa Walker Larraín con el conde de la Taille; Delfina Edwards Bello con el eminente artista Bernard Boutet de Monvel y María e Isabel Lyon Sutil con el vizconde de Reiset y el baron d'Etigny.* »

⁶⁶⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Anita Errázuriz Valdés, Panquehue, 22 mars 1919, AN, AEU, vol.19, fs.67-72 (« *pocos son los jóvenes de la aristocracia italiana que no se casen por la plata*»; « *de una dote que te merezca ser pretendida por algún título tan ilustre* »).

bon garçon ; il se marierait avec Maria si elle avait une dot d'un million »⁶⁷⁰. Pour en revenir aux qualités personnelles des prétendants à une jeune fille, il faut qu'ils possèdent d'indéniables qualités intellectuelles et de travail, qualités qui assureraient le maintien économique de la famille ainsi que le succès d'une éventuelle carrière publique. Pour les Errázuriz, il est aussi important que leurs filles épousent des catholiques⁶⁷¹ et que le futur mari soit « bon » (*"bueno"*). L'usage de cet adjectif mérite qu'on s'y arrête un tant soit peu et que l'on cherche à définir ce qu'il exprime. Si nous nous rapportons aux descriptions de l'idéal masculin, nous pouvons déduire qu'il recoupe les concepts de « attentionné » et de « respectueux ». Ainsi, lorsque Rafael parle de son futur gendre, Alberto Posse de Rivas, il le décrit comme « *sérieux, pas trop jeune (32 ans), affectueux et ne désirant rien d'autre que prendre soin d'elle et la gâter* »⁶⁷², alors qu'un membre de la famille ajoute qu'il a « *une douceur naturelle qui rendra difficile la tromperie* »⁶⁷³. Le futur époux doit donc démontrer qu'il s'intéresse réellement à sa fiancée, c'est-à-dire qu'il l'épouse pour elle et non pas seulement pour sa position sociale ou économique, et qu'il est prêt à la traiter de manière convenable, en respectant suffisamment les règles de bienséance pour que l'honneur de la jeune femme, et par extension celui de toute sa famille, n'aient pas à pâtir d'éventuels écarts de conduite.

Une fois que leurs sentiments et intentions respectifs sont connus des futurs fiancés et de leurs parents, une fois que ces derniers ont donné leur accord, vient la demande officielle en mariage. Celle-ci est effectuée par le père, le frère aîné ou le parent masculin le plus proche du jeune homme, au père de la jeune fille lors d'une visite officielle au domicile de cette dernière. Il n'est pas difficile d'imaginer qu'en plus de la demande, les deux hommes peuvent aussi évoquer leur situation financière respective, les revenus sur lesquels pourrait compter le futur ménage ou bien encore la durée des fiançailles et l'organisation de la cérémonie. Cette visite se conclue par la remise d'une bague de fiançailles à la jeune fille, qui symbolise l'engagement pris. A partir de ce moment, les fiancés jouissent d'un certain nombre de

⁶⁷⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 20 mars 1920, AN, AEU, vol.19, fs.205-206 (*"el nuevo duque Andrea Torlonia de quien Ud. me habla, es buen niño; ese se casaría con María si ésta llevase un millón de dote"*). Andreas Torloni (1899-1973) est le 5^{ème} duc de Poli et Guadagnolo et épouse Emanuela Spinola en 1920.

⁶⁷¹ Par exemple, Maximiano Errázuriz Valdés écrit à propos d'un de ses futurs beaux-frères: *"Hemos tenido excelentes informaciones de Ernesto Valenzuela. Nos han dicho que es joven de aristocrática familia, muy rico, católico y de buena figura."* Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 2 août 1919, AN, AEU, vol.19, fs.141-149.

⁶⁷² Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Amalia Errázuriz Urmeneta, Roma, 20 avril 1923, AN, AEU, vol.16, fs.279 (*"serio, no muy niño (de 32 años), afectuoso y que no desea otra cosa que cuidarla y mimarla [à Maria]."*).

⁶⁷³ Lettre d'une de ses nièces non identifiée à Ana Ortúzar de Valdés, Rome, 16 mai 1923, AN, AEU, vol.20, fs.87 (*"una suavidad natural que será difícil engañarla"*).

privilèges, entre autres celui de pouvoir s'écrire librement et d'avoir quelques courts moments d'intimité hors de la présence d'un chaperon. Cependant, pour éviter une promiscuité trop grande, la période des fiançailles est relativement courte⁶⁷⁴ : deux mois et demi pour Amalia Errázuriz et Ramón Subercaseaux, deux mois pour Rosario Errázuriz et Enrico de Lardereel, trois mois pour Maria Errázuriz et Alberto Posse de Rivas, trois mois et demi pour Margarita Errázuriz et Carlos del Campo et sept mois pour Maximiano Errázuriz et Rosario Edwards, cette dernière étant exceptionnellement longue puisqu'il fallut attendre l'arrivée des parents de Max depuis l'Italie.

Les préparatifs ont souvent lieu sous la direction des mères des fiancées, ou en leur absence, d'une tante. Il faut donc définir le lieu du mariage, l'officiant, les témoins, les garçons et demoiselles d'honneur, la liste des invités et les modalités de la réception. Les fiancés ont peu à dire sur le sujet, et y prennent peu d'intérêt d'ailleurs, comme en atteste l'absence totale de référence faite à leur mariage par Maximiano Errázuriz et Rosario Edwards dans la correspondance qu'ils échangent durant leurs sept mois de fiançailles. En tant que cérémonie familiale au cœur d'un « *système complexe d'échanges d'actions symboliques* », le mariage véhicule un message de « *statut solidaire, de fierté, d'allégeance, de réaffirmation de soi, d'appartenance et d'obéissance aux lois du sang* »⁶⁷⁵. Il permet en effet de mettre en scène la puissance de la famille, symbolisée par le choix du prêtre officiant, le nombre et la qualité des assistants, la richesse des cadeaux ou bien encore la somptuosité de la réception. Il met aussi en branle le système d'échanges ritualisés entre les membres de la famille ou du milieu social : ainsi, l'invitation ou l'exclusion au mariage peut être considérée comme un « *puissant élément de polarisation* »⁶⁷⁶, répondant à une gamme d'attention et d'intention qui varie depuis un simple retour de courtoisie pour une invitation antérieure jusqu'à la volonté explicite d'affirmer un rapport d'amitié ou d'inimitié. Le choix des cadeaux répond aussi à ce même concept de réciprocité, et nous voyons par exemple Maximiano rappeler à son père, à l'occasion du mariage de la fille de Matias Errázuriz Ortúzar, que ce dernier « *avait fait un superbe cadeau de mariage à Rosario* »⁶⁷⁷, sous-entendant qu'il n'oublie pas de lui rendre la pareille.

⁶⁷⁴ Amalia Errázuriz écrit à ce propos: "No eran bien visto los noviazgos demasiado largos; las madres cuidadosas de sus hijas no permitían la menor libertad en esas condiciones y, por lo tanto, era muy engorroso para la familia el tener en la casa a un par de novios." Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.82.

⁶⁷⁵ Larissa Lomnitz, *A Mexican elite family, 1820-1980: kinship, class, and culture*, Princeton University Press, Princeton, 1987, p.157 (« *complex interlinking system of symbolic actions* » ; « *solidarity status, pride, allegiance, reaffirmation of self, belonging and obedience to the call of the blood* »).

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p.158 (« *strong element of polarization* »).

⁶⁷⁷ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 31 décembre 1919, AN, AEU, vol.19, fs.185-187 ("*hizo un regio regalo de bodas a Rosario*").

Afin d'illustrer l'organisation et les significations d'un mariage, nous prendrons le cas de Margarita Errázuriz Valdés qui se marie avec Carlos del Campo Ortúzar le 3 juin 1914 à Rome. Les fiancés se sont connus au Chili un an auparavant, lors d'un voyage des Errázuriz Valdés au cours duquel ils se fiancent plus ou moins secrètement, c'est-à-dire avec l'accord de leurs parents mais sans divulgation au reste de leurs familles et de la société. Au début de l'année 1914, Carlos arrive à Rome, où sont sans doute confirmées les fiançailles et demandée officiellement la main de Margarita. A ce moment, la nouvelle est communiquée au reste de la famille⁶⁷⁸ et les préparatifs du mariage peuvent commencer. Dans un premier temps, en avril, Margarita et sa mère vont à Paris pour s'occuper du trousseau de la jeune femme, qui traditionnellement doit comprendre la garde-robe complète de la fiancée, ses accessoires de beauté, du linge de maison et des objets de luxe, selon le niveau socio-économique de la famille. Pendant ce temps, Rafael Errázuriz, resté à Rome, surveille les travaux d'agrandissement du salon du rez-de-chaussée de leur palais, destiné à mettre en valeur les toiles que Joaquín Sorolla a exécutées pour la famille. Le mariage de Margarita sert donc aussi d'inauguration à la nouvelle disposition de la Villa Errázuriz.

Quelques semaines avant la date du mariage, des faire-part sont imprimés et envoyés aux invités. Alors qu'en règle générale le faire-part de mariage indique le nom des parents, celui des fiancés, la date, l'heure et le lieu de la cérémonie, celui élaboré pour les noces de Margarita et Carlos met l'accent sur un poème en italien de Giuseppe Biorocchini, sûrement choisi par le fiancé, référence délicate et romantique à une fiancée nommée Margarita.

Le grand jour arrivé, les fiancés assistent à deux cérémonies : le mariage civil et le mariage religieux. Dans la grande majorité des cas, les deux cérémonies ont lieu le même jour, même si la civile peut parfois avoir lieu la veille. Cette dernière n'est cependant, aux yeux des Errázuriz, qu'une simple formalité administrative, toute la légitimité et la solennité du mariage, en tant que consécration de l'union entre deux êtres, étant en effet concentrée dans le mariage religieux. Celui-ci devait être célébré par l'évêque chilien Ramón Angel Jara mais le prélat ayant été retenu en Espagne, Rafael doit le remplacer cinq jours avant la cérémonie. Il s'adresse donc à un prélat ami de la famille et tout récemment désigné Cardinal, Giacomo della Chiessa, qui devient trois mois plus tard Pape sous le nom de Benoît XV. Si l'officiant doit être prestigieux, les témoins peuvent soit l'être aussi, soit refléter une amitié particulière avec la famille. Ainsi, les deux témoins choisis par Rafael pour accompagner sa fille sont Alberto del

⁶⁷⁸ Ainsi, Carlos del Campo écrit à Bernardo Bravo de Larraín, la mère de son beau-frère, pour lui annoncer son mariage et celle-ci s'en fait l'écho à son fils: "*En este momento recibo carta de Carlos, en la que me anuncia se ha arreglado su matrimonio con Margarita Errázuriz*". Lettre de Bernarda Bravo de Larraín à Ricardo Larraín Bravo, Nice, 16 février 1914, Archives Ricardo Larraín Bravo, Université Diego Portales, Santiago.

Solar Quiroga, selon Maximiano « *parent et grand ami de mon père* »⁶⁷⁹, et Rafael Sotomayor Gaete (1848-1918), homme politique chilien qui est plusieurs fois Sénateur et Ministre. L'importance de la famille s'exprime aussi par la quantité et la qualité des invités assistant au mariage : ainsi, selon l'article d'un journal italien, il n'y aurait pas eu moins de 220 invités à la cérémonie et sans doute autant à la réception qui a lieu par la suite⁶⁸⁰. La liste des invités fournie par l'article nous aide aussi à appréhender le réseau de sociabilité des Errázuriz et le prestige dont jouit la mission diplomatique de Rafael, puisque le journal signale la présence de six cardinaux et six évêques, des membres du corps diplomatique, des amis de la famille et quelques 160 membres de l'aristocratie italienne et européenne, avec pas moins de quinze couples princiers, six couples ducaux, vingt-six couples de marquis et trente-et-un couples de comtes. Il donne en revanche peu de détails sur la colonie chilienne présente, notamment sur les membres des familles Errázuriz et Del Campo. En comparaison, le mariage de la sœur de Margarita, Maria, qui a lieu le 7 juillet 1923, quelques mois après le décès de Crescente, est beaucoup plus réduit puisque les deux cérémonies ont lieu dans une stricte intimité, de même que le déjeuner de noces qui suit (21 personnes) et la réception qui a lieu dans l'après-midi (environ 60 personnes, avant tout du corps diplomatique)⁶⁸¹.

En dernier lieu, le mariage signifie la mise en application du système de don et contre don, grâce aux cadeaux de mariage. Grâce au même article du journal italien, nous avons à notre disposition une partie de la liste des cadeaux de mariage offerts à Margarita et Carlos, avec le nom de la personne qui l'offre. Cette liste se compose de 74 donateurs, certains ayant pu avoir fait plusieurs cadeaux, notamment dans la famille. Les cadeaux peuvent se diviser en trois catégories : bijoux, vaisselle et objets décoratifs, chèques. Les bijoux, étant les cadeaux les plus coûteux, sont avant tout offerts par la famille (parents, frères et sœurs, oncles et tantes) et permettent à Margarita de se constituer un



Margarita Errázuriz et Carlos del Campo, 3 juin 1914.

⁶⁷⁹ Note de pied de photographie, photo n.4, p.24, album n. 4, Archives Carmen Errázuriz Edwards ("*pariente y gran amigo de mi papá*"). Alberto del Solar Quiroga est le fils de Bernardo del Solar Marín (1800-1868) et d'Ignacia Quiroga Darrigrande. Il est donc le cousin germain de la mère de Rafael Errázuriz.

⁶⁸⁰ L'article intitulé "*Echi di vita romana. Nozze Errázuriz – Del Campo*" est envoyé par Carlos del Campo à son beau-frère Ricardo Larraín Bravo et est maintenant conservé dans les Archives Ricardo Larraín Bravo, Université Diego Portales, Santiago. Il ne contient malheureusement pas de données sur le journal dans lequel il est publié, ni la date de parution. Cet article inclut une liste, sûrement partielle, des invités ainsi qu'une liste des cadeaux offerts aux jeunes mariés.

⁶⁸¹ "*Matrimonio en Roma*", In *El Mercurio*, Santiago, 10 août 1923.

bel écrivain⁶⁸². En second lieu, les invités offrent de la vaisselle en argent (plats, vases) ou en cristal (coupes, flacons), des objets décoratifs (boîtes, tableaux, horloges, statue en marbre) ou encore des dentelles anciennes et des ombrelles. En dernier lieu, ils peuvent aussi remettre un chèque aux jeunes mariés, dans le cas présent, d'un montant variant entre 300 et 2000 francs. Le choix d'un cadeau reflète la proximité familiale ou d'amitié, entre deux familles plutôt qu'entre deux individus. Ainsi, par exemple, nous voyons le clan Del Campo – Larraín très préoccupé de ce qu'il va offrir à son nouveau membre : comme Ana Del Campo et son mari, Ricardo Larraín, n'assistent pas au mariage et que le père du fiancé arrive peu de temps avant la cérémonie, tous chargent la mère de Ricardo, Bernarda, d'acheter les cadeaux. Celle-ci conseille donc dans un premier temps que Ricardo et Anita lui fassent cadeau d'un bracelet montre de platine avec des brillants, mais opte finalement pour un bracelet avec perle et brillant qui coûte 2000 francs. De même, sachant que Rafael offre généralement à ses filles un collier de perles pour leur mariage, Bernarda conseille l'achat de boucles d'oreilles avec des perles comme cadeau de la part de Máximo Del Campo, afin que Margarita ait une parure complète, boucles qui coûtent 10.000 francs⁶⁸³. Mais c'est Carlos qui, en fin de compte, offre le plus de bijoux à sa fiancée puisqu'il lui achète, en plus d'une alliance, un diadème avec des brillants, une bague avec solitaire, une broche de platine avec des brillants, une bague avec saphir et brillants, une bague avec une grosse perle orientale et un bracelet avec des rubis. Il semble par ailleurs qu'il ait été parfaitement normal que la famille du fiancé fasse des cadeaux de grande valeur : ainsi, lorsque Maximiano Errázuriz Valdés planifie son mariage avec Violeta Cousiño, Rafael pense offrir à sa future belle-fille « *le collier de brillants, magnifique joyau qui fut le cadeau de mon père à Elvira que ma grand-mère Valdivieso lui demanda de me léguer car je lui avais donné*



Coupure de journal italien, avec liste des invités et des cadeaux.
Archives RLB.

⁶⁸² Margarita reçoit ainsi un diadème, plusieurs bagues avec toutes les sortes de pierres précieuses, des bracelets, des colliers, des boucles d'oreille, des montres et des broches.

⁶⁸³ Les informations concernant les cadeaux offerts par les Del Campo – Larraín se trouvent dans deux lettres de Bernarda Bravo de Larraín à Ricardo Larraín Bravo, Paris, 14 avril et 15 mai 1914, Archives Ricardo Larraín Bravo, Université Diego Portales, Santiago.

satisfaction durant 28 ans »⁶⁸⁴.

S'agissant d'un bijou de famille de grande valeur, Rafael consent donc à s'en défaire au profit de son fils aîné, comme preuve qu'il est content de lui et de l'alliance matrimoniale qu'il projette. Mais les Errázuriz achètent aussi un bracelet avec des brillants, une bague avec un solitaire en saphir et des brillants, une bague avec une émeraude et des brillants, une broche en forme de nœud avec des brillants, des boucles d'oreille avec saphirs et brillants ainsi qu'un sac de chainettes en or, pour un total de 17.430 livres sterling (287.595 pesos)⁶⁸⁵, ce qui représente une somme considérable. En ce sens, on peut considérer que les bijoux offerts par sa famille à la jeune mariée représentent un investissement qui lui permet non seulement de se constituer un écrin à utiliser en société, mais aussi un capital économique important qui peut être vendu en cas de problème ou transmis à la génération suivante en tant que « bijoux de famille ».

Grâce à cet exemple, sur lequel nous possédons des informations concernant tous les aspects, nous voyons donc se dessiner l'image du mariage comme célébration, non seulement de l'union entre deux êtres, mais aussi de celle entre deux familles, de même qu'une affirmation de leur position sociale, visible par la somptuosité de la réception et des cadeaux ou encore l'importance de l'officiant, des témoins et des invités. Cependant, comme il s'agit d'un seul exemple, qui plus est à l'étranger, nous souhaitons revenir sur quelques aspects du mariage, notamment le choix de l'officiant et des témoins. Rappelons que chaque couple doit choisir deux témoins masculins pour son mariage religieux et, à partir de 1884, des témoins masculins pour son mariage civil, dont le nombre est de quatre. Comme dans le cas du baptême, le choix de l'officiant et des témoins répond à une recherche de prestige ainsi qu'au renforcement de la cohésion du groupe familial, raisons pour lesquelles les témoins sont très souvent choisis dans la famille proche alors que l'officiant est soit un membre de la famille, soit un ami de la famille, soit un prélat de haut rang. Ces trois conditions sont parfois réunies, comme dans le cas de Crescente Errázuriz Valdivieso qui marie son neveu Rafael Errázuriz Urmeneta en 1889. Par contre, dans le cas de Maria et de Maximiano Errázuriz Valdés, l'officiant est choisi pour son appartenance à l'élite ecclésiastique (Cardinal Pietro Gasparri pour Maria ; Nonce Apostolique Aloisi Massella pour Maximiano). Quant aux témoins, leur

⁶⁸⁴ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Rome, 15 juin 1917, AN, AEU, vol.18, fs.67 (*"el collar de brillantes, joya magnífica y que fue el regalo de mi padre a Elvira cuando mi abuela la Sra. Valdivieso le pidió que me lo destinase por haber yo dado gusto durante 28 años"*).

⁶⁸⁵ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdés, Rome, 29 juin 1917, AN, AEU, vol.18, fs.71-72. Le taux de change était de 16,5 pesos pour une livre sterling le 2 novembre 1917 (*El Mercurio*, Valparaíso, 6 novembre 1917).

choix relève avant tout du cercle familial, que ce soit pour la cérémonie civile comme pour la cérémonie religieuse.

Noms des mariés et date du mariage	Civil	Religieux	Témoins du marié	Témoins de la mariée
José Tomás Errázuriz Eugenia Huici 1879		x	* Ramón Subercaseaux (<i>beau-frère</i>) * Miguel Valdés Ureta (?)	* Ramón Subercaseaux (<i>beau-frère</i>) * Miguel Valdés Ureta (?)
Amalia Errázuriz Ramón Subercaseaux 1879		x	* José Tomás Errázuriz (<i>beau-frère</i>) * Miguel Valdés Ureta (?)	* José Tomás Errázuriz (<i>frère</i>) * Miguel Valdés Ureta (?)
Rafael Errázuriz Elvira Valdés 1889	x		* José Miguel Echenique (?) * Roberto Ovalle Valdés (<i>cousin issu de germain</i>)	* José Miguel Echenique (?) * Roberto Ovalle Valdés (<i>cousin issu de germain</i>)
Rafael Errázuriz Elvira Valdés 1889		x	* Zócimo Errázuriz Valdivieso (<i>oncle</i>) * Bonifacio Correa Albano (<i>oncle par alliance</i>)	* Adolfo Ortúzar (<i>Gandarillas?, oncle</i>) * Ismael Valdés (<i>Valdés?, cousin germain</i>)
José Luis Subercaseaux Errázuriz Margarita Donoso Foster 1906		x		
Maximiano Errázuriz Huici Blanca Zañartu Luco 1913	x		* Luis Subercaseaux Errázuriz (<i>cousin germain</i>) * José Miguel Echenique Gandarillas (<i>époux de cousine au 2^o degré</i>)	* Enrique Budge Prats (?) * Rodolfo Wedeles (?)
Guillermo Errázuriz Vergara Maria Edwards Mac- Clure 1913		x	* Carlos Ossandón (?) * Enrique Lyon (?)	* Carlos Ossandón (?) * Enrique Lyon (?)
Maximiano Errázuriz Valdés Rosario Edwards Matte 1921	x		* Ignacio Valdés Ortúzar (<i>oncle</i>) * Ernesto Valenzuela (<i>beau-frère</i>)	* Ismael Edwards Matte (<i>frère</i>) * Domingo Matte Pérez (<i>oncle</i>)
Maximiano Errázuriz Valdés Rosario Edwards Matte 1921		x	* Carlos Del Campo Ortúzar (<i>beau-frère</i>) * Crescente Errázuriz Valdés (<i>frère</i>)	* Guillermo Edwards Matte (<i>frère</i>) * Domingo Edwards Matte (<i>frère</i>)
León Subercaseaux Errázuriz Paz Larraín García Moreno 1922		x		
María Errázuriz Valdés Alberto Posse de Rivas 1923	x		* Carlos Del Campo Ortúzar (<i>beau-frère</i>)	
María Errázuriz Valdés		x	* Enrico de Larderel	* Eduardo Dagnino,

Alberto Posse de Rivas 1923			(<i>beau-frère</i>) * Enrique Villegas (ambassadeur du Chili en Italie)	(amb. du Venezuela devant le Saint-Siège) * Gonzalo Saldumbide, (amb. de l'Equateur en France)
--------------------------------	--	--	--	--

Tableau 17. Récapitulatif des témoins aux mariages des générations 0 et 1.

Dans la majorité des cas où le lien entre les mariés et le témoin a pu être établi, il s'agit d'un lien de parenté proche (frère, beau-frère, oncle, cousin germain). Dans quelques autres cas, il s'agit clairement d'un choix de prestige, comme dans le cas de Maria Errázuriz Valdés (1923), dû à la situation professionnelle de son père et de son fiancé : tous deux étant diplomates, ils choisissent des diplomates pour les accompagner le jour du mariage. Dans d'autres cas, le choix est moins clair, comme par exemple celui de Miguel Valdés Ureta comme témoin du double mariage Errázuriz –Huici / Subercaseaux-Errázuriz. Celui-ci pourrait en effet être le frère de Carmen Valdés Ureta, éphémère deuxième épouse de Maximiano Errázuriz Valdivieso et par conséquent tout aussi éphémère belle-mère des Errázuriz Urmeneta. Pourquoi ce choix alors, sachant que les liens entre les familles Errázuriz et Valdés ont duré à peine plus d'un an et n'ont pas donné lieu à une descendance ? Nous y voyons deux raisons plausibles : honorer la mémoire de Carmen et montrer par là même leur affection et respect pour sa famille, ou bien reconnaître l'existence d'un lien d'amitié spéciale entre Miguel Valdés et certains des Errázuriz. Un problème d'un ordre différent se pose avec le choix de Roberto Ovalle Valdés comme témoin du mariage civil de Rafael et Elvira en 1889. Celui-ci est en effet un cousin issu de germain à la fois de Rafael et d'Elvira, mais si c'est un lien de parenté que l'on a voulu honorer, pourquoi en avoir privilégié un relativement lointain ? Peut-on y voir l'élection d'un témoin appartenant déjà aux deux familles, forme délicate de souligner le lien préexistant entre les mariés, ou bien existe-t-il en sus un lien d'amitié entre Roberto et l'un des deux conjoints ? Quelle que soit la réponse à ces questions, il n'en reste pas moins que le lien de famille reste le plus souvent privilégié, et que nous pouvons même déceler, au travers des mariages les plus récents, un resserrement autour des membres de la famille la plus proche (frères et beaux-frères).

4- COUPLES DANS L'INTIMITE.

La formation d'un nouveau couple passe donc par les fiançailles, qui lui permettent d'obtenir un certain espace d'intimité, mais surtout par le mariage qui inaugure sa vie commune et son intimité sexuelle. Les fiançailles, de par le fait qu'elles signifient un

engagement officiel entre deux individus et entre deux familles, autorisent les fiancés à s'écrire à leur gré et sans censure, ce qui leur permet de développer une intimité épistolaire et d'apprendre peu à peu à se connaître. A propos de cette période de fiançailles, nous avons la chance de pouvoir compter sur les lettres échangées entre Maximiano Errázuriz Valdés et Rosario Edwards Matte qui, comme nous l'avons vu précédemment, sont fiancés durant sept mois et ne peuvent se voir que durant le week-end, son travail d'administrateur de la vigne Panquehue retenant Max toute la semaine hors de Santiago. Ce ne sont donc pas moins de 138 lettres dont nous disposons, 56 de Rosario et 82 de Max. Dans ces dernières, les jeunes gens parlent avant tout de leur vie quotidienne, chacun racontant à l'autre les activités de sa journée, commentant la vie de leurs amis et parents ou bien encore échangeant des commentaires sur l'actualité politique. Parfois, les lettres prennent un tour plus intime et le couple échange des poèmes, des déclarations d'amour et de tendresse, ou bien encore se compare avec d'autres couples, évoquant la croissante profondeur et intensité de leurs sentiments, qui constituent « *un heureux présage de ce que sera notre vie commune* »⁶⁸⁶, cette vie commune dont, au demeurant, ils parlent peu ou pas. En plus de cette intimité spirituelle, le couple jouit d'une certaine intimité physique, bien que strictement contrôlée. Ainsi, lorsque Maximiano est à Santiago, il peut rendre visite à Rosario « en marchant seulement quelques pâtés de maison et être plusieurs fois par jour avec [elle] »⁶⁸⁷ et ainsi profiter de « *son sourire intense, de ses paroles affectueuses, du charme unique de sa présence* »⁶⁸⁸. Sans doute ces visites se déroulent-elles sans la présence d'un membre de la famille, mais elles ont cependant lieu dans un lieu public où les yeux des autres remplacent ceux des parents, agissant de ce fait comme des chaperons et évitant tout geste de promiscuité. L'intimité physique est donc strictement contrôlée puisque le mariage ne peut être consommé avant sa consécration légale et religieuse, ce qui évite les grossesses hors mariage (et de ce fait illégitimes). Il est donc fort probable que le degré d'intimité atteint par les jeunes couples n'ait souvent pas dépassé celui de se tenir la main et de s'embrasser. Ainsi, Max écrit à Rosario, à propos de son désir d'être à Santiago, que « *ce n'est pas que cette ville me plaise davantage, mais que vous, ma chère Charito, êtes ici à portée de la main et des lèvres* »⁶⁸⁹.

⁶⁸⁶ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 19 mai 1921, Archives CEE ("*un presagio feliz de lo que ha de ser nuestra vida en común*").

⁶⁸⁷ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 19 avril 1921, Archives CEE ("*con solo andar unas pocas cuadras y varias veces al día estar con [ella]*").

⁶⁸⁸ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 27 avril 1921, Archives CEE ("*su intensa sonrisa, sus afectuosas palabras, el encanto único de su presencia*").

⁶⁸⁹ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 27 mai 1921, Archives CEE ("*no es que aquella ciudad me esté gustando más, sino que Ud., mi querida Charito, está allí al alcance de la mano y de los labios*").

Les fiançailles servent aussi au jeune couple à apprendre à gérer ses premières disputes et différences de vue. Nous voyons ainsi Max reprocher à Rosario « *ses mots blessants* » et « *son injuste insinuation de ce que son départ anticipé soit dû au manque d'affection* »⁶⁹⁰, alors que le jeune homme doit rentrer à Panquehue pour gérer une urgence d'administration. Mais dès les jours suivants les deux jeunes gens s'écrivent, Rosario regrettant son attitude qui « *pour un reste de bêtise (...) [lui] a fait dire tant de sottise* »⁶⁹¹ et Maximiano réclamant que sa fiancée reconnaisse son injustice et lui écrive afin de le délivrer de « *la douleur qui [le] tourmente* »⁶⁹². Mais toutes les querelles ne se terminent pas toujours sur les regrets des deux opposants, l'un d'entre eux devant céder, comme dans le cas de Rafael Errázuriz et Elvira Valdés. Nous assistons en effet à deux disputes épistolaires, la première à cause de la jalousie d'Elvira, la seconde à cause de la décision de Rafael de racheter sa part de Panquehue à son frère Guillermo. En ce qui concerne la première, elle e lieu en septembre 1892 alors que le couple est en France, Elvira au lit à Paris après la naissance de sa fille Ana et Rafael prenant les eaux à Luchon. Ce dernier, qui écrit quotidiennement à sa femme et l'informe de toutes ses activités, médicales comme ludiques, a le malheur de lui raconter qu'il lui arrive parfois de danser le soir en compagnie de dames présentes dans le centre thermal. Nous n'avons malheureusement pas les lettres d'Elvira de cette période mais celles de Rafael nous laissent imaginer la relative virulence de la jeune femme, au point que son mari lui répond sèchement : « *ta dernière lettre ne m'a causé aucun plaisir, me laissant une triste et désagréable impression. (...) Je vois que tu ne peux renoncer à ces broutilles* »⁶⁹³. Il apparaît donc qu'Elvira a jugé choquant que son mari aille danser alors qu'elle-même est seule et recluse dans sa chambre. Rafael, que nous devinons agacé au ton ironique de sa lettre, lui répond donc que, comme il ne veut pas lui déplaire, il ne dansera plus, mais lui rappelle que sa solitude est beaucoup plus accompagnée que la sienne puisqu'elle est entourée de ses enfants et de leurs amis et que ce n'est pas pour cette raison qu'il l'accuse de profiter de sa vie de célibataire⁶⁹⁴. Il est possible qu'après cette lettre bien sentie, Elvira se soit excusée ou qu'en tous cas elle n'ait plus importuné son mari sur le sujet, puisque le couple n'y fait plus référence

⁶⁹⁰ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 30 juin 1921, Archives CEE ("*sus frases hirientes*"; "*su injusta insinuación de que fuese debida a falta de cariño la anticipación de [su] partida*").

⁶⁹¹ Lettre de Rosario Edwards Matte à Maximiano Errázuriz Valdés, 1^{er} juillet 1921, Archives CEE ("*por un resto de tontería (...) [le] hizo decir tanto disparate*").

⁶⁹² Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rosario Edwards Matte, Panquehue, 1^{er} juillet 1921, Archives CEE ("*el dolor que [lo] atormenta*").

⁶⁹³ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 3 septembre 1892, AN, AEU, vol.16, fs.76-78 ("*tu última carta me ha caído poco en gracia dándome una impresión triste y desagradable. (...) Veo que no puedes dejar a un lado esas pequeñeces*").

⁶⁹⁴ *Ibid.*

dans les lettres suivantes. L'autre sujet de querelle du couple est la décision de Rafael d'acheter sa part de Panquehue à Guillermo, en janvier 1893. Il informe donc Elvira de sa décision, qu'il entend financer en vendant la demeure qu'il vient d'acquérir à Santiago (palais Blanco Encalada) ainsi qu'en donnant à son frère les écuries qu'il possède dans la rue Monjitas et des actions de la S.C.F. Rafael, que nous avons vu désireux de rester seul maître de Panquehue, est donc aux anges et écrit à sa femme : « *J'ai bon espoir que tu m'écriras bientôt en me disant que tu es très contente* »⁶⁹⁵. La réponse de cette dernière, qui lui parvient le lendemain, doit être une douche froide : Elvira, non contente de se plaindre de ne pas avoir été consultée sur cette décision, est en complète opposition avec son mari puisqu'elle aurait préféré se défaire de Panquehue et conserver leur nouvelle maison à Santiago au lieu de vivre avec la grand-mère de Rafael dans le palais Urmeneta. La jeune femme en vient même au chantage affectif, écrivant : « *Si tu vends la maison, j'en mourrai de peine, et je t'écris en pleurant de la seule idée que cela puisse arriver* »⁶⁹⁶. Mais se reprenant rapidement, elle revient à sa résignation chrétienne et à sa résignation devant la volonté de son mari, dont elle souligne cependant la légèreté et le caractère indécis. Après un échange de quelques lettres de plus, dans lesquels Rafael s'efforce de convaincre Elvira du bien-fondé de sa décision et où cette dernière se résigne peu à peu à l'accepter, le sujet est finalement réglé selon la volonté de Rafael. Dans le couple formé par Ramón et Amalia, c'est aussi lui qui possède le pouvoir décisionnaire, comme nous le voyons reflété dans deux épisodes, tous deux liés au renvoi des institutrices. Dans le premier cas, c'est la relation privilégiée entre Amalia et Blanche Le Bidan de Saint Mars, qui fait de cette dernière « *plus une sœur dans l'âme et une amie passionnée (...) qu'une institutrice* »⁶⁹⁷, qui est à l'origine de la décision de Ramón de renvoyer Blanche en France, peu après leur arrivée à Berlin en 1897. Jaloux de cette relation et de l'ascendance que Blanche a prise sur Amalia, notamment sur le plan religieux, ainsi qu'inquiet pour l'éducation de ses enfants, Ramón prend donc sur lui de se séparer de la jeune femme, passant outre l'opposition d'Amalia, qui ne voit sans doute pas d'un bon œil le départ de celle qui l'a accompagnée et soutenue durant les 7 ou 8 dernières années, tout particulièrement après le décès d'Emiliana. Dans le second cas, il s'agit de se séparer d'une autre institutrice, cette fois-ci de Madé Marie, en 1903 ou 1904. La jeune femme ayant le mal du pays et ne s'habituant pas au Chili, et Ramón ne pouvant pas « *souffrir chez lui, et encore moins à table, les tristes*

⁶⁹⁵ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Santiago, 28 janvier 1893, AN, AEU, vol.16, fs.87-88 ("*Confío en que me escribirás luego diciéndome que estás muy contenta.*").

⁶⁹⁶ Lettre d'Elvira Valdés de Errázuriz à Rafael Errázuriz Urmeneta, Cauquenes, 29 janvier 1893, AN, AEU, vol.16, fs.89-92 ("*Si me vendes la casa, me moriría de pena, y te escribo llorando solo con la idea de que esto pueda suceder*").

⁶⁹⁷ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.57 ("*más una hermana del alma y amiga apasionada (...) que una institutriz*").

figures », il obligea Amalia à se charger du renvoi de Marie⁶⁹⁸. Cet épisode non seulement nous renseigne sur le contrôle masculin à l'intérieur de l'espace domestique, mais aussi sur le partage des fonctions dans le couple : ainsi, si Ramón prend la décision, c'est Amalia qui est chargée de son exécution, preuve qu'il ne souhaite pas être directement impliqué dans la gestion de son personnel domestique et enseignant. Ce manque de délicatesse – Blanca décrit sa mère comme étant « *impressionnée et perturbée de ce qui lui coûtait d'exécuter cet ordre* »⁶⁹⁹ – est cependant en complète opposition avec la protection dont Amalia fait l'objet, au point que Ramón « *ne lui permettait jamais de s'occuper de choses matérielles* » et « *qu'elle ne pouvait même pas monter un long escalier sans que mon père, ou mes frères, ne l'aident, la soutenant par la taille* »⁷⁰⁰. Cependant, dans le couple Subercaseaux – Errázuriz, la décision de Ramón ne l'emporte pas toujours, et ainsi en témoigne leur fille Blanca : « *lui, d'initiatives et de promptes résolutions ; imaginatif et d'esprit impératif. Elle, de principes soutenus avec une constance invincible, gagnant toujours ses campagnes sur le long terme, tandis que lui gagnait seulement des batailles* »⁷⁰¹.

La formation du nouveau couple, sanctionnée par le mariage, implique le début de la vie commune et des relations sexuelles. En ce qui concerne ces dernières, si les hommes peuvent avoir eu une initiation avant leur mariage, soit avec des jeunes filles de plus basse extraction, soit avec des prostituées, et ce même si nous n'avons aucune information sur le sujet dans le cas des Errázuriz, les jeunes filles doivent arriver vierges à leur mariage. La nuit de noces est donc un rite de passage important, pour lequel la famille organise un espace spécial où les jeunes mariés débutent leur nouvelle vie en toute tranquillité. Par exemple, Amalia Errázuriz et Ramón Subercaseaux passent leur première semaine seuls dans la chacra Subercaseaux avant de revenir à Santiago⁷⁰². Dans certains cas, l'initiation peut être une mauvaise expérience, comme par exemple dans le cas de Pedro Subercaseaux et d'Elvira Lyon. Ainsi le raconte leur neveu, Gabriel Valdés: « *Pour qu'ils puissent profiter d'une belle et tranquille lune de miel, on leur prêta la maison de San Antonio de Tango (...). On arrangea une des chambres de la maison avec beaucoup de tendresse et de soin. (...) Les jeunes mariés s'en furent vers leur nouvelle vie en voiture à huit heures du soir et revinrent le lendemain, dans la*

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p.160 (“*sufrir en casa, y menos en la mesa, tristes figuras*”).

⁶⁹⁹ *Ibid.* (“*impresionada y turbada por lo que le costaba cumplir con su mandato*”).

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p.38 (“*no [le] permitió nunca que se cansará en ocupaciones materiales*”; “*ni siquiera subía una escalera larga sin que mi padre, o mis hermanos, la ayudarán, sosteniéndola de la cintura*”).

⁷⁰¹ *Ibid.*, p.66 (« *el, de iniciativas y prontas resoluciones ; de imaginación y espíritu imperativo. Ella, de principios sostenidos con invencible constancia, ganando siempre sus campañas a la larga, mientras que él solo ganaba batallas*”).

⁷⁰² Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.83-84.

même voiture. La mariée, qui avait l'air sérieux, hautain et très compassé, regardant droit devant elle, dit juste : « Pedro et moi nous allons dormir séparément ». Et ce fut tout... Elle fit fabriquer une cloison entre son lit et celui du tout nouveau et déconcerté mari »⁷⁰³. Et il est en effet très probable que Pedro ait respecté la décision de sa femme puisque le couple n'eut pas d'enfant, et il est même possible que le mariage n'ait pas été consommé, ce qui aurait facilité leur séparation et leur entrée dans les ordres⁷⁰⁴.

Les précédentes citations et remarques nous amènent à nous pencher sur deux aspects importants de l'intimité des couples : leurs espaces de rencontre, c'est-à-dire l'organisation de l'espace domestique, et les finalités de cette rencontre, c'est-à-dire la natalité et la contraception. Ainsi, nous voyons que le couple Subercaseaux Lyon dort dans la même chambre mais dans des lits séparés et que leur natalité est nulle. Cependant leur cas paraît exceptionnel sous les deux aspects puisque la plupart des couples de l'élite chilienne dort dans des chambres séparées, chacun ayant son propre espace ou son propre appartement, et a en général un taux de natalité relativement élevé. En ce qui concerne l'organisation interne des maisons de l'élite, maisons qui occupent des surfaces relativement grandes, elle dispose en effet que les époux dorment dans des lieux séparés, soit ayant leur chambre l'une à côté de l'autre dans les maisons de type colonial (nous voyons que c'est le cas dans la demeure qu'achètent les Errázuriz Valdés en 1892⁷⁰⁵), soit que chacun ait son propre appartement, c'est-à-dire une unité architecturale comprenant une chambre, un salon intime (ou boudoir) et bien souvent une garde-robe et une salle de bain. Cette pratique aristocratisante, imitée de la disposition des hôtels particuliers français, ne constitue cependant pas un modèle unique et son application dépend dans une large mesure du type de maison (coloniale ou palais, urbaine

⁷⁰³ Elizabeth Subercaseaux, *Gabriel Valdés. Señales de historia*, Ed. Aguilar, Santiago, 1998, p.32 (*"Para que disfrutaran de una hermosa y tranquila luna de miel les prestaron la casa de San Antonio de Tango (...). Se arregló con todo cariño y esmero uno de los dormitorios de la casa. (...) Los novios partieron a la nueva vida en coche, a las ocho de la noche y volvieron al día siguiente, en el mismo coche, a las ocho de la mañana. La novia, que venía seria, estirada y muy compuesta, mirando al frente, sólo dijo: "Pedro y yo vamos a dormir separados". Eso fue todo... Mandó a construir un alto tabique entre su cama y la del flamante y desconcertado marido."*).

⁷⁰⁴ Gabriel Valdés, *Sueños y memorias*, Ed. Taurus, Santiago, 2009. Il y écrit : *"Años después, el abuelo [Ramón Subercaseaux] fue llamado por el Papa Benedicto XV al Vaticano, quien le comunicó que le había dado consentimiento a su hijo Pedro para que se separar de su esposa, pues el matrimonio nunca se consumió"* (p.27).

⁷⁰⁵ Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Santiago, juillet 1892, AN, AEU, vol.16, fs.35-40. Ana y décrit la maison de la manière suivante : *"Los salones son preciosos, a la entrada del vestíbulo, que es grande y hermoso, tiene un saloncito pequeño, más bien una antesalita para el primer salón que es tan grande como el nuestro (...), está al lado del gran salón que ocupa todo el costado izquierdo de la casa hasta la calle (...) Al lado del salón primero, sigue la pieza que será de Rafael, linda, espaciosa, 2 ventanas a la calle, chimenea, etc. La que sigue es la tuya, igual con chimenea, enseguida dos piecitas chicas para los niños (...). El comedor es grande con chimenea (...) En el patio de afuera entrando hay un precioso departamento para salón, escritorio y biblioteca de Rafael."*

ou rurale) : ainsi, dans leur hacienda de Rinconada, Maximiano Errázuriz et Amalia Urmeneta partagent une même chambre mais avec des lits séparés puisqu'Amalia écrit à son mari en 1858 : « ainsi, moi, qui ait eu si peur toutes ces nuits, j'aurais beaucoup donné pour que tu sois la et que je puisse passer dans ton lit »⁷⁰⁶. Amalia et Ramón ont en revanche chacun leur appartement dans leur maison de l'avenue de Wagram à Paris, dans laquelle ils vivent entre 1888 et 1895⁷⁰⁷, mais partagent leur chambre dans la Chacra Subercaseaux au Chili⁷⁰⁸. Nous ne possédons malheureusement pas plus de détails sur les chambres à coucher, leurs dimensions et ameublement, mais à titre de comparaison, nous analyserons une photographie montrant la chambre à coucher de Ricardo Larraín Bravo et de son épouse, Ana del Campo Ortúzar.



Chambre de Ricardo Larraín Bravo et Ana del Campo Ortúzar, Santiago, c.1915.

Archives Ricardo Larraín Bravo, Université Diego Portales, Santiago.

⁷⁰⁶ Lettre d'Amalia Urmeneta de Errázuriz à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Rinconada, 28 janvier 1858, AN, AEU, vol.3, fs.32 ("*así yo, que he temido tanto estas noches, hubiera dado algo por tenerte cerca y haberme pasado a tu cama*").

⁷⁰⁷ Pedro Subercaseaux, *Memoria, op.cit.*, p.41: "*En el segundo piso de nuestra casa, con dos grandes ventanas a La avenida, nuestra madre tenía su dormitorio, amplio y acogedor*".

⁷⁰⁸ Hernán Rodríguez, "Historia de la Chacra Subercaseaux. Contribución al estudio de la propiedad en Santiago.", In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, Santiago, n.99, 1988, p.304.

D'après cette photographie, qui date approximativement de 1915, les époux Larraín Del Campo partagent une même chambre. La demeure, qui est dessinée et construite pour son beau-père vers 1910 par Ricardo Larraín, architecte de profession, pourrait donc refléter deux choses : les conceptions de l'époque en ce qui concerne l'intimité des couples ; une conception personnelle de Ricardo et Ana. Leur chambre est donc séparée en deux par un élément architectural, ce qui permet d'obtenir un espace de nuit, ou alcôve, où trônent deux lits accolés et dominés par un crucifix, et d'un espace de jour avec un fauteuil, une table basse et une armoire remplie de bibelots. La partie réservée au lit est décorée avec un papier peint imitant des frises, alors que le reste de la pièce possède un papier-peint uni, et toute la pièce est ornée de nombreux objets (peintures et photographies dans des cadres travaillés, buste, lustre, bibelot, horloge) et meubles (table basse, armoire, fauteuil, lits, tables de chevet). Dans cette pièce, nous voyons donc la concentration de deux espaces qui, dans la distribution à l'ancienne des hôtels particuliers, auraient été séparés, à savoir la chambre et le boudoir.

Le second aspect des relations intimes d'un couple est la conception des enfants et l'éventuel contrôle des naissances. Pour analyser l'évolution du taux de natalité des Errázuriz, nous avons étudié le nombre d'enfants sur quatre générations, c'est-à-dire deux générations avant et une après les Errázuriz Urmeneta.

Génération	Nom	Nombre d'enfants nés dans la génération	Nombre de couples	Moyenne d'enfants par couple
-2	Errázuriz Aldunate	74	11	6,7
-1	Errázuriz Valdivieso et Errázuriz Zañartu	52	8	6,5
0	Errázuriz Urmeneta	24	4	6
1	Errázuriz Huici Errázuriz Vergara Subercaseaux Err. Errázuriz Valdés	32	15	2,1

Tableau 18. Moyenne d'enfant par couples sur quatre générations de la famille Errázuriz.

Si le nombre d'enfants par couple est relativement stable pour les générations -2 et -1 (qui ont des enfants approximativement entre 1802 et 1840 pour la première et entre 1840 et 1880 pour la seconde), on note une diminution pour la génération 0 et une forte chute pour la génération +1.

La première question concerne la représentativité de ces chiffres, quelle que soit la génération. Selon un article de Diana Balmori et Robert Oppenheimer qui étudie des familles de l'élite chilienne et argentine sur trois générations, la moyenne des enfants par couple dans le cas chilien est de 8 pour la première génération (correspondant à la génération -2 des Errázuriz), 6,5 pour la deuxième et 3 pour la troisième. Ils notent par ailleurs que quelques couples de la troisième génération sont sans enfant⁷⁰⁹. Comme nous le voyons, ces chiffres sont en relative harmonie avec ceux des Errázuriz pour les générations -2 et -1, alors que la génération 0 ne s'ajuste pas au modèle décrit par Balmori et Oppenheimer, s'agissant des chiffres ou de l'existence de couples sans enfant. Les Errázuriz Urmeneta présentent donc une génération « traditionnelle » de plus par rapport aux autres familles et la rupture intervient à la génération suivante, où le nombre d'enfants par couple diminue drastiquement et où il n'existe pas moins de 4 couples sans enfant⁷¹⁰.

L'évolution du nombre d'enfants par couple nous amène à nous pencher sur le problème d'une éventuelle planification des grossesses et par extension sur celui de la contraception. S'il y a en effet une diminution nette de ces chiffres au cours des générations, ce n'est pas tant parce que la fertilité des femmes diminue ou que la mortalité infantile augmente (puisqu'au contraire cette dernière recule à partir des années 1920, c'est-à-dire plus ou moins au moment où la génération 1 a des enfants, le premier d'entre eux naissant en 1907 et le dernier en 1938), mais plutôt parce que la naissance d'une trop nombreuse progéniture ne sert plus les intérêts de la famille. Si, dans les premiers temps, le nombre élevé d'enfants permet la multiplication des alliances matrimoniales, et par là même maintient l'assise du pouvoir social et économique d'une famille nouvellement immigrée ou nouvellement intégrée à l'élite, la persistance de ce système génère pour les générations suivantes un morcellement du patrimoine familial que l'on cherche à éviter et dans le même temps une perte de l'importance de la famille. Seuls les couples les plus catholiques maintiennent donc un taux de natalité élevé, toute forme de contraception, même le *coitus interruptus*, étant formellement

⁷⁰⁹ Diana Balmori et Robert Oppenheimer, "Family clusters: generation nucleation in Nineteenth-Century Argentina y Chile", In *Comparative studies in Society and History*, Cambridge University Press, Cambridge, n.21, 1979, p.241.

⁷¹⁰ La question du nombre d'enfants par couple dans l'élite chilienne est une question épineuse car il n'existe pas d'étude systématique sur le sujet. Les réflexions de Balmori et Oppenheimer, tout comme celles de l'auteur de ce texte, ne sont donc en aucun cas des conclusions, d'autant plus que le calcul de ce chiffre est soumis à l'impératif de connaître exactement la généalogie des familles étudiées, ce qui n'est pas souvent le cas. Cependant, il nous semble que le changement drastique perçu par Balmori et Oppenheimer entre les générations 2 et 3 est un peu prématuré car si l'on calcule le nombre d'enfants par couple des 14 frères et sœurs de Ramón Subercaseaux Vicuña (génération 0), sur lesquels les informations disponibles sont relativement complètes, on voit que la moyenne est de 6,6 enfants. En comparaison, les 10 frères et sœurs d'Elvira Valdés Ortúzar, sur lesquels les informations sont beaucoup plus réduites, ont eu une moyenne de 3,1 enfants par couple.

interdite par l’Eglise puisque cette dernière considère que le seul but du mariage et de l’acte sexuel est la procréation⁷¹¹. Mais d’autres ont sans doute eu recours à la limitation des naissances, soit qu’ils n’aient pas eu d’enfants (comme c’est le cas pour 4 couples de la génération 1), soit que leur nombre ait diminué de manière significative. Ainsi, au moment de l’achat de sa nouvelle demeure en 1892, nous voyons Rafael s’interroger sur les capacités de cette dernière à héberger sa famille et faire remarquer à sa femme que « *si nous pensons rester dans cette maison nous ne pouvons avoir plus de quatre ou cinq enfants* », même s’il craint que « *nous ne dépassions ce chiffre au rythme auquel nous allons* »⁷¹². Si nous analysons la courbe de fertilité des quatre couples de la génération 0, nous voyons que ce sont les Subercaseaux Errázuriz qui semblent le moins avoir planifié les naissances : ils ont en effet eu 10 enfants en l’espace de presque 19 ans, certains d’entre eux de manière rapprochée (entre 13 et 19 mois), d’autres avec des intervalles plus longs (entre deux ans et demi et trois ans), ce qui pourrait être dû à des fausses couches. En comparaison, le couple Errázuriz Vergara a des enfants avec des intervalles d’entre 21 et 28 mois, mais les naissances sont interrompues par le décès prématuré de Guillermo en 1895. Quant aux Errázuriz Valdés, ils ont les intervalles les plus courts entre les naissances puisque cinq de leurs six enfants naissent avec 14 et 16 mois d’écart, la seule exception étant la naissance de Crescente 39 mois après celle de Maximiano.

	Nombre d’enfants	Nombre d’années de fertilité	Âges limites de fertilité féminine	Intervalle moyen entre les naissances (en mois)
Errázuriz Huici	3	≈ 9 ans	21 – 30 ans	≈ 36
Errázuriz Vergara	5	8 ans	20 – 28 ans	23,75
Subercaseaux Err.	10	19 ans	20 – 39 ans	24
Errázuriz Valdés	6	8 ans	20 – 28 ans	19,6

Tableau 19. Informations sur les naissances de la génération 0 de la famille Errázuriz⁷¹³.

⁷¹¹ François Lebrun, “Le prêtre, le prince et la famille”, *op.cit.*, p.129.

⁷¹² Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.56-57 (“*si pensamos quedar en esa casa no debemos presupuestar una familia de más de cuatro o cinco niños*”; “*nos pasemos al paso que se ha comenzado*”).

⁷¹³ Nous ne disposons pas des dates de naissance exactes de Carmen et María Errázuriz Huici, ce qui nous a empêchés de calculer l’intervalle moyen entre les naissances. Cependant, nous voyons que les Errázuriz Huici, avec trois enfants en presque dix ans, sont les moins fertiles, ce qui peut être dû au manque d’harmonie du couple et au fait qu’il semble avoir vécu régulièrement séparé.

L'intimité du couple, qui transparaît très peu dans la correspondance, soit qu'il n'ait pas été jugé convenable de l'évoquer, soit qu'elle ait pu être censurée, peut être troublée par la vie sexuelle extraconjugale, et tout particulièrement par la masculine. Cette dernière est en effet socialement plus acceptée que la féminine, l'adultère féminin pouvant entacher d'incertitude l'origine de la progéniture en même temps qu'il porte atteinte à l'honneur du mari bafoué, mais aussi légalement puisque le Code Civil stipule que seul l'adultère féminin est reconnu comme étant un délit, laissant la possibilité au mari de tuer sa femme et son amant s'il les surprend au cours d'un acte sexuel. Au contraire, l'adultère masculin est seulement passible d'une peine de prison légère (« amancebamiento »)⁷¹⁴. S'il est donc plus accepté, et bien souvent connu des épouses trompées, il n'en demeure pas moins que ces dernières peuvent tolérer l'adultère dans la mesure où il n'affecte pas « leur droit à occuper leur position d'épouse légitime »⁷¹⁵ et où le mari « n'a pas porté atteinte à la direction morale de la famille qui lui correspondait »⁷¹⁶. Ainsi, par exemple, le beau-frère de Rafael Errázuriz et Elvira Valdés, Carlos Concha Subercaseaux, mari de Carolina Valdés Ortúzar, réalise plusieurs fois le voyage à Buenos Aires pour accompagner la troupe d'opéra qui venait pour la saison de Santiago et revenir avec elle sur un bateau jusqu'à Valparaíso en passant par le Cap Horn. La vie de bohème à bord du bateau est connue de Carolina, qui a raconté l'anecdote à son petit-fils, mais elle est surtout acceptée car, comme le souligne Mariano Fontecilla, « tout était supportable » dans la mesure où « la famille se maintenait »⁷¹⁷. Cependant, si une épouse jugeait que son mari avait irrémédiablement transgressé ces limites, elle pouvait alors avoir recours à un divorce ecclésiastique, qui lui permettait de récupérer son indépendance physique et économique (17% des 575 jugements de divorces présentés au Tribunal Ecclésiastique de Santiago entre 1850 et 1890 concernent l'adultère masculin, 22% concernent l'adultère et les sévices corporels⁷¹⁸), ou bien encore à un divorce civil, comme c'est le cas de Blanca Errázuriz Vergara en 1916 aux Etats-Unis⁷¹⁹. Mais sans doute, dans la grande majorité

⁷¹⁴ Le Code Pénal chilien, approuvé en 1874, considère le cas de l'adultère dans ses articles 375 à 381, qui sont abrogés par l'article 34 de la Loi n.19.335 du 23 septembre 1994.

⁷¹⁵ Francisca Rengifo, *Un recurso de protección femenina: el divorcio eclesiástico en Santiago de Chile, 1850-1890*, Thèse de Doctorat en Histoire, PUC, Santiago, 2007, p.114 (« el derecho de ellas a ocupar su posición de mujer legítima »).

⁷¹⁶ *Ibid.*, p.146 (« atentado en contra de la dirección moral de la familia que le correspondía »).

⁷¹⁷ Entretien avec Mariano Fontecilla de Santiago Concha, Santiago, 18 mai 2009 (« era todo otro aguante »; « la familia se mantenía »). Mariano Fontecilla est le fils de Mariano Fontecilla Varas et d'Olivia de Santiago Concha Valdés, elle-même fille de Daniel de Santiago Concha Subercaseaux et de Carolina Valdés Ortúzar. Il est par conséquent le petit-neveu d'Elvira Valdés de Errázuriz et le cousin germain des Errázuriz Valdés.

⁷¹⁸ Francisca Rengifo, *op.cit.*, p.106.

⁷¹⁹ Quelques détails du divorce de Blanca Errázuriz sont donnés dans l'article « De Saulles is sued by his chilean wife », In *The New-York Times*, New-York, 28 juillet, p.11, ainsi qu'en filigrane de son procès pour meurtre.

des cas, les femmes ignorent ou ferment les yeux sur ces escapades, qui peuvent cependant déboucher sur des naissances illégitimes. Ainsi, par exemple, Ramón Subercaseaux Mercado, beau-père d'Amalia, reconnaît dans son testament quatorze enfants légitimes et cinq illégitimes, dont quatre de la même femme, l'un d'entre eux s'appelant même comme l'un de ses enfants légitimes. Il y déclare aussi avoir traité ses enfants illégitimes « *avec la plus grande décence et le plus grand soin, leur donnant une éducation soignée* » et leur léguer non seulement les biens que lui avait laissés son frère José Antonio par testament, mais aussi 500 pesos à chacun d'entre eux sur sa propre fortune, au nom « *de l'intérêt qu'ils m'inspirent* »⁷²⁰. L'image projetée est donc celle d'un père préoccupé de protéger tous ses enfants, et en particulier ceux qui jouissent d'une plus faible protection juridique.

Il est par ailleurs intéressant de se demander s'il existe une évolution quant à la manière dont est perçu l'adultère entre 1860 et 1930, dans le sens d'un progressif refus, notamment quand il est de notoriété publique ou quand il donne lieu à une descendance illégitime. Nous avons vu auparavant que 17% des demandes féminines de divorce ecclésiastique invoquaient l'adultère et 22% combinent adultère et sévices corporels sur la période 1850-1890, mais la thèse de Francisca Rengifo ne fait pas état d'une diminution ou d'une augmentation du nombre de causes liées à ces deux arguments. Cependant, grâce à l'une de ses annexes qui présente l'ensemble du corpus entre 1850 et 1884, nous avons élaboré un graphique, qui permet de visualiser une stabilisation du nombre de demandes plutôt qu'une tendance à la hausse.

⁷²⁰ Testament de Ramón Subercaseaux Mercado, 4 août 1859, AN, NS, vol.317, fs.363 ("*con la mayor decencia y cuidado, dándoles la más esmerada educación*"; "*del interés que ellos me inspiran*").

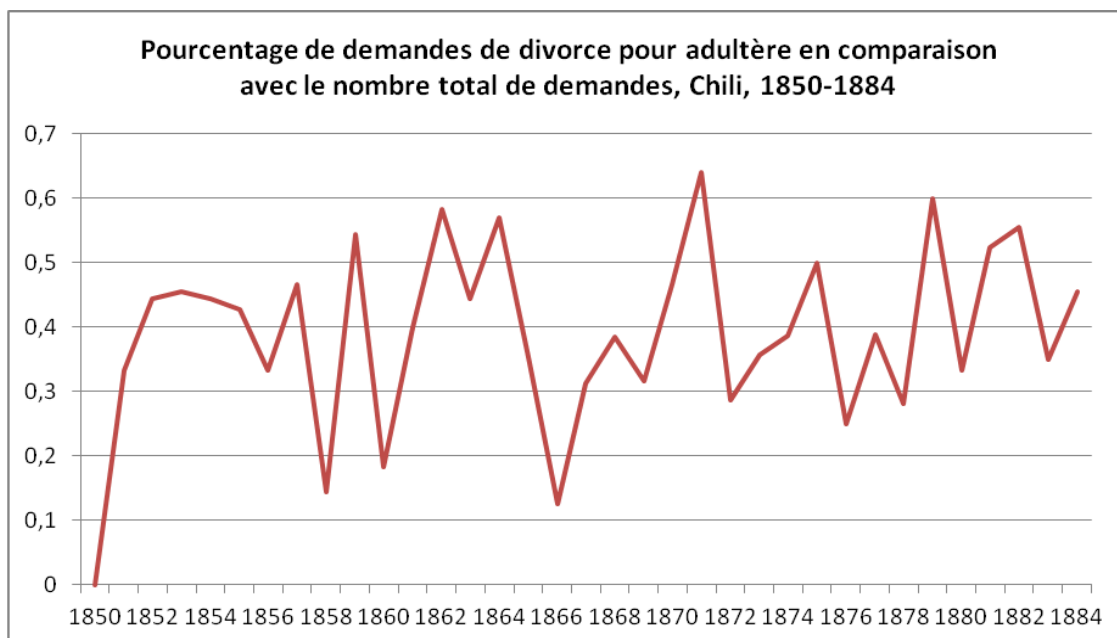


Tableau 20. Demandes de divorce pour adultère en fonction du nombre total de demandes, 1850-1884.

Source: Francisca Rengijo, *Vida conyugal, maltrato y abandono. El divorcio eclesiástico en Chile, 1850-1890*, p.297-319.

Là où l'on peut peut-être percevoir de manière plus nette une réprobation de l'adultère, c'est dans les rapports entre les deux descendance, la légitime et l'illégitime, qui peuvent s'avérer difficiles. Ainsi, par exemple, s'il existe une relation entre Miguel Gallo Goyenechea et sa sœur illégitime, Teresa, comme l'indiquent les lettres qu'ils échangent entre 1859 et 1863 (même si ces lettres rendent compte du fait que Teresa possède un statut à part dans la fratrie et que son acceptation est en grande partie due à la protection de Miguel)⁷²¹, la situation semble avoir été différente au tournant du XX^{ème} siècle. Ainsi, Maria Filomena Lyon Subercaseaux, arrière-petite-fille de Julio Subercaseaux Browne (1870-1951), dont la naissance est dix à quinze ans postérieure à celle des Errázuriz Urmeneta, a entendu parler « *à mots couverts de la famille parallèle qu'avait son arrière-grand-père* » mais ne l'avait jamais connue, jusqu'au jour où par hasard elle fait la connaissance d'un acuponcteur dont le second nom de famille est Subercaseaux. Découvrant qu'il s'agit d'un petit-fils de Julio Subercaseaux Browne, elle rencontre la mère de ce dernier, Mimi Subercaseaux. La vieille dame lui raconte que sa propre mère était morte lorsqu'elle n'avait que six ans et sa jeune sœur quatre, parce qu'elle « *ne résista pas à la pression et aux critiques de cette époque* », qu'elle n'avait pas vu son père pendant des années mais qu'un jour elle l'avait appelé, ce qui lui avait permis de connaître ses

⁷²¹ Pilar Alamos Concha, *Epistolario de Miguel Gallo Goyenechea*, op.cit..

demi-sœurs, avec lesquelles elle avait maintenu le contact. Par contre, son demi-frère Francisco « *ne voulut jamais connaître Mimi, peut-être à cause d'une compréhensible solidarité avec sa mère* »⁷²². Comme nous le voyons, les deux univers sont de plus en plus séparés, chacun pouvant susciter la jalousie de l'autre sur le plan affectif, économique ou social. Si l'on en parle, c'est donc à voix basse parce que si la société tolère la vie parallèle des hommes, elle n'est cependant pas disposée à la reconnaître au grand jour dans la mesure où son existence même remet en cause l'ordre établi par le mariage et la loi. Par ailleurs, l'existence d'une maîtresse, et à fortiori d'enfants illégitimes qui confèrent un caractère indéniable à cette relation, vulnérabilisent l'épouse légitime, l'exposant à une situation publique où son honneur se voit bafoué, et ses enfants, qui peuvent voir diminuer leur part d'héritage au bénéfice de leurs demi-frères et sœurs. Cependant, dans le cas des Errázuriz, rien ne nous indique que les hommes aient eu une vie extraconjugale, ni que cette dernière ait pu donner des lignées illégitimes, mais si elles ont existé, sans doute leur existence a-t-elle été mal perçue ou mal reçue par un groupe familial, et une société dans son ensemble, peu enclins à remettre en cause l'autorité maritale masculine.

5- SOUFFRIR ET MOURIR.

La souffrance, personnelle ou celle de leurs proches, ainsi que la mort sont des aspects quotidiens de la vie des Errázuriz. Les souffrances physiques, la mort d'un enfant ou d'un conjoint, si elles sont vécues dans une résignation toute chrétienne, n'en demeurent pas moins des moments difficiles où l'individu fait face à la douleur et agit cependant selon des codes relativement stricts qui impliquent une grande intériorisation.

La maladie est une première occasion de faire preuve de résignation, devant la médecine et devant Dieu. Ainsi, lorsque Rafael doit interrompre son tour d'Europe pour s'enfermer quelques semaines dans une clinique à Vienne afin de soigner des problèmes de peau, il écrit dans son journal : « *Dieu veut que ce nouveau sacrifice me soit plus profitable que celui des bains, et que je sois enfin tombé entre de bonnes mains. Si le résultat est positif, je serai quitte de mes efforts. Je dois m'en remettre aux mains de Dieu et du docteur Kaposi* »⁷²³.

La maladie est d'ailleurs souvent associée à la religion, au point que la souffrance qu'elle peut

⁷²² María Filomena Lyon Subercaseaux, *Siempre habrá poesía*, Ed. Cuatro Vientos, Santiago, 2006, p.263-268 ("*veladamente de una familia paralela que tenía [su] bisabuelo*"; "*no resistió la presión y las críticas de esa época*"; "*nunca quiso conocer a la Mimí, quizás por una comprensible solidaridad con su madre*").

⁷²³ Rafael Errázuriz Urmeneta, *Journal intime*, 5 novembre 1883 ("*Dios quiera que este nuevo sacrificio me sea más provechoso que él de los baños, y que haya caído al fin en buenas manos. Si el resultado fuera beneficioso todo lo daría por bien empleado. Debo colocarme en manos de Dios y del doctor Kaposi.*").

susciter n'est rien moins qu'un sacrifice à Dieu et que Rafael, cette fois-ci en cure thermale à Luchon, mesure la longueur de ses bains au temps qu'il met à réciter le Rosaire⁷²⁴. Quant à Elvira, dont son fils Maximiano nous dit qu'elle souffre de « *fortes douleurs rhumatismales qui lui attaquaient la ceinture et les jambes* » et qui l'obligent à être « *allongée en permanence dans une chaise longue* », sans que cela l'empêche d'être « *la plus sainte des créatures* »⁷²⁵.

Mais c'est surtout la mort qui met à l'épreuve les sentiments religieux. Nous avons vu précédemment comment la mort d'un enfant est un terrible évènement qui peut temporairement faire se rebeller les parents contre la volonté divine. Mais c'est finalement la foi qui constitue leur principal secours et source d'acceptation puisque l'être cher jouit désormais de la paix éternelle. Ainsi, lorsque ses filles Rosario et Maria meurent à un mois d'intervalle en 1906, Amalia écrit que cet évènement a été « *si terrible pour nous, que seul Dieu a pu nous donner la force nécessaire pour le supporter* »⁷²⁶. Devant le corps sans vie de María, Amalia sentit « *une force admirable qui me soutint et m'aida par la suite à souffrir avec sérénité cette double et grande perte* »⁷²⁷. Âme mystique, elle fut transportée « *en cet instant au calvaire de Jésus où elle joignit sa douleur à celle de la Mère Divine* »⁷²⁸. De la même manière, lors du décès de sa petite fille d'un an, Margarita Errázuriz Valdés est « *admirable de résignation* »⁷²⁹ et son beau-frère se rassure en pensant que « *bien heureusement, elle et Carlos possèdent une foi profonde et ils auront trouvé dans la religion une petite consolation* »⁷³⁰.

La mort est donc affrontée chrétiennement, même par les enfants, et les lettres et mémoires se font l'écho de cet impératif. Ainsi, Amalia relate les dernières années de la vie de son père à Panquehue, qui selon ses propres mots « *fut celle d'un saint* », et où il s'occupe du confort de ses employés, leur construisant des maisons, veillant à leur bien-être matériel et spirituel et les soignant lui-même lors des épidémies de choléra et de variole. Lorsqu'il s'éteint

⁷²⁴ Rappelons qu'un Rosaire correspond à la récitation de trois chapelets et que chaque chapelet correspond à une profession de foi, un « Gloire au Père », cinq « Notre Père » et 53 « Je vous salue Marie ». Rafael met donc entre 25 et 30 minutes pour terminer un Rosaire. Cf. Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 2 septembre 1892, AN, AEU, vol.16, fs.72-73.

⁷²⁵ Notes biographiques de Maximiano Errázuriz Valdés. Archives de Carmen Errázuriz Edwards, Santiago (« *fuertes dolores reumáticos que la aquejaban en la cintura y las piernas* »; « *permanentemente recostada en una chaise longue* »; « *la más santa de las criaturas* »).

⁷²⁶ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.115 (« *tan terrible para nosotros, que solo Dios ha podido darnos la fortaleza necesaria para soportarlo* »)

⁷²⁷ *Ibid.* (« *una fuerza admirable que me sostuvo y me ayudó a sufrir en adelante con serenidad el doble y grande quebranto* »)

⁷²⁸ *Ibid.* (« *en ese instante al calvario de Jesús y allí unió su dolor al de la Madre Divina* »).

⁷²⁹ Ana Ortúzar de Valdés à Maximiano Errázuriz Valdés, Santiago, 23 août 1920, AN, AEU, vol.20, fs.79-80 (« *admirable en su resignación* »).

⁷³⁰ Lettre de Ricardo Larraín Bravo à Bernarda Bravo de Larraín, Berne, 10 septembre 1920, Archives RLB, Université Diego Portales, Santiago (« *felizmente tienen ella y Carlos mucha fe y en la religión habrán encontrado un pequeño lenitivo* »).

en 1890, c'est dans une « *pauvre chambre de la vieille maison du fundo où il avait vécu ses dernières années, se sanctifiant et faisant le bien* » et même après sa mort, Maximiano continue son action chrétienne puisque son legs à l'Archevêché de Santiago sert à secourir les paroisses les plus pauvres du diocèse⁷³¹. De la même manière, dans la lettre où il raconte à ses parents la mort de son frère Crescente, Maximiano Errázuriz Valdés insiste tout particulièrement sur la cohésion de la famille autour du malade et sur le fait que Crescente reçoit tous les secours de la religion : ainsi, le jour de sa mort, il communique et reçoit l'extrême onction des mains de son cousin Juan Subercaseaux, pendant que Maximiano et son épouse Rosario récitent des prières et lui passent le cordon et le scapulaire de l'ordre franciscain ainsi que le scapulaire del Carmen. Deux jours avant son décès, Maximiano avait aussi sollicité du Nonce Apostolique à Santiago qu'il demande au Pape la bénédiction apostolique in *articuli mortis*, qui lui est concédée avec une indulgence plénière. La consolation doit donc venir de la religion car « *il est toujours bon que le Pape ait prié pour lui* » mais surtout la famille peut avoir la conviction qu'elle a fait tout ce qui était en son pouvoir et que la mort de Crescente, qualifiée d'exemplaire, « *lui vaudra le salut de son âme* »⁷³². Quant à Rafael Errázuriz Urmeneta, qui décède en décembre 1923, il a aussi une fin édifiante, aux dires de ses filles Margarita et Ana, qui évoquent sa « *mort exemplaire, digne fin d'une vie si juste* » et sa préparation chrétienne puisque non seulement il communique dans la matinée et reçoit l'extrême onction et la bénédiction papale, mais surtout il se prépare « *à mourir en toute conscience* »⁷³³. Mais c'est Blanca Vergara de Errázuriz, qui accompagne son beau-frère durant les dernières semaines, qui nous livre le témoignage le plus touchant, décrivant à Amalia les « *extraordinaires témoignages de force, patience et résignation* » que Rafael donne à voir, son lent détachement des choses du monde malgré le fait qu'il ne perd à aucun moment son « *absolue intelligence et conscience* » et sa résignation qui remplit Blanca d'une « *admiration muette et encourageante* »⁷³⁴.

Un décès est aussi l'occasion de montrer la cohésion de la famille par l'écriture de lettres ou bien de visites de condoléances, la visite de la chapelle ardente ou l'assistance à la

⁷³¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.96-97 (« *pobre cuarto de la vieja casa del fundo donde había vivido los últimos años, santificándose y haciendo el bien* »).

⁷³² Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Santiago, 24 mars 1923, AN, AEU, vol.19, fs.273-276 (« *siempre vale que el Papa haya rezado por él*»; « *su muerte ejemplar le valdrá la salvación de su alma* »).

⁷³³ Lettre de Margarita et Ana Errázuriz Valdés à Amalia Errázuriz Urmeneta, Roma, 27 décembre 1923, AN, AEU, vol.16, fs.284-285 (« *muerte ejemplar, digna fin de una vida tan recta*»; « *a morir con plena consciencia* »).

⁷³⁴ Lettre de Blanca Vergara de Errázuriz à Amalia Errázuriz de Subercaseaux, Roma, 20 de febrero de 1924, AN, AEU, vol.16, fs.286-287 (« *tan extraordinarias muestras de fortaleza, paciencia y conformidad*»; « *la absoluta inteligencia y conocimiento*»; « *muda y alienta admiración* »).

veillée funèbre, et bien sûr la participation à la messe funèbre et à l'enterrement. Si la participation à ces rites de la mort est considérée comme parfaitement normale dans une famille ou parmi un cercle d'amitiés, il est aussi considéré comme normal que la famille en deuil reçoive ces marques de sympathie, quelles que soient ses propres aspirations. Ainsi, après la mort de ses deux filles en 1906, Amalia raconte que « *les visites de condoléances ne s'arrêtaient jamais* » alors qu'eux-mêmes étaient « *impatients d'être seuls* », ce qui les pousse à s'en aller dans leur maison de Viña del Mar⁷³⁵. Mais il n'est pas possible d'échapper à ces obligations, qui comprennent les rites funéraires ou encore l'observance de règles et de degrés dans le deuil. Ainsi, par exemple, le lieu de l'enterrement n'est pas indifférent puisqu'il est beaucoup plus prestigieux d'être inhumé dans le sol consacré d'une église que dans celui d'un cimetière, dans un mausolée que dans une tombe individuelle, et, à Santiago, dans le Cimetière Catholique ou dans le Cimetière Général, même si ce dernier, par une série de mesures, perd peu à peu son caractère de sol consacré pour devenir un espace laïc, ce qui entraîne le transfert des restes de certaines familles dans des églises ou dans le Cimetière Catholique⁷³⁶. De cette manière, José Tomás Urmeneta et son épouse Carmen Quiroga sont enterrés dans l'église de San Francisco à Limache, de même que Maximiano Errázuriz Valdivieso est inhumé dans la chapelle de Panquehue, où ils ont possédé respectivement une hacienda et dont ils étaient par conséquent des notables, alors que les Subercaseaux possèdent un mausolée dans le Cimetière Général⁷³⁷, tout comme le grand-père des Errázuriz Valdés, Carlos Valdés Izquierdo, dans la tombe duquel est enterré Crescente en 1923, ou bien encore les Edwards Matte, dans le mausolée desquels est enterrée Rosario Edwards de Errázuriz en 1930. En cas de décès à l'étranger, la famille choisit soit d'enterrer le défunt sur place (la tombe de Rafael Errázuriz Urmeneta se trouve à Rome), soit de transporter les restes au Chili, comme c'est le cas pour ceux d'Emiliana Subercaseaux Errázuriz dont la famille revient à Santiago environ quatre mois après son décès⁷³⁸.

⁷³⁵ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.116 ("*las visitas de condolencia eran incesantes*" ; "*ansiosos de mayor soledad*").

⁷³⁶ A propos de la laïcisation progressive du Cimetière Général, cf. Marco Antonio León León, *Sepultura sagrada, tumba profana. Los espacios de la muerte en Santiago de Chile, 1883-1832*, Ed. DIBAM et LOM, Santiago, 1997, p.81-93.

⁷³⁷ Justo Abel Rosales, *Historia y tradiciones del Cementerio General de Santiago*, Imprenta Victoria, Santiago, 1890, cité par Marco Antonio León, *Sepultura sagrada, tumba profana, op.cit.*, p.89.

⁷³⁸ "Legalización de la firma del Mr. Corpel sobre una autorización del Prefecto de Policía para el traslado a Chile de los restos de Mlle Emiliana Subercaseaux.", In Archivos del Ministerio de RR.EE., Santiago, Diario del consulado general de Chile en Francia, 1890-1897, vol.149C, fs.85, 6 septembre 1895. Il semble par contre que les restes du petit frère d'Emiliana, mort en 1887 à Paris, n'aient pas été rapatriés au Chili, soit que cette opération ait fait l'objet d'un voyage antérieur, soit que l'enfant ait été enterré définitivement à Paris.

Après la mort d'un individu, sa famille proche porte le deuil, c'est-à-dire observe un code vestimentaire et un code de conduite bien précis, qui se résume à porter des vêtements noirs et à se tenir éloigné de la vie mondaine pendant un certain temps, dont nous ignorons malheureusement la durée et l'éventuelle évolution entre 1860 et 1930. Cependant, selon les annotations de Maximiano Errázuriz sur une photographie de sa tante Blanca Vergara, nous savons que les coutumes imposent aux veuves chiliennes de s'habiller de noir jusqu'à la fin de leurs jours et de porter « *un foulard de laine noire croisé sur la poitrine et fixé par un médaillon portant le portrait du défunt mari* ». Il n'y aurait donc pas eu, pour les veuves, de degré dans le deuil comme on peut le voir en France jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle⁷³⁹. Cependant, cette même photo de Blanca, qui date de 1896, nous montre une veuve émancipée des coutumes chiliennes, avec une tenue qui, si elle est noire, n'en suit pas moins la mode de son époque et révèle une certaine coquetterie et souci de l'élégance.



Blanca Vergara de Errázuriz, Paris, 1896
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

*

**

Durant toute son existence, un Errázuriz vit donc conditionné par son appartenance à un cercle familial particulier, inséré dans un milieu social particulier, qui influe considérablement sur son éducation, son comportement, son caractère et ses pensées. Un Errázuriz ne peut pas, en théorie, étudier ce qu'il veut, la seule profession acceptable étant celle de d'avocat, et, dans une moindre mesure, celles de médecin et d'ingénieur. Le cas de José Tomás Errázuriz et celui de Pedro Subercaseaux sont donc exceptionnels dans la mesure où ils reçoivent l'accord de leurs familles pour étudier la peinture. Quant à une Errázuriz, elle est encore plus limitée, ne pouvant pas étudier du tout à l'université, même si les filles reçoivent une éducation dans les collèges du Sacré-Cœur et sous la direction d'institutrices. L'entrée dans le monde adulte, symbolisée par leur présentation en société, ne signifie pas non plus une plus grande liberté puisque de la tutelle de leurs parents, ils passent sous la tutelle de tous les membres de l'élite qui scrutent leur tenue et leur bonne tenue, et qui attendent leur première grande « décision » en tant qu'adultes, à savoir le choix d'un conjoint. Celui-ci doit cependant

⁷³⁹ Sur les durées et les codes vestimentaires du deuil en France, voir Anne Martin-Fugier, « Los ritos de la vida privada burguesa », In Philippe Ariès et George Duby (sous la direction de), *Historia de la vida privada, tome 4, De la revolución francesa a la Primera Guerra Mundial*, Ed. Taurus, Madrid, 2001, p.257-259.

s'effectuer dans leur milieu social, sous peine de se voir exilé en Europe pour un temps ou de souffrir des conséquences économiques (comme la diminution de leur part d'héritage par exemple), et être approuvé par leurs parents. Par la suite, toutes les décisions de la vie adulte et familiale, ainsi que les réactions face à la souffrance, la maladie et la mort, sont conditionnées par l'appartenance à un milieu social particulier, et les variations entre 1860 et 1930 sont très limitées, ce qui indique un modèle de reproduction sociale particulièrement vigoureux jusqu'en 1930, les changements ayant lieu avec la génération suivante où l'on voit, par exemple, les femmes entrer à l'université ou pour le moins pouvoir travailler. Encore le contrôle social ne s'applique-t-il pas seulement aux comportements mais aussi, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, aux modes de vie et aux apparences.

V. LE THEATRE DE LA VIE DOMESTIQUE.

La vie quotidienne des Errázuriz, en tant qu'individus ou comme groupe familial, fait l'objet d'un contrôle strict en ce qu'elle est soumise à un rituel relativement astreignant qui fixe non seulement l'organisation des espaces de vie, mais aussi le rôle et l'emploi du temps de chacun des membres du groupe domestique (maîtres et domestiques), ainsi que les relations sociales. Chaque acte de la journée, en tant que composante d'une structure plus vaste de comportement et de mentalité, acquiert donc une signification spéciale, presque transcendante, qui permet à la famille de projeter ses valeurs et son statut vers le reste de la société, en même temps qu'elle affirme son appartenance à une certaine strate sociale, celle de l'élite.

Dans ce chapitre nous aborderons donc la mise en scène de la vie quotidienne, et tout particulièrement celle de l'individu : comment celui-ci « *se présente et présente ses activités aux autres, (...) guide et contrôle l'impression que les autres se font de lui* » et « *quel type d'actions il peut et ne peut pas faire tandis qu'il joue son rôle devant eux* »⁷⁴⁰. Suivant cette optique du jeu et de la représentation théâtrale, nous détaillerons donc dans un premier temps la scène, c'est-à-dire les demeures où ont vécu les Errázuriz, leur histoire et leur organisation interne. Dans un deuxième temps, nous analyserons les acteurs à travers l'organisation hiérarchique de la maisonnée, ainsi que la manière dont s'affirme la prépondérance de certains membres sur d'autres dans l'organisation physique des espaces, notamment celle de la maîtresse de maison. Dans un troisième temps, nous aborderons le déroulement de l'action, grâce à une analyse des activités et l'emploi du temps de la famille, durant l'année et durant ses vacances. En dernier lieu, nous nous pencherons sur les destinataires de la mise en scène, à la fois acteurs et public, et comment ces derniers interagissent avec les Errázuriz au travers d'instances de sociabilité communes à l'élite.

1- LEVER DE RIDEAU SUR LA SCENE : LES DEMEURES DES ERRAZURIZ.

Comme nous l'avons vu précédemment, un des aspects fondamentaux de la famille est son association avec un lieu de vie en particulier, que ce soit une demeure urbaine (palais) ou champêtre (maison dans une hacienda ou chacra). Centre de la vie quotidienne, affective, intime et sociale du groupe domestique, il est pensé ou aménagé pour lui et rend compte aussi

⁷⁴⁰ Erving Goffman, *La presentación de la persona en la vida cotidiana*, Amorrortu editores, Buenos Aires, 2004, p.11 (« *se presenta y presenta su actividad ante otros, (...) guía y controla la impresión que los otros se forman de él* » et « *qué tipo de cosas puede y no puede hacer mientras actúa ante ellos* »).

bien de sa mentalité, sa structure et ses aspirations autant que de celles de son époque, même si son caractère familial ne semble pas devoir être surestimé au détriment de son caractère économique et patrimonial. En ce sens, le palais est aussi un investissement que l'on ne cherche pas à garder à tout prix, autorisant même dans plusieurs cas emblématiques sa destruction, ce qui implique une rapide circulation de ce type de bien entre les familles de l'élite de Santiago. Par exemple, le palais Ossa, situé à l'intersection de l'Alameda et de la rue Dieciocho, se construit sur un terrain acheté par Eugenio Ossa en 1876 pour 52.000 pesos⁷⁴¹. Six ans plus tard, le palais est acheté par Francisco Vergara Echevers, le père de Blanca Vergara de Errázuriz pour la somme de 100.000 pesos⁷⁴². En 1889, à la mort de Francisco, la propriété est adjugée à son épouse puis à la mort de cette dernière, en 1894, à leur fille Blanca⁷⁴³. En dernier lieu, celle-ci vend le palais à son beau-frère Rafael Errázuriz en 1895 pour la somme de 280.000 pesos, ce dernier le conservant jusqu'en 1920, date à laquelle il change de nouveau de propriétaire⁷⁴⁴. Comme on le voit, une propriété urbaine, même si elle est construite pour une personne ou une famille dont elle porte le nom, ne parvient pas à acquérir le même sens que les propriétés des familles aristocratiques anglaises ou françaises, dont la conservation dans une même famille est la plupart du temps la responsabilité et le devoir du fils aîné. Dans ce cas, la demeure familiale est un « lieu de mémoire », dans le sens défini par Pierre Nora, c'est-à-dire « *la forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore* »⁷⁴⁵. Les « lieux de mémoire » surgissent dans une société qui se déritualise et qui perd sa « *mémoire spontanée* »⁷⁴⁶. En ce sens, ils cristallisent des refuges de la mémoire, c'est-à-dire des « *bastions sur lesquels s'appuyer* »⁷⁴⁷ et qui, paradoxalement, protègent des souvenirs menacés qui, s'ils étaient vécus au quotidien, n'auraient pas besoin d'un système de défense. Dans cette optique, l'aliénation des châteaux familiaux « *est interprétée en terme de rupture définitive avec le passé, et par conséquent de trahison* »,

⁷⁴¹ AN, CBR, Santiago, vol. 43, 1876, fs.122 n.256. Les 52.000 pesos furent payés au comptant.

⁷⁴² AN, CBR, Santiago, vol. 59, 1882, fs.555 n.1034. Les 100.000 pesos sont payés de la manière suivante : 30.000 pesos au comptant et le reste par écriture postérieure.

⁷⁴³ AN, CBR, Santiago, vol. 89, 1889, fs.973 n.1615 et fs.1098 n.1827 (adjudication à Mercedes Alvarez de Vergara). AN, CBR, Santiago, vol. 124, 1895, fs.619 n.982 (adjudication à Blanca Vergara de Errázuriz, pour la somme de 180.000 pesos).

⁷⁴⁴ AN, CBR, Santiago, vol. 124, 1895, fs.628 n.991. Les 280.000 pesos sont payés de la manière suivante : 162.000 pesos au comptant et le reste dans un délai d'un an, avec un intérêt annuel de 8%. La propriété est vendue en 1920 à Mercedes Herreros de Acuña pour la somme de 650.000 pesos, qui est payée "*con el valor de los bonos con que se pueda cancelar el saldo a que está reducida la deuda de 200.000\$ a favor de la Caja de Crédito Hipotecario, y el resto antes del primero de abril próximo*". AN, CBR, Santiago, vol. 416, 1920, fs.239 n.538.

⁷⁴⁵ Pierre Nora, *Pierre Nora en Les lieux de mémoire*, LOM, Santiago, 2009, p.24 (« *la forma extrema bajo la cual subsiste una conciencia conmemorativa en una historia que la solicita, porque la ignora* »).

⁷⁴⁶ *Idid.*

⁷⁴⁷ *Idid.* (« *bastiones sobre los cuales afianzarse* »).

parfois même en terme de « *parricide symbolique, surtout lorsque le nom du château et du village est le même que le patronyme* »⁷⁴⁸. Au Chili au contraire, où actuellement aucun palais de Santiago ne sert de demeure à une famille, ou à un ensemble de familles, a fortiori à celle qui l'a fait construire, cette association symbolique entre demeure et famille semble avoir obtenu de meilleurs résultats dans les *fundos* ou *haciendas*, c'est-à-dire en milieu rural, puisqu'il existe encore de nombreux exemples de liens entre une famille et son domaine historique.

A partir des réflexions antérieures, et malgré leurs limitations, nous analyserons donc dans ce premier sous-chapitre les apports méthodologiques que permet l'étude du palais (et de l'habitat par extension), dont la construction signifie la rupture avec le modèle colonial de la maison à patio et le début de transferts culturels de modèles architecturaux européens. A partir de l'étude des demeures des Errázuriz, des informations disponibles sur chacune d'entre elles (achat des terrains, construction, propriétaires successifs) et de leur description architecturale, que ce soit à Santiago ou dans leurs haciendas, il devient donc possible de mettre en avant les transferts culturels entre le Chili et l'Europe, ce dernier concept de « transfert culturel » présentant l'avantage de faire disparaître les rapports entre « dominés » et « dominants ». En ce sens, comme le signale Olivier Compagnon, l'Euro-Amérique doit être pensée comme un espace intégré et intégrateur à l'intérieur duquel les influences, non seulement ne sont pas à sens unique, allant exclusivement de l'Europe vers l'Amérique, mais surtout ne sont jamais reçues passivement, c'est-à-dire qu'il existe un phénomène d'appropriation et d'acculturation⁷⁴⁹. L'étude des palais permet donc d'aborder divers niveaux de lecture, en particulier « *les conditions de circulation et les modalités de réception* » de cet objet culturel⁷⁵⁰.

En tant que membre d'une élite chilienne qui se transforme au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, en opérant la fusion de l'ancienne élite coloniale avec quelques nouvelles familles d'origine étrangère enrichies par l'ère minière, industrielle et capitaliste, la famille Errázuriz participe donc au renouveau de l'habitat oligarchique à Santiago, notamment en abandonnant la typique maison à patio, commune à toutes les couches de la société depuis la Conquête, et en faisant construire ou en habitant de nouveaux types résidentiels propres à leur couche sociale. Elle fait donc construire, ou est propriétaire, de plusieurs de ces demeures

⁷⁴⁸ Mension-Rigau Eric, *Aristocrates et grands bourgeois. Education, traditions, valeurs*, Perrin, Paris, 2007, p.129.

⁷⁴⁹ Compagnon Olivier, « L'Euro-Amérique en question. Comment penser les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine », In *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Débats, Mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 13 février 2013. URL: <http://nuevomundo.revues.org/54783>

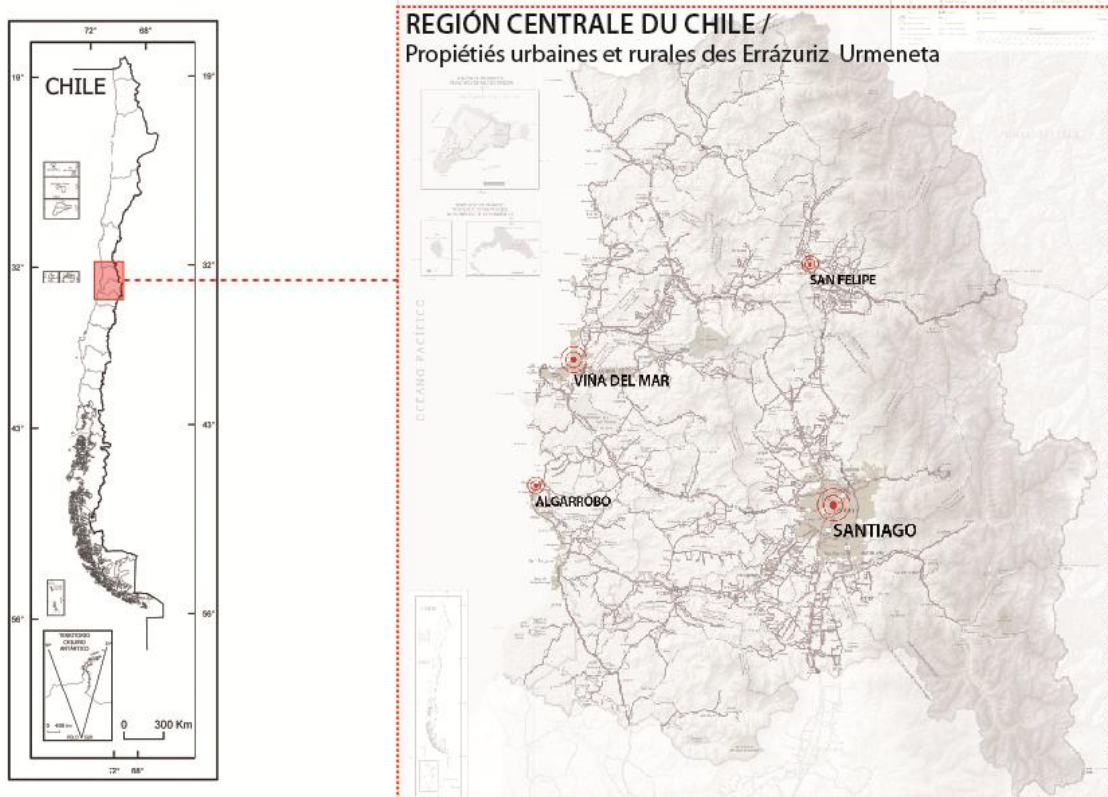
⁷⁵⁰ Ibid.

urbaines à Santiago, parmi lesquelles on peut citer le palais Errázuriz, construit par Maximiano Errázuriz Valdivieso à partir de 1872 ; le palais Urmeneta, construit entre 1868 et 1872 par José Tomás Urmeneta, et habité par Rafael Errázuriz Urmeneta entre son mariage (1889) et la naissance de son fils Maximiano (1895), puis par sa sœur Amalia entre 1904 et 1906⁷⁵¹ ; le palais Ossa, construit à partir de 1876 par Eugenio Ossa, et résidence de Rafael entre 1895 et 1907, année de son départ pour Rome en tant qu'ambassadeur devant le Saint-Siège. Les Errázuriz possèdent par ailleurs d'autres résidences à la campagne : la chacra Subercaseaux, résidence privilégiée des Subercaseaux Errázuriz à partir de 1896⁷⁵² ; la maison de Panquehue, située dans l'hacienda du même nom où Rafael possède la vigne familiale ; l'hacienda de Lo Hermida, résidence des Errázuriz Vergara entre 1890 et 1897 ; la quinta Vergara, construite par

⁷⁵¹ Il est habité par Carmen Quiroga de Urmeneta jusqu'à sa mort en 1897 puis passe quelques années inhabité, avant d'être adjugé à Amalia Errázuriz en 1903 pour la somme de 150.000 pesos (AN, CBR, Santiago, vol. 179, 1903, fs.840 n.1363). L'adjudication prend cinq ans parce qu'il semble que des difficultés quant à la répartition de l'héritage aient surgi. En effet, le document notarial précise que l'adjudication à Amalia se fait en accord avec "*la partición de los bienes que quedaron indivisos en la liquidación de la sociedad conyugal habida entre JT Urmeneta et Carmen Quiroga*", ce qui nous indique que le processus complet de répartition de l'héritage du couple Urmeneta Quiroga dure environ 15 ans, ce qui est dû non seulement à l'importance des biens laissés, mais aussi à la mauvaise entente des héritiers. Avant que cette dernière ne l'habite avec sa famille entre 1904 et 1906, il semble que le palais ait été pressenti pour abriter le Musée des Beaux-Arts aux alentours de 1900 mais ce projet avorte (« *Le gouvernement désirait installer avec décorum le Musée des Beaux-Arts, qui se trouvait installé dans de mauvaises conditions dans un petit édifice de la Quinta Normal et qui avait été enrichi par un don de don Carlos García-Huidobro Eyzaguirre (...) Ce dernier proposa donc au Congrès d'acquérir le Palais Urmeneta (...) où, à son avis, il y aurait assez d'espace pour une pinacothèque et aussi pour une galerie historique* », In Eyzaguirre Jaime, *Chile durante el gobierno de Errázuriz Echáurren, 1896-1901*, Ed. Zig-Zag, Santiago, 1957, p.274-275). Il sert cependant de cadre à une exposition dite "exposición artística franco-chilena" qui a lieu dans le cadre des célébrations du 14 juillet en 1910 ("Exposición artística franco-chilena en el Palacio Urmeneta", In *Zig-Zag*, Santiago, juillet 1910). Après le départ définitif des Subercaseaux Errázuriz le palais subit des modifications, notamment parce qu'une des ailes est transformée afin d'abriter des espaces commerciaux. Ainsi, en 1919, le Club Libéral semble avoir été intéressé par l'achat d'une de ces ailes et demande une évaluation du prix de la propriété, ce qui nous permet d'avoir accès à des renseignements de première main sur le type de construction et les dimensions. Cette aile occupe donc un terrain de 510m², sur lequel est construit un bâtiment de briques et ciment comptant 4 étages de 510m² chacun, et est évalué à 257.500 pesos qui correspondent à 112.200 pour le terrain et 145.300 pour la construction ("Predio de don Ramón Subercaseaux", Oficina Técnica de la Caja de Crédito Hipotecario, 1919, doc.946. Archives RLB, Universidad Diego Portales, Santiago). Mais cette vente semble ne se faire pas et le palais est finalement démoli en 1929.

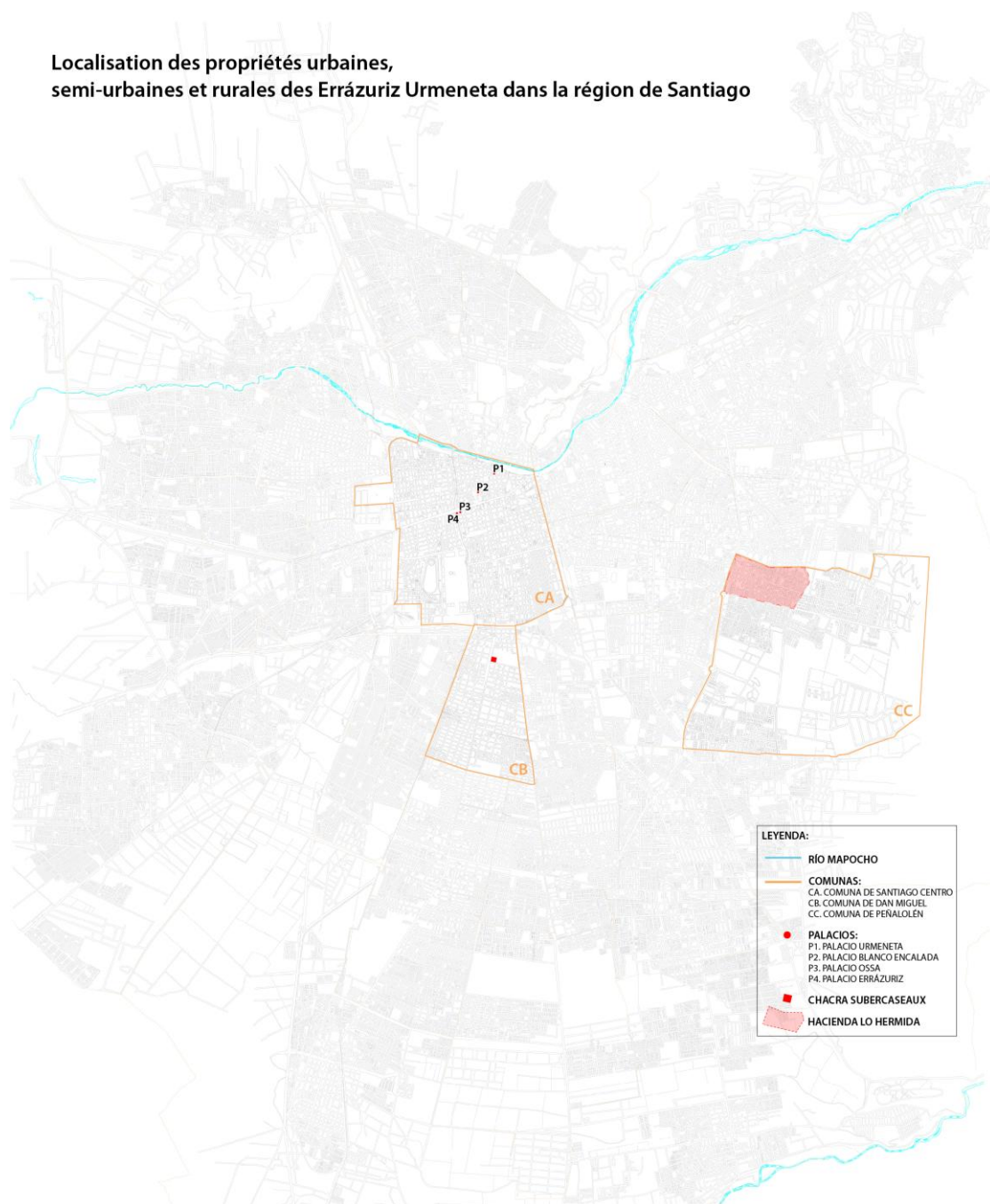
⁷⁵² La Chacra Subercaseaux, située dans l'actuelle commune de San Miguel, Santiago, est acquise par Ramón Subercaseaux Mercado en 1836, qui y fait construire une maison d'un seul étage, auquel il ajoute par la suite un second étage pour loger sa nombreuse progéniture (14 enfants). En plus de la maison principale, il fait construire des bâtiments destinés au logement des domestiques ainsi que des entrepôts. A la mort de Ramón en 1859, le chacra est adjugée à sa veuve, Magdalena Vicuña, qui la vend en 1890 à son fils cadet, Ramón Subercaseaux Vicuña. Celui-ci occupe la demeure entre 1902, à son retour d'Allemagne, et 1937, date de sa mort. Ses héritiers la conservent et la gèrent en commun, avant de finalement la vendre à l'Etat en 1940 pour y faire construire une école. La maison principale est détruite en 1952 lors d'un incendie, mais certains bâtiments servent encore de locaux à la Corporation de San Miguel. Voir Rodríguez Villegas Hernán, "Historia de la Chacra Subercaseaux. Contribución al estudio de la propiedad en Santiago", In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, Santiago, n.99, 1988, p.257-306.

Blanca Vergara de Errázuriz en 1910 à Viña del Mar. En dernier lieu, ils disposent de maisons plus modestes dans des stations balnéaires, comme par exemple à Algarrobo où Pedro Subercaseaux et son épouse Elvira se font construire une petite maison en 1917, avec l'intention de fuir l'ambiance mondaine de la station balnéaire de Viña del Mar.



**Localisation des propriétés urbaines et rurales des Errázuriz Urmeneta.
Région centrale du Chili.**

Localisation des propriétés urbaines, semi-urbaines et rurales des Errázuriz Urmeneta dans la région de Santiago



**Localisation des propriétés urbaines, semi-urbaines et rurales des Errázuriz Urmeneta.
Région Métropolitaine.**

Nous possédons des informations fragmentaires sur ces palais, en particulier à propos de l'organisation intérieure et du mobilier puisque l'histoire de la propriété peut être étudiée de manière relativement complète grâce aux archives notariales (Conservadores de Bienes Raices). Ainsi, par exemple, nous avons pu reconstituer l'histoire du palais Errázuriz, dont le terrain est acheté par Maximiano Errázuriz Valdivieso en 1872 pour la somme de 133.900 pesos à l'hôpital de San Francisco de Borjas lors d'une vente aux enchères publique, et qui se compose de « *trois sites situés sur l'Alameda, avec les numéros 1, 2 et 3* »⁷⁵³. Le paiement du prix d'achat est échelonné : un quart est payé au comptant (33.475 pesos), un autre quart est payé un an après avec un intérêt de 6% annuels (soit 39.500 pesos), la moitié restante est « *reconnue comme rente de 4% en faveur de l'Hôpital* »⁷⁵⁴. Le palais est cependant habité pour une période relativement courte par la famille Errázuriz. En effet, Maximiano, veuf une première fois en 1861, perd sa seconde épouse Carmen Valdès dans le courant de l'année 1872 après moins d'un an de mariage. Ses enfants étant alors des adolescents éduqués dans des collèges, Maximiano préfère habiter dans ses autres propriétés et mène une vie de plus en plus ascétique. En 1886, il décide de vendre le palais à Ramón Cruz Moreno, un antiquaire et collectionneur d'art, pour la somme de 230.000 pesos, en plus des « *tuyauteries et lampes de toute la maison, les tapis du rez-de-chaussée, à l'exception de ceux du salon principal et du salon des peintures, les Boule du salon et statues qu'il y a dans le jardin et le patio* » pour 11.000 pesos⁷⁵⁵. Le paiement s'effectue de la manière suivante : 206.000 pesos sont payés au comptant et les autres 35.000 pesos « *lorsque le sieur Errázuriz aurait réglé l'hypothèque qu'il reconnaît en faveur de la Banque Garante des Valeurs* », dette qui est payée le 17 mars 1886. Le palais est ensuite successivement habité par Ramón Cruz, son épouse Eloisa Montt et leurs six enfants jusqu'en 1907, puis jusqu'en 1925 par Agustín Valdés Morel⁷⁵⁶, qui le vend à Agustín Edwards Mac Clure, propriétaire du journal *El Mercurio*⁷⁵⁷. Puis, en 1941, à la mort d'Agustín Edwards, ses héritiers vendent le palais au gouvernement brésilien qui l'utilise pour sa chancellerie et la résidence de son ambassadeur, fonctions qu'il occupe encore de nos jours⁷⁵⁸.

Nous ne possédons pas non plus de plan de ces demeures, même si certaines descriptions de la famille ou de ses contemporains, à l'instar des photographies, peuvent y suppléer dans une certaine mesure. Quant au mobilier, il peut nous apparaître sur des

⁷⁵³ AN, CBR, Santiago, vol. 29, 1872, fs.446 n.993.

⁷⁵⁴ *Idid.*

⁷⁵⁵ AN, CBR, Santiago, vol. 74, 1886, fs.143, n.241.

⁷⁵⁶ AN, CBR, Santiago, vol. 218, 1907, fs.372, n.2467.

⁷⁵⁷ AN, CBR, Santiago, 1925, fs.627, n.1072.

⁷⁵⁸ AN, CBR, Santiago, 1941, fs.4440, n.9204.

photographies, ou bien encore dans des comptes-rendus de ventes aux enchères et des inventaires réalisés au moment du décès du maître de maison. Cependant, même ces documents ne présentent pas de la même manière les différents espaces d'une maison et ont tendance à omettre les espaces les plus intimes, tels que les chambres par exemple. Pour suppléer ce manque d'information, nous avons donc eu recours à des documents qui ne font pas directement référence aux Errázuriz mais qui peuvent s'avérer représentatifs des espaces privés d'une famille de l'élite contemporaine, comme par exemple les photographies de la maison de Máximo del Campo à Santiago⁷⁵⁹. Sur les demeures à la campagne, tout particulièrement la chacra Subercaseaux, la maison de Panquehue et le palais habité par les Errázuriz Valdés durant leur ambassade à Rome, nous possédons avant tout des photographies qui nous renseignent sur leur organisation intérieure et leur ameublement, mais nous n'avons aucun plan ou aucune description de l'agencement des espaces. Nous nous pencherons donc plus particulièrement sur la chacra Subercaseaux, sur laquelle nous possédons plus d'informations.

Si nous nous référons aux demeures des Errázuriz à Santiago, nous pouvons définir ce nouveau type résidentiel, appelé « palais » et dont la construction s'étale entre 1860 (palais de la Alhambra) et les années 1910 (palais Bruna, 1917), comme un habitat urbain destiné à une famille oligarchique de type nucléaire (parents et enfants, et parfois petits-enfants) et à une fonction d'habitation exclusive, c'est-à-dire qu'il ne comporte pas d'espace dédié au commerce, à la différence des palais de la période suivante, qui combinent espace commercial au rez-de-chaussée et habitat particulier dans les étages supérieurs, comme on peut le voir dans le cas du palais Undurraga, construit entre 1911 et 1915 à l'angle de l'Alameda et de l'artère commerçante d'Estado. Ce premier type de palais présente certaines caractéristiques physiques, en premier lieu une façade monumentale néo-classique ou éclectique. Ainsi, le palais Urmeneta, situé dans la rue Monjitas entre San Antonio y Mac-Iver⁷⁶⁰, présente les caractéristiques du style néo-gothique Tudor avec un énorme volume central découpé en trois ailes : la centrale est pourvue d'une fenêtre surmontée d'un arc en accolade, alors que les

⁷⁵⁹ Rappelons que Máximo del Campo Yávar est apparenté aux Errázuriz grâce au mariage de son fils, Carlos del Campo Ortúzar, avec Margarita Errázuriz Valdés. Sa demeure, située dans la rue Santa Lucia à Santiago, est construite vers 1910 par son gendre, Ricardo Larraín Bravo, et démolie en 1936. Des photographies de la façade et de l'intérieur de la maison se trouvent dans les archives de Ricardo Larraín Bravo, Universidad Diego Portales, Santiago.

⁷⁶⁰ Une note laissée par Maximiano Errázuriz Valdés à côté d'une photo du palais nous indique le prix total de la construction du palais Urmeneta : *“Cuando me hice cargo en 1918 de la administración de Panquehue, boté las facturas de la construcción del palacio Urmeneta, más o menos en 1870. Sumaban la enorme cantidad de 460.000 pesos.”*

deux extérieures se trouvent être des tours couronnées de balustrades et ouvertes de fenêtres ogivales affilées.



Palais Urmeneta, Santiago, c.1890.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

Quant au palais Errázuriz, il est d'inspiration néoclassique intégrant des éléments caractéristiques des villas italiennes du *Cinquecento* comme, par exemple, « *un patio courbe traité avec des colonnes et des niches ainsi qu'avec une décoration de style pompéien* »⁷⁶¹. D'aspect sobre, on peut le décomposer en trois volumes : un volume central de deux étages et deux volumes latéraux entourant le premier mais situés en avant de lui, de manière à former une terrasse qui permet aux habitants de la maison de jouir de l'animation de l'Alameda et de s'exposer à la vue des passants lors des bals et réceptions. Il ressort sur la façade une horizontalité renforcée par la corniche et les balustrades de la terrasse centrale. Une des originalités de la maison est constituée par son entrée qui se fait par le pavillon oriental, et non par le centre, et par son portique de double hauteur décoré par des colonnes ioniques et corinthiennes. Il est cependant difficile d'aller plus loin dans l'analyse du palais car les sources disponibles sur la famille ne mentionnent pas certaines données, telles que les raisons qui ont présidé au choix de l'architecte ou bien encore à celui de l'ameublement et des œuvres d'art, ce qui rend impossible l'étude de leur valeur artistique et économique.

La seconde caractéristique des palais correspond à leurs grandes dimensions par rapport aux espaces de vie des autres groupes sociaux. Ainsi, par exemple, le rez-de-chaussée occupe approximativement 1.666m² pour le palais de La Alhambra (1862), 1.886m² pour le palais Urmeneta (1872), 2.088m² pour le palais Pereira (1872) et 1.622m² pour le palais Cousiño (1878), chiffres qui peuvent être comparés aux 100 à 150m² habituels des maisons de

⁷⁶¹ Rodolfo Fogarty Herrera, *Palacio Errázuriz*, Archivos de la Arquitectura chilena, Seminario de la Facultad de Arquitectura, Universidad de Chile, Santiago, 1959, p.115.

la moyenne bourgeoisie française cités par Lise Grenier⁷⁶² ou encore aux 120 à 160m² de l'habitat d'une famille chilienne moyenne durant la période coloniale⁷⁶³. Par ailleurs, ces surfaces sont à comparer avec les demeures rurales des Errázuriz, en particulier avec la chacra Subercaseaux. Ainsi, selon une taxation de la propriété de 1923, cette dernière possède un terrain de 84.700m² et comprend: une maison principale de 512m² comptant deux étages et une autre de 120m² d'un seul étage ; un bâtiment destiné à la domesticité, de deux étages, totalisant 240m² ; un ensemble de maisons destinées aux travailleurs de la propriété, d'un total de 496m² ; un bâtiment réservé à la cave de la vigne et à l'oratoire, de 756m² et un autre servant de dépendances à ce premier bâtiment, de 138m² ; un bâtiment pour l'administration, de deux étages, totalisant 86m² ; la maison du régisseur, de 134m² ; les étables, de 105m². Les bâtiments occupent donc un total de 2.168m² (environ 2,5% de la propriété), le reste étant occupé par le jardin et la vigne, dont le vin est commercialisé sous la marque « Viña Subercaseaux »⁷⁶⁴. La surface occupée par les demeures rurales est donc nettement inférieure à celle des demeures urbaines, ce qui est en partie dû au fait que les maisons rurales sont antérieures au modèle du palais et qu'elles s'apparentent donc plus aux maisons coloniales pour ce qui est de la disposition et de la surface.

Par ailleurs, le palais peut disposer d'un jardin ou, dans le cas de la *quinta* Meiggs⁷⁶⁵, d'un parc de grandes dimensions, autre élément important dont les changements nous renseignent sur les conceptions de la nature selon les époques. Dans le cas du palais Errázuriz, il est situé à l'arrière de la maison et semble avoir été remodelé plusieurs fois. Ainsi, Amalia Errázuriz écrit que « *le jardin de la maison était un joyau, on avait dessiné en miniature un véritable parc anglais, avec ses ondulations de terrain, ses prés verts, ses groupes d'arbres et de fleurs* » et note la présence d'une « *lagune, elle aussi miniature, et au milieu d'elle une petite grotte* »⁷⁶⁶. Le tracé du jardin suit donc, dans un premier temps, le modèle romantique anglais de la nature domestiquée de manière à ce que cette domestication ne soit pas apparente. Cependant, il semble que ce type de jardin n'ait pas convenu à Maximiano qui le juge peu en adéquation avec le style italien de la maison (« *il nous vint l'idée, que personne n'osa exprimer, que mon père, dans son infatigable activité et son goût pour l'architecture*

⁷⁶² Grenier Lise, *Le siècle de l'éclectisme. Lille, 1830-1930*, Ed. Paris-Bruxelles, Belgique, 1979, p. 72.

⁷⁶³ Duarte Patricio, *La vivienda urbana en Chile durante la época colonial*, Facultad de Arquitectura, Universidad de Chile, Santiago, 1992.

⁷⁶⁴ "Tasación del parque de don Ramón Subercaseaux en el Llano Subercaseaux – San Miguel", Oficina Técnica de la Caja de Crédito Hipotecario, 1923, doc.1878. Archives RLB, Universidad Diego Portales, Santiago. Le document évalue le terrain et ses bâtiments à un total de 589.439 pesos.

⁷⁶⁵ La *quinta* est une maison de campagne destinée à un usage récréatif. Elle se caractérise par la présence d'arbres fruitiers et d'un potager et par le fait que les locataires payaient un cinquième de leur récolte fruitière en guise de loyer.

⁷⁶⁶ Blanca Subercaseaux de Valdès, *Don Maximiano, op. cit.*, p.122.

classique, aurait succombé à la tentation de changer la forme anglaise du jardin en une autre plus adéquate au style italien de la maison »⁷⁶⁷). Le nouveau tracé est donc plus classique avec « *ses chemins droits, ses gazons symétriques, et ses arbustes, ses orangers et ses fleurs parfaitement alignés, la fontaine au centre couverte de nénuphars blancs »⁷⁶⁸*. En plus du jardin, le palais compte généralement plusieurs dépendances telles que remises, écuries et bâtiment spécial pour le logement des domestiques, comme dans le cas du palais Errázuriz, qui possède un corps de bâtiment séparé du palais et qui remplit ces trois fonctions, même si le logement des domestiques peut aussi se faire au troisième ou au quatrième étage du palais ou, dans le cas des palais soumis à une forte influence de l'architecture coloniale, dans le troisième patio de service.

Structurellement, le palais possède trois ou quatre étages et se caractérise par une division des espaces en trois aires : aire publique et de luxe à l'étage noble, divisée en deux séquences liées aux fonctions d'alimentation (salle à manger, jardin d'hiver et fumoir) et de réception (plusieurs salons et salle de bal) ; aire privée au premier étage (chambres et dépendances, organisées sous forme d'appartements intérieurs dans le cas d'une famille mixte hébergeant plusieurs branches d'une même famille) qui présentent des discriminations quant à l'espace attribué à chaque membre selon sa position hiérarchique et son pouvoir symbolique ; aire domestique dans les mansardes, au sous-sol ou dans des bâtiments séparés correspondant au logement de la domesticité et aux espaces de travail (cuisines, réserves, écuries, remises). Cette division est particulièrement visible dans le cas du palais Errázuriz puisqu'il s'organise autour d'un hall central de double hauteur, éclairé par une lumière zénithale et servant d'axe de distribution des espaces. Le rez-de-chaussée se compose des pièces de réception (salon de *tertulias* et de réunions familiales, pinacothèque, salle de concert et de bal, salle à manger, bureau du maître de maison) qui communiquent facilement avec la zone de service, située au sous-sol, grâce à un escalier de service. Quant au premier étage, il est composé des chambres de la famille disposées autour d'un couloir qui enclot le vide du hall et qui « *répond à un sentiment colonial, d'inspiration arabe quant à l'isolement des chambres »⁷⁶⁹*. Si l'on en croit Amalia Errázuriz, le palais de sa famille ne se construit cependant pas pour lui servir de résidence, puisque ses membres vivent alors avec Rosario Valdivieso, mais pour « *y présenter comme il se devait la splendide collection d'objets ramenés du dernier voyage [de Maximiano Errázuriz] et mal disposés ou perdus dans l'ancienne maison*

⁷⁶⁷ *Ibid.*, p.122.

⁷⁶⁸ *Ibid.*, p.123.

⁷⁶⁹ *Ibid.*, p.90.

coloniale »⁷⁷⁰. Il ne s'agit donc pas de répondre à un souci de « *vanité ou ostentation* »⁷⁷¹ mais d'aider à mettre en valeur et à préserver le capital artistique de la famille. Cependant, cette volonté d'Amalia de justifier la construction du palais est révélatrice : si elle ne souhaite pas que l'on taxe son père de vanité, c'est donc bien que ce reproche a été fait à d'autres membres de l'élite qui édifient eux aussi des palais, peut-être même à sa propre famille. Dans son discours, la construction du palais Errázuriz acquiert donc une connotation liée au progrès puisqu'elle est due au désir de son père de bâtir un cadre digne de ses œuvres d'art plus qu'un cadre de vie, sans qu'il soit cependant possible de connaître la composition de la pinacothèque de Maximiano et d'estimer sa valeur artistique et économique car aucune description ne nous est parvenue.

Quant à la décoration intérieure des palais, elle correspond en général aux canons esthétiques aristocratiques européens, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit, encore une fois, dans une tradition qui lui est historiquement étrangère mais qui démontre le sentiment d'appartenance de l'élite chilienne à cet espace cosmopolite décrit par Olivier Compagnon comme « *un espace culturel commun formé par l'Europe occidentale et l'Amérique latine de part et d'autre de l'Atlantique* »⁷⁷². Malgré le peu de descriptions des contemporains et le nombre limité d'images disponibles, nous savons cependant que l'élite a pour habitude d'importer son mobilier, tapis, tapisserie et vaisselle d'Europe (parfois même, comme dans le cas du palais Cousiño, tous les matériaux de construction), les agençant de la même manière que dans un hôtel particulier. Par exemple, Amalia Errázuriz, lorsqu'elle évoque le palais Errázuriz, parle tout d'abord de la meilleure disposition dont jouissent les œuvres d'art de son père : ainsi « *la collection de peintures antiques trouva une pièce digne d'elle* » et « *les statues et autres curiosités furent installées dans un vaste et lumineux hall* ». Elle décrit ensuite les meubles qui ornent la maison, tous d'origine ou dans le goût français : meubles tapissés de Gobelins d'Aubusson, meubles Boulle, vases en porcelaine de Sèvres, horloges et candélabres de bronze massif doré, petites boîtes et bibelots précieux. Quant aux pièces de réception, situées le long de l'Alameda, elles sont à l'époque décorées dans des styles différents et une des salles bénéficie, par exemple, d'« *un ameublement chinois antique de bois noir très pesant* »⁷⁷³. De la même manière, l'inventaire après décès de Francisco Vergara, réalisé en 1889⁷⁷⁴, nous

⁷⁷⁰ Blanca Subercaseaux de Valdès, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, Ed. San Francisco, Santiago, 1934, p.38.

⁷⁷¹ *Ibid.*, p.39.

⁷⁷² Olivier Compagnon, « L'Euro-Amérique en question. Comment penser les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine », *op.cit.*

⁷⁷³ Blanca Subercaseaux de Valdès, *Don Maximiano*, *op.cité*, p.122

⁷⁷⁴ "Partición de Bienes de José Francisco Vergara Echevers", Archivo Nacional Judicial Civil de Valparaíso, Legajo 1595, Pieza 4, 1889.

renseigne de manière partielle sur la distribution et l'ameublement du palais Ossa, lequel compte au moins un hall (ou vestibule), une bibliothèque, un salon rouge, un petit salon, un grand salon, une salle à manger, une cuisine, une chambre (une seule est en tous cas décrite, même s'il est évident qu'il y en avait d'autres) et des écuries. Les pièces situées au rez-de-chaussée dans l'espace public de réception se caractérisent par un riche ameublement (tapisseries, tapis, rideaux de soie, miroirs, peintures, ...) qui permet d'identifier l'usage qui est fait de ces pièces puisque toutes possèdent des sofas, des chaises et des tables destinés à recevoir luxueusement, mais aussi confortablement, leurs invités. Quant au choix des objets décoratifs, il démontre la circulation de deux modes : la française, avec des tapis d'Aubusson, des cristaux de Baccarat et des porcelaines de Sèvres, en sus, probablement, du style des meubles (Louis XVI dans le petit salon, par exemple) ; l'orientale, avec des vases chinois et japonais. L'étude du catalogue de la vente aux enchères du mobilier du palais Urmeneta, réalisée en 1898, nous permet de parvenir aux mêmes conclusions en termes de style décoratif, à ceci près que le quatrième étage du palais abrite deux galeries d'art ornées d'objets archéologiques et historiques, ainsi que de tableaux, s'apparentant en ce sens à un cabinet de curiosités⁷⁷⁵. Mais au-delà de l'aspect esthétique soumis aux contraintes de certaines modes, l'étude de la décoration intérieure met en avant un luxe que l'on peut définir comme une « *richesse magnifiée par une éthique et une esthétique de la profusion* »⁷⁷⁶ et qui se caractérise par des dépenses somptuaires souvent qualifiées d'inutiles parce qu'elles rompent avec le nécessaire, qui se teinte peu à peu d'une « *ingénierie du confort* », c'est-à-dire d'un « *souci croissant du bien-être et de la chaleur, l'obsession grandissante de l'intérieur et du familier, le goût du capiton et du rembourrage, de la doublure et du fourré* »⁷⁷⁷. Cette transition entre le luxe exubérant de la noblesse d'Ancien Régime et le luxe utilitaire propre aux nouvelles élites du XIX^{ème} siècle s'opère dans un contexte de production industrielle et de consommation élargie, dans lequel certains biens de consommation, autrefois inaccessibles à cause de leur rareté et/ou de leur cherté, sont de plus en plus « *tenus pour des commodités élémentaires, non seulement utiles mais impératives, reproduits en série, mis à la portée du plus grand nombre, banalisés par leur diffusion* »⁷⁷⁸. En ce sens, cet art décoratif qui peuple les nouveaux palais des élites annonce non seulement la pénétration de nouveaux modes de vie, plus intimes et plus confortables, mais constitue aussi le symbole d'une consommation naissante liée au statut, qui permet de visualiser les différences sociales et modifie les rapports

⁷⁷⁵ Palacio Urmeneta, *Catálogo del mobiliario rematado por Patricio Aldunate, martillero público*, Santiago, junio de 1898.

⁷⁷⁶ Perrot Philippe, *Le luxe : une richesse entre faste et confort*, Ed. Seuil, Paris, 1995, p.9.

⁷⁷⁷ *Idid.*, p.9-10.

⁷⁷⁸ *Idid.*, p.18.

entre richesse et prestige personnel ou familial. Même s'il est difficile de parler de « société de consommation » quand émergent les palais vers 1860, dans la mesure où le Chili n'est pas encore un pays industrialisé ou industriel et où la classe moyenne est en pleine formation, l'exemple de l'élite va aider à son développement, non seulement parce qu'elle favorise la modernisation du pays dans les secteurs financiers, de communication ou de transport, mais aussi parce qu'elle dote les objets de nouvelles connotations associées au prestige et au statut social. Ainsi, vers 1880, quand on peut commencer à parler d'une société de consommation en formation, notamment parce que les classes moyennes se sont consolidées et que par conséquent le marché s'est agrandi, les secteurs de distribution commerciale et de circulation de l'information (publicité) se sont mis en place, comme le montre Jacqueline Dussaillant dans son étude sur la consommation, les grands magasins et les femmes⁷⁷⁹. Ce nouvel appareil publicitaire, relayé par le développement des revues (*Sucesos*, 1902 ; *Zig-Zag*, 1905 ; *Selecta*, 1909 ; *Familia*, 1910 ; *Pacifico Magazine*, 1913) permet par ailleurs la diffusion du style de vie de l'élite, que l'on peut définir comme « les degrés et les formes de participation de l'individu à la vie sociale, de telle manière que lorsque l'on parle de classes sociales, on doit les associer à des styles de vie déterminés, c'est-à-dire, non seulement en fonction d'un aspect matériel, mais aussi en fonction de leurs conditions de vie, de leurs représentations sociales et culturelles »⁷⁸⁰. L'accès à ces images dans les magazines renforce ainsi un désir d'émulation de la part des couches moyennes, déjà décrit et critiqué dans les années 1870 dans la société chilienne⁷⁸¹. Ce phénomène, connu comme « trickle down effect » (traduit en français par « théorie du ruissellement » ou « effet des retombées ») et qui correspond à une diffusion verticale des biens de consommation, de haut en bas mais aussi de bas en haut, constitue la principale forme de reconnaissance de l'élite, de sa réussite et de son hégémonie sur le corps social⁷⁸². Mais il accélère aussi le cycle de la mode, puisque, comme le montre Gilles Lipovetsky, « le renouvellement des formes devient une valeur mondaine, la fantaisie déploie ses artifices et ses outrances dans la haute société, l'inconstance en matière de formes et

⁷⁷⁹ Jacqueline Dussaillant, *La "gran tienda", la mujer y la ropa hecha en la modernización del comercio minorista de Santiago (1880-1930)*, Thèse de Doctorat en Histoire, PUC, Santiago, 2004. Cette thèse a été publiée aux Editions UC sous le titre « Las Reinas de Estado. Consumo, grandes tiendas y mujeres en la modernización del comercio de Santiago (1880-1930) » (2011).

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p.205 (« los grados como las formas de participación del individuo en la vida social, de manera que al hablar de clases sociales se las deba entender asociadas a determinados estilos de vida, esto es, no sólo en función de una cuestión material, sino también de sus condiciones de existencia, de sus representaciones sociales y culturales »).

⁷⁸¹ *Ibid.*, p.203-209.

⁷⁸² Cette théorie a été tout d'abord développée par Gabriel Tarde, Georg Simmel et Herbert Spencer. Pour une étude plus récente, et déjà classique, voir Neil McKendrick, John Brewer et John Harold Plumb, *The birth of a Consumer Society. The Commercialization of Eighteenth Century England*, Londres, Europa Publications, 1982.

d'ornementations n'est plus l'exception mais règle permanente »⁷⁸³, ce qui oblige l'élite à renouveler ses biens de luxe de plus en plus rapidement afin de conserver leur caractère exclusif.

En dernier lieu, le palais se caractérise par le recours à des architectes étrangers ou ayant été formés par des étrangers, ce qui explique le fait que les palais adoptent et adaptent des formes architecturales étrangères à l'héritage colonial mais correspondant à l'enseignement académique reçu. En ce sens, le palais Errázuriz est de nouveau un bon exemple puisque ses plans sont exécutés par l'architecte romain Eusebio Chelli, formé à l'Académie Pontificale de San Lucas et disciple de Luigi Poletti, ardent défenseur du néoclassicisme, et témoignent d'une inspiration typiquement italienne. De la même manière, les plans de la quinta Vergara, dus à l'architecte italien Ettore Petri Santini, répondent à une architecture typique d'une villa italienne, en utilisant le style gothique vénitien. D'un autre côté, le palais Urmeneta est conçu par Manuel Aldunate Alvaria, qui est considéré comme le premier architecte chilien, mais qui a été formé par Claude Brunet de Baines, le premier européen qui occupe le poste d'« Architecte officiel du gouvernement », raison pour laquelle il opte pour une architecture issue de l'espace culturel européen, dans ce cas le style néogothique. De fait, deux architectes français vont être successivement nommés à un poste qui, s'il comprend l'obligation d'élever des bâtiments publics et d'assurer des cours à l'École des Beaux-Arts afin de former des architectes professionnels chiliens, n'en permet pas moins à chaque architecte de répondre à des contrats privés : Claude Brunet de Baines (1799-1855) est ainsi en poste au Chili entre 1848 et 1855 et Lucien Hénault (1823- ?) entre 1856 et 1872. Et, même si la classe d'Architecture est fermée en 1866 par manque d'élèves, elle est rouverte en 1872 sous la direction de ce même Manuel Aldunate, ce qui permet la continuité de l'enseignement académique européen⁷⁸⁴. L'œuvre de ces architectes, ajoutée à la diffusion des traités d'architecture dans toute l'Amérique Latine au XIX^{ème} siècle, permet aux normes du « bon goût » néoclassique de s'enraciner durablement dans le paysage urbain chilien.

« *Habiter est un acte culturel autant que matériel* »⁷⁸⁵. Ainsi Michelle Perrot introduit-elle à deux dimensions fondamentales de l'habitat : une dimension culturelle où se lisent des formes de sociabilité, la montée de l'intimité familiale et le croissant souci de soi qui marquent

⁷⁸³ Lipovetsky Gilles, *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Folio essais, Gallimard, Paris, 1987, p.11.

⁷⁸⁴ Waysberg Myriam, *La clase de arquitectura y la sección de Bellas Artes 1858-1958*, Instituto de Teoría e Historia de la Arquitectura, Universidad de Chile, Santiago, 1962.

⁷⁸⁵ Introduction de Michelle Perrot au livre de Monique Eleb, *Architectures de la vie privée, Maisons et mentalités XVIIe - XIXe siècles*, Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1989, p.8

le XIX^{ème} siècle ; une matérialité technique qui transforme les modes de construction et qui aide à l'avènement d'une « ère du confort ». Ainsi, par exemple, si l'élaboration du nouveau type résidentiel que constitue le palais est liée à la recherche du prestige social et à une stratégie de différenciation par rapport au reste de la société⁷⁸⁶, elle l'est aussi à l'adoption progressive du modèle libéral et individualiste qui eut une grande influence sur la typologie familiale et qui est à l'origine de la transition qui s'opère au cours du XIX^{ème} siècle entre une typologie de famille patriarcale et celle de famille conjugale ou nucléaire, même si cette transition est probablement plus tardive dans un pays comme le Chili, où la structure familiale demeure patriarcale plus tardivement dans le siècle. Cette réduction progressive du nombre des membres de la famille et du nombre de générations qui vivent sous un même toit, ainsi que l'introduction de nouvelles exigences de confort (chauffage central, salle de bain, espaces de rangement, nouvelles technologies telles que l'électricité ou le téléphone,...) et d'intimité, sont d'autres facteurs à l'origine du changement, que ce soit par la construction ou par la rénovation, dans l'habitat de l'élite chilienne. Ce dernier aspect, en particulier, n'est pas visible de la même manière dans tous les palais puisque chacun intègre de manière différente les nouvelles normes hygiéniques et de confort. En ce sens, le palais le plus emblématique, mais aussi celui sur lequel on possède le plus d'informations, est le palais Cousiño (arq. Paul Lathoud, c.1875-1878) qui possède un système de chauffage central et un système de chauffage hydraulique qui lui permet d'avoir l'eau courante chaude et froide, mais aussi, curiosité pour l'époque, un petit ascenseur intérieur, alimenté par un générateur électrique. Les palais des Errázuriz ne possèdent sans doute pas ce niveau de développement technologique, même s'ils bénéficient sans doute d'une amélioration du système sanitaire par rapport aux maisons de type colonial.

L'analyse d'un type d'habitat permet donc la mise en corrélation de l'ensemble des facteurs qui président à sa naissance et qui sont à l'origine de mutations profondes dans la société. Dans le cas des demeures des familles de l'élite chilienne, nous avons pu dégager un premier facteur social avec la transformation de cette même élite grâce à l'intégration de nouveaux éléments, souvent étrangers, qui peuvent amener leurs propres héritages culturels ; un second facteur social avec l'évolution de la typologie familiale de la famille traditionnelle à la famille nucléaire ; un facteur économique avec l'accroissement des fortunes qui rend possible des dépenses liées au luxe et à l'ostentation ; un facteur politique avec la lutte des élites pour la consolidation de leur pouvoir politique et qui aboutit au renforcement du régime parlementaire au détriment du régime présidentiel à partir de 1891 ; dans le cas des palais de

⁷⁸⁶ Voir Bergot Solène, "Unidad y distinción: el eclecticismo en Santiago en la segunda mitad del siglo XIX", In *Revista 180*, Universidad Diego Portales, Santiago, n.23, 2009, p.32-35.

Santiago, un facteur institutionnel avec les travaux urbains entrepris par Benjamín Vicuña Mackenna dans les années 1870, qui créent un cadre plus prestigieux pour les palais et dynamisent certains quartiers de manière à attirer les populations aisées.

Etudier l'habitat, c'est aussi en rechercher la portée symbolique. Les palais constituent ainsi un double foyer symbolique : symbole du pouvoir économique et politique accru de certaines familles, ils dominent physiquement la ville et renforcent la ségrégation sociale en éloignant les groupes sociaux les plus pauvres à la périphérie⁷⁸⁷ ; symboles d'une classe sociale, ils constituent à la fois un élément de différenciation par rapport aux classes moyennes, une forme d'assimilation des modes de vie des élites européennes, une instance de reconnaissance et de compétition pour les propres membres de l'élite chilienne. Quant aux demeures situées dans les haciendas, elles pourraient être assimilées à des « maisons de maître », qui symbolise le lien traditionnel entre l'homme et la terre (fundo ou hacienda), mais aussi avec ses habitants. Ces derniers sont composés de deux grandes catégories : d'une part les « inquilinos », type de métayers qui résident de manière permanente sur les terres d'un patron ; d'autre part les « peones », assimilables à des saisonniers. Les « inquilinos », en échange d'un lot de terre irriguée de deux à six hectares, d'un petit troupeau, d'une cabane et d'une ration alimentaire quotidienne, ont le devoir de travailler deux ou trois jours par semaine dans le fundo, d'assister aux rodéos et aux récoltes de blé et de raisin, ainsi que d'embaucher les saisonniers et de répondre d'eux. A partir de 1850, quand le secteur primaire est obligé d'augmenter sa production à cause de la croissante demande du marché national et international, les « inquilinos » voient augmenter leurs responsabilités, devant en particulier fournir non plus un, mais deux saisonniers. Mais le manque de main d'œuvre force aussi les patrons à développer une nouvelle politique de sédentarisation des « peones », leur offrant des lots de terre plus petits et les transformant en sorte de « inquilinos de deuxième catégorie »⁷⁸⁸. Ce phénomène, qui va de pair avec une mécanisation sélective, est interprété par certains historiens comme une forme de prolétarianisation de cette population, qui conduit à une réduction de son nombre et à sa paupérisation, même s'il n'existe pas de vague contestataire avant les années 1920⁷⁸⁹. La bonne fortune des « inquilinos », et tout particulièrement celle de la première vague de sédentarisation, d'être acceptés dans une

⁷⁸⁷ A ce propos, voir l'article d'Armando De Ramón, "Santiago de Chile 1850-1900. Límites urbanos y segregación espacial según estratos", In *Revista Paraguaya de Sociología*, n.42-43, 1978, p.253-276.

⁷⁸⁸ Arnold J. Bauer, "Chilean Rural Labor in the Nineteenth Century", In *The American Historical Review*, vol.76, n.4, 1971, p.1059-1083.

⁷⁸⁹ Claudio Robles-Ortiz, "Agrarian Capitalism and Rural Labour: The Hacienda System in Central Chile, 1870-1920", In *Journal of Latin American Studies*, n.41, 2009, p.493-526 et Robles-Ortiz Claudio, « Controlando la mano invisible: la Sociedad Nacional de Agricultura y el mercado de maquinarias agrícolas (1889-1930) », In *Historia*, PUC, Santiago, vol.42, 2009, p.203-233.

hacienda, qui leur permet bien souvent d'accéder à une bonne situation économique, est rétribuée par « *le service et la loyauté* »⁷⁹⁰, alors que le patron les récompense en leur donnant « *la sécurité et une sorte d'affection paternelle* »⁷⁹¹. Cependant, le manque de sources concernant cette population rurale, qui est due dans une large mesure au fait que les rapports avec le patron n'incluent aucune transaction monétaire, empêche de déterminer avec exactitude les relations entre les deux parties : en plus des devoirs des « *inquilinos* » (travail, respect, loyauté, obéissance), il est difficile de savoir s'il existe un devoir moral des patrons envers leurs travailleurs, même si, dans le cas des Errázuriz, nous voyons que la famille offre une assistance matérielle et spirituelle qui n'est pas avérée dans les autres *haciendas* et *fundos* du Chili, et qui peut se concrétiser par la construction d'églises par exemple, comme le fait maximiano Errázuriz Valdivieso à Panquehue, mais aussi à Lebu, où la famille possède des mines de charbon. Il ne faut cependant pas sous-estimer les relations de dépendance non dépourvue de confiance qui existent entre les deux groupes, l'un fournissant bien souvent les cadres dirigeants de la *hacienda* (administrateur, contremaître) et le service domestique⁷⁹².

En dernier lieu, un habitat est un espace de vie, ce qui nous permet d'aborder l'évolution des notions d'espace public et d'espace privé dans l'habitat oligarchique durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Les notions de « public » et « privé » naissent avec la modernité politique et avec son expression la plus concrète, le libéralisme. Ainsi, comme le met en avant François-Xavier Guerra, il s'agit de trouver des solutions au problème de la conciliation de la « *liberté collective de la nation, sa souveraineté, avec les libertés des individus qui la composent* »⁷⁹³. Avec le XIX^{ème} siècle et les progrès du libéralisme politique et économique, vont s'imposer « *la suprématie de l'individu et des droits individuels, la distinction des sphères publique et privée, le caractère limité et volontaire de la participation politique dans les régimes représentatifs* »⁷⁹⁴, valeurs qui, paradoxalement, sont formulées par les membres les plus actifs de l'élite politique du temps. Comment l'élite chilienne résout-elle ce paradoxe au niveau individuel et familial, c'est-à-dire dans son propre espace de vie, et comment fait-elle coexister sa vie familiale avec ses devoirs politiques et de représentation sociale ?

⁷⁹⁰ Arnold J. Bauer, "Chilean Rural Labor in the Nineteenth Century", *op. cit.*, p.1069.

⁷⁹¹ Arnold J. Bauer, "The Hacienda El Huique in the Agrarian Structure of Nineteenth-Century Chile", In *Agricultural History*, vol.46, n.4, 1972, p.461.

⁷⁹² *Idid.*

⁷⁹³ Guerra François-Xavier, "Aportaciones, ambigüedades y problemas de un nuevo objeto histórico", In Fundación Mario Góngora, *Lo público y lo privado en la historia americana*, Santiago, 2000, p.14.

⁷⁹⁴ *Ibid*, p.16

2- PREMIERS ET SECONDS ROLES : POUVOIR DECISIONNAIRE ET POUVOIR SYMBOLIQUE DANS L'ESPACE DOMESTIQUE.

« *Au moment de transcrire mes impressions personnelles, je ne peux m'empêcher d'évoquer une présence, qui dans cette atmosphère de la Chacra Subercaseaux se faisait sentir plus fortement que dans n'importe quelle autre et durant plusieurs années. Je veux parler de la présence à la fois apaisante et encourageante de la maîtresse de maison* »⁷⁹⁵. Ces quelques lignes de Pedro Subercaseaux attirent l'attention sur l'association entre le foyer comme centre de la vie affective et sociale de la famille et la figure-clé de la maîtresse de maison, dans le cas présent, Amalia Errázuriz. Amalia, tout comme sa belle-sœur Elvira, est en effet l'âme de son foyer. Eduquée de manière très traditionnelle pour devenir une épouse et une mère, son domaine d'action relève avant tout du cercle domestique, qui comprend à la fois l'espace physique du foyer (la maison ou la propriété) et les personnes qui y gravitent (ses enfants, les domestiques, les employés agricoles s'il y en a), alors que l'homme appartient avant tout au cercle public, où il travaille et agit librement. Peut-on cependant affirmer que l'autorité masculine, sanctionnée par la loi sous le concept de « potestad marital », s'arrête à la porte de sa demeure et que l'espace domestique est un espace presque exclusivement féminin, ou qui se féminise de plus en plus au cours de la période 1860-1930 ? Ou, au contraire, s'agit-il d'un espace où l'importance des femmes diminue au fur et à mesure qu'elles en gagnent dans l'espace public ? Quelles sont en définitive les relations de pouvoir et d'autorité entre hommes et femmes dans le cercle le plus privé de leur foyer ?

Cette interrogation appelle une réponse complexe et souvent partielle puisqu'il est difficile d'étudier, par exemple, le processus de prise de décision à l'intérieur du couple. Dans certains cas, cependant, nous sommes à même d'apprécier le processus, notamment lorsque celui-ci provoque un conflit et que les conjoints sont physiquement séparés. Ainsi, nous avons vu précédemment que Rafael Errázuriz peut agir sans consulter son épouse quant il s'agit de la gestion des biens de la famille, et même du choix d'une résidence, ce dont cette dernière non seulement s'étonne mais se plaint, même si elle finit par se plier à la volonté de son mari. Il existe donc une conscience et une volonté féminine de participer à ces décisions économiques, ou tout du moins d'en être informée. Mais en ce qui concerne les décisions purement domestiques (organisation de l'espace de la maison ou bien encore problèmes avec le personnel), nous voyons le couple agir de manière beaucoup plus horizontale et Rafael montrer de l'intérêt et du respect pour l'opinion de sa femme. Ainsi, après l'achat de leur

⁷⁹⁵ Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.133 (*"Al relatar mis impresiones personales, tampoco puedo dejar de evocar una presencia, que en ese ambiente de la Chacra Subercaseaux se dejó sentir más fuertemente que en ninguna otra parte y por muchos años. Era la presencia dulcificadora y animadora a la vez de la dueña de casa"*).

première demeure à Santiago en 1892, alors qu'ils sont en France et qu'ils ne connaissent pas encore la maison, Rafael ébauche des plans d'aménagement avec Elvira et lui demande à plusieurs reprises son opinion. Et telle est son impatience de partager avec elle ses plans d'avenir qu'il lui écrit : « *je t'assure que j'ai très envie de rentrer bientôt à Paris pour en discuter avec toi et faire des projets à propos de tout cela* »⁷⁹⁶. De plus, durant la même période, Elvira semble avoir quelques problèmes avec certains de ses domestiques, notamment avec la nourrice de sa fille nouvellement née et avec le départ de sa femme de chambre. Nous ne possédons malheureusement pas les lettres d'Elvira, mais nous savons grâce à celles de Rafael qu'elle lui fait part de ses ennuis de manière relativement détaillée et que ce dernier la conseille, participant ainsi à la gestion quotidienne du foyer. Cependant, il l'enjoint en dernier lieu de consulter sa belle-sœur, Amalia, preuve que l'espace domestique reste traditionnellement féminin. Nous sommes donc loin, dans le cas du couple Errázuriz Valdés, d'une prise de décision cloisonnée où la femme serait toute puissante à l'intérieur de la maison et où l'homme n'aurait aucun poids concret dans la marche quotidienne des affaires domestiques, ou bien à l'inverse où la femme serait complètement subordonnée à son mari. Il s'avèrerait cependant hasardeux de généraliser à partir des éléments peu nombreux dont nous disposons, et ce même à l'intérieur de la famille Errázuriz puisque nous ne possédons aucune autre correspondance entre époux que celle de Rafael et Elvira, au demeurant relativement circonscrite.

Sur le plan affectif, il ne fait aucun doute que les enfants ont tendance à privilégier la figure de la mère, qui, comme l'écrit Flora Yañez, « *par sa seule présence créait une atmosphère chaleureuse et accueillante* »⁷⁹⁷, non seulement pour ses enfants, mais aussi pour les visiteurs de la maison. C'est ainsi que la chambre d'Amalia Errázuriz en France, une grande pièce ensoleillée, constitue le « *vrai centre spirituel du foyer* »⁷⁹⁸: centre de réunion des enfants, qui n'hésitent pas à y amener leurs jouets, et centre de réunion des visiteurs, qui s'y trouvent comme chez eux, il y règne une confiance distillée par la « *reine du foyer* ». De même, dans la chacra Subercaseaux, Amalia est la principale figure du foyer, tant pour sa famille que pour les nombreux visiteurs qui « *souhaitaient recevoir ou un conseil ou quelques mots de consolation ou d'encouragement* », parmi lesquels prédomine « *le cercle des jeunes filles qui*

⁷⁹⁶ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.56-57 (« *Te aseguro que me dan ganas de volver luego a Paris para conversar contigo y hacer proyectos sobre todo esto* »).

⁷⁹⁷ María Flora Yañez Bianchi, *Visiones de infancia*, op.cit., p.34 (« *con su sola presencia, creaba un ambiente cálido y acogedor* »).

⁷⁹⁸ Pedro Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.41 (« *verdadero centro espiritual del hogar* »).

l'entouraient à tout instant », venu écouter la voix de Misia Amalia⁷⁹⁹. Plus présente et plus disponible que son mari, la maîtresse de maison est donc tour à tour amie, confidente, infirmière, institutrice, directeur spirituel, intendante et destinataire privilégié de l'amour de ses enfants et de ses amis. C'est d'ailleurs souvent l'image d'une mère idéale qui nous parvient, aimante et disponible pour les siens, dévouée à leur bien-être physique et moral, et qui est à plusieurs reprises décrite comme une sainte ou directement qualifiée comme telle (Pedro parle de sa mère comme d'une « *sainte inspiratrice* »⁸⁰⁰). Mais c'est surtout la conduite d'Amalia qui donne à ses enfants cette impression de sainteté : toujours attentive à leur transmettre les principes de la religion catholique grâce à des conversations qui « *ne prenaient jamais l'apparence d'un sermon* », faisant par là même preuve d'un « *admirable instinct psychologique* »⁸⁰¹, de visites et pèlerinage (Terre Sainte, Lourdes, églises) ou bien encore de son propre exemple (charité, résignation devant la mort des êtres chers,...).

L'agencement de l'espace domestique est sans doute l'élément qui est le plus à même de mettre en avant la logique présidant à l'organisation hiérarchique de la famille, c'est-à-dire à la position relative des différents membres du groupe familial. Par exemple, le père, détenteur d'une autorité plus lointaine et dont les activités quotidiennes se déroulent en général hors du foyer, dans les espaces publics de la vie administrative, politique et/ou commerciale, ou semi-public du club, voit sa position symbolisée par la situation de son bureau, qui n'est pas seulement son lieu de travail à l'intérieur de la maison, mais qui doit aussi lui permettre d'affirmer sa hiérarchie intellectuelle, politique et économique dans son milieu social et dans son environnement familial. Ainsi, le bureau appartient à la zone publique de la maison : le maître doit pouvoir y recevoir tous types de visiteurs et, pour cette raison, il se situe au plus près de l'entrée, pour que les visiteurs n'aient pas accès aux lieux d'intimité, et attendant à un salon qui sert de salle d'attente. Dans certains cas, comme par exemple celui du père de Flora Yañez, Eliodoro Yañez Ponce de León (1860-1932), qui est avocat, journaliste et homme politique, le maître de maison ne dispose pas d'un espace professionnel hors de son foyer et reçoit donc ses visiteurs et ses clients chez lui. Au fur et à mesure que la clientèle d'Eliodoro augmente, l'espace qui lui est attribué dans la maison augmente, jusqu'à occuper tout un côté du patio et disposer d'une salle d'attente, d'un bureau pour ses deux secrétaires, d'une énorme bibliothèque-bureau et d'un petit salon⁸⁰².

⁷⁹⁹ *Idid.*, p.133 (“*deseaban recibir o un consejo o unas palabras de consuelo o de aliento*”; “*el círculo de muchachas jóvenes que continuamente la rodeaba*”).

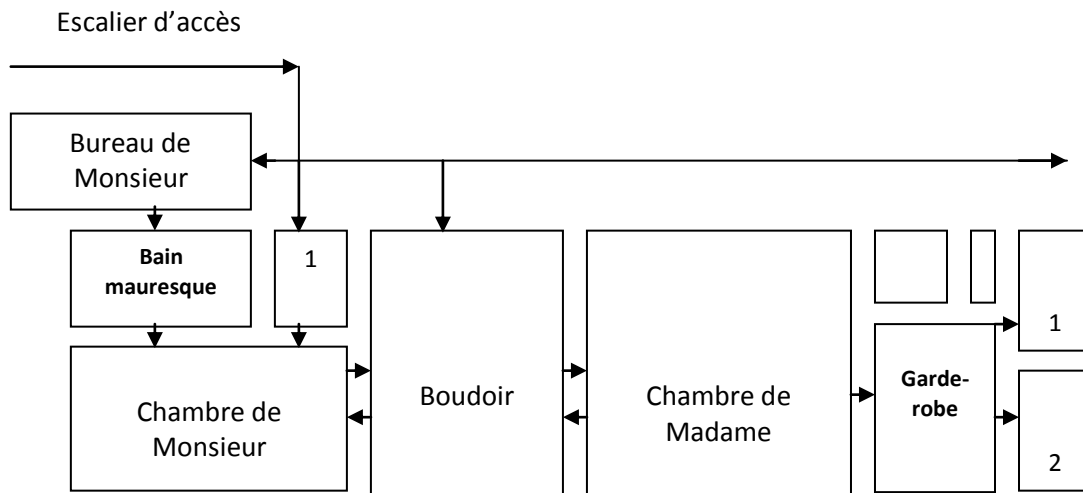
⁸⁰⁰ *Idid.*, p.91 (“*santa inspiradora*”).

⁸⁰¹ *Idid.*, p.95 (“*no tomaban nunca la apariencia de un sermón*”; “*instinto psicológico admirable*”).

⁸⁰² María Flora Yañez Bianchi, *Visiones de infancia, op.cit.*, p.108.

Quant à la maîtresse de maison, soumise à son époux mais exerçant le contrôle sur les multiples relations internes du groupe familial ainsi que sur la domesticité, elle voit sa position hiérarchique indiscutée au sein de son foyer et son importance indiquée par la qualité et la quantité des espaces privés qui lui sont attribués. Ainsi, toutes les chambres n'ont pas la même importance et celle qui lui correspond relève d'un niveau hiérarchique supérieur, même par rapport à celle de son époux. Dans certains cas, le respect pour l'intimité personnelle uni aux exigences de l'« éternel féminin » sont en effet à l'origine d'une modification des usages qui établit une discrimination par sexe des chambres du couple. A l'image des aristocrates européens, les époux font souvent chambre à part, même si nous avons vu précédemment qu'il pouvait y avoir des cas particuliers selon le couple et le type de résidence. Cependant, il semble que, dans le cas chilien, il s'agisse plus d'un transfert des modes de vie de l'aristocratie européenne dans un espace culturel commun entre le Vieux et le Nouveau Continent, que du symbole de l'alliance entre deux familles et de la grande indépendance des époux l'un envers l'autre dans un mariage qui n'implique pas nécessairement l'amour. Le mariage de deux membres de l'élite, s'il consacre en effet l'alliance entre deux familles, repose aussi sur des sentiments réciproques. Si la chambre attribuée au mari ne présente aucun élément qui pourrait la différencier de n'importe quelle autre, celle de l'épouse, au contraire, réunit tous les attributs qui consacrent la position hiérarchique de son occupante au sein de la famille. En réalité, elle constitue un appartement indépendant et est directement connectée à une salle de bain alors que la liaison avec la chambre de l'époux se fait par une autre pièce. La présence d'un boudoir, lieu de sociabilité féminine par excellence mais un tant soit peu en déclin au XIX^{ème} siècle du fait de son association avec l'idée de frivolité⁸⁰³, et d'une garde-robe, ainsi que les plus grandes dimensions des pièces composant l'appartement, sont autant d'éléments qui marquent la différence de statut. Ainsi, par exemple, l'appartement réservé à Isidora Goyenechea de Cousiño dans le palais Cousiño est le plus grand et le plus complexe. Ses fenêtres donnent en effet sur la façade principale du bâtiment, au-dessus de l'entrée de la maison, et il compte une chambre, un boudoir, une garde-robe et une salle de bain. En revanche, l'appartement du maître de maison est réduit à une chambre et une salle de bain. Le passage d'un appartement à l'autre se fait par une porte dissimulée dans le boudoir. Cette distribution particulièrement déséquilibrée peut se comprendre aussi par le fait que Luis Cousiño meurt avant l'achèvement des travaux de son palais et que c'est sa femme qui dirige la famille jusqu'à sa mort en 1898.

⁸⁰³ Eleb Monique, tome 2, *op. cité*, p.96.



- 1 : Vestibule
2 : Salle de bain

Organisation du premier étage du palais Cousiño : appartements de Monsieur et de Madame Cousiño⁸⁰⁴

En dessous des maîtres de maison, viennent leurs enfants. Quand ceux-ci n'ont pas encore atteint l'âge du mariage, leurs chambres possèdent la même organisation que celle de leur père, c'est-à-dire qu'elles sont composées d'une pièce pour dormir et d'une salle de bain. Ils peuvent alors partager leur chambre, parfois seulement entre sœurs ou entre frères, mais parfois aussi mélangés. Ainsi, jusqu'à un certain âge, Amalia et Rafael Errázuriz Urmeneta dorment ensemble et Amalia se souvient avec beaucoup de tendresse de leur dernier dialogue de la journée, qui se termine par un « Buenas noches, Amalita. Buenas noches, Rafaelito »⁸⁰⁵. En revanche, elle indique que dans le nouveau palais Errázuriz, dans lequel ils s'installent vraisemblablement vers 1875, les quatre Errázuriz Urmeneta ont chacun leur « *appartement et toutes ses commodités* »⁸⁰⁶. A côté des chambres des enfants, on peut éventuellement trouver une salle de jeu, dont l'existence dénote un style de vie d'un bon niveau économique ou une préoccupation spéciale des parents envers leurs enfants. Les préceptes hygiénistes recommandent qu'elle soit assez grande et la plus ensoleillée et aérée possible et c'est ainsi qu'Amalia Errázuriz évoque une salle « *exposée au soleil de midi et avec vue sur le potager rempli de fleurs* », « *gaiement décorée avec du papier peint clair et des rideaux de mousseline* »

⁸⁰⁴ Elaboration propre à partir des plans du palais Cousiño fournis par les administrateurs du palais (date inconnue).

⁸⁰⁵ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.19.

⁸⁰⁶ *Idid.*, p.65 ("*departamento y todas sus comodidades*").

blanche » et équipée d'un piano⁸⁰⁷. De la même manière, Martina Barros se souvient que « dans l'angle de la maison, nous avions à notre disposition une pièce pleine de soleil et de lumière exclusivement réservée à ce que nous jouions Manuel et moi, toujours accompagnés d'une servante qui nous surveillait et remplie des jouets que notre père nous faisait parvenir d'Europe par paquets »⁸⁰⁸, alors que Flora Yañez et son frère investissent une pièce qui n'a pas été occupée par manque de meubles, et dans laquelle ils peuvent dessiner sur le papier peint, recevoir leurs jouets de Noël et laisser libre cours à leur imagination, au point que cet espace constitue « une existence irréaliste »⁸⁰⁹. Dans cette pièce, les enfants ont la possibilité de disposer leurs jeux et leurs affaires d'études, mais ce n'est pas un espace où les petits peuvent s'exprimer en toute liberté : au contraire, il constitue un lieu pensé pour que l'enfant apprenne à se comporter avec les adultes, de manière à ce que, dans les occasions où il est admis en leur présence, il sache comment agir. D'où la présence d'une servante qui surveille constamment le comportement de Martina Barros et son frère. Dans ce sens, alors même qu'elle s'appelle salle de jeu, on pourrait plutôt dire qu'elle est la pièce de l'institutrice ou du précepteur quand les enfants ne vont pas au collège. Si les enfants ne disposent pas d'une pièce qui leur est propre, ils occupent alors un des patios de la maison ou le jardin d'hiver. C'est ce que nous raconte Julio Subercaseaux dans ses mémoires : « en descendant au jardin, nous trouvions un patio couvert pour nos jeux (...) [qui] contenait un beau monticule, un lac avec ses ponts et cascades, idéal pour jouer avec nos navires et [qui] était couvert d'une toile qui se tendait les jours de chaleur »⁸¹⁰. Lorsque les enfants grandissent et qu'ils entrent peu à peu dans le monde adulte, cette salle de jeu ou d'étude se transforme en salon, où les jeunes gens peuvent recevoir leurs amis ou bien se livrer à des activités plus calmes, telles que la couture, la lecture ou les jeux de société.

Quand les jeunes hommes grandissent mais sont encore célibataires, ils peuvent parvenir à une certaine indépendance. Ainsi, dans le palais Larraín Zañartu, les deux oncles célibataires d'Inés, « déjà matures », occupent, dans le premier patio de la maison, des appartements composés de « trois ou quatre salons en plus d'une chambre avec de somptueux meubles »⁸¹¹. Quand il s'agit d'enfants mariés avec leurs familles respectives, chaque branche possède son propre appartement intérieur, ce qui lui permet de profiter d'un minimum d'indépendance et d'intimité. Ainsi, dans le palais Pereira, le premier étage est occupé par les

⁸⁰⁷ *Idid.*, p.60 (“*expuesta al sol de medio día y con vista al huerto lleno de flores*”, “*alegremente decorada con papel claro y cortinas de muselina blanca*”).

⁸⁰⁸ Barros de Orrego Martina, *Recuerdos de mi vida*, Ed. Orbe, Santiago, 1942, p.35-36.

⁸⁰⁹ María Flora Yañez Bianchi, *Visiones de infancia*, *op.cit.*, p.21-22 (“*una existencia irreal*”).

⁸¹⁰ Subercaseaux Browne Julio, *op. cité*, p.44-45.

⁸¹¹ Larraín de Nogués Inés, *op. cité*, p.31.

enfants mariés mais toute la famille se réunit dans la salle à manger du rez-de-chaussée. Ismaël Pereira Lyon, qui naît dans le palais en 1911 et y demeure jusqu'en 1918, se souvient de trois appartements distincts donnant sur la rue San Martín dont un possède une entrée particulière. L'appartement de sa propre famille est situé au milieu de l'étage et compte « *trois chambres, deux salles de bain, une pièce de jeu et la cuisine* »⁸¹². Nous savons aussi qu'après leurs mariages respectifs en 1879, les jeunes couples Errázuriz Huici et Subercaseaux Errázuriz vivent durant quelques mois dans le palais Errázuriz, mais nous ignorons s'il y a eu une redistribution des espaces à cette occasion.

3- EN COULISSES : LA DOMESTICITE, UN ACTEUR CLE.

Nous devons désormais nous pencher sur les membres les moins visibles du groupe domestique, quoiqu'indispensables au fonctionnement du foyer et au style de vie d'une famille de l'élite : les domestiques. L'appartenance à un « groupe domestique » (au sens démographique), mais aussi à une « famille » (au sens affectif) de ces hommes et de ces femmes sur lesquels repose la majeure partie de la marche de la vie quotidienne, nous est indiquée par l'étymologie même du terme « famille », qui provient en effet du latin « familia », qui désigne l'ensemble des personnes attachées au service du maître, c'est-à-dire tant sa famille que ses employés rémunérés et ses esclaves. La « familia » est donc composée de toutes les personnes qui vivent dans la *domus* (maison). Vers 1860, cette acception est théoriquement toujours valable car reprise par la religion catholique, comme le rappelle Mgr. Crescente Errázuriz dans ses mémoires, dans lesquels il écrit que « *l'on entendait alors par famille ce que la religion appelait ainsi ; non seulement les enfants, mais aussi les domestiques* »⁸¹³, ou bien encore par quelques-unes des dames de la bonne société de Santiago qui écrivent sur le thème de la domesticité, citant la première épître de Saint Paul à Timothée (« *Si quelqu'un n'a pas un soin prévoyant des siens, et surtout de ceux de sa maison, il a renié sa foi et est pire qu'un infidèle* »)⁸¹⁴. Cependant, et malgré leur importance au sein de la

⁸¹² Entretien avec Ismael Pereira Lyon réalisée en 2001 par Alejandra Yarur, In Yarur Alejandra, "Lucien Ambroise Hénault: el viaje como arquitecto de la residencia aristocrática. El Palacio Pereira: tradición en la envolvente y novedad al interior", In Fernando Pérez Oyarzun (sous la direction de), *Constructores y viajeros: arquitectos, idea y modelos, Santiago 1840-1940*, Atelier de Recherche, Faculté d'Architecture, PUC, Santiago, 2001.

⁸¹³ Crescente Errázuriz, *op.cit.*, p.26 ("entendíase entonces por familia lo que la religión denomina con este nombre; no solo los hijos, sino también los sirvientes").

⁸¹⁴ Première épître de Saint Paul à Timothée, V, 8-10. Ce passage est cité par Isabel Pérez de Errázuriz et par Maria Beza de Diaz dans leurs interventions au Congrès Marianiste Féminin de 1918. Cf. *Relaciones y*

famille, les domestiques sont peu évoqués par la correspondance ou par les mémoires, et s'ils le sont, ils le sont fréquemment par leur fonction ou par leur prénom. Il est donc extrêmement rare que des informations plus personnelles, que ce soit leur état civil complet, leur histoire avant ou après leur passage au sein d'une famille en particulier ou bien encore leur caractère, nous soient transmises, probablement parce que leur histoire relève beaucoup plus de l'oral que de la pratique de l'écrit, hypothèse renforcée par le fait que ce sont les entretiens qui nous en ont le plus appris sur la vie personnelle des domestiques. Ce qui est en revanche parfois évoqué dans les mémoires, ce sont les mouvements du personnel quand ceux-ci montrent le prestige de la famille (par exemple, Julio Subercaseaux évoque le cuisinier de son père parce que celui-ci avait été l'élève d'un grand chef français de l'époque⁸¹⁵), mais aussi les domestiques qui font preuve d'un attachement particulier à la famille. Ainsi, par exemple, les Subercaseaux Errázuriz mentionnent à plusieurs reprises Maria Aldasoro, qui sert leur famille pendant plus de cinquante ans, même si à aucun moment nous n'en savons davantage sur ses origines, son caractère, les circonstances de son entrée au service des Errázuriz. L'adjectif qui finalement résume toute la personne de Maria Aldasoro est « fidèle », preuve qu'un domestique n'acquiert suffisamment d'importance pour apparaître dans les mémoires qu'en fonction de sa relation, plus ou moins longue et plus ou moins dévouée, avec la famille qui l'emploie. Certains d'entre eux entrent même relativement jeunes dans une famille, d'où le nom de « criado » (« élevé ») qui leur est parfois donné, et y demeurent jusqu'à leur mort. La récompense du dévouement d'un domestique est donc de pouvoir passer sa vieillesse dans une famille qui, par la force des choses, est devenue la sienne, puisqu'il n'est pas rare qu'il soit resté célibataire, les conditions du service domestique rendant souvent difficile le mariage, d'y mourir et parfois même d'être enterré dans le mausolée familial⁸¹⁶. Ainsi, par exemple, Julio Subercaseaux ne cite pas moins de cinq employés de sa famille qui meurent à leur service : sa nourrice, Francisca Romo de Vial, engagée en 1870 et qui « *nous accompagna durant toute sa vie* » ; le cuisinier de ses parents, Raphael Mazzini, engagé à Paris à la fin de l'année 1885 et qui meurt au Chili en 1906 ; son groom puis cocher, Edmard Bathgate, engagé en 1888 et qui « *m'accompagna toute sa vie et fut un fidèle serviteur* » ; Carmen Ramirez, servante tout d'abord dans la maison de sa future épouse, Marta Vial, puis employée dans la sienne après son mariage, où il semble qu'elle s'occupe des jeunes enfants ; son valet de chambre français,

documentos del Congreso Mariano Femenino celebrado en Santiago de Chile, en julio de 1918, Imprenta Tipografía "La Gratitude Nacional", Santiago, 1918, p.249 et 253.

⁸¹⁵ Julio Subercaseaux, *op.cit.*, p.65.

⁸¹⁶ Dans certains mausolées, la partie souterraine est exclusivement réservée aux domestiques. Voir les exemples donnés dans le documentaire « La muerte », de la série « Chile intimo », co-production TVN et UDP, Santiago, 2005.

Gustave Ferrant, qui semble avoir été engagé à Paris vers 1885 et qui meurt au Chili en 1906⁸¹⁷.

Mais cette relation privilégiée entre un domestique et une famille, qui est considérée comme allant relativement de soi jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, ne résiste pas à la « crise de la domesticité » qui se déclenche avec le XX^{ème} siècle naissant. Les maîtresses de maison doivent alors commencer à s'inquiéter du manque de main-d'œuvre et redéfinir leurs relations avec leurs employés, au travers notamment d'une série d'articles et de conférences dont nous avons des exemples à partir de 1913. C'est donc au moment où surgissent des difficultés pour trouver du personnel compétent et le garder, et au moment où les relations entre maîtres et domestiques deviennent de plus en plus tendues, que se développe un discours autour d'un idéal domestique qui concerne autant la maîtresse de maison que ses employés et qui fait apparaître en filigrane la situation passée. Ce discours s'articule autour de deux axes principaux : les causes de la crise de la domesticité et les moyens d'y remédier ; les relations idéales entre maîtres et domestiques. Curieusement, il semble ne concerner qu'un monde exclusivement féminin, puisqu'il n'y a aucune référence aux maîtres de maison ou aux domestiques masculins. Il est hasardeux d'avancer des hypothèses quant à ce phénomène, même s'il est possible de penser que cette crise de vocation domestique ait pu affecter plus particulièrement le personnel féminin dans la mesure où la condition juridique et sociale des femmes était en train d'évoluer lentement, ce qui pourrait être à l'origine d'un changement dans les aspirations personnelles et professionnelles des jeunes femmes susceptibles d'entrer dans le service domestique. Ainsi, dans une conférence de 1918, Amelia Valdés de Huidobro, souligne qu'une « *jeune femme (...) croit s'abaisser, si on essaye de la soumettre au poste d'employée domestique, ce qui dans sa conception des choses est synonyme d'assujettissement, abdication de sa volonté et abnégation constante du matin jusqu'au soir* »⁸¹⁸. Pour contrer cet état de fait, il semble donc nécessaire que le métier de domestique soit revalorisé, ce qui peut passer par deux mesures : que les jeunes filles qui se destinent au service domestique reçoivent une éducation qui fasse de cette condition un vrai métier⁸¹⁹ ;

⁸¹⁷ Julio Subercaseaux, *op.cit.*, p.18, 131, 158, 160, 202, 304-305 (“*nos acompañó durante toda la vida ; “me acompañó toda su vida y fue un fiel servidor”*”).

⁸¹⁸ Amelia Valdés de Huidobro, “Servicio doméstico”, In *Relaciones y documentos del Congreso Mariano Femenino celebrado en Santiago de Chile, en julio de 1918*, Imprenta Tipografía “La Gratitude Nacional”, Santiago, 1918, p.246-249 (“*una muchacha (...) se cree rebajada, al querer someterse a ser empleada domestica, lo que en su concepto es sinónimo de sujeción, abdicación de su voluntad y abnegación constante de la mañana a la noche*”).

⁸¹⁹ “Las sirvientas”, In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, Santiago, n.67, 1er juin 1915, p.6; Isabel Pérez de Errázuriz, “El cuidado moral y económico de las empleadas del servicio doméstico”, In *Relaciones y documentos del Congreso Mariano Femenino, op.cit.*, p.249-253.

une amélioration de la position de la domestique à l'intérieur de la maison⁸²⁰. Dans le premier cas, il semble que cette formation ait été dispensée par deux organismes à Santiago, tous deux liés à des ordres religieux : la « Casa de Jesús para el servicio doméstico », dirigée par les « Hijas de María Inmaculada », et la « Sociedad de empleadas de casas particulares », fondée vers 1905, dirigée par les Pères Rédemptoristes et placée sous le patronage du couvent du Sacré Cœur. Cependant, loin d'être des lieux de formation où les employées et les futures employées peuvent recevoir une éducation technique, il s'agit avant tout de centres de réunion où les ordres religieux dispensent une éducation chrétienne, développant par la suite des lieux d'accueil et une caisse de mutualité où les employées peuvent déposer leurs économies⁸²¹. Mais ce qui en définitive apparaît comme la meilleure solution aux femmes de l'élite chilienne qui s'intéressent au sujet est la revalorisation du statut et l'amélioration des conditions de vie et de travail de leurs employées au sein même du foyer. En effet, selon ces bonnes catholiques, il ne fait aucun doute que « *les domestiques font partie de notre foyer et sont une extension de notre famille* »⁸²², ce qui crée un système de droits et devoirs entre les maîtres de maison et les domestiques. Les maîtres sont donc en droit d'attendre un travail actif et intelligent, le respect ainsi que la fidélité de leurs employés, à la condition que ces derniers reçoivent un traitement juste et digne. Mais qu'est-ce qu'un « traitement juste et digne » aux yeux des femmes de l'élite de 1910 ? C'est tout d'abord veiller à l'amélioration des conditions de vie matérielle de leurs employés : il faut donc veiller à ce qu'ils n'accomplissent pas des journées de travail trop lourdes et leur laisser le dimanche libre ; à ce qu'ils reçoivent une alimentation saine et suffisante ; à ce qu'ils vivent dans un endroit hygiénique et agréable (en 1926, une revue va même jusqu'à proposer des arrangements pour les chambres des domestiques⁸²³) ; à ce que leurs problèmes de santé soient pris en charge par un médecin, dans le meilleur des cas le médecin de famille pour qu'ils ne sentent pas une différence de traitement ; à ce qu'ils reçoivent ponctuellement un juste salaire, ce qui leur permettrait d'économiser pour leur « retraite », même si idéalement, un serviteur qui a donné satisfaction pendant toute sa vie peut espérer être pris en charge par la famille jusqu'à sa mort. En second lieu, il faut veiller au bien-être moral des employés, c'est-à-dire principalement à leur vertu (un article recommande aux maîtresses de maison de « *surveiller discrètement les relations, la*

⁸²⁰ Amelia Valdés de Huidobro, "Servicio domestico", *op.cit.*, p.246-249.

⁸²¹ Isabel Pérez de Errázuriz, "El cuidado moral y económico de las empleadas del servicio doméstico", *op.cit.*, p.249-253.

⁸²² María Besa de Díaz, "Consideraciones sobre el servicio doméstico", In *Relaciones y documentos del Congreso Mariano Femenino*, *op.cit.*, p.253-259 ("los criados forman parte de nuestro hogar y son una extensión de nuestra familia").

⁸²³ "Para combatir la crisis de las empleadas, organicemos, sin mayor gasto, agradables habitaciones para nuestras empleadas", En *La Familia*, Santiago, n.193, janvier 1926, p.6.

correspondance, les lectures »⁸²⁴ afin de détecter d'éventuels problèmes) et au cas où une employée se retrouverait « *trompée ou séduite par le double mariage* » (bigamie) ou bien fille-mère, il serait du devoir chrétien de la maîtresse de maison de ne pas l'abandonner à son sort, mais de veiller à ce qu'elle reçoive une aide, même si elle se voit contrainte à quitter le service de la maison⁸²⁵, et sur l'accomplissement de leur devoirs religieux (prière quotidienne, messe dominicale). Ce dernier point est très important et passe avant tout par l'exemple que donne la maîtresse de maison : certaines dames recommandent donc d'associer les employées aux visites de charité et toutes se lamentent de la disparition progressive de la réunion de la maisonnée complète autour de la prière, même si nous savons que cette pratique est encore en vigueur chez les Subercaseaux Errázuriz jusqu'à la disparition d'Amalia⁸²⁶. En dernier lieu, une bonne relation entre employeur et employé est fondée sur le respect mutuel : ainsi, une maîtresse de maison doit savoir commander avec bonté et fermeté, sans jamais agir sous le coup de la colère, et éviter toute familiarité avec ses domestiques, en retour de quoi elle est en droit d'attendre que ses domestiques effectuent un travail diligent et la traitent avec respect, c'est-à-dire qu'ils sachent obéir et rester à leur place, ce par quoi il est entendu qu'ils soient discrets et qu'ils n'aient pas d'aspiration sociale trop évidente, par exemple par leur tenue. Ce dernier point est un sujet récurrent du débat autour de la domesticité et nous révèle un désir sous-jacent de contrôle social sur cette population domestique qui n'appartient à aucune classe sociale définie. Il n'est donc pas acceptable pour leurs employeurs que les domestiques arborent une tenue trop débraillée ou trop élégante, ce qui va les conduire peu à peu à imposer le port d'un uniforme, différent selon la spécialisation de chaque domestique, mais qui pour les hommes est synonyme de livrée et pour les femmes de robe noire et tablier blanc⁸²⁷. Par ailleurs, dans un désir, plus ou moins de bonne foi, de leur épargner des dépenses et de leur apprendre la valeur de l'économie, certaines dames recommandent la poursuite d'une vieille tradition qui consiste à donner aux domestiques les anciens vêtements des maîtres de maison, non « *les habits luxueux, de soie, de coupe extravagante, peu pratiques au quotidien* », mais « *ceux de laine qui couvrent bien et sont facilement adaptables à la tenue des*

⁸²⁴ "Las criadas", In *La Cruzada*, Santiago, 1er novembre 1913, p.6 ("*vigilar discretamente las relaciones, la correspondencia, las lecturas*").

⁸²⁵ María Besa de Díaz, "Consideraciones sobre el servicio doméstico", *op.cit.*, p.253-259 ("*engañada o seducida por el doble matrimonio*").

⁸²⁶ Cette pratique est décrite par Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.144-145 et par Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.155 et 163.

⁸²⁷ La revue *La Familia*, par exemple, publie plusieurs articles sur les uniformes des domestiques: "Como deben vestirse los sirvientes", n.54, juin 1914, p.33; "El uniforme de los sirvientes", n.55, julio de 1914, p.38; "Para los sirvientes de la casa: los uniformes", n.86, février 1917, p.6-7.

domestiques »⁸²⁸. Il existe donc une volonté manifeste de contrôler l'apparence de la domesticité, non seulement durant ses heures de travail puisqu'elle représente alors « *les signes les plus visibles de l'ordre ou du désordre de la maison dans laquelle elle sert* »⁸²⁹, mais aussi en dehors de la maison. En contrôlant cette apparence, on pense ainsi contrôler les comportements, en projetant une image « décente » et la moins sexuée possible du domestique, et surtout de la domestique. Si les maîtresses de maison veillent sur la vertu des jeunes domestiques du sexe féminin, c'est en effet dans un esprit très chrétien de protéger leur honneur et leur permettre, éventuellement, de parvenir pures au mariage⁸³⁰, mais aussi dans le but inavoué de « protéger » les hommes de la maison des amours ancillaires⁸³¹. La bonne est en effet bien souvent l'objet du désir sexuel des hommes qui gravitent dans la sphère domestique, que ce soit du côté des employés ou du côté des maîtres⁸³², même si dans le cas des Errázuriz Urmeneta, nous n'avons aucun document sur le sujet.

Un autre aspect important de la domesticité est son recrutement, sa composition, son organisation et la part qu'elle représente dans le budget familial. En ce qui concerne ce dernier point, nous n'avons malheureusement aucun livre de compte des Errázuriz Urmeneta qui pourrait permettre de détailler la domesticité et ses gages, et la seule indication concernant une autre famille chilienne de l'élite est le cas des Peña Oategui qui, en 1897, dépensent environ 90.000 francs par an (≈50.000 pesos chiliens de l'époque), dont environ 7.000 sont

⁸²⁸ María Besa de Díaz, "Consideraciones sobre el servicio doméstico", *op.cit.*, p.253-259 ("*los trajes de lujo, de seda, de corte extravagante, poco propios para el uso diario*"; "*aquellos de lana que son buen abrigo y fácilmente adaptables al vestuario de los sirvientes*").

⁸²⁹ "El uniforme de los sirvientes", In *La Familia*, Santiago, n.55, julio de 1914, p.38 ("*los signos más visibles del orden o desorden de la casa en que sirve*").

⁸³⁰ Comme il n'existe aucun travail historique sur les domestiques au Chili, il est extrêmement difficile d'évaluer quelle est la part des domestiques qui se marient et quel peut être leur devenir après le mariage, c'est-à-dire s'il leur est permis ou non de poursuivre leur service. Nous avons cependant quelques exemples de couples de domestiques dans les familles Errázuriz et Subercaseaux. Julio Subercaseaux signale ainsi le couple formé par Raphael Mazzini (cuisinier) et Alphonsine Sarrazin (intendante), ainsi que celui de Gustave Ferrant (valet) et de sa femme (femme de chambre). Cf. Julio Subercaseaux, *op. cit.*, p.131 et 304-305. De la même manière, une des employées de Maria Edwards Mac-Clure de Errázuriz, Aurelia Causin, se marie avec le chauffeur de Maria Luisa Edwards Mac-Clure de Lyon, Abdón Fernández, ce qui pose bien entendu le problème de l'intimité d'un couple qui ne vit pas sous le même toit. Sur le problème du mariage des domestiques en France, voir Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, Ed. Perrin, coll. Tempus, Paris, 2004, p.286-288.

⁸³¹ A propos du contrôle de la sexualité au travers du port de l'uniforme, voir Jessica Gerard, *Country life : family and servants 1814-1914*, Ed. Blackwell, Oxford, 1994, p.250.

⁸³² A propos des relations sexuelles des domestiques avec leurs employeurs, voir Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, *op.cit.*, p.294-299 et Jessica Gérard, *op.cit.*, p.251-253.

destinés aux gages de leurs 11 domestiques (soit ≈8% du budget annuel)⁸³³. Nous pouvons en revanche procéder à une évaluation du nombre et des fonctions de la domesticité grâce aux mémoires, ainsi qu'à une comparaison avec d'autres familles.

Le recrutement de la domesticité subit des modifications dans ses modalités selon le pays où est installée la famille (dans notre cas, nous avons des informations concernant le Chili et la France) et selon l'époque du recrutement. En France, en 1892, les Errázuriz Valdés ont recours à deux types d'intermédiaires : un bureau de placement (pour une nourrice), l'aide de religieux (pour une bonne)⁸³⁴. Au Chili, en 1915, Ana Ortúzar de Valdés demande à sa fille Elvira de lui trouver une aide de cuisine parmi les jeunes filles de Panquehue⁸³⁵, ce qui met en avant l'origine souvent rurale des domestiques⁸³⁶. Mais parallèlement à ce type de recrutement traditionnel, le début du XX^{ème} siècle voit l'émergence de bureaux de placement, souvent liés à des ordres religieux (« Sociedad de empleadas de casas particulares », sous le patronage du couvent du Sacré-Cœur) ou à des associations féminines (par exemple la Liga de Damas Chilenas), qui cherchent tout particulièrement à combattre l'immigration rurale de la population domestique afin d'éviter qu'elle ne soit coupée de son milieu, notamment familial⁸³⁷, et qu'elle tombe plus facilement dans une situation précaire qui pourrait, dans le cas des jeunes filles, la conduire à une éventuelle prostitution⁸³⁸.

Quant au nombre de domestiques, il est non seulement en rapport avec les ressources de la famille, mais aussi avec les dimensions de son domicile, ses traditions familiales, les habitudes et les besoins professionnels du maître de maison, ses usages mondains et ses aspirations sociales⁸³⁹. Ainsi, par exemple, en Angleterre, avoir à son service un valet de pied est un signe de distinction, de même que l'emploi d'une femme de chambre ou d'un valet de

⁸³³ María Larraín Hurtado, *Descubriendo vidas: la historia de una familia en cuatro tiempos: el caso de los Peña (1774-1938)*, op.cit., p.168 et 174. A propos du service domestique, María Larraín a utilisé les livres de compte d'Enrique Peña Warmes.

⁸³⁴ Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 31 août 1892, AN, AEU, vol.16, fs.66-68 et Rafael Errázuriz Urmeneta à Elvira Valdés de Errázuriz, Luchon, 2 septembre 1892, AN, AEU, vol.16, fs.72-73.

⁸³⁵ Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Santiago, 20 avril 1915, AN, AEU, vol.16, fs.225-226. Elvira lui envoya une candidate très rapidement puisque dès le 28 avril, sa mère lui écrivait : "Te agradezco muy sinceramente la buena niña que me has enviado. Está aquí desde ayer tarde y parece estar con tinta, y la casa le ha caído en gracias."

⁸³⁶ Ce qui semble aussi être très souvent le cas des bonnes à Paris, qui débarquent de leur province pour chercher un travail, et par là même leur émancipation. Cf. Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, op.cit., p.17-26 et 41-44.

⁸³⁷ María Besa de Díaz, "Consideraciones sobre el servicio doméstico", op.cit., p.253-259.

⁸³⁸ A propos des causes de la prostitution et de la fragilité de la population domestique, voir Alvaro Góngora, *La prostitution en Santiago 1813-1931*, Ed. Universitaria, Santiago, 1999, p.151-165.

⁸³⁹ Cf. Adeline Daumard, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1915*, Ed. Flammarion, Paris, 1990, p.111 et Jessica Gérard, op.cit, p.146-157.

chambre est associé à un haut statut⁸⁴⁰. En plus de ces facteurs liés à la représentation de soi, son nombre varie selon certaines circonstances de la vie des maîtres de maison, par exemple le nombre total des enfants. Ainsi, la naissance d'un enfant signifie l'engagement d'une nourrice, l'arrivée à l'âge scolaire celui d'un précepteur ou d'une institutrice, l'entrée dans le monde des jeunes gens celui d'un valet ou d'une femme de chambre.... Il est ainsi possible d'effectuer une classification de l'importance des maisons en fonction du nombre de domestiques : Marcel Cusenier, dans son étude sur les domestiques de 1912, en distingue quatre (30 domestiques pour les maisons les plus riches, 18 pour les maisons de deuxième catégorie, 3 pour la bourgeoisie aisée et une seule bonne pour la petite bourgeoisie)⁸⁴¹.

Par exemple, les Subercaseaux Errázuriz, dont la domesticité est la mieux documentée de la famille, ont à leur service, durant leur séjour en Paris entre 1887 et 1895, une nourrice pour les plus petits de la fratrie (Maria Irarrázaval), une institutrice et dame de compagnie (Blanche Le Bidan de Saint Mars), un chef cuisinier (Edmond), un majordome chilien (Manuel, mort vers 1890, mais sans doute remplacé, peut-être par Jean Durand), une infirmière pour Emiliana (Sœur Rosalie), deux ou trois employées qui font office de femme de chambre et /ou de bonne à tout faire (nous avons connaissance d'une d'entre elles, Aimée), un cocher et un valet de pied, auquel il faut peut-être ajouter un portier⁸⁴². Nous parvenons donc à un total variant entre huit et onze personnes, c'est-à-dire un nombre à peu près équivalent à celui de la famille même. Cette même famille emploie en 1930, dans la Chacra Subercaseaux, une intendante (Maria Aldosoro), deux bonnes (Carmen Cornejo et Sara), une cuisinière (Zoila), un administrateur pour la vigne (Carlos Moya), une nourrice (mamá Tayo) avec sa fille (Elena) et son mari, qui est le chauffeur de la famille (Aparicio), ainsi que plusieurs jardiniers, soit un total d'environ 11 personnes au service d'une famille composée d'approximativement 9 personnes⁸⁴³. Quant à Maximiano Errázuriz Valdés, qui vit seul à Panquehue en 1918, il dispose d'un personnel comprenant un majordome (Leandro), une cuisinière (Maria), une bonne (Rosalia) et un valet (Arturo Segovia)⁸⁴⁴, soit un minimum de quatre personnes au service d'une seule, cette disproportion se devant au fait qu'il était indispensable de maintenir une maison relativement grande, sans parler du parc et des écuries. À titre de comparaison, le

⁸⁴⁰ Jessica Gérard, *op.cit.*, p.148 et 150.

⁸⁴¹ Marcel Cusenier, *Les domestiques en France*, Paris, 1912, cité par Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, *op.cit.*, p.72.

⁸⁴² Sur les domestiques des Subercaseaux Errázuriz entre 1887 et 1895, voir Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.100 et 106 ; Pedro Subercaseaux, *Memorias*, *op.cit.*, p.37 et 91 ; Blanca Subercaseaux, *Memorias*, *op.cit.*, p.4, 6, 10, 11, 20, 21 et 41.

⁸⁴³ Elizabeth Subercaseaux, *Gabriel Subercaseaux. Señales de historia*, *op.cit.*, p.26-28.

⁸⁴⁴ Maximiano Errázuriz Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Panquehue, 23 août 1918, AN, AEU, vol.19, fs.15-18.

frère de Ramón Subercaseaux, Francisco, emploie à son arrivée à Paris, en 1882, un professeur de français pour ses enfants (Monsieur Brun), une femme de chambre espagnole (Manuela), un cocher (Prosper), un valet de pied (Gustave Ferrant), un maître d'hôtel (Joseph), un chef cuisinier et son assistant. Lorsque la famille déménage en 1885, le personnel est complété par un portier (Arsène), puis lorsque Francisco rentre du Chili cette même année, accompagné de ses enfants cadets, il amène avec lui un valet (Miguel Meneses) et une nourrice. Par la suite, lorsqu'il lui faut changer de cuisinier, le nouveau (Raphaël Mazzini) vient accompagné de sa jeune épouse (Alphonsine Sarrazin), qui occupe le poste d'intendante. En dernier lieu, en 1888, Francisco engage un groom anglais (Edmard Bathgate) pour son fils aîné qui vient d'avoir 18 ans⁸⁴⁵. En plus de ces domestiques, il est très probable que Francisco Subercaseaux ait engagé une institutrice pour ses deux filles, quand celles-ci atteignirent l'âge d'être scolarisées, puis une femme de chambre lorsqu'elles atteignirent l'adolescence. Il y aurait donc eu un total de 12 ou 13 domestiques au service des Subercaseaux Brown, soit une famille de 9 personnes. Quant à Enrique Peña Warmes et sa famille, composée de sa femme Mercedes Otaegui Salvá et de 7 enfants nés entre 1881 et 1895, qui vivent à Paris entre 1884 et 1902, ils emploient en 1897 une institutrice, un professeur de piano, une intendante, une bonne, un valet, une cuisinière et une aide de cuisine, un cocher et un groom, soit un total de 9 domestiques pour une famille de 9 personnes⁸⁴⁶.

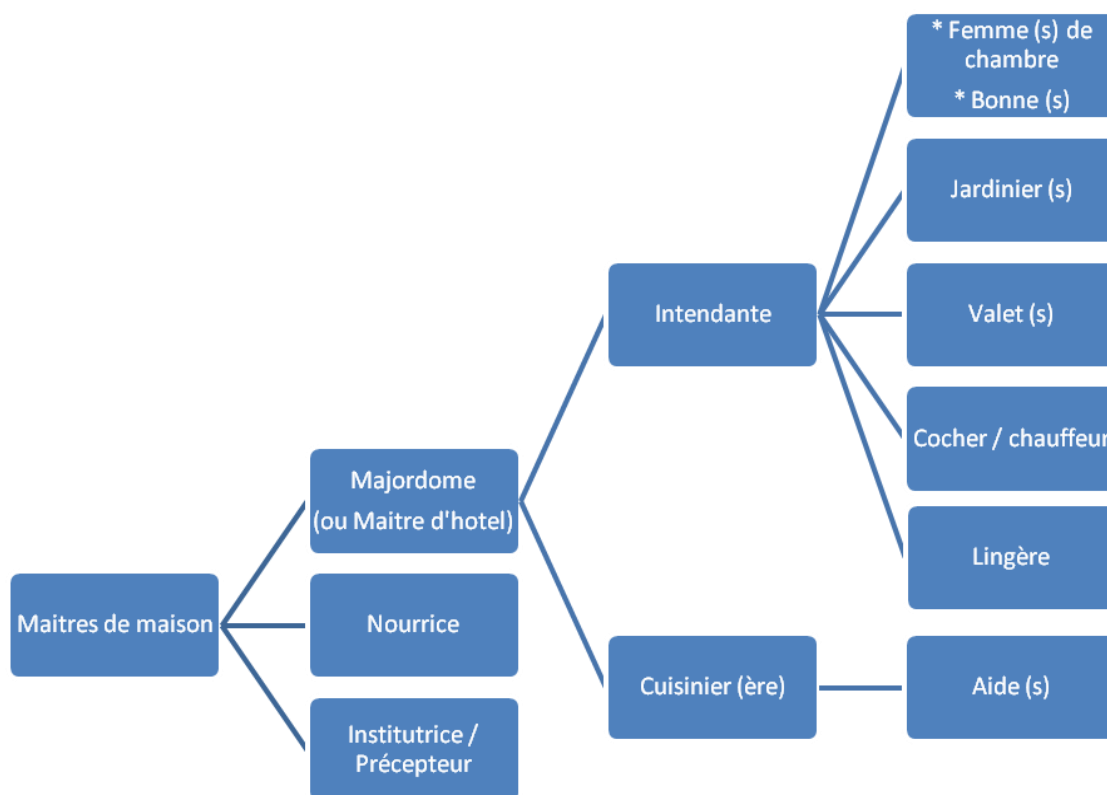
A partir des informations antérieures, nous pouvons esquisser une tendance concernant la taille du service domestique, sa composition et les fonctions dont il a la charge. Ainsi, il semble relativement normal que, dans les familles de l'élite, le nombre de domestiques soit au moins égal à celui des membres de la famille, et souvent supérieur, comme dans le cas des Subercaseaux Brown, qui jouissent d'un train de vie bien plus confortable que les Peña Otaegui. En second lieu, nous voyons que le service domestique est composé presque à égalité d'hommes et femmes, chaque sexe semblant occuper des charges spécifiques. En revanche, cette parité manifeste, qui n'est pas altérée par l'envoi des hommes au front comme cela se passe en Europe avec le déclenchement de la Première Guerre Mondiale, ce qui oblige les femmes à occuper des postes qui ne leur sont pas réservés (comme par exemple, celui de majordome)⁸⁴⁷, rend encore plus curieux que le discours sur la crise de la domesticité ne porte que sur les femmes, comme si c'étaient les relations entre la maîtresse et

⁸⁴⁵ Toutes ces informations se trouvent dans Julio Subercaseaux, *op.cit.*, p.93, 104, 122, 131, 158 et 160 et dans Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.22.

⁸⁴⁶ María Larraín Hurtado, *Descubriendo vidas: la historia de una familia en cuatro tiempos: el caso de los Peña (1774-1938), op.cit.*, p.174.

⁸⁴⁷ Cette situation est reflétée par un article publié dans la revue *La Familia*, "Los servicios domésticos a base de guerra", In *La Familia*, Santiago, n.101, mai 1918, p.33.

la domestique qui s'étaient soudain dégradées. En dernier lieu, nous voyons émerger la diversité des noms donnés aux fonctions des domestiques, qui rendent compte d'une structure hiérarchique rigide dans laquelle chacun possède des fonctions précises selon le poste qu'il occupe.



Hiérarchie simplifiée des domestiques.

Ce diagramme nous permet d'évaluer tout d'abord l'importance du personnel lié à l'éducation des enfants : ainsi, la nourrice est considérée en 1917 comme « *le plus important personnage de la maison, à cause de sa responsabilité et de la confiance que l'on doit avoir en elle* »⁸⁴⁸, preuve manifeste de l'importance accrue de l'enfant au sein de la famille et de l'intérêt qui lui est porté par ses parents. De même, l'institutrice et le précepteur ne sont pas considérés comme des domestiques, mais comme des intermédiaires entre les domestiques et les maîtres de maison, ce qui se traduit par le fait qu'on les appelle « Mlle » (ou « Miss », ou « Fraülein », selon leur nationalité) ou « M. », suivi de leur prénom ou de leur nom de famille, mais aussi par le fait qu'ils prennent leur repas avec leurs jeunes élèves, et parfois même à la table des maîtres quand les enfants le font, et qu'ils jouissent de meilleures conditions de vie

⁸⁴⁸ "Para los sirvientes de la casa", In *La Familia*, Santiago, n.86, février 1917, p.6-7 ("*el más importante personaje de la casa, por su responsabilidad y la confianza que en ella se debe hacer*").

et de salaire⁸⁴⁹. Les institutrices font même parfois office de dame de compagnie de la maîtresse de maison, comme c'est le cas de Blanche Le Bidan de Saint Mars avec Amalia Errázuriz de Subercaseaux, ou bien celui de Pia Echeto Irigoyen, qui est à la fois intendante, dame de compagnie et institutrice dans le foyer des Peña Warmes à Paris en 1861⁸⁵⁰.

Le reste du service domestique relève d'une hiérarchie stricte, placée sous la direction d'un majordome (ou maître d'hôtel) et/ou d'une intendante, charges qui peuvent se cumuler ou s'exclure selon le train de vie de la famille. Les deux fonctions incluent la gestion des réserves, la planification et direction des autres employés, ainsi que les rapports quotidiens avec les maîtres de maison. Seule la section des cuisines échappe relativement à leur contrôle dans la mesure où le cuisinier ou la cuisinière en chef jouit d'une grande autonomie, notamment en ce qui concerne le recrutement de son personnel et l'approvisionnement. Ainsi, en 1915, Ana Ortúzar de Valdés signale à sa fille que, « *comme les servantes ont leurs caprices, et plus encore les cuisinières, la mienne me dit qu'elle s'est habituée à l'aide qu'elle a en ce moment, dis donc à Transito que je suis désolée de ne pas pouvoir la prendre, mais que ce sera pour une autre fois* »⁸⁵¹. Parmi le personnel soumis au contrôle de l'intendante, les postes les plus prestigieux sont ceux qui introduisent les domestiques dans l'intimité de leurs maîtres, c'est-à-dire le soin et l'éducation des enfants (nourrice, institutrice, précepteur), ainsi que la femme de chambre, chargée du service de Madame, et le valet, chargé du service de Monsieur, parce qu'ils permettent une relation de confiance et plus personnelle. Ils exigent aussi une meilleure « éducation » de la part du domestique, évidente dans le cas des soins et de l'éducation des enfants, mais aussi dans celui de la femme de chambre et du valet puisque ces derniers sont tout particulièrement chargés des vêtements et chaussures de leurs maîtres, et même de la couture, l'habillage et la coiffure dans le cas de la femme de chambre.

⁸⁴⁹ Il est malheureusement difficile d'évaluer le montant des gages des institutrices et des précepteurs. Wally Schwegler, gouvernante des enfants du prince Murat en 1910-1911, recevait environ 120 francs par mois (cf. par Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, op.cit., p.83). En comparaison, les gages offerts par les familles chiliennes semblent avoir été plus avantageux (sans doute pour pallier les inconvénients liés à un emploi hors de l'Europe), puisque dès 1891, Victor Echaurren Valero s'engage à payer à l'institutrice de ses enfants un salaire de 125 francs par mois (cf. Archivos del Ministerio de Relaciones Exteriores, Santiago, Diario del consulado general de Chile en Francia, 1890-1897, vol.149C, fs.70).

⁸⁵⁰ María Larraín Hurtado, *Descubriendo vidas: la historia de una familia en cuatro tiempos: el caso de los Peña (1774-1938)*, op.cit., p.125.

⁸⁵¹ Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, 31 juillet 1915, AN, AEU, vol.16, fs.257-258 ("*como las sirvientas tienen sus caprichos, y más las cocineras, ésta dice que está muy acostumbrada con la ayudante que ahora tiene, así que dile a Transito que siento mucho no traerla, pero que será para otra ocasión*").

4- LES RICHES HEURES DES ERRAZURIZ, OU LA VIE SOUS COUPE REGLEE.

L'organisation de la vie quotidienne d'une famille, dans le sens de groupe domestique vivant sous le même toit, relève d'une mise en scène qui structure le temps et attribue à chaque moment une signification particulière, ce qui permet que « *le quotidien, banal par essence, acquiert une valeur positive si les insignifiances qui le composent se transforment en rites auxquels on attribue une signification sentimentale* »⁸⁵². L'organisation saisonnière et journalière de la vie, les différentes occupations qui incombent à l'homme et à la femme, ainsi que l'irruption des événements qui brisent le rythme de la vie quotidienne et la gestion qui en était faite, sont autant d'aspects qui permettent la projection du statut des familles de l'élite, établissant la distance qui les sépare du reste de la société et leur inscription dans un système de représentation commun aux élites de l'espace euro-américain. Sous cet angle, les membres de la famille Errázuriz possèdent un pouvoir de décision très restreint quant à leur emploi du temps, qui est réglé par le père ou la mère de famille de manière à rationaliser l'activité de la maison et celle de ses membres, et permettre ainsi le déroulement sans heurt de la vie quotidienne et de la vie sociale, mais aussi par un système rigide de mise en scène qui assure la domination symbolique de certaines familles sur une société donnée, très proche, en ce sens, du système d'étiquette propre aux cours d'Ancien Régime.

L'organisation de la journée d'un individu dépend de plusieurs facteurs, parmi lesquels les plus importants correspondent au milieu social, au sexe, à l'âge, au lieu de résidence et à l'époque de l'année. Ainsi, une jeune fille appartenant à un milieu aisé se voit soumise à un emploi du temps foncièrement différent de celui d'une jeune fille des milieux populaires (souvent déjà au travail), mais aussi de celui d'un de ses frères d'à peu près le même âge (qui jouissent de plus de liberté), ou bien encore selon qu'elle habite à Santiago ou dans les terres de ses parents à la campagne, que ce soit l'été (vacances à la mer) ou l'hiver (auquel cas elle prend part à la « saison » si elle a été présentée en société).

Le premier de ces facteurs est donc le milieu social qui influe de manière évidente sur l'emploi du temps d'une famille parce qu'il permet, à la fois qu'il impose, des conditions de vie différentes : ainsi, l'appartenance à l'élite signifie une scolarisation plus longue, l'exclusion des femmes du milieu du travail, une valorisation du temps libre, des formes spéciales de sociabilité.

⁸⁵² Anne Martin-Fugier, "Los ritos de la vida privada burguesa", *op.cit.*, p.195 (« *lo cotidiano, banal por esencia, adquiere un valor positivo si las insignificancias de que está formado se transforman en ritos a los que se dota de una significacion sentimental* »).

Le second facteur est le sexe. Le jeune célibataire et l'homme marié appartiennent en effet à une sphère publique dans laquelle ils exercent une activité professionnelle, que ce soit celle d'avocat, diplomate, médecin, ingénieur ou banquier, qui se double bien souvent d'une activité publique, comme celle de député, sénateur ou bien encore ministre, ou bien gérer leur fortune, souvent composée d'un patrimoine agricole (hacienda et/ou vigne), industriel et minier, ainsi que d'un portefeuille d'actions. Dans le cas des Errázuriz Urmeneta, nous avons vu précédemment qu'ils gèrent en commun la "Sociedad Chilena de Fundiciones" grâce à leur participation au conseil d'administration de l'entreprise, ou bien encore que Rafael Errázuriz confie l'administration de la vigne Panquehue à son fils Maximiano. Cependant, la plupart d'entre eux occupe une autre fonction principale, qu'elle soit diplomatique, politique, par l'occupation d'une charge représentative ou d'un portefeuille ministériel, ou bien encore artistique (peinture). Les hommes passent donc une grande partie de leur journée hors de leur domicile, n'y rentrant que pour déjeuner et pour y passer la soirée. Les femmes, au contraire, vivent presque exclusivement dans la sphère privée de leur demeure, devant organiser la vie quotidienne de leurs enfants (quand ceux-ci ne sont pas placés en internat dans des collèges), celle de leurs domestiques et la leur. Pour illustrer une journée type, nous disposons de l'exemple des Subercaseaux Errázuriz dans la chacra entre 1903 et 1906, période pour laquelle nous possédons des descriptions relativement détaillées de la part d'Amalia Errázuriz et de ses enfants, Pedro et Blanca⁸⁵³. Il s'agit en tous cas de la vie quotidienne d'une famille de 8 enfants, dont les âges varient en 1903 entre 23 et 4 ans, tous célibataires, et dans un cadre semi rural.

Le lever a lieu vers 7 heures du matin et est immédiatement suivi de l'assistance à la messe dans l'église de San Miguel. Vient ensuite le petit déjeuner, que les enfants prennent dans la salle à manger et Amalia dans sa chambre. La matinée d'Amalia est ensuite consacrée à la prière, qu'elle réalise dans une petite grotte située dans le jardin, et à la correspondance, alors que les enfants étudient sous la direction de leur institutrice, font leur heure et demi d'exercices au piano (Rosario et Blanca vont une fois par semaine prendre leur leçon avec un professeur, Bindo Paoli, à Santiago) ou jouent dans le parc, et que Pedro peint dans son atelier. L'heure du déjeuner, annoncé par « *la retentissante cloche que manie Carmen Cornejo* »⁸⁵⁴, réunissait toute la famille dans la salle à manger et constitue un moment solennel pour les

⁸⁵³ Ces descriptions se trouvent dans Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.144-145; Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.132; Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.155-157 et p.162-163.

⁸⁵⁴ Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.132 ("*la clamorosa campana que esgrime la Carmen Cornejo*").

enfants parce qu'ils y sentent « *le poids de l'autorité paternelle* »⁸⁵⁵. Il est suivi par un jovial mais court moment de conversation, au cours duquel Ramón monopolise bien souvent la parole, émettant « *de vifs commentaires sur les sujets d'actualité* » ou formulant « *des projets en vue d'un nouveau voyage en Europe* »⁸⁵⁶. Par la suite, alors que Pedro retourne en hâte à son atelier, Amalia et ses deux filles aînées servent un plat chaud (haricots noirs avec de la citrouille, lentilles ou « guiso de cochayuyo ») aux pauvres de leur paroisse, après avoir prié avec eux et leur avoir expliqué un point de la doctrine chrétienne. L'après-midi est consacrée aux activités de chacun (études pour les enfants de 14h à 16h, peinture pour Pedro, activités inconnues pour Ramón et Amalia, mais sans doute liées à la charité ou à l'action sociale en ce qui concerne cette dernière) et la famille se réunit de nouveau à l'heure du goûter où elle prend un thé accompagné de pain avec du beurre, de la confiture de coing (dulce de membrillo) et de la confiture de lait (manjar), parfois même des châtaignes grillées lorsque vient la saison. Amalia et ses filles restent ensuite dans la galerie extérieure où elles lisent tout d'abord « *El Año Cristiano* », lecture à laquelle assistent toutes les employées, puis réalisent des travaux de couture pour les pauvres pendant que Blanca et Rosario lisent à tour de rôle un roman ou un livre d'histoire, de préférence en anglais pour que les jeunes filles pratiquent cette langue. A la tombée du jour, elles se réfugient dans la bibliothèque, centre de la vie de famille, où viennent peu à peu les rejoindre les autres membres de la maisonnée. Assis autour de la table, grande et rectangulaire, ornée d'une nappe offerte par leur tante Eugenia Huici et qui a été brodée par les femmes de la famille et leurs amies à Berlin, chacun vaque à ses occupations, Amalia écrivant ou brodant, Pedro dessinant, Rosario, Léon et Blanca faisant leurs devoirs ou lisant. Souvent Amalia s'installe au piano et Ramón l'accompagne avec son violon, et le couple interprète des sonates de Beethoven. Une fois rangé son violon dans son écrin, Ramón sort son rosaire et entouré de sa famille et de tous les domestiques à genoux, dirige la prière. A 19h30, le dîner est servi, à la suite duquel les enfants jouent aux cartes ou aux dés, tandis qu'Amalia continue à lire ou à broder et que Ramón, assis sur le sofa jaune, fume son cigare, perdu dans ses pensées, que vient juste interrompre leur intendante pour lui demander l'argent des courses du lendemain. Vers 22h, Ramón se lève pour aller se coucher, mettant ainsi un terme à la journée de tous.

Ce rituel est ordonné par Amalia, qui, si elle ne se trouve pas « *en contact immédiat, minutieux et constant* » avec ses enfants, n'en domine pas moins son petit monde grâce à

⁸⁵⁵ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.155 ("*el peso de la autoridad paterna*").

⁸⁵⁶ Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.132 ("*vivos comentarios sobre los temas del momento*"; "*proyectos para algún nuevo viaje a Europa*").

« son esprit élevé, équilibré et tranquille »⁸⁵⁷. Le grand charisme d'Amalia est évoqué non seulement par ses enfants et ses neveux, mais aussi par d'autres mémorialistes de son temps, telles que Martina Barros qui la décrit comme « un joyau social grâce à son pouvoir d'attraction, un enseignement de par ses vertus, et un modèle grâce à sa bonté »⁸⁵⁸. Son influence s'étend ainsi à son cercle d'amitié, dans sa majorité composé de jeunes filles ou de jeunes femmes, qui viennent à la Chacra et s'installent auprès du lac pour écouter *Misía Amalia*⁸⁵⁹. Ces visites, évoquées par Pedro et qui nous prouvent que la vie à la Chacra est plus mondaine que ne le laissent paraître les descriptions antérieures, ne sont cependant pas décrites par Blanca, qui mentionne les visites aux amies d'Amalia à Santiago, ou les quelques visites reçues par la famille dans la Chacra, mais à aucun moment ne parle de réunions importantes. Peut-être peut-on y voir un signe latent de jalousie de la part de Blanca, qui aurait vu d'un mauvais œil l'attention de sa mère accaparée par d'autres jeunes filles, comme cela s'était déjà produit avec Félicie de Talleyrand-Périgord, lors de leur mission diplomatique à Berlin. Cette dernière s'était en effet beaucoup attachée à Amalia, qui lui rendait son affection, au point que Blanca commente : « Moi, sa fille, je devais céder le pas à cette créature, plus âgée et plus intéressante au niveau spirituel, qui extériorisait ses sentiments avec tant de démonstration de passion. Il arrive, je ne sais pourquoi, que les liens naturels entravent l'extériorisation des affections »⁸⁶⁰. Pas à un vrai mot dur à l'égard de sa mère, à laquelle elle cherche même des excuses, mais on devine sans peine que Blanca s'est sentie sans cesse comparée et sans cesse délaissée au profit d'autres jeunes filles qui répondaient peut-être plus au caractère et aux aspirations d'Amalia, que ce soit ses propres sœurs, ou des jeunes filles sans lien de parenté. Il est en effet évident que l'amour de prédilection d'Amalia pour sa fille aînée, Emiliana, éclipse le reste de la fratrie, et même la mort de Maria et de Rosario ne semble pas resserrer les liens. Dans ses mémoires, Amalia évoque d'ailleurs peu Blanca, et jamais en termes aussi affectueux que pour ses sœurs.

Le rituel de la vie quotidienne d'une famille se voit par ailleurs affecté par les circonstances d'un voyage, que ce soit celui qui la conduit dans ses quartiers d'été ou bien un

⁸⁵⁷ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.155 ("en contacto muy inmediato, minucioso y constante"; "su espíritu elevado, equilibrado y tranquilo").

⁸⁵⁸ Martina Barros, *Recuerdos de mi vida*, Ed. Orbe, Santiago, 1942, p.328 ("una joya social, por su poder de atracción, una enseñanza, por sus virtudes, y un modelo, por su bondad").

⁸⁵⁹ Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.133.

⁸⁶⁰ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.134 ("Yo, la hija, tenía que ceder el paso a esa criatura, mayor y más rica de interés espiritual, que exteriorizaba con tanta muestra de pasión su sentimiento. Suele suceder, por no sé qué fenómeno, que los lazos naturales entorpecen la exteriorización de los afectos").

voyage en Europe. Les familles de l'élite résidant à Santiago intègrent en effet la coutume du « veraneo » (vacances d'été) et celle du voyage à l'étranger comme une composante de leur mode de vie. Tous les ans, une partie de la population migre donc à la campagne ou à la plage, entre les mois de décembre et mars, et prend ses quartiers d'été sur les terres familiales ou bien dans sa résidence à la plage, lorsque les stations balnéaires commencent à se développer au Chili, vers 1880.

Le départ de Santiago n'implique cependant pas un relâchement, encore moins une rupture, du contrôle exercé sur les individus, tant au niveau individuel que social. En effet, le changement du cadre de vie signifie une modification des activités quotidiennes, par exemple la diminution des tâches scolaires pour les enfants, mais en aucun cas un « temps libre » durant lequel chacun dispose de lui-même à son gré. De même, une famille se trouve rarement livrée à elle-même, que ce soit dans son hacienda ou dans une station balnéaire, dans la mesure où les membres de l'élite se déplacent souvent dans les mêmes endroits, imposant ainsi un carcan social très similaire à celui de la capitale. Le quotidien estival n'est donc en aucun cas un temps dédié à l'oisiveté, si ce n'est qu'il est marqué par une re-« *distribution des temps sociaux* »⁸⁶¹ qui privilégie les aspects ludiques et hygiéniques, en tant que « *riches composantes de la civilisation* »⁸⁶², sans pour autant en oublier les activités propres à chaque sexe et à chaque âge. Ainsi, le temps des vacances ne peut être associé à l'idée de « liberté », encore moins d'« oisiveté », mais plutôt à celle de « loisir cultivé »⁸⁶³. En effet, ce dernier, défini par Alain Corbin comme « *une liberté des usages du temps et non comme séquence temporelle de non-travail* », est un héritage de la notion de l'*otium* antique qui permet à l'élite de « *parfaire sa culture, de jouir de ses collections et de pratiquer l'art de la conversation* »⁸⁶⁴. Ce temps ne constitue cependant pas un temps « oisif », - l'oisiveté étant considérée comme la cause de nombreux vices et donc vivement combattue par tout le spectre social et tout particulièrement par l'Église et par le corps médical -, et est strictement contrôlé par un emploi du temps qui doit attester du non-travail tout en évitant « *la vacuité des heures* »⁸⁶⁵ et par là même l'ennui. Si l'on examine, par exemple, la correspondance d'Ana Ortúzar de Valdés durant l'été 1915, quand elle a sous sa responsabilité sa petite-fille Ana Errázuriz, il est facile de noter que la vieille dame fait tout ce qui est en son pouvoir pour éviter que la jeune Anita se sente désœuvrée. En janvier, à Pirque, propriété semi-urbaine de sa fille Carolina Valdés de Concha, Ana Ortúzar occupe les après-midi de sa petite-fille « *sous les*

⁸⁶¹ Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1995, p.14.

⁸⁶² *Ibid.*, p.13.

⁸⁶³ *Ibid.*, p.16.

⁸⁶⁴ *Ibid.*, p.58.

⁸⁶⁵ *Ibid.*, p.59.

arbres, où nous avons prié, lu, cousu avec Anita et Nina »⁸⁶⁶. Elle ajoute que toute la compagnie féminine de la maison prie « *le rosaire ensemble, et j'essaye d'être plus rapide pour que les filles ne s'ennuient pas* »⁸⁶⁷. Un peu plus tard, en février, Ana et sa petite-fille partent à Viña del Mar, où la vie est beaucoup plus animée et mondaine puisque la jeune fille peut être invitée à un bal tous les soirs. Cependant, pour ne pas inquiéter sa mère, elle lui écrit qu' « *il n'y a pas de temps d'ennui, mais moi, même si je ne sortais pas, je pourrais toujours me distraire à la maison* »⁸⁶⁸. Il est donc évident que le désœuvrement et l'ennui sont des maux qu'il faut à tout prix prévenir dans la mesure où ils peuvent conduire à des situations dangereuses, tout particulièrement pour les jeunes filles en âge d'être mariées, comme c'est le cas pour Anita en 1915.

L'élite chilienne, au même titre que les élites aristocratiques européennes, peut donc être vue comme un groupe partageant son temps entre travail et loisir, avec une tendance très nette à survaloriser le loisir par rapport au travail, puisque le premier constitue une manière de récompenser son succès économique et social, et par là même de se différencier des autres groupes sociaux. Ce n'est pas que les hommes ne travaillent pas, puisqu'ils gèrent souvent les affaires familiales et/ou ont une activité politique, mais cette activité n'occupe pas le centre de leur discours. Comme le mettent en avant les sociologues Luis Barros et Ximena Vergara dans leur étude pionnière sur l'élite chilienne, vers 1900, « *l'oisiveté se transforme en un élément qui permet la constitution de son identité en tant que classe, occupant une place centrale dans leur univers de significations* »⁸⁶⁹. En ce sens, ce n'est pas le travail qui est un symbole de leur hégémonie sur le corps social, puisque toutes les couches de la population travaillent et que de ce fait le travail acquiert une connotation péjorative, mais leur temps libre. La richesse acquise par le travail ne constitue donc pas un gage d'ascension sociale ; au contraire, « *le nouveau riche ne pourra s'intégrer à l'oligarchie qu'une fois qu'il abonnera son activité productive et profitera de ses rentes, c'est-à-dire, qu'il jouira d'une condition d'oisiveté* »⁸⁷⁰. Ce rejet du travail prévaut même en temps de crise, où l'homme du monde peine à se résigner à prendre un emploi pour subvenir aux besoins de sa famille. Ainsi, après de la crise boursière de

⁸⁶⁶ Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Pirque, 23 janvier 1915, AN, AEU, vol.16, fs.192 (« *bajo los árboles, adonde hemos rezado, y leído nosotras, cosiendo con Anita y Nina* »).

⁸⁶⁷ Lettre d'Ana Ortúzar de Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Pirque, 28 janvier 1915, AN, AEU, vol.16, fs.193-194 (« *el rosario en común, y procuro ser más ligera para que las chicas no se aburren* »).

⁸⁶⁸ Lettre d'Ana Errázuriz Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Viña del Mar, 14 février 1915, AN, AEU, vol.16, fs.206-207 (« *no hay tiempo para aburrirse, además yo, aunque no saliera, lo pasaría siempre entretenida en la casa* »).

⁸⁶⁹ Barros Luis et Vergara Ximena, *El modo de ser aristocrático: el caso de la oligarquía chilena hacia 1900*, Ediciones Ariadna, Santiago, 2007, p.41 (« *el ocio se constituirá en un elemento para su propia identidad como clase, ocupando un lugar central en su mundo de significación* »).

⁸⁷⁰ *Ibid.*, p.43 (« *el nuevo rico podrá integrarse a la oligarquía tan solo una vez que abandone la actividad productiva y llegue a disfrutar de sus rentas, es decir, goce de la condición de ocio* »).

1929 qui ruine les Errázuriz Zañartu, ce n'est pas Maximiano Errázuriz Huici qui assure la survie de sa famille, mais sa femme, Blanca Zañartu. Comme le signale leur fils, Jaime, « *elle était l'homme de la maison, elle envoyait mon père accomplir une tâche ou une autre. Mon père (...) ne jouait aucun rôle important à la maison. Il adorait les chevaux, il était donc commissaire au Club Hippique* »⁸⁷¹. Quand la question du travail professionnel de son père lui est posée, il a une réponse qui condense toute la mentalité de cette classe oisive : « *Il jouait au golf et il jouait au bridge* ».

Partir, avant même le départ, signifie une intense préparation qui retombe avant tout sur la mère de famille, chargée d'organiser le voyage et de préparer le séjour hors du foyer, ce qui implique bagages, enfants et service domestique. En 1860, les déplacements au Chili se font avant tout en voiture tirée par des chevaux et en bateau, les lignes de chemin de fer en étant encore à leurs balbutiements⁸⁷². A titre d'exemple, en 1877 Amalia Errázuriz est invitée à passer l'été à Algarrobo, station balnéaire située à 75 kms au sud de Valparaíso et à 120 kms de Santiago, dans la famille de sa tante Mercedes Errázuriz de Correa. Le voyage s'effectue « *en voiture à cheval, à l'ancienne, en sortant de la maison de Santiago à cinq heures du matin, nous arrêtant à San Francisco del Monte pour déjeuner et à Melipilla pour dîner et passer la nuit. Le lendemain, nous nous levâmes de nouveau à l'aube pour monter dans les voitures* ». Pour affronter un séjour de plusieurs semaines, Amalia ajoute qu' « *il fallait emporter de tout (...): vêtements, ustensiles de la salle à manger et de la cuisine, lits et meubles* »⁸⁷³.

Puis, au fur et à mesure que le train étend son réseau sur le territoire national, il devient non seulement le mode de transport le plus utilisé, permettant de réduire les distances et les temps de voyage et de transporter plus facilement les nombreuses malles, mais aussi le symbole même des vacances. Le voyage de la Chacra Subercaseaux à Viña del Mar laisse un souvenir impérissable dans la mémoire de Blanca, qui nous relate l'expérience :

⁸⁷¹ Entrevue avec Jaime Errázuriz Zañartu, Santiago, 17 avril 2007 («*ella era el hombre de la casa, mandaba mi papá a hacer tal o tal cosa. Mi papá (...) no tuvo ningún protagonismo en la casa. Le encantaba los caballos, entonces era comisario en el Club Hípico*»).

⁸⁷² La première ligne de chemin de fer, inaugurée en 1851, relie Caldera à Monte Amargo, dans la région minière de Copiapó. Dans le centre du pays, la première ligne est inaugurée en septembre 1863 et relie Santiago à Valparaíso. A propos des chemins de fer au Chili, voir Ian Thomson, *Historia del ferrocarril en Chile*, DIBAM, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 1997 et Pablo Moraga, *Estaciones ferroviarias de Chile: imágenes y recuerdos*, DIBAM, Consejo de Monumentos Nacionales, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2001.

⁸⁷³ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit, p.77-78 («*en coche, a la antigua, saliendo de la casa de Santiago a las cinco de la mañana, deteniéndonos en San Francisco del Monte para tomar almuerzo y en Melipilla para comer y pasar la noche. Al día siguiente, de nuevo hubo que levantarse a oscuras para tomar los coches*»; «*había que llevar de todo (...): ropas, útiles de comedor y de cocina, camas y muebles*»)..

« Au jour dit, plusieurs voitures se dirigeaient vers la gare Matadero, proche du Llano, qui servait au transport de marchandises, non de passagers. La, en plein soleil, se trouvaient les wagons vides. Nous nous installions dans l'un d'entre eux ; nous sortions d'une valise livres, blocs, pinceaux, aquarelles, etc., enfin tout le nécessaire pour passer le temps. Une locomotive commençait à s'étirer, notre wagon grinçait et vlan... avec un grand fracas elle s'accouplait à notre wagon. (...) Enfin notre convoi sortait de la gare. D'un seul trait il arrivait à la gare Alameda et s'y accouplait avec le train ordinaire qui partait peu après vers Valparaíso, sifflant et carillonnant durement et uniformément tout au long de l'avenue Matucana. Le train s'arrêtait longuement dans chaque gare (...) C'était avec avidité que nous attendions la gare de Llay-Llay, où se vendaient des glaces à la cannelle. Le train arrivait enfin au couloir étroit entre el Santo et Chorillos; c'était le moment de mettre son chapeau et ses gants, après les ablutions dans le lavabo qui sentait mauvais. Quel habitant de Santiago ne connaît pas la sensation délicieuse que l'on reçoit au moment de fouler le quai de la ville des fleurs, Viña del Mar? »⁸⁷⁴.

Plus tard, la voiture vient se substituer au train, devenant un moyen de transport plus exclusif, encore que moins rapide et plus dangereux. En 1919, Maximiano commente à sa sœur Ana que « la passion pour la voiture se trouve à son apogée » et que plusieurs familles utilisaient leur véhicule à la fois pour se déplacer en ville et pour partir en excursion, ce qui favorise une politique d'aménagement des routes⁸⁷⁵. Cependant, les correspondances de l'époque se font aussi l'écho de spectaculaires accidents, comme par exemple celui relaté par Maximiano à son père en décembre 1919: à cause d'un excès de vitesse –que Maximiano taxe de mauvaise habitude généralisée au Chili– la voiture conduite par Rafael Cañas percute une autre voiture avant de faucher un policier et de s'emboutir dans un poteau électrique. Si le chauffeur s'en tire sans une égratignure, il n'en est pas de même pour ses passagères : deux d'entre elles meurent sur le coup et les deux autres sont gravement blessées, au point que Max ajoute à propos d'une d'entre elles, « qui sait comment elle en ressortira

⁸⁷⁴ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.177-178 (“Llegado el día fijado, se dirigían (...) varias cochadas a la Estación Matadero, vecina del Llano, y que servía para movimiento de carga, no de pasajeros. Allí, a pleno sol, descansaban vagones vacíos. Nos instalábamos en uno de ellos; sacábamos de una maleta libros, block, pinceles, acuarelas, etc., en fin, lo necesario para pasar el tiempo Principiaba a desperezarse una locomotora, nuestro vagón crujía y blan... con gran estrepito se acoplaba a nuestro vagón. (...) Al fin salía de esa estación nuestro convoy. De un solo tirón llegaba a la Estación Alameda y se acoplaba allí al tren ordinario que salía poco después rumbo a Valparaíso, piteando y campanilleando duro y parejo todo a lo largo de la avenida Matucana. Paraba el tren larguísimo rato en cada estación (...). Era con ansias que esperábamos Llay-Llay, porque allí había los helados de canela. Al fin metíase el tren en la angostura entre el Santo y Chorillos; era el momento de ponerse sombrero y guantes, después de las abluciones en el lavabo que apestaba. ¿Qué santiaguino no conoce la sensación deliciosa que se recibe en el momento de pisar el andén de la ciudad florecida, Viña del Mar?”).

⁸⁷⁵ Maximiano Errázuriz Valdés à Anita Errázuriz Valdés, Panquehue, 22 mars 1919, AN, AEU, vol.19, fs.67-72 (« la pasión del automóvil está en su período más álgido »).

physiquement »⁸⁷⁶. Le drame cause une grande consternation et endeuille la bonne société de Santiago.

Jusque dans les années 1870, les familles de la bonne société de Santiago passent les mois d'été dans ses propriétés à la campagne (*hacienda* ou *quinta*), en grande partie pour surveiller les travaux des récoltes, dans un contexte où la possession de la terre signifie des revenus (même s'il est difficile d'évaluer quel pourcentage des revenus globaux ils représentent), mais surtout un certain prestige social. Le but de ce séjour n'est donc pas le repos ou les loisirs, ce qui signifie qu'il n'existe pas de différence de fond entre le temps du « veraneo » et celui du travail citadin. Les « patrons » partagent la vie de leurs employés et de leurs « inquilinos », même si l'éloignement entre les deux groupes s'accroît au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle⁸⁷⁷. Dans le cas des Errázuriz Urmeneta, l'*hacienda* qui leur est associée correspond à Panquehue, où se trouve la vigne qui porte le nom de la famille. Nous possédons une description de la vie des Errázuriz Valdés, à qui appartient Panquehue lorsque Blanca Subercaseaux vient passer un mois chez son oncle et sa tante durant l'été 1903. La journée d'Elvira Valdés, qui aux dires de Blanca vit comme « une châtelaine médiévale », commence par une messe de bonne heure, suite à laquelle elle se dédie avant tout à « s'occuper des pauvres dans un couloir orné de jasmin et de lumière, coudre pour eux, et prier »⁸⁷⁸. Ainsi, par exemple, après l'heure de la sieste, elle s'installe avec les enfants dans leur salle d'étude et pendant qu'elle coud, ces derniers lisent à haute voix *l'Año Cristiano*, un livre qui propose des lectures et des exercices spirituels pour chaque jour de l'année. Quant à Rafael, il débute lui aussi sa journée par une messe (mais nous ignorons si les deux époux y assistent à la même heure ou à des heures différentes), avant de prendre le petit déjeuner en compagnie des enfants. Il passe ensuite la matinée à cheval, réglant certainement les affaires administratives de l'*hacienda*, et toute l'après-midi « installé dans le hall, entouré de livres de référence, car il était en train d'écrire son livre sur Rome »⁸⁷⁹. Quant à Blanca et son cousin Maximiano, ils profitent des larges espaces de la propriété pour faire de longues promenades à cheval, toujours accompagnés de leur chaperon, le curé Eliseo Lisboa, nager dans la piscine, étudier dans la grande bibliothèque et, dans le cas de Blanca, faire son heure et demi de piano.

⁸⁷⁶ Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 20 décembre 1919, AN, AEU, vol.19, fs.183-184 (« *quien sabe cómo quedará físicamente* »).

⁸⁷⁷ Cf. Teresa Pereira, « La casa de campo, un espacio de sociabilidad », In Hernán Godoy, *Formas de sociabilidad en Chile, 1840-1940*, Fundación Mario Gongora, Santiago, 1992, p.255-278.

⁸⁷⁸ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.152 (« *en atender a los pobres en un corredor envuelto en jazmín y luminosidad, en coser para ellos, y en distintos rezos* »).

⁸⁷⁹ *Ibid.* (« *instalado en el hall, rodeado de libros de consultas, porque estaba escribiendo su libro sobre Roma* »). Le livre de Rafael Errázuriz auquel fait référence Blanca est une publication en deux volumes intitulée *Roma* et qui parut entre 1904 et 1906.

La vie à Panquehue est donc relativement austère, au point que Blanca la qualifie d'« *bien occupée, pieuse et silencieuse* »⁸⁸⁰, même s'il est très probable qu'elle se soit vue altérée par une certaine forme de vie sociale. Mais il n'en demeure pas moins qu'elle est relativement similaire à la vie quotidienne en ville (administration pour les hommes ; surveillance des enfants, couture et charité pour les femmes ; mélange entre jeux et études pour les enfants), intégrant les éléments de plein air grâce aux promenades à cheval.

Si la vie à la campagne lui semble trop monotone, la famille Errázuriz peut opter pour un séjour à la mer, quand la mode des stations balnéaires commence à s'imposer au Chili dans les années 1870-1880. Cette pratique, née en Angleterre au cours du XVIII^{ème} siècle pour contrer les effets du *spleen* et renforcer l'harmonie entre le corps et l'esprit grâce aux bienfaits du bain de mer, se transforme au cours du XIX^{ème} siècle en une pratique conditionnée par « *la manière d'être ensemble, la connivence entre touristes, les signes de reconnaissance, les procédures de distinction* »⁸⁸¹. Ainsi, la station balnéaire la plus ancienne du Chili, Viña del Mar, répond parfaitement à la naissance de cette « *nouvelle scène sociale* »⁸⁸² où se conjuguent principes hygiéniques, sport et formes de sociabilité liés à un groupe social en particulier. La localité, qui est élevée au rang de commune indépendante de Valparaíso en 1874, se constitue dès les premiers instants comme une ville dédiée aux activités estivales. Il est intéressant de noter qu'elle se forme à partir de deux haciendas, *Las Siete Hermanas* et *Viña del Mar*, qui faisaient partie du patrimoine de Blanca Vergara de Errázuriz. De fait, la famille Vergara constitue le promoteur du développement urbain de Viña, créant de nombreux bâtiments et espaces publics et installant, par exemple, un réseau d'eau potable. La petite ville devient très rapidement « *la station balnéaire aristocratique par excellence de la zone centrale du pays, ou tout du moins exclusivement de la haute société* »⁸⁸³, et ce jusque dans les années 1920.

Vers 1878, Amalia Errázuriz Urmeneta raconte qu'elle passe pour la première fois les mois d'été à Viña, en compagnie de son institutrice, Miss Young, et de sa tante, Manuela Urmeneta. Viña consiste alors « *en un hôtel [le Grand Hôtel], une gare et quelques maisons* » et « *on arrivait à la plage par cette même voie de chemin de fer, laquelle servait d'unique*

⁸⁸⁰ *Ibid.* (“*abundante, piadosa y silenciosa*”).

⁸⁸¹ Corbin Alain, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1990, p.283.

⁸⁸² *Ibid.*

⁸⁸³ Álvaro Gongora, “De jardín privado a balneario público. Veraneando en Viña Del Mar”, In Sagredo Rafael et Gazmuri Cristían (sous la direction de), *Historia de la vida privada en Chile. El Chile moderno de 1840 a 1925.*, Ed. Taurus, Santiago, 2006, p.309 (“*el balneario aristocrático por excelencia de la zona central del país, o por lo menos exclusivamente de clase alta*”).

*promenade aux estivants ; à pied, s'entend »*⁸⁸⁴. Logée dans le Grand Hôtel, la jeune fille passe un été très tranquille, loin des mondanités qui avait semblé inquiéter Miss Young, au point d'envoyer sa jeune élève à une retraite spirituelle chargée de la préparer à résister aux tentations du balnéaire. Une fois mariée, Amalia et sa famille continuent d'aller passer les mois d'été à Viña, parce que Ramón Subercaseaux « *ne put jamais supporter la chaleur estivale de Santiago, même avec la fraîcheur des chênes et des cèdres de la Chacra »*⁸⁸⁵. Il fait donc construire la première maison de la Playa Nueva, qui, selon sa fille Blanca, « *était une maison très agréable ; elle avait des jardins et des arbres sur une profondeur de 100m »*⁸⁸⁶. Amalia partage cette opinion, qualifiant la demeure de « *site très agréable où j'ai passé d'excellentes saisons d'été »*⁸⁸⁷. Elle pouvait ainsi passer « *de longues heures assise sur cette plage déserte, respirant l'air unique et délicieux de la côte du Chili, et conversant d'idées, d'œuvres et de projets tous relatifs au bien de l'esprit »*, comme elle le fait par exemple en 1921, accompagnée de son amie Elizabeth Weber⁸⁸⁸. Au contraire, les mois d'été passés à Viña ne constituent pas un bon souvenir pour Blanca, qui commente que « *ni le climat physique, ni le climat moral de Viña del Mar ne convenaient à sa jeunesse »*⁸⁸⁹, la station balnéaire étant beaucoup trop mondaine et guindée à son goût, et surtout trop éloignée de la nature.

Rapidement, les principales familles se font construire de grandes demeures, peuplant la côte de chalets et maisons dans le plus pur style éclectique et dont le représentant le plus emblématique est le palais de la quinta Vergara. Ce palais, dont la construction se termine en 1910, est édifié par l'architecte italien Ettore Petri Santini sur la demande de Blanca Vergara, pour remplacer la demeure familiale endommagée par le tremblement de terre de grande amplitude de 1906. Le palais, qui compte plus de 3.000m² de terrain construit, en plus d'un parc de très grandes dimensions, répond à une architecture typique d'une villa italienne et utilise le style gothique vénitien. La famille Errázuriz Vergara y passe les mois d'été, mettant

⁸⁸⁴ Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia, op.cit.*, p.79 (*"en un hotel [le Grand Hotel], una estación y en algunas casas" et "solo se llegaba a la playa por la misma línea del ferrocarril y esta línea era la que servía de único paseo a los veraneantes; a pie, se entiende"*).

⁸⁸⁵ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.46 (*"nunca pudo (...) soportar el calor del verano en Santiago, ni aún con el orea de las encinas y cedros de la Chacra "*).

⁸⁸⁶ *Ibid.* (*"era una casa muy agradable; tenía jardines y arboledas de una cuadra de fondo "*).

⁸⁸⁷ Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia, op.cit.*, p.187 (*"sitio agradabilísimo donde pasé excelentes temporadas de verano"*).

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p.186 (*"largas horas sentada en esa playa solitaria, respirando el aire único, delicioso de la costa de Chile, y conversando de ideas, obras y proyectos tendientes todos al bien espiritual"*). Elizabeth Weber fonde en 1914 le « Colegio Universitario Inglés », dont elle est la directrice jusqu'en 1926, date à laquelle la Congrégation des Esclaves du Sacré Cœur de Jésus prend en charge l'établissement. Le collège, qui ouvre ses portes en 1916, est destiné à accueillir des jeunes filles et à les former selon les principes de l'éducation anglaise.

⁸⁸⁹ Blanca Subercaseaux Errázuriz, *Memorias, op.cit.*, p.46 (*"ni el clima físico ni el moral de Viña del Mar sentaron a [su] juventud "*).

parfois sa demeure à la disposition du reste de la famille. Ainsi, par exemple, les Subercaseaux Errázuriz jouissent de « *l'immense beauté solitaire de la Quinta* » grâce à Blanca Vergara, qui se trouve en Europe en 1896 et qui prête sa maison au benjamin de la famille, Juan, séparé de ses frères et sœurs qui souffrent de toux convulsive⁸⁹⁰.

Parallèlement à Viña del Mar, qui perd sa prédominance comme lieu de villégiature favori de l'élite chilienne vers 1930 avec l'arrivée d'un tourisme de masse, d'autres stations balnéaires émergent, comme par exemple Zapallar et Cartagena, fondées respectivement en 1892 et 1896. Si ces deux villégiatures n'atteignent jamais le statut de Viña, elles n'en fonctionnent pas moins comme stations balnéaires exclusives durant quelques années avant d'entrer en décadence à cause de l'extension de certaines lignes de chemin de fer et l'arrivée de nouveaux groupes sociaux. Les familles de l'élite doivent donc chercher des localités sur la côte qui puissent répondre à leur stratégie de différenciation ou parfois simplement à leur désir de solitude. Ainsi, vers 1915, Pedro Subercaseaux et son épouse Elvira, animés par « *le désir de vivre loin du bruit* » et comptant sur le fait que « *personne n'allait là-bas* »⁸⁹¹, décident de se faire édifier une maison à Algarrobo, un « *village de pêcheurs* » où « *les quelques familles de Santiago qui y passaient l'été, souhaitaient conserver autant que possible cet état de paix* »⁸⁹². Cependant, en 1918, la visite du maire de la petite localité et l'exposition de ses plans modernisateurs effrayent le couple qui voit s'effondrer « *l'illusion d'avoir presque trouvé un paradis terrestre* »⁸⁹³.

En Europe, les Errázuriz migrent aussi à la plage durant leurs mois d'été, comme par exemple à Trouville ou à Houlgate, en France, ou sur l'île de Man, en Angleterre. Ainsi, les Subercaseaux Errázuriz passent l'été à Trouville, dans la « Villa des Roches Noires » qui appartient à leur oncle Francisco Subercaseaux, ou à Houlgate. Le contact avec la nature, les longues promenades sur la plage avec leurs amis de la famille Peña Otaegui, à la recherche de crevettes, ainsi que leurs courses à dos d'ânes, sont quelques-uns des heureux souvenirs de Blanca Subercaseaux. Il semble en tous cas que les enfants aient joui d'une relative liberté durant ces deux séjours, même s'ils sont toujours sous la surveillance de leur bonne, Maria, et Blanca évoque l'« *impression d'épanouissement infini* » que lui laissent ces vacances, ainsi que la découverte de sentiments mystiques, puisqu'elle ajoute: « *mon âme me parlait chaque fois*

⁸⁹⁰ *Ibid.* (« *la belleza solitaria inmensa de la Quinta* »).

⁸⁹¹ Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.158 (« *el deseo de vivir lejos del ruido* » ; « *allá no iba nada* »)

⁸⁹² *Ibid.*, p.159 (« *aldea de pescadores* » ; « *las escasas familias santiaguinas que allí veraneaban, deseaban mantener en cuanto fuera posible ese estado de paz* »).

⁸⁹³ *Ibid.*, p.161 (« *la ilusión de habernos encontrado con casi un paraíso terrenal* »).

*davantage d'autres dimensions infinies auxquelles mon être aspirait »*⁸⁹⁴. Durant leur second séjour en Europe (1897-1901), les Subercaseaux passent deux années de suite leurs vacances d'été en Allemagne, en Thuringe, où « *la vie que nous menions dans ce coin de campagne fut, par sa grande simplicité, charmante »* puisque « *la nature qui s'y trouvait n'était pas de celle qui invite au rêve (...), mais de celle qui dégage des senteurs de santé et d'énergie »*⁸⁹⁵. Laissant leurs cadets en Thuringe, les deux aînés, Pedro et Luis, font même un voyage à pied jusqu'à Prague, dont ils reviennent « *si longs, si maigres, brulés et décharnés »*⁸⁹⁶, au point de faire peur à Blanca, mais avec des récits de leurs aventures qui la laissent sans voix. L'année suivante, en 1900, la famille passe l'été à Fedalfing, au bord du lac Starnberg, en Bavière, endroit qu'Amalia apprécie tout particulièrement puisque, aux dires de sa fille aînée, « *il répondait aux signes distinctifs de ma mère, calme et harmonie »*⁸⁹⁷. Comme cette fois-ci leurs parents restent avec eux, le quotidien des jeunes Subercaseaux est marqué par une plus grande discipline, même si ce dernier est réglé sur un rythme estival⁸⁹⁸. Ainsi, Amalia veille sur l'exercice quotidien d'une heure et demie de piano pour Blanca et sur l'accomplissement des devoirs religieux. S'agissant d'un pays protestant, il est hors de question que la famille aille à n'importe quel service religieux, raison pour laquelle elle doit parfois parcourir un trajet relativement long pour assister au service dominical dans une église catholique. Mais mis à part ces obligations, les enfants passent leurs journées à l'air libre, faisant de longues promenades dans la campagne bavaroise.

En dernier lieu, les Errázuriz peuvent opter pour une station thermale, quand leur santé défaillante l'exige. Ainsi, par exemple, Rafael Errázuriz passe deux semaines à Luchon durant le mois d'août 1892 pour y faire une cure. Si l'on en croit les lettres qu'il envoie quotidiennement à sa femme, les bains d'une demi-heure et à 35° qu'il prend tous les jours lui permettent de fortifier sa santé, d'améliorer son teint et de perdre du poids. En dehors des bains, il profite de son temps libre pour faire de longues promenades dans la matinée, écrire sa correspondance et mener une vie sociale dans la soirée. Mais nous ignorons la raison médicale pour laquelle il fait le déplacement à Luchon, dont les eaux sont réputées pour le traitement des rhumatismes, des lésions cutanées et des problèmes respiratoires, et il ne semble pas non plus qu'il ait été sous surveillance d'un médecin durant son séjour, raison pour laquelle il est

⁸⁹⁴ Blanca Subercaseaux Errázuriz, *Memorias, op.cit.*, p.23 (« *impresión de una infinita dilatación »*; « *ya me habló el alma aquello, de otras medidas, de otras realmente infinitas expansiones ansiadas por el alma, cada vez más »*).

⁸⁹⁵ *Ibid.*, p.70 (« *la vida que hacíamos en ese campo fue, en su gran sencillez, encantadora*»; « *no era la naturaleza de esas que invitan al ensueño, (...) sino de las que emanan efluvios de salud y energía* »).

⁸⁹⁶ *Ibid.* (« *tan largos, tan flacos, quemados y demacrados »*).

⁸⁹⁷ *Ibid.*, p.90 (« *respondía a los distintivos de mi madre, placidez y armonía »*).

⁸⁹⁸ *Ibid.*, p. 91 (« *ordenado (...) en su ritmo de verano »*).

très possible que Rafael ait sacrifié sur l'autel de la mode thermale qu'à celui d'un réel besoin thérapeutique. Mais quel qu'en ait été le but, le séjour dans des stations thermales ne signifie en aucun cas l'isolement de l'individu puisqu'il peut y rencontrer des connaissances, ou bien en créer de nouvelles. Ainsi, l'individu, quel que soit l'endroit où il évolue, se trouve toujours sous le regard des autres et dans l'obligation de s'insérer dans des instances de sociabilité correspondant à son niveau socio-économique. Le contrôle mondain opère donc en tous lieux et à tous moments.

5- SOUS LES FEUX DES PROJECTEURS: RESEAUX DE SOCIABILITE DES ERRAZURIZ ET CONTROLE MONDAIN.

La sociabilité est un terme historiographique qui a permis une rénovation de l'approche de certains objets d'étude en histoire depuis la fin des années 1960, grâce, en France, à l'apport pionnier de la thèse de doctorat de Maurice Agulhon⁸⁹⁹. Selon ce dernier, la principale acceptation de la notion de « sociabilité » dérive de la définition donnée par le dictionnaire Littré (« manière propre à l'homme de vivre en société ») et serait soumise à des variations temporelles, spatiales et sociales. Mais il souligne surtout que la « notion de sociabilité a contribué, de pair avec beaucoup d'autres auteurs et sujets, à la revalorisation de l'histoire de la vie quotidienne » et, avant tout, de celle du « *comportement de l'individu en compagnie de ses pairs* »⁹⁰⁰. C'est cette perspective qui nous accompagnera tout au long des lignes suivantes, qui nous permettront d'analyser les instances de sociabilité de la famille Errázuriz, au Chili comme en Europe, afin de dévoiler leur composition et leur fonctionnement, tout particulièrement en tant qu'instance de régulation des comportements.

A) Les différentes modalités de la sociabilité.

La sociabilité est donc un terme qui, s'il est fréquemment utilisé par les historiens, n'en demeure pas moins difficile à expliquer à cause des multiples aspects qu'il englobe. Nous pouvons cependant le définir comme l'« *ensemble des formes concrètes, des modalités, des structures et des processus de mise en communication et de sociabilisation des individus dans*

⁸⁹⁹ Maurice Agulhon, *Un mouvement populaire au temps de 1848 : les populations du Var de la Révolution à la 2^{ème} République*, Université Panthéon – La Sorbonne, 1969. Cette thèse est partiellement éditée en 1970 sous le titre *La République au village*.

⁹⁰⁰ Maurice Agulhon, "La sociabilidad como categoría histórica", In Godoy Urzua Hernán, *Formas de sociabilidad en Chile, 1840-1940*, Fundación Mario Góngora, Santiago, 1992, p.7 ("*noción de sociabilidad ha contribuido, junto a muchos otros autores y temas, a revalorizar la historia de la vida cotidiana*"; *el comportamiento del individuo entre sus prójimos*").

une société donnée »⁹⁰¹, ce qui permet d'aborder la sphère du politique comme celle du privé, son organisation tout comme ses objectifs, conscients ou inconscients. Entre toutes les catégories possibles de la sociabilité (association, parti politique, groupe socio-économique, groupe d'âge, nationalité,...), nous nous intéresserons tout particulièrement à celle de la « sociabilité mondaine », par laquelle l'assemblée réunie s'affirme en tant que groupe social et se différencie des autres. La famille Errázuriz, en tant que membre de l'élite, participe donc à une mise en scène de son propre pouvoir, un pouvoir qui est tout autant économique, social, politique que symbolique. Mais c'est un espace qui est aussi régi par des règles très strictes quant à la sélection des personnes qui peuvent y entrer et quant au comportement adéquat une fois qu'elles y sont admises. La sociabilité mondaine constitue donc un « *capital social qui est source de pouvoir* » et permet à l'élite de « *constituer un groupe social uni et conscient de sa supériorité* »⁹⁰².

Les instances et les réseaux de sociabilité des Errázuriz peuvent varier considérablement en fonction de quatre facteurs en particulier : leur lieu de résidence (Chili ou Europe), les fonctions occupées par le chef de famille (travail particulier, charge politique, poste diplomatique), la mixité ou non, la saison de l'année. Ainsi, par exemple, en tant que membres de l'élite, les Errázuriz possèdent un cercle de relations lié à leur statut social au Chili, mais celui-ci est nettement différent en Europe s'ils occupent une fonction diplomatique ou s'ils y résident comme simples particuliers. De la même manière, au Chili même, l'exercice d'une charge publique (par exemple un portefeuille de Ministre) implique un autre type de sociabilité, que nous pourrions qualifier de plus « public », qui s'ajoute à la sociabilité qui correspond à la famille presque par droit de naissance. En troisième lieu, les instances de sociabilité sont exclusivement masculines (le club, par exemple) ou féminines (entre autres, le salon de thé des grands magasins ou bien encore certaines ligues et associations caritatives), mais aussi mixtes, quand elles sont réellement mondaines (dîners, tertulias, bals, Opéra). En dernier lieu, la saison de l'année constitue un autre facteur important parce qu'elle détermine l'agenda mondain de la bonne société. En effet, le rythme de vie des grandes familles de Santiago est fixé par le calendrier (été à la mer ou dans leurs terres à la campagne, hiver en ville), ce qui signifie que la grande majorité de la sociabilité mondaine formelle a lieu en hiver, sur le modèle des « saisons » européennes.

Nous nous pencherons tout particulièrement sur cette « saison », qui a lieu entre la mi-juin et la mi-octobre, avec une coupure pour les célébrations de la fête nationale durant la

⁹⁰¹ Catherine Pellissier, *Loisirs et sociabilités des notables lyonnais au XIXème siècle*, Ed. Lyonnaises d'Art et d'Histoire, PUL, 1996, p.11.

⁹⁰² *Ibid.*, p.264.

semaine du 18 septembre, durant laquelle les évènements mondains sont de caractère officiel et se réalisent dans les lieux publics (palais de la Moneda, parc Cousiño, Club Hippique). La saison mondaine au Chili, qui est un exemple de la pénétration des pratiques sociales et culturelles européennes dans le mode de vie des élites au cours du XIX^{ème} siècle, naît vers 1850 et est particulièrement brillante durant le dernier quart du siècle. Elle regroupe différents types de réunion, qui dépendent de l'évènement à célébrer (présentation en société, communion, fiançailles, mariage, anniversaire, célébration du saint patron, anniversaire de mariage, victoire politique, départ ou retour de quelqu'un, pendaison de crémaillère ou encore charité). Ainsi, une famille peut opter pour une *tertulia* (forme de sociabilité mixte héritée de l'époque coloniale, dont le principal objectif était la conversation, même si on pouvait éventuellement y danser⁹⁰³), un dîner, une *tertulia* o *sarao* musical (concert privé), une représentation au théâtre ou à l'Opéra (danse et musique) ou bien encore un bal, qu'il soit en tenue de soirée ou masqué, pour adultes ou pour enfants.

Si l'on analyse les articles parus dans les journaux de la capitale et traitant de la sociabilité de l'élite, il est possible d'établir une typologie des formes de réunion, ainsi que de les quantifier. Ainsi, l'étude de "La Libertad Electoral" de Santiago entre 1887 et 1895 nous a permis de réaliser le tableau suivant, qui comptabilise et classe les évènements durant cette période⁹⁰⁴. Il est évident que les pages du journal ne rendent pas compte de tous les évènements mondains de la saison, seulement des plus importants, mais elles permettent d'établir des tendances.

⁹⁰³ A propos des tertulias, voir Godoy Urzúa Hernán, "Salones literarios y tertulias intelectuales en Chile, trayectoria y significación sociológica", et Muñoz María Angélica, "Tertulias y salones literarios chilenos: su función sociocultural", In *Formas de sociabilidad en Chile, 1840-1940*, Fundación Mario Góngora, Santiago, 1992; Cristóbal García-Huidobro, "La Picantería. Una tertulia del siglo XIX", In *Historia del siglo XIX chileno*, Ed. Vergara, Santiago, 2005, p.191-235.

⁹⁰⁴ Ces données ont été recueillies dans le cadre d'une recherche préparatoire sur les bals qui a abouti sur l'étude d'un bal costumé en particulier. Voir Solène Bergot, « Baile de fantasía ofrecido por don Víctor Echaurren Valero, 24 de septiembre de 1885 en Santiago », In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, Santiago, n.116, 2007, p.359-389.

Année	Nombre de bals	Nombre de tertulias	Autres	Total
1887	13	13	8	34
1888	6	7	5	14
1889	10	3	6	19
1890	0	0	0	0
1891	1	0	2	3
1892	5	3	4	12
1893	5	2	2	9
1894	8	4	2	14
1895	2	1	0	3

Tableau 21. Comparaison entre les types de réunions sociales données entre 1887 et 1895⁹⁰⁵.

A partir du tableau, il est possible d'établir deux périodes nettement démarquées, avec pour année charnière 1890, à partir de laquelle on peut constater une diminution drastique des instances de sociabilité, conséquence des événements politiques de 1891 qui marquent une rupture avec le quotidien, mais aussi entre les familles de l'élite qui se polarisent entre pro et anti Balmaceda. Cette vision, qui apparaît fréquemment dans l'historiographie chilienne et montre la guerre civile de 1891 comme une lutte politique entre personnages provenant d'une même classe sociale, ce qui en ferait un événement politique sans directe relation avec la situation sociale⁹⁰⁶, se concrétise en effet dans certains éléments, comme peut l'être l'exil de certains secteurs de l'élite en 1891, dans un premier temps des opposants à Balmaceda, dans un deuxième temps de ses partisans, ou bien encore la destruction, le 19 août, de quelque 150 maisons et palais appartenant à des partisans de Balmaceda (la plus emblématique étant celle

⁹⁰⁵ Tableau réalisé à partir des informations collectées dans le journal « La Libertad Electoral » de Santiago entre 1887 et 1895. Le journal, fondé en 1886, appartient à José Francisco Vergara Echevers, le père de Blanca Vergara de Errázuriz. Il possède l'un des tirages les plus élevés parmi les journaux de la capitale (5.000 exemplaires en 1894) et ses colonnes reflètent l'opinion politique du secteur le plus avancé du Parti Libéral.

⁹⁰⁶ A ce sujet, voir Del Pozo José, "La Guerra Civil de 1891 en Chile y sus prolegómenos: lo nuevo y lo viejo en la historiografía y en la literatura chilena reciente", In *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies*, vol.21, n.41, p.107-122. Dans cet article, l'auteur analyse les différentes postures historiographiques qui tentent d'interpréter la guerre civile de 1891, en soulignant quatre : la vision d'une lutte politique à l'intérieur de l'élite (C. Gazmuri, S. Villalobos, G. Salazar, P. Arancibia, Jocelyn-Hoyts) ; la réponse à une demande de plus de liberté politique (M.R. Stabili) ; la personnalité autoritaire de Balmaceda (Bravo, Bulnes, G. Vial) ; l'entrée du Chili dans la modernité (G. Martinez). Il met cependant aussi l'accent sur le manque d'étude qui permette d'éclairer les secteurs en conflits, comme peuvent l'être l'élite, les forces armées (pourquoi la polarisation entre Marine et Armée de Terre, par exemple, chacune choisissant son camp ?) ou bien encore les secteurs populaires (pourquoi n'appuient-ils pas Balmaceda alors que ce dernier développe une politique qui leur est favorable ?).

du palais de la Alhambra, appartenant à Claudio Vicuña Guerrero, Ministre de l'Intérieur)⁹⁰⁷. Il est cependant difficile d'interpréter les événements de 1891 en fonction du seul comportement de l'élite et sans prendre en compte les autres acteurs du spectre social, eux aussi fortement politisés, comme le montrent les récents travaux sur la caricature⁹⁰⁸.

Mais avant la guerre civile, on peut aussi constater que le bal s'affirme dans les années 1880 comme la forme favorite de sociabilité de l'hiver mondain (représentant 38% des instances de sociabilité en 1887, 43% en 1888 et 53% en 1889), premièrement parce qu'il se donne exclusivement durant cette saison au XIX^{ème} siècle, et deuxièmement parce qu'il représente la montée des fortunes, du luxe, de l'oisiveté et du désir de différenciation des principales familles de Santiago. Ainsi, c'est une forme de sociabilité qui a perdu le sens mystique de la fête baroque et sa fonction de transformation d'un monde quotidien difficile⁹⁰⁹, mais qui se consolide comme la manifestation du pouvoir d'un groupe social ainsi qu'une déclaration de ses relations. Dans un bal, l'assemblée s'affirme en tant que groupe social homogène et se démarque des autres, entre autres parce que sa réalisation requiert un budget important et un certain temps de préparation. C'est une exhibition de luxe, un gala où l'élite mondaine se met en scène. De fait, les journaux et les brochures en parlent en terme de spectacle, décrivant la longue file d'équipages à la porte des palais, examinant les toilettes des dames, exposant les arrangements des salons et de l'orchestre, et parfois même la qualité du buffet. C'est un spectacle pour les gens dans la rue : les curieux s'entassent pour voir passer les invités. C'est aussi un spectacle pour les invités : le bal peut être vu comme une autocélébration et une démonstration du pouvoir de chacun. Enfin, avec les bals, les gens du monde affirment leur responsabilité sociale en tant qu'élite : les réunions philanthropiques mettent en avant leur devoir moral et leur capacité à aider leur prochain.

Il existe, dans la littérature du XIX^{ème} siècle, un discours autour du bal qui renferme les clés de son succès. Ainsi, si l'on en croit un texte de Benjamin Vicuña Mackenna sur le bal Meiggs de 1866, ce type de sociabilité réunit « *les divers éléments de notre société* » et contient « *des vérités cachées, mille curieux incidents* »⁹¹⁰, raison pour laquelle on peut le considérer comme un condensé de la société. Pour les femmes, « *c'est l'arène des terribles*

⁹⁰⁷ Alejandro San Francisco, "La gran convención del Partido Liberal Democrático en 1893: un hito en la reorganización del balmacedismo después de la guerra civil chilena de 1891", In *Historia*, PUC, Santiago, n.36, 2003, p.333-377.

⁹⁰⁸ Voir, entre autres, Maximiliano Salinas, Tomás Cornejo et Catalina Saldaña, *¿Quiénes fueron los vencedores? Elite, pueblo y prensa humorística de la Guerra Civil de 1891*, LOM, Santiago, 2005.

⁹⁰⁹ Sur la fête baroque et ses significations, voir Cruz de Amenabar Isabel, *La fiesta, metamorfosis de lo cotidiano*, Ed. Universidad Católica de Chile, Santiago, 1995.

⁹¹⁰ Benjamín Vicuña Mackenna, "Un baile improvisado en la Quinta Meiggs", In Ricardo Latcham, *Estampas del Nuevo Extremo. Antología de Santiago 1541-1941*, Ed. Nascimento, Santiago, 1941.

luttas de l'amour propre et des rivalités »⁹¹¹: elles s'observent, s'évaluent, se jugent. Chaque infraction au bon goût et aux convenances équivaut à une condamnation à la mort sociale. Pour les mères, il représente une « *véritable planche de salut* »⁹¹². Alors qu'elles rivalisent de beauté et de luxe, leurs filles se présentent devant les yeux – masculins – du monde et tentent de se marier avant que ne s'achèvent la beauté, la jeunesse ou la fortune. Cet objectif n'est cependant jamais clairement exprimé, ce dont rend compte Blanca Subercaseaux, s'interrogeant à propos de sa présentation en société : « *Pourquoi y allais-je, moi ? A mon avis et je réponds à ma question aujourd'hui, pour que des jeunes gens fassent ma connaissance et que j'ai la possibilité d'être choisie par quelques-uns. Mais cela, on le dit pas – ou on ne le disait pas – aux jeunes filles* »⁹¹³. Pour les amoureux, c'est le théâtre d'un amour fugace, rempli de gestes simples, de « *regards ardents* », d' « *incidents et de sensations diverses* », d' « *espoirs et de chagrins* », un spectacle qui se joue sous les yeux consentants, mais toujours attentifs, des familles⁹¹⁴. Ce bal silencieux des yeux et des intentions, secrètes ou connues, contraste avec l'animation des danseurs et la musique de l'orchestre. Le bal est aussi vie et mouvement, un exercice aussi « *hygiénique et salubre qu'une promenade sur l'Alameda* »⁹¹⁵, qui, s'il n'est pas une maladie, n'en est pas moins un mal contagieux qui entraîne les hommes les plus sérieux sur la piste de danse⁹¹⁶. Quant à l'Église, elle considère que le bal constitue une offense à la pudeur, offense qui peut avoir de terribles conséquences. Ainsi, « *une jeune candide sent se réveiller dans son cœur des passions inconnues, et se développer des idées si étrangères à sa pensée, qu'elle ne soupçonnait même pas l'existence des objets qui la troublent) aujourd'hui* »⁹¹⁷, dénonçant dans ces termes les effets pervers des bals qui « *produisent des fruits amers pour la religion et la patrie: la pudeur qu'ils offensent, on ne l'arrache pas à une femme sans causer une grave blessure à l'honneur de la famille et de la société* »⁹¹⁸.

⁹¹¹ *Ibid.* (« *es la arena de las terribles luchas del amor propio y de las rivalidades* »).

⁹¹² *Ibid.* (« *verdadera tabla de salvación* »)

⁹¹³ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, *op.cit.*, p.169 (« *¿Y yo para que iba? ¿O, más bien, por qué y para qué me llevaban? Según pienso y me contesto ahora, para que me conocieran jóvenes y tuviera yo la oportunidad de ser elegida por algunos. Pero eso no se les dice – o no se les decía – a las niñas* »).

⁹¹⁴ Alberto Blest Gana, « *Un baile en Santiago* », In *El jefe de la familia y otras páginas*, Santiago, Zig Zag, 1956, p.103-113 (« *ardientes miradas* »; « *incidentes y sensaciones diversas* »; « *esperanzas y desconuelos* »). Cet article est tout d'abord publié dans la revue *El Museo* du 3 décembre 1853.

⁹¹⁵ *Ibid.*, p.104 (« *higiénico y saludable como un paseo a la Alameda* »).

⁹¹⁶ Benjamín Vicuña Mackenna, « *Un baile improvisado en la Quinta Meiggs* », *op.cit.*, p.153. Il y écrit : « *No sé quien dijo que el baile es una enfermedad. Yo no sé porque no soy médico. Pero sí aseguro que el baile es un contagio, porque yo también he bailado.* »

⁹¹⁷ *La Revista Católica*, 29 août 1857, citée par Vargas Juan Eduardo, « *Aspectos de la vida privada de la clase alta de Valparaíso* », In *Historia*, PUC, Santiago, vol.32, 1999, p.674 (« *una joven candorosa siente despertarse en su corazón pasiones desconocidas, y asomarse en su mente ideas, de que estaba tan distante, cuanto que ni sospechaba siquiera la existencia de los objetos que turban su fantasía* »).

⁹¹⁸ *Ibid.* (« *producen amargos frutos para la religión y la patria: el pudor que ellos ofenden no se le arranca a la mujer sin causarla una honda herida a la familia y a la sociedad* »).

Cependant, ces avertissements sur les risques des bals restent lettre morte parce que, comme le souligne Blest Gana, « *vouloir bannir le bal de notre société, c'est comme prêcher dans le désert* »⁹¹⁹. La position de l'Église catholique est cependant entendue et défendue par un groupe minoritaire de l'élite, entre autres par Amalia Errázuriz. Cette dernière adopte en effet une attitude réfractaire à la vie mondaine suite à la longue maladie et au décès de sa fille aînée, même si, comme elle l'affirme à plusieurs reprises, « *si ce n'avait été à cause d'Emiliana, j'aurais été une mondaine. Les plaisirs du monde m'attiraient, mais Dieu, par cette longue douleur, m'attira à lui* »⁹²⁰. Ainsi, quand une amie lui demande d'associer son nom à un évènement, elle lui répond dans les termes suivants: « *Il y tant d'autres noms à utiliser et le mien se prête si mal à une fête mondaine. Je suis en théorie ennemie de cet esprit de distraction qui nous envahit, prend la jeunesse et chamboule les personnes matures, nous entraînant vers le mondain et le paganisme* »⁹²¹. Cette répugnance, qu'Amalia surmonte cependant pour répondre à ses obligations diplomatiques et pour présenter en société sa fille Blanca en 1905, semble s'être transmise à la jeune fille qui, après avoir assisté à trois bals à Santiago, supplie sa mère de ne plus l'emmener, considérant que cette instance « *ne signifie jamais (...) autre chose qu'une énorme fatigue et une ostentation stupide de nos pires traits humains : la vanité, l'orgueil, l'envie et la luxure* »⁹²². On voit donc que par « *nos pires traits humains* », Blanca n'entend pas moins que des péchés capitaux, c'est-à-dire, en fin de compte, que les mondanités représentent une offense à Dieu.

Cette montée du « mondain », associée dans une large mesure à l'oisiveté et au superficiel, rend compte de la transformation d'une société encore relativement austère au XIX^{ème} siècle en une autre qui tombe peu à peu dans l'hyper-festivité avec l'entrée dans le XX^{ème} siècle. Dans cette optique, « *la fête n'est plus en opposition, ou en contradiction, avec la vie quotidienne; elle devient le quotidien même, tout le quotidien et rien que le quotidien* »⁹²³, dans une tentative de cacher l'ennui et le désœuvrement des membres de l'élite. Entre autres exemples de cette invasion du festif dans la vie quotidienne, nous pouvons citer la

⁹¹⁹ Alberto Blest Gana, "Un baile en Santiago", *op.cit.*, p.103 ("*querer desterrar el baile de nuestra sociedad es predicar en el desierto*").

⁹²⁰ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, *op.cit.*, p.9 ("*si no hubiese sido por Emiliana, yo habría sido mundana. Los placeres del mundo me atraían, pero Dios, por ese largo dolor, me cogió para él*").

⁹²¹ Lettre d'Amalia Errázuriz à une amie inconnue, citée par Teresa Pereira, *Tres ensayos sobre la mujer chilena (siglo XIX)*, Ed. Universitaria, Santiago, 1978, p.105 ("*Hay tantos otros nombres que poner y el mío va tan mal cuando se trata de una fiesta mundana. Soy en teoría enemiga de ese espíritu de diversión que nos invade y toma a la juventud y trastorna a la gente madura llevándonos a la mundanidad y paganismo*").

⁹²² Blanca Subercaseaux, *Memorias*, *op.cit.*, p.190 ("*nunca ha significado (...) otra cosa que enorme cansancio y ostentación estúpida de nuestras partes humanas las peores: la vanidad, el orgullo, la envidia y la lujuria*").

⁹²³ Philippe Muray, *Après l'Histoire*, Gallimard, Paris, 2000.

multiplication des bals donnés à Viña durant les mois d'été vers 1915-1920. Ainsi, le bal, qui était jusqu'ici une exclusivité de la saison mondaine d'hiver, devient une composante fixe de la mondanité estivale, au même titre que les jeux de cartes et les courses de chevaux. Laissons la parole à Anita Errázuriz Valdés, qui passe l'été 1915 à Viña del Mar:

« Que voulez-vous que je vous dise, si ce n'est qu'ici, c'est très animé et rempli (...) Hier soir, j'ai été à un bal donné par le jeune Jorge Cuevas, neveu du Président, et même s'il n'y avait aucun de mes amis, je me suis beaucoup amusée, on m'a présenté tout un tas de jeunes gens, j'ai beaucoup dansé et nous sommes restées jusqu'à une heure et demie du matin. Ces derniers jours, nous avons beaucoup de fêtes comme ce sont les derniers jours du carnaval. Aujourd'hui nous allons aux courses, ce soir nous irons dîner au Grand Hôtel sur l'invitation de Mme. Juanita Ossa de Valdés et après au bal. Demain il y a bal chez les Concha Cazotte, mardi chez Carlos Edwards et Margot Mackenna, vendredi chez Marie Louise Edwards de Lyon. (...) Demain nous avons un grand déjeuner ici, la famille Valdés Ossa est invitée, de même que l'ambassadeur Fletcher, Jorge Ossa, Moisés Errázuriz, Hernán Talavera et deux autres jeunes gens. Comme vous le voyez, on n'a pas le temps de s'ennuyer »⁹²⁴.

Ces très nombreux bals (si l'on compte bien, Anita annonce quatre bals en quatre jours, en plus des déjeuners et dîners) semblent cependant avoir été une distraction relativement passagère puisque Maximiano Errázuriz Valdés indique qu'en 1919 leur nombre a déjà décliné, entre autres parce que le groupe charnière des Edwards qui semble avoir été « l'âme de la fête », se sépare. Il avance de plus une autre raison, à savoir que « certaines querelles entre maris et femmes, nées des inévitables flirts occasionnés par le contact constant entre de nombreux couples brillants, refroidirent le goût pour ces continuelles promenades qui nuisent à la santé et à la tranquillité domestique »⁹²⁵. On pourrait donc évoquer une forme de déclin qui touche non seulement cette forme de sociabilité, mais aussi les comportements. Le relâchement de ces derniers provoque donc une fissure dans le contrôle mondain exercé sur

⁹²⁴ Anita Errázuriz Valdés à Elvira Valdés de Errázuriz, Viña Del Mar, 14 février 1915, AN, AEU, vol.16, fs.206-207 (*"Que quiere que le diga de esto sino que está animadísimo y completamente lleno de gente. (...) Anoche estuve en un baile dado por un joven Jorge Cuevas, sobrino de la señora del Presidente, y aunque no había ningún amigo mío, lo pasé sumamente entretenida, me presentaron a una cantidad de jóvenes, bailé muchísimo y nos quedamos hasta la una y media.*

En estos días tenemos muchas fiestas como son los últimos días de carnaval. Hoy vamos a las carreras, esta noche salimos a comer al Grand Hotel convidadas por la Sra. Juanita Ossa de Valdés y después hay baile. Mañana hay baile donde las Concha Cazotte, el martes donde Carlos Edwards y Margot Mackenna, el viernes donde la Marie Louise Edwards de Lyon. (...) Mañana tenemos una gran comida aquí, vienen la familia Valdés Ossa, el embajador Fletcher, Jorge Ossa, Moisés Errázuriz, Hernán Talavera y dos muchachos más. Como Ud. ve, no hay tiempo para aburrirse."

⁹²⁵ Maximiano Errázuriz Valdés à Anita Errázuriz Valdés, Panquehue, 22 mars 1919, AN, AEU, vol.19, fs.67-72 (*"ciertas rencillas que entre maridos y mujeres habían hecho nacer los inevitables flirts ocasionados por el constante contacto de tanta pareja brillante, echaron el frío sobre esas aficiones a llevarse en continuo paseo a detrimento de la salud y tranquilidad domestica"*).

les individus. Ainsi, la multiplication des rencontres physiques entre couples non légitimes, associée au fait que les danses en 1915 permettent une sensualité et une proximité beaucoup plus grande entre les corps qu'elles ne le permettaient en 1850 (que l'on songe seulement au tango, dont l'introduction dans les salons, aux débuts des années 1910, provoque une grande polémique⁹²⁶), aurait eu une conséquence néfaste sur la bonne conduite et sur le maintien des apparences de pudeur et de fidélité, même si le bal reste une instance de sociabilité de grande importance jusque dans les années 1960⁹²⁷.

B) Se présenter en société : un facteur sous contrôle.

Vivre en société, en surtout vivre en « bonne société », implique la souscription à un code de conduite (ou de « savoir-vivre ») qui constitue ce que Norbert Elias qualifie d'« *argument scénique* »⁹²⁸ dans la société de Cour. Dans une large mesure dérivé de l'étiquette qui règle la vie des cours royales d'Ancien Régime, ce code de savoir-vivre répond à une double finalité : il permet la reconnaissance d'une caste et sa ségrégation par rapport au reste de la société ; il facilite l'exercice, de la part de la « bonne société », d'un contrôle émotionnel et physique sur ses membres. Élément à la fois d'appartenance et d'exclusion, de coercition et de différenciation, il a donc la lourde tâche de régler les rapports sociaux entre les individus qui appartiennent à l'élite, rapports qui reposent bien souvent sur l'opinion et la réputation. Ainsi, comme le souligne Elias, un individu « *ne [fait] effectivement partie de cette « bonne société » que pour autant que les autres en [sont] convaincus, qu'ils le [considèrent] comme un des leurs* »⁹²⁹.

Ce code de conduite précis, qui sauvegarde la position hiérarchique d'un individu ou d'une famille au sein de l'élite, doit être inculqué aux enfants dès leur plus jeune âge grâce à l'organisation de formes de sociabilité similaires à celles des adultes, par exemple les bals d'enfants. D'ailleurs, afin d'éviter que ces derniers ne se ridiculisent lors de leur entrée dans le monde, leur éducation inclut des leçons de danse, qui leurs permettent de travailler leur maintien, coordination, élégance, et d'apprendre les pas de base. Il est donc impératif que

⁹²⁶ A propos de l'introduction de nouvelles danses, voir les articles de la revue *La Familia*, de Santiago: "Dos nuevos bailes", n.28, avril 1912, p.9 ; "Podemos bailarlo?", n.50, février 1914, p.3-4; "Los bailes más en boga", n.60, décembre 1914, p.8-9; "Los nuevos bailes para el invierno", n.65, mai 1915, p.8-9; "Los bailes de moda", n.68, août 1915, p.21; "Los nuevos bailes", n.71, novembre 1915, p.14.

⁹²⁷ Par exemple, María Filomena Lyon Subercaseaux signale dans son livre de mémoires que son début en société a lieu en 1957 et que ses parents organisent un bal en son honneur. Voir María Filomena Lyon Subercaseaux, *Siempre habrá poesía.*, Editorial Cuatro Vientos, Santiago, 2006, p.140-144.

⁹²⁸ Norbert Elias, *La société de cour*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1985, p.93.

⁹²⁹ *Ibid.*, p.85

l'enfant acquière dès son plus jeune âge le contrôle de son corps, afin d'interagir correctement avec ses pairs et à ne pas détonner dans un environnement solennel.

Ce travail du corps est particulièrement valable pour les femmes, les hommes jouissant de beaucoup plus de liberté et de commodité, que ce soit dans leur tenue vestimentaire (le costume uni ou le smoking noir) ou dans leur « bonne tenue » en public. Les femmes, au contraire, se voient enfermées dans la production d'une image idéale qui embrasse conduite sociale, canons de beauté et élégance, le tout cependant teinté d'une pointe de sensualité qui puisse attirer l'œil masculin. Le XIX^{ème} siècle, au même titre que les précédents, montre un corps féminin « *spectaculairement inutile, force totalement improductive, objet de consommation pure* »⁹³⁰, enserré dans un corset qui l'empêche bien souvent de respirer et déplace les organes, participant à la création d'une image de femmes fragiles et sujettes aux évanouissements, ou bien encore dont les hanches sont regonflées par une « crinoline » ou par une « tournure ». Le vêtement féminin n'est pas en effet destiné à être pratique, si ce n'est à mettre en valeur la féminité, le bon goût et en fin de compte le statut social d'une famille. Ramón Subercaseaux raconte ainsi que, dans sa jeunesse, « *les jeunes femmes célibataires (...) se voyaient aussi affectées dans le sens où elles devaient cacher et réprimer leurs mouvements naturels pour faire place à d'autres, plus étudiés et plus fins. Il n'était pas bien vu de marcher avec une discrète désinvolture, de parler avec aisance, de s'asseoir commodément. Manger de bon appétit aurait été encore plus grave, on regardait mais on touchait à peine un la nourriture. Les yeux devaient se lever au ciel de temps en temps, et il convenait de montrer de la délicatesse dans la conversation et dans les gestes. J'ai entendu parler de jeunes filles de notre société qui buvaient du vinaigre pour pâlir et mincir* »⁹³¹. Tout concourt donc à réprimer le naturel de la femme et de la jeune fille, à modeler son corps et son image pour le rendre désirable. Les jeunes filles, tout particulièrement, doivent renvoyer une image d'oie blanche qui perdure jusque dans les années 1920, époque qui voit souffler un vent de libération sur la condition féminine. Mais, en 1905-1906, lors de son début en société, Blanca Subercaseaux doit assister à l'Opéra puisque « *l'abonnement à une loge était un requis indispensable pour toute famille qui présentait sa fille en société* » et que ses parents « *n'osèrent pas déroger à ce*

⁹³⁰ Philippe Perrot, *Le travail des apparences. Le corps féminin, XVIIIe-XIXe siècle*, Ed. du Seuil, Paris, 1984, p.105.

⁹³¹ Ramón Subercaseaux, *Memorias de ochenta años, op.cit.*, p.72-73 ("*las niñas solteras (...) eran también afectadas en el sentido de ocultar y de reprimir sus movimientos naturales para dar lugar a otros más estudiados y más finos. No era de buen gusto ni andar con discreta desenvoltura, ni hablar corrientemente, ni sentarse con comodidad. Comer con buen apetito habría sido todavía más grave, se miraban y se probaban apenas los bocados. Los ojos debían de levantarse de vez en cuando al cielo, y convenía mostrar toda delicadeza en la conversación y ademanes. Oí decir de niñas conocidas que tomaban vinagre para empalidecer y adelgazar.*").

conventionnalisme »⁹³². C'est donc là que, deux fois par semaine, une Blanca résignée est placée « sur le siège du milieu, à l'avant, présentée, peignée, légèrement poudrée, bien éduquée et regardant juste ce qu'il faut en face, très peu sur les côtés et jamais en arrière »⁹³³. La jeune fille ne profite en effet même pas du spectacle puisque « l'on considérait qu'elle ne comprenait rien au livret immoral de l'opéra, qu'elle ne voyait pas les danseuses qui, toutes en cœur, levaient les jambes en l'air. Elles savaient bien, les jeunes filles bien élevées, qu'au lever du rideau, elles (et elles seules) devaient baisser la vue »⁹³⁴. La jeune fille va donc à l'Opéra pour être vue, scrutée par les hommes et par les femmes mariées, jaugée sur son apparence et son comportement, mais non pour voir, et encore moins pour y profiter de la musique, de la danse ou du chant puisque le Théâtre Municipal était avant tout un endroit à la mode. Ainsi, on peut y voir une forme de consommation de luxe, associée à un statut social, indépendamment de la qualité artistique ou de la lente rotation des spectacles⁹³⁵. Société par ailleurs hypocrite, qui discrimine les jeunes filles (les hommes et les femmes mariées ayant le droit de voir ce qui se passe sur la scène) et qui ne semble guère se préoccuper des préceptes moraux de la religion qui condamne ce type de spectacle. Il est encore plus intéressant de noter qu'Amalia Errázuriz, qui se décrit comme si peu mondaine, accepte cette situation dans la mesure où elle constitue un rituel établi qui doit permettre à sa fille de se marier. On ne s'étonne guère qu'en réponse à cette situation, Amalia Errázuriz ait été l'une des fondatrices de la Liga de Damas Chilenas, association féminine catholique créée en 1912 et dont l'une des premières fonctions correspond à la censure théâtrale et la classification des spectacles,.

Mais il existe aussi une règle valable pour tous les membres de l'élite, indépendamment de leur sexe et de leur âge, qui fixe ce qui doit ou non se faire. Ce code de conduite, qui permet la cohésion sociale, est tacite, encore que sans aucun doute « renégocié » par chaque génération en conformité avec la pénétration de nouvelles modes ou pratiques. Luis Barros et Ximena Vergara l'appellent « le bon ton » (el buen tono) et le définissent comme « une nouvelle règle de sociabilité entre les membres de l'oligarchie, une

⁹³² Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.191 (« el abono a un palco era requisito imprescindible de una familia que sacaba a su hija a sociedad »; « no se atrevieron a burlarse de este convencionalismo »).

⁹³³ *Ibid.* (« sobre el asiento del medio, adelante, presentada, peinada, moderadamente empolvada, bien educada y mirando justo lo indispensable enfrente, muy poco hacia los lados y nunca para atrás »)

⁹³⁴ *Ibid.* (« se entendía que ella no comprendía nada del argumento inmoral de la opera, ni que veía a las bailarinas que, en comparsas, tiraban las piernas hacia arriba. Sabían las bien educadas niñas que, principiando el ballet, ellas (solamente ellas), debían bajar la vista »).

⁹³⁵ Luis Barros et Ximena Vergara, *El modo de ser aristocrático: el caso de la oligarquía chilena hacia 1900*, Ediciones Ariadna, Santiago, 2007, p.50 (« una nueva pauta de sociabilidad entre los miembros de la oligarquía, una nueva manera de disfrutar entre sí »).

*nouvelle manière de profiter entre d'eux »*⁹³⁶. Ce « bon ton » est régi par « *une vaste gamme de modèles de conduite dont le dénominateur commun est d'être dicté par la mode, c'est-à-dire par cette convention qui définit tout ce qui est considéré comme élégant et raffiné »*⁹³⁷. Il se transmet alors au travers du comportement, un comportement non imitable par les autres groupes sociaux dans la mesure où l'infinité de ses nuances n'est connue que de l'élite, mais aussi au travers d'une consommation de biens liés au luxe et à l'ostentation (le palais en étant un bon exemple, entre autres). Tout ce qui était fait, dit ou acheté par les membres de l'élite doit donc l'être sous le regard des autres, dans la mesure où tous leurs actes sont autant de signes de distinction qui doivent être validés par le reste du groupe. Ce système de contrôle de l'élite par et sur l'élite, n'est pas sans rappeler l'étiquette qui régit tous les rapports entre les courtisans dans les sociétés d'Ancien Régime. Selon Norbert Elias, cette étiquette n'a aucune valeur utile, si ce n'est qu'elle constitue un « *indicateur de la place de chacun dans le jeu d'équilibre »*⁹³⁸. Ce jeu, auquel ses principaux acteurs ne participent pas toujours de bon gré, leur permet cependant de défendre leurs privilèges face aux inférieurs, que ceux-ci soient moins haut placés dans une organisation pyramidale dont le sommet est le Roi, ou franchement exclus du système (autres groupes sociaux). Par ailleurs, et en cela l'étiquette répond au même concept que le « bon ton », un individu ou une famille ne peut faire « *effectivement partie de cette « bonne société » que pour autant que les autres en étaient convaincus, qu'ils le considéraient comme un des leurs »*⁹³⁹. Tout est donc mis en œuvre, dans les deux types de société, pour que le groupe ait le sentiment de faire partie ou d'être une élite : bien au-delà d'une simple domination économique, nous sommes en présence d'une domination symbolique qui passe avant tout par l'exclusion.

C) L'intégration des Errázuriz dans les réseaux de sociabilité en Europe.

Dans leur pays d'origine, les Errázuriz appartiennent sans aucun doute à l'élite, tout d'abord à cause de l'importance de leur nom de famille, ensuite par leur situation politique et finalement par leur situation économique. Mais hors de leur contexte social normal, c'est-à-dire lors de leurs séjours en Europe, les Errázuriz, au même titre que les autres familles de l'élite chilienne, sont soumis à des contraintes particulières en ce qui concerne leur sociabilité.

⁹³⁶ *Ibid.*, p.53 (« *una vasta gama de patrones de conducto cuyo denominador común es el de estar regido por la moda, vale decir, por esa convención que define todo aquello que es tenido por elegante et refinado »*).

⁹³⁷ *Ibid.*, p.49.

⁹³⁸ Norbert Elias, *La société de cour*, op.cit., p.72.

⁹³⁹ *Ibid.*, p.85.

En effet, comme le souligne Francisco Javier González dans son livre sur les différents aspects de l'influence française sur la société chilienne entre 1870 et 1900⁹⁴⁰, les latino-américains sont en butte à l'ostracisme de la bonne société, et tout particulièrement à Paris, où ils sont qualifiés de « rastaquouères »⁹⁴¹. Cette forme « polie » de les traiter de parvenus serait née de leur vie économique et sexuelle dissolue, de leur mauvaise assimilation des us et coutumes des cercles de la haute société, fondée exclusivement sur les apparences et l'argent, et de leurs prétendues visées matrimoniales, dont l'évènement fondateur est le mariage en 1886 du neveu de Napoléon III, le duc Auguste de Morny (1859-1920), avec Carlotta Guzman e Ibarra (1869-1939), la fille d'un riche ex-dictateur vénézuélien⁹⁴². Ainsi, l'exclusion des sud-américains de la haute société parisienne, en outre ridiculisés par certains secteurs de la presse et de la littérature, est dévoilée par leur totale absence des journaux mondains de l'époque, ainsi que dans leur non-admission dans les cercles les plus prestigieux, ce qui, comme le souligne González, « démontre qu'on les ignorait ou qu'on ne les assimilait pas à ce monde aristocratique et que, par conséquent, ils ne participaient à ses activités »⁹⁴³. Cependant, et ce malgré le fait que l'élite chilienne devait être parfaitement au courant de la faible probabilité qu'elle avait de pouvoir accéder à ce cercle de l'aristocratie d'Ancien Régime, dont les héritiers appartiennent au Faubourg Saint-Germain, avant même d'entreprendre ses voyages en Europe, il semble qu'elle n'a jamais perdu l'espoir d'y parvenir et ses succès sporadiques dans ce sens sont les seuls qu'elle mentionne dans les correspondances ou les mémoires. Jamais,

⁹⁴⁰ González Francisco Javier, *Aquellos años franceses. 1870-1900, Chile en la huella de Paris*, Ed. Taurus, Santiago, 2003.

⁹⁴¹ Le terme proviendrait de « rastracueros », qui signifierait « râtisseur de cuirs ». Il désigne donc à l'origine des tanneurs ou des grossistes en peaux et cuir d'Amérique du Sud. Avec l'arrivée massive de sud-américains dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, ce terme commence à désigner les nouveaux riches qui étalent avec mauvais goût leurs fortunes et cherchent à pénétrer dans la bonne société parisienne. Rapidement, il devient donc synonyme de « parvenu » et sa connotation est extrêmement péjorative.

⁹⁴² Ce n'est cependant pas le premier mariage intercontinental, puisqu'en 1873 Florencio Blanco Gana (-1890), fils de l'ambassadeur du Chili en France, avait épousé la princesse russe Olga Trubestkoy (1820-1896), veuve en premières noces du comte Mikhail Oustinov. Olga Trubestkoy est la sœur de Sophie, épouse du duc Charles de Morny, demi-frère illégitime de Napoléon III. Il s'agit donc d'une alliance très prestigieuse à la cour du Second Empire, mais qui ne semble pas être considérée comme un évènement fondateur, peut-être parce qu'elle concerne un sud-américain et une européenne (et non l'inverse). Quand le couple vient au Chili, il suscite de grandes attentes sociales dans l'élite chilienne, en particulier la princesse. Comme le raconte Luis Orrego Luco, « *no bien se supo que teníamos una Princesa en Chile, y todavía de la mayor nobleza rusa, emparentada con los Zares, la gente se volvió loca. Llovieron las invitaciones que ellos rehusaron cortésmente, salvo algunas de la familia de su marido. Decíase que le llevaban las cartas en bandeja de plata y le eran presentadas por un sirviente de calzón corto. Todos hablaban de la princesa, imitaban sus trajes, su peinado, su manera de andar y repetían sus frases y saludos.* » (Luis Orrego Luco, *Memorias del tiempo viejo*, Ed. de la Universidad de Chile, Santiago, 1984, p.47-48).

⁹⁴³ González Francisco Javier, *op.cit.*, p.338 (« *prueba que se les ignoraba o no se le asimilaba a ese mundo aristocrático y que por tanto no participaban de las actividades de este* »).

par exemple, ne sont évoqués les cercles de sociabilité de la grande bourgeoisie, comme si leur fréquentation ne leur apportait aucune légitimation ou prestige social.

Pour pallier leur exclusion des cercles de la haute société française (Domingo Amunátegui la qualifie de « *forteresse inexpugnable* »⁹⁴⁴), les familles de l'élite chilienne (qui totalisent entre 200 et 250 individus entre 1870 et 1900) ont tendance à générer leurs propres instances de sociabilité afin de « *créer des liens (...) au travers d'un sentiment d'appartenance qui tente de préserver leur propre identité* »⁹⁴⁵. En clair, les Chiliens, qui se caractérisent par une relative austérité par rapport aux autres nationalités sud-américaines et par un train de vie moins ostentatoire, ont une vie sociale qui tourne essentiellement autour de leurs compatriotes, faisant souvent omission de leurs éventuels différends politiques, surtout après la Révolution de 1891. González ajoute cependant, sans préciser de nom, qu'il y aurait eu des « *hommes d'un certain niveau social et culturel qui surent se comporter en accord avec leur lignage et en consonance avec les us et coutumes de la ville cosmopolite. En d'autres mots, il y eut des sud-américains qui n'eurent pas besoin de mal imiter le monde élégant parisien, puisque que, même dans leurs terres lointaines, ils en faisaient déjà partie* »⁹⁴⁶. Est-ce le cas des Errázuriz et des Subercaseaux? Bénéficient-ils d'une relative admission dans la bonne société européenne de leur époque ?

La réponse dépend en premier lieu de la raison des différents séjours effectués ainsi que de leur durée. Ainsi, si l'on prend le cas des Subercaseaux Errázuriz, leur séjour parisien de 9 ans (1887-1895) ne leur ouvre certainement pas autant les portes de la haute société que ne le fait leur séjour de cinq ans (1897-1902) à Berlin et à Rome en tant qu'ambassadeurs du Chili. En second lieu, il est possible que la haute société des autres capitales européennes ait pu être plus ouverte que la parisienne et que les latino-américains n'aient pas eu à souffrir de la réputation désastreuse qui est la leur dans la ville des Lumières, ce qui aurait pu faciliter, par exemple, l'intégration des Errázuriz Huici en Angleterre. Même s'il est difficile d'évaluer quel est le degré de leur intégration et s'ils bénéficient d'un relatif « traitement de faveur » par rapport à leurs compatriotes, nous allons tenter d'ébaucher leurs relations avec les cercles de la haute société européenne, à Londres, Paris, Rome et Berlin.

⁹⁴⁴ Domingo Amunátegui Solar, "Los chilenos en Paris", In *Paginas sueltas*, Imprenta Cervantes, Santiago, 1889, p.197-216.

⁹⁴⁵ González Francisco Javier, *op.cit.*, p.347 ("*crear vínculos (...) en una adhesión que busca preservar su propia identidad*").

⁹⁴⁶ *Ibid.*, p.332 ("*hombres de nivel social y cultural que supieron comportarse de acuerdo a su linaje y en consonancia con los usos y costumbres de la ciudad cosmopolita. En otras palabras, hubo latinoamericanos que no tuvieron necesidad de imitar malamente el mundo elegante parisino, pues ellos, aunque en lejanas tierras, ya participaban de aquel*").

Lors de leur arrivée en France en 1887, Ramón Subercaseaux et Amalia Errázuriz, dont ce n'est pas le premier séjour en Europe, viennent pour une durée relativement courte et certainement dans le but de profiter de la vie parisienne. Cependant, la maladie de leur fille aînée les oblige à rester jusqu'à sa mort en 1895 et change complètement l'objectif du voyage : de plaisir, celui-ci devient une chance de consulter de grands spécialistes et de réaliser des pèlerinages dans l'espoir de guérir la petite fille. Ce revirement affecte la vie sociale de la famille, qui, comme le souligne Ramón, « *s'ajusta du tout au tout à notre situation: tandis que les autres se promenaient, s'amusaient et vivaient heureux, nous nous occupions de la petite malade, nous confinant à une vie complète entre quatre murs* »⁹⁴⁷. Cependant, la vie parisienne des Subercaseaux ne les éloigne pas complètement de leurs compatriotes, et en première ligne de leur famille puisque, par exemple, leur séjour coïncide avec celui du frère aîné de Ramón, Francisco, qui vit en France avec toute sa famille entre 1882 et c.1902. De plus, Ramón donne l'impression que son éloignement de la vie parisienne de société est un choix plus qu'une imposition puisqu'il traite la société française de xénophobe (« *la société française (...) ferme jalousement ses portes à l'étranger* »⁹⁴⁸), lui préférant « *parents et amis de mon pays, tous en petit nombre* »⁹⁴⁹. Entre ces derniers, on peut cependant compter quelques français puisque les Subercaseaux sont originaires de Dax, et que les derniers descendants de la branche métropolitaine prennent contact avec Ramón durant son premier voyage en Europe. Mais au contraire de la branche chilienne, en permanente expansion, il ne reste que trois Subercaseaux en France, Achille de Subercaseaux, son père et sa sœur, Mme Mallard, ainsi que les deux filles de cette dernière, l'une étant mariée avec le comte de Turgot (petit-neveu du Ministre de Louis XVI) et l'autre avec M. de Marsillac. Mais malgré leur degré éloigné de parenté, et le fait que Mme de Turgot dise « mon cousin » à Ramón, nous ignorons si la famille Subercaseaux en France aurait pu aider l'insertion sociale de ses parents chiliens, qu'ils en aient eu envie ou qu'ils aient eu l'influence suffisante pour le faire⁹⁵⁰.

Ce qui ressort de la correspondance et des mémoires des Errázuriz et de leurs contemporains, c'est donc l'ostracisme de la bonne société que la colonie chilienne doit (saffronter, tout particulièrement quand elle se trouve en France et qu'elle n'occupe aucune charge publique. Quand il y a une représentation diplomatique en jeu, il est évident que les

⁹⁴⁷ Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.416 (« *se amoldó en un todo a la situación que dictaba nuestro caso: mientras los demás paseaban, se divertían y vivían felices, nosotros cuidábamos de la enfermita, confinándonos en una vida completamente de interior* »).

⁹⁴⁸ *Ibid.*, p.426 (« *la sociedad francesa (...) cierra celosa sus puertas al extranjero* »)

⁹⁴⁹ *Ibid.* (« *parientes y amigos de mi país, todos en escaso número* »).

⁹⁵⁰ *Ibid.*, p.377-378.

circonstances changent puisque se mettent en place les réseaux de sociabilité propres à cette activité et qui incluent les hautes sphères politiques et sociales nationales. Ainsi, comme le signale Rafael Errázuriz : « *s'il y avait un poste vacant d'attaché à la Légation d'Angleterre, j'aimerais y être nommé pour obtenir plus facilement une entrée à la cour* »⁹⁵¹, ce qui nous montre qu'une créance diplomatique ouvre bien des portes. A Paris ou à Londres, les Chiliens se retrouvent donc entre eux puisqu'ils peuvent avoir « *l'assurance d'être reçus (...) cordialement par leurs compatriotes* »⁹⁵². Ainsi, durant son séjour de dix jours à Paris en 1883, Rafael mentionne une vie sociale exclusivement nationale puisqu'il côtoie la famille de l'ambassadeur Alberto Blest Gana, Francisco Subercaseaux et son épouse Juana Brown, Patricio Larrain et son fils, ainsi que Carlos Zañartu⁹⁵³. Même son de cloche chez Maximo del Campo Yavar, futur beau-père de Margarita Errázuriz Valdés, qui visite Paris en 1902-1903 : là encore la sociabilité est exclusivement chilienne puisque Maximo ne cite que des rencontres avec ses compatriotes (Maria Luisa Mac Clure de Edwards, Ramón Luis Ortúzar, Ramón Subercaseaux, Eugenia Huici de Errázuriz,...)⁹⁵⁴. Les voyageurs de passage n'ont donc aucune chance de côtoyer la haute société parisienne, si ce n'est parce qu'ils la voient à l'Opéra ou à la promenade, mais qu'en est-il des Errázuriz qui s'installent pour de longues périodes en France ? De toute la famille, mais aussi de toute la colonie chilienne, la seule qui réussit ce tour de force est Eugenia Huici, ce qui la pare d'une auréole de prestige aux yeux de ses compatriotes. Ils ne l'appellent jamais que la « *belle Madame Errázuriz* » ou encore « *la grande beauté de Paris* » (« *la gran belleza de Paris* »), soulignant son type de beauté idéale pour l'époque (pour Eduardo Balmaceda, « *sa petite tête était tout un poème plastique* »⁹⁵⁵). Son succès mondain et artistique la transforme rapidement en une visite incontournable pour les Chiliens qui viennent à Paris ou à Londres, qui voient en elle « *un emblème, un symbole du Vieux Monde* »⁹⁵⁶. Ainsi, lors de son voyage au Chili en 1913, « *pour les dames et les gentlemen qui avaient voyagé auparavant en Europe et l'avaient côtoyée, cela leur semblait une excuse suffisante pour l'inviter chez eux à Santiago* »⁹⁵⁷. Mais qui Eugenia fréquente-t-elle en Europe ? A Paris, vers 1892, la chilienne semble déjà bien implantée puisque Julio Subercaseaux nous

⁹⁵¹ Lettre de Rafael Errázuriz Urmeneta à Maximiano Errázuriz Valdivieso, Londres, 6 juillet 1883, AN, AEU, vol.3, fs.168-169 (« *si hubiera alguna vacante en los adictos a la Legación de Inglaterra, me gustaría ser nombrado para entrar con más facilidades a la Corte aquí* »).

⁹⁵² *Ibid.* (« *la seguridad de ser recibidos (...) cordialmente por sus compatriotas* »)

⁹⁵³ Lettres de Rafael Errázuriz Urmeneta de 1883, AN, AEU, vol.3.

⁹⁵⁴ Máximo del Campo, *Reminiscencias de viaje 1902-1903*, Imp. y Litografía Leblanc, Santiago, 1930.

⁹⁵⁵ Eduardo Balmaceda Valdés, *De mi tierra y de Francia*, Ediciones Ercilla, Santiago, 1932, p.311 (« *su pequeña cabeza era todo un poema plástico* »).

⁹⁵⁶ Pilar Subercaseaux, *Las Morla. Huellas sobre la arena*, Ed. Aguilar, Santiago, 1999, p.84 (« *un emblema, un símbolo del viejo mundo* »)

⁹⁵⁷ *Ibid.* (« *a las damas y caballeros que habían viajado con anterioridad por Europa y tomado contacto con ella, les parecía una dispensa especial poder invitarla a sus casas aquí en Santiago de Chile* »).

raconte dans ses mémoires qu'elle l'invite « à un déjeuner au Club Polo de Bagatelle, avec le « Smart Set ». Il s'agissait d'un déjeuner donné par Lady Randolph Churchill, une américaine dont le nom de jeune fille était Jerome, épouse du Premier Ministre d'Angleterre, lord Randolph Churchill. (...) J'y connu tout le gratin anglais et français; à lady Sutherland, a la Princesse de Pless, la marquise de Milford Haven, lady Paget, lady Dudley, lady Warwick, les marquises de Breteuil y de Gallifet »⁹⁵⁸. Lady Randolph Churchill, née Jeannie Jerome (1854-1921), est d'origine nord-américaine et épouse lord Randolph Churchill (1849-1895), fils puiné du duc de Marlborough. Lord Randolph est effectivement un homme politique influent en Angleterre puisqu'il occupe le poste de Chancelier de l'Échiquier en 1886, mais n'a jamais été premier Ministre. Quant aux autres invités, ils appartiennent à la haute noblesse anglaise (lady Sutherland, la Princesse de Pless⁹⁵⁹, la marquise de Milford Haven⁹⁶⁰, lady Paget⁹⁶¹, lady Dudley, lady Warwick⁹⁶²) et française (marquise de Breteuil⁹⁶³ et marquise de Gallifet⁹⁶⁴).

En 1902-1903, Eugenia fréquente beaucoup les Edwards Mac-Clure (c'est l'époque où sa fille Carmen est fiancée avec Raul Edwards), chez qui Maximo del Campo Yavar fait sa connaissance le 28 septembre 1902. Même si l'impression qu'elle lui fait n'est pas des meilleures (Maximo la qualifie d' « entêtée ») et la trouve superficielle dans sa conversation

⁹⁵⁸ Julio Subercaseaux, *Reminiscencias, op.cit.*, p.186 (« a un almuerzo muy interesante en el Club de Polo de Bagatelle, con el "Smart Set". Era un almuerzo que se daba a lady Randolph Churchill, americana, de apellido Jerome, esposa del Primer Ministro de Inglaterra, lord Randolph Churchill. (...) Ahí conocí a lo más granado de Inglaterra y Francia; a lady Sutherland, a la Princesa de Pless, la marquesa de Milford Haven, lady Paget, lady Dudley, lady Warwick, las marquesas de Breteuil y de Gallifet »). Subercaseaux signale que ce déjeuner a lieu en 1890, alors qu'Eugenia doit l'organiser plus probablement en 1892 ou 1893 puisque le Club de Polo de Bagatelle, situé dans le Bois de Boulogne, n'est créé par le vicomte de La Rochefoucault qu'en 1892.

⁹⁵⁹ Il pourrait s'agir de Daisy, Princesse de Pless (1873-1943). Née Mary Theresa Olivia Cornwallis-West, elle se marie le 8 décembre 1891 à Londres avec Hans Heinrich XV, Prince de Pless, comte de Hochberg, baron de Fürstenstein (1861-1938), un des plus riches héritiers du Saint Empire Romain Germanique. Elle partage avec Eugenia le fait d'avoir été portraiturée par John Sargent.

⁹⁶⁰ Il pourrait s'agir de la princesse Victoria de Hesse (1863-1950), épouse du prince Louis de Battenberg (1854-1921) et petite-fille de la Reine Victoria d'Angleterre. Après une longue carrière dans la marine anglaise, Victoria octroya en 1917 le titre de marquis de Milford Haven au prince Louis, peu après avoir changé son nom de famille pour celui de « Mountbatten ».

⁹⁶¹ Il pourrait s'agir de Walburga de Hohental (1839-1929), épouse de Sir Augustus Berkeley Paget (1823-1896), ambassadeur d'Angleterre à Copenhague, Rome et Vienne. Elle est une amie de la Reine Victoria, qu'elle aide à arranger le mariage du prince de Galles avec Alexandra du Danemark.

⁹⁶² Il pourrait s'agir de Frances Evelyn Maynard (1861-1938), qui épouse en 1881 Francis Greville (Lord Brooke), le fils aîné du comte de Warwick, dont ils héritent le titre en 1893. Elle est l'une des maîtresses du Roi Edouard VII.

⁹⁶³ Il pourrait s'agir de Marcellita Garner ou Gardner (1868-1943) qui épouse en 1891 Henri-Charles Joseph Le Tonnelier (1848-1916), 8^e marquis de Breteuil et veuf depuis cinq ans de sa première femme. Américaine de naissance, elle est issue d'une famille enrichie par l'industrie du coton.

⁹⁶⁴ Il s'agit probablement de Georgina Lafitte (1830-1901), épouse de Gaston Alexandre Auguste, Marquis de Gallifet, Prince de Martigues (1830-1909), général de l'armée française qui se distingue par son attitude sanguinaire durant la répression de la Commune de Paris (1871) et ses positions impopulaires durant l'Affaire Dreyfus.

littéraire), il reconnaît qu'elle a sans doute « *perdu de sa beauté et cependant elle est toujours belle et élégante* »⁹⁶⁵. Quant à sa fille aînée, Carmen, elle est « *brune et une vraie parisienne. Jusque récemment elle ne parlait pas l'espagnol et le prononce désormais avec un fort accent étranger* »⁹⁶⁶. Parmi les connaissances qu'Eugenia semble partager avec Maria Luisa Mc-Clure de Edwards, apparaissent les noms du marquis de Jerez, de la marquise de Gricourt et de la marquise de Sèze.

Probablement vers 1910-1915, Alejandro Canseco-Jerez cite entre les connaissances d'Eugenia le comte de Beaumont⁹⁶⁷, la princesse de Polignac⁹⁶⁸, la comtesse de Chevigné⁹⁶⁹, les Rothschild et Godebska Sert⁹⁷⁰, l'épouse du peintre catalan José Maria Sert⁹⁷¹, tandis qu'Eduardo Balmaceda indique qu'elle fréquente le salon de Madame de Chabanne⁹⁷². Les premiers ont en commun d'avoir été de célèbres mécènes et d'avoir participé au financement des Ballets Russes de Diaghilev. Quant à la dernière il pourrait s'agir de la comtesse Jacques de Chabannes, qui semble avoir tenu un salon vers 1920⁹⁷³.

On le voit donc, le cercle de sociabilité d'Eugenia entre les années 1890 et les années 1910 voit s'opérer un certain changement qui lui permet de passer d'un cercle mondain à un cercle éclairé de mécènes et de protecteurs des arts. Comment accède-t-elle au premier ? Difficile à déterminer, même s'il ne faut peut-être pas sous-estimer sa beauté, son charme et sa personnalité piquante. Le fait que la personne à laquelle le déjeuner rende hommage en 1892 ou 1893 ait été une américaine (au même titre que quelques-unes des autres assistantes, comme la princesse de Polignac et la marquise de Breteuil) peut avoir facilité son intégration, grâce à une sorte d'entraide continentale. Si les sud-américaines doivent dans une large

⁹⁶⁵ Maximo del Campo, *op.cit.*, p.107 (« *perdido su belleza y sin embargo está siempre bonita y pagada de su elegancia* »).

⁹⁶⁶ *Ibid.*, p.108 (« *morena y una parisiense completa. Hasta hace poco no hablaba español y lo pronuncia con un acento completamente extranjero* »).

⁹⁶⁷ Etienne de Beaumont (1883-1956), artiste et mécène français qui organise en 1924 les « Soirées de Paris ».

⁹⁶⁸ Winnaretta Singer (1865-1943), de origine nord-américaine, qui épouse en 1893 le prince Edmond de Polignac (1834-1901). Héritière de la grande fortune des Singer, associés au développement des machines à coudre, elle est un grand mécène du monde de la musique, au même titre que son mari.

⁹⁶⁹ Il s'agit de Laure de Sade (1859-1936), qui épouse en 1879 le comte Adhéaume de Chevigné (1847-1911). Elle tient un célèbre salon à Paris, tout d'abord ouvert aux artistes et aux musiciens, puis ensuite à des amis plus âgés. Elle sert de modèle, tout comme la comtesse Greffulhe, au personnage d'Oriane de Guermantes dans les romans de Marcel Proust. Voir la biographie de la Princesse Bibesco, *La Duchesse de Guermantes. Laure de Sade, comtesse de Chevigné*, Plon, Paris, 1950.

⁹⁷⁰ Marie Sophie Olga Zénaïde Godebska (1872-1950), connue sous le nom de Misia Sert, est une pianiste, mais aussi l'égérie de nombreux peintres, poètes, et musiciens du début du XXe siècle. Elle se marie pour la troisième fois en 1920 avec le peintre José Marie Sert.

⁹⁷¹ Canseco Jerez Alejandro, *Le mécénat d'Eugenia Huici de Errázuriz*, L'Harmattan, Paris, 2000, p.29.

⁹⁷² Eduardo Balmaceda Valdés, *De mi tierra y de Francia, op.cit.*, p.402.

⁹⁷³ Il existe un article intitulé « Le salon de la comtesse Jacques de Chabannes, par la princesse M. Wolkonsky » paru dans *La Gazette de Paris*, n.2, février 1921.

mesure affronter l'ostracisme social et matrimonial de la haute société française, ce n'est cependant pas le cas des nord-américaines dont les fortunes industrielles viennent redresser l'état des finances de plusieurs grandes familles en France et en Angleterre. Leur intégration est donc bien plus effective que celle de leurs consœurs du sud, comme en témoigne le roman inachevé d'Edith Wharton, « Les boucanières », publié à titre posthume en 1938 et qui met en scène cinq jeunes américaines qui se voient refuser l'accès à la haute société new-yorkaise à cause de leur trop récente fortune mais qui triomphent en Angleterre. Nous pouvons donc nous demander si cette volonté des parents chiliens de marier leurs filles dans leur pays ne provient pas elle aussi de leur désir d'éviter à leur progéniture la désillusion d'être ignorée, voire insultée, par cette société à laquelle ils rêvent cependant de s'intégrer. On notera d'ailleurs que les Errázuriz Huici, malgré leur relative bonne intégration en Europe, ainsi que leur fortune conséquente, ne se sont pas mariés dans ce milieu, ou s'ils l'ont fait (comme c'est le cas de Carmen), ils n'ont pas réalisé de brillants mariages.

Quant au second cercle, auquel elle semble s'intégrer dans les années 1910, plus ou moins au moment de sa séparation d'avec José Tomás, il est plus facile d'imaginer que ce sont des intérêts communs pour l'art et pour des artistes tels que Picasso, Rubinstein ou encore Diaghilev et ses Ballets Russes, qui ont permis leur réunion et leur amitié. Mais nous reviendrons sur les relations d'Eugenia, et des Errázuriz en général, avec l'art dans le prochain chapitre.

*

**

Le rideau tombe sur la scène de la vie quotidienne et sociale des Errázuriz. Tout au long du spectacle, nous avons vu comment les Errázuriz, loin de jouir d'une marge de liberté plus grande que celle d'autres couches de la population qui n'ont ni leurs revenus ni leur éducation, sont soumis à des contraintes imposées par leur appartenance à l'élite, qui limitent leur choix dans tous les domaines de leur vie quotidienne : le lieu de vie en ville ou à la campagne, notamment avec la construction de nouveaux cadres d'habitat urbain qui répondent non seulement à l'accroissement des fortunes et à l'utilisation du surplus dans des dépenses somptuaires qui préfigurent un modèle de société de consommation, mais aussi à la transformation de l'organisation familiale vers une famille de type nucléaire ; le train de vie, en particulier en ayant recours à une domesticité nombreuse et hiérarchisée, qui est aussi une preuve de leur statut social ; l'organisation de la journée, soumise à des contraintes liées au

lieu de vie, mais aussi et surtout au sexe et à l'âge ; la sociabilité, qui agit à la fois comme symbole du statut socio-économique et comme instance de contrôle de l'élite sur elle-même. Chaque geste et chaque décision doivent donc permettre la projection des valeurs et du statut de l'élite au reste de la société, de manière à marquer clairement les limites avec elle, au même titre que chaque famille qui l'intègre doit accepter les règles de son jeu afin d'affirmer son appartenance à ce cercle privilégié, tout en se démarquant des autres familles et/ou individus. Ainsi, les Errázuriz mettent en scène tous les actes de leur vie et vivent sous le constant regard des autres, suivant à la fois ses propres préceptes et ceux de l'élite, qui décide en dernière instance de ce qui doit ou non se faire, suivant en cela les règles du « bon ton » et de la mode en provenance de l'Europe, en particulier de celles de la haute société parisienne, avec laquelle l'élite chilienne entretient un rapport ambigu. Ainsi, d'un côté, le faubourg Saint-Germain, sommet de la bonne société parisienne, agit comme un cadre de référence sans égal, mais qui se trouve hors de leur portée puisque ses portes restent largement fermées ; d'autre part, il existe un discours très critique sur la vie de plaisirs offerte par la Ville Lumière et sur ses dangers pour la morale, vie à laquelle participe l'élément masculin de ce même faubourg, mais dont on peut se demander s'il n'émerge pas en partie en réponse à l'ostracisme dont sont victimes les élites sud-américaines.

Famille de l'élite chilienne parmi d'autres familles avec lesquelles elle partage des caractéristiques similaires, nous voyons cependant émerger plusieurs de ses membres à qui la bonne société attribue un ascendant spécial en matière religieuse et d'action sociale (Amalia Errázuriz), mais aussi en matière artistique et de décoration (Eugenia Huici). Leur influence dans ces deux domaines représente-t-elle des traits de caractère particuliers à la famille ? C'est ce que nous analyserons dans le chapitre suivant.

VI. LA SPIRITUALITE DES ERRAZURIZ, UNE DUALITE ENTRE LE NOIR ET LA COULEUR.

La spiritualité est un concept à forte connotation religieuse qui aujourd'hui recouvre d'autres réalités. A l'aune de notre « hyper-modernité », pensée comme une accélération de la modernité qui marque « *la dissémination des références et la fin des grands dispositifs de sens* », entre autres la religion, la notion acquiert un sens nouveau, dû à « *un remodelage général du symbolique et du religieux* » qui crée de nouvelles formes de recherche de la transcendance⁹⁷⁴. En ce sens, la spiritualité peut en effet être associée à la religion, auquel cas elle est très proche des termes de « vie dévote » et de « mystique » et insiste sur l'expérience intérieure de l'être en prenant en compte la distinction entre spirituel et charnel, mais aussi à d'autres formes d'expression qui transcendent la réalité quotidienne, comme peut l'être l'art, dans son discours comme dans sa pratique.

Ces deux formes de spiritualité ont été non seulement attribuées aux Errázuriz par leurs contemporains, mais aussi revendiquées par la famille même, soulignant d'une part leur catholicisme et leur piété (le noir), de l'autre leur amour et leur connaissance des arts (la couleur)⁹⁷⁵. Ces deux traits, qui procèdent d'une vocation, seraient propres à la famille, comme les Matte sont réputés pour leur intelligence et les Valdés pour leur sympathie et leur simplicité, donnant l'impression qu'ils correspondent à des caractères innés et non acquis.

Ces deux aspects, même s'ils peuvent sembler en opposition à cause de la connotation associée à la vie d'artiste au tournant du XX^{ème} siècle, réussissent cependant à s'harmoniser chez les Errázuriz Urmeneta et leurs descendants, donnant naissance à la figure de Pedro Subercaseaux Errázuriz, qui est non seulement un des maîtres de la peinture historique et de guerre chilienne, mais aussi un homme d'Eglise et le fondateur du premier couvent bénédictin national. De l'autre côté, ils cohabitent chez Eugenia Huici, qui conjugue un sens certain de l'avant-garde artistique avec une profonde foi catholique.

L'objectif de ce dernier chapitre est donc d'analyser quelles formes adoptent la spiritualité catholique et l'esprit artistique au sein de la famille Errázuriz et comment ils peuvent se conjuguer sans provoquer de contradictions, même si, dans le même temps, ils

⁹⁷⁴ David Bisson, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », *Amnis* [En ligne], 11 | 2012, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 22 septembre 2013. URL : <http://amnis.revues.org/1728>

⁹⁷⁵ Nous faisons ici un référence au roman de Stendhal « Le Rouge et le Noir », publié pour la première fois en 1830. Le roman raconte l'histoire de Julien Sorel, troisième fils d'un scieur qui possède de grandes qualités intellectuelles, ce qui lui vaut de pouvoir entrer au séminaire (le Noir), avant de devenir le secrétaire d'un ministre, ce dernier le faisant anoblir et entrer dans l'armée (le Rouge) après qu'il ait séduit sa fille.

constituent un cadre qui peut se heurter ou se substituer à l'autorité familiale, surtout dans le cas de la religion. Dans un premier temps, nous présenterons donc les grands traits de la spiritualité catholique des Errázuriz, c'est-à-dire les éléments qui nous permettent de comprendre leur foi et leurs pratiques religieuses. Dans un second temps, nous nous interrogerons sur la spiritualité en tant qu' « *exécution active des principes qui conduisent à la sainteté* »⁹⁷⁶, à partir des témoignages de leurs contemporains et de leurs propres écrits, qui font état d'une éducation qui promeut la vocation religieuse (ou du moins l'état religieux) et la conduite exemplaire. Nous nous pencherons ensuite sur l'engagement social des femmes puisque la spiritualité de l'époque ne justifie la dévotion qu'en fonction de sa projection sociale, c'est-à-dire de l'aide apportée au prochain. En ce sens, les Errázuriz tentent les préceptes contenus dans l'encyclique *Rerum Novarum* (1891) concernant le catholicisme social. En dernier lieu, nous aborderons le problème des liens de la famille avec la spiritualité artistique, que ce soit en tant que connaisseur ou collectionneur, peintre ou musicien, muse ou mécène, toutes ces catégories à la production et où a la recherche du Beau en tant qu'aspiration de l'âme.

1- LE CATHOLICISME DES ERRAZURIZ : SPIRITUALITE ET PRATIQUES RELIGIEUSES.

Avoir accès à la mentalité religieuse d'un groupe ou d'un individu n'est pas chose aisée dans la mesure où il est exceptionnel que les lettres et les mémoires fassent état d'un débat théologique, à fortiori entre laïques qui ne maîtrisent pas forcément les arcanes de la science de Dieu et son débat philosophique, alors qu'ils évoquent plus facilement leur spiritualité, c'est-à-dire la foi et les pratiques religieuses dans leur manifestation quotidienne. Un des rares documents qui nous permet d'avoir accès à des informations sur les croyances dogmatiques est le testament. Dans les sociétés d'Ancien Régime ou traditionnelles, qui opèrent la transition entre l'oral et l'écrit, le principal objectif de ce document est « *d'accomplir un des rites du salut afin de garantir une bonne mort* », raison pour laquelle « *plus que d'un instrument juridique, il s'agirait d'un instrument religieux* »⁹⁷⁷. Ainsi, la forme du testament ne

⁹⁷⁶ Marciano Barrios, *La espiritualidad chilena en tiempos de Santa Teresa de Los Andes (1860-1930)*, Librería San Pablo, Santiago, 1994, p.11 ("*ejecución activa de los principios que llevan a la santidad*").

⁹⁷⁷ Eduardo Cavieres, "El sinceramiento de la vida privada y la recuperación de lo público: individuos, prácticas y familias a través de testamentos en Valparaíso de 1860", In *Revista de historia social y de las mentalidades*, Santiago, vol. 1, 2006, p.187 (« *era cumplimentar uno de los ritos de la salvación para garantizar una buena muerte* »; « *más que un instrumento jurídico, se trataría de un instrumento religioso* »).

connaît que des variations lentes, « *étant un formalisme précisément formalisé par l'écriture* »⁹⁷⁸.

Ces testaments nous offrent donc un aperçu des composantes de la foi, dans notre cas des Errázuriz, et du caractère éminemment religieux de ce document juridique. Par exemple, dans son testament rédigé en 1845, Mercedes Errázuriz Aldunate, grand-tante des Errázuriz Urmeneta, déclare qu'elle a vécu « *dans la croyance et dans la foi en le haut et divin mystère de la Sainte Trinité, Père, Fils et Saint Esprit, trois personnes qui, bien que réellement différentes, sont un même vrai Dieu, et en tous les autres mystères et articles de foi auxquels croit et qu'enseigne notre Sainte Mère l'Eglise Catholique, Romaine et Apostolique* », et qu'elle recommande son « *âme à Dieu notre Seigneur qui l'éleva et la racheta avec le prix infini de son Saint Sang* »⁹⁷⁹. Comme celle de tout catholique de l'époque, la foi des Errázuriz repose donc sur le credo, qui résume les principaux articles de la foi, mettant en exergue la croyance en Dieu, Jésus Christ mort et ressuscité, la Vierge Marie, l'Esprit Saint, l'Eglise Catholique (en tant qu'institution dirigée par le Pape, figure dont l'autorité ne peut être remise en cause), les saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle. Par ailleurs, le mari de Mercedes Errázuriz, Ramón Ovalle Vivar, rédige son testament le même jour que son épouse, et dans des termes identiques, ce qui nous montre bien qu'il existe une sorte de « testament type » qui reprend certaines formules religieuses consacrées et qui est encore commun aux deux sexes vers 1850.

Il existe cependant une évolution dans la forme et dans le contenu de la rédaction des testaments, ces deux éléments n'étant pas exactement les mêmes au milieu du XIX^{ème} siècle et en 1930, ni entre hommes et femmes. Ainsi, la préoccupation de laisser une trace officielle de la foi est toujours valable en 1893 quand Carmen Quiroga de Urmeneta rédige son testament, mais de manière différente. Ainsi, si elle affirme avoir été mariée selon « *selon les rites de notre Sainte Mère l'Eglise Catholique, Romaine et Apostolique* », elle insiste beaucoup plus sur les mesures concrètes qui aideront au salut de son âme (elle demande à ses héritiers de célébrer, entre autres, « *toutes les messes qui peuvent être célébrées dans les églises de Santo Domingo, Merced, San Francisco, et dans les chapelles de Quinta Bella et Limache* »⁹⁸⁰) que sur

⁹⁷⁸ *Ibid.* (« *siendo un formalismo precisamente formalizado por la escritura* »)

⁹⁷⁹ Testament de Mercedes Errázuriz Aldunate, 24 décembre 1845, A. Not., Not. Geronimo Araos, Santiago, vol.171, fs.488 (« *creyendo y confesando en el alto y divino misterio de la Santísima Trinidad, Padre, Hijo y Espíritu Santo, tres personas que aunque realmente distintas son un solo Dios verdadero, y en todos los demás misterios y artículos de fe que cree y enseña nuestra Santa Madre Iglesia Católica Apostólica y Romana* »; « *alma a Dios nuestro Señor que la crió y redimió con el precio infinito de su Santísima Sangre* »).

⁹⁸⁰ Testament de Mercedes Quiroga de Urmeneta, 26 juin 1893, A. Not., Not. Mariano Melo Egaña, Santiago, vol.1038, 1897, section "documentos protocolizados" (« *todas las misas que se puedan*

les points dogmatiques sur lesquels repose sa foi. A mesure qu'approche le XX^{ème} siècle, il apparaît donc que les déclarations de foi laissent de plus en plus la place à un discours plus rationnel et légal, centré sur les dispositions post-mortem, à savoir l'enterrement et la répartition des biens. Ainsi, en ce qui concerne les rituels mortuaires, les Errázuriz expriment en général leur désir d'un enterrement simple, loin du faste et de l'ostentation, en accord avec les coutumes de leur époque⁹⁸¹. A ce propos, le plus intéressant des testaments se révèle être celui de Maximiano Errázuriz Valdés. Il y écrit : « *je souhaite être enterré simplement, sans discours, et je désire que, dans les journaux, on demande de ne pas envoyer de fleurs et de les remplacer par des prières* »⁹⁸². Maximiano prévoit donc que sa mort pourrait être considérée comme un acte public, dans la mesure où il est sénateur de la République au moment de la rédaction du testament, ou alors qu'il souhaite qu'elle reste privée.

En dehors de l'exemple antérieur, relativement atypique, les hommes montrent un type de testament qui se différencie de plus en plus de celui des femmes puisqu'ils peuvent, et ce dès la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, rédiger un testament sans faire référence à la religion, comme c'est le cas de José Tomás Urmeneta en 1876, celui de Carlos Valdés Izquierdo en 1887 ou bien encore ceux de Guillermo Errázuriz Urmeneta en 1895 et de son fils Guillermo en 1914. Les références à Dieu et à la religion sont absentes de ces documents, Carlos Valdés préférant même préciser, au moment de parler de son mariage, qu'il est marié « *conformément aux lois* » au lieu de mentionner les rites de l'Eglise Catholique⁹⁸³. Même le testament de Maximiano Errázuriz Valdivieso (1887), pourtant décrit par ses enfants et ses proches comme un fervent catholique, ne mentionne pas la religion dans son testament, son vocabulaire, comme celui des cas antérieurement cités, étant beaucoup plus proche du vocabulaire juridique. En revanche, le testament de Maximiano Errázuriz Valdés, pourtant beaucoup plus tardif (1945), consigne qu'il a vécu « *comme un fils fidèle à la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine* » et qu'il désire « *mourir en son sein* »⁹⁸⁴. Cette évolution peut être due à l'élévation du niveau d'études des hommes de l'élite, mais aussi et surtout à la formation qu'ils reçoivent qui, comme nous l'avons vu précédemment, correspond avant tout au droit.

celebrar en las iglesias de Santo Domingo, Merced, San Francisco, y en las capillas de Quinta Bella y Limache »).

⁹⁸¹ Voir Eduardo Cavieres, "El sinceramiento de la vida privada y la recuperación de lo público: individuos, prácticas y familias a través de testamentos en Valparaíso de 1860", *op.cit.*, p.191.

⁹⁸² Testament de Maximiano Errázuriz Valdés, 1945. Archives personnelles de Rafael Errázuriz (« *pido ser enterrado con sencillez, sin discursos y deseo que, por los diarios, se pida no enviar flores y reemplazarlas por oraciones* »)

⁹⁸³ Testament de Carlos Valdés Izquierdo, 11 octobre 1887, A. Not., Not. Mariano Egaña, Santiago, vol.968, section "documentos protocolizados" (« *con arreglo a las leyes* »).

⁹⁸⁴ *Ibid.* (« *como hijo fiel de la Santa Iglesia Católica, apostólica y romana* »; « *morir en su seno* »).

Ce credo catholique que nous voyons apparaître dans le discours des Errázuriz est inculqué aux enfants dès leur plus jeune âge et, avant leur scolarisation, par les femmes. Ainsi, comme le raconte Amalia, « *en ce temps on apprenait à prier comme on apprenait à parler* »⁹⁸⁵, de même que « *l'on semait (...) les sentiments de piété, d'amour à Dieu, de charité envers les pauvres et de modestie et humilité envers soi-même* »⁹⁸⁶. De la même manière, son fils Pedro souligne que, « *enfant, ma mère me mettait tous les soirs au lit et me parlait de l'enfant Jésus, de la Vierge et des Anges que je verrai dans le ciel si je me comportais bien* »⁹⁸⁷. L'enseignement catholique des plus petits est donc l'apanage des femmes, qui ont aussi la responsabilité de l'éducation religieuse de leurs domestiques, comme le montre l'exemple de Rosario Valdivieso qui réunit tous les jours les membres de la maisonnée pour la prière commune, à laquelle elle ajoute, le dimanche, l'explication d'un point théologique particulier. Selon Amalia, « *les sermons à l'église, ou les enseignements d'un prêtre, ne nous auraient pas mieux transmis ces arcanes* »⁹⁸⁸. Ces quelques lignes mettent en avant le rôle majeur des femmes dans la pratique de la foi, mais aussi dans sa transmission, phénomène qui débute avec le XIX^{ème} siècle et qui se trouve bien implanté un siècle plus tard. On a vu trois raisons à cette féminisation de la religion : le refus des hommes de la tutelle ecclésiastique, en particulier du contrôle sexuel par la confession ; le refus du clergé de certains lieux de sociabilité masculine, comme le cabaret, ainsi que son refus du travail dominical ; l'idée de plus en plus répandue d'une connexion « naturelle » entre la religion et la femme⁹⁸⁹. Mais les relations les femmes et le clergé sont cependant plus complexes qu'une simple « direction spirituelle » exercée par l'un sur l'autre. Si en effet la tutelle du prêtre sur les femmes n'est pas remise en cause, venant parfois remplacer ou contrebalancer l'autorité du mari, il ne faut pas oublier que ce sont des femmes qui ont bien souvent la responsabilité de la formation et/ou de la vocation religieuse, idée sur laquelle nous reviendrons ultérieurement.

Une fois scolarisé, que ce soit dans un collège ou à la maison, l'enfant commence à recevoir des leçons de catéchisme, en général dispensées par des membres d'ordres religieux féminins ou masculins, qui ont la tâche de le préparer à la première communion. Celle-ci

⁹⁸⁵ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.21 (« *en esos tiempos aprender a rezar era uno con aprender a hablar* »).

⁹⁸⁶ *Ibid.*, p.22 (« *se sembraba (...) sentimientos de piedad, de amor a Dios, de caridad para con los pobres y de modestia y humildad para consigo mismo* »).

⁹⁸⁷ Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.10 (« *de niño, mi madre me acomodaba cada noche en mi cama y me hablaba del niño Jesús, de la Virgen y de los Ángeles que vería en el cielo si me portaba bien* »).

⁹⁸⁸ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.22 (« *los sermones de la iglesia, o la instrucción de un sacerdote, no nos habrían hecho penetrar mejor esos arcanos* »).

⁹⁸⁹ Ralph Gibson, « Le catholicisme et les femmes en France au XIX^e siècle », In *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. LXXIX, 1993, p.63-93.

marque en effet l'entrée réelle du catholique dans la communauté des croyants, à tel point qu'Amalia la qualifie de « *début de la vie spirituelle et point de départ des miséricordes infinies du sauveur Jésus au travers de son Sacrement d'amour* »⁹⁹⁰. L'enfant doit donc être bien préparé parce qu'il s'agit d'une occasion extrêmement solennelle : dans le cas d'Amalia, qui reçoit la première communion le 2 septembre 1870, à l'âge de 10 ans, elle suit une formation spéciale de la part de la Mère Supérieure du collège du Sacré Cœur, effectue une retraite afin de se préparer spirituellement à l'Eucharistie et se confesse pour la première fois. Cependant, la pratique de la communion, qui se développe et s'uniformise dans le courant du XIX^{ème} siècle, revêt aussi un caractère profane similaire à un rite de passage, « *spécialement chez les filles dont la toilette, semblable à celle des mariées, nourrit l'équivoque* »⁹⁹¹.

L'expérience même de la communion revêt, pour la jeune Amalia, un caractère mystique (et presque sensuel) puisqu'elle coïncide avec ce qu'elle définit comme une révélation : « *l'âme transformée par la présence réelle à l'intérieur de soi du Créateur de toutes choses, ouvre sa vision intérieure et perçoit ce qu'auparavant elle n'avait pas découvert; élargie, pour le dire ainsi, à la faveur d'une jouissance qu'elle ne sait expliquer, cette âme s'attendrit* »⁹⁹². C'est cependant grâce à la communion du lendemain qu'Amalia apprécie mieux « *le recueillement mystérieux et doux qui vient à l'âme après avoir reçu Dieu* », sensation qu'elle expérimente chaque fois qu'elle reçoit l'eucharistie et qui va en augmentant à mesure « *que les années avancent, que nos forces vitales diminuent* » et que par conséquent « *cette nourriture, ce soutien, nous est plus douce, plus nécessaire* »⁹⁹³.

A partir de la première communion, les enfants entrent de plain-pied dans la vie religieuse et en général assistent à la messe tous les jours (à l'église de San Borja dans le cas de la jeune adolescente Amalia), de même qu'ils doivent trouver un directeur de conscience pour les confesser et les guider. Au milieu du XIX^{ème} siècle, la confession équivaut à un complet examen de conscience qui, selon le témoignage de Crescente Errázuriz, est influencé par « *la rigueur exagérée* »⁹⁹⁴ des jansénistes, même si ce n'est pas toujours une influence dont les confessés ont conscience. Ainsi, le futur archevêque raconte que chaque confession de sa

⁹⁹⁰ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.23 (« *principio de la vida espiritual y punto de partida de las misericordias infinitas del salvador Jesús en su Sacramento de amor* »)

⁹⁹¹ Alain Cabantous, « Unanimité et controverse vers 1760-1910 », In Jean Delumeau, *La première communion. Quatre siècles d'histoire*, 1987, p.197-216.

⁹⁹² Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.25 (« *el alma transformada por la presencia real dentro de sí del Creador de todas las cosas, abre sus ojos interiores y ve lo que antes no había descubierto; ensanchada esa alma, por decirlo así, de un goce nuevo que no se sabe explicar, se enternece* »).

⁹⁹³ *Ibid*, p.26 (« *el recogimiento misterioso y suave que viene al alma después de recibir a Dios* »; « *avanzan nuestros años, que se debilitan nuestras fuerzas vitales* »; « *ese alimento, ese sostén, nos es más dulce, más necesario* »).

⁹⁹⁴ Crescente Errázuriz, *Algo de lo que he visto, op.cit.*, p.293 (« *el exagerado rigorismo* »)

mère « *se transformait en un supplice, à cause de sa peur de ne pas y raconter toutes ses fautes et toutes leurs circonstances* »⁹⁹⁵, ce qui en effet en accord avec la manière rigoriste qu'ont les jansénistes de concevoir la morale chrétienne puisque le pénitent ne peut se contenter de se repentir de ses péchés parce qu'il craint les peines de l'enfer, il se doit aussi de les détester parce qu'ils sont une offense à Dieu et une douleur qu'il lui inflige. Mais l'expérience de la confession est aussi difficile pour ses enfants puisque Rosario les prépare à leur première confession, en particulier pour l'aînée, à qui, en plus de l'aider à dresser une liste des fautes qu'elle doit confesser, elle donne le conseil suivant : « *Rosa, explique tout bien au père ; et, même s'il te dit qu'il t'a comprise, explique le lui encore !* »⁹⁹⁶. Cette peur du péché, elle l'a sans doute en grande partie transmise à ses petits-enfants, dont elle a la garde au moins jusqu'à leur premier séjour en Europe en 1871. Quand ils passent entre les mains de Miss Young, cette dernière décide qu'Amalia serait mieux dirigée par un jésuite, le Père José León, que par un lazariste, raison pour laquelle la jeune fille se rend à la paroisse de San Ignacio pour le voir, à une fréquence qu'elle ne précise pas, mais qui dure jusqu'à son mariage en 1879. Ses jeunes années sont cruciales dans la formation du caractère religieux de la jeune fille, en particulier par l'exemple que lui montrent ses proches. Ainsi, sa gouvernante l'emmène régulièrement visiter les pauvres qui vivent près de chez elle et dans les hôpitaux, dans l'objectif de promouvoir la charité chrétienne⁹⁹⁷. De fait, Amalia semble avoir pensé très sérieusement à entrer dans les ordres, « *cet autre appel d'un ordre supérieur* »⁹⁹⁸ comme elle le désigne, mais c'est finalement la condition d'épouse qu'elle adopte. En ce sens, la religion catholique constitue, en particulier pour les jeunes femmes, un cadre éducatif et de comportement beaucoup plus rigide que le courant protestant, qui favorise le développement personnel de l'individu et son indépendance, permettant aux jeunes filles de se confronter de manière directe à la société de leur époque, sans le filtre du prêtre, alors que le catholicisme forme une « *oie blanche patentée, sentimentale et romanesque à souhait* »⁹⁹⁹ qui ignore tout (ou presque) du monde qui l'entoure, en particulier du sexe masculin, jusqu'à sa présentation en société. Mais elle peut aussi être synonyme de pouvoir et de dynamisme si la jeune femme entre dans les ordres puisque le XIX^{ème} siècle voit une féminisation du clergé et le

⁹⁹⁵ *Ibid.* (« *se le convertía en un suplicio, por el temor de no decir en ella todas las faltas con todas las circunstancias* »).

⁹⁹⁶ *Ibid.*, p.295 (« *Rosa, explícale bien al padre ; y, aunque te diga que te entienda, explícale más !* »).

⁹⁹⁷ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.61.

⁹⁹⁸ *Ibid.*, p.81 (« *aquel otro llamado de orden superior* »).

⁹⁹⁹ Houbre Gabrielle, "Les influences religieuses sur l'éducation sentimentale des jeunes filles dans la première moitié du XIXe siècle (France et pays anglo-saxons ou germaniques)", In Brigitte Maillard, *Foi, fidélité, amitié en Europe à l'époque moderne*, Publications de l'Université de Tours, 1995, tome II, p.348.

développement de fortes figures dans les congrégations religieuses¹⁰⁰⁰. A ce titre, la famille Errázuriz compte dans ses rangs plusieurs figures féminines religieuses d'importance, comme par exemple leurs tantes Pelagia et Honoria Errázuriz Valdivieso, toutes deux religieuses carmélites dans le couvent del Carmen Alto de San José, situé sur l'Alameda de Santiago. Si Amalia ne connut pas Honoria, qui « *s'était enterrée chez les nonnes très jeune (...) et était morte quelques années après son entrée au couvent* »¹⁰⁰¹, elle décrit en revanche les visites à Pelagia, que les enfants apprécient tout particulièrement car on leur sert des sucreries. Ces visites ont lieu tous les deux mois, de manière formelle puisqu'y assiste grande partie des membres de la famille, et en respectant les règles strictes du couvent¹⁰⁰², qui ne permettent pas aux religieuses de se trouver en contact direct avec leur famille (elles s'en trouvent toujours séparées par une grille, même si exceptionnellement elles ont le droit d'ôter le voile qui doit couvrir leur visage en toutes occasions). Sœur Pelagia entretient une relation particulière avec Amalia, puisque peu avant sa mort, Amalia Urmeneta avait recommandé à sa belle-sœur de prendre soin de sa fille, et que la religieuse entretint l'espoir que la jeune fille puisse « *partager avec elle le bonheur, incompréhensible pour le reste du monde, mais réel et véritable du couvent* »¹⁰⁰³.

Si l'on revient sur le rôle du prêtre, et en particulier sur celui de directeur de conscience, quant à la conduite des femmes – nous ne parlerons pas de son influence sur les hommes puisque malheureusement nous ignorons si les hommes de la famille Errázuriz en ont eu un et quelle peut avoir été la teneur de leurs entretiens – nous pouvons évoquer les quelques exemples cités par Blanca Subercaseaux dans son ouvrage biographique sur sa mère. Trois noms y apparaissent: celui du Père Cormier, qu'Amalia semble avoir connu vers le début de l'année 1900 à Rome, celui du Père Edmond, auquel elle a recours en 1920, dans un moment de crise, celui de Mgr. Carlos Casanueva, qui est son directeur vers 1910-1915. Elle connaît le premier, le Père Hyacinthe-Marie Cormier (1832-1916), par ses filles qui se confessent à lui du fait qu'il parle français. Par la suite, Amalia se rend compte qu'il s'agit du « *procureur de l'ordre dominicain, écrivain ascétique de grande renommée et théologien très*

¹⁰⁰⁰ Michela di Georgio, « La bonne catholique », In Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident*, tome 4, Le XIX^{ème} siècle, Ed. Perrin, Paris, 2002, p.213.

¹⁰⁰¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.10 (« *se había encerrado en las monjas muy joven (...) y había muerto pocos años después de su entrada al monasterio* »).

¹⁰⁰² L'ordre du Carmel est en effet un ordre contemplatif, ce qui signifie que les religieuses carmélites sont cloîtrées et qu'elles dédient leur vie au service divin, à la méditation et aux exercices pieux, ainsi qu'aux labours du couvent. Elles n'ont donc pas le droit de sortir du couvent, ni d'enseigner ni de se dédier aux soins des malades.

¹⁰⁰³ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.13 (« *compartir con ella la dicha incomprendible para los del mundo, pero real y verdadera del convento* »).

*influent au sein du Vatican »*¹⁰⁰⁴ et lui confie la préparation de sa fille Rosario pour sa première communion. Il devient aussi le directeur de conscience d'Amalia et « *ses conseils vigoureux furent pour cette âme délicate un précieux soutien dans les tristesses qu'elle dut affronter par la suite »*¹⁰⁰⁵. Quant à Mgr. Casanueva (1874-1957), il est le directeur spirituel du Séminaire de Santiago entre 1910 et 1919 et Amalia l'a certainement connu par son fils Juan, qui y entre vers 1908-1909¹⁰⁰⁶. Quant au Père Edmond, Amalia semble avoir fait sa connaissance en France vers 1890, durant la maladie d'Emiliana, et a recours à lui peu après la séparation de Pedro et Elvira et leur entrée dans les ordres. Dans une lettre à son ancien directeur, Amalia lui fait part des événements et avoue son désarroi et sa tristesse. Si le fait de voir son fils abandonner la vie séculière lui cause en effet une grande douleur, il semble néanmoins que sa peur de l'opinion de la bonne société ait été aussi pour beaucoup dans sa préoccupation. De fait, le Père Edmond écrit : « *Dieu a conduit votre cher Pedro par des voies extraordinaires. Le mariage a été pour lui une sorte de préparation à la vie monastique. Cela s'est souvent vu dans les premiers siècles de l'Eglise et du Moyen-Age. Mais cela est plus rare de nos jours ; le monde en est surpris, il blâme peut-être ce qu'il devrait admirer »*¹⁰⁰⁷. Le ton général de la lettre est donc celui de l'apaisement, plus proche de celui d'un ami que d'un guide sévère, mais aussi de la résignation face aux desseins supérieurs de Dieu. Mais il s'agit d'une lettre écrite dans des circonstances particulières et qui ne relève pas d'une direction réelle de la conduite morale, sur laquelle il est bien difficile d'émettre une opinion dans la mesure où nous n'avons pas eu accès à une correspondance de cette teneur. Ce qui est intéressant en revanche, c'est que le Père Edmond est convaincu de l'affliction d'Amalia, mais plus encore de celle de Ramón. En effet, alors qu'il voit chez Amalia « *toutes les heureuses ouvertures par où s'épanchent les consolations du Ciel »*¹⁰⁰⁸, il semble que la douleur de Ramón soit moins accessible à la consolation divine puisque le Père Edmond consacre une partie de sa lettre à donner des arguments à Amalia pour que cette dernière puisse soulager la douleur de son mari, tant en ce qui concerne l'opinion de leur cercle social que la perte de Pedro en tant qu'artiste. De cette manière, une forme de contrôle indirect du prêtre sur l'homme se dessine, qui passe par son épouse. Reste à ajouter, pour conclure, que le rôle de directeur de conscience ne concorde pas

¹⁰⁰⁴ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op. cit.*, p.137 (« *procurador de la orden dominicana, escritor ascético de mucha fama y teólogo de alta situación en los círculos del Vaticano »*).

¹⁰⁰⁵ *Ibid.*, p.138 (« *sus vigorosos consejos fueron para el alma delicada un sostén valiosísimo en las tristezas que le vinieron más tarde »*).

¹⁰⁰⁶ La référence à Mgr. Casanueva en tant que directeur de conscience d'Amalia se trouve dans Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.266. Sur la figure de Carlos Casanueva, on peut consulter Pilar Hevia, *El Rector de los Milagros. Don Carlos Casanueva Opazo (1874-1957)*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 2004.

¹⁰⁰⁷ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op. cit.*, p.320-321.

¹⁰⁰⁸ *Ibid.*, p.321.

forcément avec celui de confesseur, qui peut être joué par n'importe quel prêtre puisque la confession est un acte qui doit être effectué régulièrement et en personne. Au contraire, la direction de conscience semble avoir été un lien à la fois plus lâche (dans la mesure où il ne requiert pas un contact direct et peut parfaitement s'effectuer par contact épistolaire) et plus profond (puisque qu'il ne s'agit pas seulement de confesser les erreurs et péchés, mais surtout de guider moralement une personne à travers les écueils de sa vie, ce qui signifie qu'il existe un rapport de grande confiance entre les deux personnes impliquées, mais aussi d'honnêteté et d'humilité de la part du laïque).

Ainsi, le phénomène de féminisation des pratiques de piété qui s'observe en Europe est aussi valable dans le cas du Chili, ce qui se voit, par exemple, dans le grand nombre de victimes féminines qui périssent durant l'incendie de l'église de la Compañía en Santiago le 8 décembre 1863 (2000 femmes contre 35 hommes). Si cet événement provoque une vive réaction dans les rangs de l'élite masculine libérale, qui s'interroge et critique les formes de la piété féminine et l'influence du clergé¹⁰⁰⁹, il est aussi intéressant d'ajouter qu'il a lieu en commémoration de l'Immaculée Conception, dogme qui, officialisé par Pie IX en 1854 pour combattre la désacralisation de la virginité, unit le culte du Cœur de Marie à celui du Cœur de Jésus. Or le 8 décembre est aussi le jour anniversaire des « Filles de Marie », membres de la congrégation du Sacré Cœur de Jésus. Ce rapport entre les deux dates n'est cependant pas juste une coïncidence, puisque l'importance accrue des rites mariaux et de ceux associés au Cœur de Jésus, qui transforment une partie des rites catholiques en insistant sur les mystères liés à l'humanité de Jésus Christ, est aussi un reflet de cette féminisation de la religion. Les rites dédiés au Sacré Cœur de Jésus se propagent au Chili grâce à la congrégation du même nom et à l'ouverture de plusieurs collèges sous l'égide de la Mère Supérieure Anne du Roussier. Cette dévotion se caractérise par son étroite relation avec l'Eucharistie, qui se reflète dans l'importance accordée à la première Communion et dans la réalisation d'une neuvaine, c'est-à-dire de la communion durant neuf premiers vendredi du mois successifs, qui assure la protection du Christ devant la mort. Le Sacré Cœur se distingue aussi par une piété intériorisée et par un amour pour le prochain qui se matérialise par des pratiques de charité. De plus, il semble qu'il ait été associé à la vie domestique, et par extension féminine, comme l'écrit Amalia à sa fille Blanca en 1925 (« *Salsomaggiore. 19 juin. Fête du Sacré-Cœur. Ma chère fille, si à chaque grande fête je me sens proche de toi, à fortiori à cette date, puisqu'elle doit être la*

¹⁰⁰⁹ Il existe peu de textes concernant l'incendie de la Compañía, une des rares analyses se trouvant dans l'ouvrage de Sol Serrano, *Qué hacer con Dios en la República ? Política y secularización en Chile (1845-1885)*, Fondo de Cultura Económica, México, 2008, p.27-47.

fête de la famille et du foyer »¹⁰¹⁰). La congrégation du Sacré Cœur créé par ailleurs plusieurs associations qui se distinguent les unes des autres par l'origine sociale de leurs membres. La plus élitiste est celle des « Filles de Marie », dont les membres sont recrutés parmi les élèves du collège, mais qui continuent leur mission toute leur vie. Les « Filles de Marie » ont certaines obligations morales envers leurs consœurs, leur cercle familial et domestique, et envers les plus démunis, en échange desquelles elles reçoivent des indulgences papales. L'association se convertit rapidement en un réseau social de première importance entre les femmes de l'élite, de même qu'elle permet de donner une réponse concrète à la « question sociale » grâce à son contact étroit avec les couches défavorisées, qu'elle doit visiter régulièrement¹⁰¹¹. A son retour au Chili en 1902, Amalia renoue avec la Mère Mercedes Gandarillas Larraín, une de ses anciennes compagnes du collège du Sacré-Cœur et actuelle directrice de l'établissement. Sous l'impulsion de son ex-condisciple, Amalia entre dans la Société des Filles de Marie, reçoit la médaille de la Société le 8 décembre 1903 (ce qui constitue, selon sa fille, un « *signe d'appartenance à l'élite pieuse universelle* »¹⁰¹²) et est peu après élue « *présidente de cette pieuse et noble société qui honore Marie grâce à son esprit intérieur de sacrifice et de pureté d'intention* »¹⁰¹³. Nous avons donc ici un premier indice de la reconnaissance de la position privilégiée d'Amalia au sein des associations religieuses et caritatives de son époque, en haut de la hiérarchie, ce qui implique une responsabilité morale et concrète, mais aussi un certain pouvoir et la constitution d'un réseau de contacts.

Cette nouvelle forme de dévotion, plus sentimentale et romantique, a une notable influence sur les Errázuriz, tout particulièrement chez Amalia qui semble avoir été marquée par ses années de collège et par la dévotion mariale. Ainsi, quand ses deux filles aînées passent quelques mois au collège de la Trinita dei Monti, elle célèbre le mois de Marie à Rome et décrit ses impressions dans les termes suivants : « *ce jour, 8 décembre, dédié complètement aux fêtes de Marie, me laisse une très douce impression ; il semble que ma dévotion filiale soit satisfaite. J'ai vu toute la ville de Rome se réjouir du jour de l'Immaculée; j'ai vu de quelle manière tous*

¹⁰¹⁰ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.359 (19 de junio de 1925. *Fiesta del Sagrado Corazón. Mi hijita querida, si en cada gran fiesta me siento unida a ti, con más razón en ésta, pues debe ser la fiesta de la familia y del hogar*)).

¹⁰¹¹ A propos de la Congrégation du Sacré Cœur et des "Filles de Marie" au Chili, voir Alexandrine de la Taille, *La Sociedad del Sagrado Corazón y la escolarización femenina en el siglo XIX*, Thèse de Doctorat, Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2007, p.286-294. Cette thèse a été publiée en 2012 sous le titre "Educar a la francesa. Anna du Roussier y el impacto del Sagrado Corazón en la mujer chilena (1808-1880)", aux éditions de la Pontificia Universidad Católica.

¹⁰¹² Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.170 (« *señal de pertenecer a la elite piadosa universal* »).

¹⁰¹³ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.199 (« *presidenta de esa piadosa y noble sociedad que honra a María con un espíritu interior de sacrificio y de pureza de intención* »).

aiment Marie et j'ai remercié Dieu de me trouver au milieu de ceux qui l'aiment »¹⁰¹⁴. Si ces mots mettent en évidence son amour pour la Vierge Marie, ses actes le font aussi : il semble en effet que vers 1892, durant la maladie de sa fille Emiliana, Amalia soit devenue membre de la Congrégation des Petites Sœurs de l'Assomption¹⁰¹⁵, créée en 1865 en France par le père Etienne Pernet et Antoinette Fage dans l'intention de soulager les maux des plus démunis. Domitila Huneeus Gana, une de ses plus proches amies, relate qu'en 1900 Amalia lui offre un anneau « *avec la petite croix en or que les petites sœurs de l'Assomption portent sur elles* », anneau que son mari Ramón lui demande parfois d'ôter, chose à laquelle elle s'est toujours refusée, ajoutant que « *c'est la seule chose que je lui refuse* »¹⁰¹⁶. Comme nous le voyons, la religion est donc la seule chose qui provoque un petit conflit avec la puissance maritale, quitte à s'attirer le courroux de Ramón Subercaseaux, qui voit peut-être d'un mauvais œil la piété excessive de son épouse. Amalia et Domitila essayent par la suite d'amener la congrégation au Chili, mais l'entreprise échoue.

Là encore, ce sont les enseignements des femmes qui ancrent la dévotion au Cœur de Jésus chez les enfants, filles comme garçons, comme en témoigne Pedro Subercaseaux (« *enfant, ma mère (...) me parlait de l'enfant Jésus, de la Vierge et des Anges* »¹⁰¹⁷), et qui sont encore en vigueur au milieu du XX^{ème} siècle, comme on le voit dans le testament de Maximiano Errázuriz en 1945 (« *je désire mourir (...) sous la protection du Sacré Cœur et du Cœur Immaculé de Marie* »¹⁰¹⁸).

L'attitude des hommes et des femmes face à l'autorité ecclésiastique est une autre source de différence. S'il existe au cours du XIX^{ème} siècle au Chili un courant anticlérical, qui dénonce les abus de l'Eglise en tant qu'institution, notamment par la caricature¹⁰¹⁹, et dont nous pouvons considérer qu'il est essentiellement masculin, l'Eglise et son plus haut représentant, le pape, peuvent en revanche compter sur les femmes, considérées à l'époque

¹⁰¹⁴ Amalia Errázuriz, *Roma del Alma*, op.cit., p.88 (« *este día, 8 de diciembre, dedicado por completo a las fiestas de María, me deja una impresión dulcísima; parece que mi devoción filial estuviera satisfecha. He visto la ciudad entera de Roma en regocijo por el día de la Inmacolata; he visto como se ama a María y he dado gracias a Dios de estar aquí entre los que la aman* »).

¹⁰¹⁵ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.20-21 y Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, op.cit., p.95.

¹⁰¹⁶ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, op.cit., p.151 (« *de la crucecita de oro que llevan las hermanitas de la Asunción* »; « *es lo único en que no le he dado gusto* »).

¹⁰¹⁷ Pedro Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.10 (« *de niño, mi madre (...) me hablaba del niño Jesús, de la Virgen y de los Ángeles* »).

¹⁰¹⁸ Testament de Maximiano Errázuriz Valdés, 1945. Archives personnelles de Rafael Errázuriz (« *deseo morir (...) bajo la protección del Sagrado Corazón de Jesús y del Corazón Inmaculado de María* »).

¹⁰¹⁹ Voir, par exemple, Salinas Maximiliano *¡Ya no hablan de Jesucristo!: las sátiras al alto clero y las mentalidades religiosas en Chile a fines del siglo XIX*, Ed. LOM, Santiago, 2002.

comme le principal appui du clergé. Par exemple, Amalia rencontre Pie IX lors de son voyage en Europe en 1871, alors que ce dernier se considère prisonnier du nouvel Etat italien et enfermé dans le Vatican. Cet entretien lui laisse « *le souvenir d'un homme supérieur à tout être humain, tranquille et résigné au plus profond de son être à la perte de sa souveraineté temporelle, laquelle ne diminuait en rien sa souveraineté sur les âmes qu'exerce, aujourd'hui plus que jamais, le Vicaire du Christ sur la terre* »¹⁰²⁰. Mais, dans son émotion, quand le Saint-Père lui demande si les religieuses capucines ont toujours leur couvent sur l'Alameda (Pie IX avait été envoyé au Chili par Pie VII en tant que secrétaire de Mgr. Muzi, délégué apostolique, et y séjourna entre 1823 et 1825¹⁰²¹), elle répond que oui, alors que ce n'est plus vrai. Et de conclure, « *on peut donc dire que j'ai menti au Pape* »¹⁰²². La figure du Pape est toujours une figure vénérée, à la fois paternelle et distante du commun des mortels, à laquelle on demande d'intercéder pour les êtres chers, malades ou lointains. Pour Amalia, comme pour Rafael, Benoît XV est aussi un ami, puisque c'est lui qui nomme leur oncle Crescente Archevêque de Santiago en 1919. Dans ses mémoires, Amalia raconte l'entretien qu'elle et son frère ont à ce sujet avec le Pape, qui les interroge sur l'état de santé de leur oncle et qui leur dit personnellement: « *Si je le nomme (il se référait à Monseigneur Errázuriz), ce sera pour votre frère* »¹⁰²³, ce qui constitue une preuve de l'intégration et de l'influence de Rafael au cœur du Vatican.

Depuis cette première visite, Amalia ressent « *le besoin de l'aimer, de lui obéir et de le défendre contre ses ennemis* »¹⁰²⁴, et pour ce faire, elle rejoint la Ligue de Prières pour l'Eglise et le Pape, dont elle avait rencontré la fondatrice, Elizabeth Havard de la Montagne, et qu'elle tente, sans succès, d'étendre aux pays d'Amérique. Reste que les deux femmes partagent « *l'amour envers le Pape et le désir de le servir* »¹⁰²⁵. On peut donc dire qu'Amalia, et les Errázuriz en général, sont ultramontains, en tant que courant favorable à l'unification des catholiques autour de la Papauté (en opposition à des églises catholiques nationales) et dévoués à une figure papale infaillible, telle qu'elle est définie par le Concile de Vatican I en 1870. La pénétration de l'ultramontanisme, processus complexe au sein même de l'Eglise chilienne parce qu'elle lui faut développer un lien concret avec le Vatican (ce lien passe par

¹⁰²⁰ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.49 (« *el recuerdo de haber conocido a un hombre superior a todo lo humano, tranquilo y resignado en lo más alto de su espíritu a la pérdida de su soberanía temporal que en nada había, sin embargo, de disminuirle esa soberanía suprema de las almas, que hoy, como nunca, ejerce el Vicario de Cristo sobre la tierra* »).

¹⁰²¹ Du côté historique, voir Lillian Calm, *El Chile de Pio IX: 1824*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1987. Du côté littéraire, voir le roman d'Alejo Carpentier, *La harpe et l'ombre*, paru en 1979.

¹⁰²² Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.50 (« *con lo cual se puede decir que mentí al Papa* »).

¹⁰²³ *Ibid.*, p.152 (« *Si lo nombro (se refería a Monseñor Errázuriz), será por su hermano* »).

¹⁰²⁴ *Ibid.*, p.153 (« *la necesidad de amarlo, de obedecerle y de defenderlo contra sus enemigos* »).

¹⁰²⁵ *Ibid.*, p.153-154 (« *el amor al Papa y el deseo de servirlo* »).

l'intermédiaire de la monarchie espagnole avant l'Indépendance), mais aussi un lien spirituel (Sol Serrano souligne que « *Rome était loin parce que la figure du Pape ne faisait pas partie de l'imaginaire religieux populaire* »¹⁰²⁶), acquiert donc un double sens à la lecture de la visite d'Amalia au Saint-Siège en 1871 : tout d'abord que l'ultramontanisme se trouve bien implanté dans les croyances de l'élite chilienne à cette date, ce qui peut être du, dans le cas particulier d'Amalia, à sa proximité avec la hiérarchie ecclésiastique qui place l'ultramontanisme au cœur du système religieux (son grand-oncle Rafael Valdiviesio, Archevêque de Santiago) ; d'autre part que c'est une relation désormais bilatérale, puisque le monde catholique européen, et la Papauté en particulier, s'intéressent aux sociétés catholiques américaines, au point de les recevoir en audience, de canoniser pour la première fois des sud-américains ou bien encore d'intégrer les catholiques américains aux grandes publications européennes et de traduire leur expérience, ou celle des prêtres ayant exercé un ministère outre-Atlantique. Cet intérêt pour ce qui va devenir au cours du XX^{ème} siècle le « continent le plus catholique du monde » est d'ailleurs visible, dans le cas particulier des Errázuriz, au travers de la récupération de la biographie de Blanca sur sa mère, publiée en 1936 à Paris sous le titre de « *Mère, ambassadrice et apôtre. Amalia Errázuriz de Subercaseaux* » avec le Père Albert Kern comme auteur.

La dévotion d'Amalia envers le Saint-Père l'amène même à écrire un texte sur le sujet pour le Congrès de dévotion mariale qui a lieu en 1918 et dans lequel elle résume les devoirs du catholique envers le Pape : « *Nous devons servir, obéir et aimer le Pape* ». Par servir, elle entend « *l'honorer en toute occasion et propager son honneur dans notre entourage et surtout dans notre foyer* » mais aussi « *essayer de mieux connaître ses enseignements* » et « *lire et diffuser les publications qui servent la cause de l'Eglise* »¹⁰²⁷. Le catholique est donc responsable de la défense de l'honneur du Pape (« *ne jamais permettre (...) que l'on attaque ou que l'on se moque du Saint Père* »¹⁰²⁸) mais aussi de se tenir au courant de ses écrits afin de servir au mieux et de diffuser les enseignements de l'Eglise. Par ailleurs, le texte d'Amalia souligne qu'il faut obéir et aimer le Pape, deux devoirs qu'elle juge inséparables puisque le Pape est une figure paternelle, qu'il est naturel d'aimer, mais aussi à qui, selon les principes de l'époque, il faut obéir. Le Pape possède donc une autorité absolue, au même titre qu'un père

¹⁰²⁶ Sol Serrano, *¿Qué hacer con Dios en la República?*, op.cit., p.83 (« *Roma estaba lejos porque la figura del papa no formaba parte de la imaginación religiosa popular* »).

¹⁰²⁷ Amalia Errázuriz, « *Devoción al Papa* », In *Relaciones y documentos del Congreso Mariano Femenino celebrado en Santiago de Chile en julio de 1918*, Escuela Tip. « *La Gratitude Nacional* », Santiago, 1918, p.53-57 (« *honrarlo en toda ocasión y procurar su honra en torno nuestro y sobre todo en nuestro hogar* »; « *tratar de conocer mejor sus enseñanzas* »; « *leer y propagar las publicaciones que sirvan la causa de la Iglesia* »).

¹⁰²⁸ Ibid. (« *no permitir jamás (...) que ataquen o hagan burla del Padre Santo* »).

sur les membres de sa famille, mais Amalia souligne que ce sera une autorité consensuelle dans la mesure où, connaissant ses doctrines et comprenant leur raison d'être, « *il s'agira d'une obéissance de l'intelligence et de la volonté* »¹⁰²⁹.

Dans un autre registre, Amalia exprima sa foi et ses idées religieuses grâce à ses écrits. Auteur relativement prolixe, Amalia n'écrit pas moins de six livres portant tous sur des thèmes religieux, que ce soit ses impressions de Rome (*Roma del Alma*, 1909-1910) ou de son pèlerinage en Terre Sainte (*Mis días de peregrinación en Oriente*, 1899), une histoire de l'Eglise Catholique (*Nuestra Santa Iglesia Católica*, 1931), un livre sur la Vierge Marie (*Vida de la Virgen María contada a los niños*, 1927) ou bien encore ses livres sur trois femmes en particulier, qui mettent en avant un certain idéal féminin domestique et catholique (*El ángel de la caridad: Antonia Salas de Errázuriz*, 1916 ; *La bienaventurada Ana María Taigi: hija, esposa y madre ejemplar*, 1924 ; *Consolata : Sor Luz Cousiño Goyenechea*, 1939).

Comme nous le voyons, la religion catholique constitue un cadre rigide, mais aussi l'un des moteurs, parmi les plus importants pour les Errázuriz, que ce soit au niveau moral, de croyance ou de comportement. Mais la religion catholique n'est pas seulement la religion dominante au Chili, elle est aussi la religion d'Etat jusqu'en 1925 quand les négociations entre l'Eglise et l'Etat prennent fin et que la séparation entre les deux entités est entérinée grâce à la promulgation d'une nouvelle Constitution cette même année. Ces négociations avec le Vatican sont justement menées à bien par Ramón Subercaseaux, qui est nommé Ambassadeur devant le Saint-Siège en 1924, à la mort de son beau-frère Rafael. Quand elle reçoit la nouvelle de leur nomination au poste d'Ambassadeur devant le Saint-Siège, Amalia pense qu'ils ont été investis « *d'une haute mission grâce à laquelle nous pouvions servir notre patrie et servir, avant tout, l'Eglise* »¹⁰³⁰. Cependant, et ce malgré le fait que Ramón, en tant que fervent catholique, « *n'était pas partisan de la séparation et l'avait combattue dans la presse au Chili* »¹⁰³¹, le nouvel Ambassadeur doit laisser de côté ses doutes et négocier, même si en fin de compte plusieurs hauts dignitaires de l'Eglise peuvent le convaincre du bien-fondé de ce processus. Quant à Amalia, quand bien même elle semble avoir placé l'Eglise au-dessus de sa patrie, elle doit cependant lui faire un tort en l'aidant à perdre son statut de religion d'Etat. Arturo Alessandri, Président du Chili entre 1920 et 1925, raconte dans ses mémoires que lors de son exil en Europe, il passe par Rome où il rencontre Amalia, de manière fortuite, devant la tombe

¹⁰²⁹ *Ibid.* (« *será una obediencia de inteligencia y de voluntad* »)

¹⁰³⁰ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, *op.cit.*, p.190 (« *una misión elevadísima en la cual podíamos servir a nuestra patria y servir, ante todo, a la Iglesia* »).

¹⁰³¹ Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años*, *op.cit.*, p.265 (« *no era partidario de la separación y la había combatido en la prensa en Chile* »).

du Pape Léon XIII. Cette dernière, qu'il qualifie de « *grande dame de notre société* » et de « *sincère chrétienne* », lui demande alors de protéger les intérêts de l'Église dans son projet de loi de séparation entre l'État et l'Église, en réponse à quoi il lui explique les raisons de cette décision (à savoir éviter d'éventuels affrontements entre religions), qu'elle aurait comprises et acceptées¹⁰³². Ces quelques phrases laissent entendre qu'Amalia aurait pu influencer son mari, pourtant opposé au projet, et aider ainsi au succès du processus. Sa fille Elizabeth, qui écrit l'épilogue du « *Cuaderno de familia* », corrobore cette influence d'Amalia puisqu'elle souligne que sa mère fut « *l'aide et la confidente de l'ambassadeur dans toutes ses tâches et sa collaboratrice la plus efficace dans les affaires épineuses de cette délicate mission, surtout quand le Chili dut faire face au difficile problème de la séparation entre l'Église et l'État* »¹⁰³³. Mais la question de l'influence morale – et dans ce cas politique – d'Amalia sur son mari ne peut être résolue puisque nous ignorons si Ramón reconnaît et/ou accepte les opinions de sa femme dans des domaines qui sont encore en 1930 l'apanage exclusif des hommes. De la même manière, malgré la progressive insertion des femmes dans la sphère publique au début du XX^{ème} siècle, nous ignorons si Amalia, élevée dans des principes qui ne remettent pas en cause l'autorité masculine, se croit autorisée à émettre une franche opinion hors de la sphère domestique.

2- « JE VEUX ÊTRE SAINTE ». LES ERRAZURIZ : UNE FAMILLE PARTICULIÈREMENT DEVOTE ?

A sa mort en 1906, Rosario Subercaseaux Errázuriz laisse un petit journal dans lequel elle consigne ces mots : « *Oh Marie, qui m'avez acceptée pour votre fille, aidez moi car je veux être sainte ! Je devrai être humiliée et le supporter patiemment, et je devrai me montrer contente quand on me laissera de côté. Qu'importe, parce que je suis résolue, je veux être sainte. Je ne devrai jamais m'excuser, jamais m'impatienter, jamais me laisser vaincre par la mauvaise humeur. Je devrai soumettre ma volonté et continuer le travail, même s'il m'ennuie. Qu'importe, parce que je suis résolue, je veux être sainte* »¹⁰³⁴. Un programme bien difficile à

¹⁰³² Arturo Alessandri, *Recuerdos de gobierno, tomo II (1924-1932)*, Editorial Nascimento, Santiago, 1967, p.77-78 (« *gran dama de nuestra sociedad* » et de « *sincera cristiana* »).

¹⁰³³ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia, op.cit.*, p.193 (« *ella fue (...) la ayuda y la confidente del embajador en todos sus quehaceres y su colaboradora más eficaz en los asuntos espinudos de esa delicada misión, sobre todo cuando se presentó para Chile el problema difícil de la separación de la Iglesia y del Estado* »).

¹⁰³⁴ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.205 (« *Oh María, que me habéis aceptado por vuestra hija, ayudadme porque quiero ser santa! Tendré que ser humillada sufriendolo con mucha paciencia y quedar contenta cuando me dejen de un lado. No importa, porque estoy muy resuelta, quiero ser santa. Nunca deberé excusarme, nunca impacientarme, nunca dejarme vencer por el mal humor.* »).

suivre pour une si jeune fille (elle a 16 ans à sa mort), mais qui nous révèle bien le milieu dans lequel baigne la famille Subercaseaux Errázuriz et dans lequel sont élevés leurs enfants, en particulier sous la direction d'Amalia qui applique les principes spirituels de la « vie dévote » prônée par Saint François de Sales, et qui n'est rien moins que l'application des principes qui conduisent à la sainteté. Le discours de Rosario correspond donc à une vision interne et internalisée, dont le discours a été préparé et modelé par toute une éducation. Mais qu'en est-il de leurs contemporains ? Ces derniers considèrent-ils la famille Errázuriz comme particulièrement religieuse ? Si oui, quels sont les faits et les comportements qui leur donnent cette impression ? Existe-t-il un discours des Errázuriz qui ait renforcé cette idée ?

Leurs contemporains ont en effet tenu un discours sur les Errázuriz, même s'il s'agit d'un discours qui, dans la mesure où il est public puisqu'il apparaît dans des mémoires, se doit de respecter leur statut social, raison pour laquelle il ne peut être complètement franc. Paradoxalement, ce sont avant tout les femmes qui parlent des femmes, les quelques références faites aux Errázuriz par les hommes concernant avant tout la beauté physique des femmes et la personnalité d'Eugenia Huici. Quant aux femmes, elles ont avant tout livré leurs impressions sur Amalia Errázuriz, comme c'est le cas d'Inés Echeverría et de Martina Barros. La seconde en parle surtout sur un plan intellectuel, soulignant « *son caractère doux et affable, sa parfaite éducation, son exquise culture* » mais aussi « *son âme de femme intelligente et compréhensive* »¹⁰³⁵. Martina Barros met donc l'accent sur les qualités d'Amalia, mais avant tout sur celles qui concernent sa vaste culture artistique (« *elle donnait à admirer la beauté, mais parlait seulement quand elle sentait que son enthousiasme était partagé* »¹⁰³⁶), sa bonté et sa charité. Elle évoque bien « *une ferveur religieuse qui touchait et enseignait* », de même que « *son infini amour pour Dieu* »¹⁰³⁷, sans cependant lier, par exemple, la création de la « Liga de Damas Chilenas » au catholicisme d'Amalia, préférant évoquer ses « *services de bienfaisance afin d'aider au travail de la femme et à sa culture, et de servir beaucoup de ses aspirations* »¹⁰³⁸. Cependant, si l'on prend en compte que Martina Barros est l'une des premières féministes chiliennes (elle le démontre, par exemple, dans un article intitulé « El Voto Femenino » et

Tendré que someter mi voluntad y continuar el trabajo por mucho que me aburra. No importa, estoy resuelta, quiero ser santa »).

¹⁰³⁵ Martina Barros, *Recuerdos de mi vida*, Ed. Orbe, Santiago, 1942, p.323-328 («*su carácter dulce y afable, su esmerada educación, su cultura exquisita*»; «*su alma de mujer inteligente y comprensiva*»)

¹⁰³⁶ *Ibid.* («*hacia admirar lo bello, pero solo hablaba cuando sentía compartido su entusiasmo*»)

¹⁰³⁷ *Ibid.* («*un fervor religioso que conmovía y ensañaba*» et «*su infinito amor a Dios*»)

¹⁰³⁸ *Ibid.* («*servicios de beneficencias para ayudar al trabajo de la mujer, a su cultura y a servir muchos de sus anhelos*»)

publié en 1917¹⁰³⁹), on ne peut s'étonner du regard porté sur les actes et la personnalité d'Amalia. S'il existe une divergence quant aux buts poursuivis par les deux femmes, il n'est cependant pas déraisonnable de penser que leurs actions ont des résultats similaires, à savoir l'inclusion progressive des femmes dans la sphère publique.

Quant à Inés Echeverría, qui fréquente les Subercaseaux Errázuriz à Rome en 1901, où son mari est attaché militaire, elle parle d'Amalia avec un style beaucoup plus libre et plus spontané, qui ne dissimule pas son enthousiasme (« *c'était une créature exquise, noble, sainte* »¹⁰⁴⁰), son admiration (« *Mme Subercaseaux, avec sa beauté noble et pure, avec sa distinction naturelle, avait l'air d'être sortie des maisons régnantes plus récemment que toutes ces dames abimées, conventionnelles et remplies de préjugés. (...) J'étais fière de ma ministre* »¹⁰⁴¹) mais aussi une sorte de sentiment d'infériorité face à l'inflexible et parfaite catholique, alors même qu'Inés est bien souvent critique envers le catholicisme chilien¹⁰⁴². Elle écrit cependant : « *elle possédait une conscience catholique vertueusement austère. Elle ne dut jamais connaître la tentation du mal. Ame tombée en grâce avant sa naissance, le péché était hors de ses possibilités humaines. Moi, même si j'étais intimidée à cause de ma très mauvaise formation religieuse, sans conscience claire en matière de péché, j'avais déjà plus d'impétuosité et de rébellion qu'elle* »¹⁰⁴³. Amalia apparaît donc comme une figure idéale, pure et auréolée de la grâce divine, ce qui la rend à la fois attrayante et lointaine. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait intimidé Inés, qui n'avait pas reçu la même formation religieuse qu'elle, ce qui est sans doute le cas d'autres femmes et jeunes filles de la bonne société chilienne. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Inés évoque le cas de Luisa Lynch del Solar, marié avec Carlos Morla Vicuña puis avec le général Eduardo Gormaz Araos, qu'elle compare avec Amalia : « *le manque*

¹⁰³⁹ Martina Barros, "El voto femenino", In *Revista Chilena*, año I, vol. II, no. IX. Santiago, dic. 1917, p.392-393.

¹⁰⁴⁰ Inés Echeverría, *Memorias de Iris 1899-1925*, Ed. Aguilar, Santiago, 2005, p.68 (« *era una criatura exquisita, noble, santa* »).

¹⁰⁴¹ *Ibid.*, p.73 (« *la señora Subercaseaux, con su noble y pura belleza y su distinción natural, parecía más recientemente salida de las casas reinantes que todas esas damas estropeadas, convencionales y disecadas en prejuicios. (...) Mi ministra me enorgullecía* »).

¹⁰⁴² La figure d'Inés Echeverría a souvent été travaillée depuis une perspective littéraire (critique théâtrale) et féministe (elle défend l'amélioration de l'éducation de la femme et elle est un membre actif de plusieurs associations féminines), mais sa relation avec la religion n'a pas encore fait l'objet d'une étude. Sur les autres aspects, voir, entre autres, Darcie Doll Castillo, "Desde los salones a la sala de conferencias : mujeres escritoras en el proceso de constitución del campo literario en Chile", In *Revista chilena de literatura*, n.71, 2007, p.83-100 et María de la Luz Hurtado, "Escribir como mujer en los albores del siglo XX: construcción de identidades de género y nación en la crítica de Inés Echeverría (*Iris*) a las puestas en escena de teatro moderno de compañías europeas en Chile", In *Aisthesis*, PUC, n.44, 2008, pp. 11-52.

¹⁰⁴³ Inés Echeverría, *op.cit.*, p.69 (« *tenía una consciencia católica acrisoladamente austera. Ella no debió conocer ni la tentación del mal. Alma confirmada en gracia antes de nacer, el pecado le quedaba fuera de sus humanas posibilidades. Yo, aun entonces tan cohibida por mi pésima formación religiosa, sin conciencia clara en materias pecaminosas, ya tenía mucho más ímpetu de vuelo y de rebeldía que ella* »).

de structure religieuse a confondu Luisa à tel point qu'elle semble ne pas se définir quand il s'agit de pratique religieuse. Comme chez Amalia Errázuriz, son trait de caractère religieux n'est pas seulement défini, il est définitif »¹⁰⁴⁴. Il est par ailleurs intéressant de noter que cette même Luisa Lynch est l'une des plus proches amies d'Eugenia Huici, avec laquelle elle semble avoir partagé ce manque de solide formation religieuse. Au contraire de sa belle-sœur, la « belle madame Errázuriz » est résolument mondaine et n'hésite pas, dans certaines occasions, à mentir et à tromper. Ainsi, elle encourage Carmen Morla Lynch à se faire passer pour sa sœur Paz lors d'un dîner chez les parrains de cette dernière, Francisco Subercaseaux et Juana Browne, ou bien encore dissuade Maria Luisa Lynch d'acheter une statue de Christ au cœur palpitant, pour mieux l'acheter elle-même (même si les remords sont tels qu'elle confesse sa faute à son amie au bout de quelques jours)¹⁰⁴⁵. Eugenia Huici est cependant une catholique croyante et pratiquante, puisqu'elle est, comme sa belle-sœur Amalia, une tertiaire de Saint François¹⁰⁴⁶, ce qui implique l'appartenance à la branche laïque de cet ordre (appelée « Tiers-Ordre » ou « Ordre séculier ») et l'application des préceptes de Saint François dans sa vie quotidienne. Il s'agit donc avant tout d'une forme de dévotion et d'un modèle de vie, qui s'appuie sur la pratique des vertus chrétiennes.

Si Eugenia Huici n'a jamais eu d'aspiration à la sainteté, il ne serait pas étonnant qu'Amalia, au contraire, l'ait connue. Rappelons qu'elle pense entrer au couvent dans sa jeunesse et que ses écrits sur les femmes tendent tous à dépeindre des femmes qui, insérées dans le monde et dans la vie domestique, n'en cultivent pas moins de « saintes vertus », entre autres l'abnégation, la miséricorde et la charité. C'est sous ces traits qu'elle décrit Antonia Salas de Errázuriz (on notera au passage qu'Antonia est sa grand-tante par alliance et que le seul fait qu'elle ait été l'épouse d'un Errázuriz rehausse le prestige du groupe familial dans son ensemble), décrivant la fondatrice du couvent du « Buen Pastor » comme « *une âme pure, compatissante, détachée des liens terrestres, des plaisirs personnels et de son propre bien-être* »¹⁰⁴⁷. Mais c'est sans aucun doute son ouvrage sur Ana Maria Taigi¹⁰⁴⁸ qui est le plus révélateur

¹⁰⁴⁴ *Idid.*, p.343 (« la carencia de estructura religiosa ha dado a Luisa esta desorientación que la hace tan indefinida en el terreno de la práctica religiosa. Como Amalia Errázuriz, es no sólo definida, sino es definitiva »).

¹⁰⁴⁵ Pilar Subercaseaux, *Las Morla. Huellas sobre la arena*, Ed. Aguilar, Santiago, 1999, p.84-86 et p.89-94.

¹⁰⁴⁶ *Idid.*, p.81.

¹⁰⁴⁷ Amalia Errázuriz, *El ángel de la caridad: doña Antonia Salas de Errázuriz (1788-1867)*, Santiago, 1916, p.13 (« *una alma pura, compasiva, desprendida de vínculos estrechos, de goces personales y de propia satisfacción* »). Antonia Salas Palazuelos est la fille de Manuel de Salas Corvalan (1754-1841), un des pères fondateurs de la Nation chilienne et promoteur de l'Indépendance, et l'épouse d'Isidoro Errázuriz Aldunate (1782-1833), important homme politique et patriote de son époque. Elle est à l'origine de

quant à ses propres aspirations puisqu'il décrit la vie de cette italienne, née en 1769 et morte en 1837, épouse et mère exemplaire d'une nombreuse famille, directrice spirituelle de son foyer (elle dirige la prière et les lectures pieuses matin et soir) mais qui trouve cependant le temps de se dédier au secours des plus démunis et à la prière. Les visions qu'elle reçoit des dangers qui pèsent sur l'Église et des mystères de la foi lui attirent une rapide notoriété, notamment dans les cercles les plus élevés du Vatican. Elle est béatifiée le 30 mai 1920, alors que durant plus de quatre siècles aucune femme mère de famille, laïque et non martyr n'avait reçu cet honneur. Ana Maria Taigi se transforme donc en un exemple de sainteté profane et en modèle à suivre pour toutes les épouses et mères de famille de l'époque qui pratiquent les vertus chrétiennes au sein de leur foyer. Amalia a-t-elle vu en Ana Maria Taigi un modèle à suivre? Sans doute. A-t-elle aspiré à être une Ana Maria Taigi chilienne ? Il est plus difficile d'y répondre.

Ce qui est en revanche plus facile à voir, c'est que la sainteté de la femme dans son environnement domestique est un sujet qui se retrouve fréquemment dans le discours de ses enfants. Si l'on prend l'exemple de Blanca, de la biographie d'Amalia qu'elle écrit et de son autobiographie, il est évident que la figure de sa mère est une figure idéale (dans la biographie) ou idéalisée (dans son autobiographie), mise en avant par un discours sélectif qui reflète toutes les vertus de la sainte domestique (« *je la vis toujours douce, tranquille, sereine, encore qu'encline à la mélancolie. Je ne la vis presque jamais pleurer, jamais éclater en sanglots, encore moins rire aux éclats. Son arrimage dans l'Espoir que donne la Foi la maintenait constamment au milieu d'un lac de paix* »¹⁰⁴⁹). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si elle utilise plusieurs images liées à la sainteté: l'auréole (« *je souhaite encore évoquer ma mère, sous l'auréole de laquelle je vivais et me développais* »¹⁰⁵⁰), l'attraction qu'elle provoque sur les autres (en particulier chez les jeunes filles), la résignation (face aux décès de plusieurs de ses enfants), la tolérance, le sacrifice, l'amour du prochain. Dans ses textes, Blanca dessine une figure maternelle distante mais omniprésente, dont l'absence même devient source de prestige aux yeux de ses enfants. Plus particulièrement dans sa biographie, Blanca met en jeu tout un appareil discursif qui tend à fabriquer une certaine image d'Amalia, dans un but

l'arrivée de la congrégation des "Hermanas de la Caridad" au Chili et la fondatrice du couvent du « Buen Pastor ». A propos des principales figures féminines de la charité de la première moitié du XIX^{ème} siècle, voir Sol Serrano, *Qué hacer con Dios en la República ?*, op. cit., p.149-157.

¹⁰⁴⁸ Amalia Errázuriz, *La bienaventurada Ana María Taigi: hija, esposa y madre ejemplar*, 1924.

¹⁰⁴⁹ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.23 (« *la vi siempre dulce, tranquila, serena, aunque inclinada a la melancolía. Casi nunca la vi derramar lágrimas, nunca sollozar, mucho menos la oír reír estrepitosamente. Su anclura en la Esperanza que da la Fe la tenía constantemente en medio de un lago de paz* »).

¹⁰⁵⁰ *Idid.*, p.66 (« *quiero hablar otra vez de mi madre en cuya aureola vivía y crecía* »).

pédagogique et édifiant, presque hagiographique, puisque l'hagiographie doit servir deux objectifs : montrer un exemple qui « *peut inspirer un désir de progrès moral ou spirituel chez celui qui l'écoute ou le lit* », mais aussi définir « *une norme dogmatique et morale* »¹⁰⁵¹. La vie exemplaire d'Amalia est donc un modèle qu'elle offre aux yeux de ses contemporains (ou plutôt à ceux de ses contemporaines) et que le texte de Blanca se charge de transmettre aux générations futures. Mais plus que sa vie, c'est finalement sa mort qui revêt une signification toute particulière aux yeux de Blanca puisque pour la première fois elle emploie le terme « saint » pour parler de sa mère : « *Quelle est grande la mort du saint ! Le vase se brise et un esprit de consolation se répand, de même qu'une puissante aide tutélaire et des arômes divinisés jamais encore connus ou pressentis. C'était cela même. Je n'aurais pas pu écrire quelque chose de plus conforme à la vérité* »¹⁰⁵². La mort d'Amalia laissa un vide dans la vie familiale, pour Ramón et pour ses enfants, mais aussi chez ses amis et ses connaissances. Blanca relate dans ses mémoires que les funérailles ont lieu dans la Cathédrale, honneurs qui, jusqu'à la mort de Blanca en 1966, sont rendu à trois femmes seulement : Amalia, Juana Ross de Edwards et Gabriela Mistral¹⁰⁵³. Si l'on comprend bien les raisons de l'hommage à cette dernière, Prix Nobel de Littérature, il va sans dire que les deux premières sont honorées pour leurs vies et leurs vertus catholiques, « *en récompense de leur amour purifié envers l'Eglise* »¹⁰⁵⁴. La Cathédrale se remplit rapidement avec sa famille, ses amies, ses collaboratrices de différentes associations caritatives, mais aussi une foule d'inconnus, ce que Blanca traduit sous la forme d'une « canonisation populaire » puisque ces personnes « *embrassaient le cercueil, le touchaient avec des rosaires et des médailles. Ils lui demandaient des grâces, des guérisons,...* »¹⁰⁵⁵. Le discours est le même dans la biographie d'Amalia puisque Blanca décrit que « *toutes [ses amies], au lieu de prier pour elle, se recommandaient à elle avec la même ferveur que celle avec laquelle on prie sur la tombe des saints; beaucoup, en silence,*

¹⁰⁵¹ Marie-Céline Isaïa, « Normes et hagiographie dans l'Occident latin (v^e-xvi^e siècle) », In *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 14 décembre 2011. Consulté le 08 janvier 2012. URL : <http://cem.revues.org/index11983.html>

¹⁰⁵² Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.355 (« *!Oh, qué grande es la muerte del santo ! Se rompe el vaso y se esparce un espíritu de consuelo, una fuerte ayuda tutelar, y los aromas divinizados nunca antes conocidos ni presentidos. Eso mismo era. Y no pude haber escrito algo más conforme a la verdad* »).

¹⁰⁵³ En réalité, Blanca Subercaseaux commet une erreur puisque seules les funérailles de sa mère et de Gabriela Mistral ont lieu dans la Cathédrale de Santiago. Les funérailles de Juana Ross de Edwards se déroulent à Valparaíso et seule une messe funèbre est dite dans la Cathédrale. Voir la revue *Zig-Zag*, Santiago, n.436 du 28 juin et n.437 du 5 juillet 1913.

¹⁰⁵⁴ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.400 (« *en premio de su amor acendrado a la Iglesia* »).

¹⁰⁵⁵ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.357 (« *de personas desconocidas, canonizándola, por decir así, el sentido popular. Besaban la urna, tocaban con ella rosarios y medallas. Le pedían gracias, curaciones,...* »).

s'approchaient pour embrasser cette sainte boîte et pour y appuyer leurs rosaires et autres objets »¹⁰⁵⁶. L'épithète sur sa tombe, que ses petits-enfants tapissent de roses, à l'instar de la tombe de la Vierge Marie, résume ce que la famille souhaite projeter de sa vie : « *Parfaite dans ses vertus d'épouse et de mère. Insigne pour son amour envers l'Église et envers les âmes. Prodiges dans l'expansion de son bonté et de son esprit. Elle s'est endormie dans la paix du Christ et des saints* »¹⁰⁵⁷.

Les mêmes mots apparaissent dans les mémoires de son fils Pedro, moine bénédictin. Mais s'il parle en effet de sa mère en termes de sainte (« *les sentiments qui remplissaient son propre cœur de sainte et de mère parfaite* », « *ma sainte mère* »¹⁰⁵⁸), c'est avant tout l'indissociabilité qu'il exprime entre la figure maternelle et la religion (tout au long des chapitres qu'il consacre à son enfance, chaque fois qu'il parle de religion, apparaît une référence à sa mère) qui est la plus significative. Car si Amalia a peut-être aspiré à la sainteté pour elle-même, il ne fait aucun doute qu'elle a aspiré à la sainteté, ou en tous cas à la condition ecclésiastique, pour ses enfants, suivant en cela une tradition familiale bien ancrée. En effet, n'oublions pas que les Errázuriz ont eu plusieurs de leurs membres dans des institutions de l'Église, que ce soit dans des couvents ou dans les ordres séculiers. Les Errázuriz Urmeneta n'ont donc pas moins de treize parents de différentes générations qui entrent dans les ordres, onze femmes et deux hommes¹⁰⁵⁹, parmi lesquels deux parviennent au plus haut poste ecclésiastique chilien (Valentin Valdivieso et Crescente Errázuriz sont Archevêques de Santiago). Amalia, à défaut d'avoir été elle-même une religieuse, souhaite que l'un de ses enfants entre dans les ordres puisque, comme le signale Blanca, « *elle envoyait la noble dame anglaise, mère des Waughan, dont les nombreux fils furent tous prêtres* »¹⁰⁶⁰. C'est un sujet de conversation qu'elle aborde d'ailleurs avec ses enfants, en tous cas avec son fils aîné Pedro,

¹⁰⁵⁶ Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.400 (« *todas, en vez de rogar por ella, se encomendaban a ella con el mismo fervor con que se reza ante la tumba de los santos; muchos, en silencio, se acercaban a besar esa caja bendita y a tocar sus rosarios y otros objetos* »).

¹⁰⁵⁷ « *Perfecta en sus virtudes de esposa y de madre. Insigne por su amor a la Iglesia y a las almas. Prodiges en la expansión de su bondad y de su ingenio. Se durmió en Cristo con la paz de los santos* ».

¹⁰⁵⁸ Pedro Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.13 et p.244 (« *los sentimientos que llenaban su propio corazón de santa y de madre perfecta* », « *mi santa madre* »).

¹⁰⁵⁹ De la génération de leurs arrière-grands-oncles : Loreto, Francisca y Dolores Errázuriz y Madariaga ; de la génération de leurs grands-oncles : Carmen y Santiago Errázuriz Aldunate et leurs cousines germaines, Teresa et Maria Zañartu Errázuriz ; de la génération de leurs oncles : Crescente, Honoria et Pelagia Errázuriz Valdivieso, ainsi que Rosa Errázuriz Zañartu. Ils ont en plus deux cousines issues de germains dans un couvent, Dorotea et Domitila Salas Errázuriz, et leur grand-oncle maternel, Valentin Valdivieso Zañartu.

¹⁰⁶⁰ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.264 (« *ella había envidiado a la noble señora inglesa, madre de los Waughan, cuyos numerosos hijos fueron todos sacerdotes* »). Il s'agit de la famille Waughan, ou Vaughan en anglais, dont onze des treize enfants entrent dans les ordres (les cinq filles et six des huit garçons). Trois des garçons sont évêques et l'un d'entre eux, Herbert (1832-1903), est Archevêque de Westminster et Cardinal.

qui relate dans ses mémoires : « avec une délicate prudence elle me suggérait parfois l'idée de la vie religieuse ou sacerdotale, ce à quoi je lui répondais sincèrement que je ne me sentais pas appelé à un si grand honneur. Elle n'insistait pas, mais continuait sans doute à prier Dieu pour m'obtenir cette grâce que je méritais si peu »¹⁰⁶¹. C'est un appel qu'il sentira bien des années plus tard, conduisant à la rupture de son mariage et à son entrée dans les ordres bénédictins en 1920, même s'il est en gestation depuis quelques années déjà. Ainsi, c'est durant la célébration en 1915 de « Santiago Antiguo », une reconstitution historique de coutumes de la Colonie, qu' « un souffle de l'Esprit Saint me fit pressentir ce qui viendrait plus tard. L'idée, en essence, il y avait plusieurs années que nous l'avions à l'esprit Elvira et moi ; mais ce fut à cet instant, au son du menuet ou de la pavane, qu'elle commença à germer »¹⁰⁶². Malgré son désir de voir l'un de ses fils porter la soutane, la décision de Pedro affecte cependant Amalia, même si la nouvelle ne provoque pas la réaction que nous imaginons violente de Ramón. Ainsi, si la première se résigne (« pouvions-nous ne pas nous résigner, ne pas accepter ce que, dans ce cas, le Seigneur disposait ou permettait avec cette mission? »¹⁰⁶³), il fallut une lettre de Monseigneur Tedeschini, Secrétaire d'Etat du Vatican, pour apaiser les douleurs de Ramón. Les arguments du cardinal Tedeschini sont intéressants à analyser et nous en avons relevé trois. Le premier tient à l'éducation et au caractère de Pedro : le cardinal voit en effet difficilement comment Pedro aurait pu prendre cette décision à la légère ou sur la suggestion de quelqu'un (sa femme, par exemple), en partie à cause du « fond de piété que ce bon jeune homme garde depuis toujours » , dont les principaux responsables sont ses parents pour l'éducation qu'ils lui ont donnée¹⁰⁶⁴. En second lieu, le cardinal signale à Ramón que ce nouveau sacerdoce est un honneur pour sa famille (« ce sera pour votre famille un nouveau titre de noblesse et de gloire »¹⁰⁶⁵) et la preuve de sa relation privilégiée avec l'Eglise et Dieu (« Sa Sainteté (...) se réjouit de voir le nom d'une famille si chrétienne liée, une fois de plus, et d'une manière si étroite, avec la Sainte Eglise grâce au sacerdoce »¹⁰⁶⁶). En dernier lieu, Tedeschini lui rappelle

¹⁰⁶¹ Pedro Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.98 (« con delicada prudencia me sugería a veces la idea de la vida religiosa o sacerdotal, a lo que le contestaba sinceramente que no me sentía llamado a honor tan grande. Ella no insistía, pero sin duda seguía orando a Dios para conseguirme esa gracia tan poco merecida de mi parte »).

¹⁰⁶² *Ibid.*, p.158 (« un soplo del Espíritu Santo me hizo presentir lo que vendría más tarde. La idea, en abstracto, la teníamos ya latente Elvira y yo, desde varios años; pero fue en un instante, al son del minuet o de la pavana, que empezó a germinar »).

¹⁰⁶³ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.175 (« ¿podíamos no resignarnos, no aceptar con su misión lo que en este caso el Señor disponía o permitía? »)

¹⁰⁶⁴ Lettre du Cardinal Tedeschini à Ramón Subercaseaux, Cité du Vatican, 17 de septembre 1920, citée dans Carmen Valle, *Amalia Errázuriz*, op.cit., p.318-319 (« fondo de piedad que este buen joven ha conservado siempre »)

¹⁰⁶⁵ *Ibid.* (« será para su misma familia un nuevo título de nobleza y de gloria »)

¹⁰⁶⁶ *Ibid.* (« Su Santidad (...) se regocija al ver el nombre de una familia tan cristiana, ligado, una vez más, y de una manera tan estrecha, a la Santa Iglesia por el Sacerdocio »)

que si le Saint Père voit d'un bon œil la décision de Pedro, il lui est difficile en tant que catholique de penser différemment (« *Sa Sainteté vous exhorte à vous incliner bien bas devant l'aimable volonté du Bon Dieu* »¹⁰⁶⁷). C'est d'ailleurs de cette manière qu'Amalia comprit la réprimande dissimulée puisqu'elle écrit dans ses mémoires « *la voix du Pape fut entendue par le catholique fidèle; il baissa la tête et obéit* »¹⁰⁶⁸.

En plus de soutenir son mari, Amalia dirige ses pensées vers son fils, dont elle imagine le désir de recevoir des nouvelles de la réaction de ses parents, et le reconforte : « *même si j'ai de la peine de te perdre dans cette vie, je sens que tu accomplis quelque chose de si grand qu'on dirait que mon âme s'élève, me donnant la force de tout supporter avec tranquillité et résignation. (...) Tu prieras pour tes parents, tes frères et sœurs. Tu seras le vrai fils aîné, intercesseur devant Dieu qui ne pourra rien te refuser après le sacrifice que tu as fait pour lui* »¹⁰⁶⁹. Grâce à Pedro, les Subercaseaux Errázuriz compteront donc sur un puissant allié pour les guider sur le chemin de la vie catholique et de la rédemption, même s'il s'agit d'un grand sacrifice pour ses parents (« *le renoncement à Pedro est le cadeau que Dieu nous demande avec le sacrifice et la douleur de notre vieillesse* »¹⁰⁷⁰). Peu à peu, la douleur s'estompe, d'autant plus qu'en juin 1921, Amalia visite l'abbaye de Quarr, sur l'île de Wight, où se trouve son fils et peut apprécier par elle-même les bonnes conditions physiques et morales dont il jouit.

Mais Pedro n'est pas le premier de ses fils à se destiner au sacerdoce puisque Juan, le cadet, montre dès son jeune âge des signes de vocation ecclésiastique, dont il entretient sa mère lors de conversations intimes. Sa décision d'entrer au Séminaire ne peut donc avoir été une vraie surprise, malgré ce qu'elle en dit dans ses mémoires (« *l'enfant (...) me parlait de ses aspirations (...). Je crois que je lui répondais en lui donnant raison mais en oubliant rapidement nos conversations, et sans prendre au sérieux ces idées qui me semblaient prématurées* »¹⁰⁷¹) et ce pour la raison invoquée par Blanca : « *le plaisir de voir s'accomplir de ce qu'elle désirait pour*

¹⁰⁶⁷ *Ibid.* (« *Su Santidad lo exhorta a inclinarse bajo la amable voluntad del Buen Dios* »).

¹⁰⁶⁸ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.176 (« *la voz del Papa fue oída por el catolico fiel ; agachó la cabeza y obedeció* »).

¹⁰⁶⁹ Lettre d'Amalia Errázuriz à Ramón Subercaseaux, Pérouse, 21 août 1920, cité par Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, op.cit., p.322-323 (« *junto con la pena de perderte para este vida, siento que es algo tan grande lo que ejecutas que parece que me levanta el alma y me da fuerza para soportarlo con tranquilidad y resignación. (...) Rezarás por tus padres y por tus hermanos. Serás el verdadero primogénito, intercesor ante Dios que nada te negará después del sacrificio que has hecho por El* »).

¹⁰⁷⁰ Journal intime d'Amalia Errázuriz, Pérouse, 15 septembre 1920, cité par Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, op.cit., p.323-324 (« *ahora lo de Pedro es el regalo que Dios nos pide con el sacrificio y el dolor de nuestra vejez* »).

¹⁰⁷¹ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.127-128 (« *el niño (...) me hablaba de sus aspiraciones (...). Yo creo que a esto contestaba hallándole razón pero, olvidando lo conversado y, sin tomar en serio estas ideas que me parecían prematuras* »).

Juan avait été accompagné de la plus intime satisfaction, et je pourrais presque dire, avec un sentiment de triomphe, parce que tout s'était passé comme elle l'avait souhaité, préparé et voulu »¹⁰⁷². Phrase lourde de conséquence puisque Blanca y affirme que sa mère aurait « planifié », ou en tous cas fortement contrôlé et encouragé, la vocation de Juan. Il convient cependant de relativiser ces propos puisque nous n'avons pas de raison de douter de la sincérité de la vocation du jeune homme. Mais que cette dernière ait germé dans un terreau fertilisé par la main d'un jardinier attentif, sans aucun doute. Amalia protège donc le développement spirituel de Juan, comme l'indique le fait qu'en 1913, alors que Juan passe l'été à Viña del Mar et est exposé aux tentations de la vie mondaine, sa mère écrit à son directeur de conscience, Mgr. Casanova, pour qu'il surveille de près la situation. Mais celui-ci la rassure, rien ne viendra perturber la résolution de l'adolescent : « *J'ai aussi confiance en Juan, car il est humble, sincère, généreux et sait aimer ; il garde son ingénuité d'enfant et aime beaucoup la Sainte Vierge. ¿Pourquoi donc douter de sa vocation?* »¹⁰⁷³. Peu après, Juan part cependant pour le Collège Pio Latino Americano à Rome et est finalement ordonné prêtre le 3 avril 1920 dans la basilique de Saint Jean de Latran. Amalia écrit alors dans son journal intime, deux jours plus tard : « *J'avais des envies de crier et de dire aux nonnes ce que je voyais devant moi : j'ai un fils prêtre !* »¹⁰⁷⁴. Ce même cri de victoire maternelle et catholique, elle peut le répéter sept ans plus tard, quand c'est au tour de Pedro d'être ordonné prêtre dans l'abbaye de Solesmes, cérémonie à laquelle elle assiste aussi. Amalia, qui meurt en 1930, ne connut jamais l'ascension de ses fils dans la hiérarchie ecclésiastique puisque Juan ne devient évêque qu'en 1935 et que Pedro ne revient au Chili pour fonder l'abbaye bénédictine de las Condes qu'en 1938, mais elle a pu connaître son petit-fils Maximiano Valdés Subercaseaux (1908-1982) et savoir qu'il allait être un moine capucin, lui qui enfant affirme qu'il veut être un « Père de l'Eglise »¹⁰⁷⁵. Amalia ne fut pas une sainte elle-même, ni la mère d'un saint, mais elle est en bonne voie d'être aujourd'hui la grand-mère d'un saint puisque Fray Francisco Valdés

¹⁰⁷² Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.311 (*"el goce por el cumplimiento de lo que ella deseaba para Juan no había sido acompañado, por parte de ella, sino con la más íntima satisfacción y, casi diremos, sentimiento de triunfo, porque todo fue como ella lo deseó, lo preparó y lo quiso"*).

¹⁰⁷³ Lettre de Mgr. Carlos Casanueva à Amalia Errázuriz, Punta de Tralca, 7 février 1913, citée par Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.267 (« *Confío también en Juan, porque es humilde, es sincero, es generoso y sabe amar ; conserva su ingenuidad de niño y quiere a la Santísima Virgen mucho. ¿Porqué pues desconfiar de su vocación?* »).

¹⁰⁷⁴ Journal intime d'Amalia Errázuriz, 5 avril 1920, cité par Carmen Valle, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux, op.cit.*, p.303 (« *Me venían ganas de gritar y decir a las monjas que veía por delante: ¡tengo un hijo sacerdote!* »).

¹⁰⁷⁵ Blanca Subercaseaux, *Memorias, op.cit.*, p.352.

fait l'objet d'un procès en béatification ouvert en 1992 et a été déclaré « Vénérable » par le Pape Jean-Paul II en 1998¹⁰⁷⁶.

Hormis le discours de leurs contemporains, leur propre discours et leurs liens avec l'Eglise grâce au sacerdoce, il nous reste à évoquer un dernier point qui nous semble refléter la reconnaissance du catholicisme des Errázuriz, à savoir leurs postes diplomatiques. Rafael Errázuriz Urmeneta occupe en effet durant plus de 15 ans la représentation du Chili devant le Saint-Siège, tout d'abord comme ministre plénipotentiaire (1907-1915) puis comme ambassadeur (1915-1923). A sa mort, sa charge se transmet à son beau-frère Ramón Subercaseaux, qui l'occupe jusqu'en 1930. C'est ensuite au tour de Luis Subercaseaux Errázuriz d'occuper le poste entre 1945 et 1951, suivant là encore une tradition familiale qui semble avoir uni étroitement les Errázuriz et leurs descendants avec la Rome capitale religieuse.

3- LA PROJECTION DE LA DEVOTION : L'ENGAGEMENT DES FEMMES DANS L'ACTION SOCIALE.

La spiritualité, ou « vie dévote », ne se justifie dans les crédos catholiques qu'à partir du moment où elle s'exprime au travers d'actes de charité, c'est-à-dire que l'amour du prochain doit aller de pair avec l'action sociale¹⁰⁷⁷. La création de la « Liga de Damas Chilenas » le 10 juillet 1912 par un groupe de dames de la bonne société de Santiago, dont Amalia Errázuriz prend immédiatement la présidence, répond, sinon dans son acte de fondation, du moins dans son développement, à cette problématique. Les objectifs et le travail concret de l'association ont fait l'objet d'une analyse d'Erika Verba¹⁰⁷⁸, raison pour laquelle nous n'entrerons pas dans le détail de son action, même si nous rappellerons brièvement son contexte de naissance (notamment la doctrine du « catholicisme social ») et ses principaux travaux. Notre perspective sera donc différente, puisque nous tenterons de montrer quelle a été l'action d'Amalia à la tête de l'organisation et en quoi cette charge peut être vue comme une reconnaissance de sa qualité de catholique. En dernier lieu, nous nous pencherons sur le double pouvoir moral et social que lui permet d'exercer sa présidence, à Santiago mais aussi au niveau national, notamment grâce aux « juntas locales » qui relaient les principes et les activités de la section de la capitale. La formation de ce réseau, dont la pièce maîtresse est

¹⁰⁷⁶ Sur la figure de ce petit-fils d'Amalia, voir le livre de Margarita Valdés Subercaseaux, *Fray Francisco Valdés Subercaseaux. Misionero de la Araucanía y primer obispo de Osorno*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1993.

¹⁰⁷⁷ Marciano Barrios, *op.cit.*, p.70.

¹⁰⁷⁸ Verba Erika, *Catholic feminism and the social question in Chile, 1910-1917: the Liga de Damas Chilenas*, Edwin Mellen Press, New-York, 2003.

Amalia, permet de rendre compte du contrôle social et moral exercé par la « Liga de Damas Chilenas ».

Les femmes de la famille Errázuriz, au même titre que beaucoup de leurs consœurs de l'élite, tant sur le plan national qu'international, s'occupent activement de faire la charité à titre individuel et/ou dans le cadre d'institutions caritatives ou d'action sociale. Le passage d'un type de charité « intramuros », où les secours sont centralisés dans des institutions telles que les hôpitaux, à une charité « extramuros », où les secours parviennent directement aux domiciles des personnes qui en ont besoin, est un phénomène historique qui prend place dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, cherchant à déterminer quels sont les moyens les plus efficaces et les plus rationnels d'aider les plus démunis, que ce soit au niveau matériel ou au niveau de leur moralisation¹⁰⁷⁹. A partir de la publication de l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII en 1891, la charité change d'ailleurs de nom (elle est désormais appelée « catholicisme social » ou « action sociale ») mais aussi d'objectifs. Le texte de la bulle constate en effet les résultats néfastes de l'industrialisation, sur un double plan matériel et social puisque la brèche entre « patrons » et « ouvriers » se creuse, provoquant de graves frictions au sein du corps social qui vont déboucher sur les discussions autour de la « question sociale ». L'Eglise condamne cependant fermement le socialisme, dont la proposition principale, l'abolition de la propriété privée, lui semble funeste puisqu'elle va à l'encontre du droit naturel à la propriété et pourrait nuire non seulement aux propriétaires, mais aussi aux ouvriers qui aspireraient à le devenir afin d'améliorer leur situation et celle de leur famille. L'Eglise se pose ensuite en médiateur entre les deux groupes sociaux, rappelant à chacun ses devoirs (à l'ouvrier, l'exactitude dans son travail; au patron, des tâches adaptées à l'âge et au sexe des travailleurs, une rémunération digne et le respect du temps consacré à la piété). Le texte se penche aussi sur le rôle de l'Etat, l'exhortant à protéger le prolétariat sur un plan législatif et moral, notamment en faisant respecter le repos dominical et en fixant les salaires minimaux. Pour mettre en place ce programme, le texte souligne le rôle primordial des « sociétés de secours mutuels », au nombre desquelles il compte les corporations ouvrières, les congrégations religieuses et les associations caritatives. Et de conclure que « c'est en effet d'une abondante effusion de charité qu'il faut principalement attendre le salut »¹⁰⁸⁰.

Ainsi, il ne s'agit plus seulement de soigner les symptômes mais aussi et surtout d'agir à la source et de trouver des solutions, qui passent en grande partie par une amélioration de

¹⁰⁷⁹ A propos de ce phénomène au Chili, voir Macarena Ponce de León, *La reforma de la caridad ilustrada*, Thèse de Doctorat, Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2007.

¹⁰⁸⁰ Léon XIII, "De Rerum Novarum", 15 mai 1891. Le texte complet peut être consulté sur le site internet du Vatican (www.vatican.va).

l'éducation, mais aussi par la création d'organisations de soutien (syndicats, caisses, mutualité, cours, colonies de vacances, foyers, écoles, logements). Ainsi, la « question sociale » va trouver deux solutions concrètes : le développement d'une politique de construction ou de promotion de logements ouvriers (c'est ainsi que naissent au Chili les « poblaciones obreras »¹⁰⁸¹) et la mise en place d'un cadre législatif régulant les conditions de travail dans un contexte industriel.

C'est dans ce contexte de rénovation des formes de charité qu'Amalia Errázuriz vit, et ses écrits au même titre que ses actions mettent en évidence ces changements. Ainsi, la charité qu'elle pratique dans sa jeunesse sous la direction de Miss Young, entre 1872 et 1879 environ, montre bien l'intrication entre les formes intramuros et extramuros, puisqu'elle visite à la fois les hôpitaux (San Borja pour les femmes et San Juan de Dios pour les hommes) et les pauvres de son quartier dans leurs propres foyers. Mais, en accord avec son temps, il lui semble que la seconde solution est la meilleure puisqu'elle lui permet de « *connaître le pauvre dans sa propre misère* », « *s'approcher de lui, le chercher dans l'enceinte étroite, obscure, infecte parfois, où il cache ses nombreux besoins* », « *voir comment vivent ces familles qui manquent de tout* » et « *souffrir avec leurs souffrances* »¹⁰⁸². Cette nouvelle pratique de la charité chrétienne oblige donc Amalia à aller à la rencontre des plus démunis, suivant en cela les préceptes spirituels de Saint Vincent de Paul¹⁰⁸³, même si c'est aussi une manière de compenser et de rendre acceptable aux yeux des familles de l'élite la grande fortune dont elles disposent face à la grande détresse de beaucoup d'autres. L'adoption de ces nouvelles formes de la charité peut ainsi être considérée comme une forme d'autojustification, au même titre qu'une réponse aux critiques qui ont été formulées contre l'élite en tant que groupe dirigeant et qui mettent en cause son inefficacité à apporter des solutions à la question sociale. Dans son âge mûr, Amalia, tout comme beaucoup d'autres femmes de son milieu social, entre donc de plain-pied dans l'organisation des formes d'action sociale prônées par *Rerum Novarum* (« obras sociales »), s'éloignant des pratiques de charité traditionnelles (« obras de beneficencia »). Sa belle-fille, Elvira Lyon de Subercaseaux, d'une génération différente et dont le langage est moins marqué par l'empreinte du christianisme social et peut-être

¹⁰⁸¹ A propos de ces « poblaciones obreras », voir Rodrigo Hidalgo, *La vivienda social en Chile y la construcción del espacio urbano en el Santiago del siglo XX*, Centro de investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2005.

¹⁰⁸² Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia, op.cit.*, p.61 (« *conocer al pobre en su propia miseria* », « *acercarse a él, buscarlo en el recinto estrecho, oscuro, infecto a veces, donde oculta sus múltiples necesidades* », « *ver cómo viven esas familias que carecen de todo* », « *sufrir con sus padecimientos* »).

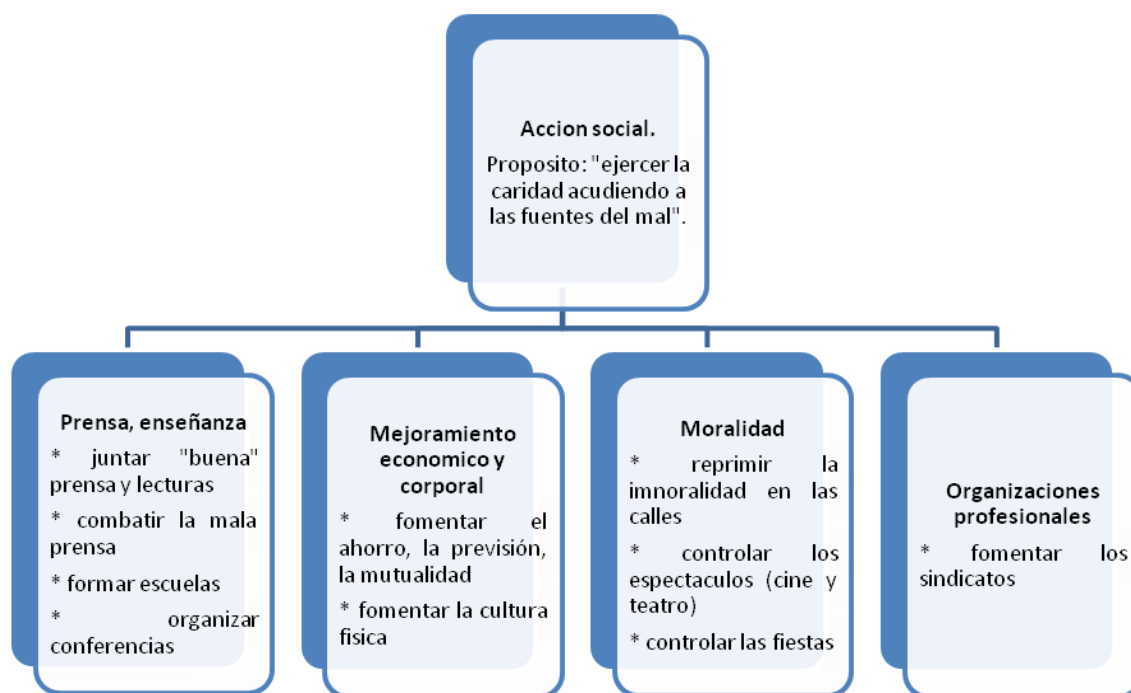
¹⁰⁸³ Sur la spiritualité de Saint Vincent de Paul et son influence au Chili, voir Sol Serrano, *Qué hacer con Dios en la República ?*, *op. cit.*, p.157-162.

d'avantage par une forme de critique sociale, définit, dans un texte qu'elle leur consacre en 1915, l'une et l'autre dans les termes suivants: « *les œuvres de charité soignent le mal ou l'atténuent ; les œuvres sociales le préviennent ; les premières sont faites pour un petit nombre, les secondes pour tous. Dans les œuvres de charité, on agit par charité, dans les œuvres sociales agissent ensemble la charité et la justice* »¹⁰⁸⁴. On le voit donc, la charité agit en aval, l'action sociale en amont, essayant de prévenir ce que la première cherche à corriger. La pratique de la deuxième requiert que les femmes étudient les causes de la pauvreté, un travail intellectuel de recherche (parfois scientifique) et de synthèse, qui va bien au-delà de la pratique de l'aumône distribuée à la sortie de la messe ou la visite aux nécessiteux. Il s'opère par ailleurs un grand changement quant au regard porté sur les pauvres, qui doivent désormais agir pour sortir de la misère : ils ne peuvent plus seulement être des victimes passives, mais des agents actifs de leur propre salut. C'est ainsi que l'action sociale promeut l'éducation et la défense des droits acquis et/ou l'amélioration du cadre législatif de protection du travail (notamment la fixation des salaires et de la journée de travail), instruments qui doivent permettre aux groupes les plus démunis de se forger un avenir meilleur grâce, notamment, aux caisses de retraite. Mais Elvira n'insiste pas seulement sur les secours matériels, elle juge indispensable de les accompagner d'une élévation du niveau moral (il va sans dire que cette « élévation » doit passer par la religion puisque de la Parole de Dieu « *les hommes apprennent la justice, la charité, le pardon des injures, l'oubli de soi, l'abnégation au nom du bien commun* »¹⁰⁸⁵). De ces principes dépendent en grande partie le succès et la pérennité des institutions de bienfaisance et d'aide sociales, qui ancrent de bonnes habitudes chez l'ouvrier ou le pauvre. Par ailleurs, au-dessus de l'action sociale, Elvira place les institutions sociales, au nombre desquelles elle compte les syndicats et les corporations. Ces organisations lui semblent promouvoir l'entraide et les valeurs de la famille puisqu'elles aident à freiner, dans les campagnes par exemple, l'exode rural, la division de la terre et par là-même l'éclatement des familles et leur recours à des institutions, auxquelles elles délèguent le soin des leurs, telles que la crèche, qui rompt le lien mère - enfant et rend difficile l'allaitement, ou l'hospice, qui signifie la mort d'un individu hors de son foyer. On le voit donc, la famille reste l'unité de base de l'organisation sociale et la première garante du bien-être de ses membres. Et elle conclut: « *nous souhaitons que tout le monde se persuade que dédier son temps à cette action*

¹⁰⁸⁴ Elvira Lyon de Subercaseaux, « La diferencia entre la obra social y la obra de beneficencia », conférence transcrite dans *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.73, 1er septembre 1915 y n.77, 1er novembre 1915 (« *las obras de beneficencia curan el mal o lo atenúan; las obras sociales lo previenen; las primeras se dirigen a unos cuantos, las últimas a todos. En las de beneficencia se procede por la caridad, en las sociales dominan juntas la caridad y la justicia* »)

¹⁰⁸⁵ *Ibid.* (« *los hombres aprenden la justicia, la caridad, el perdón de las injurias, el olvido de si mismos, la abnegación por el bien general* »)

en favor des classes prolétaires ou ne pas s'occuper d'elles ne relève pas du libre arbitre ou des goûts personnels, si ce n'est que c'est un devoir rigoureux de la conscience qui nous y oblige »¹⁰⁸⁶.



« L'action sociale et ses moyens », selon Elvira Lyon de Subercaseaux (1915).

Ainsi, l'action sociale est un devoir du chrétien, et plus particulièrement de la chrétienne. Cette dernière posséderait en effet une affinité avec le sujet de par sa nature même, qui la lierait plus facilement à la charité et à la religion, au point qu'elle est souvent considérée comme un « agent de l'Eglise » dans le discours masculin de l'époque. C'est en tous cas sous cette forme que les détracteurs de l'opinion publique féminine tentent de saboter sa participation au débat sur la laïcisation de l'Etat quand le journal « El Eco de las señoras de Santiago » veut émettre son avis sur la réforme de l'article 5 de la Constitution de 1833, relatif à la religion d'Etat, en 1865. Premier journal qui semble avoir été écrit par des femmes, même si aucune ne signe, il permet l'irruption d'une opinion publique féminine dans un secteur jusque-là monopole des hommes. Les femmes qui s'y expriment le font en considérant qu'il est

¹⁰⁸⁶ Ibid. (« *querriamos que todos se persuadan de que el dedicar sus actividades a esta acción a favor de las clases proletarias o el de no preocuparse de ellas, no es materia de libre elección o de gusto sino que un deber riguroso de conciencia los obliga a ellos* »).

de leur devoir de défendre la religion au nom, selon leurs propres mots, de leur supériorité morale sur les hommes (qui eux possèdent une supériorité intellectuelle sur elles) mais aussi pour défendre leurs familles (rappelant au passage que la famille « *n'est rien d'autre que ce qu'en ont fait les femmes* »¹⁰⁸⁷). Faisant preuve d'une grande confiance en elles-mêmes, elles se considèrent comme des agents de l'ordre social et seules capables de réformer la société et ses maux, même si elles ne peuvent agir politiquement et législativement que par l'intermédiaire des hommes¹⁰⁸⁸.

Cinquante après ce premier débat, le panorama a évolué : le premier débat sur le vote féminin a eu lieu en 1865 à l'initiative du leader conservateur Abdón Cifuentes ; Martina Barros a traduit et publié le texte de John Stuart Mill « *The subjection of the woman* » en 1873 ; le monde universitaire a ouvert ses portes aux femmes en 1877, permettant à Eloisa Diaz d'obtenir son diplôme de médecin en 1887 ; les premiers magazines féminins sont apparus, dirigés par des femmes et destinés à un public féminin (*Familia* en 1910 sous la direction de Enriqueta Vergara, par exemple). Mais surtout, sous l'impulsion du pape Léon XIII, les femmes sont entrées massivement dans les organisations dédiées à l'action sociale, même si la direction en est théoriquement assumée par des hommes, laïques ou ecclésiastiques.

C'est dans ce contexte que s'inscrit la « *Liga de Damas Chilenas* », créée en 1912 à Santiago. Nous ne connaissons pas la date à laquelle elle mit fin à ses activités dans la mesure où son principal organe de diffusion, « *El Eco de la Liga de Damas Chilenas* » (rebaptisé en 1915 « *La Cruzada* ») n'est disponible dans les collections de la Bibliothèque National que jusqu'en décembre 1917, bien qu'il semble avoir été publié jusqu'en juin 1918¹⁰⁸⁹. Cette interruption est sans doute due à la démission d'Elvira Lyon, qui en était la directrice et qui, aux dires d'Amalia, s'en détacha afin de s'occuper de l'installation des Dames Catéchistes de Loyola dans le pays. Elle signale cependant qu'après trois ans d'interruption, le journal reprend ses activités sous sa direction (vers 1921) puis passe sous la direction de sa fille Blanca quand Amalia doit partir à Rome en 1924¹⁰⁹⁰. Mais il n'existe aucune trace de cette renaissance du journal, ce qui nous prive de connaître les activités de la Ligue après 1917, même si ces dernières se poursuivent au moins jusque dans les années 1930 puisqu'il existe quelques

¹⁰⁸⁷ « *El Eco de las Señoras de Santiago* », Santiago, n.7, 24 août 1865 (« *no es otra cosa que lo que las mujeres la han hecho* »).

¹⁰⁸⁸ A propos du débat autour de « *El Eco de las Señoras de Santiago* », voir Stiven Ana María, « *El Eco de las Señoras de Santiago de 1865. El surgimiento de una opinión pública femenina* », In Fundación Mario Góngora, *Lo público y lo privado en la historia americana*, Santiago, 2000, p.303-326.

¹⁰⁸⁹ Amalia Errázuriz, « *La Liga de Damas Chilenas* », In *Relaciones y documentos del Congreso Mariano Femenino celebrado en Santiago de Chile en julio de 1918*, op.cit., p.314-319. Le texte dit: « *Más tarde cambió su nombre por el de "La Cruzada", con el cual continuó apareciendo hasta el mes de junio último* » (p.315).

¹⁰⁹⁰ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.142.

textes et rapports annuels d'activités datés de 1934¹⁰⁹¹. Nous avons donc opté pour prendre en compte la période 1912-1917 en nous appuyant sur l'information disponible.

Comme son nom l'indique, la « Liga de Damas Chilenas » (désormais LDC) est une organisation féminine créée par et, dans une large mesure, pour des femmes. L'association s'inscrit dans un courant international qui suscite la création d'œuvres similaires en Europe et en Amérique du sud, la LDC ayant particulièrement pris modèle sur la « Liga de Damas Católicas del Uruguay » fondée à la fin du XIX^{ème} siècle¹⁰⁹². Mais il existe une différence entre ses adhérentes et ses bénéficiaires : il s'agit en effet d'une association de l'élite (le terme même de « damas » est sans équivoque, ce sont des femmes de la bonne société), et non pas d'une association qui accepte les femmes indépendamment de leur condition sociale, même si les statuts de la LDC stipulent que les seuls paramètres d'adhésion sont de « *sympathiser avec l'œuvres, son but (...) et d'adhérer* »¹⁰⁹³. Ce discours officiel est en porte-à-faux avec les listes d'adhérentes publiées périodiquement dans « El Eco », mais aussi avec une conférence donnée en 1915 par Amalia, dans laquelle elle détermine ce qu'est, ou doit être, la tête pensante de la Ligue, à savoir une « *élite de charité chrétienne* »¹⁰⁹⁴. Elle définit cette dernière comme un groupe « *qui se distingue dans tous les domaines possibles, grâce à des efforts plus soutenus, de plus grandes aptitudes et qualités* »¹⁰⁹⁵. S'il existe une élite dans tous les domaines (social, scientifique, littéraire), elle se penche avant tout sur cette élite qui doit travailler dans l'action sociale et qu'elle croit devoir être « *un groupe de personnes décidées et dévouées, qui se consacrent formellement à acquérir les conditions essentielles afin de former et diriger avec succès les œuvres d'action sociale de propagande et de moralisation* »¹⁰⁹⁶. Si en théorie ces personnes doivent être recrutées « *dans les paroisses, les œuvres de charité et les confréries pieuses* »¹⁰⁹⁷, Amalia insiste sur le fait qu'au Chili, nul n'est besoin de les chercher

¹⁰⁹¹ La Bibliothèque Nationale conserve un rapport annuel d'activités de 1929 (*Memoria correspondiente al año 1929*), une déclaration publique de 1931 (*Una Voz de orden para las mujeres chilenas : la Liga de Damas Chilenas da a conocer sus anhelos en orden a la solución de la crisis económica*) et le texte d'une conférence donnée en 1934 par Jorge Larrain Cotapos, directeur ecclésiastique de la LDC (*Las modas, los baños, las libertades*).

¹⁰⁹² Dans son premier numéro, *El Eco* présente le travail de la « Liga de Damas Católicas del Uruguay » en la qualifiant de « Liga modelo ». Cf. « Liga de Damas Católicas del Uruguay. Lo que es ... Y lo que quiere... », In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.1, 1er août 1912, p.1.

¹⁰⁹³ « ¿Que hay que hacer para ser miembro de la Liga? », In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.18, 15 mai 1913, p.1 (« *simpatizar con la obra, comprender su objeto (...) y dar su nombre como adherente* »).

¹⁰⁹⁴ Amalia Errázuriz, « La formación de l'élite o grupo escogido », conférence transcrite dans *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.69, 1er juillet 1915 et n.70, 15 juillet 1915 (« *élite de la caridad cristiana* »)

¹⁰⁹⁵ Ibid. (« *que sobresale en todo orden de cosas, por su mayor empeño y mayor aptitud y utilidad* »)

¹⁰⁹⁶ Ibid. (« *un grupo de personas decididas y abnegadas, que se dediquen formalmente a adquirir las condiciones esenciales para dar cuerpo y dirigir con éxito las obras sociales de propaganda y moralización* »)

¹⁰⁹⁷ Ibid. (« *en las parroquias, en las sociedades de beneficencia y en las cofradías de piedad* »)

puisqu'elles se trouvent déjà parmi « *les dames les plus habituées au service des bonnes œuvres* », celles qui jusque-là s'étaient occupées « *des bonnes œuvres, sans autre inspiration que celle de l'Évangile et celle de leur bon cœur* » et qui aujourd'hui sont « *désireuses de s'éduquer à l'aune de ces nouvelles idées de la science sociale chrétienne* »¹⁰⁹⁸. En d'autres termes : les femmes de l'élite sociale qui participent en 1915 à la « Liga de Damas Chilenas » que préside Amalia, ce qui nous amène à conclure qu'elle se considère comme faisant partie de l'élite catholique. Et à quoi doit se consacrer cette élite ? À la propagation de ses idées par la parole (conférences et conversations privées), de la plume et de l'exemple d'une « *intense vie intérieure, maintenue grâce à la prière, la sainte Eucharistie, les exercices spirituels* »¹⁰⁹⁹. Il serait difficile de ne pas reconnaître dans ces quelques lignes un vivant portrait des propres principes de l'auteur.

L'action de la LDC vise cependant un groupe plus large, composé des jeunes filles de l'élite qu'il faut moraliser (ce qui nous indique que les années 1910 marquent une certaine rupture dans la continuité des us et coutumes hérités du XIX^{ème} siècle et, dans la conception des femmes appartenant à la génération d'Amalia, un certain relâchement moral), mais aussi par les femmes des classes laborieuses (demoiselles du commerce et ouvrières). Ces dernières peuvent elles aussi devenir membres de la Ligue puisqu'il existe une certaine souplesse quant au paiement de la cotisation. Celle-ci s'élève en effet à cinq pesos par an et inclut l'abonnement au journal de l'association, mais au cas où une femme ne peut pas la payer, elle peut exceptionnellement en être dispensée (« *Toute adhérente devra s'abonner à « El Eco de la Liga », sauf si le manque de ressource l'en empêche* »¹¹⁰⁰) en échange d'une souscription annuelle d'un peso. L'incorporation des travailleuses à la LDC ne se fait cependant pas par leur adhésion directe, mais plutôt grâce à leur participation à d'autres instances créées par la Ligue, tout particulièrement le « Sindicato de Nuestra Señora del Carmen de empleadas del comercio y oficinas » créé le 15 août 1914.

S'il s'agit d'une organisation féminine, elle se veut aussi et avant tout une organisation catholique. Elle s'occupe donc immédiatement d'obtenir l'appui de l'Église, représentée par l'Archevêque de Santiago, Mgr. Gonzalez, et par le Nonce Apostolique, Mgr. Sibilía. Vient ensuite la bénédiction de tous les évêques des diocèses chiliens, ce qui renforce la légitimité

¹⁰⁹⁸ Ibid. (« *las señoras más caracterizadas en el ejercicio de las buenas obras* », « *en obras buenas, sin más inspiración que la del Evangelio y la de su propio corazón* », « *deseosísimas de formarse en estas ideas nuevas de la ciencia social cristiana* »)

¹⁰⁹⁹ Ibid. (« *vida interior intensa, mantenida por la oración, la Santa Eucaristía, los ejercicios espirituales* »).

¹¹⁰⁰ "Memoria que presenta el Consejo Superior a la Liga de Damas Chilenas (1913-1914)", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.57, 1er janvier 1915, p.3 (« *Toda adherente debería ser suscriptora a « El Eco de la Liga », a no ser que la escasez de sus recursos no se lo permita* »).

morale de la nouvelle association, tout en montrant les liens étroits, et les liens de subordination, qu'elle entretient avec l'autorité ecclésiastique. En effet, le directeur de la Ligue est en théorie l'archevêque de Santiago, représenté par les évêques dans leurs diocèses respectifs, mais l'archevêque nomme en réalité un « delegado eclesiástico » pour orienter les travaux de la Ligue (le prêtre Rafael Lira Infante)¹¹⁰¹. En 1913, la Ligue reçoit même la bénédiction de Pie X, qui envoie une lettre manuscrite félicitant ses fondatrices pour leur initiative, ce qui donne aux bonnes dames « *un nouveau souffle et une force nouvelle dans [leur] travail* »¹¹⁰² et leur permet d'affirmer que la Ligue « *repose désormais sur une base solide appuyée, comme pour toute œuvre de confession catholique, par l'autorité de l'Eglise* »¹¹⁰³. Au niveau local, les divers comités s'appuient eux aussi sur leurs prélats et curés¹¹⁰⁴, les défendant même quand ils sont attaqués par la presse locale. Cet appui de l'Eglise est par ailleurs une condition indispensable à l'adhésion de la LDC à l'Union Internationale des Ligues Catholiques Féminines, association formée en 1910 avec toutes les organisations de ce type qui organise un congrès annuel pour mettre en commun les travaux de chaque organisation nationale.

Organisation féminine et catholique, la LDC se défend cependant d'être une organisation féministe, en tous cas dans le sens péjoratif que le terme possède à l'époque à cause des suffragettes et de leurs méthodes de lutte pour les droits politiques des femmes. Cependant, dans la mesure où le féminisme peut être défini comme un courant de pensée et d'action qui prône l'obtention des droits politiques, mais aussi l'amélioration des conditions de vie et de travail des femmes, il est aussi évident que la LDC est une entité « féministe », même si elle préfère l'utilisation du concept d'« action féminine ». Le féminisme, dont Asunción Lavrin souligne la définition du terme entre 1898 et 1905, est un courant particulièrement actif dans les grands centres urbains du cône sud (Buenos Aires, Montevideo et Santiago du Chili), qui peut opter entre deux grandes orientations : une orientation socialiste, qui défend tout particulièrement les intérêts de la classe ouvrière, et une orientation libérale, qui se préoccupe d'établir l'égalité entre les sexes au regard de la loi, indépendamment de leur origine socio-économique. Les deux courants se rejoignent cependant dans leurs objectifs, à savoir la reconnaissance des capacités intellectuelles des femmes (qui passe par leur accès à

¹¹⁰¹ "Estatutos, artículo 3", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.18, 15 mai 1913, p.1. Après des études de droit, Rafael Lira Infante (1879-1958) entre au séminaire à Santiago et est ordonné prêtre en décembre 1912. La direction spirituelle de la LDC constitue donc l'une de ses premières missions au sein de l'Eglise, avant de devenir Evêque de Rancagua en 1926 puis Evêque de Valparaiso en 1938.

¹¹⁰² "Bendición de S.S. Pio X", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.18, 15 mai 1913, p.1.

¹¹⁰³ Ibid. (« *quedó fundada sobre base solida y apoyada como toda obra confesional católica, en la autoridad de la Iglesia* »)

¹¹⁰⁴ "Memoria que presenta el Consejo Superior a la Liga de Damas Chilenas (1913-1914)", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.57, 1er janvier 1915, p.3.

l'éducation, en particulier universitaire), leur droit à exercer la profession ou les activités qu'elles désirent (et à en toucher une rémunération dont elles peuvent disposer librement), leur droit à participer à la vie civique et politique de leur pays¹¹⁰⁵. En ce sens, la grande différence que l'on peut souligner entre « féminisme » et « action féminine » réside dans leurs principes politiques, puisque la première, suivant en cela le modèle anglais et nord-américain, réclame les droits politiques des femmes (égalité juridique, droit de vote), tandis que la seconde relève, aux dires de la LDC, d'une « *défense des principes moraux abandonnée par les hommes qui sont absorbés par les affaires et la politique* »¹¹⁰⁶, sans pour autant s'inscrire nécessairement dans une demande d'égalité des droits politiques entre les sexes. Ainsi, suivant en cela une philosophie largement répandue dans les sociétés conservatrices et catholiques des pays du cône sud, les femmes de la LDC ne remettent pas en cause le fait que leur mission principale est d'ordre domestique et maternel. En ce sens leur féminisme correspond à ce qu'Asunción Lavrin définit comme un « féminisme de compensation », courant qui réclame « *des changements dans la situation légale et économique de la femme sans sacrifier les différences qui sont appréciées au niveau social dans les fonctions remplies par chaque sexe* »¹¹⁰⁷. Malgré ces précautions, il semble que certains secteurs de l'opinion publique aient taxé la LDC de « féministe » dans le mauvais sens du terme puisqu'elle s'en défend à plusieurs reprises dans les colonnes de son journal. Ainsi, en 1914, Amalia célèbre le deuxième anniversaire de l'organisation en rappelant ses objectifs (« *défendre les droits de la dignité personnelle, de la famille, de la patrie et de Dieu* »¹¹⁰⁸) et ajoute, tentant de réhabiliter le terme malmené: « *voilà le nouveau féminisme, le féminisme catholique, non seulement approuvé mais recommandé par l'Eglise et ses pontifes, toujours prêts à encourager les nobles et généreuses idées et à défendre les droits des plus faibles : les femmes et les enfants. Et c'est un féminisme inoffensif, qui ne cherche pas à usurper les droits des hommes, qui ne pourchasse ni le droit de vote, ni la fonction publique* »¹¹⁰⁹. La position de la Ligue se démarque donc de

¹¹⁰⁵ Lavrin Asunción, *Mujeres, feminismo y cambio social en Chile, Argentina y Uruguay (1890-1940)*, DIBAM, Santiago, 2005, p.37.

¹¹⁰⁶ "La fórmula del movimiento femenino católico", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.29, 1er novembre 1913, p.5 (« *defensa de los principios morales abandonada por los hombres a quienes preocupan de una manera absorbente los negocios y la política* »).

¹¹⁰⁷ Lavrin Asunción, *Mujeres, feminismo y cambio social en Chile, Argentina y Uruguay (1890-1940)*, op.cit., p.61 (« *cambios en la situación legal y económica de la mujer sin sacrificar diferencias socialmente apreciadas en las funciones de los sexos* »).

¹¹⁰⁸ "Segundo Aniversario de la Liga de Damas Chilenas", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.46, 15 juillet 1914, p.2 (« *defender los derechos de su dignidad propia, de su familia, de su Patria y de su Dios* »).

¹¹⁰⁹ Ibid. (« *es este el nuevo feminismo, feminismo cristiano, no solo aprobado sino recomendado por la Iglesia y sus Pontífices, dispuestos siempre a alentar las ideas nobles y generosas y a defender los*

celle des suffragettes, fer de lance du féminisme international, qui réclament alors avec beaucoup de vigueur le droit de vote, en particulier dans les pays anglo-saxons à majorité protestante¹¹¹⁰. Les « débordements » de ces femmes sont par ailleurs fermement condamnés par la LDC puisqu'ils donnent une mauvaise image du féminisme et créent un amalgame entre toutes ses tendances (« *il n'existe pour eux pas d'autre féminisme que celui qui cherche obtenir gain de cause en altérant l'ordre public, en jetant des bombes, en brûlant la correspondance et en brisant des vitres* »¹¹¹¹), au point qu'on peut accuser les féministes de perdre leur féminité et de devenir des sortes de monstres (« *le féminisme a commis des absurdités et provoqué des désordres à cause de l'aberration de celles qui, en cherchant l'émancipation, perdent leur vraie nature, et ne sont donc rien, ni homme ni femme* »¹¹¹²). Loin de l'image violente des suffragettes, le féminisme de la LDC, au même titre que celui de ses consœurs argentines par exemple¹¹¹³, se veut donc un courant modéré qui œuvre pour l'amélioration de la condition des femmes, ce qui passe par le droit à disposer de leur salaire si elles travaillent ou des biens de la société conjugale si elles restent dans leur foyer ; donner une éducation équivalente à tous leurs enfants, quel que soit leur sexe ; pouvoir participer aux décisions légales prises par un conseil de famille et pouvoir être tuteur de leurs enfants. Ces revendications vont donc dans le sens d'une « majorité légale » qui permettrait aux femmes de s'émanciper de leur père ou leur mari. Par ailleurs, c'est un féminisme qui ne recherche pas le droit de vote, mais qui ne

derechos de los débiles: la mujer y los niños. Y es este un feminismo inofensivo, que no quiere usurpar al hombre sus derechos, que no va tras el voto electivo, tras el puesto público »).

¹¹¹⁰ Rappelons qu'il existe un courant historiographique qui établit une différence entre pays protestants et pays catholiques quant au droit de vote féminin, les premiers l'ayant favorisé (et l'ayant concédé à leurs concitoyennes dans les années 20), les seconds l'ayant combattu jusque dans les années 30, voire ne l'ayant approuvé qu'après la 2^{ème} Guerre Mondiale. Cette thèse est en particulier défendue par Richard J. Evans, dans son ouvrage *The feminists: Women's emancipation movements in Europe, America and Australia (1840-1920)*, publié en 1977. Ericka Verba, dans son article « *Catolicismo, anticlericalismo y la extensión del sufragio a la mujer en Chile* », publié dans le numéro 58 de la revue *Estudios Públicos* de 1995, montre comment le Chili est un cas hybride, dans la mesure où les secteurs favorables à l'Eglise (au contraire des anticléricaux) comprirent très tôt que le suffrage féminin pouvait renforcer leur base électorale, ce qui explique que les projets de loi sur le vote féminin émanèrent des secteurs conservateurs et que leurs opposants furent les secteurs anticléricaux, qui retardèrent son application jusqu'en 1934. Verba explique cette « anomalie » chilienne en invoquant la trajectoire résolument républicaine du pays depuis son indépendance.

¹¹¹¹ « *Qué es feminismo?* », In *La Cruzada*, n.71, 1^{er} août 1915, p.8 (« *no existe para ellos otro feminismo que el que pretende conseguir sus ideales alterando el orden público, arrojando bombas, quemando la correspondencia y rompiendo cristales* »).

¹¹¹² Rosa Rodríguez de la Sotta, « *El feminismo* », In *La Cruzada*, n.118, 15 décembre 1917, p.4 (« *el feminismo ha cometido absurdos y desórdenes por la aberración de aquellas que, buscando la emancipación, pierden su verdadera naturaleza, y por consiguiente, no son nada, ni hombres ni mujeres* »).

¹¹¹³ A propos de la question féministe en Argentine, voir Cynthia Jeffres, « *Educación, filantropía y feminismo: partes integrantes de la femineidad argentina, 1860-1926* », In Lavrin Asunción (comp.), *Las mujeres latinoamericanas. Perspectivas históricas*, Fondo de Cultura Económica, México, 1985, p.271-292.

le refuse pas non plus. Entre 1915 et 1917, les colonnes du journal de la Ligue émettent donc une opinion sur ce sujet, se faisant l'écho des débats et des avancées en Europe et au Chili, ce dernier voyant une première proposition de loi sur le vote féminin en 1917. On y voit que les dames de la LDC sont favorables au droit de vote féminin « *pour le bien de la Religion, pour le bien de la Patrie, pour fermer les portes du Parlement aux lèvres qui insultent Dieu et se moquent de l'Eglise* »¹¹¹⁴, mais en aucun cas d'être élues dans la mesure où une fonction représentative les éloignerait de leur vraie place, leur foyer. Mais si le droit de vote leur est refusé, cela ne les empêchera nullement d'œuvrer en sous-main, usant d'une ascendance qui a toujours été « *le moyen le plus approprié et le plus efficace grâce auquel la femme a toujours obtenu une quelconque autorité, non seulement dans son foyer, mais dans son pays. En parvenant à modeler la volonté de l'homme, elle est souvent parvenue au pouvoir et a pu diriger, on peut donc dire, le destin du monde* »¹¹¹⁵. Les femmes sont donc des agents de l'ombre, sans pour autant en être moins efficaces, qui participent à la prise de décisions politiques par l'intermédiaire de leur mari ou de leurs fils, idée qui est encore en plein accord avec une vision rousseauiste de l'idéal féminin incarné par le personnage de Sophie dans « *Emile, ou De l'éducation* » (1762)¹¹¹⁶. Ainsi, comme le souligne un texte de la LDC, « *si le droit de vote nous est refusé, on ne nous refusera au moins pas le droit de penser, d'influencer et surtout de prier pour eux et pour l'accomplissement de la haute mission qui leur a été confiée* »¹¹¹⁷. Ainsi, le féminisme des femmes de la LDC ne renvoie-t-il pas à une lutte entre les sexes, mais prône plutôt à une amélioration des conditions de travail et du statut juridique de la femme. Dans la mesure où elles sont convaincues de leur propre supériorité morale et de leur influence, leur combat n'est pas dirigé contre les hommes. A défaut de gouverner elles-mêmes, elles gouvernent à travers eux, s'évitant d'ailleurs de participer « *aux ardeurs, parfois peu honnêtes, des élections parlementaires* »¹¹¹⁸, et par extension de la politique. En dernier lieu, c'est un féminisme qui se veut irrémédiablement catholique, puisqu'une femme athée

¹¹¹⁴ Maria de Echarri, "Sobre el voto de la mujer", In *La Cruzada*, n.75, 1er octobre 1915, p.2-3 (« *en bien de la Religión, en bien de la Patria, para cerrar las puertas del Parlamento a labios que insultan a Dios y se mofan de la Iglesia* »).

¹¹¹⁵ Ibid. (« *el medio más apropiado y eficaz en que la mujer ha conseguido siempre alguna autoridad, no tan solo en su casa sino en su país. Llegándose a tomar la voluntad del hombre, ella ha llegado muchas veces hasta el poder y ha podido manejar, se puede decir, los destinos del mundo* »).

¹¹¹⁶ Victor G. Wexler, "Made for man's delight: Rousseau as antifeminist", In *American Historical Review*, n.81, 1971, p.266-291, cité par Diana Veneros, "Continuidad, cambio y reacción 1900-1930", In Veneros Ruiz-Tagle Diana (comp.), *Perfiles revelados. Historia de mujeres en Chile siglos XVIII-XX*, Ed. Universitaria, Santiago, 1997, p.29.

¹¹¹⁷ "El sufragio femenino", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.62, 15 mars 1915, p.1 (« *si ellos nos han negado el derecho de votar, no nos negarán por lo menos el derecho de pensar, de influenciar y sobre todo de rogar por ellos y por el buen cumplimiento de la alta misión que les ha sido confiada* »).

¹¹¹⁸ Ibid. (« *a los afanes, a veces poco limpios, de las elecciones parlamentarias* »).

peut être la cause de la corruption et de la dégradation morale de la société (« *la société civile n'est rien d'autre que ce qu'en ont fait les femmes ; elle n'est sage ou ridicule, chaste ou corrompue, qu'en fonction de la chasteté ou du libertinage, de la religion ou de l'impiété, de la sagesse ou de la légèreté des femmes* »¹¹¹⁹). Par conséquent, pour remédier aux maux de leur temps, il paraît indispensable aux femmes de la LDC d'associer action sociale féminine et catholicisme puisque « *le féminisme sans Dieu est semblable à une école sans Dieu* », une sorte de « *virus vénéneux qui inocule dans les âmes la corruption et le vice* »¹¹²⁰. Mais elles ne pourront jamais y parvenir par elles-mêmes, avec leurs seuls enseignements et actions : « *ce doit être Dieu, et Dieu seulement, celui qui fait revenir la brebis égarée dans le troupeau* »¹¹²¹.

Quels sont les objectifs concrets que poursuit l'action sociale de la LDC ? Au moment de sa formation, la Ligue a pour principale mission de combattre l'immoralité de certaines pièces de théâtre par la mise en place d'une censure et d'une classification des œuvres, ce qui en termes d'action « sociale » représente un programme limité. Mais ainsi le définit Adela Edwards de Salas dans la convocation à l'assemblée de 25 femmes et quatre hommes de l'élite, qui décide de la fondation de la Ligue¹¹²². Comme le souligne le texte « *Lo que hará la Liga* » publié dans le premier numéro de sa revue, l'assemblée se constitue donc en tant que « *Liga contra la licencia teatral* » dont l'objectif est d' « *essayer d'améliorer dans la mesure du possible les représentations de spectacles qui tendent à prostituer l'art et la beauté, les dégradant au niveau d'une manifestation effrontée du vice et de l'impudeur* »¹¹²³. Pour ce faire, elle opte pour la création d'un jury « *composé de dames qui se distinguent par leur éducation et leur bon sens, secondées par des gentlemen parmi les plus prestigieux de notre société* »¹¹²⁴. Ce jury doit classer les œuvres en trois catégories: bonne (apte pour tout public), convenable (le choix d'assister ou non à l'œuvre est laissé au libre arbitre de chacun, mais en tenant

¹¹¹⁹ Amanda Quiroz Muñoz, "El feminismo sin Dios y sus resultados", In *Relaciones y documentos del Congreso Mariano Femenino celebrado en Santiago de Chile en julio de 1918*, op.cit., p.361-367 (« *la sociedad civil no es otra cosa que lo que las mujeres la han hecho; no es sabia o insensata, religiosa o impía, casta o corrompida, sino en proporción de la castidad o del libertinaje, de la religión o de la impiedad, de la sabiduría o de la ligereza de las mujeres* »).

¹¹²⁰ Ibid. (« *el feminismo sin Dios es como la escuela sin Dios* », « *virus ponzoñoso que inocula en las almas la corrupción y el vicio* »)

¹¹²¹ Ibid., p.366 (« *debe ser Dios, y solamente Dios el que haga volver al redil a la oveja descarriada* »).

¹¹²² Adela Edwards de Salas, "Teatro antiguo y moderno. Su influencia en la sociedad. Necesidad de combatir su inmoralidad actual", In *Revista Católica*, vol.22, n.10, 1912, p.207.

¹¹²³ "Lo que hará la Liga", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.1, juillet 1912, p.1 (« *tratar de mejorar en lo posible las representaciones de espectáculos que tienden a prostituir el arte y la belleza, haciéndolos degenerar en una manifestación desvergonzada del vicio y del impudor* »).

¹¹²⁴ Ibid. (« *compuesto de señoras distinguidas por su ilustración y buen sentido, apoyadas por otros tantos caballeros de los más prestigiosos de nuestra sociedad* »).

compte du fait que dans cette catégorie entrent les œuvres jugées inappropriées pour les jeunes filles), inconvenante (aucun membre de la Ligue ou de sa famille ne peut y assister).

La LDC possède une hiérarchie stricte, avec à sa tête un Conseil Supérieur présidé par Amalia Errázuriz, qui en assure la direction pendant sept ans (1912-1919) avant de céder sa place à Elena Roberts de Correa. La présidence de la Ligue signifie pour elle un grand changement : en effet, si jusqu'alors elle a vécu dans une sphère essentiellement domestique et dans une moindre mesure sociale à cause de la position diplomatique de Ramón, la direction de la Liga « l'arrachait à [sa] manière d'être et [lui] imposait des devoirs difficiles à accomplir »¹¹²⁵. Elle occasionne aussi de nombreux changements dans son emploi du temps, puisque « presque tout le travail d'organisation et de développement retomba sur la fondatrice. Non seulement elle était à l'origine de toute initiative ou stimulation, mais elle s'occupait personnellement de la bonne marche des différentes œuvres, communiquant son enthousiasme, aplanissant les difficultés et ralliant par son ascendant, son abnégation et son prestige »¹¹²⁶. Elle dédie ainsi une matinée complète par semaine aux réunions avec la direction de la Ligue, en plus de la correspondance particulière à l'association et de la rédaction du journal bimensuel. Cette dernière tâche, qu'elle partage tout d'abord avec sa belle-fille Elvira Lyon puis seule lorsque cette dernière se consacre à l'installation des Dames Catéchistes au Chili, est celle qui lui plaît le plus dans la mesure où « elle ne [l']obligeait pas à sortir de la maison, ni même de [son] coin de la chambre ensoleillée de la Chacra »¹¹²⁷. Elle effectue aussi un certain nombre de « tournées » en province afin de surveiller les travaux des « juntas locales » et éventuellement en fonder de nouvelles. C'est ainsi qu'elle est présente lors de la constitution des filiales de Viña del Mar, de Valparaíso ou bien encore de Concepción, de même qu'elle visite la filiale de Talca en août 1913. Si sa présence aux deux premières réunions n'exige pas un grand voyage, les deux dernières, en revanche, signifient son absence de la maison durant plusieurs jours.

Comme on le voit, la responsabilité qui lui incombe pèse assez lourdement sur les épaules d'Amalia qui confesse dans ses mémoires : « je peux dire qu'en vérité je ne me sentis jamais avec les dispositions nécessaires à ce poste de **responsabilité**. Même si on ne me croit

¹¹²⁵ Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia*, op.cit., p.142 (« « sacaba de [su] modo de ser y [le] imponía deberes difíciles de cumplir »).

¹¹²⁶ Blanca Subercaseaux, *Memorias*, op.cit., p.259-260 (« casi todo el trabajo de organización y extensión pesó sobre la fundadora. No sólo venía de ella toda iniciativa y el impulso, sino que ella misma, personalmente, se ocupaba en hacer marchar las diversas obras comunicando entusiasmo, allanando obstáculos y arrastrando con su ascendiente, su abnegación y prestigio »).

¹¹²⁷ Amalia Errázuriz, *Cuaderno de familia*, op.cit., p.142 (« no [la] obligaba a salir de casa, ni aun de [su] rincón en la pieza soleada de la Chacra »).

pas, je n'avais ni le caractère ni l'expérience nécessaire »¹¹²⁸. Malgré son manque avoué de compétences, vraie ou fausse modestie, la Ligue se développe considérablement durant la présidence d'Amalia, augmentant peu à peu le nombre de ses sections et celui de ses adhérentes, et étendant son influence à tout le territoire national.

Une des premières initiatives de la LDC est de fonder son propre journal, le premier au niveau national qui ait été entièrement écrit par des femmes sous leur véritable identité. « *El Eco de la Liga de Damas Chilenas* » naît donc le 1^{er} août 1912 et, de mensuel, devient rapidement bimensuel (octobre 1912). Il conserve ce nom jusqu'en mai 1915, date à laquelle il devient « *La Cruzada* », ce nouveau titre ayant paru plus approprié au conseil de direction puisqu'il permet de refléter « *admirablement l'objet de nos idéaux* »¹¹²⁹. Le conseil se demanda en effet : « *ce que nous avons entrepris n'est-il pas une vraie croisade ? Et n'allons-nous pas travailler à la défense de notre foi et de nos coutumes armées de la Croix de Jésus, que nous portons comme insigne sur la poitrine et comme marque indélébile dans notre cœur ?* »¹¹³⁰. Dès le début de leurs activités, les dames de la Ligue ont donc conscience de l'importance de la presse pour propager leurs idées (« *habituées à considérer les journaux et les périodiques comme une distraction littéraire ou politique, nous n'avons pas voulu voir que la presse est un merveilleux moyen d'enseignement, de regroupement et d'action pour nos idées et pour nos œuvres* »¹¹³¹). Filles de leur temps, elles comprennent parfaitement le pouvoir « *de l'opinion publique pour encourager le bien ou désapprouver le mal* »¹¹³². Dans ce journal de 8 pages (jusqu'à 12 pages quand sont publiés les rapports annuels de chaque section), les adhérentes ont donc le loisir de lire les nouvelles de l'association, les rapports des différents comités en province, les nouvelles d'associations similaires en Amérique du Sud ou en Europe, des articles d'intérêt sur des thèmes religieux, sociaux et même parfois politiques (le vote des femmes par exemple), mais aussi la correspondance reçue ou envoyée par les membres de la direction, en particulier celle d'Amalia et de sa belle-fille Elvira.

¹¹²⁸ *Ibid.*, p.141 (« *yo puedo decir en verdad que nunca me sentí con las condiciones necesarias para ese puesto de gobierno. Por más que no me lo creyeran, no tenía ni el carácter ni la práctica necesarios* »).

¹¹²⁹ « *Cambio de título* », In *La Cruzada*, n.66, 15 mai 1915, p.1 (« *admirablemente el objeto de nuestros ideales* »)

¹¹³⁰ *Ibid.* (« *¿no es acaso una verdadera cruzada la que hemos emprendido? ¿Y no vamos todas al trabajo de la defensa de nuestra fe y de nuestras costumbres armadas con la Cruz de Cristo, que llevamos de insignia al pecho y de sello indeleble en nuestro corazón?* »)

¹¹³¹ « *Alta iniciativa* », In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.2, 1er septembre 1912, p.2 (« *acostumbrados a considerar diarios y periódicos como una distracción literaria o política, no hemos querido ver que la prensa es un maravilloso medio de enseñanza, de agrupación y de acción para nuestras ideas y para nuestras obras* »)

¹¹³² *Ibid.* (« *de la opinión pública para alentar el bien o reprobar el mal* »).

Durant les premiers mois de son existence, la Ligue reste relativement fidèle à son premier objectif, assurant une classification des œuvres de théâtres et des productions cinématographiques qui semble avoir été reprise dans différents journaux de la capitale (*La Union* et *El Diario Ilustrado* en 1913¹¹³³)¹¹³⁴. Cependant, en mai 1913, quand les statuts définitifs de la Ligue sont approuvés, sa mission s'est déjà modifiée, comme en témoigne l'article 2. Ce dernier stipule en effet que ses objectifs sont de « *défendre par tous les moyens possibles l'intégrité de notre foi et la pureté de nos coutumes; unir toutes les forces, toutes les volontés et toutes les œuvres de la femme chrétienne, sans distinction de classe, afin de combattre le mal et encourager les vertus privées et sociales; coopérer avec toutes les œuvres utiles, particulièrement pour les femmes, afin d'encourager leur instruction religieuse, les bonnes lectures, le goût pour le travail intellectuel et manuel, etc. ; combattre la licence théâtrale, les mauvaises lectures, les coutumes et les modes irrévérencieuses* »¹¹³⁵. On le voit donc, l'action sociale de la LDC ne se limite plus au contrôle de la qualité des spectacles au théâtre et au cinéma, elle s'étend à la défense de la religion, à la défense des us et coutumes traditionnels de l'élite (la modernité étant vécue comme une décadence), au redressement moral et intellectuel par la lecture et l'amélioration de la condition féminine.

Elles créent donc un « Comité para la propagación de las buenas lecturas » destiné à élever le niveau intellectuel et moral des femmes de la bonne société, dans le but de maintenir le système de reproduction sociale et les valeurs de l'élite intacts, en particulier en ce qui concerne la famille. Ainsi, le rôle de la lecture est de « *donner des idées nobles et d'encourager*

¹¹³³ "Crónica de la Liga", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.17, 1er mai 1913, p.2.

¹¹³⁴ La classification des pièces de théâtre et des films projetés au cinéma perdure durant toute la période de publications des journaux de la Ligue, même si elle ne constitue plus l'objectif principal de ses activités. Il fallut plus de 10 ans de lutte à la Ligue pour qu'un « Consejo de Censura Cinematográfica » soit créé par un décret ayant force de loi en 1925 (décret n.558 du 26 septembre 1925). Ce Conseil, composé du Directeur Général des Bibliothèques, de trois membres nommés par le Président et deux membres nommés par la Municipalité de Santiago, assure la classification des œuvres en trois catégories: interdiction d'exploitation; majeurs de 15 ans; tout public. Les critères, relativement vagues, sont orientés vers le contrôle de la morale, des bonnes mœurs et de la sécurité de l'Etat. Voir Fernando Purcell, "Cine y censura en Chile. Entre lo local y lo transnacional, 1910-1945", In *Atenea*, Concepción, n.503, 2011, p.187-201 et Jorge Iturriaga, *El movimiento sin fin. Introducción, exhibición y recepción del cinematógrafo en Chile, 1895-1932*, Thèse de Doctorat en Histoire, Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2012.

¹¹³⁵ "Estatutos de la Liga de Damas Chilenas", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.18, 15 mai 1913, p.1 (« *defender por todos los medios posibles la integridad de nuestra fe y la pureza de nuestras costumbres ; unir todas las fuerzas, todas las voluntades y todas las obras de la mujer cristiana, sin distinción de clases, para combatir el mal y fomentar las virtudes privadas y sociales ; cooperar a toda obra útil, especialmente para la mujer, fomentando entre ellas la instrucción religiosa, las buenas lecturas, el gusto por el trabajo intelectual y manual, etc; combatir la licencia teatral, las malas lecturas, las costumbres y modas indecorosas* »).

(...) *les bons sentiments* »¹¹³⁶, spécialement chez les enfants. Il faut donc éviter les lectures pernicieuses, comme peuvent l'être les romans qui développent de manière excessive l'imagination romanesque, notamment chez les jeunes filles. Pour tous les âges, les lectures sérieuses et pieuses constituent donc la meilleure manière d'apprendre « *les principes de notre religion, de la saine philosophie, de l'histoire et des lettres* »¹¹³⁷, disciplines qui sont les fondations de l'instruction intellectuelle féminine. Concrètement, la Ligue soutient la « bonne lecture » grâce à une section du journal qui propose un recensement de livres et d'articles appropriés aux lectrices de « El Eco », mais aussi grâce à la constitution d'une bibliothèque, qui se met en place sous les auspices de la librairie de la « Federación de Obras Católicas » qui leur facilite l'achat de livres. Cette bibliothèque doit mettre à la disposition « *de nos adherentes et de toutes les personnes qui désirent une lecture amène et instructive, avec la sécurité que tout ici sera sain et moral* »¹¹³⁸. Ouverte le 14 juillet 1913, avec un fond de 628 volumes, elle en rassemble 1.414 en décembre 1914, qu'elle met à la disposition de 102 abonnés qui empruntent 623 livres¹¹³⁹. Un an plus tard, en décembre 1915, elle compte 1.692 volumes, qu'elle prête à 156 abonnés, qui génèrent un mouvement annuel de sorties de 2.543 livres¹¹⁴⁰.

Par ailleurs, la LDC crée des cercles d'études (« *circulos de estudios* »), destinés à la réalisation de conférences, de cours et de réunions de discussions autour de thèmes liés au catholicisme social, à la religion, à la littérature, aux syndicats, à l'art et à la musique. En décembre 1917, il en existe quatre : le « Centro Literario de Santa Inés » (conférences littéraires prononcées par le Père Gonzalo Arcona et complétées par des études réalisées par quelques-unes des assistantes), le « Centro de estudios apologeticos y sociales Santa Teresa de Jesús » (21 réunions dans l'année, destinées à « *compléter la formation religieuse et à former le critère social catholique des jeunes* »¹¹⁴¹), le « Centro Artistico de Santa Veronica » (composé d'étudiantes des Beaux-Arts qui lèvent des fonds pour acheter des œuvres d'art et organiser des ventes aux enchères), le « Centro Musical de Santa Cecilia » (destiné à diffuser « *la musique sérieuse, et surtout la musique religieuse* »¹¹⁴²). La LDC organise aussi un « Curso de Higiene y primeros cuidados », un module étant destiné aux femmes mariées et un autre aux

¹¹³⁶ «La lectura», In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.4, 15 octobre 1912, p.1 (« *dar ideas nobles y fomentar (...) buenos sentimientos* »)

¹¹³⁷ Ibid. (« *los principios de nuestra religión, de la sana filosofía, de la historia y de las letras* »).

¹¹³⁸ «Crónica de la Liga», In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.12, 15 février 1913, p.3 (« *de nuestras adherentes y de todas las personas que deseen lectura amena e instructiva, segura de que todo será allí sano y moral* »).

¹¹³⁹ «Memoria que presenta el Consejo Superior a la Liga de Damas Chilenas (1912-1914)», In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.57, 1er janvier 1915, p.3.

¹¹⁴⁰ «Memoria de la Biblioteca», In *La Cruzada*, n.80, 15 décembre 1915, p.7.

¹¹⁴¹ «Memoria General», In *La Cruzada*, n.118, 15 décembre 1917, p.2. (« *complementar la formación religiosa y formar el criterio social católico de las jóvenes* »).

¹¹⁴² Ibid. (« *la música seria, y sobre todo la música religiosa* »).

jeunes filles, sans doute parce que les contenus du deuxième sont « censurés » pour protéger « l'innocence » de son public. Ces cours sont dictés par le Dr. Ernestina Pérez (1868-1954), deuxième femme chilienne à obtenir son diplôme de médecin en 1887, et qui en reverse les bénéfices aux syndicats fondés par la LDC.

Dès 1913, la LDC s'intéresse à la condition des femmes insérées dans le monde du travail, et en particulier aux ouvrières et aux employées du secteur tertiaire, laissant de côté la masse de celles que les propres membres de la LDC côtoient dans leur vie quotidienne en tant que membres de leur service domestique. Cette décision, que l'on peut expliquer par un certain sens de l'autoprotection puisque défendre l'amélioration des conditions de travail de leurs domestiques, c'est en effet reconnaître publiquement qu'elles ne sont pas de bons employeurs, exclut cependant un pourcentage non négligeable de la population active féminine. Ces dernières sont effet employées à 36,8% dans le service domestique, où par ailleurs elles sont largement plus nombreuses que les hommes (87,3% des domestiques sont en effet des femmes), et représentent pas moins de 130.000 emplois dans la seule capitale en 1907¹¹⁴³.

Dans un premier temps, la LDC crée donc un magasin, situé passage Alessandri n.3 à Santiago (pour ensuite être relocalisé dans un local plus grand au numéro 1023 de la rue Compañia) et ouvert le 14 juillet 1913, qui vend les « *objets confectionnés et en particulier le linge de maison, tricots, vêtements d'enfant, coussins, dentelles, linge brodé,...* »¹¹⁴⁴. Il fonctionne neuf mois dans l'année, fermant durant les mois d'été quand les dames de la LDC partent en vacances. Les articles sont fournis par plus de 230 exposantes auxquelles est versé un pourcentage sur les ventes, qui semble avoir tourné autour des 95%. Ces exposantes n'appartiennent cependant pas directement au secteur ouvrier, il s'agit plutôt de femmes de bonne famille tombées dans la pauvreté. Selon Erika Verba, cet intérêt pour ce secteur de la population est dû tout d'abord au manque d'aide qui lui est apportée (alors qu'il existait beaucoup d'organisations qui aident les secteurs ouvriers) et à la peur des femmes de l'élite de se retrouver dans la situation de ces « *señoras venidas a menos* » à cause des crises économiques et de la Première Guerre Mondiale¹¹⁴⁵. On peut cependant y voir aussi le devoir des familles riches de pourvoir aux besoins de leurs parents tombés dans la gêne, devoir

¹¹⁴³ A propos de l'intégration des femmes au monde du travail, en particulier dans le service domestique, voir Elizabeth Q. Hutchison, *Labores propias de su sexo. Genero, políticas y trabajo en Chile urbano 1900-1930*, LOM y Centro de investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2006, p.51-77.

¹¹⁴⁴ "Crónica", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.23, 1er août 1913, p.2. (« *objetos confeccionados y en especial ropa blanca, tejidos, ropa de niño, cojines, encajes, bordados etc* »).

¹¹⁴⁵ Verba Erika, *Catholic feminism and the social question in Chile, 1910-1917: the Liga de Damas Chilenas*, op.cit., p.229-230.

d'entre-aide qui se manifeste durant le XIX^{ème} siècle par des legs dans les testaments, mais qui peut avoir pris une forme différente avec l'entrée dans le XX^{ème} siècle et correspondre à une réponse féminine au problème. Le magasin ne rencontre cependant pas le succès escompté puisque les dames de la LDC ont des difficultés à trouver des exposantes (ce qui pourrait indiquer que la catégorie de « señora venida a menos » est une construction sociale relativement difficile à concrétiser dans le Chili des années 1910¹¹⁴⁶, mais aussi que ces dernières pourraient avoir vu dans leur participation au magasin une expression concrète de leur nouvelle condition) et qu'elles doivent organiser plusieurs évènements de bienfaisance pour aider à le financer.

Afin d'améliorer les conditions de travail des ouvrières, et par extension participer au règlement de la « question sociale », la LDC se tourne vers une nouvelle forme d'action sociale : l'organisation syndicale (qui est définie par le monde du catholicisme social comme « *un groupe de personnes d'une même profession qui s'unissent afin de se connaître et de défendre leurs intérêts, s'entre aider et progresser* »¹¹⁴⁷), et surtout le syndicalisme catholique, qui poursuit un triple objectif professionnel, économique et socio-moral¹¹⁴⁸. C'est dans cette optique d'une association organisant les travailleurs selon leur secteur d'activité (proche de la conception de la guilde) et non selon leur tendance politique, que s'inscrit l'initiative de la LDC de fonder, le 15 août 1914, le « Sindicato de Nuestra Señora del Carmen de Empleadas de Comercio y Oficinas ». Cet organisme destiné aux employées de commerce et des bureaux de poste, a pour principal objectif « *de les aider à améliorer leur situation, de les soulager dans leur vie professionnelle et de les préserver des dangers qui les guettent si terriblement* »¹¹⁴⁹. Parmi ces dangers, la LDC souligne le manque de formation scolaire, religieuse et professionnelle qu'il faut pallier dans la mesure où, selon la doctrine du féminisme catholique, la bonne santé du corps social repose sur les femmes en tant que garantes de l'ordre moral, mais aussi dans la mesure où il permet au patron de les exploiter plus facilement et qu'il peut les conduire à la prostitution. Le syndicat a aussi pour mission de faire connaître une législation du travail presque inexistante avant 1931, année de la promulgation du Code du Travail¹¹⁵⁰, et

¹¹⁴⁶ *Ibid.*, p.231.

¹¹⁴⁷ María Rosario Ledesma, «Manera práctica de organizar un sindicato», In *Relaciones y documentos del Congreso Mariano Femenino celebrado en Santiago de Chile en julio de 1918*, op.cit., p.287-292 (« *una agrupación de personas de una misma profesión que se unen para conocer y defender sus intereses, ayudarse mutuamente y progresar* »).

¹¹⁴⁸ *Ibid.*, p.287-292.

¹¹⁴⁹ «Memoria del Sindicato», In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.57, 1er janvier 1915, p.4 (« *ayudarlas a mejorar su situación, de aliviarlas en su vida de trabajo, y de preservarlas de los peligros que tan terriblemente las acechan* »).

¹¹⁵⁰ A propos du débat parlementaire autour de la régulation des conditions de travail et de la protection des travailleurs, voir Elizabeth Q. Hutchison, *op.cit.*, p.235-274.

de lutter progressivement pour son amélioration. Si la LDC ne peut intervenir dans le débat parlementaire sur le repos dominical obligatoire pour les femmes et les enfants approuvé en 1907, elle soutient en 1914 l'approbation d'une loi dite « ley de la silla » qui oblige tous les magasins et entrepôts à fournir une chaise à leurs employés durant leur temps de travail¹¹⁵¹. Il ne semble par contre pas qu'elle ait participé au débat sur la dernière grande loi relative au monde féminin ouvrier, approuvée en 1917, à savoir l'obligation pour les usines qui emploient plus de cinquante femmes d'installer une crèche et de donner une heure par jour aux ouvrières afin d'allaiter leurs enfants.

À sa création, le « Sindicato de Nuestra Señora del Carmen » réunit cinquante jeunes filles, mais en compte déjà 130 en 1915 et plus de 220 en 1916¹¹⁵². La protection offerte s'apparente par ailleurs à une mutuelle puisqu'elle inclut une couverture maladie, une assistance médicale, les frais d'obsèques en cas de décès, mais aussi à un centre de formation offrant des cours de langue et de secrétariat (dactylographie et comptabilité), ainsi que l'organisation de promenades et de vacances¹¹⁵³. Le syndicat organise donc une caisse maladie et caisse retraite, qui caractérisent les organisations mutualistes, particulièrement importantes pour les femmes puisqu'elles leur enseignent « *l'ordre, l'économie, la constance, la privation volontaire* »¹¹⁵⁴ et constituent « *un des meilleurs moyens d'élever le niveau moral d'un peuple, puisque compter sur une assurance contre les incertitudes de la vie stimule ceux qui travaillent* »¹¹⁵⁵. Suivant cette même logique, la LDC crée le 19 décembre 1915 un « Sindicato de las obreras de fábrica », rebaptisé par la suite « Sindicato de la Aguja », qui réunit lors de sa création des femmes qui se conduisent à la prostitution. Le syndicat a aussi pour mission de faire connaître une législation

¹¹⁵¹ «Memoria del Sindicato», In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.57, 1er janvier 1915, p.4. Il s'agit de la Loi 2951 publiée le 7 décembre 1914 qui stipule que «*en los almacenes, tiendas, bazares, bodegas, depósitos de mercaderías i todos los establecimientos comerciales semejantes, el patrón o empresario mantendrá el número suficiente de asientos o sillas a disposición de los dependientes o empleados*» (art.1). Elle stipule par ailleurs que chaque employé a droit à une pause pour le déjeuner d'au moins une heure et demie (art.2) et que le non-respect de ces dispositions entraîne le paiement d'une amende de 10 pesos (art.3).

¹¹⁵² En 1920, le recensement de la population chilienne indique que 22.651 femmes travaillent dans le commerce, 4.539 dans l'administration et 7.987 dans la catégorie « Divers ». Ces trois catégories recourent les éventuelles syndiquées du « Sindicato de Nuestra Señora del Carmen ». Comme on le voit, le pourcentage de femmes syndiquées par rapport à la population féminine active dans ce secteur (35.177) est faible (moins de 1%). Cf. Elizabeth Quay Hutchinson, «La historia detrás de las cifras: la evolución del censo chileno y la representación del trabajo femenino, 1895-1930», In *Historia*, Santiago, vol.33, 2000, p.417-433 (accessible sur www.scielo.cl).

¹¹⁵³ Ainsi, au cours de l'été 1916, les fonds levés par la LDC, au travers de sa section « Sindicatos », permettent d'envoyer 46 employées de commerce et de bureaux prendre deux semaines de vacances à San Antonio et à Limache. Voir « Sindicatos », In *La Cruzada*, n.88, 15 avril 1916, p.4.

¹¹⁵⁴ «Sindicatos», In *La Cruzada*, n.81, 1er janvier 1916, p.5 (« *el orden, la economía, la constancia, la privación voluntaria* »)

¹¹⁵⁵ Ibid. (« *uno de los mejores medios de levantar el nivel moral de un pueblo, pues es un aliciente para los que trabajan tener un seguro contra las incertidumbres de la vida* »).

du travail presque inexistante avant 1931, année de la promulgation du Code du Travail¹¹⁵⁶, et de lutter progressivement pour son amélioration. Si la LDC ne peut intervenir dans le débat parlementaire sur le repos dominical obligatoire pour les femmes et les enfants approuvé en 1907, elle soutient en 1914 l'approbation d'une loi dite « ley de la silla » qui oblige tous les magasins et entrepôts à fournir une chaise à leurs employés durant leur temps de travail¹¹⁵⁷. Il ne semble par contre pas qu'elle ait participé au débat sur la dernière grande loi relative au monde féminin ouvrier, approuvée en 1917, à savoir l'obligation pour les usines qui emploient plus de cinquante femmes d'installer une crèche et de donner une heure par jour aux ouvrières afin d'allaiter leurs enfants.

À sa création, le « Sindicato de Nuestra Señora del Carmen » réunit cinquante jeunes filles, mais en compte déjà 130 en 1915 et plus de 220 en 1916¹¹⁵⁸. La protection offerte s'apparente par ailleurs à une mutuelle puisqu'elle inclut une couverture maladie, une assistance médicale, les frais d'obsèques en cas de décès, mais aussi un centre de formation offrant des cours de langue et de secrétariat (dactylographie et comptabilité), ainsi que l'organisation de promenades et de vacances¹¹⁵⁹. Le syndicat organise donc une caisse maladie et une caisse retraite, qui caractérisent les organisations mutualistes, particulièrement importantes pour les femmes puisqu'elles leur enseignent « *l'ordre, l'économie, la constance, la privation volontaire* »¹¹⁶⁰ et constituent « *un des meilleurs moyens d'élever le niveau moral d'un peuple, puisque compter sur une assurance contre les incertitudes de la vie stimule ceux qui travaillent* »¹¹⁶¹. Suivant cette même logique, la LDC crée le 19 décembre 1915 un

¹¹⁵⁶ A propos du débat parlementaire autour de la régulation des conditions de travail et de la protection des travailleurs, voir Elizabeth Q. Hutchison, *op.cit.*, p.235-274.

¹¹⁵⁷ «Memoria del Sindicato», In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.57, 1er janvier 1915, p.4. Il s'agit de la Loi 2951 publiée le 7 décembre 1914 qui stipule que «*en los almacenes, tiendas, bazares, bodegas, depósitos de mercaderías i todos los establecimientos comerciales semejantes, el patrón o empresario mantendrá el número suficiente de asientos o sillas a disposición de los dependientes o empleados*» (art.1). Elle stipule par ailleurs que chaque employé a droit à une pause pour le déjeuner d'au moins une heure et demie (art.2) et que le non-respect de ces dispositions entraîne le paiement d'une amende de 10 pesos (art.3).

¹¹⁵⁸ En 1920, le recensement de la population chilienne indique que 22.651 femmes travaillent dans le commerce, 4.539 dans l'administration et 7.987 dans la catégorie « Divers ». Ces trois catégories recourent les éventuelles syndiquées du « Sindicato de Nuestra Señora del Carmen ». Comme on le voit, le pourcentage de femmes syndiquées par rapport à la population féminine active dans ce secteur (35.177) est faible (moins de 1%). Cf. Elizabeth Quay Hutchinson, «La historia detrás de las cifras: la evolución del censo chileno y la representación del trabajo femenino, 1895-1930», In *Historia*, Santiago, vol.33, 2000, p.417-433 (accessible sur www.scielo.cl).

¹¹⁵⁹ Ainsi, au cours de l'été 1916, les fonds levés par la LDC, au travers de sa section « Sindicatos », permettent d'envoyer 46 employées de commerce et de bureaux prendre deux semaines de vacances à San Antonio et à Limache. Voir « Sindicatos », In *La Cruzada*, n.88, 15 avril 1916, p.4.

¹¹⁶⁰ «Sindicatos», In *La Cruzada*, n.81, 1er janvier 1916, p.5 (« *el orden, la economía, la constancia, la privación voluntaria* »)

¹¹⁶¹ Ibid. (« *uno de los mejores medios de levantar el nivel moral de un pueblo, pues es un aliciente para los que trabajan tener un seguro contra las incertidumbres de la vida* »).

« Sindicato de las obreras de fábrica », rebaptisé par la suite « Sindicato de la Aguja », qui réunit lors de sa fondation soixante adhérentes¹¹⁶². Il est destiné aux ouvrières de l'industrie textile et compte 500 membres en 1917, apportant une assistance médicale à ses associées, mais aussi une aide morale et religieuse puisqu'il organise mariages, baptêmes et retraites spirituelles. Il participe aussi au règlement de conflits sociaux, servant de médiateur entre ouvrières et patrons, comme c'est le cas en juin 1916 dans l'atelier Justiniano¹¹⁶³. Par ailleurs, le 4 mai 1916, la Ligue crée un « Sindicato de Enfermeras » qui regroupe 58 infirmières et sages-femmes, organise des conférences et apporte une aide médicale aux membres du clergé. Dans son rapport annuel publié en novembre 1916, la LDC indique que ces trois syndicats regroupent presque 800 syndiquées et promeuvent leurs activités grâce à la publication de « La Sindicada Católica » et « La Obrera Sindicada », qui sont distribués durant les réunions mensuelles des syndicats. Ces deux journaux ne se trouvent malheureusement pas dans les collections de la Bibliothèque Nationale.

En dernier lieu, la LDC organise en août 1916 une « Bolsa de Trabajo » (bureau de placement), qui permet aux jeunes femmes à la recherche d'un emploi de « *se placer comme caissières, agents comptables, dactylographes, vendeuses, sténographes, professeurs particuliers, télégraphistes, téléphonistes, archivistes, employées de bureau, de maison commerciale, de banque ou de mutuelle* »¹¹⁶⁴. Les intéressées s'inscrivent auprès de la LDC, gratuitement pour les syndiquées et pour la somme d'un peso pour les autres. La Ligue se garde un contact permanent avec les principaux magasins et établissements commerciaux de la capitale¹¹⁶⁵ et réussit à placer 251 femmes et jeunes filles d'août 1916 à décembre 1917, dans des postes de caissières, nourrices, institutrices et professeurs de langue, couturières et secrétaires¹¹⁶⁶. Les annonces d'emploi sont par ailleurs publiées dans divers journaux de la capitale (« La Unión », « El Mercurio » et « El Diario Ilustrado »), probablement de manière bénévole, afin de mettre l'information à disposition des éventuelles intéressées.

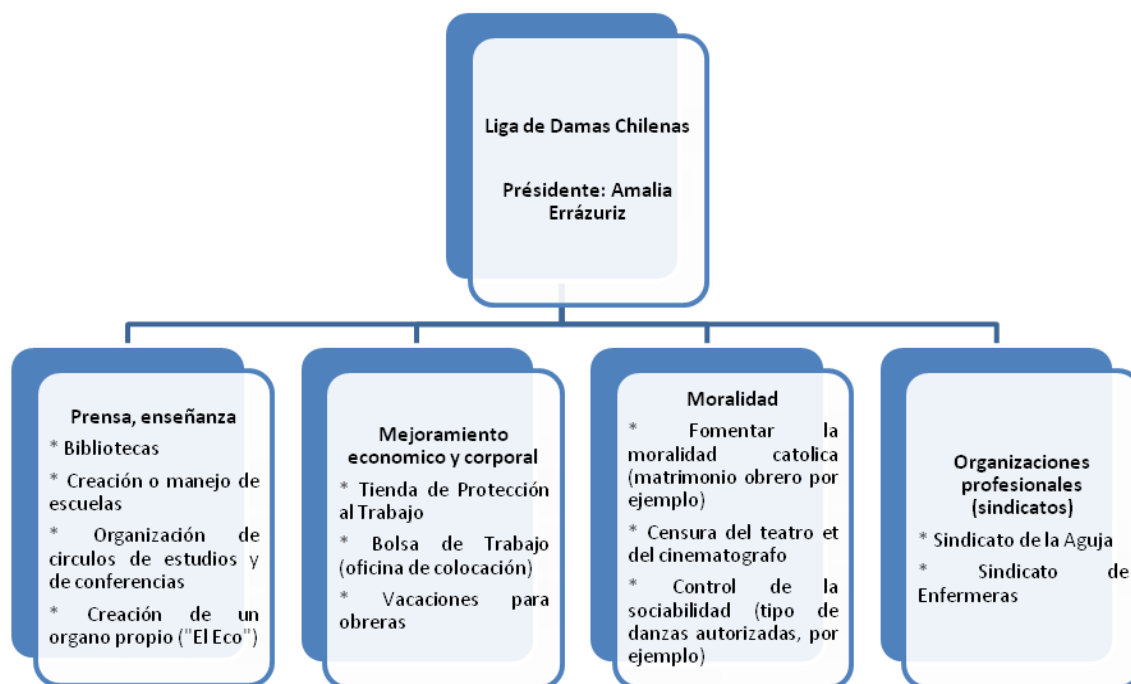
¹¹⁶² Ibid.

¹¹⁶³ «Sindicato. Solución de una huelga», In *La Cruzada*, n.93, 1er juillet 1916, p.6-7. Il semble que les quelques 180 ouvrières de cet atelier, parmi lesquelles 69 appartiennent au «Sindicato de la Aguja», aient eu des différends avec le patron de l'atelier, les 110 non syndiquées planifiant une grève et menaçant les syndiquées si elles venaient travailler. Mises en courant de la situation, les dames de la LDC négocient avec le patron pour arranger le conflit, ce dernier acceptant de céder aux demandes de ses ouvrières. L'article souligne qu'en conséquence de l'action de la LDC, « *ha sido el ingreso de la casi totalidad de las obreras del taller Justiniano al Sindicato de la Aguja* ».

¹¹⁶⁴ «Bolsa del trabajo femenino u oficina de colocaciones», In *La Cruzada*, n.96, 15 août 1916, p.5. (« *señoritas que deseen ocuparse* » de « *colocarse como cajeras, contadoras, dactilógrafas, dependientas, taquígrafas, profesoras particulares, telegrafistas, telefonistas, archivadoras, empleadas de oficina, casa comercial, Banco o Caja de Ahorros* »)

¹¹⁶⁵ Ibid.

¹¹⁶⁶ «Bolsa del trabajo», In *La Cruzada*, n.118, 15 décembre 1917, p.4.



« L'action sociale et ses moyens », selon la Liga de Damas Chilenas.

Ainsi, la LDC passa de la censure théâtrale à l'action sociale et catholique selon un modèle très similaire à celui décrit par Elvira Lyon, dans le but d'aider d'autres femmes dans le besoin en leur trouvant du travail ou en leur fournissant des rentrées d'argent, mais aussi en essayant d'améliorer les conditions de travail des syndiquées grâce à des changements législatifs ou à des négociations avec les patrons d'atelier ou d'usines. Mais ces idées auraient pu se cantonner à Santiago si la LDC n'avait pas compté sur le solide réseau national de ses sections locales. Ces dernières permettent le succès des initiatives de la Ligue sur une grande partie du territoire, même si toutes les instances d'entre-aide de la capitale ne sont pas toujours mises en œuvre en province, soit par manque de moyens, soit en raison de conditions économiques et sociales particulières (par exemple, les sections de Copiapó et d'Iquique se chargent en priorité de mettre en place une soupe populaire pour faire face au chômage dans les « salitreras »). La LDC dispose d'un maximum de 34 sections locales en 1916, puis redescend à 31 en 1917. Certaines sections locales ont donc une durée de vie plus courte, soit parce qu'elles ne rencontrent pas le succès escompté, soit parce qu'elles ne réveillent pas l'intérêt des femmes de l'élite locale. Par ailleurs, l'espace accordé aux nouvelles concernant chaque section locale est inégale, certaines apparaissant beaucoup dans les colonnes du journal de l'association (Copiapó ou Viña del Mar, par exemple), d'autres en étant presque

complètement absentes, comme c'est le cas de villes plus petites (Putendo) ou plus lointaines (Punta Arenas). En dernier lieu, la LDC n'est pas présente de manière homogène sur le territoire national : si les principales villes au nord de Santiago possèdent en effet leur section locale (du nord au sud : Iquique, Antofagasta, Caldera, Copiapó, La Serena, Coquimbo, Ovalle, Petorca, Putaendo, San Felipe, Santa Maria, Los Andes), de même que la région de Valparaíso (La Ligua, La Calera, Llay Llay, Quillota, Limache, Viña del Mar, Valparaíso), le sud s'arrête au niveau de Temuco (du nord au sud : Melipilla, Rancagua, Peumo, San Fernando, Curicó, Talca, Linares, Cauquenes, Linares, Chillán, Concepción, Los Angeles, Angol, Temuco), à l'exception notable de Punta Arenas. Mais les principales villes entre ces deux points (près de 2.600 km) ne semblent pas avoir été intéressées par la LDC, en grande partie parce qu'elles se trouvent dans une région à forte colonisation allemande, et par conséquent en majorité de confession protestante.

Grace à ses sections locales et à ses adhérentes, la LDC dispose d'un réseau de sympathisantes (et de sympathisants) dont le nombre est difficile à préciser dans la mesure où le nombre d'adhérentes de chaque section n'est pas toujours connu. Mais il existe quelques données qui nous permettent une évaluation partielle de l'impact de la LDC sur l'élément féminin d'élite, dans la capitale et en province. Ainsi, en juillet 1914, soit deux ans après la création de la LDC, le nombre d'abonnées au journal « El Eco » (rappelons que l'abonnement est inclus dans l'adhésion à l'association mais peut aussi être réalisé sans y appartenir) était de 1.800¹¹⁶⁷. Mais le nombre de personnes qui lisent le journal peut être bien supérieur puisqu'il existe des pratiques de lecture commune ou bien encore des prêts. En revanche, le nombre d'adhérentes doit être sensiblement inférieur puisque l'abonnement au journal n'entraîne pas automatiquement l'adhésion à la LDC. Les rapports annuels de l'association ne font cependant pas état du nombre d'adhérentes et du nombre d'abonnées, ce qui est au demeurant assez surprenant puisque ces chiffres sont autant de preuves de la réussite de la LDC et de son extension sur le territoire national. Il est en revanche possible de procéder à une estimation : ainsi, par exemple, si l'on prend l'année 1915 et que l'on additionne les chiffres d'adhésion publiés dans le cas de 16 sections locales, on parvient à un total de 995 membres, ce qui nous donne une moyenne de 62,2 adhérentes par section et un total estimé de 1.866 pour les 31 sections recensées sur tout le territoire national. En 1917, les chiffres publiés concernent 8 sections et atteignent un total de 898 membres, soit une moyenne de 112,25 adhérentes par section et un total virtuel de 3.592 adhérentes pour les 32 sections au niveau national. Comme on le voit, les estimations obtenues présentent une grande variation puisqu'elles passent du

¹¹⁶⁷ Amalia Errázuriz, "2° Aniversario de la Liga de Damas Chilenas", In *El Eco de la Liga de Damas Chilenas*, n.46, 15 juillet 1914, p.2.

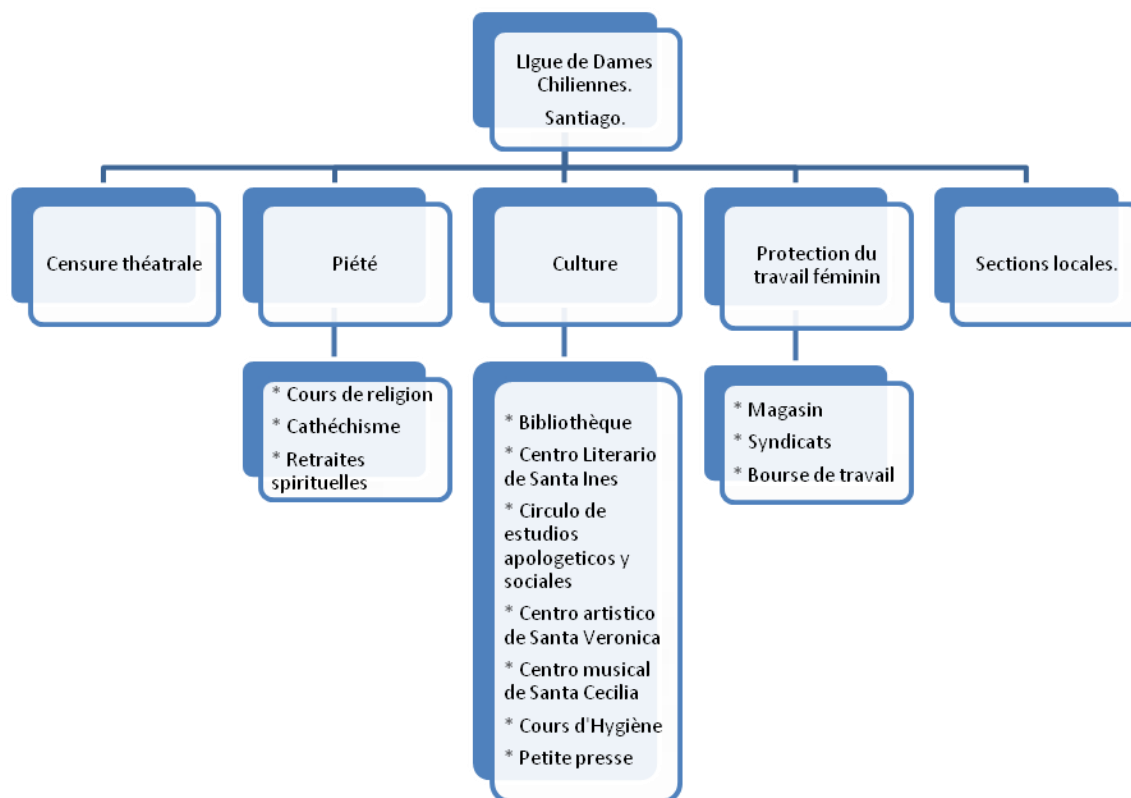
simple au double en deux ans, ce qui est peu probable puisque c'est durant les trois premières années (1912-1915) que se crée l'écrasante majorité des sections locales (32 de 34). De plus, les chiffres publiés ne concernent jamais Santiago, qui regroupe certainement une grande partie des adhérentes, de même que nous ignorons si la LDC comptabilise les syndiquées au même titre que ses adhérentes. Cependant, ils nous permettent d'obtenir une estimation de l'univers des adhérentes, qui oscille probablement entre 1.500 et 2.500 femmes durant la période 1912-1917.

Voici donc la petite armée dont dispose Amalia Errázuriz dans sa croisade contre les désordres moraux et l'affaiblissement du modèle traditionnel de vie privée et de gouvernement de l'élite, fortement critiqué à cause de son incapacité à prendre en charge les problèmes sociaux suscités par l'entrée dans la modernité du Chili, et tout particulièrement par l'industrialisation¹¹⁶⁸. Ces sections locales de la LDC sont ordonnancées sur le modèle de la capitale, avec une organisation hiérarchique classique (présidente honoraire, présidente, vice-présidente, secrétaire et trésorière, avec éventuellement, selon la taille de la section, une vice-secrétaire et une vice-trésorière) et des sections identiques. Elles s'articulent avec les directives de Santiago au travers d'une section qui leur est tout particulièrement dédiée. Les déléguées de cette section ont à leur charge l'envoi des circulaires générales (au nombre de douze en 1915, par exemple) et le suivi de la correspondance avec les différentes sections locales (354 lettres en 1915 et 270 en 1916)¹¹⁶⁹. Dans certains cas exceptionnels, des lettres provenant des présidentes de section sont publiées dans « El Eco », que ce soit des extraits ou le texte entier, et peuvent entraîner une réponse de la section centrale au travers d'Amalia Errázuriz. Mais à mesure que le nombre de sections locales augmente, ces publications ont tendance à disparaître et le traitement des informations les concernant à les englober plus qu'à les différencier. Ainsi par exemple, durant les deux premières années, les comptes rendus annuels des sections locales sont présentés par ville, alors qu'à partir de 1915, les informations sont présentées par catégorie (par exemple, le rapport annuel de 1916 présente les sections « culture », « propagande », « moralisation », « action sociale et bénéfique »¹¹⁷⁰).

¹¹⁶⁸ A propos des rapports entre élite et question sociale, voir, entre autres, Ana Maria Stiven, *La seducción de un orden. Las elites y la construcción de Chile en las polémicas culturales y políticas del siglo XIX*, PUC, Santiago, 2000.

¹¹⁶⁹ "Memoria de las juntas locales", In *La Cruzada*, n.80, 15 décembre 1915, p.4 y "Memoria de las juntas locales", In *La Cruzada*, n.102, 15 novembre 1916, p.6.

¹¹⁷⁰ "Memoria de las juntas locales", In *La Cruzada*, n.102, 15 novembre 1916, p.6-8.



Organisation de la LDC, section de Santiago.

4- La spiritualité artistique : peintre, commanditaire, mécène et muse.

La famille Errázuriz Urmeneta se caractérise par une autre forme de spiritualité non religieuse, qui constitue cependant une manière de transcender la vie quotidienne en se plaçant sur un plan intellectuel, sentimental et symbolique. Il s'agit dans ce cas d'une spiritualité liée à l'art, que ce soit comme connaisseur, comme mécène et commanditaire ou comme artiste. Nous aurons donc à définir et à analyser ces trois types de figures, en les illustrant grâce à des cas concrets, en particulier Rafael Errázuriz et son fils Maximiano, Ramón Subercaseaux et José Tomás Errázuriz, et en dernier lieu Eugenia Huici. Nous nous intéresserons aussi à l'avis de leurs contemporains sur leur réputation et leur apport aux disciplines artistiques, afin de déterminer de quelle manière sont accueillis leur avis et leur production au Chili, mais aussi sur la scène internationale. Pour ce faire, nous avons utilisé une série d'articles publiés dans des revues de l'époque, des lettres inédites (en particulier la correspondance de Rafael Errázuriz avec le peintre Sorolla, conservée au Musée Sorolla) et surtout la production de tableaux de Ramón Subercaseaux et José Tomás Errázuriz, dont nous

avons tenté de dresser la liste à partir d'une révision de catalogues d'exposition, de catalogues de ventes aux enchères et des fonds de collections publiques et privées.

Historiquement, les rapports des Errázuriz avec l'art passent par quatre modalités : la collection, l'expertise esthétique, le mécénat, la pratique de la peinture. Chacune de ces modalités, comme nous allons le voir, n'est cependant pas exclusive de la pratique d'une ou de plusieurs autres, surtout en ce qui concerne les trois premières.

La première modalité concerne la collection et le collectionneur, « *qui se distingue par sa spécialisation et son savoir étendu* » et par sa « *pulsion boulimique* ». Il s'agit donc d'une personne qui fait preuve d'un amour de l'art pour l'art, mais qui possède aussi les moyens économiques de l'assouvir. Il se distingue du « marchand d'art » car il ne cherche pas à tirer un profit économique des œuvres de sa collection, même s'il est évident que le facteur financier n'est pas étranger à la collection dans la mesure où il s'agit aussi d'une forme d'investissement. Le premier des Errázuriz à avoir été un collectionneur est Maximiano Errázuriz Valdivieso, dont la collection est réputée puisqu'il prête certaines œuvres de peintres européens pour le Salon Officiel de Santiago de 1886¹¹⁷¹. Par ailleurs, sa collection est telle qu'il fait construire le palais Errázuriz pour l'y placer correctement, comme le signale sa fille Amalia dans ses mémoires. A la mort de Maximiano, c'est son fils Guillermo qui rachète la collection à ses frères et à sa sœur pour la somme de 30.000 pesos chacun (ce qui correspond à l'équivalent d'un sixième de l'héritage que chacun des Errázuriz Urmeneta reçoit à la mort de leur père), à l'exception des quatre joyaux de l'ensemble, qui sont répartis par tirage au sort entre les quatre héritiers. Il nous est difficile de savoir avec exactitude quelles sont ces quatre œuvres, même s'il semble qu'il s'agisse, pour deux d'entre elles, d'un tableau du peintre italien Alessandro Bonvicino, dit Moretto (1498-1554) et d'un retable représentant la Vierge Marie attribué au peintre flamand Anton Van Dyck (1599-1641)¹¹⁷².

¹¹⁷¹ « El Salón de 1886 », In *El Ferrocarril*, Santiago, 7 décembre 1886.

¹¹⁷² Lettre de José Tomás Errázuriz a Rafael Errázuriz, Paris, 14 avril 1893, AN, AEU, vol.8, fs.55-58 et lettre de Ramón Subercaseaux a Rafael Errázuriz, Paris, 6 août 1893, AN, AEU, vol.8, fs.70-71.

Sur une photographie de 1893, à une date où Guillermo n'a pas encore fait retirer la collection qu'il vient d'acheter, on peut observer la galerie de peintures de Panquehue telle que la laisse Maximiano Errázuriz à sa mort. L'agencement des tableaux et leur nombre sont conformes à la tendance muséographique de l'époque, qui privilégie l'abondance visuelle au détriment de la mise en valeur de chaque œuvre. Par ailleurs, la note qui accompagne la photo signale que le tableau situé au fond de la pièce, à l'arrière-plan du lustre, correspond à l'œuvre de Moretto, donnée par Blanca Vergara pour orner la cathédrale de Valparaiso. Quant à la collection après la mort de Guillermo en 1895, nous ne savons pas avec exactitude ce qu'elle devient, mais il est très probable qu'elle soit restée dans la famille Errázuriz Vergara jusqu'à la vente de la Quinta Vergara à la Municipalité de Viña del Mar en septembre 1941 (le palais servant aujourd'hui à abriter les collections du Musée des Beaux-Arts de la ville) et qu'elle ait été vendue ou donnée, entièrement ou partiellement, au nouveau Musée. Il existe en effet des œuvres, installées dans le musée, parmi lesquelles on peut reconnaître quelques-unes des toiles présentes sur la photographie de 1893 (*Adoración del becerro de oro* de Giovanni Bautista Gaulli, par exemple).



Galerie de Panquehue, 1893.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

Pour sa part, Rafael Errázuriz acquiert lui aussi une grande réputation de collectionneur. Si la collection de son père ne lui revient pas, il hérite cependant de peintures provenant de ses grands-parents Urmeneta. Ainsi, par exemple, quelques-unes des œuvres qui ont orné les murs de la Quinta Bella, résidence de villégiature des Urmeneta Quiroga située à quelques kilomètres au nord de Santiago, se retrouvent dans d'autres résidences de Rafael Errázuriz. C'est le cas notamment d'un tableau représentant la mine de Tamaya (mine qui est à l'origine de la fortune de José Tomás Urmeneta). Sur ce tableau, dont l'auteur est inconnu, on peut apprécier l'entrée de la mine, encaissée entre les montagnes, avec son infrastructure et ses ouvriers, montrant par là même les activités et les acteurs du secteur minier du XIX^{ème} siècle. Cependant, il acquiert son vrai sens



Interior de la Quinta Bella, Limache, c.1870.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

symbolique quand on sait que le tableau est accroché dans les pièces d'apparat des résidences des Errázuriz, comme un rappel de l'origine d'une fortune qui leur permet de maintenir leur standard de vie, et qu'il occupe cette même place dans la résidence de l'ambassadeur à Rome, où il est emmené lors du déménagement de Rafael et de sa famille. Cette fortune relativement récente des Urmeneta n'est donc pas une information qu'il faut cacher, mais plutôt un élément biographique dont ils sont fiers, symbole de la persévérance et de la force de travail de leur grand-père. L'inscription des Errázuriz Urmeneta dans une lignée familiale est aussi visible dans les portraits qu'ils conservent de leurs ancêtres et dont certains voyagent avec eux : un tableau représentant José Tomás Urmeneta et sa famille est ainsi accroché dans la bibliothèque de Panquehue en 1894 et un portrait de Francisco Javier Errázuriz y Aldunate, qui se trouve à Panquehue en 1894, orne les murs de la villa Errázuriz à Rome en 1919. Par ailleurs, la position privilégiée de Rafael en Europe, - rappelons qu'il est ambassadeur du Chili devant le Saint-Siège -, lui permet de connaître et d'acheter de nombreuses œuvres d'art qu'il expose soit à Panquehue, soit dans la villa Errázuriz à Rome. Quelques photos aux mains des descendants de Rafael nous montrent en effet les tableaux exposés dans certaines pièces de leurs maisons, parmi lesquels on peut en particulier reconnaître quelques toiles du peintre espagnol Joaquin Sorolla, à qui Rafael Errázuriz les achète entre 1896 et 1905 (Panneaux « Les vendanges », toiles pour la décoration d'une salle à manger, Portrait de Elvira Valdés de Errázuriz, Les trois sœurs Errázuriz, Portrait de Carlos Valdés, Famille de Rafael Errázuriz). Sa collection inclut aussi des tableaux d'artistes européens (Goya, Corot et Juan Antonio González) et chiliens (Alberto Lynch, Pedro Lira, Onofre Jarpa), des antiquités (tapis des Gobelins, retable, marbres antiques, sarcophage, urnes, commodes,...), des objets d'art (sculptures et garnitures de cheminée), des meubles (ensemble de salon, bibliothèque, salle à manger, vaisselle en porcelaine, lampe en cristal Baccarat, tapis de Smyrne,...) et une voiture Fiat, comme on le voit dans le catalogue de la vente aux enchères qu'il réalise en



Salon de Panquehue, 1894.
Archives Carmen Errázuriz Edwards.

1920¹¹⁷³.

Cet amour de la collection se transmet ensuite à Maximiano Errázuriz Valdés qui tente de concentrer l'héritage artistique de la famille au moment de la succession de son père (sa mère lui survit durant sept ans) afin de créer un musée Errázuriz, dont le projet est consigné dans un appendice confidentiel de son testament, rédigé en 1948. Il y enregistre les détails du projet, souhaitant l'achat d'une maison dans le centre de Santiago (de préférence à l'angle de deux rues), dont le rez-de-chaussée servirait de bureaux au « Conseil de la Fondation pour la Culture Nationale » (« Fundación de Cultura Nacional ») ainsi que d'espace d'exposition pour le Musée, en plus d'une salle réservée à l'Académie Nationale d'Histoire. Le deuxième étage devait être divisé en petits appartements dont la location servirait à payer les frais d'entretien du Musée, personnel inclus. Dans ce musée, selon Maximiano, « *figureraient tous les tableaux de famille de la succession Errázuriz Valdés, tous les papiers et souvenirs de famille (...) ainsi que tous mes albums de photographie* »¹¹⁷⁴ (parmi les tableaux qu'il énumère figurent le portrait d'Elvira Valdés, celui des trois sœurs Errázuriz et le portrait de famille peints par Sorolla, ainsi que le portrait de son arrière-grand-père Urmeneta, le portrait de Rafael Errázuriz exécuté par son frère José Tomás et le portrait d'Eugenia Huici réalisé par Jacques Emile Blanche). Il exprime aussi l'idée d'« *obtenir que les autres branches Errázuriz donnent au musée les tableaux et les souvenirs principaux des plus illustres représentants de la famille* »¹¹⁷⁵. Quant à la muséographie, « *les tableaux seraient accrochés sur les murs, les objets et papiers s'exposeraient dans des vitrines et il y aurait un dépôt pour garder les objets les plus précieux* »¹¹⁷⁶. Maximiano pense aussi à la politique d'acquisition, la Fondation devant s'occuper d'ajouter aux collections du Musée « *les tableaux et objets pertinents de membres de la famille qui se distingueront* »¹¹⁷⁷. Comme on le voit, le projet de Maximiano s'oriente vers un musée de type monographique qui, consacré à la seule famille Errázuriz dans son sens le plus large puisque toutes les branches doivent y être représentées, inclut également une section de Beaux-Arts (galerie de portraits), une section d'Arts Décoratifs ainsi que des archives (documents écrits et photographies). Il s'agit donc d'un projet complet, qui prévoit un espace de conservation (réserves) et d'exposition, la constitution du fonds, de même que le

¹¹⁷³ "Gran remate del Sr. Rafael Errázuriz Urmeneta", maison Eyzaguirre, In *El Diario Ilustrado*, Santiago, 13 juin 1920.

¹¹⁷⁴ Agregado confidencial al testamento de Maximiano Errázuriz Valdés, Santiago, 18 juillet 1948. Archives de Rafael Vicuña Errázuriz (« *figurarían todos los cuadros de familia de la sucesión Errázuriz Valdés, todos los papeles y recuerdos de familia (...) y todos mis álbumes de fotografías* »)

¹¹⁷⁵ *Ibid.* (« *hacer un esfuerzo por conseguir que las demás ramas Errázuriz donasen a ese museo todos los cuadros y principales recuerdos de los representantes más ilustres de la familia* »)

¹¹⁷⁶ *Ibid.* (« *los cuadros serían colgados en las paredes, los objetos y papeles se exhibirían en estantes y además existiría una bóveda para guardar las cosas de más valor* »)

¹¹⁷⁷ *Ibid.* (« *los cuadros y objetos pertinentes a miembros de la familia que se distinguen* »)

mode d'acquisition, et qui sert avant tout à la construction et la pérennité de la mémoire des Errázuriz. Ce projet ne se concrétise pas à la mort de Maximiano, soit que ses héritiers n'aient pas eu accès à la clause confidentielle, soit qu'ils n'aient pas souhaité se séparer d'une partie de leur héritage, soit qu'ils ne soient pas parvenus à un accord. Reste un projet ambitieux qui met en avant la haute idée que se fait Maximiano de l'importance de sa famille dans l'histoire du Chili, dans le passé mais aussi dans le futur puisqu'il projette l'incorporation d'objets ou documents appartenant aux générations qui se distingueront par la suite. L'objectif est donc d'assurer la pérennité de la mémoire de la famille, grâce à une construction discursive et visuelle supervisée par elle, mais aussi de faire face à la construction discursive d'autres familles, qui pourrait diminuer sa visibilité et la reconnaissance publique que sans doute Maximiano considère qu'ils sont en droit d'attendre. Ce n'est pas une coïncidence que ce projet, sans doute relativement novateur au niveau muséologique pour l'époque, dans la mesure où les musées de type monographique familial ne sont pas un genre qui suscite un grand intérêt, soit contemporain de l'achat du palais Cousiño, qui s'effectue en 1940 et grâce auquel la Municipalité de Santiago devient propriétaire non seulement du bâtiment et de ses jardins, mais aussi de grande partie de son mobilier et de ses collections artistiques. Même si le palais sert jusqu'en 1968 de logement à des invités de marque et ne devient un musée qu'en 1977, il est bien évident que son intégration au secteur public et la fonction qu'il occupe lui confère un statut à part parmi les palais de Santiago, et par extension permet la reconnaissance publique du statut dominant des Cousiño sur les autres familles de l'élite. Maximiano a peut-être donc pensé au musée Errázuriz comme une forme de contrebalancer symboliquement ce pouvoir des Cousiño, sans perdre de vue une raison personnelle, presque de rivalité, puisqu'en 1917 s'étaient rompues ses fiançailles avec Violeta... Cousiño. Par ailleurs, il a sans aucun doute eu connaissance de la transformation de l'hôtel particulier de Matias Errázuriz et sa femme Josefina Alvear en Musée des Arts Décoratifs de la ville de Buenos Aires en 1937, qui permet là encore l'inscription de cette branche de la famille dans le paysage public, artistique et urbain argentin, et qui explique la section d'Art Décoratif que Maximiano propose dans son projet, sans oublier le désir de se mettre à la hauteur de ses cousins.

L'expertise esthétique, qui constitue en réalité une base indispensable au bon collectionneur, est aussi pour certains membres de la famille l'occasion de produire un discours sur l'art, en tant que description de musée ou en tant que discours esthétique, le premier précédant en général le second au niveau de la production intellectuelle d'un individu. C'est le cas de Rafael Errázuriz qui s'intéresse tout particulièrement à l'art durant son voyage

en Europe entre 1883 et 1885, publiant des rapports sur ses visites dans les musées dans la « Revista de Artes y Letras » entre 1884 et 1885, dans une rubrique appelée « Apuntes de viaje »¹¹⁷⁸. Par la suite, une fois que ses connaissances se sont développées et que sa vision critique et historique de l'art s'est affinée, il peut produire une réflexion du point de vue esthétique, par exemple dans « *Florencia y el arte* » paru en 1910¹¹⁷⁹. C'est aussi le cas de Ramón Subercaseaux, qui rédige plusieurs textes d'esthétique, le premier traitant de décoration intérieure et le second du sentiment du Beau au Chili¹¹⁸⁰, et d'Eugenia Huici qui publie un article sur la peinture, et tout particulièrement sur celle de Picasso, ainsi qu'un autre décrivant la décoration intérieure de sa maison à Biarritz¹¹⁸¹. Le prestige des Errázuriz en tant qu'esthètes est tellement reconnu qu'il rejaillit sur Maximiano qui mentionne plusieurs fois sa condition de « connaisseur » à son père (il lui écrit par exemple que « *Dario Brunet, me prenant pour un grand critique d'art, m'emmena faire la connaissance d'un peintre du nom de Carlos Dorlhiac* »¹¹⁸²), ce qui semble toujours le surprendre, mais qu'il attribue au manque de culture de la bonne société chilienne en général. De son propre avis, il n'est donc pas un vrai connaisseur et encore moins un critique, mais son éducation et les années qu'il a passées en Europe lui ont permis d'acquérir un bagage suffisant pour jouir de cette réputation au Chili. Il aime cependant suffisamment l'art au point de penser à « *ouvrir un magasin d'objets d'art* »¹¹⁸³. Ce projet, auquel il réfléchit peu après la vente de Panquehue, ne se concrétise pas puisque cette vente est révoquée et qu'il doit reprendre la direction de la vigne. Mais Maximiano s'occupe cependant à plusieurs reprises de diriger la vente aux enchères de meubles et objets d'art appartenant à sa famille, comme c'est le cas en 1920 quand Rafael Errázuriz se défait du palais qu'il possède sur l'Alameda¹¹⁸⁴. A cette occasion, les objets mis sur

¹¹⁷⁸ «Apuntes de viaje», In *Revista de Artes y Letras*, Santiago, tomes II a V, 1884-1885.

¹¹⁷⁹ Rafael Errázuriz, *Florencia y el arte*, Imprenta de la Unione Editrice, Roma, 1910.

¹¹⁸⁰ Ramón Subercaseaux, «La estética en el hogar», In *Pacífico Magazine*, Santiago, n.24, décembre 1914, p.733-742 et «Sentimiento de lo bello en Chile», In *Pacífico Magazine*, Santiago, n.33, septembre 1915, p.323-329.

¹¹⁸¹ Eugenia Huici, «Interior de la casa de la señora Huici de Errázuriz», In *La Familia*, Santiago, n.158, février 1923, p.9 et «La pintura por la señora Eugenia Huici», In *La Familia*, Santiago, n.224, août 1928, p.13.

¹¹⁸² Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 24 janvier 1919, AN, AEU, vol.19, fs.67-72 (« *Dario Brunet, considerándome un gran crítico de arte, me llevó a conocer un pintor de nombre Carlos Dorlhiac* »). Dario Brunet est un commerçant et un philanthrope de la ville de Chillán, où vit Carlos Dorlhiac (1880-1973), peintre et photographe amateur d'origine française. Voir Juan Carlos Valle, *Carlos Dorlhiac : la lente y la pluma*, Ed. Hilo Azul, Santiago, 2010.

¹¹⁸³ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 18 mai 1920, AN, AEU, vol.19, fs.219 (« *conseguir la agencia exclusiva de Signa en Chile y poner tienda de objetos de arte* »).

¹¹⁸⁴ «Gran remate del Sr. Rafael Errázuriz Urmeneta», maison Eyzaguirre, In *El Diario Ilustrado*, Santiago, 13 juin 1920.

le marché produisent un total de 125.000 pesos, ce qui semble un chiffre correct à Maximiano mais qui aurait pu susciter une désillusion chez son père, auquel il écrit que, « *si l'on considère que la vente aux enchères eut lieu la veille des bilans et au milieu d'une grande dépression boursière, nous devons nous estimer satisfaits des résultats* »¹¹⁸⁵. Deux ans auparavant, Maximiano avait déjà supervisé la vente d'une partie de la collection de tableaux de son père (réunie dans un catalogue de 90 pages). Dans la lettre qu'il envoie à son père pour lui faire part des détails de la vente, Maximiano y introduit quelques commentaires qui nous montrent qu'investir dans l'art n'est pas une pratique courante dans le Chili de l'époque, même dans les cercles qui en ont les moyens financiers, soulignant ainsi qu'il « *faut prendre en compte qu'ici on se résout pas facilement à dépenser 1000 pesos pour un tableau* »¹¹⁸⁶. De fait, les prix oscillent entre 400 et 6.000 pesos, la plupart des tableaux présentés à la vente ne dépassant effectivement pas les 1.000 pesos. Par ailleurs, entre les tableaux vendus se trouvent cinq œuvres de José Tomás Errázuriz, qui se vendent entre 400 et 3.500 pesos pour « *Au printemps sur les dunes* » (Premier Prix au Salon de Paris de 1888), ce que Maximiano explique par le fait que « *le public d'ici n'est pas familiarisé avec la peinture de mon oncle* »¹¹⁸⁷, qui effectivement vient peu au Chili, étant définitivement établi en Angleterre.

La troisième modalité des rapports entre l'art et les Errázuriz tient à leur vocation de mécène et de commanditaire. Plusieurs membres de la famille ont en effet découvert ou encouragé des peintres reconnus, mais aussi des artistes qu'ils considèrent prometteurs. Ainsi, Ramón Subercaseaux, en voyage de noces en Europe avec Amalia en 1879-1880, après avoir vu un de ses portraits exposé au Salon de Paris, demande au jeune John Sargent (1856-1925), à l'époque encore peu connu, de peindre le portrait d'Amalia. Aux dires de la principale intéressée, Sargent « *vint chez nous, choisit le lieu, la robe et les accessoires; il étudia jusqu'au moindre détail et nous lui laissâmes totale liberté quant à la composition du tableau. Il ne me fit pas trop poser, les heures de travail n'ayant pas été longues et ennuyeuses* »¹¹⁸⁸. Nous voyons donc que la composition du tableau et son ornementation (robe, accessoires, ...) sont choisis par le peintre, sans ingérence apparente du commanditaire. D'autre part, Amalia

¹¹⁸⁵ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 21 juin 1920, AN, AEU, vol.19, fs.223-226 (« *considerando que el remate fue hecho en vísperas de balance y en momentos de la mayor depresión bursátil podemos estimarnos muy satisfechos con sus resultados* »).

¹¹⁸⁶ *Ibid.* (« *conviene tomar en cuenta que aquí no se resuelven fácilmente a invertir \$1000 en un cuadro* »).

¹¹⁸⁷ *Ibid.* (« *el público no está familiarizado aquí con la pintura de mi tío* »).

¹¹⁸⁸ Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia, op.cit.*, p.91 (« *vino a nuestro departamento, eligió el sitio, el traje y los accesorios; el más mínimo detalle fue cuidadosamente estudiado por él y se le dejó plena libertad para disponer a su idea la composición del retrato. No me hizo posar demasiado, ni las horas de trabajo fueron largas y pesadas* »).

possède une certaine expérience de la pose puisqu'elle indique une comparaison : on ne l'a pas trop fait poser, ce qui indique qu'en d'autres occasions, peut-être pour le tableau de famille de 1870, on la fit beaucoup plus poser. Mais il s'agit juste d'une perception puisqu'elle ne précise ni le nombre d'heures ni le nombre de séances de travail, une perception d'autant plus déformée qu'en 1870 elle était encore une enfant et qu'il est probable que l'immobilité nécessaire au travail du peintre lui ait paru pesante. Le tableau, qui est exposé lui aussi au Salon, obtient une médaille de première catégorie, ce qui, aux dires de Ramón, permet à son auteur de se mettre « *sur le chemin de la célébrité* »¹¹⁸⁹ grâce aux critiques élogieuses qu'il reçoit, même s'il avait déjà retenu l'attention du public et des critiques avec des portraits antérieurs tels que celui de son maître Carolus-Duran (1879) ou de Madame Edouard Pailleron (1880). Les Subercaseaux se lient d'amitié avec Sargent, au point de passer les mois de septembre et octobre 1880 à Venise avec lui, sans que nous sachions qui prend en charge les frais de voyage de Sargent¹¹⁹⁰. Durant cette période, qui précède de peu la naissance de son fils aîné, Ramón peint de concert avec Sargent et profite sans doute de ses enseignements, ce dernier réalisant au moins deux de ses portraits, aujourd'hui conservés au Saint Louis Museum et au Dixon Gallery and Garden aux Etats-Unis. Sur le premier, nous voyons un jeune Ramón, dont les vêtements sont à peine esquissés, se confondant avec un fond de couleur rouge orangé. Sur le second, il apparaît assis dans une gondole, en train de dessiner ce qui pourrait être un portrait de Sargent¹¹⁹¹. L'intérêt et l'amitié de Ramón Subercaseaux pour Sargent vont se transmettre à d'autres membres de la famille et Sargent va ainsi réaliser au moins quatre dessins et peintures d'Eugenia Huici entre 1882 et 1905. Le premier, aussi appelé « *Lady in black* », montre Eugenia assise sur un sofa avec un éventail dans la main et vêtue d'une robe noire. Le deuxième et le troisième constituent deux versions d'une même œuvre puisque l'on y voit Eugenia vêtue d'un manteau noir et de profil, la différence se situant au niveau de l'éclairage, l'un étant plus sombre que l'autre. Quant au dernier, qui date de 1905, il s'agit d'un dessin au charbon, qui montre le buste d'Eugenia. Le nombre de tableaux, mais aussi leurs dates de création, nous montre à quel point Eugenia Huici intéresse les peintres, même quand elle n'est plus dans sa prime jeunesse, au point que Sargent réalise deux versions d'un même portrait, soit une espèce d'étude ou de série qu'il est peu probable qu'on lui ait commandée.

¹¹⁸⁹ Ramón Subercaseaux, *Memorias de ochenta años, op.cit.*, p.379 (« *en el camino de la celebridad* »)

¹¹⁹⁰ *Ibid.*, p.379-380.

¹¹⁹¹ « *Durante uno de estos paseos, Sargent pintó sobre una tablita que llevaba, a Ramón sentado frente a él en la góndola que los conducía por un estrecho canal. Este esbozo que Sargent hizo como jugando, nos quedó en recuerdo de esos días felices y bellos que disfrutamos en la ciudad sin par: Venecia romántica y fascinadora* », In Amalia Errázuriz, *Cuadernos de familia, op.cit.*, p.92. Il est très probable qu'Amalia fasse référence au premier des deux portraits de Ramón.

Le deuxième mécène et commanditaire de la famille, Rafael Errázuriz Urmeneta, va tout au long de sa vie faire appel à plusieurs peintres pour réaliser des portraits des membres de sa famille. Il existe, par exemple, un portrait d'Elvira Valdés réalisé par Giovanni Boldini (1842-1931), ainsi qu'un autre de sa belle-sœur Amalia, même si aucune information ne nous est parvenue quant à la date de réalisation ou le lieu de conservation actuel de ces deux tableaux¹¹⁹². Une autre branche de la famille Errázuriz a elle aussi commandé des portraits à Boldini puisque Josefina Alvear de Errázuriz, épouse de Matias Errázuriz, qui réside en Argentine, et sa fille Giovinetta ont fait appel au peintre pour réaliser trois portraits d'elles en 1892¹¹⁹³. La relation entre Rafael Errázuriz et Joaquin Sorolla (1863-1923) est en revanche plus documentée puisque le musée Sorolla garde 23 lettres échangées par les deux hommes entre 1896 et 1923, qui se sont probablement connus par l'intermédiaire de José Artal, marchand d'art et agent de Sorolla à Buenos Aires¹¹⁹⁴. Grâce à cette correspondance, nous entrons dans le détail du fonctionnement de l'atelier de Sorolla, qui ne peint pas moins de 22 toiles pour Rafael, entre portraits et tableaux de décoration pour sa maison. Entre 1895 et 1898, Sorolla réalise le portrait d'Elvira et celui de ses trois filles aînées, quatre panneaux sur le thème des vendanges (« La Parra », « La Prensa », « La Vendimia », « La Bacanal »), la très grande toile de 4,15 x 5,3 mètres « Jesus predicando desde la barca » (aussi connu sous le nom de « Yo soy el pan de la vida ») et treize tableaux, probablement de moindres dimensions et destinés à orner la salle à manger. Par la suite, en 1905, Sorolla réalise un tableau de grandes dimensions représentant les huit membres de la famille Errázuriz Valdés. Les trois portraits nous semblent particulièrement intéressants dans la mesure où ils mettent en avant les techniques de représentation propres à ce genre pictural, mais aussi la manière dont travaillent les peintres de l'époque. Le portrait d'Elvira est le premier de cette série et montre la jeune femme debout, vêtue d'une robe de bal blanche avec des manches ballon et avec le visage de profil. Elle tient dans une main un éventail fermé et dans l'autre ce qui semble être une écharpe noire. Elle se tient dans un salon dont on devine quelques meubles et un miroir. La réalisation du portrait d'Elvira commence probablement à la fin de l'année 1895, durant un séjour des

¹¹⁹² Ils sont reproduits dans la version corrigée et augmentée de l'étude biographique consacrée aux Errázuriz par José Toribio Medina, publiée en 1964 par Carlos Larraín.

¹¹⁹³ Dans ses mémoires, Ramón Subercaseaux s'attribue en grande partie le succès de Boldini auprès des familles de l'élite chilienne, écrivant qu'il reçoit en 1926 « *una misiva cariñosa que recordaba los tiempos en que casi a diario visitaba su estudio de donde no salían más que obras maestras. Lo había introducido a no pocas familias de Santiago, las cuales trajeron retratos admirables que han acrecentado el acervo de arte de la capital.* » In Ramón Subercaseaux, *Memorias de 80 años, op.cit.*, p.277-278.

¹¹⁹⁴ Felipe Garín et Facundo Tomás, « Pintar en un mundo moderno. El tema social en Sorolla », In *Sargent / Sorolla*, catalogue de l'exposition réalisée à Madrid et à Paris, Musée Thyssen-Bornemisza et Petit-Palais, 2007, p.41.

Errázuriz à Madrid¹¹⁹⁵ mais comme au moment du départ de la famille, le tableau n'est pas encore achevé, Rafael envoie une photographie de sa femme au peintre et ce dernier doit la peindre d'après le portrait et non d'après l'original. Rafael doute aussi de la couleur de la robe originale d'Elvira qu'il trouve « *un peu simple et triste en comparaison avec le salon de luxe* » et qu'il suggère de remplacer par une robe de velours noir¹¹⁹⁶, afin de montrer son épouse dans une tenue adaptée à son statut social, déjà souligné par la richesse du mobilier qui l'entoure. Rafael se résout cependant à garder la robe blanche et envoie donc un modèle à Sorolla par courrier, qui l'utilise sur un modèle humain sans doute pour obtenir l'effet des drapés¹¹⁹⁷. Ce doute de Rafael, et la manière dont se résout le problème, nous montrent bien que le commanditaire d'une œuvre participe activement à son processus de création, sans perdre de vue cependant le désir de l'artiste puisque Rafael le consulte, mais ne lui ordonne rien. Alors qu'il termine le portrait à la fin de l'année 1896, Sorolla manifeste l'intention de le garder pour le présenter à une exposition en mai 1897, ce qui suscite l'espoir de Rafael que le tableau « *obtienne un franc succès et des récompenses* »¹¹⁹⁸, comme le portrait de sa sœur peint par Sargent presque vingt ans auparavant. Finalement, en mai 1898, Rafael annonce l'arrivée du tableau à Santiago et fait part de sa satisfaction à Sorolla, lui écrivant qu'« *on sent combien la vie et la réalité de manière naturelle* »¹¹⁹⁹. Quant au deuxième portrait, il représente les trois filles aînées de Rafael (Rosario, Ana et Margarita) dans des robes roses et blanches et coiffées d'un nœud dans les cheveux. Debout toutes les trois, Rosario tenant la main de sa cadette Margarita, elles sont représentées dans un salon avec une console et un miroir dans lequel on voit le reflet d'une toile représentant une jeune femme en robe blanche et celui d'un homme devant un chevalet. Le tableau semble avoir été entièrement peint d'après photographies puisque la famille laisse une série de portraits à Sorolla à son départ de Madrid en 1895 et que Rafael indique deux nouveaux envois en février 1896 (portrait de Rosario) et en décembre 1896 (portraits d'Ana et Margarita), ceci étant dû au fait que les petites filles ont grandi et changé¹²⁰⁰. Reçu en juin 1898, le tableau semble à Rafael moins vivant que celui d'Elvira mais il

¹¹⁹⁵ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Barcelona, 22 janvier 1896, Archives de Musée Sorolla, Madrid.

¹¹⁹⁶ *Ibid.* (« *algo sencillo y triste para su colocación en un salón de lujo* »)

¹¹⁹⁷ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Santiago, 20 juin 1898, Archives de Musée Sorolla, Madrid.

¹¹⁹⁸ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Santiago, 24 décembre 1896, Archives de Musée Sorolla, Madrid (« *tenga buen éxito y obtenga premios* »).

¹¹⁹⁹ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Santiago, 20 juin 1898, Archives de Musée Sorolla, Madrid (« *se siente como es natural la vida y la realidad* »).

¹²⁰⁰ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Santiago, 24 décembre 1896, Archives de Musée Sorolla, Madrid.

le qualifie cependant de « *preuve de son talent puisqu'il a dû vaincre de sérieuses difficultés dues à l'absence des modèles originaux* » et qu'il trouve plus originaux la composition et l'arrangement¹²⁰¹. Ces deux premiers tableaux coûtent 3.000 pesetas chacun, montant qui est payé au peintre en mai 1899. Quant au troisième portrait, il représente la famille Errázuriz Valdés dans son entier. De droite à gauche sont représentés Ana et Margarita, assises et vêtues de roses ; Maria, debout et vêtue d'une robe de tulle blanc-rose ; Elvira, assise avec une robe noire et châle blanc ; Crescente, appuyé sur les genoux de sa mère avec un costume marin et les cheveux longs ; Rosario, debout derrière sa mère avec une robe rose ; Maximiano, debout avec un costume gris ; Rafael, assis dans un fauteuil avec les jambes croisées et un cigare à la main. Le tableau fut peint (ou en tous cas bien avancé) en un temps record de douze jours durant le mois d'avril 1905, ce qui suscite l'étonnement de José Tomás Errázuriz¹²⁰². Alors que le tableau est achevé en juillet 1905, Rafael demande à Sorolla de le garder quelque temps et, dans la mesure où il s'agit « *d'une œuvre d'une telle importance, j'espère qu'elle pourra s'exposer un peu en Europe avant de s'éloigner pour toujours, en traversant l'océan* »¹²⁰³. Rafael considère donc que l'opinion des critiques et du public en Europe est plus importante que celle du monde artistique chilien, dans la mesure où elle seule est à même de consacrer une toile et de lui donner le titre de « chef-d'œuvre », apportant ainsi un surcroît de prestige à la famille qui y est représentée. En ce sens, la validation artistique provient de l'Europe et le marché de l'art chilien, par extension américain, dépend des succès rencontrés dans le Vieux Monde : ce n'est pas pour rien que la plupart des artistes américains participent activement aux salons dans les grandes capitales européennes, en particulier à Paris, recherchant une consécration que leur propre société ne peut leur donner. C'est une situation d'ailleurs paradoxale, quand on songe au nombre d'artistes européens qui viennent chercher le succès au Chili dans le courant du XIX^{ème}, solidifiant leur réputation auprès des familles de l'élite, comme c'est par exemple le cas des architectes Claude Brunet de Baines et Lucien Hénault, ou celui du peintre Raymond Monvoisin, qui peint la bonne société chilienne entre 1843 et 1858, mais qui, de retour en France, et ce malgré le succès rencontré durant son séjour sud-américain, se voit confronté à l'anonymat, mourant dans la pauvreté en

¹²⁰¹ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Santiago, 20 juin 1898, Archives de Musée Sorolla, Madrid (« *prueba de su talento puesto que ha debido vencer serias dificultades de la falta de los modelos originales* »).

¹²⁰² « *Mi hermano pintor no podía creer que Ud. hubiese hecho un piccolo retrato de ocho personajes en 12 días. La cosa no es para menos* », In Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Rome, 26 avril 1905, Archives de Musée Sorolla, Madrid.

¹²⁰³ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Rome, 15 juillet 1905, Archives de Musée Sorolla, Madrid (« *de una obra tan importante, ojalá pudiera mostrarse un poco en Europa antes de que se aleje para siempre, atravesando el océano* »).

1870. Dans ce cas-ci, le Chili reste une périphérie dont l'opinion artistique n'a aucun poids en Europe, ce qui explique le désir de Rafael que la toile de Sorolla se montre sur le Vieux Continent, et non sur le Nouveau.

En avril 1906, époque à laquelle Rafael termine de payer les 40.000 pesetas qu'il doit au peintre pour cette commande¹²⁰⁴, ce qui représente une somme considérable par rapport aux prix habituels de Sorolla (entre cinq et dix mil pesetas pour un portrait à partir de 1904, contre deux mil cinq cents à cinq mil pesetas entre 1900 et 1904¹²⁰⁵), le tableau se trouve encore à Madrid, dans l'attente d'être exposé au salon de Paris de cette année. Nous ignorons à quelle date il parvient aux Errázuriz et quelle est leur réaction, même si Rafael qualifie le tableau de « *supérieur à Goya et digne du seul Velázquez* »¹²⁰⁶, ce qui en accord avec les critiques qu'il reçoit effectivement au salon de Paris, où il est comparé avec « La famille de Charles IV » de Goya (1801)¹²⁰⁷. La référence à Goya et à Velázquez n'est d'ailleurs pas anodine puisque les deux peintres réalisèrent, chacun à son époque, les portraits de la famille royale espagnole, celle de Philippe IV pour Velázquez (dynastie des Habsbourg) et celle de Charles IV pour Goya (dynastie des Bourbons). Rafael compare donc le portrait de sa famille avec ceux de deux familles royales, se mettant lui-même à leur niveau social et symbolique. Une fois encore, émerge l'idée d'une élite américaine qui cherche l'approbation de l'Europe, tout en se considérant son héritière et son égale, d'autant plus que, physiquement, ils souffrent sans problème la comparaison avec la famille de Charles IV, dont le portrait, réaliste, montre une physiologie sans complaisance.

Ces trois portraits de la famille Errázuriz nous permettent d'analyser, en premier lieu, le travail du peintre, dont nous percevons quelques-unes des caractéristiques grâce aux lettres de Rafael. Ainsi, Sorolla peint d'après photographies, ce qui, cinquante auparavant, aurait suscité de vifs commentaires. La photographie, depuis sa présentation au monde en 1839, a en effet suscité un débat chez les peintres qui voient en elle « *une image exacte et fidèle de la nature* » mais incapable de reproduire l'« *expérience subjective* » du peintre, celle qui lui permet d'interpréter ce qu'il voit, « *distinguer ce qui est important de ce qui l'est moins* »¹²⁰⁸ et, en définitive, de produire des œuvres d'art au lieu d'une simple reproduction mécanique

¹²⁰⁴ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Rome, 26 avril 1906, Archives de Musée Sorolla, Madrid.

¹²⁰⁵ Blanca Pons-Sorolla, « Sorolla: retratos individuales », In *Sargent / Sorolla, op.cit.*, p.128.

¹²⁰⁶ Lettre de Rafael Errázuriz à Joaquín Sorolla, Engandina, Suisse, 27 août 1923, Archives de Musée Sorolla, Madrid (« *superior a Goya y sólo digno de Velázquez* »).

¹²⁰⁷ Javier Barón, « Sargent y Sorolla: retratos de grupo », In *Sargent / Sorolla, op.cit.*, p.153.

¹²⁰⁸ Sabine Slanina, « La valeur ajoutée de l'imperfection. Delacroix et la photographie », In *Delacroix et la photographie*, catalogue de l'exposition réalisée au Musée National Eugène Delacroix, du 28 novembre 2008 au 2 mars 2009, Editions du Musée du Louvre, Paris, 2008, p.13-14.

de la réalité. Ce débat, initié dès 1839, oppose durant toute la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle peintres et photographes, avec pour résultat concret que la photographie n'atteint jamais le statut de forme d'expression artistique aux yeux du grand public¹²⁰⁹. Cet antagonisme des peintres envers la photographie, que l'on voit s'estomper avec la correspondance de Rafael Errázuriz et Joaquin Sorolla au tournant du XX^{ème} siècle, même s'il faut prendre en compte l'internationalisation de la clientèle de Sorolla aux Etats-Unis et en Amérique du Sud (en particulier Argentine et Chili), se doit en grande partie à la peur qu'ils éprouvent d'être supplantés par la nouvelle technique (qui en réalité favorise l'émergence de nouvelles formes de représentation dans la peinture, passant d'une représentation figurative à une représentation abstraite), mais aussi par la perte d'une partie de leur clientèle, en particulier les couches moyennes, qui préfèrent la photographie à la peinture pour son moindre coût. Cependant, la photographie, et en particulier les portraits sous forme de carte de visite (technique patentée par André Disdéri en 1854 qui permet d'obtenir six à douze copies positives à partir d'un même négatif), se révèle très attractive pour les couches moyennes, qui n'ont pas accès à la peinture à cause de ses coûts plus élevés, beaucoup plus que pour une élite qui continue à se faire peindre, dans la mesure où le portrait pictural est l'un des symboles de la vie aristocratique et représente une « pratique aristocratisante ». Il n'est donc pas étonnant que les Errázuriz dans leur ensemble, et par extension plusieurs des familles de l'élite chilienne, aient été des clients réguliers – et même avides – des grands peintres de portrait de leur époque, imposant aux artistes une composition proche des portraits des familles royales ou aristocratiques.

¹²⁰⁹ Sur la place de la photographie dans l'échelle des Beaux-Arts et le débat qu'elle a suscité, voir Gisèle Freund, *Photographie et société*, Seuil, Paris, 1974 (chapitre « Les mouvements et l'attitude des artistes de l'époque à l'égard de la photographie »).

L'analyse des deux premiers portraits, représentant d'un côté Elvira Valdés et de l'autre ses trois filles aînées, montre que leur fonctionnement est comparable. D'une part, l'encadrement est identique (debout et en pied), ce qui est en accord avec les formes de représentation de l'aristocratie (au contraire du buste propre à la bourgeoisie et à l'homme d'Etat). La pose est en revanche sensiblement différente : Elvira apparaît donc avec le corps et le visage de $\frac{3}{4}$, répondant en cela à l'intention du peintre de mettre en avant l'aspect féminin de la jeune femme, accentué par le fait qu'elle tient un éventail et une écharpe dans les mains, alors que ses filles apparaissent de front, même si elles regardent toutes trois l'endroit où devrait se trouver le peintre. De la même manière, l'ameublement des deux pièces est presque identique, avec une console de marbre et un miroir doré orné de figures en forme d'arabesque. Par ailleurs, les deux portraits fonctionnent en parallèle, puisque le miroir du portrait des petites filles reflète le peintre à l'œuvre, assis devant une toile posée sur un chevalet, mais surtout un portrait représentant une jeune femme dans une robe blanche, dans lequel on reconnaît sans peine le propre portrait d'Elvira. Il s'agit donc d'une sorte d'autoportrait de Sorolla, peignant au milieu de ses distingués clients, en même temps qu'une double référence à une autre de ses œuvres et à la famille Errázuriz. Le rapprochement intertextuel avec d'autres œuvres utilisant le miroir comme élément de la composition et comme producteur de sens est évident, notamment avec « Les Ménines » de Velázquez (1656), dans lequel une enfant est aussi le centre du tableau (l'infante Marguerite), tandis que le peintre officie à son côté (Velázquez) et qu'apparaît dans le miroir le reflet d'un tableau que le spectateur ne peut voir (le portrait du roi Philippe IV et de la reine Marianne d'Espagne).



J. Sorolla, Portrait d'Elvira Valdés, 1897.
Musée des Beaux-Arts, Santiago.



J. Sorolla, Les sœurs Errázuriz, 1898.
Collection privée.

Cette référence, insistante, à Velázquez peut correspondre à un intérêt personnel de Sorolla, ou à la volonté expresse de Rafael, sans qu'il nous soit possible d'avancer une réponse puisque les deux hommes n'évoquent pas cette intertextualité dans leur correspondance. Mais que ce soit l'artiste ou le commanditaire qui ait choisi la composition et les références, ou bien même les deux d'un commun accord, il est évident que c'est une référence visuelle comprise et acceptée par les deux parties. Elle est d'ailleurs de nouveau présente dans le troisième

portrait, qui montre la famille dans son ensemble en 1905, mais de manière plus discrète. On y voit en effet une petite fille vêtue de blanc au centre de la composition, à l'instar de l'infante Marguerite dans « Les Ménéines », mais le sens que l'on peut donner à cette position est différent puisqu'il ne s'agit pas de mettre en avant l'héritière d'une famille et la future détentrice du pouvoir. Au contraire, il s'agit ici de Maria, la cadette de la fratrie. En revanche, la porte ouverte dans le fond de la pièce, ainsi que l'éclairage en diagonale qui provient d'une fenêtre, ressemblent aux éléments présents dans le tableau de Velázquez, même si la porte ouverte ne constitue pas un point focal aussi intense que la porte ouverte des « Ménéines » (qui tend à attirer l'œil au détriment de l'infante). La distribution et la posture des membres de la famille Errázuriz sont en revanche relativement inhabituelles. Le portrait est, selon Peter Burke, un « *genre pictural qui, comme tant d'autres, possède une composition qui va de pair avec un système de conventions qui changent lentement. Les poses, les gestes des modèles, les accessoires ou objets représentés à leurs côtés suivent un schéma et possèdent bien souvent une signification symbolique* »¹²¹⁰. Dans le cas du portrait pictural, qui suit des règles relativement fixes durant les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, la représentation de la famille doit respecter les normes d'organisation et de hiérarchie en vigueur dans la société, raison pour laquelle les hommes sont davantage mis en valeur que les femmes, et les adultes davantage que les enfants, ce qui se traduit par la position assise (les adultes sont assis, les enfants restent debout) et de position centrale des parents¹²¹¹. Le tableau de Sorolla rompt donc avec une certaine tradition puisque le couple composé par Rafael et Elvira n'occupe pas le centre de la composition et que leurs enfants ne sont pas répartis de manière symétrique à leurs côtés, certains étant même assis. De plus, les poses adoptées par les membres de la famille ne sont pas rigides, ce qui donne un air informel au tableau. Il semblerait que le peintre ait voulu saisir la famille dans un moment de grande intimité, loin de l'apparence sérieuse que cherche à transmettre une famille bourgeoise, ou bien que cet aspect informel ait été explicitement voulu par Rafael Errázuriz. Ainsi, Margarita apparaît nonchalamment assise dans un sofa, tandis que la petite Maria semble avoir été croquée dans un moment de spontanéité enfantine et que Crescente est à moitié couché sur sa mère afin d'apparaître derrière son frère aîné, qui

¹²¹⁰ Peter Burke, *Visto y no visto. El uso de la imagen como documento histórico*, Ed. Crítica, Barcelona, 2005, p.30 (« *genero pictórico que, como tantos otros, está compuesto con arreglo a un sistema de convenciones que cambian muy lentamente a lo largo del tiempo. Las poses y los gestos de los modelos y los accesorios u objetos representados junto a ellos siguen un esquema y a menudo están cargados de un significado simbólico* »).

¹²¹¹ Voir Carneiro de Carvalho Vânia y Ferraz de Lima Solange, "Individuo, genero y ornamento en los retratos fotográficos, 1870-1920", In Fernando Aguayo y Lourdes Roca (coord.), *Imágenes e investigación social*, Instituto Mora, México, 2005, p.271-291.

lui, par contre, arbore un certain air de dignité, comme il convient à l'héritier de la famille. La figure centrale est Elvira, et non Rafael, qui occupe une position périphérique, comme s'il n'était pas vraiment intégré au tableau, impression qui est renforcée par le fait qu'il est le seul à ne pas regarder le spectateur. Il peut cependant s'agir d'un recours visuel qui permet d'isoler le *pater familias*, et de protéger ainsi son autorité sur sa famille. Rafael apparaît en revanche, assis, jambes croisées, un cigare allumé dans la main et, à son côté, une table sur laquelle sont posés des livres, soit une représentation masculine classique du XIX^{ème} siècle, qui indique sa position sociale (le cigare étant associé à la réussite sociale), sa position à l'intérieur de la famille (la position plus « confortable » est associée au pouvoir masculin) ainsi que sa connotation en tant qu'homme cultivé (présence de livres).



J. Sorolla, La famille de Rafael Errázuriz, 1905.

Collection Massaveu.

Le troisième et dernier mécène de la famille Errázuriz est Eugenia Huici, même si dans son cas il s'avère nécessaire d'ajouter la catégorie de « muse », puisqu'elle a été peinte par plusieurs grands portraitistes de l'époque, parfois à plusieurs reprises. Ainsi, en plus des trois portraits d'elle peints par Sargent et que nous avons évoqués plus haut, elle est peinte par Giovanni Boldini (pas moins de six fois selon Eduardo Balmaceda¹²¹²), par Jacques Emile Blanche en 1890, par Paul Helleu, par Madrazo¹²¹³, par Augustus John, par Ambrose MacEvoy, par William Orpen en 1915 et par les peintres chiliens Alberto Lynch et Alvaro Guevara¹²¹⁴, en plus d'avoir servi de modèle récurrent à son mari. Elle est même intégrée à un tableau d'Alfred Roll, présenté au salon de Paris de 1893 sous le titre de « Célébration du Centenaire des Etats Généraux de 1889 », actuellement conservé au Musée National du Château de Versailles. S'agissant cependant d'un tableau comptant un grand nombre de personnages, dont les traits sont parfois simplement esquissés, il est très difficile de déterminer si elle est réellement incorporée au tableau et à quel endroit¹²¹⁵.



John Sargent, Eugenia Huici, c.1880.
Collection particulière.

Mais c'est surtout pour sa relation de mécène avec des artistes moins conventionnels qu'elle peut être considérée comme une personnalité intéressante du monde artistique de l'époque. Eugenia devient ainsi l'une des protectrices d'Arthur Rubinstein (1887-1982), qu'elle rencontre officiellement en 1915 à Londres (elle l'écoute pour la première fois en 1906 dans la demeure parisienne de Romaine Brooks), par l'intermédiaire de John Sargent, et dont elle s'entiche tout de suite. Grâce à ses nombreuses relations, elle facilite ainsi la tournée du jeune pianiste en Espagne en 1916, au cours de laquelle il joue dans les principales villes du pays et donne des concerts privés pour la famille royale et pour les principales familles de la Cour. L'année suivante, lorsque Rubinstein s'embarque pour sa première tournée sud-américaine,

¹²¹² "El gran Boldini, en el apogeo de su carrera, le ejecuta no menos de seis retratos primorosos que contribuyen grandemente a elevar su prestigio; la belleza, la distinción y la elegancia se encarnan en nuestra compatriota", In Eduardo Balmaceda, *Un mundo que se fue...*, op.cit., p.272-273.

¹²¹³ *Ibid.*, p.273. Eduardo Balmaceda ne précise pas auquel des membres de la dynastie espagnole des Madrazo il fait référence, même s'il s'agit sans doute de Raimundo de Madrazo (1841-1920) qui passe une grande partie de sa vie à Paris et est un des grands représentants de l'école espagnole, en particulier grâce à ses portraits.

¹²¹⁴ Nous avons connaissance de ce dernier portrait grâce à sa correspondance avec Pablo Picasso. Dans une lettre de 1943, elle écrit : « Guevara est inespérément venu me rendre visite, m'apportant votre bonjour et la nouvelle de votre bonne santé. (...) Guevara qui avait mon portrait et qui aimait venir me voir, a aussi fait un portrait de mon fils ». Lettre d'Eugenia Huici à Pablo Picasso, Biarritz, 23 novembre 1943, In Alejandro Canseco-Jerez, op.cit., p.135.

¹²¹⁵ "Roll la reproduce en un cuadro para Versailles", In Balmaceda, *Un mundo que se fue...*, op.cit., p.273.

donnant des concerts à Buenos Aires, Montevideo, Santiago du Chili (quatre concerts) et Valparaíso (deux concerts), Eugenia a prévenu ses amis et connaissances, qui reçoivent le pianiste avec sollicitude¹²¹⁶. Rubinstein va vouer une grande amitié, doublée d'une grande reconnaissance, à celle qu'il qualifie de « *marraine de Cendrillon avec sa baguette magique* »¹²¹⁷. Mais ce n'est pas le seul artiste qu'Eugenia aide à surgir : ainsi, à partir de 1916, elle prend sous son aile protectrice le poète Blaise Cendrars (1887-1961), tout juste revenu mutilé des tranchées de la Première Guerre Mondiale. Elle va secourir financièrement le poète, mais aussi sa famille, et l'aider à trouver du travail, notamment en lui présentant Paul Lafitte, qui lui offre en 1917 de prendre la direction des Editions de la Sirène, qui publie quelques années plus tard Jean Cocteau. Jusqu'en 1949, date à laquelle elle retourne définitivement au Chili, Eugenia est une amie fidèle du poète et écrivain, pour lequel elle fait aménager une chambre particulière dans sa maison de Biarritz qui sert de cadre à l'écriture de plusieurs des créations de Cendrars.

Un peu plus tôt, vers 1912, Eugenia s'est aussi liée avec Serge Diaghilev, le directeur des Ballets Russes, pour lequel elle cherche des sources de financement aux côtés de Misia Sert, son principal mécène. C'est sans doute par ce biais qu'elle fait la connaissance du compositeur Igor Stravinsky (1882-1971), qui traverse une période de misère. Elle décide de lui verser une pension pour lui permettre de continuer à composer et l'invite même à vivre dans sa maison de Biarritz. L'amitié entre le compositeur et Eugenia ne se dément jamais, au point qu'il lui dédie « Cinq pièces faciles » en 1917 et qu'il aime parler musique avec elle car il est « *heureux de trouver en elle une finesse de compréhension sans pareille pour un art qui n'était plus celui de sa génération* »¹²¹⁸.

¹²¹⁶ Arthur Rubinstein, *Les jours de ma jeunesse*, Robert Laffont, Paris, 1973. La première référence à Eugenia apparaît à la page 594 et devient une constante dans le reste de ce premier volume des mémoires de Rubinstein.

¹²¹⁷ *Ibid.*, p.602.

¹²¹⁸ Igor Stravinsky, *Chronique de mi vie*, Denoel Gonthier, Paris, 1962, p.73.

Mais c'est surtout avec Pablo Picasso, dont elle fait la connaissance peu après la mort tragique de sa compagne Eva Gouel (survenue le 14 décembre 1915), qu'Eugenia va entretenir des rapports d'amitié. Ainsi en témoignent 79 de ses lettres connues au peintre¹²¹⁹ qui s'étalent entre novembre 1916 et mai 1947 et dont le ton reflète le degré d'intimité et d'amitié qui existe entre Eugenia et Picasso. En effet, si dans un premier temps le peintre accepte l'argent que lui envoie sa mécène (les lettres de 1917 font état de trois envois à la hauteur de 4.000 francs¹²²⁰), ce lien évolue rapidement vers une amitié plus profonde et durable, comme en témoigne le fait que Picasso et sa première femme Olga passent leur lune de miel à Biarritz, chez Eugenia, en août et septembre 1918. Par ailleurs, dans les années 40, l'aide financière s'inverse puisqu'Eugenia, en situation précaire, propose au peintre de lui acheter une table garnie de bronze doré car, « *très vieille et seule* », il ne lui « *reste en tout que 10 mille francs* »¹²²¹. C'est la seule fois qu'Eugenia demande l'aide de son illustre ami, qui va répondre présent et aider, même à distance, son ancienne mécène. En second lieu, la relation d'Eugenia et de Picasso passe aussi, et de manière centrale, par l'acquisition de toiles. Nous savons donc qu'Eugenia possède « La femme assise » (1903)¹²²², « Portrait de jeune fille » (1914), « L'homme accoudé à une table » (1915) et « Compotier, bouteille, guitare » (1921)¹²²³, en plus de plusieurs portraits la représentant et de deux autres représentant ses filles Maria et Carmen. Si les premiers semblent avoir été des dessins au charbon dont il est encore possible d'admirer des reproductions photographiques¹²²⁴ (nous ignorons à quelle collection



Pablo Picasso, Eugenia Huici.

¹²¹⁹ Alejandro Canseco-Jerez, *Lettres d'Eugenia Errázuriz à Pablo Picasso*, Centre d'étude de la traduction, Université de Metz, 2001.

¹²²⁰ Lettres d'Eugenia Huici à Pablo Picasso, entre février et septembre 1917, In Alejandro Canseco-Jerez, *op.cit.*, p.21-35. En réalité, l'année 1917 est la seule année qui fasse état d'une aide financière d'Eugenia à Picasso.

¹²²¹ Lettre d'Eugenia Huici à Pablo Picasso, Biarritz, 7 juin 1945, In Alejandro Canseco-Jerez, *op.cit.*, p.149.

¹²²² « La pintura por la señora Eugenia Huici de Errázuriz », In *La Familia*, Santiago, n.224, août 1928, p.13.

¹²²³ « Portrait de jeune fille » se trouve actuellement au centre George Pompidou. Quant à « L'homme accoudé à une table », il est vendu au cours de l'année 1947 au comte Etienne de Beaumont et se trouve aujourd'hui dans une collection privée.

¹²²⁴ Il existe au moins trois dessins d'Eugenia Errázuriz réalisés par Picasso. Le premier était accroché sur un mur de son salon de La Mimoseria à Biarritz, comme on peut le voir sur des photos conservées dans les archives de la Fondation Paul Sacher (Bale, Suisse). Le deuxième est une tête d'Eugenia (avec un

privée appartient l'original), il est en revanche difficile de savoir à quoi ressemblent ceux de Maria (dite « Baby ») et de Carmen Errázuriz. Une lettre d'Eugenia de 1943 y fait référence, signalant que « *Carmen n'a emporté qu'une seule chose au Chili : le tableau que vous lui aviez fait lors de la terrible mort de son fils, ce qui est bien la preuve de ses sentiments intimes. Maria a le portrait que vous avez fait d'elle, je ne m'en suis pas séparée pour de l'argent, c'est une idée qui me reconforte* »¹²²⁵. Nous pouvons donc estimer que le tableau de Carmen a été réalisé vers 1921, date à laquelle meurt son fils Anthony, à l'âge de six ans. En dernier lieu, Picasso peint cinq fresques sur les murs de l'atelier de travail qu'Eugenia met à sa disposition dans la villa de « La Mimoseiraie » à Biarritz, durant sa lune de miel avec Olga en 1918¹²²⁶. Démontées dans les années 1960 pour être vendues à un collectionneur privé, elles sont peintes avec d'épaisses lignes bleues, à l'encre Waterman, sur un fond ocre. Elles représentent des femmes nues dansant sur la plage de Biarritz, tandis que sur le plafond de la pièce, Picasso peint un ciel étoilé¹²²⁷.



Pablo Picasso, *Les Baigneuses, Biarritz*, 1918, 27x22 cms, Musée National Picasso.

L'art d'avant-garde de Picasso est défendu à mainte reprise par sa mécène, comme en témoigne en petit article publié au Chili en 1928¹²²⁸, dans lequel Eugenia écrit de l'art cubiste qu'il permet d'apprendre « *à regarder au fond de nous même et à aimer, en cherchant avec sincérité la compréhension de tout ce que l'artiste a voulu nous faire sentir* »¹²²⁹. Selon Eugenia, il s'agit donc d'un style qui privilégie le sentir sur le comprendre parce qu'il sait « *exprimer ses sentiments à propos du monde et aborder les problèmes les plus difficiles* »¹²³⁰, sans pour autant perdre le sens de la beauté. Ce texte nous révèle cependant que si Eugenia possède un

dédicace disant « Para mi querida amiga Eugenia. A sus pies. Picasso ») qui est vendu aux enchères en 2006 à Monaco. Quant au troisième, un dessin au fusain, il montre Eugenia et sa fille Carmen en tenue de bal, avec la dédicace de Picasso (« A mi amiga Eugenia + Carmen. Picasso ») et est vendu aux enchères en 2008 à Paris.

¹²²⁵ Lettre d'Eugenia Huici à Pablo Picasso, Biarritz, 27 février 1943, In Alejandro Canseco-Jerez, *op.cit.*, p.131.

¹²²⁶ Sur la villa de La Mimoseiraie et sa décoration, voir « Interior de la casa de la señora Huici de Errázuriz, en Biarritz », In *La Familia*, Santiago, n.158, février 1923, p.9. L'article fait référence à la décoration intérieure de la maison, mettant en avant son élégante sobriété, en particulier celle de la chambre à coucher, dont l'unique luxe est le plafond étoilé peint par Picasso.

¹²²⁷ Sur cette période en particulier, voir Jean-François Larralde et Jean Casenave, *Picasso à Biarritz. Été 1918*, Editions Lavielle, Paris, 1995.

¹²²⁸ « La pintura por la señora Eugenia Huici de Errázuriz », *op.cit.*

¹²²⁹ Ibid. (« *a mirar en el fondo de nosotros mismos y a amar, buscando con sinceridad la comprensión de todo lo que el artista nos ha querido hacer sentir* »).

¹²³⁰ Ibid. (« *expresar sus sentimientos del mundo y abordar los problemas más difíciles* »).

gout artistique d'avant-garde, elle est en revanche incapable de produire un discours esthétique sur lui, c'est-à-dire que sa compréhension de l'art est plus intuitive qu'intellectuelle.

La dernière modalité des relations entre les Errázuriz et l'art passe par la pratique de la peinture, qui concerne trois des membres de la famille : José Tomás Errázuriz, Ramón Subercaseaux et Pedro Subercaseaux. Nous nous centrerons sur les figures des deux premiers, la production du dernier s'étendant bien au-delà des limites temporelles de cette thèse.

José Tomás (1856-1927) commence à peindre relativement jeune, avant même d'entamer un cursus universitaire, sous la direction du peintre allemand Ernesto Kirchbach (1832-1880), directeur de l'Académie de Peinture de Santiago entre 1869 et 1875, qui forme quelques-uns des plus grands peintres chiliens du XIX^{ème} siècle, comme par exemple Pedro Lira, Cosme San Martín, Alberto Orrego, Alfredo Valenzuela y Onofre Jarpa. Avant son départ définitif pour l'Europe, qui a lieu peu après son mariage en 1879, il réalise sa première œuvre connue (« A orilla del mar », 1876) et participe aux Salons Officiels de Santiago de 1877 (Médaille de Première Classe), et de 1878 (Médaille de Deuxième Classe). Une fois installé en France puis en Angleterre, sa participation sur la scène artistique nationale se fait plus rare, même s'il expose encore aux Salons de 1886 (Médaille de Deuxième Classe) et de 1888 (Médaille de Première Classe). Après 1888, il ne participe plus jamais à un Salon dans son pays natal, ce qui peut être dû à son manque d'intérêt pour le Chili (qu'il exprime à plusieurs reprises dans sa correspondance), mais peut-être aussi à un problème soulevé par la *Revista de Bellas Artes* de Santiago, à savoir que « *les artistes chiliens qui travaillent en Europe ne nous envoient pas leurs œuvres à cause des droits de douane ridicules qui les oppriment* »¹²³¹. José Tomás se plaignait déjà de cet inconvénient dans une lettre à Pedro Lira quelques mois auparavant, lui demandant s'il peut obtenir « *qu'on ne nous fasse pas payer à nous autres artistes nationaux, les taxes élevées que nous payons chaque fois que nous envoyons quelque chose, ce qui, si on ajoute les frais d'emballage et de transport, augmente considérablement le prix à payer* »¹²³². Nous ignorons quelle a été la réponse de Lira à cette demande, mais il semble que le problème persiste, dissuadant sans doute les peintres chiliens de participer aux Salons nationaux.

¹²³¹ « El Salón de 1889 », In *Revista de Bellas Artes*, Santiago, n.3, décembre 1889, p.68 (“*los artistas chilenos que trabajan en Europa no nos envían sus obras a causa de los ridículos derechos de aduana que los oprimen*”).

¹²³² Lettre de José Tomás Errázuriz à Pedro Lira, Exter, 22 juillet 1889, reproduite dans la *Revista de Bellas Artes*, Santiago, n.1, octobre 1889, p.9 (« *que no nos hicieran pagar a nosotros, artistas nacionales, los fuertes derechos que pagamos por cualquier cosa que enviamos, que agregado a los gastos de embalaje y transporte suben a sumas considerables*”).

Une fois à Paris, José Tomás étudie sous la direction des peintres Humbert et Giroez, mais il ne nous a pas été possible d'établir l'identité de ces deux professeurs. Quoi qu'il en soit, il envoie ses premiers tableaux au salon de Paris de 1887 (n.872 - Pêcheuses de moules à Villerville ; n.873 - Le coin abandonné – étude), puis en 1888 (n.948 – Portrait ; n.949 - Sur les dunes, au printemps), 1889 (n.970 - Soir de septembre ; n.971 - Dans les champs) et 1891 (n.349 - Lever de lune sur les falaises, n.350 - Soleil couchant dans la brume ; n.351 - Paysage d'automne ; n.352 - Le chemin à travers les champs (Angleterre) ; n.353 - Paysage (Etude)). Après 1891, peut-être à cause de son départ définitif pour l'Angleterre, il n'apparaît plus dans les catalogues du Salon, que nous avons consultés jusqu'en 1899¹²³³. Quant aux salons en Angleterre, nous ignorons malheureusement s'il y a participé. De sa collaboration aux Salons parisiens, il faut retenir la « Mention Honorable » que José Tomás obtient pour le tableau « Sur les dunes au printemps », présenté au Salon de 1888, qui fit couler l'encre de plusieurs critiques et journalistes au Chili, sans que nous connaissions les commentaires de la presse française. Cette mention représente non seulement une reconnaissance personnelle que « *le jury concède aux débutants dont le talent est sans équivoque, afin de les stimuler dans leur heureuse carrière* »¹²³⁴, mais aussi d'une reconnaissance nationale, qui positionne le Chili sur la scène artistique internationale (« *nous ne voulons ni nous ne devons cacher la satisfaction que nous éprouvons avec cet acte de justice, qui flatte l'ami comme la patrie, qui voit un de ses fils remporter des lauriers dans ce brillant tournoi de l'art, où le nom du Chili est presque inconnu* »¹²³⁵). Mais il est difficile d'évaluer quel impact elle peut avoir sur la carrière de José Tomás, si ce n'est qu'il envoie le même tableau au Salon de Santiago en novembre 1888 et que le jury chilien ne peut faire moins que de confirmer le verdict parisien en remettant un Premier Prix à José Tomás.

Après 1890, il est encore plus difficile d'évaluer l'impact que peut avoir la production artistique de José Tomás sur le public chilien et sur le public européen, dans la mesure où sa correspondance privée n'aborde pas les sujets liés à la peinture, ou alors de manière très sporadique¹²³⁶. En l'absence d'un témoignage direct du principal intéressé, nous avons pu

¹²³³ Les catalogues du Salon de Peinture de Paris sont disponibles sur le site <http://gallica.bnf.fr>, pour la période 1879-1907.

¹²³⁴ "La pintura y escultura chilenas en Paris", In *El Taller Ilustrado*, Santiago, n.141, 23 juillet 1888. p.2 (« *el jurado concede a los principiantes de inequívoco talento para estimularlos en su feliz carrera* »).

¹²³⁵ Carlos Concha, "Dos obras de arte", In *La Libertad Electoral*, Santiago, 25 juillet 1888 (« *no queremos ni debemos ocultar la satisfacción que experimentamos con ese acto de justicia, que tanto halagaba al amigo como a la patria, que veía como uno de sus hijos conquistarse un laurel en ese brillante torneo del arte, en que el nombre de Chile es casi desconocido* »)

¹²³⁶ En réalité, la seule référence de José Tomás à la peinture se trouve dans une lettre à son frère Rafael, en date du 28 août 1893, dans laquelle il lui écrit : « *estoy pintando mucho pues el paisaje es*

cependant établir une liste de 237 tableaux peints entre 1876 et 1926, à partir d'une recherche dans des collections publiques et privées, ainsi que dans des catalogues de maisons de ventes aux enchères. De cette liste, reproduite en Annexe 5, seuls 42 d'entre eux ont pu être datés (17,7%), couvrant la période 1876-1914, tandis que nous avons pu obtenir une reproduction de 58 d'entre eux (24,5%). Ce qui est très intéressant, c'est que seuls sept de ces 58 tableaux sont signés (parfois même datés), ce qui nous montre que José Tomás ne prête pas grande attention à la reconnaissance posthume de son œuvre ou à son association avec son nom en vie. Cette attitude pourrait être liée à une sorte de réminiscence de la figure du « gentleman-writer » évoqué par Roger Chartier, lequel, jusqu'au XVIII^{ème} siècle, « ne vit pas de sa plume, mais de ses biens ou de son emploi » et « préfère un public choisi entre ses pairs, la circulation sous forme de manuscrit et la dissimulation du nom propre derrière l'anonymat de l'œuvre »¹²³⁷. Même si cette idée s'applique en premier lieu au monde littéraire, il nous semble qu'elle est transférable au cas de José Tomás dans le sens où il est un membre de l'élite (un « gentleman ») et qu'il n'a donc pas besoin de protéger son œuvre afin d'assurer sa survie économique, ou celle de ses enfants, via la vente de ses tableaux et le respect du droit d'auteur. Au contraire, l'anonymat « protège » l'honneur du groupe familial, évitant l'association d'un nom de famille avec une activité peu traditionnelle et dans laquelle José Tomás aurait pu ne pas avoir de succès, voire aurait pu tomber dans le ridicule, ce qui n'est pas compatible avec le fait de partager un lien de parenté avec la plus haute autorité de l'Etat durant 15 ans¹²³⁸. Il est donc très probable qu'il n'ait même pas essayé de vendre ses tableaux, qui doivent circuler avant tout dans son milieu familial (ses portraits ne concernent que ses parents les plus proches, par exemple), ce qui explique qu'il n'aborde que très peu la peinture dans sa correspondance (en tous cas dans celle qu'il échange avec son frère Rafael, qui est la seule qui nous soit parvenue) et beaucoup plus les affaires dont il tire ses revenus.

Cette impression du « gentleman-writer » (ou dans le cas de José Tomás, celui de « gentleman-painter ») est renforcée par le fait qu'au début de sa carrière, il n'est pas vraiment pris au sérieux par ses pairs au Chili. Ainsi en témoigne un petit article de 1887

lindo en este lugar » (il fait référence à Eastbourne, une localité du Sussex située à 80 kms de Londres, dans laquelle la famille passe l'été). Cf. Lettre de José Tomás Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, Londres, 28 août 1893, AN, AEU, vol.8, fs.74-75.

¹²³⁷ Chartier Roger, *El orden de los libros. Lectores, autores, bibliotecas en Europa entre los siglos XIV y XVIII*, Editorial Gedisa, Barcelona, 1992, p.52 (« vive no de su pluma, sino de sus bienes o de su empleo », « prefiera el público elegido entre sus pares, la circulación en forma de manuscrito y el ocultamiento del nombre propio detrás del anonimato de la obra »).

¹²³⁸ José Tomás est le neveu du Président de la République Federico Errázuriz Zañartu (1871-1876) et le cousin de Federico Errázuriz Echaurren (1896-1901) et de Germán Riesco Errázuriz (1901-1906).

appelé « José Tomás Errázuriz, artista pintor »¹²³⁹. Ecrit par plusieurs de ses collègues peintres, le texte considère que le jeune homme est jusqu'à présent un simple amateur « *qui emploie ses loisirs à s'exercer au maniement des pinceaux* », un autre « *jeune homme de la haute aristocratie* »¹²⁴⁰ qui ne prend pas vraiment au sérieux la peinture dans la mesure où ses moyens financiers ne lui rendent pas indispensable le succès, mais qu'il peut être désormais considéré comme un collègue, s'étant lancé « *de plain-pied dans le champ de l'art* » et souhaitant « *vivre de sa palette* »¹²⁴¹. Le discours sous-jacent est donc de méfiance envers les jeunes dilettantes de l'élite qui pourraient porter atteinte au sérieux du métier de peintre. Le plus curieux de l'article n'est peut-être pas tant que ceux qui l'écrivirent rendent hommage aux qualités artistiques de José Tomás (ils écrivent d'ailleurs qu'il ne leur incombe pas dans les colonnes du *Taller Ilustrado* de déterminer « *si l'artiste est complet et de dire en public ce qui lui manque* »¹²⁴², preuve qu'ils ne sont pas encore convaincus des mérites de José Tomás mais qu'ils prévoient « *des triomphes artistiques à la hauteur ou supérieurs aux mérites de sa haute naissance* »¹²⁴³), un succès financier. Une vente aux enchères avait en effet eu lieu peu de temps auparavant au cours de laquelle les tableaux présentés par José Tomás s'étaient vendus pour 2.943 pesos¹²⁴⁴, ce qui semble représenter une somme à laquelle personne ne s'attendait, d'autant plus que certaines de ses œuvres avaient été achetées par d'autres peintres. Il y a donc un discours ambigu dans ce texte, à la fois de reconnaissance envers les débuts d'un jeune peintre qui a encore à faire ses preuves, mais aussi de méfiance et de dédain envers un jeune homme de bonne famille qui n'a pas besoin de peindre pour survivre, ce qui en soi peut être vu comme une excentricité par l'élite mais aussi par le milieu artistique, et à la fois de jalousie pour un talent en train d'éclorre et dont les succès peuvent leur faire perdre une clientèle dont les peintres établis ont sans doute plus besoin que José Tomás. Mais ces préjugés tombent d'eux-mêmes quand José Tomás obtint sa Mention Honorable au Salon

¹²³⁹ “José Tomás Errázuriz, artista pintor”, In *El Taller Ilustrado*, Santiago, n.95, 15 août 1887, p.3-4.

¹²⁴⁰ Ibid. (« *que empleaba sus ratos de ocio ejercitándose en el manejo de los pinceles* », « *joven de la alta aristocracia* »).

¹²⁴¹ Ibid. (« *de lleno al campo del arte* », « *vivir de su paleta* »)

¹²⁴² Ibid. (« *examinar si el artista es completo, y decir en público lo que le falta* »)

¹²⁴³ Ibid. (« *triumfos artísticos en relación o superiores a los meritos de su alta alcurnia* »)

¹²⁴⁴ Il pourrait s'agir d'une vente aux enchères réalisées par la maison Eyzaguirre en novembre 1886 et qui englobait 32 tableaux de l'artiste, dans sa grande majorité paysages de Normandie (Étretat, Villerville, Le Havre). Voir “Catalogo de cuadros al oleo originales del Sr. José Tomas Errázuriz U. que se venderán en remate el día miércoles 24 del corriente a la 1 del día, en el almacén calle de Huérfanos n.38ª, por los señores M. Eyzaguirre C. y Eyzaguirre y Herzl”, Santiago, 1887. S'il s'agit effectivement de cette vente, nous pouvons en conclure que le prix moyen des œuvres vendues ce jour-là est de 91,9 pesos. En comparaison, durant une autre vente aux enchères de 1888, qui rassemble plusieurs artistes, le tableau « *Malezas* » est vendu pour 45 pesos, quand les prix oscillent entre 18 et 250 pesos. Voir « *Remate de cuadros* », In *El Taller Ilustrado*, Santiago, n.133, 28 mai 1888.

de Paris en 1888, - puisqu'il obtient la reconnaissance du monde artistique parisien, il est dorénavant difficile de remettre en cause ses qualités de peintre -, d'autant plus qu'en s'installant en Europe, il s'éloigne du marché de l'art chilien. Suite à cette médaille, les milieux artistiques s'intéressent à sa production durant quelques années, comme en témoigne le texte du critique Vicente Grez sur les « Beaux-Arts au Chili » de 1889, qui signale que José Tomás s'adonne aux scènes de la vie moderne, au paysage et au portrait, avec un intérêt tout particulier pour « *l'éclat des coloris et l'ampleur de la facture* »¹²⁴⁵ imités de l'école espagnole. Cette même année, le peintre Pedro Lira lui demande un de ses tableaux pour le vendre au bénéfice d'une caisse de retraite pour artistes¹²⁴⁶ puis en 1893, Vicente Grez signe de nouveau une critique de ses œuvres¹²⁴⁷. Mais l'intérêt retombe assez vite puisque Maximiano Errázuriz Valdés signale en 1918, lors de la vente de la galerie de peintures de Panquehue, que « *le public d'ici n'est pas familiarisé avec la peinture de mon oncle José Tomás, ce qui explique les bas prix de ses œuvres en comparaison avec les autres tableaux chiliens de moindre intérêt* »¹²⁴⁸. Cependant, les historiens de l'art chiliens du XX^{ème} siècle ont revalorisé la peinture de José Tomás, comme en témoignent les textes d'Antonio Romera, Gaspar Galaz et Ricardo Bindis¹²⁴⁹, qui mettent en avant la technique avancée, son jeu de pinceau par touche, la gamme des couleurs obtenue dans ses levers et couchers de soleil, ainsi que l'influence impressionniste reçue dans les années 1890 lorsqu'il peint les paysages normands et bretons, en particulier ceux d'Etretat, qui font l'objet de l'attention de Claude Monet dans les mêmes années. Sans abandonner les formes construites (c'est-à-dire le style figuratif), il poursuit dans ses toiles « *la synthèse du volumétrique et de l'atmosphère, des formes et de la lumière* »¹²⁵⁰, ce qui en fait un peintre relativement atypique dans le panorama chilien. Cette revalorisation s'est accompagnée d'une hausse de sa cote sur le marché de l'art, puisque ses tableaux se vendent en moyenne à 4,2 millions de pesos en 2008, certains pouvant cependant dépasser le

¹²⁴⁵ Vicente Grez, *Les Beaux-Arts au Chili. Exposition Universelle de Paris 1889*, A. Roger et F. Chernoviz, Paris, 1889, p.72.

¹²⁴⁶ Lettre de José Tomás Errázuriz à Pedro Lira, Exter, 22 juillet 1889, reproduite dans la *Revista de Bellas Artes*, Santiago, n.1, octobre 1889, p.9.

¹²⁴⁷ «*Por el último vapor tuve el gusto de recibir carta tuya y un recorte de diario con el artículo de V. Grez sobre mis cuadros que me pareció bastante bien*». Lettre de José Tomás Errázuriz Urmeneta à Rafael Errázuriz Urmeneta, Paris, 25 janvier 1894, AN, AEU, vol.8, fs.96-97.

¹²⁴⁸ Lettre de Maximiano Errázuriz Valdés à Rafael Errázuriz Urmeneta, Panquehue, 10 août 1918, AN, AEU, vol.19, fs.8-12 (« *el público no está familiarizado aquí con la pintura de mi tío José Tomás, de allí se explica los precios bajos de sus obras con relación a los otros cuadros chilenos de menos interés* »).

¹²⁴⁹ Antonio Romera, *Historia de la pintura chilena*, Ed. Del Pacífico, Santiago, 1951; Galaz Gaspar, *La pintura en Chile (desde Gil de Castro hasta Juan Francisco González)*, Ed. Universitarias de Valparaíso, Valparaíso, 1981; Bindis Ricardo, *Pintura chilena. 200 años*, Editorial Origo, Santiago, 2006.

¹²⁵⁰ Antonio Romera, *op.cit.*, p.111 (« *la síntesis de lo volumétrico y de la atmosferización, de las formas y de la luz* »).

seuil des 20 millions. La tendance générale est donc à la hausse, non seulement grâce à la reconnaissance artistique de son travail, mais aussi à cause du nombre réduit de ses œuvres connues¹²⁵¹.

Si l'on passe désormais au cas de Ramón Subercaseaux, sa trajectoire s'avère relativement similaire, avec cependant quelques variantes, notamment le fait que Ramón a écrit sur la peinture et qu'il ne s'est jamais complètement coupé de la scène artistique nationale. Il semble qu'il ait commencé l'apprentissage de la peinture et du dessin au collège, à raison de deux heures par semaine durant lesquelles son professeur, M. Lebeuf, enseignait le dessin du corps et le dessin de paysage, ce qui rétrospectivement semble une erreur à Ramón dans la mesure où il ne dessine jamais d'après nature. Selon lui, « *la copie des dessins réalisés par une autre main, même si elle est supérieure, n'enseigne rien d'autre qu'à suivre l'interprétation d'autrui* » alors que l'interprétation personnelle est la seule qui vaut quelque chose¹²⁵². Une fois entré à l'Université, il tente de suivre le cours de dessin d'Ernesto Kirchbach, mais s'en retire parce que les cours ne sont pas compatibles avec son nouveau rythme de vie. Il le regrette cependant, parce que « *Kirbach avait dit que mon premier dessin, une oreille de double dimension, l'avait beaucoup impressionné* »¹²⁵³. On peut donc dire que l'apprentissage de Ramón fut plus celui d'un dilettante que celui d'un futur professionnel et qu'il obtient une grande partie de son savoir de sa situation privilégiée qui lui permet de côtoyer – et de travailler avec – des peintres de talent, comme Sargent par exemple. Cette situation ne doit pas lui avoir échappé puisqu'il décide d'assister, durant l'hiver 1880-1881, « *à une académie de dessin durant la soirée, et à l'atelier du peintre andalous García Ramos durant la journée* »¹²⁵⁴, ce qui lui permet de structurer sa peinture, et surtout sa pratique de la peinture puisqu'il apprend à lui dédier quelques heures tous les jours. Cette nouvelle discipline semble avoir porté ses fruits puisque Ramón commence à participer aux Salons de peinture de Santiago à partir de 1884, obtenant d'ailleurs une Médaille d'or cette même année, ce qu'il

¹²⁵¹ Carlos Oliva, "Cuando el mercado tiembla, la pintura se convierte en un buen refugio para invertir", In *El Mercurio*, Santiago, 6 août 2011, page B7.

¹²⁵² Ramón Subercaseaux, *Memorias de ochenta años*, op.cit., p.106 ("*la copia de los dibujos hechos por otra mano, aunque sea superior, no enseña más que a seguir la interpretación ajena*").

¹²⁵³ *Ibid.*, p.175 ("*Kirbach había dicho que mi primer dibujo, una oreja de tamaño doble, le había dejado bien impresionado*").

¹²⁵⁴ *Ibid.*, p.383 ("*a una academia de dibujo por la noche, y al estudio del pintor andaluz García Ramos de día*"). Il s'agit de José García Ramos (1852-1932), illustrateur et peintre espagnol qui fut l'un des représentants de la peinture régionaliste andalouse, s'intéressant tout particulièrement à la vie quotidienne et aux us et coutumes particuliers de ses habitants.

qualifie d'injustifié¹²⁵⁵. Si l'on en croit Vicente Grez, le dessin de ses portraits est en effet insuffisant,

alors que ses paysages montrent « *une sureté de poignet qu'il est difficile de trouver* »¹²⁵⁶. Mais c'est surtout « *Los diques de Valparaíso* », tableau pour lequel il obtient la médaille, qui retient l'attention. Aux dires de Ramón, il le réalise « *en quelques heures, en essayant de fixer sur la toile la douceur de la lumière de l'après-midi et le plat de la superficie de l'eau en temps de calme absolu* »¹²⁵⁷. Il obtient manifestement les effets escomptés puisque Grez se demande comment l'artiste a pu « *réaliser une œuvre aussi exquise avec de si pauvres éléments. Une plaque de gris qui est un bout de ciel et de mer et deux taches blanches au milieu : voilà tout et c'est une merveille* »¹²⁵⁸.



Ramón Subercaseaux, *Los diques de Valparaíso*, 1884, 60x78 cms, Musée National des Beaux-Arts, Santiago.

Fort de son succès de l'année antérieure, Ramón participe de nouveau en 1885, présentant six œuvres, plus « *Los Diques de Valparaíso* »¹²⁵⁹. Les critiques sont moins enthousiastes que l'année antérieure, comme en témoigne un article résumant les œuvres des principaux exposants: « *il y a dans les œuvres de M. Subercaseaux de l'inspiration, du sentiment, de l'audace dans les couleurs ; mais malheureusement de si belles qualités n'aboutissent pas, et l'œuvre entreprise reste a mi-chemin* »¹²⁶⁰. Ramón envoie cependant de nouveau quelques-uns de ses tableaux l'année suivante, sans obtenir de commentaire ou de

¹²⁵⁵ “*Los cuadritos que pinté yo tuvieron un éxito que no merecían. Les adjudicaron primera medalla, y la prensa me confundió con artículos benévolos*”, In Ramón Subercaseaux, *Memorias de ochenta años, op.cit.*, p.403.

¹²⁵⁶ Vicente Grez, « *Las Bellas Artes en la exposición* », In *El Ferrocarril, Santiago*, 2 novembre 1884, p.2 (« *una seguridad de mano que es difícil de encontrar* »).

¹²⁵⁷ Ramón Subercaseaux, *Memorias de ochenta años, op.cit.*, p.405 (“*en pocas horas, tratando de fijar en la tela la suavidad de la luz de la tarde y lo terso de la superficie del agua en tiempo de calma absoluta*”).

¹²⁵⁸ Vicente Grez, « *Las Bellas Artes en la exposición* », *op.cit.* (« *hacer una obra tan exquisita con tan pobres elementos. Una placa gris que es un pedazo de cielo y mar y dos manchones blancos en medio: he aquí todo y esto es una maravilla* »).

¹²⁵⁹ Ces oeuvres sont: “*Quebrada de Viña del Mar*”, “*La fuente del jardín*”, “*La Torre de la Intendencia*”, “*Retratos de dos niños*”, “*Playa de Viña del Mar*” et “*Bosquejo militar*”. Voir *El Salón*, Santiago, n.3, décembre 1885 et “*Exposición artística*”, In *El Ferrocarril*, Santiago, 27 novembre 1885, p.2.

¹²⁶⁰ “*Exposición artística*”, In *El Ferrocarril*, Santiago, 27 novembre 1885, p.2 (« *hay en las obras del señor Subercaseaux inspiración, sentimiento, audacia en el colorido; pero desgraciadamente tan bellas cualidades no llegan hasta su fin, y la obra emprendida queda por decirlo así a medio camino* »).

médaille, même si dans une vente aux enchères parallèle à la réalisation du Salon, une de ses œuvres atteint un prix raisonnable (115 pesos, dans une fourchette allant de 12 à 370 pesos)¹²⁶¹. Ceci pourrait expliquer son retrait des Salons de peinture chiliens puisqu'il n'expose pas jusqu'en 1903, renouant cette année avec le monde académique grâce à la présentation de dix-huit tableaux, trois autres en 1904 puis deux en 1915, quatre en 1916, huit en 1921 et vingt en 1929, année qui marque sa dernière participation, même s'il obtient un Grand Prix d'Honneur pour l'ensemble de sa carrière au Salon Officiel de 1934. Quant aux Salons de Paris, il semble ne jamais y avoir participé.

Il nous a été possible de recenser 164 tableaux de Ramón Subercaseaux, couvrant la période 1875-1934, à partir d'une recherche dans des collections publiques et privées, ainsi que dans des catalogues de maisons de ventes aux enchères. De cette liste, reproduite en Annexe 6, 84 tableaux ont pu être datés (51,2%), tandis que nous avons pu obtenir un registre visuel de 71 d'entre eux (43,3%), ce qui nous donne des chiffres nettement plus hauts que ceux qui concernent José Tomás Errázuriz. Par ailleurs, les tableaux dont nous savons qu'ils présentent une signature (R.Subx) sont au nombre de 26 (15,8%), parfois associée à une identification de lieu et/ou une date, ce qui nous montre que Ramon prête plus attention à l'identification de son œuvre que José Tomás. Une étude un peu plus poussée de cette liste nous permet de déterminer que Ramón connaît des périodes d'activité artistique plus ou moins intenses selon qu'elles coïncident ou non avec ses représentations diplomatiques. Ainsi, par exemple, nous pouvons identifier des pics dans sa production qui vont de pair avec son pèlerinage en Terre Sainte en novembre-décembre 1894 ou avec son séjour à Rome en 1919-1920 pour des raisons de santé. De son séjour en Terre Sainte, et tout particulièrement les quelques semaines qu'il passe seul à Jérusalem en attendant l'arrivée d'Amalia et ses fils, il ramène au moins onze tableaux. Il raconte dans ses mémoires son expérience: « *Daud [son guide] m'obtint en quelques instant un permis afin de peindre durant une semaine dans le site qui me convenait [un couvent grec]. (...) En quelques jours j'avais terminé un petit tableau qui reproduit fidèlement la perspective que l'on avait depuis cet endroit. La montagne au fond est celle des Oliviers, couronnée d'une tour, depuis laquelle j'avais vu la Mer Morte au loin. L'esplanade du Temple, où se dresse la mosquée d'Omar, se trouve en bas, plus proche, dissimulée par les « tunales » rustiques au fond de la dépression qui sépare ce lieu sacré de l'Ancien Testament du Saint Sépulcre, éminence sacrée du Nouveau Testament, d'où j'admirais la vue. Dans d'autres lieux de la ville j'allais aussi en tant que peintre, tentant de fixer, à l'huile ou à l'aquarelle, les images de tous les beaux sites originaux qui se présentaient à moi. (...) La*

¹²⁶¹ "Enajenación de cuadros", In El Ferrocarril, Santiago, 21 novembre 1886, p.2. Le tableau de Ramón, "La Plaza de Armas en día de lluvia", est vendu à Manuel Talavera.

porte de Sitti Maryam, avec ses grandes pierres qui prenaient sous les rayons du soleil des teintes chaudes, où, à l'ombre de l'arc, je dormais dans une chaise de planton turc ; l'Arc de l'Ecce Homo, qui touche, avec ses pierres blanches, le bleu continu du ciel ; une rue juive, où avançait au milieu d'une foule sordide une jolie figure découverte de chrétienne, et l'architecture de fond, confuse et invasive, née d'un régime de mitoyenneté qui ne doit pas répondre aux codes civils que nous connaissons, voilà les thèmes qui m'inspirèrent le plus. (...) La Via Dolorosa, qui est sensiblement la même que celle du temps de la Passion, présente des vues artistiques dans toutes ses courbes, ses montées et ses descentes »¹²⁶². Ces quelques lignes illustrent bien les intérêts artistiques de Ramón, à la fois pour la ville et son architecture, mais aussi pour les paysages et les scènes de rue qui mettent en avant le caractère composite de la ville en termes de religion et de peuple, sans peut-être cacher une certaine note de mépris ou de xénophobie envers les juifs, qualifiés de « *foule sordide* ». Dans le cas de Ramón, le peintre est indissociable du catholique et l'émerveillement que lui provoque Jérusalem naît aussi de son émerveillement à se trouver dans un des hauts lieux de la chrétienté, et de parcourir les mêmes endroits que parcourut Jésus Christ. C'est donc un pèlerinage qui va de pair avec une religiosité vécue au travers de la peinture comme expression de sa foi. De cette production, nous savons qu'il existe les tableaux suivants : « Jerusalén », « Luna llena sobre Jerusalén », « Iglesia del Santo Sepulcro », « Piedra de la Unión en la Basílica del Santo Sepulcro », « El arco de Ecce Homo », « La capilla de los Francos », « Una calle en el barrio judío », « La puerta de Bab-Siti-Mariam », « Una calle de Jerusalén », « Vieja mezquita de Jafa » et « La plaza del mercado, Port-Said », les huit derniers ayant été présentés au Salon de Santiago de 1903.

L'autre époque qui semble avoir été productive est celle qui correspond à son séjour d'un an à Rome (fin 1919-fin 1920), époque durant laquelle il souffre de rhumatismes aigus,

¹²⁶² Ramón Subercaseaux, *Memorias de cincuenta años, op.cit.*, p.505-506 (*"Daud me agenció en pocos instantes un permiso para ir durante una semana a pintar en el sitio que me conviniera [un couvent grec]. (...) A los pocos días tenía terminado un cuadro que reproduce fielmente el aspecto que desde ese punto se goza. La montaña del fondo es la de los Olivos, coronada de una torre, desde cuyo último piso había yo visto el Mar Muerto en lontananza. La explanada del Templo, donde se alza la mezquita de Omar, viene abajo, más cerca, interceptada por los tunales que se alzan rústicos en el fondo de la depresión que separa aquel lugar sagrado del Antiguo Testamento, del Santo Sepulcro, eminencia sagrada del Nuevo Testamento, desde tomaba la vista. Por otras partes de la ciudad también iba de pintor, tratando de dejar fijadas, al oleo o al acuarela, las imágenes de tanto sitio original y hermosa que se me iba presentando. (...) La portada de Sitti Maryam, de grandes piedras que al rayo del sol tomaban entonaciones calientes, y donde, bajo la sombra del arco, dormía sentado en una silla de plantón turco; el arco del Ecce Homo, que rasga, con sus piedras blancas, el azul continuado del cielo; una calle de judíos, donde avanzaba en medio de la turba sórdida una cristiana de bonita cara descubierta, y con arquitecturas de fondo confusas e invasoras nacidas bajo un régimen de medianerías que no debe de ser el de los códigos civiles que conocemos, fueron los temas que más me tentaron. (...) La Vía Dolorosa, que con pocas alteraciones ha conservado sus líneas desde el tiempo de la Pasión, da motivo de arte en muchas de sus vueltas, de sus subidas y de sus pendientes."*).

devant aller prendre les eaux à Neuheim, en Suisse. D'après ses mémoires, son « *amour pour la peinture guidait une partie de [ses] activités durant ce voyage où [il] n'avait aucune charge politique à remplir* », de manière qu'il peut peindre « *quelques tableaux montrant des intérieurs de temples et des monuments romains* »¹²⁶³. De ce séjour datent en effet les tableaux « Interior de San Clemente », « Interior de Santa María del Poppolo », « La doble capilla de Santa María del Poppolo », « Un órgano de Bernini en Santa María del Poppolo », « Interior del Vaticano », « Plaza de Perusa », « Patio del antiguo palacio de Perusa » et deux portraits d'Amalia, six d'entre eux ayant été présentés au Salon de Santiago de 1921.

Comme nous pouvons le voir grâce aux listes de ses peintures, Ramón Subercaseaux peint avant tout « *des scènes de rue, d'architecture et de vieux recoins populaires de la ville* »¹²⁶⁴. Il n'est ni un peintre de paysage, ni un portraitiste, même s'il utilise sa famille comme modèle (en particulier Amalia, dont il fait au moins huit fois le portrait). Si dans un premier temps le tracé de ses dessins est très défini, à mesure qu'il développe un style plus personnel, celui-ci se « relâche », privilégiant ainsi l'atmosphère sur l'aspect technique. De la même manière, l'utilisation des couleurs évolue, passant de couleurs sobres (noir, gris, vert, ocre) à de plus éclatantes (bleu, vert, rouge, jaune)¹²⁶⁵. La comparaison entre deux portraits d'Amalia illustre bien ces changements, qui rendent compte de l'affirmation d'un style de moins en moins académique, même s'il est convaincu qu'il ne peut y avoir des modes dans l'art et que le classicisme doit être la norme, puisque « *les œuvres classiques ne correspondent pas à la consécration d'un moment de l'humanité, elles sont passées au crible de l'esprit critique des gens de bon goût parfois durant des siècles, ce qui lui confère une valeur définitive* »¹²⁶⁶. Ce terme de "bon goût", qui est érigé comme une sorte d'« arbitre des élégances » dont le jugement est infaillible et incontestable, est cependant bien vague et polémique, dans la mesure où il est polysémique. Si l'on suit la définition qu'en donne Ricardo Larraín Bravo, l'un des architectes de l'élite chilienne du début du XX^{ème} siècle et lui-même issu d'une bonne famille, le bon goût correspondrait à « *la faculté de l'être humain – et de lui uniquement – à apprécier et à sentir la beauté, à la distinguer de la laideur et à différencier les*

¹²⁶³ *Ibid.*, p.253 (« *afición a la pintura guiaba una parte de [sus] actividades durante este viaje en que no tenía ningún cargo político que desempeñar* », « *algunos cuadros de interiores de templos y de monumentos romanos* ».).

¹²⁶⁴ *Ibid.*, p.403-404 (« *escenas de calles, de arquitectura y de rincones viejos y populares de la ciudad* »).

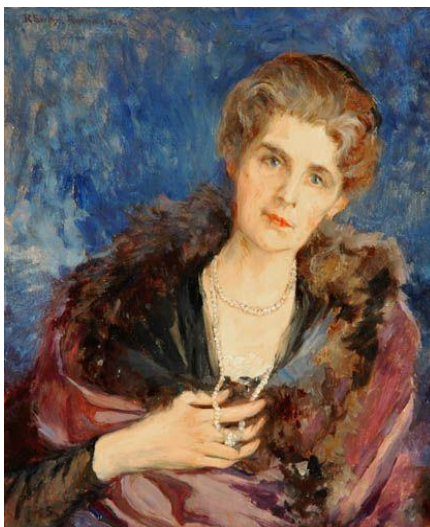
¹²⁶⁵ Isabel Cruz (sous la direction de), *Ramón Subercaseaux. Multifacético itinerario de un artista diplomático*, Ed. Origo, Santiago, 2008, p.28.

¹²⁶⁶ Nathanael Yañez Silva, « Visitando a don Ramón Subercaseaux », In *Zig-Zag*, n.579, 25 mars 1916, p.39-40 (« *las obras clásicas no son frutos de la consagración de un momento en la humanidad, sino que han pasado por el espíritu crítico a veces de muchos siglos de gente de buen gusto, que ha cristalizado su valor en forma definitiva* »).

qualités, formes et manières grâce auxquelles un objet est beau ou désagréable »¹²⁶⁷. Cette qualité, qui « s'apprend et s'acquiert, même lorsqu'elle n'est pas innée », qui « se développe et se canalise grâce à l'éducation, visuelle et émotionnelle »¹²⁶⁸, est imperméable à l'éphémère des phénomènes de mode et consacre les objets ou formes dont l'étude (et le jugement favorable) résiste au temps. Il existerait donc un "éternel bon goût", fixé « par la distinction et la délicatesse que nous montrent les chefs-d'œuvre de l'homme, ceux qui ont mérité le respect et la dévotion séculaires des générations postérieures »¹²⁶⁹, qui s'inscrit donc dans la longue durée et comme une forme de reproduction sociale, apanage de ceux qui possèdent l'éducation nécessaire pour le reconnaître. Dans la société chilienne de fin du XIX^{ème} et début du XX^{ème} siècle, pour laquelle la norme à respecter est synonyme de classicisme, comme on peut le voir dans grande partie de la production des Beaux-arts, le bon goût n'est rien d'autre que ce que l'élite impose esthétiquement au reste de la société.



Amalia Errázuriz, c.1890,
85x54 cms. Collection particulière.



Amalia Errázuriz, 1920,
45x39 cms. Collection particulière.

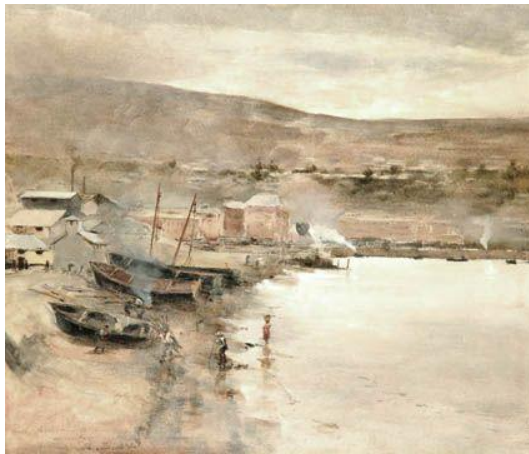
De manière contradictoire avec ce discours, Ramón se libère peu à peu des contraintes académiques. Il est cependant difficile d'évaluer à quelle date le processus commence, même

¹²⁶⁷ Ricardo Larraín Bravo, *Sobre el buen gusto*, Santiago, 1937 (« la facultad del ser humano – y únicamente de él – de apreciar y de sentir lo bello, de distinguirlo de lo feo y de diferenciar las cualidades, formas y maneras que hacen hermoso o desagradable un objeto »). Il s'agit de la transcription du texte d'une conférence dictée en 1937 dans le salon d'honneur de l'Université du Chili. L'original se trouve dans les archives de l'Université Diego Portales, Santiago, et a été retranscrit dans Marcelo Vizcaino (avec la collaboration d'Inès Arribas et de Solène Bergot), *Ricardo Larraín Bravo (1879-1945). Obra arquitectónica*, Ediciones Universidad Diego Portales, Santiago, 2010, p.153-164.

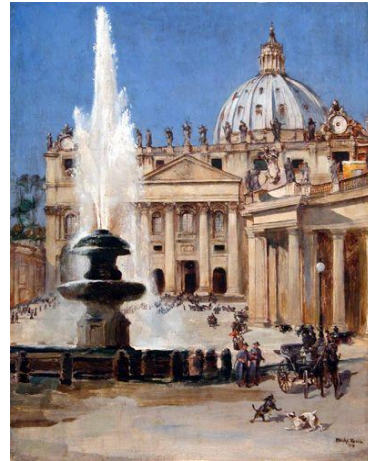
¹²⁶⁸ *Ibid.* ("se aprende y se adquiere aun cuando no se haya nacido con él"; "se desarrolla y se encausa gracias a una educación, tanto visual como emotiva").

¹²⁶⁹ *Ibid.* (« por la distinción y la delicadeza que nos muestran las obras maestras de los hombres, y que han merecido el respeto y la devoción seculares de las generaciones siguientes »).

si nous pouvons émettre l'hypothèse que son voyage à Terre Sainte en 1894 pourrait avoir constitué un point de départ dans le changement dans la gamme des couleurs utilisée. En effet, le bleu intense du ciel de Jérusalem se répète par la suite dans d'autres tableaux, comme en témoigne le portrait d'Amalia de 1920. La production de Ramón acquiert donc au fil du temps une luminosité qui la rend beaucoup plus attrayante.



Playa El Almendral
46x54 cms, Collection particulière.



Plaza San Pedro, Roma, 1909
63x51 cms. Collection particulière.

En dernier lieu, Ramón privilégie, de son propre aveu, les scènes urbaines, qui montrent l'activité humaine dans des lieux comme Santiago, Viña del Mar et Reñaca au Chili, et en particulier Rome et Paris en Europe. On y trouve donc, surtout à partir des années 1910, des éléments qui donnent une impression de mouvement aux tableaux, que ce soit à cause du jeu des chiens dans la partie inférieure de la « Plaza San Pedro » (1909), ou encore dans « Paseo en los Tajamares hacia 1870 » (1931), qui nous montrent un lieu qui sert d'instance de sociabilité à l'élite dans la jeunesse de Ramón, et dans « Pergola de las flores » (1931), ancien marché aux fleurs construit en 1927 et démoli en 1948 pour permettre d'augmenter le flux de voitures sur l'Alameda de Santiago. Dans ce dernier tableau, par exemple, on observe au milieu de l'image un jeune garçon marchant au milieu de la place avec un panier de fleurs dans la main, tandis qu'à gauche un autre enfant vend ses fleurs à une dame qui se penche vers lui pour lui tendre une pièce, tandis que d'autres acheteurs se promènent dans le marché. Il existe cependant un certain laxisme à l'heure d'identifier les endroits puisque, par exemple, dans un ouvrage, une même église est identifiée comme la rue Libertad à Viña del Mar et la seconde comme « Iglesia de las Carmelitas ». Il s'agit en fait de l'église des Peres Carmélites, ou encore « Nuestra Señora del Carmen », effectivement située sur l'avenue Libertad à Viña

del Mar. Elle fut construite d'après les plans du Frère Rufo de La Cruz et inaugurée en novembre 1926¹²⁷⁰.

Au contraire de celle de son beau-frère, la production de José Tomás Errázuriz se caractérise par son grand nombre de paysages, en particulier français et anglais, mais aussi par ses nombreux portraits, en particulier de sa famille puisqu'il représente sa femme pas moins de cinq fois, mais aussi son frère Rafael et sa belle-sœur Elvira, ainsi que des membres de la famille par alliance (sa nièce politique Maria Edwards, le père et le frère de Blanca Vergara) ou des amis proches (Carlos Morla Lynch, le fils de la meilleure amie de sa femme). Par ailleurs, il existe deux autres portraits qui ont probablement aussi utilisé Eugenia comme modèle. Si on analyse en effet « Retrato maria », qui appartient à la collection Mac-Kellar et qui identifie Eugenia Huici, on peut y voir une jeune femme vêtue d'une robe noire avec des manches de gaze transparentes, assise avec ses jambes croisées et regardant vers la gauche. Au-dessus d'elle se trouve accroché un tableau ou un miroir et nous pouvons distinguer à gauche un banc de pierre blanc avec des pieds taillés en forme de lion, sur lequel est négligemment jeté un châle blanc. C'est un environnement qui se répète dans « Dama sentada » (Collection de la Banque Centrale, exposé dans le Palais de La Moneda), qui présente le même banc avec des pieds en forme de lion, mais surtout dans « Angustia » (Pinacothèque de l'Université de Concepción), qui reprend ce même banc et le châle blanc, avec la même figure féminine en robe noire. Il s'agit donc sans doute d'une série peinte probablement à la même époque, dans un même endroit et avec un même modèle, même s'il est difficile d'affirmer qu'il s'agit d'Eugenia Huici.



Retrato maria

1891.53, 5x38,5cms, Collection Mac-Kellar.



Angustia

Pinacothèque Université de Concepción.



Dama sentada,

72x36cms, Banque Centrale du Chili.

¹²⁷⁰ Ces deux peintures se trouvent reproduites dans Isabel Cruz (sous la direction de), *Ramón Subercaseaux. Multifacético itinerario de un artista diplomático*, op.cit., p.29 et p.40-41.

Les portraits de José Tomás se caractérisent par ailleurs par la posture de leurs modèles puisqu'ils apparaissent toujours assis, en général de une position recroquevillée, appuyant souvent leurs coudes ou leurs bras sur leurs genoux. Cette sensation de premier plan - comme s'ils souhaitaient sortir de leur cadre - est particulièrement vive dans les portraits féminins, comme en témoignent ceux d'Elvira Valdés et de Maria Edwards, qui sont comme un miroir l'un de l'autre, même si les couleurs du second sont beaucoup plus sombres que ceux du premier.



Elvira Valdés de Errázuriz, c.1895,
73x60 cms. Collection particulière.



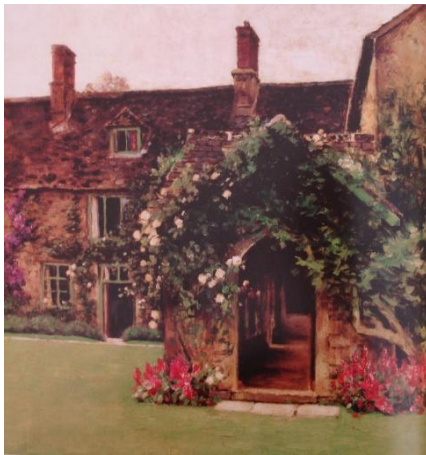
María Edwards de Errázuriz, c.1915,
Collection particulière.

Quant aux paysages de José Tomás, leur style est assez proche de l'impressionnisme car il privilégie la peinture en plein air, les couleurs vives et possède une touche du pinceau divisée, comme nous pouvons l'apprécier dans ce détail de « Jardín con buganvillas ».



Jardín con buganvillas (détail). Collection particulière.

Il semble y avoir là aussi des similitudes qui indiquent que certains paysages ont été peints au même endroit et probablement à la même époque. Par exemple, durant leurs premières années de vie en Europe, les Errázuriz Huici vivent à Paris et passent leurs vacances d'été en Normandie, probablement durant toute la durée des années 1880, comme le font par ailleurs quelques-unes des autres familles chiliennes de l'époque. De cette manière, les tableaux qui correspondent à Etretat, Le Havre, Villerville et Trouville peuvent être datés de cette décennie, tandis que ceux correspondant à Londres, Dover, Greycourt, île de Wight ainsi qu'à l'Écosse et au pays de Galles sont probablement postérieurs à l'installation de José Tomás en Angleterre vers 1890. Là encore il existe clairement des endroits qui ont inspiré le peintre plus que d'autres, comme en témoigne un ensemble de quatre tableaux qui semblent représenter un même endroit (maison et jardin).



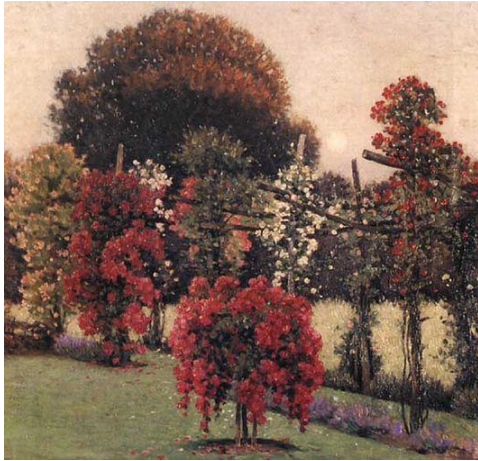
Casa del pintor
Collection particulière



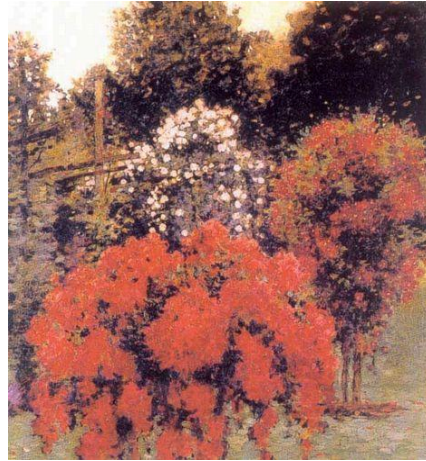
Casa del pintor
Collection particulière

Ainsi, par exemple, les deux endroits représentés sur les deux tableaux antérieurs sont clairement une seule et même maison construite en pierre et en forme de « L », surmontée de deux cheminées sur un corps de bâtiment et de trois cheminées sur l'autre. Nous voyons aussi une haie qui sépare en deux le jardin, celui possédant par ailleurs des sentiers bordés de massifs de fleurs multicolores.

De la même manière, les deux tableaux suivants représentent les mêmes massifs de fleurs, mais vus depuis un angle différent, ce qui est peut-être dû au fait que la reproduction d'une des images ait pu être inversée.



Jardin con buganvilias
Collection particulière.



Buganvilias
70x65,5 cms, Collection particulière.

Mais à part ces quelques exemples, le manque d'information sur chacun des tableaux, que ce soit ceux de Ramón ou ceux de José Tomás, nous empêche de déterminer avec exactitude l'ampleur de leur production respective, au même titre que les endroits et les dates, ce qui limite drastiquement l'étude historique de leurs peintures, même si cette limitation est plus importante depuis la perspective de l'histoire de l'art que dans le contexte de l'histoire familiale qui nous convoque.

*

**

Ce dernier chapitre nous a permis d'aborder deux traits caractéristiques des Errázuriz, la spiritualité religieuse et la spiritualité artistique, qui relèvent toutes deux d'une aspiration de l'âme par opposition aux impératifs du corps, au point que ce sont les seules raisons pour lesquelles un enfant s'oppose à la volonté paternelle et une épouse à celle de son conjoint. D'un côté se trouve donc le « noir », associé à la foi et aux pratiques religieuses, primordiales dans le développement intellectuel, moral et sentimental des individus de la famille, mais aussi dans leur conduite sociale ; d'un autre côté, la « couleur », avec l'importante toute particulière de l'art dans leur vie, et avant tout la peinture, au point que cet esprit artistique rejaillit sur tous les Errázuriz, que ce soit par leurs connaissances, leur goût pour la collection, leur habilité pour la peinture qui en font des artistes reconnus et très côtés sur le marché de l'art actuel, et même leur instinct à l'heure de reconnaître les génies d'avant-garde. De ces deux traits, qui auraient pu s'avérer incompatibles, nous retiendrons leur cohabitation dans des êtres comme Eugenia Huici, et un peu plus tard chez son neveu par alliance Pedro Subercaseaux, qui conjuguent sans effort l'art et la vocation religieuse chez l'un, l'avant-garde artistique de son

époque et une sincère, bien que parfois désordonnée, foi catholique chez l'autre. Chez d'autres personnages, non moins haut en couleurs, la défense de la foi catholique et de ses valeurs morales est à l'origine de véritables croisades contre les changements qu'entraîne la modernité des années 1910, comme nous le voyons dans le cas d'Amalia Errázuriz et de la *Liga de Damas Chilenas*, mais en utilisant de nouveaux moyens qui permettent l'entrée des femmes sur la scène publique et politique chilienne, de manière paradoxale puisque la défense a lieu dans une perspective qui ne remet pas en cause la position traditionnelle de la femme dans la société. En dernier lieu, la spiritualité correspond à une recherche de la sainteté, sainteté pour soi au travers d'une conduite exemplaire, sainteté pour ses enfants grâce au développement de la vocation sacerdotale et à une éducation religieuse fondée sur les lectures et l'exemple. En ce sens, les femmes sont effectivement les gardiennes de la foi, mais aussi les premiers agents de sa conservation, de sa transmission et de la « reconquête » du foyer, dans une époque traversée par la sécularisation et la déchristianisation.

Il reste sans doute beaucoup à dire sur ces aspects, en particulier sur ceux qui ont trait à l'art puisque la documentation sur José Tomás Errázuriz et sur Eugenia Huici, en particulier, est très fragmentaire, ayant passé la majeure partie de leur vie en Europe. Mais l'ascendant que certaines figures de la famille Errázuriz Urmeneta ont exercé de leur vivant et après leur mort, sur certains secteurs de la société, au point de vue moral ou artistique, est indéniable. Décrits par les uns, admirés par les autres (le prix Nobel de Littérature Gabriela Mistral décrit Amalia comme une « *chrétienne remplie d'intelligence, étrange au sein du troupeau qui la néglige tant* »¹²⁷¹, phrase qui résume bien la cristallisation entre amour et haine que suscite sa figure, réactionnaire pour les uns, visionnaire et mystique pour les autres), ils n'en demeurent pas moins des figures intenses, qui ont marqué leurs contemporains et leurs descendants, et dont la vie, souvent racontée dans une perspective apologétique, est une porte ouverte sur les croyances et les aspirations, les représentations et les pratiques d'une famille de l'élite confrontée aux changements imposés par l'entrée dans la modernité.

¹²⁷¹ Gabriela Mistral, *Chilenos: doña Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, manuscrit, Archivo del Escritor, Biblioteca Nacional, Santiago. Dans son texte, Mistral commet certaines erreurs biographiques, indiquant que le père d'Amalia est Federico Errázuriz Zañartu, en réalité son oncle, et qu'elle a un frère Archevêque, s'agissant en fait d'un autre de ses oncles, Crescente Errázuriz Valdivieso.

Conclusion

Entre 1860 et 1930, la société chilienne expérimente de grands changements qui lui permettent de voir se profiler l'arrivée d'une certaine modernité. Ainsi, au niveau politique, elle voit la succession de plusieurs régimes, tour à tour placés sous le signe d'un autoritarisme présidentiel qui fonctionne jusqu'en 1891 et qui resurgit en 1925 et d'un parlementarisme opérant entre 1891 et 1925 après la défaite du Président José Manuel Balmaceda et de ses sympathisants. Plus important peut-être, la vie politique voit l'arrivée de nouveaux acteurs issus des couches moyennes qui vont intégrer, encore timidement pour la période qui nous concerne, les files des dirigeants du pays, de la même manière qu'il existe un débat sur le droit de vote féminin qui permettra l'inclusion progressive de cette frange de la population à partir des élections municipales de 1935. Sur le plan politico-religieux, la période se caractérise par un conflit autour de la sécularisation qui conduit à la séparation entre l'Eglise et l'Etat en 1925, après une première étape en 1883-1884 avec la promulgation des lois laïques (création du registre civil, instauration du mariage civil, création du cimetière général). Ce conflit, qui a lieu dans la sphère publique, a aussi des répercussions dans la sphère privée dans la mesure où la polarisation des positions entre libéraux et conservateurs signifie, à l'intérieur de la famille, la rupture entre le président libéral Federico Errázuriz Zañartu et ses parents religieux conservateurs, à savoir son oncle par alliance Rafael Valdivieso et son demi-frère Crescente Errázuriz.

Sur le plan social, on assiste à une crise de l'élite, qui sort pourtant triomphante de la guerre civile de 1891, mais dont le projet (ou plus exactement l'absence de projet) est décrié par plusieurs secteurs de l'opinion publique et connu au niveau historiographique sous le nom de « Crise du Centenaire » puisqu'elle a lieu au moment des célébrations du Centenaire de l'Indépendance du Chili en 1910. Vraie ou fausse décadence de cette élite du XIX^{ème} siècle, il n'en reste pas moins que son contrôle absolu sur la société est remis en question, au nom notamment de son incapacité à sortir le pays de son retard industriel, en réalisant une réforme agraire entre autres, mais aussi au nom de principes moraux dont l'élite semble dépourvue. Ce scénario conduit, au début des années 1920, à un changement dans les plus hauts cercles de l'Etat avec l'élection de Présidents non issus de l'élite, comme c'est le cas d'Arturo Alessandri.

Au niveau économique, la situation en 1930 n'est guère brillante non plus puisque, entre autres, l'âge d'or du salpêtre s'est achevé durant la Première Guerre Mondiale avec la mise au point de procédés qui permettent la synthétisation de cette matière première, de

même que le secteur de l'agriculture accuse du retard en terme de mécanisation et de modernisation, ce qui aurait provoqué la croissance économique globale du pays, tout cela à cause de « latifundistes » qui auraient préféré investir dans des dépenses somptuaires que dans la modernisation de leurs exploitations¹²⁷². Quant au secteur industriel, il se concentre principalement autour de l'exploitation des ressources minières, mais semble encore peu développé vers 1930, une des explications traditionnelles étant que les grands propriétaires industriels se montrent plus intéressés par l'accumulation de richesses, dans une optique de marché dépendant des intérêts des grandes puissances économiques (Etats-Unis et puissances européennes comme la France, l'Angleterre et peu à peu l'Allemagne). Cette logique répond à un schéma de production et d'exportation de matières premières, mais aux dépens du développement d'une industrie locale qui réponde aux besoins d'un marché interne. Comme on le voit, la société chilienne fonctionne encore en 1930 comme une grande famille dont tous les membres sont soumis à une autorité paternelle hégémonique (l'élite fonctionne dans ce sens comme un père, et ce n'est sans doute pas pour rien que sa relation avec les autres couches de la société est souvent qualifiée de « paternaliste »), mais qui est déjà fortement critiquée. Cette matrice familiale qui est au cœur de l'imaginaire politique et social ne sera pas remise en cause de manière aussi violente qu'en d'autres circonstances, comme le montre par exemple Lynn Hunt dans son ouvrage « Le roman familial de la Révolution Française »¹²⁷³, mais il ne fait aucun doute qu'en 1930, les enfants ont déjà amorcé une remise en question de l'autorité paternelle, que celle-ci soit économique, politique ou morale, qui va déboucher sur une diminution de son emprise sur la société.

Alors que sur la scène familiale publique les choses changent, il semble que dans la famille Errázuriz Urmeneta, une des représentantes de cette élite qui est vue comme décadente en 1930, au contraire, rien n'a vraiment bougé en soixante-dix ans et que le cérémonial qui régit l'organisation de la vie quotidienne, de ses rituels et de ses instances de sociabilité est immuable. L'autorité du père sur sa famille, celle des parents sur leurs enfants, la prépondérance des frères sur les sœurs, la protection de l'honneur du front de parenté,

¹²⁷² Cette vision traditionnelle de l'historiographie chilienne est remise en cause par exemple par Claudio Robles dans son article « Controlando la mano invisible : la Sociedad Nacional de Agricultura y el mercado de maquinarias agrícolas (1889-1930) », *In Historia, PUC, Santiago, vol.42, 2009, p.203-233.*

¹²⁷³ Lynn Hunt, *Le roman familial de la Révolution Française*, Albin Michel, Paris, 1995. Rappelons que la problématique du livre est de montrer en quoi le « roman familial » (en tant qu'inconscient politique et non en tant que concept freudien défini comme une activité névrotique tendant à « se débarrasser des parents, désormais dédaignés, et de leur en substituer d'autres, en général d'un rang social plus élevé »), de la société française fut violemment modifié lors de la Révolution de 1789, abolissant l'autorité paternelle, fustigeant la mauvaise mère, et leur substituant un gouvernement des « frères », qui par ailleurs excluait les sœurs.

autant de caractéristiques qui ne semblent pas être remises en cause, donnant l'impression qu'à la surface, tout est exactement comme il en a toujours été. Cette mise en scène du « moi » (et du « nous »), qui passe par le respect des coutumes du passé, de son luxe et de son élégance (le fameux « bon ton »), mais aussi de son étiquette, est la garante de l'inscription d'une famille dans une tradition qui lui permet de s'affirmer comme un membre historique de l'élite et d'être reconnu comme tel à la fois par ses pairs et par les autres couches de la société. Dans ce sens, il s'agit avant tout d'une pratique « aristocratisante » qui vise au maintien du statut quo dans l'échelle sociale, au même titre qu'une pratique discriminatrice et ségrégative qui éloigne et dissuade les éventuels « prédateurs » des couches moyennes. En dernier lieu, elle permet de dissimuler le rejet qu'expérimente l'élite chilienne auprès des élites européennes, en particulier auprès de l'aristocratie, qui lui ferme systématiquement ses portes.

Cependant, sous la surface, les choses sont moins immobiles que le discours idéalisé des Errázuriz ne le laisse entendre. On devine peu à peu des fissures dans l'autorité parentale, et tout particulièrement dans celle qui est investie par la loi, c'est-à-dire l'autorité paternelle, dans le sens d'une renégociation de ses limites. Ainsi, le contrôle exercé par le père de famille sur ses enfants, mais aussi sur son épouse, est de moins en moins absolu, et acquiert, de ce fait, un aspect plus consensuel dans la mesure où il est accepté plus qu'imposé. Ainsi, le « pouvoir », en tant qu'entité changeante et en constante redéfinition, accepte, bon gré mal gré, une nouvelle marge de liberté quant à certaines décisions d'ordre personnel (le choix d'une profession par exemple) ou bien encore un plus grand équilibre du pouvoir décisionnaire entre homme et femme, dans un premier temps à l'intérieur de l'espace domestique et par la suite dans l'espace public. Il ne s'agit cependant pas encore d'une émancipation, ni les femmes qui participent de la « Liga de Damas Chilenas », ni les enfants ne semblent en effet revendiquer un quelconque changement légal d'un statut qui en fait des éternels mineurs (en tous cas jusqu'à la mort « libératrice » du père), mais si d'un désir accru d'espace d'action personnelle qui ne remet pas en cause ni le respect dû à la figure paternelle, ni l'organisation hiérarchique de la famille.

En plus de sa famille nucléaire, chaque Errázuriz est inséré dans un réseau familial plus large, appelé « front de parenté », au sein duquel émergent des figures morales d'importance (en général associées à la vie religieuse) auxquelles on recourt en cas de problème ou de conflit et dont l'avis est en général souverain. Dans le cas des Errázuriz, il s'agit de leur oncle Crescente, qui est Archevêque de Santiago et que l'on voit à plusieurs reprises intervenir dans des situations délicates, voire dans de possibles scandales. Tout doit en effet être fait pour éviter les atteintes portées à l'honneur familial et l'ingérence dans les affaires personnelles de

l'opinion publique, en particulier de celle émanant du reste de l'élite, dont le jugement constitue l'ultime instance de contrôle social exercé sur l'individu. Face au regard étranger, qui s'insinue dans l'intimité en cas de rupture de l'unité familiale et de son secret, il faut alors faire face, en bloc, de manière à présenter un front lisse face à l'adversité... et attendre que la tempête passe ou qu'un autre scandale vienne faire oublier le premier. On le voit donc, le devoir d'un individu envers lui-même, sa famille et son groupe social est plus important que son pouvoir d'action personnelle, -une sorte d'intérêt général qui ne se réduit pas à la somme des volontés individuelles-, et il doit même transcender son propre intérêt pour protéger ceux du groupe dans son entier. Mais tel est le prix à payer pour ne pas déroger à sa naissance et pour continuer à jouir d'une sorte de « citoyenneté de première classe » à laquelle ne manque pas d'être associé un certain nombre de privilèges économiques, politiques et sociaux.

Les changements qui commencent à s'opérer de manière accélérée et plus visible dans la société chilienne des années 1920-1930 contribuent à modifier en substance l'ordre interne des familles de l'élite, dont les Errázuriz Urmeneta sont une des représentantes parmi les plus conservatrices, permettant les alliances matrimoniales avec des familles non traditionnelles ou encore l'incorporation des femmes au monde universitaire et au monde du travail, mais ces changements se refléteront chez la génération suivante, née à partir de 1915-1920. Il existe aussi une diminution des niveaux de fortune, qui modifient en substance les modes de vie, ce qui nous indique que les Errázuriz Urmeneta, malgré l'origine « bourgeoise » d'une fortune qu'ils doivent à leur grand-père José Tomás Urmeneta, sont une famille rentière plus que productive. Ils se montrent donc incapables de maintenir leurs revenus ou d'adapter leurs dépenses en fonction de ces derniers, préférant conserver leur train de vie ostentatoire et statutaire aux dépens de leur fortune. Durant les soixante-dix ans sur lesquels s'étalent notre histoire, depuis la naissance de José Tomás Errázuriz Urmeneta en 1856 jusqu'à la mort de sa sœur Amalia en 1930, la famille Errázuriz conserve un mode de vie qui s'appuie sur des traditions rigides, qui imposent des « devoirs » et des « pouvoirs » relativement peu ouverts, mais qui leur permettent de conserver leur statut social et de donner une cohérence à la famille, ce qui est aussi, sans doute, un mode de distinction à l'origine de leur prestige à l'intérieur même de l'élite, comme les van der Luyden représentent le sommet de la société new-yorkaise dans « L'âge de l'innocence » d'Edith Wharton grâce à « invisibilité » qui les rendent finalement si visibles. Cependant, pour déterminer s'il existe une stratification de l'élite et quelle est la place que peuvent y occuper les Errázuriz, il sera nécessaire d'attendre d'autres études familiales qui permettent une future comparaison et peut-être une étude plus fine de ce groupe social à la fois si facilement identifiable et si peu défini.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.

Abréviations.

AAS: Archivo del Arzobispado de Santiago

AJ: Archivo Judicial

AMV: Archivo Municipal de Viña del Mar

AN: Archivo Nacional de Santiago

A.Not: Archivos Notariales

CBR: Conservadores de Bienes Raíces

HAHR: Hispanic American Historical Review

JHF: Journal of Family History

LARR: Latin American Research Review

RLB: Archives Ricardo Larraín Bravo

VC: Vicaria Castrense

SOURCES

A/ Archives publiques

Archives Nationales, Santiago :

- Archives Judiciaires Civiles de Valparaíso et Santiago.
- Archives Notariales et Archives du "Conservador de Bienes Raíces" de Santiago.
- Archives Errázuriz Urmeneta, volumes 3-8-16-18-19.
- Archives Fernández Larraín, volume 122.
- Archives Vicuña Mackenna, volume 367.

GONZÁLEZ CERDA Enrique, *Índice general del registro de propiedad de la oficina del conservador de bienes raíces de Santiago (1859-1899)*, Santiago, Imp. La Esmeralda, 1901.

Archives de l'Archevêché de Santiago, registres de baptêmes, décès et mariages (Santiago, Viña del Mar, Valparaiso, La Calera).

Archives de l'Archevêché de Santiago, Vicariat militaire, correspondance de Monseigneur Rafael EDWARDS, section "Liga de Damas Chilenas", 1914-1928, Santiago.

Archives Ricardo LARRAÍN BRAVO, Université Diego Portales, Santiago.

Archives Municipales, Viña del Mar.

Archives du Musée Sorolla, Madrid, Espagne, correspondance entre Rafael ERRAZURIZ et Joaquín SOROLLA.

Archives du Musée Rodin, Paris, France, correspondance d'Eugenia HUICI et Ramón SUBERCASEAUX.

B/ Archives privées.

Archives de Carmen ERRAZURIZ EDWARDS, Santiago.

Archives de Blanca VERGARA KLINKMANN, Viña del Mar.

Archives de Jaime ERRAZURIZ LUCO, Santiago.

Archives d'Amalia BARROS SUBERCASEAUX, Santiago.

Archives de Rafael VICUÑA ERRÁZURIZ, Santiago.

Archives de Francisca VALDES VALDES, Santiago.

Archives de la famille VALDES SUBERCASEAUX, Santiago.

Archives de Domingo Eyzaguirre, Commissaire priseur, Maison « Ramón EYZAGUIRRE », Santiago.

C/ Entrevues.

Entrevue avec Carmen ERRAZURIZ EDWARDS, Santiago, 19 octobre 2006.

Entrevue avec Solange et Barbara PHILLIPS ERRAZURIZ, Santiago, 22 décembre 2006.

Entrevue avec Jaime ERRAZURIZ LUCO, Santiago, 17 avril 2007.

Entrevue avec Mariano FONTECILLA de Santiago Concha, Santiago, 18 mai 2009.

Entrevue avec Gabriel VALDES SUBERCASEAUX, Santiago, août 2009.

D/ Revues

Chile Magazine, Santiago, 1921-1923.

El Eco de la Liga de Damas Chilenas, Santiago, 1912-1915.

El Salón, Santiago, 1885.

El Taller Ilustrado, Santiago, 1885-1889.

La Cruzada, Santiago, 1915-1917.

La Familia, Santiago, 1910-1928.

Pacífico Magazine, Santiago, 1913-1921.

Revista de Arte y Letras, Santiago, 1884-1890.

Revista de Bellas Artes, Santiago, 1889-1890.

E/ Mémoires et correspondances publiées.

ALESSANDRI PALMA Arturo, *Recuerdos de gobierno*, Ed. Nacimiento, Santiago, 1967, 3 volumes.

BALMACEDA VALDÉS, Eduardo, *Del presente y del pasado*, Ediciones Ercilla, Santiago, 1941.

BALMACEDA VALDÉS, Eduardo, *Un mundo que se fue ...*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1969.

BALMACEDA VALDÉS, Eduardo, *De mi tierra y de Francia*, Ediciones Ercilla, Santiago, 1932.

BARROS DE ORREGO Martina, *Recuerdos de mi vida*, Ed. Orbe, Santiago, 1942.

CANSECO JEREZ Alejandro, *Lettres d'Eugenia Huici à Pablo Picasso*, CETT, Metz, 2001.

COPPIN Henry, *Quatre Républiques de l'Amérique du Sud*, Paris, 1890.

DEL CAMPO YAVAR Máximo, *Reminiscencias de viaje 1902-1903*, Imprenta y Litografía Leblanc, Santiago, 1930.

- ECHEVARRIA BELLO Iris, *Memorias de Iris, 1899-1925*, Ed. Aguilar, Santiago, 2005.
- ECHEVARRIA BELLO Iris, *Entre dos siglos*, Ed. Ercilla, Santiago, 1937.
- EDWARDS BELLO Joaquín, *Antología de familia*, Ed. Sudamericana, Santiago, 2002.
- EDWARDS BELLO Joaquín, *Memorias*, Ediciones Leo, Santiago, 1983.
- EDWARDS BELLO Joaquín, *Recuerdos de un cuarto de siglo*, Ed. Zig-Zag, Santiago, 1966.
- ITURRIAGA Maria Angélica, *Carmela C. de Prat. Cartas de mi esposo*, Editorial Andrés Bello, Santiago, 2002.
- LARRAÍN DE NOGUÉS Inés, *Mi vida: pedazos de recuerdos*, Ed. Minga, Santiago, 1985.
- LYON SUBERCASEAUX Filomena, *Mi abuela y su casillo*, Ed. En Zozobra, Santiago, 2001.
- LYON SUBERCASEAUX Filomena, *Siempre habrá poesía.*, Editorial Cuatro Vientos, Santiago, 2006.
- MELFI Domingo, "Tiempos de tormenta: en el remate de un viejo palacio santiaguino", In *Páginas Escogidas*, DIBAM, Santiago, 1993.
- ORREGO LUCO Luis, *De la vida que pasa...*, Imprenta Universitaria, Santiago, 1973.
- ORREGO LUCO Luis, *Memorias del viejo tiempo*, Ed. de la Universidad de Chile, Santiago, 1984.
- PEREIRA LYON Ismael, *Recuerdos de la vida*, Santiago, 2000.
- RUBINSTEIN Arthur, *Les jours de ma jeunesse*, Editions R. Laffont, Paris, 1973.
- SANTA CRUZ WILSON Domingo, *Mi vida en la música: contribución al estudio de la vida musical chilena durante el siglo XX*, Ed. PUC, Santiago, 2007.
- SILVA CASTRO Raúl, *Cartas chilenas (siglos XVIII y XIX)*, Ed. de la Academia Chilena de la Historia, Santiago, 1954.
- SUBERCASEAUX BROWNE Julio, *Reminiscencias*, Ed. Nascimento, Santiago, 1976.
- SUBERCASEAUX ERRÁZURIZ Pedro, *Memorias*, Ed. Del Pacifico, Santiago, 1962.
- SUBERCASEAUX VICUÑA Ramón, *Memorias de 50 años*, Imp. Barcelona, Santiago, 1908.
- SUBERCASEAUX VICUÑA Ramón, *Memorias de 80 años*, Editorial Nascimento, Santiago, 1936, 2 vols.
- UNDURRAGA VICUÑA Francisco, *Recuerdos de 80 años, 1855-1943*, Imp. El Imparcial, Santiago, 1943.
- VALDÉS SUBERCASEAUX Margarita, "Recuerdos de la chacra Subercaseaux", In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, n.99, 1988, p.307-326.

VICUÑA Pedro Felix, *Memorias intimas*, Imprenta El Esfuerzo, Santiago, 1943.

VICUÑA SOLAR Benjamín, *Recuerdos (1837-1897)*, Imp. Barcelona, Santiago, 1906.

WIENER Charles, *Chili et Chiliens*, Librairie Léopold Cerf, Paris, 1888.

YAÑEZ Maria Flora, *Visiones de infancia*, Ed. Zig Zag, Santiago, 1947.

F/ Ouvrages écrits par les Errázuriz et leurs descendants.

ERRÁZURIZ URMENETA Amalia, *Cuaderno de familia*, 1925 (inédit).

ERRÁZURIZ URMENETA Amalia, *El ángel de la caridad: Antonia Salas de Errázuriz*, Imprenta Chile, Santiago, 1916.

ERRÁZURIZ URMENETA Amalia, *Roma del Alma*, Imp. de la Uniones Editrice, Rome, 1909-1910, 2 volumes.

ERRÁZURIZ URMENETA Amalia, *Mis días de peregrinación en Oriente*, Santiago, s/d.

ERRÁZURIZ URMENETA Amalia, *Vida de la Virgen María contada a los niños*, Rome, 1927.

ERRÁZURIZ URMENETA Amalia, *Nuestra Santa Iglesia Católica*, Imp. Chile, Santiago, 1931.

ERRÁZURIZ URMENETA Amalia, *La bienaventurada Ana María Taigi: hija, esposa y madre ejemplar*, Imp. Chile, Santiago, 1924.

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *Diario de viaje*, 1884 (inédit).

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *Roma*, Imprenta Barcelona, Santiago, 1904-1906, 2 volumes.

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *La ciudad de los dux*, Unione Cooperativa, Rome, 1907, 2 volumes.

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *Escandinava*, Imp. Barcelona, Santiago, 1904.

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *Florenca en la edad media: historia y crónicas*, Imprenta de la Unione Editrice, Rome, 1909.

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *Florenca y los Medicis: historia y crónica*, Imprenta de la Unione Editrice, Rome, 1909.

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *Florenca y el arte*, Imprenta de la Unione Editrice, Roma, 1910.

ERRÁZURIZ URMENETA Rafael, *Mi vida en Dresde*, Imp. Barcelona, Santiago, 1900.

ERRÁZURIZ VALDÉS Maximiano, *Meditación básica sobre el matrimonio, educación de los hijos, lectura de la Biblia y sacramento del perdón*, Fundación cultural nacional, Santiago, s/d.

SUBERCASEAUX ERRÁZURIZ Blanca, *Amalia Errázuriz de Subercaseaux*, Ed. San Francisco, Santiago, 1934.

SUBERCASEAUX ERRÁZURIZ Blanca, *Memorias*, Santiago, 1964 (mémoires inédits).

SUBERCASEAUX VICUÑA Ramón, *El genio de Roma: el Lacio y la campiña romana, héroes y poetas, los Papas*, Tip. de la Unione Editrice, Roma, 1911.

SUBERCASEAUX VICUÑA Ramón, *La enseñanza de las bellas artes y de las artes industriales: informe elevado al gobierno de Chile en cumplimiento del decreto de 8 enero de 1892*, Imp. del Patronato de San José, Nice, 1892.

VALDÉS SUBERCASEAUX Gabriel, *Sueños y memorias*, Ed. Taurus, Santiago, 2009.

VALDÉS SUBERCASEAUX Margarita, *Fray Francisco Valdés Subercaseaux. Misionero de la Araucaria y primer Obispo de Osorno*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1985.

VALLE Carmen (Blanca SUBERCASEAUX ERRÁZURIZ), *Don Maximiano*, Ed. Alonso Ovalle, Santiago, 1954.

VALLE Carmen (Blanca SUBERCASEAUX ERRÁZURIZ), *Un alma cumbre. Juana Ross de Edwards*, Imprenta San Francisco, Santiago, 1944.

G/ Littérature

BLEST GANA Alberto, *Los transplantados*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1993 (ed. originale: Paris, 1904).

EDWARDS BELLO Joaquín, *Criollos en Paris*, Ed. Aguilar, Santiago, 2004.

ORREGO LUCO Luis, *Páginas americanas. Novelas*, Imp. Rivadeneyra, Madrid, 1892.

ORREGO LUCO Luis, *Casa grande*, Ed. Nascimento, Santiago, 1973.

ORREGO LUCO Luis, *Un idilio nuevo*, Ed. Zig-Zag, Santiago, 1913.

H/ Sources diverses

AMUNÁTEGUI Domingo, "Los chilenos en Paris", In *Páginas sueltas*, Imprenta Cervantes, Santiago, 1889, p.197-216.

Anonyme, *Guía social de Santiago*, Sociedad Impresora y Litográfica Universo, Santiago, 1920 à 1937.

Anonyme, *Guía de familias de Santiago*, Imprenta La Ilustración, Santiago, 1921.

Anonyme, *El baile de fantasía Concha Cazotte*, Imp. Barcelona, Santiago, 1912.

- Anonyme, *El baile de fantasía de don Agustín Edwards*, Imp. Imparcial, Santiago, 1905.
- Anonyme, *Descripción del gran baile de fantasía, palacio de Víctor Echaurren*, Imprenta El Progreso, Santiago, 1885.
- ARAY SANTOS Alcides, *Plano catastral de la ciudad de Santiago*, Santiago, 1915.
- ASTORGA José Ramón (comp.), *Obras científicas y literarias del Ilmo y Rmo. Sr. Don Rafael Valentín Valdivieso*, Imp. San Buenaventura, Santiago, 1899-1904.
- BALMACEDA TORO Pedro, *Estudios y ensayos literarios*, Ed. Cervantes, Santiago, 1889.
- BLEST GANA Alberto, "Un baile en Santiago", In *El jefe de la familia y otras paginas*, Santiago, Zig Zag, 1956, p.103-113.
- CARREÑO Manuel Antonio, *Manual de Urbanidad y Buenas Maneras*, 1ère ed. 1883.
- Congreso, *Congreso Mariano Femenino*, Imprenta Tipográfica "La Gratitude Nacional", Santiago, 1918.
- Casa Eyzaguirre, *Catálogo de cuadros al oleo originales del Sr. José Tomas Errázuriz U. que se venderán en remate el día miércoles 24 del corriente a la 1 del día, en el almacén calle de Huérfanos n.38ª*, Santiago, 1889.
- Casa Eyzaguirre, *Catálogo de cuadros originales del Sr. José Tomás Errázuriz Urmeneta que se remataran en la Casa Ramón Eyzaguirre, noviembre de 1926*, Imp. Universo, Santiago, 1926.
- Casa Eyzaguirre, *Catálogo de cuadros originales del Sr. José Tomás Errázuriz Urmeneta que se remataran en la Casa Ramón Eyzaguirre, 1º de diciembre de 1926*, Imp. Universo, Santiago, 1926.
- Casa Rivas y Eyzaguirre, *Catalogo del valioso y magnifico conjunto de muebles antiguos, de la sucesión del señor Rafael Errázuriz Urmeneta, que se rematará los días 24 y 25 de agosto de 1957*, Talleres gráficos La Nación, Santiago, 1957.
- DALY César, *L'architecture privée au XIX^{ème} siècle, nouvelles maisons de Paris et des environs*, Ed. Morel, Paris, 1864.
- FRANCO ZUBICUETA Alfredo, *Tratado de baile*, 7ª edición, Imprenta « La Ilustración », Santiago, 1908.
- GONZÁLEZ Marcial, "Nuestro enemigo el lujo", In *Estudios económicos*, Santiago, 1889, p.429-461.
- GREZ Vicente, *Les Beaux-Arts au Chili*, Ed. A. Roger et F. Chernoviz, Paris, 1889.
- GUERIN DE ELGUETA Sara, *Actividades femeninas en Chile, 1877-1927*, Imp. La Ilustración, Santiago, 1928.
- LARRAIN ZAÑARTU Joaquin, *Figuras contemporáneas por El Ingenuo*, Ed. Rafael Jover, Santiago, 1882.

PALACIO URMENETA, *Catálogo del mobiliario rematado por Patricio Aldunate, martillero público*, Santiago, junio 1898.

POIRIER Eduardo, *Chile en 1908*, Imprenta Barcelona, Santiago, 1909.

RECAREDO S. Tornero, *Chile Ilustrado*, Imprenta El Mercurio, Valparaíso, 1872.

SALAS EDWARDS Ricardo, *La futura acción política de la mujer (conferencia leída por el autor ante la Liga de Damas y el Club de Señoras de Santiago)*, Santiago, Imp. Cervantes, 1920.

SUBERCASEAUX Elizabeth, *Gabriel Valdés, señales de historia*, Ed. Aguilar, Santiago, 1999.

SUBERCASEAUX Morla Pilar, *Las Morla: huellas sobre la arena*, Ed. Aguilar, Santiago, 1999.

VICUÑA SUBERCASEAUX Benjamín, *La ciudad de las ciudades. Correspondencias desde París*, Imprenta y Litografía Universo, Santiago, 1905.

WALTON Jorge, *Álbum de Santiago y vistas de Chile*, Imprenta Barcelona, Santiago, 1915.

BIBLIOGRAPHIE

ABOUT Ilsen et CHEROUX Clément, "L'histoire par la photographie", In *Etudes photographiques*, Revue de la Société Française de Photographie, Paris, n.10, novembre 2001, p.8-33.

AGUILERA Juan Francisco, *La chacra Subercaseaux, cuatro generaciones de influencia*, U. Finis Terrae, 2002.

AGUIRRE SILVA Jorge, « Presencia francesa en los modos de vida y la arquitectura local », In Escuela de Arquitectura de la PUC, *Santiago de Chile: 15 escritos y cien imágenes*, Santiago, Ediciones ARQ, 1995, p.85-93.

AGUIRRE UNDURRAGA Francisco, "La apariencia de lo exótico en el Santiago del siglo XIX. El palacio de La Alhambra", In Fernando Pérez Oyarzun (sous la direction de), *Transferencias urbanas: arquitectos, idea y modelos: Santiago, 1840-1940*, Atelier de Recherche, Faculté d'Architecture, PUC, Santiago, 2000.

AGULHON Maurice, *Le cercle dans la France Bourgeoise, 1810-1848*, Armand Colin, Paris, 1977.

AHUMADA LÓPEZ Alejo, *Evolución formal de la arquitectura en Santiago fines siglo XIX, mediados siglo XX*, Tesis de título FAUCH, Santiago, 1954.

ALAMOS CONCHA Pilar, *Candelaria Goyenechea de Gallo: una mujer del siglo XIX*, Tesis de Licenciatura en Historia, PUC, 1995.

ALAMOS CONCHA Pilar, *Epistolario de Miguel Gallo Goyenechea*, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2007.

ALFARO Milita, "Las fronteras de lo privado en el espacio comunitario de la fiesta", In *Historia de la vida privada en Uruguay*, tomo 2 "Entre la honra y el desorden 1780-1870", Ed. Taurus, Montevideo, 1996-1997, p.214-237.

ALIAGA Fernando, *Religiosidad popular chilena: visión histórica*, Ed. Paulinas, Santiago, 1992.

ALVAREZ Rosario et ZALDIVAR Trinidad (ed.), *Teatro Municipal: 150 años*, Corporación de los Amigos del Teatro Municipal, Santiago, 2008.

ANDRADE VALENZUELA Manuel, *Sexualidad y matrimonio en la oligarquía chilena. Una aproximación desde la literatura. Década de 1900*, Tesis, PUC, 1996.

ANDREU RICART Ramón, "La danza de salón en Chile. Breve visión panorámica", En *Taller de cultura tradicional para la docencia*, Apuntes II. Santiago, 1997, p.25-39.

ARDOUREL CROISY Marion, « Corps du prisonnier et images du corps : une représentation de la déviance au XIX^e siècle », *TRANS-* [En ligne], 13 | 2012, mis en ligne le 28 mai 2012, consulté le 12 septembre 2013. URL : <http://trans.revues.org/548>

ARIES Philippe, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident : du Moyen Age à nos jours*, Ed. Seuil, Col. Points Histoire, Paris, 2000.

- ARIES Philippe, *L'homme devant la mort*, Ed. Seuil, Col. Points Histoire, Paris, 1985.
- ARIES Philippe, *Sexualités occidentales : contribution à l'histoire et à la sociologie de la sexualité*, Ed. Seuil, Paris, 1982.
- BALANDIER Georges, *Le pouvoir sur scènes*, Ed. Balland, Paris, 1992.
- BALMORI Diana y OPPENHEIMER Robert, "Family clusters: generation nucleation in Nineteenth-Century Argentina y Chile", In *Comparative studies in Society and History*, Cambridge University Press, Cambridge, n.21, 1979, p.231-261.
- BALMORI Diana, *Las alianzas de familia y la formación del país en América Latina*, Fondo de Cultura económica, México, 1990.
- BANZATO Guillermo y QUINEROS Guillermo, "Estrategias matrimoniales y patrimonio rural en la frontera: Chascomus (provincia de Buenos Aires – Argentina) 1780-1880", En *Secuencia*, Instituto Mora, México, n.59, mayo-agosto 2004, p.7-30.
- BARIDON Laurent et GUÉDRON Martial, *Corps et arts. Physionomies et physiologies dans les arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- BARRET F., *Pauvreté, charité et morale à Londres au XIX^{ème} siècle. Une sainte violence*, PUF, Paris, 1991.
- BARRIOS VALDÉS Marciano, *La espiritualidad chilena en tiempos de Santa Teresa de Los Andes, 1860-1930*, Ed. San Pablo, Santiago, 1994.
- BARROS Luis et VERGARA Ximena, *El modo de ser aristocrático: el caso de la oligarquía chilena hacia 1900*, Ediciones Ariadna, Santiago, 2007.
- BAUER Arnold J., "Chilean Rural Labor in the Nineteenth Century", In *The American Historical Review*, vol.76, n.4, 1971, p.1059-1083.
- BAUER Arnold J., "The Hacienda El Huique in the Agrarian Structure of Nineteenth-Century Chile", In *Agricultural History*, vol.46, n.4, 1972, p.455-470.
- BAUER Arnold J., *La sociedad rural desde la Conquista hasta nuestros días*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1994.
- BECCHI Egle et DOMINIQUE Julia, *Histoire de l'enfance en Occident, vol. 2 (Du XVIIIe à nos jours)*, Ed. Seuil, col. Point Histoire, Paris, 2004.
- BECKER Howard S., *Les mondes de l'art*, Flammarion, Paris, 2010.
- BERGOT Solène, "Unidad y distinción: el eclecticismo en Santiago en la segunda mitad del siglo XIX", In *Revista 180*, Universidad Diego Portales, Santiago, n.23, 2009, p.32-35.
- BERGOT Solène, « Baile de fantasía ofrecido por don Víctor Echaurren Valero, 24 de septiembre de 1885 en Santiago », In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, Santiago, n.116, 2007, p.359-389.

- BINDIS Ricardo, *Pintura chilena. 200 años*, Editorial Origo, Santiago, 2006.
- BISSON David, « La spiritualité au miroir de l'ultramodernité », *Amnis* [En ligne], 11 | 2012, mis en ligne le 10 septembre 2012, consulté le 22 septembre 2013. URL : <http://amnis.revues.org/1728>.
- BOSSIS Mireille, *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Ed. Kimé, Paris, 1992.
- BOUDIEU Pierre, « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », In *Annales ESC*, n.4-5, juillet-octobre 1972, p.1105-1124.
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », In *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n.1, 1986, p.69-72.
- BRAVO BRAVO Isabel, *Servicio domestico 1900-1925. Análisis y comparación de un trabajo femenino*, Tesis de Licenciatura, PUC, 1995.
- BRAVO LIRA Bernardino, « Santiago de Chile: una capital con cinco siglos de historia », In *Boletín de la Academia chilena de Historia*, n.101, 1990, p.403-452.
- BRICARD Isabelle, *Saintes ou pouliches. L'éducation des jeunes filles au XIX^{ème} siècle*, Albin Michel, Paris, 1985.
- BURGUIERE André (sous la direction de), *Histoire de la famille*, tome 3. Le choc des modernités, Armand Collin, Paris, 1986.
- BURGUIERE André, « Pour une typologie des formes d'organisation domestique de l'Europe moderne, XVIe-XIXe siècles », In *Annales ESC*, Paris, 1986, p.639-655.
- BURKE Peter, *Visto y no visto: el uso de la imagen como documento histórico*, Ed. Critica, Barcelona, 2001.
- CABANTOUS Alain, « Unanimité et controverse vers 1760-1910 », In Jean Delumeau, *La première communion. Quatre siècles d'histoire*, 1987, p.197-216.
- CÁCERES MUÑOZ Juan, *Patrimonio y poder en Colchagua colonial. Los Maturana y los Argomedos 1750-1830*, Tesis para optar al grado académico de Magister en Historia con mención en Historia de Chile, bajo la dirección de Eduardo Cavieres, Santiago, 1998.
- CAETANO Gerardo et GEYMONAT Roger, "Ecos y espejos de la privatización de lo religioso en el Uruguay del Novecientos", In *Historia de la vida privada del Uruguay*, tomo 2 "El nacimiento de la intimidad 1870-1920", Ed. Taurus, Montevideo, 1996, p.14-54.
- CAICEO Jaime, "El carácter formativo-religioso de un colegio de Iglesia: el colegio de los Sagrados Corazones de Santiago de Chile desde una perspectiva histórica", In *Anuario de la Historia de la Iglesia en Chile*, n.13, 1995, p.143-154.
- CANSECO JEREZ Alejandro, *Le mécénat d'Eugenia Huici de Errázuriz*, L'Harmattan, Paris, 2000.
- CARASA Pedro, "De la Burguesía a las Elites, entre la ambigüedad y la renovación conceptual", In *Ayer*, n.42, 2001, p.213-237.

CARMAGNANI Marcelo, *Desarrollo industria y subdesarrollo económico. El caso chileno (1860-1920)*, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 1998.

CARNEIRO DE CARVALHO Vânia et FERRAZ DE LIMA Solange, "Individuo, genero y ornamento en los retratos fotográficos, 1870-1920", In Fernando Aguayo y Lourdes Roca (coord.), *Imágenes e investigación social*, Instituto Mora, México, 2005, p.271-291.

CASSAGNES Sophie, *Le commentaire de document iconographique en Histoire*, Paris, Ellipses, 1996.

CASTA-ROSAZ Fabienne, *Histoire du flirt: les jeux de l'innocence et de la perversité (1870-1968)*, Ed. Grasset, Paris, 2000.

CASTILLO Fernando, *Diccionario histórico y biográfico de Chile*, Zig Zag, Santiago, 1996.

CAVAROZZI Marcelo, "El orden oligárquico en Chile 1880-1940", In *Desarrollo económico*, n.70, 1978, p.231-263.

CAVIERES Eduardo, "El sinceramiento de la vida privada y la recuperación de lo público: individuos, prácticas y familias a través de testamentos en Valparaíso de 1860", In *Revista de historia social y de las mentalidades*, Santiago, vol. 1, 2006, p.181-202.

CAVIERES Eduardo, "Familia e historia social. Los significados de las herencias y el frágil orden de las cosas", In *Revista de historia social y de las mentalidades*, n.4, 2000, p.153-175.

CAVIERES Eduardo, *Amor, sexo y matrimonio en el Chile tradicional*, Ed. Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, Valparaíso, 1991.

CAVIERES Eduardo, *Comercio chileno y comerciantes ingleses 1820-1880*, Ed. Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, Valparaíso, 1988.

CAVIERES Eduardo, *Sociedad y mentalidades en perspectiva histórica*, Ed. Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, Valparaíso, 1998.

CHACON JIMÉNEZ Francisco (ed.), *Familias, poderosos y oligarquías*, Universidad de Murcia, Murcia, 2001.

CHALINE Jean-Pierre, *Elites et sociabilité en France*, Colloque, Perrin, Paris, 2003.

CHARTIER Roger (sous la direction de), *La correspondance, les usages de la lettre au XIXe siècle*, Fayard, Paris, 1991.

CHARTIER Roger, *El orden de los libros. Lectores, autores, bibliotecas en Europa entre los siglos XIV y XVIII*, Editorial Gedisa, Barcelona, 1992.

CHARTIER Roger, *Escribir las prácticas*, Ed. Manantial, Buenos Aires, 1996.

CHOLVY Gérard et CHALINE Nadine, *L'enseignement catholique en France aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*, Colloque, Société d'histoire religieuse de la France, Paris, 1995.

CHOLVY Gérard, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Ed. Privat, Toulouse, 1985.

CHOTARD-LIORET Caroline, "Correspondre en 1900, le plus public des actes privés ou la manière de gérer un réseau de parenté", In *Ethnologie française*, n°1, tome XV, 1985, p.63-72.

CICERCHIA Ricardo (comp.), *Formas familiares, procesos históricos y cambio social en América Latina*, Biblioteca Abya-Yala, Quito, 1998.

CICERCHIA Ricardo, *Historia de la vida privada en le Argentina. Desde la constitución de 1853 hasta la crisis de 1930*, Editorial Troquel, Buenos Aires, 2001.

COMPAGNON Olivier, « L'Euro-Amérique en question. Comment penser les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine », In *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Débats, Mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 13 février 2013. URL: <http://nuevomundo.revues.org/54783>.

CORBIN Alain, "La fête de souveraineté", In Corbin Alain (sous la direction de), *Les usages politiques des fêtes aux XIXe-XXe siècles*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1994, p.25-38.

CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1995.

CORBIN Alain, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Champs Flammarion, Paris, 1998.

CORBIN Alain, *Le temps, le désir et l'horreur. Essais sur le XIXe siècle*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1998.

CORBIN Alain, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1990.

CORFIELD Maria Isabel, *Entre cuatro paredes. Una historia privada de la familia*, Tesis para optar al grado de Magister en Historia, bajo la dirección de Sonia Pinto V., Universidad de Chile, Santiago, 1993.

CORREA SUTIL Sofia, *Tiempos para celebrar: trajes de fiestas y ceremonia 1880-1930*. Colección del Museo Histórico Nacional, Exposición del Museo de Artes Decorativas, 1996

COVA Anne, *Au service de l'Eglise, de la patrie et de la famille. Femmes catholiques et maternité sous la III^{ème} République*, L'Harmattan, Paris, 2000.

COVARRUBIAS María de Los Ángeles, "Tertulias santiaguinas del siglo XIX: el álbum de doña Isidora.", In *Artes y Letras, El Mercurio*, Santiago, 11 de noviembre de 2001.

CRUZ DE AMENÁBAR Isabel, "Lectura e ideas: Augusto Matte Pérez a través de su biblioteca", In *Boletín de la Academia chilena de la Historia*, Santiago, n.111, 2002, p.29-43.

CRUZ DE AMENÁBAR Isabel, *La fiesta, metamorfosis de lo cotidiano*, Ed. Universidad Católica de Chile, Santiago, 1995.

CUEVAS ÚRIZAR Mónica, *La inserción de la mujer en la vida política en Chile: Adela Edwards de Salas y el asociacionismo católico 1912-1935*, Tesis de Licenciatura en Historia, PUC, 2002.

CURTIS Sarah A., *Educating the faithful. Religion, schooling and society in Nineteenth Century France*, Northern Illinois University Press, 2000.

DAUMARD Adeline (sous la direction de), *Les fortunes françaises au XIX^{ème} siècle*, Editions de l'EHESS, Paris, 1973.

DAUMARD Adeline, *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales au XIX^{ème} siècle*, Centre d'Histoire des sociétés, Amiens, 1983.

DAUMARD Adeline, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1915*, Ed. Flammarion, Paris, 1990.

DAVIDOFF Leonore, "Mastered for life: servant and wife in Victorian and Edwardian England", In *Journal of social history*, vol. 7, n.4, 1974, p.406-428.

DE RAMÓN Armando, "Estudio de una periferia urbana, Santiago de Chile, 1850-1900", In *Historia* n.20, Santiago, 1985, p.199-294.

DE RAMÓN Armando, "Oligarquía santiaguina y nación chilena. Una relación comprometedora", In Escuela de Arquitectura de la PUC, *Santiago de Chile: 15 escritos y cien imágenes*, Santiago, Ediciones ARQ, 1995, p.65-75.

DE RAMÓN Armando, "Remodelación urbana, rehabilitación y remodelación de Santiago entre 1780 y 1880", In *Revista interamericana de Planificación*, vol.XIV, n.55-56, México, 1980, p.251-267.

DE RAMÓN Armando, "Santiago de Chile 1850-1900. Límites urbanos y segregación espacial según estratos", In *Revista Paraguaya de Sociología*, n.42-43, 1978, p.253-276.

DE RAMÓN Armando, *Historia de Santiago (1541-1991). Historia de una sociedad urbana*, MAPFRE, Madrid, 1992.

DE RAMÓN Armando, *Santiago de Chile: características histórico-ambientales, 1891-1924*, Monografías de Nueva Historia, Londres, 1985.

DE SAINT MARTIN Monique, « Les stratégies matrimoniales dans l'aristocratie », In *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°59, 1985, p.74-77.

DE SAINT MARTIN Monique, « Une grande famille », In *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°31, 1980, p.4-21.

DEL POZO José, "La Guerra Civil de 1891 en Chile y sus prolegómenos: lo nuevo y lo viejo en la historiografía y en la literatura chilena reciente", In *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies*, vol.21, n.41, p.107-122.

DEL POZO José, *Historia del vino chileno*, Editorial Universitaria, Santiago, 1998.

DELUMEAU Jean, *La religion de ma mère : les femmes et la transmission de la foi*, Ed. du Cerf, Paris, 1992.

DEMARTINI Anne-Emmanuelle et KALIFA Dominique (sous la direction de), *Imaginaire et sensibilités au XIX^{ème} siècle : Etudes pour Alain Corbin*, Editions Créaphis, Paris, 2005.

DIEBOLT Evelyne, *Les femmes dans l'action sanitaire, sociale et culturelle 1901-2001*, Femmes et actions, Paris, 2001.

- DONZELOT Jacques, *La police des familles*, Les éditions de Minuit, Paris, 2005.
- DOLL CASTILLO Darcie, “Desde los salones a la sala de conferencias: mujeres escritoras en el proceso de constitución del campo literario en Chile”, In *Revista chilena de literatura*, n.71, 2007, p.83-100.
- DOSSE Francois, *El arte de la biografía: entre historia y ficción*, Universidad Iberoamericana, México, 2007.
- DRACHLINE Pierre, *Le fait divers au XIX^{ème} siècle*, Ed. Hermé, Paris, 1991.
- DUARTE Patricio, SAHADY Antonio, WAISBERG Myriam, *La vivienda urbana en Chile durante la época colonial*, Facultad de Arquitectura, Universidad de Chile, Santiago, 1992.
- DUPRAT Catherine, *Usage et pratiques de la philanthropie : pauvreté, action sociale et lien social à Paris, au cours du premier XIX^{ème} siècle*, 2 volumes, Association pour l'étude de l'histoire de la sécurité sociale, Paris, 1996-1997.
- DUSSAILLANT Christie Jacqueline, *La “gran tienda”, la mujer y la ropa hecha en la modernización del comercio minorista de Santiago (1880-1930)*, Tesis de Doctorado en Historia, PUC, Santiago, 2004.
- ECO Umberto, *Historia de la fealdad*, Lumen, Barcelone, 2007, p.247-269.
- EDWARDS Alberto, *La Fronda aristocrática en Chile*, Ed. Universitaria, Santiago, 2001 (1ère édition, 1928).
- ELIAS Norbert, *La société de cour*, Ed. Champs Flammarion, Paris, 1985.
- Embajada de Brasil, *Palacio Errázuriz*, Embajada de Brasil et Ed. LOM, Santiago, 2002.
- EYZAGUIRRE Jaime, *Chile durante el gobierno de Errázuriz Echaurren 1896-1901*, Zig Zag, Santiago, 1957.
- FABRES VILLAROEL Oscar, *Don Maximiano Errázuriz Valdés*, Imp. Salesianos, Santiago, 1995.
- FARGE Arlette (sous la direction de), *Madame ou Mademoiselle? Itinéraire de la solitude féminine, 18e – 20e siècles*, Ed. Montalba, Paris, 1981.
- FAYET-SCRIBE Sylvie, *Associations féminines et catholicisme aux XIXe et XXe siècles*, Ed. Ouvrières, Paris, 1990.
- FEELEY Marco, “La parenté, structure de pouvoir dans le Chili du XIX^{ème} siècle”, In *Actes du colloque international en hommage à François-Xavier Guerra*, organisé par le Centre de Recherches d'histoire de l'Amérique latine et du monde ibérique, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2012.
- FELIÚ CRUZ Guillermo, “Un esquema de la evolución social de Chile en el siglo XIX”, In Godoy Hernán, *La estructura social de Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1981, p.215-222.

FERNÁNDEZ PÉREZ Paloma, *“La empresa familiar: un campo de estudio interdisciplinario”*, In Irigoyen Antonio (ed.), *Familia, transmisión y perpetuación (Siglos XVI-XIX)*, Universidad de Murcia, 2002, p.279-291.

FIGUEROA GUILISASTI Trinidad, *Formación y expresiones de sociabilidad en los parques de Lota, Macul y Cousiño*, Tesis de licenciatura, PUC, Santiago, 1994.

FLANDRIN Jean-Louis, *Familles : parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Hachette, Paris, 1976.

FOGARTY HERRERA Rodolfo, *Palacio Errázuriz*, Escuela de Arquitectura, Santiago, 1959.

FOUCAULT Michel, *Microfísica del poder*, La Piqueta, Madrid, 1992.

FORSE Michel, « Les réseaux de sociabilité : un état des lieux », In *L'année sociologique*, n°41, 1991, p.247-262.

FRAISSE Geneviève et PERROT Michelle (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident. Tome 4. Le XIXe siècle*, Ed. Plon, Collection Tempus, Paris, 2002.

FRAISSE Geneviève, *Femmes toutes mains. Essai sur le service domestique*, Ed. Seuil, Paris, 1979.

FREUND Gisèle, *Photographie et société*, Ed. du Seuil, Paris, 1974.

GAJARDO JERVES Carmen Gloria, *Magdalena Vicuña: una mujer del siglo XIX*, Seminario de Tesis para optar al grado de Licenciado en Humanidades con mención en Historia, bajo la dirección de Sergio Vergara Q., Universidad de Chile, Santiago, 1990.

GALÁN Ana Silvia, *La correspondencia epistolar entre familiares y amigos en la Argentina del siglo XIX. Las paradojas de la privacidad*, Editorial Victoria Ocampo, Buenos Aires, 2004.

GALAZ Gaspar, *La pintura en Chile (desde Gil de Castro hasta Juan Francisco González)*, Ed. Universitarias de Valparaíso, Valparaíso, 1981.

GANTUS Fausta, “De amor y conveniencia. La familia Carvajal y las redes de parentesco. Campeche, 1841-1853”, In *Secuencia*, n.58, Instituto Mora, México, enero-abril 2004, p.75-96.

GAVIOLA Edda, *Queremos votar en las próximas elecciones. Historia del movimiento femenino chileno 1913-1952*, LOM, Santiago, 1986.

GÉRARD Jessica, *Country life: family and servants 1814-1914*, Ed. Blackwell, Oxford, 1994.

GIMENO María Jesús, *Patrimonio, parentesco y poder: Castelló, siglos XVI-XIX*, Editorial de la Universidad Jaime I, Castellón, 1998.

GOFFMAN Erving, *La presentación de la persona en la vida cotidiana*, Amorrortu editores, Buenos Aires, 2004 (édition originale: 1959).

GOICOVIC DONOSO Igor, *Relaciones de solidaridad y estrategia de reproducción social en la familia popular del Chile tradicional (1750-1860)*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Historia, Madrid, 2006.

GOMBRICH Ernst, *Los usos de las imágenes. Estudios sobre la función social del arte y la comunicación visual*, Ed. Debate, Barcelona, 2003.

GÓNGORA Alvaro, "De jardín privado a balneario público. Veraneando en Viña Del Mar", In Sagredo Rafael et Gazmuri Cristián (sous la direction de), *Historia de la vida privada en Chile. El Chile moderno de 1840 a 1925.*, Ed. Taurus, Santiago, 2006, p.305-331.

GÓNGORA Álvaro, "El concepto de burguesía en la historiografía chilena", In *Dimensión histórica*, Santiago, n.3, 1986, p.11-61.

GÓNGORA Mario, *Origen de los inquilinos de Chile central*, ICIRA, Santiago, 1974 (1ère édition: 1960).

GONZALBO Aizpuru Pilar (sous la direction de), *Historia de la vida cotidiana en México, tomo 4 Bienes y vivencias. El siglo XIX*, Fondo de Cultura Económica, México, 2005.

GONZÁLEZ ERRÁZURIZ Francisco, *Aquellos años franceses 1870-1900: Chile en la huella de Paris*, Ed. Aguilar, Santiago, 2003.

GONZÁLEZ José Antonio, *Una arquitectura teatral: el eclecticismo arquitectónico en Santiago 1848-1910*, Tesis de licenciatura, PUC, Santiago, 1993.

GRASSI Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Ed. Dunod, Paris, 1998.

GRENIER Lise, *Le siècle de l'éclectisme. Lille, 1830-1930*, Ed. Paris-Bruxelles, Belgique, 1979.

GRIFFIN BARROS Verónica, *Ramón Subercaseaux, un hombre notable*, Corporación Cultural de Las Condes, Santiago, 1999.

GROSS Patricio et de RAMÓN Armando, *Santiago en el periodo 1891-1918: desarrollo urbano y medio ambiente*, Instituto de Estudios Urbanos, documento de trabajo n.131, PUC, 1983.

GROSS Patricio, "La arquitectura ecléctica", In Dirección de Obras Municipales, *Santiago Poniente: desarrollo urbano y patrimonio*, Santiago, 2000, p.72-85.

GUERRA François-Xavier, "Aportaciones, ambigüedades y problemas de un nuevo objeto histórico", In Fundación Mario Góngora, *Lo público y lo privado en la historia americana*, Santiago, 2000.

GUERRAND Roger-Henri, « Espaces privés », In Ariès Philippe et Duby Georges (sous la direction de), *Histoire de la vie privée*, tome 4, Paris, Seuil, 1987, p.325-411.

GIBSON Ralph, « Le catholicisme et les femmes en France au XIX^{ème} siècle », In *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. LXXIX, 1993, p.63-93.

GREZ Sergio, *La « cuestión social » en Chile. Ideas y debates precursores (1804-1902)*, BIBAM y Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 1997.

GUIRAL Pierre et Thullier Guy, *La vie quotidienne des domestiques en France au XIX^{ème} siècle*, Hachette, Paris, 1978.

GUZMÁN Fernando et Cortés Gloria, *Iconografía, identidad nacional y cambio de siglo*, Ed. RIL, Santiago, 2003.

HAGERMAN JOHNSON Ann, « The impact of market agriculture on family and household structure in nineteenth-century Chile », In *Hispanic American Historical Review*, Duke University Press, Duke, vol.58, n.4, 1978, p.625-648.

HALL Catherine, « Sweet Home », In *Histoire de la vie privée*, In Ariès Philippe et Duby Georges (sous la direction de), *Histoire de la vie privée*, tome 4, Paris, Seuil, 1987, p.52-87.

HASKELL Francis, *L'historien et les images*, Gallimard, Paris, 1995.

HEISE Julio, *El periodo parlamentario 1861-1925*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1974 (2 vol.).

HERNÁNDEZ N. María Elena, *Parentesco y afectividad familiar en el siglo XIX*, Tesis para optar al grado de Licenciado en Humanidades con mención en Historia, bajo la dirección de Sergio Vergara, Universidad de Chile, Santiago, 1989.

HEVIA Pilar, *El Rector de los Milagros. Don Carlos Casanueva Opazo (1874-1957)*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 2004.

HOUBRE Gabrielle, « Les jeunes filles au fil du temps », In *Clio*, n°4, 1996, *Le temps des jeunes filles*, [En ligne], mis en ligne le 01 janvier 2005. URL : <http://clio.revues.org/index428.html>.

HOUBRE Gabrielle, “Les influences religieuses sur l'éducation sentimentale des jeunes filles dans la première moitié du XIXe siècle (France et pays anglo-saxons ou germaniques)”, In Brigitte Maillard, *Foi, fidélité, amitié en Europe à l'époque moderne*, Publications de l'Université de Tours, 1995, tome II, p.341-354.

HOUBRE Gabrielle, *La discipline de l'amour. L'éducation des filles et des garçons à l'âge romantique*, Plon, Paris, 1997.

HUNT Lynn, *Le roman familial de la Révolution Française*, Albin Michel, Paris, 1995.

HUREL Daniel, *Correspondance et sociabilité*, Publications de l'Université de Rouen, 1994.

HUREL Daniel, *Regards sur la correspondance*, Publications de l'Université de Rouen, 1996.

HURTADO María de la Luz, “Escribir como mujer en los albores del siglo XX: construcción de identidades de género y nación en la crítica de Inés Echeverría (*Iris*) a las puestas en escena de teatro moderno de compañías europeas en Chile”, In *Aisthesis*, PUC, n.44, 2008, pp. 11-52.

HUTCHINSON Elizabeth, “La historia detrás de las cifras: la evolución del censo chileno y la representación del trabajo femenino, 1895-1930”, In *Historia*, Santiago, vol.33, 2000, p.417-433.

HUTCHINSON Elizabeth, *Labores propias a su sexo: género, políticas y trabajo en Chile urbano 1900-1930*, LOM, Santiago, 2006.

IBÁÑEZ SANTA MARIA Adolfo, “División de la propiedad agrícola en Panquehue, 1858-1980”, In *Historia*, Santiago, n.17, 1982, p.5-112.

ISAÏA Marie-Céline, « Normes et hagiographie dans l'Occident latin (v^e-xvi^e siècle) », In *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 14 décembre 2011. Consulté le 08 janvier 2012. URL : <http://cem.revues.org/index11983.html>

ISAMBERT-JAMATI Vivianne, *Solidarité fraternelle et réussite sociale. La correspondance familiale des Dubois-Goblot 1841-1882*, L'Harmattan, Paris, 1995.

ITURRIAGA Jorge, *El movimiento sin fin. Introducción, exhibición y recepción del cinematógrafo en Chile, 1895-1932*, Thèse de Doctorat en Histoire, Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2012.

JEFFRES LITTLE Cynthia, "Educación, filantropía y feminismo: partes integrantes de la femineidad argentina, 1860-1926", In Lavrin Asunción (comp.), *Las mujeres latinoamericanas. Perspectivas históricas*, Fondo de Cultura Económica, México, 1985, p.271-292.

KOSSOY Boris, *Fotografía e historia*, Biblioteca de la mirada, Ed. La Marca, Buenos Aires, 2001.

KREYDER Laura, *La passion des petites filles: histoire de l'enfance féminine de la Terreur à Lolita*, Artois Presses Université, Arras, 2004.

LABORDE Miguel, *Palacio Errázuriz: una historia personal*, Santiago, 1999.

LAHIRE Bernard, "Masculin-féminin, l'écriture domestique", In *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Maison des Sciences de l'Homme, 1997.

LANCIEN Didier, *Anciennes et nouvelles aristocraties de 1880 à nos jours*, Ed. de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 2007.

LARRAÍN Luz, *Blanca Elena: memoria indiscreta de la Quinta Vergara*, Ed. Sudamericana, Santiago, 1994.

LARRAÍN Carlos, *Viña del Mar*, Ed. Nascimento, Santiago, 1946.

LARRALDE Jean-François et CASENAVE Jean, *Picasso à Biarritz. Été 1918*, Editions Lavielle, Paris, 1995.

LATCHAM Ricardo, *Estampas del Nuevo Extremo. Antología de Santiago 1541-1941*, Nascimento, Santiago, 1941.

LAVRIN Asunción, *Mujeres, feminismo y cambio social en Chile, Argentina y Uruguay (1890-1940)*, DIBAM, Santiago, 2005.

LECUONA Diego, *La vivienda de "criollos" y de "extranjeros" en el siglo XIX*, Instituto Argentino de Historia de la Arquitectura y del Urbanismo, Buenos Aires, 1984.

LEE Robert, "Domestic service and female domestic servants: a port-city comparison of Bremen and Liverpool, 1850-1914", In *History of the family*, n.10, 2005, p.435-460.

LEJEUNE Philippe, *Le journal intime : histoire et anthologie*, Ed. Textuel, Paris, 2005.

LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Ed. Seuil, Paris, 1996.

- LEJEUNE Philippe, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Ed. Seuil, Paris, 2005.
- LEÓN ECHAIZ Rene, *Historia de Santiago*, Ed. Andujar, Santiago, 1977.
- LETT Didier, *Histoire des frères et sœurs*, Ed. de la Martinière, Paris, 2004.
- LEVI Giovanni, « Les usages de la biographie », In *Annales ESC*, vol. 44, n.6, 1989, p.1325-1336.
- LEVI Giovanni, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, NRF, Ed. Gallimard. Paris, 1989.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Les structures élémentaires de parenté*, Ed. Mouton de Gruyter, Berlin, 2002.
- LEVY Marie-Françoise, *De mères en filles: éducation des Françaises de 1850 à 1880*, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1984.
- LIPOVETSKY Gilles, *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Folio essais, Gallimard, Paris, 1987.
- LOMNITZ Larissa, *A Mexican elite family, 1820-1980: kinship, class, and culture*, Princeton University, New Jersey, 1987.
- LÓPEZ Cristina (coord.), *Familia, parentesco y redes sociales*, Universidad Nacional de Tucumán, Tucumán, 2004.
- LORIGA Sabina, « La biographie comme problème », In Revel Jacques (comp.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Seuil/Gallimard, Paris, 1996, p.201-231.
- LOSADA Leandro, "¿Oligarquía o elites? Estructura y composición de las clases altas de la ciudad de Buenos Aires entre 1880 y 1930", In *HAHR*, n.87, 2007, p.43-75.
- LOYOLA GOICH Lorena, *Mujer, matrimonio y familia en el siglo XIX a través del epistolario*, Seminario de tesis para optar al grado de Licenciatura en Humanidades con mención en Historia, bajo la dirección de Sergio Quiroz, Universidad de Chile, Santiago, 1989.
- LUARTE Felipe, *Historia de la familia Vergara Álvarez de Viña del Mar, 1859-1941*, Tesis de Licenciatura en Historia, Universidad Finis Terrae, 2004.
- LUC Jean-Noël, *L'invention du jeune enfant au XIX^{ème} siècle. De la salle d'asile à l'école maternelle*, Ed. Belin, Paris, 1997.
- MADELENAT Daniel, "Savoir vivre l'intimité", In Alain Montandon, *Convivialité et politesse : du gigot, des mots et autres savoir-vivre*, Faculté des lettres de l'Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1993, p.173-193.
- MALOSETTI COSTA Laura, *Los primeros modernos. Arte y sociedad en Buenos Aires a fines del siglo XIX*, Fondo de Cultura Económica, Buenos Aires, 2007.
- MARTÍNEZ BAEZA Sergio, « El actual parque O'Higgins, antiguo parque Cousiño », In *Revista chilena de Historia y Geografía*, Santiago, n.160, 1992-1993, p.281-285

- MARTÍNEZ Frédéric, *El nacionalismo cosmopolita: la referencia europea en la construcción nacional de Colombia, 1845-1900*, Instituto Francés de Estudios Andinos, Bogotá, 2001.
- MARTIN-FUGIER Anne, « Les rites de la vie privée bourgeoise », In Ariès Philippe et Duby Georges (sous la direction de), *Histoire de la vie privée*, tome 4, Paris, Seuil, 1987, p.193-261.
- MARTIN-FUGIER Anne, *La vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Coll. Points, Seuil, Paris, 1990.
- MARTIN-FUGIER Anne, *La place des bonnes, la domesticité féminine à Paris en 1900*, Ed. Perrin, coll. Tempus, Paris, 2004.
- MARTIN-FUGIER Anne, *La vie d'artiste au XIX^{ème} siècle*, Hachette, Paris, 2007.
- MAZA VALENZUELA Erika, "Catolicismo, anticlericalismo y la extensión del sufragio a la mujer en Chile", In *Estudios públicos*, Santiago, n.58, 1995, p.138-195.
- MAZA VALENZUELA Erika, "Liberales, radicales y la ciudadanía de la mujer en Chile (1872-1930)", In *Estudios públicos*, Santiago, n.69, 1998, p.319-338.
- MAZZEI DE GRAZIA Leonardo, *La red familiar de los Urrejola de Concepción en el siglo XIX*, Centro de Investigación Diego Barros Arana y Universidad de Concepción, E. DIBAM, Santiago, 2004.
- MEDINA José Toribio, *Los Errázuriz: notas biográficas y documentos para la historia de esta familia en Chile*, Ed. Universitaria, Santiago, 1964.
- MELLOT Jean, "Rite de passage et fête familiale. Rapprochement", In Jean Delumeau, *La première communion. Quatre siècles d'histoire*, Ed. DDB, 1987, p.171-196.
- MENDEZ Gabriela, « Matrimonios y sociabilidad. Mar del Plata 1870-1900 », In Graciela Zuppa (ed), *Prácticas de sociabilidad en un escenario argentino. Mar del Plata 1870-1970*, Universidad Nacional de Mar del Plata, Mar del Plata, 2004, p.25-51.
- MENSION-RIGAU Eric, *Aristocrates et grands bourgeois. Education, traditions, valeurs*, Perrin, Paris, 2007.
- MERINO Fernando, *De Toesca a la arquitectura moderna 1780-1950*, Universidad de Chile, Santiago, 1996.
- MILLAR CARVACHO René, "Aspectos de la religiosidad porteña. Valparaíso 1830-1930", In *Historia*, PUC, Santiago, 2000, vol.33, p.297-368.
- MONTANDON Alain, *Convivialité et politesse*, Association des Publications de la Faculté des lettres de l'Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand, 1993.
- MOUTOUKIAS Zacarias, "Familia patriarcal o redes sociales: balance de una imagen de la estratificación social", In *Anuario Instituto de Estudios Histórico-Sociales*, Universidad Nacional del Centro de la Provincia de Buenos Aires, Tandil, n.15, 2000, p.133-151.
- MUÑOZ María Angélica, "La mujer de hogar en *Casa grande* de Orrego Luco y en documentos históricos de la época", In *Historia*, PUC, Santiago, n.18, 1983, p.103-133.

MUÑOZ María Angélica, "Familia católica y educación laica: expresiones del conflicto, 1915-1945", In Fundación Mario Góngora, *Lo público y lo privado en la historia americana*, Santiago, 2000, p.363-389.

MURAY Philippe, *Après l'Histoire*, Ed. Gallimard, Paris, 2000.

NAZER AHUMADA Ricardo, *José Tomas Urmeneta: un empresario del siglo XIX*, Centro Diego Barros Arana, DIBAM, Santiago, 1993.

NIESF F., "La lecture et son contexte sensoriel", In Stéphane Michaud, *Du visible à l'invisible: pour Max Miller*, Paris, 1988, 2 vols.

O'PHELAN GODOY Scarlett (coord.), *Familia y vida cotidiana en América Latina, siglos XVIII-XX*, Instituto Francés de Estudios Andinos, Lima, 2003.

O'PHELAN GODOY Scarlett et ZEGARRA FLOREZ Margarita (ed.), *Mujeres, familia y sociedad en la Historia de América Latina, siglos XVIII-XXI*, Instituto Francés de Estudios Andinos, Lima, 2006.

ORTEGA MARTÍNEZ Luis, *Chile en ruta al capitalismo. Cambio, euforia y depresión 1850-1880*, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2005.

ORTEGA Luis et PINTO Julio, *Expansión minera y desarrollo industrial, un caso de crecimiento asociado (Chile, 1850-1914)*, Ed. Universidad de Santiago, Santiago, 1990.

ORTEGA Oscar, *Guía de la arquitectura en Santiago*, Facultad de Arquitectura y Urbanismo, Santiago, 1976.

ORTIZ NAVARRO Claudia, *Nacimiento y desarrollo de la ciudad de Viña del Mar. El aporte de la familia Vergara Álvarez desde 1869 hasta 1906*, Tesis de Licenciatura, UC de Valparaíso, 1999.

ORTIZ NAVARRO Claudia, *Presencia de las mujeres de la elite en Valparaíso, 1830-1930*, Tesis de Magíster, UC de Valparaíso, 2002.

ORY Pascal, *L'histoire culturelle*, PUF, col. Que sais-je ?, Paris, 2004.

PALMA Beatriz, "El Palacio Elguin: eclecticismo y escenografía", In Fernando Pérez Oyarzun (sous la direction de), *Constructores y viajeros: arquitectos, idea y modelos, Santiago, 1840-1940*, Atelier de Recherche, Faculté d'Architecture, PUC, Santiago, 2001.

PELLETIER Denis, « Les pratiques charitables françaises entre « histoire sociale » et « histoire religieuse ». Essai d'historiographie critique », In Colloque, *La charité en pratique : chrétiens français et allemands sur le terrain social, XIXe-XXe siècles*, Université de Lyon, 1996, p.33-47.

PELLISSIER Catherine, *Loisirs et sociabilité des notables lyonnais au XIXe*, Ed. Lyonnaises d'art et d'histoire, Presses Universitaires de Lyon, 1996.

PELUFFO LINARI Gabriel, "Construcción y crisis de la privacidad en la iconografía del Novecientos", In *Historia de la vida privada en Uruguay*, tomo 3 "El nacimiento de la intimidad 1870-1920", Ed. Taurus, Montevideo, 1996-1997, p.56-73.

PELUFFO LINARI Gabriel, "Producción iconográfica y vida privada en el Montevideo del Ochocientos (1830-1860)", In *Historia de la vida privada en Uruguay*, tomo 2 "Entre la honra y el desorden 1780-1870", Ed. Taurus, Montevideo, 1996-1997, p.196-213.

PEÑA OTAEGUI Carlos, *Santiago de siglo en siglo*, Zig Zag, Santiago, 1944.

PEREIRA LARRAÍN Teresa, "El epistolario de Clara Schleyer y Paulino Alfonso (1905-1907). Un testimonio de unión conyugal", In *Boletín de la Academia Chilena de Historia*, n.115, 2006, p.75-96.

PEREIRA LARRAÍN Teresa, "La casa de campo, un espacio de sociabilidad", In Godoy Urzua Hernán, *Formas de sociabilidad en Chile, 1840-1940*, Fundación Mario Góngora, Santiago, 1992, p.255-278.

PEREIRA LARRAÍN Teresa, *Afectos e intimidades. El mundo familiar en los siglos XVII, XVIII y XIX*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 2007.

PEREIRA S. Eugenio, "La arquitectura chilena en el siglo XIX", In *Anales de la Universidad de Chile*, serie verde, 1956.

PERROT Philippe, *Le corps féminin: le travail des apparences, 18e-19e siècles*, Ed. Seuil, Paris, 1984.

PERROT Philippe, *Le luxe : une richesse entre faste et confort*, Ed. Seuil, Paris, 1995.

PERROT Philippe, *Les Dessus et les Dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX^{ème} siècle*, Ed. Fayard, Paris, 1981.

PIKE Frederick, « Aspects of class relations in Chile 1850-1960 », In *Hispanic American Historical Review*, vol.XIII, 1963, p.14-33.

PLESSIS A., "Tentation de la vie rentière", In André Burguière (sous la direction de), *Histoire de la France. Les formes de la culture*, Ed. Seuil, Paris, 1993.

POIRRIER Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Ed. Seuil, Points Histoire, Paris, 2004.

PONCE DE LEÓN Macarena, *La reforma de la caridad ilustrada: del socorro intramuros al socorro extramuros: prácticas de caridad en Santiago, 1830-1880*, Tesis de Doctorado en Historia, PUC, Santiago, 2007.

PONCE LEIVA Pilar et AMADORI Arrigo, « Historiografía sobre élites en la América Hispana: 1992-2005 », In *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, BAC - Biblioteca de Autores del Centro, 2008, [En ligne], Mis en ligne le 2 juillet 2008. Consulté le 31 juillet 2012. URL: <http://nuevomundo.revues.org/38773>.

PORTALES Felipe, *Los mitos de la democracia chilena desde la Conquista hasta 1925*, Ed. Catalonia, Santiago, 2004.

POUBLAN Danièle, « Ecriture et rôle social. La place des femmes dans une correspondance familiale au XIX^{ème} siècle », In Planté Christine, *L'épistolaire, un genre féminin?*, Honoré Champion, Paris, 1998, p.201-219.

POUBLAN Danièle, « Les lettres font-elles les sentiments ? S'écrire avant le mariage au milieu du XIX^{ème} siècle », In Arlette Farge, *Séduction et sociétés. Approches historiques*, Ed. Seuil, Paris, 2001, p.141-182.

POUBLAN Danièle, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIXème*, Albin Michel, Paris, 1995.

PREGGER-ROMÁN Charles, "The origin and development of the bourgeoisie in Nineteenth-century Chile", In *Latin American perspectives*, vol.10, n.273, 1983, p.39-59.

PRIAMO Luis, "Fotografía y vida privada. 1870-1930", In Devoto Fernando y Madero Marta (bajo la dirección de), *Historia de la vida privada en la Argentina. La Argentina plural, 1870-1930*, Ed. Taurus, Buenos Aires, 1999, p.275-299.

PROST Antoine, "Mariage, jeunesse et société à Orléans en 1911", In *Annales ESC*, 1981, p.672-701.

PURCELL Fernando, "Cine y censura en Chile. Entre lo local y lo transnacional, 1910-1945", In *Atenea*, Concepción, n.503, 2011, p.187-201.

RENARD D., « Assistance et bienfaisance : le milieu des congrès d'assistance 1889-1911 », In Christian Topalov (sous la direction de), *Laboratoires du nouveau siècle : la nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France 1880-1914*, Ed. EHESS, Paris, 1999, p.187-217.

RENGIFO Francisca, *Un recurso de protección femenina: el divorcio eclesiástico en Santiago de Chile, 1850-1890*, Thèse de Doctorat en Histoire, Pontificia Universidad Católica, Santiago, 2007.

REVEL Jacques, « La biographie comme problème historiographique », In Hans Erich Bödeker, *Biographie schreiben*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2003, p.329-348.

REYES DEL VILLAR Soledad, "La elite femenina chilena a comienzos del siglo XX. Ideas y costumbres a través de la revista *Familia*", In *Bicentenario, revista de Historia de Chile y América*, Centro de Estudios Bicentenario, Santiago, vol.6, n.1, 2007, p.133-155.

REYES DEL VILLAR Soledad, *Chile en 1910*, Ed. Sudamericana, Santiago, 2004.

RIZOPATRÓN Paul, *Linaje, dote y poder. La nobleza de Lima de 1700 a 1850*, Pontificia Universidad Católica del Perú, Lima, 2001.

ROBLES-ORTIZ Claudio, « Controlando la mano invisible: la Sociedad Nacional de Agricultura y el mercado de maquinarias agrícolas (1889-1930) », In *Historia*, PUC, Santiago, vol.42, 2009, p.203-233.

ROBLES-ORTIZ Claudio, "Agrarian Capitalism and Rural Labour: The Hacienda System in Central Chile, 1870–1920", In *Journal of Latin American Studies*, n.41, 2009, p.493-526.

RODRÍGUEZ Pablo (coord.), *La familia en Iberoamérica, 1550-1980*, Universidad Externado de Colombia, Bogotá, 2004.}

RODRÍGUEZ María Sara, "Una relectura de la patria potestad como función tuitiva sobre la persona y bienes de los hijos", In *Revista Ius et Praxis*, Universidad de Talca, vol.16, n.1, 2010, p.55-84.

RODRÍGUEZ VILLAMIL Silvia, "Vivienda y vestido en la ciudad burguesa (1880-1914)", In *Historia de la vida privada en Uruguay*, tomo 3 "El nacimiento de la intimidad 1870-1920", Ed. Taurus, Montevideo, 1996-1997, p.74-112.

RODRÍGUEZ VILLEGAS Hernán, "Exposiciones de arte en Santiago. 1843-1887", In Godoy Urzua Hernán, *Formas de sociabilidad en Chile, 1840-1940*, Fundación Mario Góngora, Santiago, 1992, p.279-314.

RODRÍGUEZ VILLEGAS Hernán, "Historia de la Chacra Subercaseaux. Contribución al estudio de la propiedad en Santiago", In *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, Santiago, n.99, 1988, p.257-306.

RODRÍGUEZ VILLEGAS Hernán, *Historia de la fotografía. Fotógrafos en Chile durante el siglo XIX*, Centro Nacional del Patrimonio Fotográfico, Santiago, 2001.

ROGERS Rebecca, *From the salon to the schoolroom. Educating bourgeois girls in Nineteenth Century France*, Pennsylvania State University Press, 2005.

ROLLE Claudio et GONZÁLEZ Juan Pablo, *Historia social de la música popular en Chile, 1890-1950*, Ed. PUC, Santiago, 2005.

ROMERA Antonio, *Historia de la pintura chilena*, Ed. Del Pacifico, Santiago, 1951.

ROMERO Luis Alberto, *¿Qué hacer con los pobres? Elites y sectores populares en Santiago de Chile, 1840-1895*, Ariadna ediciones, Santiago, 2007.

SAGREDO BAEZA, Rafael, « Elites chilenas del siglo XIX. Historiografía », In *Cuadernos de Historia*, n.16, 1996, p.103-132.

SAGREDO Rafael et GAZMURI Cristián (sous la direction de), *Historia de la vida privada en Chile. El Chile moderno de 1840 a 1925.*, Ed. Taurus, Santiago, 2006.

SALINAS René et GOICOVIC Igor, "Familia y reproducción social: Chile en el siglo XVIII.", In Julio Retamal (coord.), *Estudios coloniales I*, Santiago, 2000, p.163-181.

SALINAS René et GOICOVIC Igor, "Familia y sociedad en Chile tradicional. Enfoques teóricos, estructuras temáticas y avances historiográficos", In Chacón Jiménez Francisco, *Sin distancias. Familia y tendencias historiográficas en el siglo XX*, Universidad de Murcia, 2003, p.117-142 y p.283-301.

SALINAS René, "La historia de la infancia: una historia por hacer", In *Revista social y de las mentalidades*, n.5, 2001, p.11-30.

SAN FRANCISCO Alejandro, "La gran convención del Partido Liberal Democrático en 1893: un hito en la reorganización del balmacedismo después de la guerra civil chilena de 1891", In *Historia*, PUC, Santiago, n.36, 2003, p.333-377.

SANHUEZA Carlos, "En busca de un lugar en el mundo: viajeros latinoamericanos en la Europa del siglo XIX", In *Estudios Ibero-Americanos*, vol.33, n.2, 2007, p. 51-75.

SANHUEZA Carlos, "El viaje a París de Domingo Faustino Sarmiento y Benjamín Vicuña Mackenna: modernidad y experiencia urbana de dos flâneurs hispanoamericanos", In *Universum*, Talca, n.28, 2013, p.203-229.

SANTA CRUZ Lucia, MAINO Valeria, PEREIRA Teresa, ZEGERS Isabel, *Tres ensayos sobre la mujer chilena*, Ed. Universitaria, Santiago, 1978.

Sargent / Sorolla, catalogue de l'exposition réalisée à Madrid et à Paris, Musée Thyssen-Bornemisza et Petit-Palais, 2007.

SARTI Raffaella, "The true servant: self-definition of male domestics in an Italian city (Bologna, 17-19th centuries)", In *History of the family*, n.10, 2005, p.407-433.

SCHIAFFINO Santiago, "Balnearios, plazas y paseos: espacios de sociabilidad en Valparaíso", In *Boletín de la Academia Chilena de Historia*, n.114, 2005, p.123-155.

SCHIAFFINO Santiago, "Las tertulias, los clubes y la Filarmónica: sociabilidad en Valparaíso, 1840-1930", In *Boletín de la Academia Chilena de Historia*, n.111, 2002, p.79-98.

SECCHI Eduardo, *La casa chilena hasta el siglo XIX*, Cuadernos del Consejo de Monumentos Nacionales, Santiago, 1952.

SERRANO Sol, *Universidad y Nación. Chile en el siglo XIX*, Ed. Universitaria, Santiago, 1994.

SERRANO Sol, "La definición de lo público en un Estado católico", In *Estudios públicos*, n.76, 1999, p.211-232.

SERRANO Sol (ed.), *Virgenes Viajeras. Diarios de religiosas francesas en su ruta a Chile 1837-1874*, Ediciones Universidad Católica de Chile, Santiago, 2001.

SERRANO Sol, PONCE DE LEÓN Macarena et RENGIFO Francisca, "La pequeña república. La familia en la formación del Estado nacional. 1850-1929", In Valenzuela S., *El eslabón perdido: familia, modernización y bienestar en Chile*, Ed. Taurus, Santiago, 2006, p.43-96.

SERRANO Sol, *¿Qué hacer con Dios en la República? Política y secularización en Chile (1845-1885)*, Fondo de Cultura Económica, Santiago, 2008.

SERRANO Sol, PONCE DE LEÓN Macarena et RENGIFO Francisca (ed.), *Historia de la educación en Chile (1880-2010)*, tome I Aprender a leer y escribir (1810-1880), tome II La educación nacional (1880-1930), Ed. Taurus, Santiago, 2012.

SHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne XVIIIe-XXe siècles*, Ed. Seuil, Paris, 1977.

SIEBURTH Richard, « Une idéologie du lisible : le phénomène des physiologies », In *Romantisme*, n.47, 1985, p.39-60.

SILVA VARGAS Fernando, "Notas sobre el pensamiento social católico a fines del siglo XIX", In *Historia*, PUC, Santiago, n.4, 1965, p.237-262.

SILVA VARGAS Fernando, "Notas sobre la empresa chilena en el siglo XIX", In *Empresa privada*, Ed. Universitaria, Santiago, 1978.

SIRINELLI Jean-François, *Pour une histoire culturelle*, Editions du Seuil, Paris, 1997.

SOHN Anne Marie, « Les rôles féminins dans la vie privée : approche méthodique et bilan des recherches », In *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1981, p.597-623.

SOHN Anne Marie, *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (XIX^{ème}-XX^{ème})*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1996 (2 volumes).

SOHN Anne Marie, *Du premier baiser à l'alcôve. 1850-1950*, Aubier, Paris, 1996.

SOHN Anne Marie, *La correspondance, un document pour l'histoire*, Publications de l'Université de Rouen, Rouen, 2002.

STABILI Maria Rosaria, "Hidalgos americanos. La formación de la elite vasco-castellana de Santiago de Chile en el siglo XVIII", In Schöter Bernard (coord.), *Beneméritos, aristócratas y empresarios: identidades y estructuras sociales de las capas altas urbanas en América Latina*, Simposio del 6 al 8 de diciembre de 1988, Madrid, 1999, p.133-155.

STABILI Maria Rosaria, *El sentimiento aristocrático: elites chilenas frente al espejo (1860-1960)*, Ed. Andrés Bello et Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, Santiago, 2003.

STUVEN Ana Maria, "El Eco de las Señoras de Santiago. El surgimiento de una opinión pública femenina", In Fundación Mario Góngora, *Lo público y lo privado en la historia americana*, Santiago, 2000, p.303-326.

STUVEN Ana Maria, *La seducción de un orden. Las elites y la construcción de Chile en las polémicas culturales y políticas del siglo XIX*, PUC, Santiago, 2000.

STUVEN Ana María, "Ser y deber ser femenino: *La Revista Católica*, 1843-1874", In Paula Alonso (coord.), *Construcciones impresas: panfletos, diarios y revistas en la formación de los estados nacionales en América Latina, 1820-1920*, Buenos Aires, 2003, p.243-271.

STUVEN Ana María, "El "primer catolicismo social" ante la cuestión social. Un momento en el proceso de consolidación nacional", In *Teología y vida*, Santiago, vol. XLIX, 2008, p.483-497.

STUVEN Ana María et FERMANDOIS Joaquín (ed.), *Historia de las mujeres en Chile* (tome 1), Ed. Taurus, Santiago, 2011.

SUBERCASEAUX Bernardo, *Historia de las ideas y de la cultura en Chile* (Tomo II, Fin de siglo: la época de Balmaceda), Ed. Universitaria, Santiago, 1997.

THELAMON Françoise (sous la direction de), *Aux sources de la puissance : sociabilité et parenté*, Publications de l'Université de Rouen, 1989.

THELAMON Françoise (sous la direction), *Sociabilité, pouvoirs et société*, Publications de l'Université de Rouen, 1987.

THIESSE Anne Marie, *Le roman du quotidien: lecteurs et lectures populaires à la Belle Epoque*, Ed. Champs, Flammarion, Paris, 2000.

TORO Rosa María, "Enrique Meiggs y la Quinta. Nuevos tipos residenciales en Santiago a fines del siglo XIX", In Fernando Pérez Oyarzun (sous la direction de), *Arquitectura y cultura en el Santiago de Ansart (1875)*, Atelier de Recherche n.7, Faculté d'Architecture, PUC, Santiago, 2002.

Universidad Diego Portales, *Chile y Francia: patrimonio arquitectónico 1850-2002*, Santiago, 2003.

VALENZUELA Luis, "The Copper smelting company "Urmeneta y Errázuriz" of Chile: an economic profile, 1860-1880", In *The Americas*, vol. 53, n.2, 1996, p.235-271.

VALLE Juan Carlos, *Carlos Dorlhiac: la lente y la pluma*, Ed. Hilo Azul, Santiago, 2010.

VALLEDOR CUEVAS Laura, *Con el alma y con la carne: la conyugalidad burguesa en el Chile de fines del siglo XIX: el caso de José Tomas Urmeneta*, Tesis de Licenciatura, PUC, 2000.

VARGAS Juan Eduardo, "Aspectos de la vida privada de la clase alta de Valparaíso", In *Historia*, Santiago, vol.32, 1999, p.617-683.

VENEGAS Alejandro, "Alejamiento de las clases sociales", In Godoy Hernán, *La estructura social de Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1981, p.292-298.

VENEROS RUIZ-TAGLE Diana, *Perfiles revelados. Historia de mujeres en Chile siglos XVIII-XX*, Ed. Universitaria, Santiago, 1997.

VERBA Ericka, "The Circulo de Lectura de señoras and the Club de señoras of Santiago, Chile: the middle and upper-class feminist conversation", In *Journal of women's history*, vol.7, n.3, 1995, p.6-33.

VERBA Ericka, *Catholic feminism and the social question in Chile, 1910-1917: the Liga de Damas Chilenas*, Edwin Mellen Press, New-York, 2003.

VERGARA QUIROZ Sergio, "Noviazgo y matrimonio en Chile durante el siglo XIX: mujer y sociedad en los años 1819-1831", In *Cuadernos de Historia*, Santiago, n.2, 1982, p.135-140.

VERGARA QUIROZ Sergio, *Descorriendo el velo: II y III Jornadas de investigación en Historia de la Mujer* (1996 y 1997), Universidad de Chile, Santiago, 1998.

VIAL Gonzalo, *Historia de Chile (1891-1973). La sociedad chilena en el cambio de siglo (1891-1921)*, Santillana del Pacifico, Santiago, 1981, vol.1, tomes I et II.

VICUÑA URRUTIA, Manuel, *El Paris Americano: la oligarquía chilena como actor urbano en el siglo XIX*, Universidad Finis Terrae, Santiago, 1996.

VICUÑA URRUTIA, Manuel, *La Belle Epoque chilena: alta sociedad y mujeres de elite en el cambio de siglo*, Ed. Sudamericana, Santiago, 2001.

VILLALOBOS Sergio, "Álbum de vanidades", In *Revista Dimensión Histórica*, Santiago, n.13-14 "Mujer, historia y sociedad", 1997-1998, p.23-45.

VILLALOBOS Sergio, *Origen y ascenso de la burguesa chilena*, Ed. Universitaria, Santiago, 1988.

VIZCAINO Marcelo (avec la collaboration d'Inès Arribas et de Solène Bergot), *Ricardo Larraín Bravo (1879-1945). Obra arquitectónica*, Ediciones Universidad Diego Portales, Santiago, 2010.

WILLEM Emilio, « La clase alta chilena », In Godoy Hernán, *La estructura social de Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1981, p.449-475.

WOLLASCH Andrea, « Femmes catholiques entre identité chrétienne et innovation sociale. L'association de bienfaisance pour les jeunes filles, les femmes et les enfants (1900-1945) », In Colloque, *La charité en pratique : chrétiens français et allemands sur le terrain social, XIXe-XXe siècles*, Université de Lyon, 1996, p.175-187.

YARUR Alejandra, “Lucien Ambroise Hénault: el viaje como arquitecto de la residencia aristocrática. El Palacio Pereira: tradición en la envolvente y novedad al interior”, In Fernando Pérez Oyarzun (sous la direction de), *Constructores y viajeros: arquitectos, idea y modelos, Santiago, 1840-1940*, Atelier de Recherche, Faculté d'Architecture, PUC, Santiago, 2001.

YEAGER Gertrude M., “Elite education in Nineteenth-century Chile”, In *The Hispanic American Historical Review*, vol.71, n.1, 1991, p.73-105.

YEAGER Gertrude M., “Female apostolates and modernization in Mid-nineteenth century Chile”, In *The Americas*, vol.55, n.3, 1999, p.425-458.

YEAGER Gertrude M., “In the Absence of Priests: Young Women as Apostles to the Poor, Chile 1922-1932”, In *The Americas*, vol.64, n.2, 2007, p.207-242.

ZAMORANO V. Paulina, *Familia, tradición y relaciones sociales. El Marquesado de La Pica, 1728-1824. Permanencia y consolidación de un grupo de la elite colonial*, Tesis para optar al grado de Magister en Historia de América, bajo la dirección de Eduardo Cavieres, Universidad de Chile, Santiago, 1997.

ZARATE María Soledad, *Dar luz en Chile, siglo XIX. De la “ciencia de hembra” a la ciencia obstétrica*, DIBAM, Santiago, 2007.

ZORRILLA CONCHA Enrique, *Esquema de la justicia en Chile colonial*, Santiago, Universidad de Chile, 1942.

ANNEXES

Annexe 1. Codification servant à la classification des thèmes de la correspondance

Annexe 2. Exemple de lettre transcrite, annotée et codifiée

Annexe 3. Inventaire des lettres par archive et par volume d'archive

Annexe 4. Entrevue type

Annexe 5. Production artistique de José Tomás Errázuriz Urmeneta

Annexe 6. Production artistique de Ramón Subercaseaux Vicuña

ANNEXE 1. CODIFICATION SERVANT A LA CLASSIFICATION DES THEMES DE LA CORRESPONDANCE.

Code 1	Code 2	Code 3	Thème
I			Analyse de sources
	1		Correspondance
	2		Biographies, autobiographies et mémoires
	3		Photographie
	4		Presse
	5		Entrevues Catalogues de vente aux enchères Archives notariales
II			Biographie de la famille Errázuriz
	1	a	Premières années de la famille au Chili (1750-1850)
		b	Patrimoine économique et social de la famille.
	2		Maximiano Errázuriz Valdivieso y Amalia Urmeneta
	3		José Tomas Errázuriz Urmeneta
	4		Guillermo Errázuriz Urmeneta
	5		Amalia Errázuriz Urmeneta
	6		Rafael Errázuriz Urmeneta
III			Concept de "famille"
	1		Concept de « famille » dans l'historiographie actuelle
	2		Concept de « famille » pour les Errázuriz
	3		Stratégies d'entre-aide entre frères et sœurs
	4		Scandales et conflits
	5		Affronter les crises
IV			Les âges de la vie.
	1		Enfance.
	2		Education
	3		Voyage en Europe
	4		Retrouver l'autre sexe.
V			La vie quotidienne.
	1		Famille et foyer
	2		Domesticité

	3		Organisation de la vie quotidienne
	4		Réseaux de sociabilité
		a	Différentes modalités
		b	Sociabilité au Chili
		c	Sociabilité en Europe.
	5		Vacances et loisirs
	6		Art
VI			Religion
	1		Catholicisme des Errázuriz
	2		Enseignement religieux
	3		Pratiques et rites religieux
	4		Affronter la maladie et la mort
	5		Une famille particulièrement religieuse ?
	6		Compromis social. Catholicisme social.
VII			Individu, intimité, secret
	1		Intimité des couples
	2		Secrets de famille

ANNEXE 2. EXEMPLE DE LETTRE TRANSCRITE, ANNOTEE ET CODIFIEE.

A RAFAEL ERRAZURIZ URMENETA¹²⁷⁴

1º de diciembre de 1903

Querido Rafael,

Hace tiempo no tengo noticias de Uds. pero supe por Arrieta que los había visto en Santiago que estaban bien salvo dos de las niñas que estaban enfermas pero no de gravedad.

Yo estoy saliendo de mi refrió fuerte que me ha dejado sin ir a Paris adonde debía haber sido testigo en el matrimonio de Teresa Edwards de Irrázaval¹²⁷⁵ y Eugenia y Carmen por supuesto están allí. Carmen está comprometida con Raúl Edwards que aunque es muy joven, son de la misma edad, es muy cumplido y simpático y un buen partido¹²⁷⁶. Carmen es muy amiga de toda la familia y es curioso como se ha podido avenir tan bien en ellas, teniendo carácter tan distinto. Yo creo que nada habría habido mejor para ella y que será muy feliz pues como su madre ha salido muy afirmada al lujo y al bienestar. Me harás el favor de no hablar de esto pues demás que se mantenga secreto (aunque todo el mundo lo sabe) y me ha pedido que no diga nada puesto que el matrimonio no será antes de un año y medio y el muchacho se va a Chile con su madre por el próximo vapor. Así pues te ruego guardes reserva aunque por otros lados llegue a tus oídos. Arrate me tiene muy al corriente de las mejorías y estoy muy contento de haberme fijado en él para esa: no deja pasar un correo sin carta y asuntos bien arreglados.

Me escribió preguntando cuanto era el interés del préstamo que te he hecho de 100.000\$ y le contesté 7,5%. No tengo tu carta pero creo no equivocarme al haberle dado ese tipo; en todo caso le dije que te pregunte a ti.

Nada he oído y sabido del ingeniero que vino en negociación ... ¿que hay del asunto?

¿Como está Elvira? Ojalá se haya robustiendo y esté ahora bien de salud; en cuanto a ti te recomiendo que hagas mucho ejercicio nada conserva mejor, y no comer demasiado como se acostumbra en Chile. Yo hacia mucho mas que estaba muy bien de salud en realidad mejor que nunca y solo he tenido este refrió, espero que será el único tributo que pague al invierno.

¹²⁷⁴ El original de esta carta se encuentra en el Archivo Errázuriz Urmeneta, Archivo Nacional, Santiago, vol. 8, fs. 233-234.

¹²⁷⁵ Teresa Edwards Mac-Clure (1878-1958), casada en primera instancia con Rafael Irrázaval Correa. Se casa en segunda instancia en 1903 con François de Pérusse, duque des Cars.

¹²⁷⁶ Este matrimonio no se hizo. Raúl Edwards Mac Clure se casó con Josefina Ferrari y Carmen se casó en 1908 con Grant, un inglés. Mi papa fue desde Roma a ser testigo de la boda. [Nota de Maximiano Errázuriz Valdés]

Con cariño para todos te abraza tu afmo.

JT Errázuriz

PS: Estoy pensando mandar a Max a Alemania en vez de Cambridge, creo que le será más provechoso pues tiene demasiado tendencia al bienestar y lujo. Tu que conoces algo de alemán, dame algunas ideas, voy a escribir también a Amalia sobre el asunto antes de decidir a que lugar mandarlo pues yo no tengo la menor idea de Alemania. Jamás he estado. Un poco de represión estricta y más militar le convendrá más que la vida fácil y oisiva de las universidades inglesas.

ANNEXE 3. INVENTAIRES DES LETTRES PAR ARCHIVE ET PAR VOLUME.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Maximiano Errázuriz Valdivieso	69	116
Rafael Ariztia Urmeneta	0	19
Amalia Urmeneta Quiroga	12	8
Federico Errázuriz Zañartu	48	1
Geronimo Urmeneta	1	0
Carmen Urmeneta	1	0
Crescente Errázuriz Valdivieso	1	0
Benjamín Vicuña Mackenna	2	0
Amalia Errázuriz Urmeneta	5	3
Rafael Errázuriz Urmeneta	41	46
Guillermo Errázuriz Urmeneta	1	3
Frances Young	3	0
Rosario Valdivieso de Errázuriz	1	0
Francisco Vergara Echevers	1	0
Carmen Quiroga	0	1
Ramón Subercaseaux	0	1
Inconnu	4	1
Nombre total de lettres	190	199

Tableau 1. Volume 3, Archives Errázuriz Urmeneta, Archives Nationales, 1857-1890.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Amalia Errázuriz Urmeneta	19	0
Rafael Errázuriz Urmeneta	5	101
Guillermo Errázuriz Urmeneta	4	0
José Tomas Errázuriz Urmeneta	55	3
Ramón Subercaseaux	25	3
Blanca Vergara de Errázuriz	5	3
Elvira Valdés de Errázuriz	0	6

Crescente Errázuriz Valdivieso	1	0
Baron Cramm	0	2
José Gandarrillas	1	0
Guillermo Pérez Subercaseaux	1	0
Inconnu	3	1
Total	119	119

Tableau 2. Volume 8, Archives Errázuriz Urmeneta, Archives Nationales, 1888-1904.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Amalia Errázuriz Urmeneta	0	8
Rafael Errázuriz Urmeneta	32	48
Blanca Vergara de Errázuriz	2	0
Elvira Valdés de Errázuriz	7	71
Maximiano Errázuriz Valdivieso	0	1
Carmen Quiroga de Urmeneta	6	0
Manuela Urmeneta de Eastman	12	0
Adolfo Eastman	4	0
Zócimo Errázuriz	1	0
Ambrosio Montt Luco	1	0
Ana Ortúzar Montt de Valdés	23	0
Camilo Ortúzar Montt	7	0
Daniel Amenabar	0	1
Carolina Valdés Ortúzar de	3	1

Santiago Concha		
Ana Valdés Ortúzar	2	0
Carolina Montt Luco de Ortúzar	5	0
Carlos Valdés Izquierdo	1	0
Crescente Errázuriz Valdés	10	0
Rosario Errázuriz Valdés	4	2
Anita Errázuriz Valdés	2	0
Maximiano Errázuriz Valdés	3	0
Maria Errázuriz Valdés	1	0
Margarita Errázuriz Valdés	6	0
Blanca Subercaseaux Errázuriz	0	2
Juan de Dios Arlegui	0	1
Manuel Guerrero	0	1
Total	132	136

Tableau 3. Volume 16, Archives Errázuriz Urmeneta, Archives Nationales, 1871-1929.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Rafael Errázuriz Urmeneta	116	3
Elvira Valdés de Errázuriz	44	1
Crescente Errázuriz Valdés	0	12
Rosario Errázuriz Valdés	1	0
Maximiano Errázuriz Valdés	1	146
Rosario Edwards Matte	0	3
Maria Lyon de Cousiño	1	0
Guillermo Rücker	0	1
Autres	3	1
Inconnu	0	2
Total	166	169

Tableau 4. Volume 18, Archives Errázuriz Urmeneta, Archives Nationales, 1905-1923.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Rafael Errázuriz Urmeneta	0	68
Elvira Valdés de Errázuriz	0	5
Crescente Errázuriz Valdés	0	3
Anita Errázuriz Valdés	0	1
Maximiano Errázuriz Valdés	79	0
Antonio Huneus	0	1
Autre	0	1
Total	79	79

Tableau 5. Volume 19, Archives Errázuriz Urmeneta, Archives Nationales, 1915-1921.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Rafael Errázuriz Urmeneta	0	12
Elvira Valdés de Errázuriz	1	0
Maximiano Errázuriz Valdés	6	33
Rosario Edwards de Errázuriz	0	1
Enfants Errázuriz Edwards	0	1
Antonio Huneus	0	1
Carlos Concha	12	0
Ana Matte de Edwards	1	0
Ana Luisa Ortúzar Montt de Valdés	30	4
Inconnu	3	1
Total	53	53

Tableau 6. Volume 20, Archives Errázuriz Urmeneta, Archives Nationales, 1900-1929.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Maximiano Errázuriz Valdés	111	74

Rosario Edwards de Errázuriz	74	111
Total	185	185

Tableau 7. Correspondance entre Maximiano Errázuriz Valdés y Rosario Edwards Matte, Archives de Carmen Errázuriz Edwards, 1921-1929.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Guillermo Errázuriz Urmeneta	5	1
Francisco Vergara Echevers	0	2
Blanca Vergara de Errázuriz	0	2
Amalia Errázuriz Urmeneta	1	0
Maximiano Errázuriz Valdivieso	0	1
Total	6	6

Tableau 8. Archives de Blanca Vergara Klickmann, Viña del Mar, 1885-1893.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Bernarda Bravo de Larraín	11	11
Ricardo Larraín Bravo	11	13
Anita del Campo de Larraín	0	4
Margarita Errázuriz Valdés de del Campo	1	0
Máximo del Campo Yávar	5	0
Total	28	28

Tableau 9. Archives Ricardo Larraín Bravo, Universidad Diego Portales, Santiago, 1885-1893.

Archives	Mandataire	Destinataire	Nombre de lettres	Dates
BN, sala Medina, Epistolario José Toribio Medina, 1881-1886.	José Toribio Medina	José del Pilar Medina	1	1884
BN, sala Medina, Epistolario Matte.	Domingo Matte Pérez	Claudio Matte Pérez	1	1881
Musée Sorolla	Rafael Errázuriz Urmeneta	Joaquin Sorolla Clotilde Sorolla	23	1896-1923
AN, Archivo BVM, vol.367	Ramón Subercaseaux	Benjamín Vicuña	1	1879
AN, Archivo BVM, vol.386	Ramón Subercaseaux	Victoria Subercaseaux	8	1921-1927
AN, Archivo Fernández Larraín, vol. 153	Rafael Errázuriz Urmeneta	Germán Riesco	1	1905
AN, Archivo Fernández Larraín, vol. 122	Blanca Vergara de Errázuriz	Carlos J.Larraín Matias Errázuriz	8	1947-1953
Total			42	

Tableau 10. Correspondance présente dans d'autres archives publiques.

Nom de la personne	Lettres écrites	Lettres reçues
Amalia Errázuriz Urmeneta	6	1
Elvira Lyon de Subercaseaux	14	0
José Tomás Errázuriz	1	0
Autre	0	20
Total	21	21

Tableau 11. Lettres publiées, 1889-1914.

Annexe 4. Interview type.

Fecha:

Lugar:

Personas presentes:

1- ¿Podría Ud. indicarme algunas datos biográficos simples concernientes sus abuelos, padres, hermanos y hermanas? (fecha nacimiento, muerte, casamiento)

2- ¿Qué es lo que Ud. se acuerda de sus abuelos?

3- ¿Qué es lo que contaban sus padres sobre su infancia? ¿Sobre sus relaciones con sus propios padres?

4- ¿Qué es lo que sabe sobre el matrimonio de sus abuelos? ¿De sus padres? (circunstancias de su encuentro, sentimientos)

5- ¿Cuál era el peso de la religión en la familia y como se manifestaba? (por ejemplo, la caridad)

6- ¿Cuál era el peso de la familia Errázuriz en su vida social? ¿Hasta que generación se consideraba como familia cercana?

7- ¿Se acuerda Ud. de sus tías y de sus tíos abuelos? ¿Los han conocidos?

8- Al momento de las muertes de sus padres, ¿como se repartió la herencia, especialmente el patrimonio artístico? ¿De cuales cuadros se acuerda Ud. y donde están ahora?

Annexe 5. Liste de tableaux de José Tomás Errázuriz.

	Année	Titre	Actuel propriétaire	Autres	Image
1	1876	A orillas del mar		Vente Jorge Carroza 7/09/2002, signé	x
2	1885	Mariposa	Museo Nacional Bellas Artes	Huile sur toile, 56x36cm, signé	x
3	1886	Lavanderas de Etretat		Salon 1886, Chili	
4	1886	Sol de verano (Etretat)		Salon 1886, Chili	
5	1886	Melancolia		Salon 1886, Chili	
6	1886	Tras del biombo		Salon 1886, Chili	
7	1886	Retrato de Carlos Morla Vicuña		Salon 1886, Chili	
8	1886	Tarde de primavera después de la lluvia, Normandía.			
9	1886	Interior de una finca normanda. Etretat. Sol poniente.			
10	1886	Muchacha en un manzano, Villerville.			
11	1886	Cementerio de Villerville			
12	1886	Tiempo lluvioso, Etretat.			
13	1886	Margaritas, Etretat.			
14	1886	Tarde de verano, sol poniente, Villerville.			
15	1886	Manzano, Villerville.			
16	1886	El huerto de hortaliza, Villerville.			
17	1886	Tarde de calma marina, Villerville.			
18	1886	Crepúsculo.			
19	1886	Los faros del Havre, crepúsculo.			
20	1886	Sol poniente.			

21	1886	Sur la falaise.			
22	1886	Carretón esperando la pesca, marea baja.			
23	1886	Rêverie, Villerville.			
24	1886	Pêcheuses de moules à Villerville.			
25	1886	Le coin abandonné - étude			
26	1888	Sur les dunes, au printemps.		Salon 1888, Paris. Vendu 07/1918 par la maison "Ramón Eyzaguirre", Galerie de Panquehue. Vendu pour \$3500 à Jorge Ripanonti. A vendre par Jorge Carroza ex-collection Rafael Errázuriz 26/8/2006	x
27	1888	Retrato			
28	1888	Retrato de Julio Subercaseaux Brown a los dieciocho años.			
29	1888	Soir de Septembre			
30	1888	Dans les champs			
31	1891	Rafael Errázuriz Urmeneta	Museo Nacional Bellas Artes	Huile sur toile, 100x100 cms. Signé et daté.	x
32	1891	Dama sentada	Colección Banco Central de Chile	Exposée au Palais de la Moneda, salon Carrera	x
33	1902	Campaña inglesa	Colección Banco Central de Chile	Vendu 30/05/2005 Jorge Carroza, signé.	x
34	1902	Niños en el paisaje	Pinacoteca U. de Concepción	Huile sur toile, 100x115 cms, signé.	x
35	1913	Casa inglesa	Colección Banco Central de Chile		
36	1914	Esperando noticias.			
37	antes 1888	Malezas		Vendu en 1888 pour 40 pesos.	
38		¿Dónde está el terror?			
39		Acantilados en Dover		Vendu par Jorge Carroza, s/f	x
40		Admirando el			

		Rodin.			
41		Adolescente sobre la hierba		Vendu par Jorge Carroza, s/f	x
42		Aguas tranquilas, Escocia.			
43		Angustia	Pinacoteca U. de Concepción	Huile sur toile, 137x112 cms	x
44		Arboles en flor.			
45		Armiño, casco y laúd	1981: colección Ernesto Bertonatti		
46		Atardecer 1	Colección Banco Central de Chile		x
47		Atardecer 2		s/f, à vendre 12/07/2006	
48		Atardecer con arboles			
49		Atardecer en Dover		Vendu par Jorge Carroza, s/f	x
50		Atardecer en el Támesis		Vendu par Jorge Carroza, s/f	x
51		Autorretrato de JT Errázuriz	Francisco Garcés Garrido?		
52		Balcón y flores	1982: colección Isabel Margarita Noguera		
53		Barco sobre el Támesis.			
54		Bosque	Volé en 2009 dans la maison de vente aux enchères "Juan Pablo Montero"	Huile sur carton	x
55		Buganvilias y rosas		A vendre par Jorge Carroza, 8/07/1989	
56		Caballos, estudio.			
57		Cabeza, capricho.			
58		Caleta de pescadores			x
59		Campesina bretona	Colección particular		x
60		Campaña inglesa 2			x
61		Canal de Normandía		Vendu pour 750 pesos à O. Berstein	
62		Cardos en flor.			
63		Casa de campo en Bretaña		Vente de la maison Eyzaguirre oct. 1919, succ. Salvador Alvarez A vendre par Jorge Carroza 19/08/2006 Signé.	x
64		Casa de campo,			

		Greycourt.			
65		Casa inglesa	Colección particular	Huile sur toile, 50x48 cm	x
66		Casas bretonas		Vendu par Jorge Carroza, s/f	x
67		Casas pirineos.			
68		Castaño en flor, Greycourt			
69		Casuchas de baño, Isla de Wight.			
70		Cissie.			
71		Corral con edificios			
72		Corral con edificios			
73		Costa de Normandía	Volé en 2009 dans la maison de vente aux enchères "Juan Pablo Montero"	Huile sur toile	x
74		Crepúsculo, Isla de Wight			
75		Crepúsculo, Londres.			
76		Dama con mantilla		Vente Jorge Carrazo, 3/09/1988	
77		Delphiniums (flores azules)			
78		Después del baile			
79		Día de lluvia			
80		El canal de La Mancha			
81		El chal blanco			
82		El chal español, rincón de estudio.			
83		El chal rojo.			
84		El espejo rojo.			
85		El gato negro.			
86		El guitarrista			
87		El libro de imágenes.			
88		El ramo de violetas.			
89		El reflejo, niña de negro.			
90		El sombrero rojo - perfil			
91		El Támesis con nieve, Londres.			
92		El Támesis,			

		Londres, crepúsculo.			
93		El traje rosado.			
94		El vestido amarillo.			
95		El vestido celeste			
96		Elvira Valdés de Errázuriz	Collection Benedicta del Campo de Undurraga	Huile sur toile, 73x60 cm	x
97		En los pantanos		Salon Paris	
98		Entrada al bosque.			
99		Escena de la campaña británica	Colección particular		x
100		Esperando el postre			
101		Estudio			
102		Estudio de niña			
103		Estudio para cuadro.			
104		Estudio, muchachas.			
105		Estudio, manzanos en flor			
106		Eugenia Huici de Errázuriz		A vendre par Jorge Carroza (directement de famille)	x
107		Eugenia Huici de Errázuriz		Huile sur toile 72x41 cm Vente Jorga Carroza, 23/12/2006	x
108		Eugenia Huici de Errázuriz 1	Maximiano Errázuriz Zañartu		
109		Eugenia Huici de Errázuriz 3	Jaime Errázuriz Zañartu.		x
110		Flores	Maximiano Errázuriz Zañartu		
111		Flores	1982: colección Hester Olgivie- Grant		
112		Flores amarillas.			
113		Flores en el Mediterráneo	Colección particular	Huile sur toile, 65x83 cm	x
114		Fondo del jardín, Greycourt.			
115		Fuerte de Niebla		Vendu par antiquaire Enrique Vilches pour 3 millions de pesos	
116		Gansos			
117		Gaviotas en el	Museo Nacional	Acheté par Luis Alvarez	x

		Támesis	Bellas Artes	en 1927, remate R. Eyzaguirre, s/f, certificat d'authenticité Huile sur toile, 70x60 cms	
118		Gladys			
119		Gladys			
120		Hortensias	1982: colección Hester Olgivie-Grant		
121		Huerto del vecino.			
122		Interior de una finca normanda			
123		Isla de Wight, luna llena			
124		Isla de Wight, paisaje de costa			
125		Jardín	1982: colección Hester Olgivie-Grant		
126		Jardín con bougainvilles			x
127		Jardín inglés		Vendu 3/12/2005 Jorge Carroza, s/f	x
128		Jardin, Greycourt, primavera			
129		Jardin, Greycourt.			
130		Jardin. Greycourt.			
131		Kyhte.			
132		La banda roja.			
133		La banda verde			
134		La bella y la pura.			
135		La casa del pintor		Vendu par Jorge Carroza le 21/01/1989 pour 3,5 millions de pesos	x
136		La casa del pintor, Londres	Colección Enrique Mac-Iver		
137		La enredadera de rosas			
138		La estatuita reflejada			
139		La modelo Peggy	1982: colección Hernán Echeverría		
140		La puerta roja, pais de Gales.			
141		La visita al estudio.			

142		Laguna de Francia		Vendu 1.100 pesos à Galvarino Gallardo.	
143		Las buganvillas		Vendu par Jorge Carroza pour 26 millions de pesos, s/f	x
144		Las Dunas		Vendu 450 pesos à J. Luis Walker.	
145		Lavanderas			
146		Le pas seul.			
147		Lilas. Greycourt.			
148		Londres, el Támesis.			
149		Malezas			
150		Manzanos en flor.			
151		Manzanos en flor.			
152		Maria Edwards de Errázuriz			x
153		Marina (1)			
154		Marina (2)			
155		Marina, Trouville			
156		Matías Errázuriz pescando		Signé et dédié à sa nièce Amalia Errázuriz Vendu 27/11/2004 Jorge Carroza	x
157		Mendiga.			
158		Mujer apoyada en un árbol	1982: colección Hernán Echeverría		
159		Mujer tendida	1982: colección Hernán Echeverría		
160		Naranjal		Signé A vendre 12/07/2006	
161		Neblinas sobre el Támesis.			
162		Niña de negro.			
163		Niñita y flores			
164		Noches durante la guerra, Londres			
165		Nocturno			
166		Nocturno Támesis, Londres			
167		Nostalgia.			
168		Otoño, país de Gales			
169		Paisaje	Casa Museo Frei		x
170		Paisaje	Maximiano Errázuriz Zañartu		
171		Paisaje			

172		Paisaje 1	Universidad de Concepción	Huile sur toile	x
173		Paisaje 2	Universidad de Concepción	Huile sur toile, 27x35 cms	x
174		Paisaje bretón	Maximiano Errázuriz Zañartu		
175		Paisaje con lago		Vendu par Raúl Peña	x
176		Paisaje con laguna	Colección Ramón Zegers Prado	Huile sur toile, 0,7x1,25m	
177		Paisaje con ovejas, Isla de Wight.			
178		Paisaje de Normandia		Vendu 400 pesos à Ricardo Valdés.	
179		Paisaje de otoño			
180		Paisaje primavera			
181		Paisaje, 1º epoca	1981: colección O. Gúzman Ponce		
182		Paisaje, Isla de Wight.			
183		Paisaje, pais de Gales.			
184		Paisaje, primavera			
185		Paisaje, sol poniente.			
186		Paisajes con gansos			x
187		Paisajes con ovejas		Vendu par Jorge Carroza, s/f	x
188		Parau de estudio.			
189		Parron de rosas			
190		Parrón de rosas.			
191		Patio Normando.			
192		Pavos al anochecer			
193		Pavos.			
194		Pavos.			
195		Peral en flor			
196		Pérgola florecida	Volé en 2009 dans la maison de vente aux enchères "Juan Pablo Montero"		x
197		Pinos, crepúsculo.			
198		Pobre mariposa.			
199		Prado de Margaritas.			
200		Puente en el Támesis			

201		Puente sobre el Támesis, Londres			
202		Puente sobre el Támesis.			
203		Puente y tren.			
204		Recuerdo de Normandía. El campo de trigo.			
205		Recuerdo de Normandía. Sol poniente.			
206		Reflejos		Signé, à vendre 12/07/2006	x
207		Reposo del modelo (figura)			
208		Retrato			
209		Retrato de José Francisco Vergara Echevers (???)			
210		Retrato maria	Colección privada	s/f	x
211		Rêverie.			
212		Rhododendrons, Isla de Wight.			
213		Rosas, Greycourt.			
214		Rosas. Greycourt.			
215		Saint Sauverne	1982: colección Hester Olgivie-Grant		
216		Salida de luna, Isla de Wight.			
217		Salvador Álvarez (?)	Archivo Histórico		x
218		Sol de verano marina.			
219		Sol poniente en la bruma.			
220		Sol poniente, Isla de Wight			
221		Sol poniente, Londres			
222		Sol poniente.			
223		Sumurum, retrato.			
224		Tarde de tempestad, recuerdo de Etretat.			
225		Tarde de verano segadora.			
226		Taza de té			
227		Un lago, país de			

		Gales.			
228		Un puente sobre el Támesis, Londres.			

Annexe 6. Liste de tableaux de Ramón Subercaseaux.

	Année	Titre	Actuel propriétaire	Autres	Image
1	1875	Puente del Cal y Canto	Museo Histórico Nacional	Donné en 1889 ou 1890 au musée. Huile sur bois, 40,4x32cm	x
2	1882	Reñaca			
3	1883	Playa de Reñaca		Huile sur toile, 60x90 cms aprox.	x
4	1884	Diques de Valparaíso	Museo de Bellas Artes de Santiago	Salon 1884, Chili Huile sur toile, 0,6x0,78m	x
5	1884 o 1889	Muelle de Valparaíso	1982: colección Paz Larraín	Huile sur toile, 60x50 cms aprox.	x
6	c. 1884	Bosquejo de un retrato		Salon 1884, Chili	
7	c. 1884	Retrato de la señorita C.V.		Salon 1884, Chili	
8	c. 1884	Retrato de la señora A.A.B.		Salon 1884, Chili	
9	c. 1884	Esplanada de Valparaíso		Salon 1884, Chili	
10	c. 1884	La calle del Estado		Salon 1884, Chili	
11	c. 1884	Claustro de San Francisco		Salon 1884, Chili	
12	1888	Plaza de Armas en día de lluvia		Salon 1884, Chili Vendu pour 115 pesos en 1886. Huile sur toile, 60x40 cms.	x
13	c.1884	Puerto			
14	c.1884	La crecida del Mapocho.		Brule durant l'incendie de la maison de Victoria Subercaseaux	
15	1885	Playa de Viña del Mar		Salon 1885, Chili	
16	1885	La fuente del jardín		Salon 1885, Chili	
17	1885	Retrato de dos niños		Salon 1885, Chili	
18	1885	La Quebrada de Viña del Mar		Salon 1885, Chili	
19	c.1885	Bosquejo militar		Salon 1885, Chili	
20	1885	Bosquejo de la Torre de la Intendencia		Salon 1885, Chili	
21	1886	Concon		Salon 1886, Chili	
22	1886	Playa de Reñaca	1982: colección		

			Isabel Subercaseaux de Barros		
23	1888	Plaza de la Compañía	Colección particular (Gabriel Valdés Subercaseaux, 2009)	Huile sur toile, 0,6x0,43 m	x
24	1894	Jerusalén		Huile sur toile, 28x35,5 cm Vendu par Jorge Carroza, signé	x
25	1894	Luna llena sobre Jerusalén		Huile sur toile 19x34 cm Vendu par Jorge Carroza, signé	x
26	1894	Piedra de la Unión en la Basílica del Santo Sepulcro (Jerusalem)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
27	1894	El arco de Ecce Homo, Jerusalem		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
28	1894	La capilla de los Francos, Jerusalem		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
29	1894	Una calle en el barrio judío, Jerusalem		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
30	1894	La puerta de Bab-Siti-Mariam, Jerusalem		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
31	1894	Una calle de Jerusalem		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
32	1894	Vieja mezquita de Jafa		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
33	1894	La plaza del mercado, Port-Said		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
34	1894	Iglesia del Santo Sepulcro		Huile sur bois, 35x27 cms. Signé et daté	x
35	1897	Chacra Subercaseaux	Familia Barros Subercaseaux	Huile	
36	1900	En el jardín			
37	1900	Amalia Errázuriz de Subercaseaux	2009: Gabriel Valdés Subercaseaux	Huile sur toile, 81x101 cms	x
38	1904	Retrato de una de sus hijas		Huile sur toile, 34,4x26,5 cms.	x
39	1909	Plaza de San Pedro		Huile sur toile, 63x51 cms. Signé et daté.	x
40	1909	Interior de basílica romana		Huile sur toile, 63x51 cms. Signé et daté.	x

41	1909	Fuentes de Roma	Colección familia Barros Subercaseaux	Huile	
42	1910	Retrato de Margarita Errázuriz Valdés		Huile sur toile, 40x30,5 cms	x
43	1910	Piazza del Poppolo	1982: colección Isabel Subercaseaux de Barros. 2006: Alfonso Letelier.	Signé et daté "Rome 1910". Huile.	x
44	1910	La pila	Colección Banco Central de Chile		x
45	1911	Arco de Tito	1982: colección Isabel Subercaseaux de Barros	Huile sur toile, 75x62 cms. Signé et daté.	x
46	1912	Entrada al taller del Llano	Museo Bellas Artes de Santiago	Acheté par Luis Alvarez à Alfredo Ossa (av.1928), Huile sur toile, 64x50cm, Signé.	x
47	1915	Rincón del Viejo Santiago		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1915	
48	1916	Retrato de la señorita E.S. (Elizabeth Subercaseaux)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1916 Aquarelle sur papier. 51x36,5 cms. Signé et daté.	x
49	1919-1920	Interior de San Clemente, Roma	Museo de Bellas Artes de Santiago	Salon de Bellas Artes, Santiago, 1921 Huile sur toile, 59x59 cms.	x
50	1919-1920	Interior de Santa María del Poppolo, Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1921	
51	1919-1920	La doble capilla de Santa María del Poppolo, Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1921	
52	1919-1920	Un órgano del Bernini en Santa María del Poppolo, Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1921	
53	1920	Retrato de Amalia Errázuriz Urmeneta		Huile sur toile, 43,5x39,5 cms. Signé.	x
54	1920	Retrato de Amalia Errázuriz Urmeneta		Óleo sur toile, 45x39 cm, signé et daté "Rome 1920" Vente Jorge Carroza 25/11/2006	x
55	1920	Plaza de Perusa,		Salon de Bellas Artes,	

		Italia		Santiago, 1921	
56	1920	Patio del antiguo palacio de Perusa		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1921	
57	1923	La chacra Subercaseaux	2009: María Gracia Valdés Soubllette	Huile sur toile, 50x60 cms	x
58	1923	Chacra Subercaseaux	Colección Magdalena Vicuña Lyon	Huile	
59	1923	La beatificación de Santa Teresita, Roma (29 de abril de 1923)			
60	1926	Fuente de Diana (Versailles)	1998: Colección de Palumbo Ossa	Huile sur toile, 40,5x68,5 cm	x
61	1926	Altar lateral de iglesia en Roma		Huile sur toile, 82x54,5 cms.	x
62	1926	Estanque en Versalles (Tiempo de Luis XV)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
63	1926	Esquina del Palacio de Versalles (Tiempo de Luis XVI)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
64	1926	Terraza de Versalles (Tiempo de Luis XVI)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
65	1926	Camino de las estatuas (Versalles)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
66	1926	Una fuente en Versalles		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
67	1927	El carabinero			
68	1929	Pila del jardín	Pinacoteca Universidad de Concepción	Huile sur carton, 60x45 cms	x
69	1931	Día en la Cañada y Paseo en el Tajamar	Pinacoteca, Universidad de Concepción	Signé et daté. Ole sur toile, 60x90 cms	x
70	1931	Parque		Huile sur toile, 109x89 cms.	x
71	1931	Pergola de las flores		Huile sur toile, 40x56 cms	x
72	1932	En la Quinta del Llano	Colección Banco Central de Chile	Huile sur toile, 57x82 cms	x
73	1932	Cerro Castillo	1998: Colección de Palumbo Ossa	Huile sur toile, 37x41cm Signé y con fecha	x
74	1932	Calle Agustinas			
75	1933	Jarrón con flores	Colección particular		x
76	1933	Calle Libertad de Viña del Mar		Huile sur toile, 28x42 cms	x
77	1933	Malecón con		Huile sur toile, 42,5x70	x

		vista al Cerro Castillo		cms	
78	1933	Iglesia de las Carmelitas		Huile sur carton, 37x41 cms	x
79	1933	Casino Municipal de Viña			
80	1934	Calle Morandé	Colección Banco Central de Chile	Vendu Casa Eyzaguire, 420 pesos. Huile sur carton, 44,5x58 cms.	x
81	1934	Familia Subercaseaux en Viña del Mar, castillo Wulff		Huile sur toile, 135x206 cm A vendre par Jorge Carroza, succession Gonzalo Larraín Minvielle 18/11/2006 A vendre par Jorge Carroza, 7/7/2007	x
82		Amalia Errázuriz de Subercaseaux	Colección particular	Huile sur toile, 85x54 cms	x
83		Amalia Errázuriz de Subercaseaux		Aquarelle sur papier. 11x14 cms	x
84		Amalia Errázuriz de Subercaseaux	Colección Alfonso Letelier		
85		Amalia Errázuriz de Subercaseaux	Colección Mariano Valdés		
86		Angol			
87		Arco de Triunfo (Paris)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
88		Autorretrato		Huile sur bois, 20x15,5 cms	x
89		Avenida de la Libertad, Viña			
90		Caleta de pescadores		Huile sur toile, 45x70 cms aprox.	x
91		Calle Libertad en Viña			
92		Calle Morandé esquina Moneda		Huile sur carton, 36x30 cms. Vendu par Jorge Carroza, signé	x
93		Canal de Amsterdam		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903 Aquarelle	
94		Casa de campo		Huile sur toile, 50x40 cms	x
95		Castillo de Starnberg por la tarde (Baviera)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
96		Castillo de Starnberg		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	

		(Baviera)			
97		Castillo en el norte de Francia		Huile sur toile, 54x64 cms. Signé	x
98		Conjunto floral			
99		Desde mi ventana		Óleo sur toile 53x40 cm Vendu par Jorge Carroza, signé	x
100		Desembocadura del Estero de Viña del Mar			
101		El almuerzo de las palomas		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1921	
102		El altar de Villa Glori, Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
103		El aniversario del Papa en Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
104		El Papa en la Capilla Sixtina, Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
105		El patio de los limones		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1916 Aquarelle	
106		En el interior de San Pedro de Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903 Huile sur carton, 39x7 cms. Signé + Roma.	x
107		Entre columnas		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1921	
108		Estanque de Criqueboeuf (Normandia)		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
109		Estatua de Bernardo O'Higgins	Colección particular	Huile sur carton, 51x53 cm	x
110		Ferrocarril en el puerto		Vendu par Jorge Carroza	x
111		Finca en la campiña, Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
112		Flores	1982: colección Pablo Urzúa		
113		Flores 1	Museo Bellas Artes de Santiago	Huile sur carton, diamètre de 30 cms.	x
114		Flores 2	Museo Bellas Artes de Santiago	Huile sur carton, diamètre de 29 cms.	x
115		Flores y porcelana			
116		Flores y porcelanas		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
117		Flores y porcelanas		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
118		Iglesia de los		Huile sur carton,	x

		Padres Franceses, Valparaíso		39,5x42,5 cms. Signé. Vente anniversaire Carroza aniversario 1984-2008.	
119		Interior de basílica de San Pedro en Roma		Huile sur toile, 49x64 cms.	x
120		Interior de la Iglesia San Clemente, Roma	Museo Bellas Artes de Santiago	Huile sur toile, 59x59 cms.	x
121		Interior de la Quinta Vergara	Museo Bellas Artes de Viña		x
122		Jardín		Huile sur toile, 50x72 cm Vendu par Jorge Carroza Signé	x
123		Jardines del Pincio	1982: colección Isabel Subercaseaux de Barros		
124		La fuente de mármol		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1915	
125		La fuente del jardín		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1916 Aquarelle	
126		La Gitana Esmeralda (El Llano Subercaseaux) / La Esmeralda (rincón de jardín)	1998: Colección de Palumbo Ossa	Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929 Huile sur toile, 65x50cm	x
127		La Plaza de las palomas		Huile sur toile, Signé et daté.	x
128		Lago de la Chacra Subercaseaux			
129		Los claveles de Roma		Huile sur toile, 47x42,5 cm. Signé. Vente Jorge Carroza 13/12/2003 Vente Jorge Carroza, 7/7/2007	x
130		Los tajamares del Mapocho			
131		Mercado central de Santiago	1982: colección Isabel Subercaseaux de Barros		
132		Miraflores			
133		Monumento del general Baquedano		Huile sur toile, 25x30,5 cm Signé, à vendre par Jorge Carroza 27/11/2004	x

134		Napolitana			
135		Ordenación en el Vaticano		Huile sur toile, 39x57,5 cm Vendu par Jorge Carroza, signé de Rome	x
136		Ovalo de flores		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
137		Paisaje	Colocadora Nacional de Valores Banco de Fomento		
138		Paisaje	Banco de Credito e Inversiones		
139		Paisaje de Baviera		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
140		Paisaje de Baviera		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
141		Paisaje de Reñaca			x
142		Paris?			
143		Patio colonial	1982: colección Pablo Urzúa	Huile sur toile, 70x60 cm Vendu par Jorge Carroza, signé	x
144		Patio de convento en Roma		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
145		Playa de Valparaíso			
146		Playa El Almendral		Huile sur carton, 46x54 cm A vendre par Jorge Carroza 25/11/2006	x
147		Plaza de la Concordia, Paris		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1904	
148		Plaza de Paris			
149		Plaza del Arco de Triunfo, Paris		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1904	
150		Plaza del Teatro Francés, Paris		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1903	
151		Procesión en Roma	Colección particular	Huile sur toile, 74x60 cm	x
152		Puerta de la Catedral de San Francisco de Asís		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1929	
153		Puerto de Niza		Salon de Bellas Artes, Santiago, 1904	
154		Reñaca en el siglo pasado			
155		Retrato		Huile sur toile, 51x41 cms.	x
156		Retrato de Celinda Bravo		Huile sur toile, 36x30 cms.	x

157		Retrato de la señorita M.C.		Aquarelle	
158		San Pedro, Roma			
159		Tarde en la Alameda		Huile sur toile, 58x63 cms	x
160		Una calle de Paris viejo		Aquarelle	
161		Veraneantes en Reñaca	Museo de Bellas Artes de Viña	Huile sur bois, 47x97 cms	x
162		Vista de Roma desde su ventana		Huile sur toile, 30x50 cms.	x
163		Vista de Viña del Mar			

REMERCIEMENTS

Le long travail de sept ans qu'a signifié cette thèse, mais surtout son aboutissement, n'aurait pas été possible sans la présence et l'aide de ma famille, de mes professeurs, de mes amis et des descendants de la famille Errázuriz.

A ma famille, en particulier mon père et ma petite famille, Diego et Isidora, pour leur soutien quotidien, leur patience et leur amour. Une mention spéciale à mon père qui s'est donné la peine de relire tout le texte pour en vérifier l'orthographe et la syntaxe, quelque peu mis à mal par dix ans de vie au Chili.

A mes deux excellentes directrices de thèse, Annick Lempérière et Sol Serrano, pour leur rigueur, leur confiance et leurs conseils, qui m'ont aidée à traverser les écueils inhérents à une recherche doctorale.

Je remercie la Ville de Paris, qui m'a concédé une bourse durant ma première année de doctorat (Bourse Internationale de la Ville de Paris, 2006-2007).

A Carolina Cox, Pilar Vicuña et Javiera Castro, pour leur aide durant mon séjour en Haïti et dans les dernières étapes de la préparation de la thèse.

Je tiens aussi à remercier le Centro Nacional del Patrimonio Fotográfico (CENFOTO-UDP), les archives historiques de la ville de Viña del Mar et le Museo Histórico Nacional (MHN), institutions qui m'ont facilité quelques-unes des images qui accompagnent ce travail. En ce sens, ma gratitude va tout particulièrement à Ilonka Csillag et Samuel Salgado, à l'époque tous deux du CENFOTO-UDP, et à Carla Franceschini du MHN.

Je remercie chacun de mes amis, en France comme au Chili, pour leur soutien et leur écoute patiente tout au long de ces années.

Aux descendants de la famille Errázuriz, pour leur générosité et pour leur confiance à l'heure de me prêter les documents inédits qu'ils avaient en leur pouvoir et de me confier leurs souvenirs. Ma gratitude va à Ángela Cousiño Vicuña, Carmen Errázuriz Edwards, Gabriel Valdés Subercaseaux et son fils Juan Gabriel Valdés Soublette, Rafael Vicuña Errázuriz, Jaime Errázuriz

Luco, Mariano Fontecilla de Santiago Concha, Solange et Bárbara Phillips Errázuriz, Verónica Griffin Barros et ses parents, Blanca Vergara Klickmann, Francisca Valdés Valdés et Hernán Rodríguez Villegas.